THE GETTY CENTER LIBRARY
Why ask for the moon
when we have the stars?
AS

LA BELGIQUE
ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

TOME HUITIÈME
Juillet — Août — Septembre 1907

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/labelgiqueartist08unse

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

TOME HUITIÈME
JUILLET — AOUT — SEPTEMBRE

1907

BRUXELLES
26-28, rue des Minimes, 26-28

THE GETTY CENTER
LIBRARY

CONTES ET VISIONS D'ORIENT

LE POÈTE ET LE VIEILLARD

Dialogue antique.

A Monsieur Jules Brunet.

Le poète. — C'est non loin d'ici, près de la fontaine Kallirhoë, qu'hier, ô vieillard, je rencontrai ta fille Anyta qui t'apportait des fruits et je viens vers toi pour te répéter les paroles que, dans mon trouble, je lui adressai...

O Fille d'Athènes aimée des Olympiens et des poètes, lui dis-je, tu es digne d'inspirer ceux qui — de l'inerte matière — dégagent des symboles immortels !

Sous ton péplos, aux plis souples, je devine la Beauté vivante, car ton corps est un miracle des dieux... Je t'aime comme une musique divine et peut-être es-tu Aphrodite Ourania, elle-même, descendue sur terre. Ta patrie ne peut se trouver que parmi les mondes qui gravitent dans l'espace cérulé et tu es à coup sûr pétrie d'éther et de lumière et non de la commune argile...

Tu es à toi seule un idéal, car tu me révèles la Beauté innombrable et diverse éparse parmi les êtres et les choses. Je t'aime, ô Canéphore sublime... je t'aime !

Et toi, ô vieillard, écoute-moi ! Hier encore j'étais l'aède qui chantais le dieu Pan. J'aimais le clair ruisseau, la stridente chanson des cigales et les blondes abeilles, la clameur de la mer et le murmure des bois... Hier encore je me prenais à rêver au couchant devant l'Hymette aux flancs lumineux, tour à tour pourpres et mauves... Je n'apercevais point d'autres splendeurs. J'étais heureux simplement ; j'avais joie de vivre dans le Grand Tout, d'écouter la voix mystérieuse des choses, de communier avec les éléments. Pour moi, la forêt se peuplait de nymphes, la mer enfantait des sirènes... Et maintenant, je découvre une force supérieure à ces phénomènes dont nos pères inquiets firent des dieux tout-puissants.

Érôs vient d'ajouter une corde à ma lyre et je trouve déjà des accents nouveaux. Le monde des formes m'échappait : j'y entre, émerveillé, en contemplant ta fille !

Quel daïmon me hante soudain ! Me voici frémissant d'une fureur sacrée. Je sens la passion sourdre en mon âme paisible jusqu'ici. J'aime enfin ! J'aime d'autres dieux que Pan ! C'est Érôs et Phoibos Apollôn qui m'inspireront désormais...

Je chantais Hélios naissant à l'Orient et je suivais son char incandescent jusqu'à son hypogée... Je chantais les jeux de l'ombre et de la lumière dans le feuillage bruissant — et je chantais aussi Sélénè au sourire d'argent...

Mais tout cela n'est plus rien, maintenant que j'ai compris que la Beauté est *femme !*... Elle est lumière, elle est parfum, elle est couleur : la femme est la

forme idéale, elle est l'apparence souveraine ! Le vent souffle et sa chevelure s'épand en ondes blondes comme le miel ou sombres comme l'Érèbe, sur ses épaules couleur d'aurore... Elle se baigne et les perles ruissellent sur sa chair qui s'irise... Elle sommeille et son corps, aux courbes harmonieuses, a des gestes de statue...

Femme, suprême présent des dieux, divin poème que je n'ai point connu et que je veux aimer, tu résumes toutes les beautés !...

O Femme, avant de te connaître, j'aimais la musique du vent dans les branches, celle des flots retentissants comme celle du ruisseau : tous les chants se confondent en ta voix... J'aimais la ligne des grands arbres, des vagues, des montagnes. J'aimais l'architecture de nos temples aux lignes simples et grandes... Les lignes de ton corps dessinent des attitudes non pareilles ! Tu es la divine Musique, l'eurythmie incomparable !

Ma lyre te chantera selon le rhytme que me dictera le dieu qui vient d'entrer en moi... O Femme peut-être es-tu le sphinx auquel nul ne résiste ! Alors propose-moi l'énigme, mais laisse-moi la vie — toute ma vie — pour te répondre !...

Mène-moi, sorcière ou déesse, au crime ou à la gloire. Que m'importe, je veux t'aimer !... Mais sois bonne, Anyta, que les liens qui m'attachent à toi soient les cordes de ma lyre : elles vibreront aux battements de mon cœur.

J'aimais à me mirer dans la nappe claire et mobile des eaux ; j'ai tes yeux — sombres et profonds miroirs — où je vois un autre homme... Car tu as fait de moi un être qui ne se soupçonnait pas et ne se reconnaît plus. Mystère de l'amour : me voilà transfiguré ! Et pourtant tu n'es pas Circé !...

Femme, créature multiple, éternelle magicienne ! Je m'étais cru poète et je ne l'étais point, puisque je t'ignorais...

La fleur que je chantais, Anyta, qu'est-elle — imparfaite et fragile — pour qui a vu la grâce ineffable de ton corps de vierge?...

LE VIEILLARD (*l'interrompant*). — Tu compares ma fille à une fleur : je parlais comme toi, quand j'épousai sa mère... Mais la vie flétrit les corps et puis la Parque fatale vient, qui coupe le fil des jours, inexorablement... J'ai connu l'amertume des désillusions ; tu la sauras aussi, toi qui chantes la fraîcheur de la jeunesse. Cette Beauté, tu la verras chaque jour s'évanouir un peu, descendre de son apogée et s'acheminer vers la laideur exécrable. Et tu souffriras de voir se faner, sous tes yeux, la fleur à peine éclose...

LE POÈTE. — Qu'importe! Le souvenir est la fleur toujours fraîche pour le cœur d'un amant. J'aime Anyta et la verrai toujours belle, car seul le rêve est vrai. Et puis ne suis-je pas poète? Pourquoi ne pourrais-je point, par l'évocatrice vertu du rêve, ressusciter, à mon gré, cet instant, fait de magie, où ta fille m'apparut? Pourquoi ne pourrais-je pas renouveler ce moment idéal où elle me versera le divin hydromel de ses premières syllabes d'amour?

Toute notre *vie* tient dans un de ces instants que le Destin a marqué pour *la* définir et *la* résumer, pour la faire heureuse ou malheureuse. Ma vie prolongera dans le temps les heures élyséennes qui s'écoulent en aveux...

LE VIEILLARD. — L'amour te rend éloquent, ô jeune homme; mais il te change en égoïste. J'avais un fils : il est tombé à Salamine. Il cultivait le champ exigu et aride qui pourtant nous permettait de vivre

Et voici que tu veux me prendre ma fille! J'espérais la donner à quelque rude laboureur qui aurait été le soutien et le nourricier de ma vieillesse... Le Destin m'est adverse qui m'enlève mes enfants!... Et que feras-tu de ma fille? Où comptes-tu l'emmener? Sera-t-elle heureuse avec toi?...

Le poète. — Ainsi tu consens à me donner Anyta! Tu me transmets ce présent que les dieux t'avaient fait! Sois béni, ô vieillard, et sois sûr que ta fille vivra des jours couleur d'azur. Elle sera l'Hégérie de mon foyer et elle fera monter mon cœur jusqu'à ma lyre... Pour elle j'inventerai des strophes d'une douceur inconnue, pures comme notre ciel, chantantes comme la mer aux musiques sans nombre... En m'inspirant, elle me donnera la gloire et je ferai son bonheur...

Mais que vois-je? Je suis heureux et tu pleures, ô vieillard! Ton âme est en détresse, ton cœur se déchire, durant que le mien se gonfle d'allégresse! Ah! que ma joie est brutale et qu'elle doit te paraître amère!... Non, je ne puis voir plus longtemps les larmes couler parmi les rides de tes joues... Ta douleur me touche! Le sort en est jeté!... Je briserai ma lyre et resterai près de toi... J'apprendrai à semer, à bêcher le sol stérile, à conduire le bœuf indolent, à manier la charrue trop lourde pour mon bras... Je désire ta fille, mais ne veux point l'éloigner de toi... Désormais, je vénérerai Démeter et elle nous sera propice.

Le vieillard. — Non, je ne veux pas que tu renonces à ta Destinée pour moi qui n'ai plus que quelques ans à vivre...

Prends Anyta et va où les dieux te conduiront! Aime ma fille et qu'elle t'inspire! Chante la Beauté à

tes yeux révélée par cette apparence qui m'est chère et puisses-tu conquérir la couronne des vainqueurs... Pars donc; je resterai seul et je tendrai la main... Mais où est Anyta que je lui dise dès maintenant adieu...

LE POÈTE. — Elle ne te quittera pas. Tu resteras avec nous. Pour moi, je tâcherai de remplacer le fils qui était ton espoir... Et maintenant, je vais faire un sacrifice à Phoibos Apollôn, pour nous le rendre favorable...

LE VIEILLARD. — Mais auparavant dis-moi : ... qui es-tu? D'où viens-tu?

LE POÈTE. — Je fus naguère parmi les éphèbes dont les chants et les danses célébrèrent la victoire des héros de Salamine...

LE VIEILLARD (*l'interrompant*). — Salamine... Salamine! Que de souvenirs, chers et cruels tout ensemble, évoque en moi ce nom sacré!... Laisse-moi me rappeler les danses et les chants autour des trophées glorieux... Ah! je me souviens... je revois ce spectacle inoubliable... Je crois te reconnaître : n'étais-tu pas le coryphée des adolescents en cette journée triomphale où fut exaltée la vertu de mon fils?...

LE POÈTE. — Par Zeus! Ta mémoire ne te trompe pas!

LE VIEILLARD. — J'ai su ton nom aussi... mais je l'ai oublié...

LE POÈTE. — Je suis né à Colone et je me nomme Sophocle...

JOSÉ HENNEBICQ.

Athènes, juillet 1904.

POÈMES

I

Le Sommeil de Cybèle.

Je cheminais, au bruit des torrents vagabonds,
Par la solitude âpre et rocheuse des monts
Que l'approche du soir faisait plus morne encore,
Lorsqu'un dernier détour de la route sonore
Me révéla soudain ce pays merveilleux,
Dans la calme splendeur d'un sol béni des dieux.

De toutes parts, les fruits de pourpre, d'or et d'ambre
Chargeaient, au flanc des monts, les vergers de septembre,
Dont les arbres ployaient sous leur fardeau vermeil.
L'air flamboyait... C'était le déclin du soleil.
L'après-midi doré, tranquille et solitaire,
Illuminait au loin la face de la terre,
Qui s'endormait, dans la triomphale clarté,
Couverte des présents radieux de l'été.
Tout bruit avait cessé, toute voix s'était tue...
Mais parfois on ne sait quelle paix inconnue

Descendait sur les champs, les feuillages, les eaux,
Comme pour t'honorer dans ton divin repos,
Nature au vaste sein, mère antique des êtres...

Il était doux d'aller par les sentiers champêtres
Qu'emplissait la senteur de l'arrière-saison...
Un brouillard azuré flottait à l'horizon...
Quelquefois un frisson, troublant comme un présage,
Frôlait furtivement l'immobile feuillage...
Un beau fruit que déjà l'automne avait touché
Se détachait sans bruit dans l'ombre du verger,
Et le sol maternel résonnait de sa chute...
Le crépuscule enfin venait... Un chant de flûte
S'élevait, par moments, idéalement pur,
Des beaux vallons plongés dans son ombre d'azur.
Il m'évoquait les jours merveilleux de la fable...
Mais parfois on eût dit qu'un regret ineffable
Le traversait, ce chant de bonheur et d'amour,
Qui s'exhalait, plaintif et tendre tour à tour,
Vers le ciel, que le soir semait de clartés roses...
Et je croyais ouïr la voix même des choses,
En écoutant monter ce souffle cristallin,
Où passait la douceur poignante d'un déclin...

II

La Rumeur des Bois

— Me voici de nouveau seul devant toi, Nature,
Comme en ces jours lointains où, tremblant et sans voix,
Je rêvais d'évoquer cette grande âme obscure
Qui frémit par moments dans le calme des bois.

Parfois un souffle lent traverse leur feuillage ;
L'air s'emplit peu à peu de murmures confus,
Lambeaux mystérieux d'un immortel langage
Que l'homme entend toujours, mais qu'il n'écoute plus.

C'est pour les écouter que j'ai fui loin du monde!
O bois mélodieux que fait chanter le vent,
Je n'ai jamais ouï votre rumeur profonde
Sans qu'un trouble sacré saisît mon cœur fervent!

Parlez! Ma longue attente aura-t-elle été vaine?
Me sera-t-il donné de la comprendre enfin,
Cette parole auguste, obscure, dodonienne,
Où vos initiés trouvent un sens divin?...

— Poursuis obscurément ton rêve magnanime...
Peut-être les destins veulent-ils t'éprouver...
Les dieux ont révélé plus d'un secret sublime
A ceux qui, comme toi, ne savaient que rêver.

FERNAND SÉVERIN.

LA RENAISSANCE POÉTIQUE FLAMANDE

Quand, vers 1880, les « Jeune Belgique » révolutionnèrent les lettres belges d'expression française, un nouveau mouvement littéraire flamand fut parallèlement provoqué par les poètes Albert Rodenbach, Pol de Mont, Hélène Swarth (1) et les prosateurs Teirlinck-Styns, Loveling.

A part la prose qui évoluait du réalisme tendancieux de Teirlinck-Styns au naturalisme pur de Styns et de Loveling, la poésie restait sagement parnassienne. Pourtant des poètes traditionnels jugeaient salutaire de la combattre, entr'autres M. le Dr Max Rooses, dans la revue *Het Nederlandsch Museum* (1888). M. Pol de Mont, le poète le plus représentatif de la poésie flamande à cette époque, y répondait par un dithyrambe intitulé *Pro domo;* il battait en brèche la vieille conception de la poésie; les polémiques s'envenimaient, mais le débat restait superficiel, les adversaires ne discutant que mode et théories d'écoles. Alors inopinément un jeune inconnu, M. Prosper Van Langendonck, intervint; il publia dans la revue *Dicht en Kunsthalle* une étude : *Le Parnasse flamand,* qui, par son penser neuf et audacieux, provoqua une véritable stupéfaction dans le monde littéraire flamand et fit cesser du coup les

(1) Hélène Swarth, sur le conseil de M. Pol de Mont, abandonnait définitivement la versification française pour se consacrer à la poésie flamande.

discussions. Personne ne pouvait désavouer la justesse de ses arguments.

Ce sont immuablement les mêmes sujets, — écrivait-il en substance, — immuablement les mêmes expressions, immuablement les mêmes formes que les poètes flamands emploient! Du moment qu'un vers rugit, ils sont satisfaits et se comparent à un Lord Byron ou un Schiller. Point d'originalité dans les idées, point d'harmonie ou de distinction dans les formes! Toujours l'éternelle même rengaine : Pierre de Coninck harangue ses hommes, le Lion de Flandre se fâche, des ruisseaux murmurent, des paysans courtisent et cela suffit, comme si rien de plus intéressant n'existe. Le penser et l'imagination ne s'exercent qu'à imiter les autres; le sentiment est terre à terre et s'exprime toujours dans les mêmes strophes élégiaques, boursoufflées et dépourvues d'art.

Est-ce en s'appuyant sur ces œuvres que nous dirons à nos concitoyens :

— La langue flamande a le droit et la raison d'exister, car elle vit dans une riche littérature. Hélas! *Dans notre littérature elle ne vit point, elle se meurt!* (1)

Somme toute, les vieux bardes ne nous ont laissé que de la misère dans la conception poétique et le langage! Cependant la langue flamande est capable de développement; on pourrait la comparer à un champ fertile non défriché qui doit être travaillé afin de pouvoir produire des fruits riches, lesquels pour la poésie seraient les « expressions rares d'une subtile subjectivité ».

Ce cri d'alarme poussé par le poète qui est devenu le maître de cette moderne renaissance poétique flamande trouvait des échos enthousiastes. Il se constituait un triumvirat de lettres, composé de MM. Cyrille Buysse, Em. De Bom et Aug. Vermeylen, qui partait littéralement en guerre contre la vieille école routinière.

(1) *Dicht en kunsthalle*, De Vlaamsche Parnassus (Le Parnasse flamand), 10e année, 1888, p. 572.

Par des articles et des conférences ils renseignaient sur la nouvelle esthétique des lettres hollandaises et françaises. C'était particulièrement M. Aug. Vermeylen qui propageait le goût de la lecture des nouveaux poètes de France (1) ; il exaltait la grave piété et le symbolisme naïf d'un Verlaine, la beauté ésotérique de Mallarmé, la richesse d'images de Henry de Régnier, l'infinie douceur de Viëllé-Griffin.

Ce même triumvirat, auquel se joignait M. Prosper Van Langendonck, fondait la revue de combat : *Van Nu en Straks* (1893), où tous les peintres novateurs de cette époque, MM. George Minne, Theo Van Rysselberghe, Lemmen, Morren, James Ensor, V. Hageman, Baseleer, Veth, Toorop, etc., pouvaient se produire librement.

Quant à la partie littéraire, elle était moins éclectique; M. Prosper Van Langendonck y publiait des sonnets remarquables, d'un émoi inattendu, d'une rare distinction de forme qui lui valaient d'emblée la réputation d'être le précurseur de la moderne poésie flamande.

Entretemps il poursuivait la publication de ses essais sur les nouvelles tendances poétiques. Il venait de découvrir dans une ancienne revue estudiantine de Louvain une poésie de Hugo Verriest qui répondait aux normes du renouveau littéraire préconisé. Il trouvait ainsi l'occasion de rattacher le moderne mouvement aux saines traditions du trio des chantres immortels de la West-Flandre : Guido Gezelle, Albert Rodenbach, Hugo Verriest, et de démentir les contempteurs de la nouvelle poésie affirmant que les modernes poètes flamands iraient renier leur race, se bâtarder et imiter servilement les poètes étrangers, surtout ceux d'expression française. Aussi son plaidoyer *Herleving der Vlaamsche poezie* (2) (La renaissance de la poésie flamande), dont la partie historique est esquissée dans son introduction au

(1) *Het Tijdschrift van het Willemsfonds*, décembre 1903.
(2) *Van Nu en Straks*, nr VI, 7 et 8.

livre *De Vlaamsche Oogst* (1), par Ad. Herkenrath (1904), s'imposait-il comme une espèce d'évangile de nos modernes poètes flamands.

Il ne sera peut-être pas sans intérêt pour les lecteurs de la *Belgique artistique et littéraire* d'en trouver traduite ici la quintessence :

« La partie flamande de notre pays subit l'évolution générale. La vie nationale est remuée jusqu'au fond ; la nation même se reforme aussi bien au point de vue social que politique; des relations plus profondes, plus larges et d'un caractère plus élevé ont été établies. Le courant grossit de toute la force vitale si longtemps comprimée; il monte à la surface, mais dans ce pays de tradition artiste la poésie flamande ne semble pas suivre l'évolution.

Pourtant la poésie doit se transformer selon la vie où elle puise sa meilleure force.

La tendance que Prosper Van Langendonck voulait imprimer au nouveau mouvement artistique flamand était basée sur le développement de la nation. Son principe fondamental était : Soyez personnel, cherchez la beauté dans vous-même, soyez homme de votre pays et de votre race, développez-vous comme l'arbre qui peut acquérir toute sa force quand il n'est pas déraciné; vous êtes lié au passé de votre race, pénétré de sa littérature...; bref, nous rencontrons ses opinions avec l'aphorisme du jeune maître hollandais Willem Kloos, qui dit : « L'art poétique doit être l'expression la plus individuelle de l'émotion la plus individuelle. »

Avant de juger Prosper Van Langendonck comme poète, disons un mot du critique autorisé qu'il est. Dans la critique littéraire flamande il a transformé réellement le critérium (2) : Ses prédécesseurs, à l'effet d'analyser l'œuvre d'un poète, se basaient sur des théories préconçues; Prosper Van Langendonck,

(1) *De Vlaamsche Oogst*, par Ad. Herkenrath, avec une préface d'Aug. Vermeylen et une introduction par P. Van Langendonck.

(2) *Prosper Van Langendonck*, par Jaak Boonen, Dietsche Warande en Belfort, 1905.

au contraire, part de la source de l'art, c'est-à-dire de l'homme, de l'humanité. Dans un pamphlet (1), d'une belle pureté de forme, il a exposé très originalement ses vues de critique, selon lesquelles il a analysé mainte œuvre, et notamment celle du génial Guido Gezelle (2).

Les études critiques et l'exposé des théories d'esthétisme de M. Prosper Van Langendonck sont l'interprétation fidèle de sa profonde sensibilité que nous retrouvons dans son œuvre (3), en tête de laquelle pourraient être inscrits comme épigraphe ces vers d'Albert Rodenbach :

« *Ter waarheid streeft mijn twijfelend gedacht,*
Ter waarheid streeft mijn rusteloozе ziel. »

Ce qui veut dire :

Mon doute aspire à la vérité,
Ainsi que mon âme agitée!

Les deux premiers sonnets de son recueil de vers portent d'ailleurs comme titre : *Waarheid en Ideaal* (Vérité et Idéal) et sont datés de 1883. Déjà le poète y dévoile ses aspirations insatiables « qui font miroiter tout dans la lumière de son ardente imagination » et qui le font vivre dans une continuelle inquiétude dont il demande l'apaisement à la recherche tour à tour de l'amour charnel (CIRCÉ), du perfectionnement personnel (ULTIMA DONA), pour aboutir au déterminisme désespérant de MÉTEMPSYCHOSE.

Puis commence une deuxième période dans l'œuvre du poète Prosper Van Langendonck : il cherche sa consolation dans une vie contemplative et nous donne ainsi des poésies descriptives d'une belle envolée lyrique, telles *Langs Zomervelden* (A travers des champs d'été); *Naar Linkebeek* (A Linkebeek).

Dans ses descriptions Prosper Van Langendonck

(1) *Van nu en Straks*, novembre 1898.
(2) *Vlaanderen*, février 1903.
(3) *Verzen*, par PROSPER VAN LANGENDONCK, Amsterdam, Versluys, 1900.

ne cherche pas les détails; c'est à grands traits appuyés qu'il évoque des paysages marqués selon sa vision d'une expression symbolique. *Naar Linkebeek* est d'une perfection intraduisible; le poète versifie suivant la métrique latine, mais avec une telle maîtrise que la langue flamande n'y perd rien de sa souplesse originelle. Depuis, Prosper Van Langendonck semblait s'abandonner à sa grande habilité de versificateur; il faisait des *Lied* dont la plus remarquable est *Béatrice*, le chant d'amour! Mais le poète est bientôt déçu, il retourne en lui-même et à la culture de la Douleur qu'il idéalise et dans laquelle il trouve non seulement la raison de sa vie, mais des motifs d'émotion esthétique. Ne dit-il pas :

Mijn stomme smart, zij blijft
de waardigheid
Mijns levens, en mijn diep verzet,
en 'k schrijd
In 't duister voort, en krop mijn
tranen op.

(Octobre 1896, page 85).

Ce qui, littéralement traduit, signifie ;

Ma sourde douleur, elle reste
la dignité
de ma vie, et ma profonde distraction,
et je m'avance
toujours dans l'ombre et ravale
mes sanglots.

Ici finit la deuxième période de l'œuvre de Prosper Van Langendonck. Depuis il a encore publié des sonnets dans mainte revue, mais, comme ils ne sont pas réunis en volume, il serait malaisé d'en dégager une impression générale. Toujours est-il qu'ils se présentent avec une incomparable distinction de forme unique dans les lettres flamandes. Il trouve des valeurs de mots rares qui donnent une expression d'intellectualité vraie et procurent un réel émoi artistique.

En résumé l'œuvre du poète Prosper Van Langendonck laissera une trace indélébile dans les modernes lettres flamandes et son nom restera inséparable de la genèse de cette renaissance poétique dont il demeure le plus marquant promoteur par la critique et par l'exemple.

*
* *

A la fin de 1897 Ad. Hegenscheidt publia, dans la revue *Van Nu en Straks, Starkadd*, poème épique qui consacrait définitivement la nouvelle esthétique moderne pour l'adoption de laquelle M. Prosper Van Langendonck avait tant travaillé. Tous les écrivains étaient unanimes à reconnaître la réelle valeur d'art de cette œuvre de forte haleine; et même les adversaires des *poètes novateurs* devaient désarmer devant la beauté de ce drame en vers, non point qu'elle éclipsait celle de l'œuvre de Prosper Van Langendonck; l'une beauté complétait l'autre.

« C'est que ce drame est très musical, écrivait M. Aug. Vermeylen, non seulement à cause des vers qui sonnent si harmonieusement, mais parce que cette œuvre est née d'un foyer qui se développe dans ce second monde de l'amour qui est le milieu naturel de la musique. »

Cette œuvre est d'une haute signification symbolique.

Le peuple et la mer, symboles de la vie inconsciente, entourent l'action.

En résumé il y a lutte entre Sæmund, représentant la sagesse artistique et Starkadd, représentant la passion du poète. Celui-ci est lié avec le roi Froth, incarnation de la bonté de l'homme et celui-là avec Ingel (le fils du roi Froth), incarnation de la faiblesse humaine.

L'antithèse Starkadd-Saemund peut être considérée comme la vie instinctive, l'inconscience avec la Raison.

Certains auteurs néerlandais, entre autres M. Albert Verwey (1), y découvrent même une allusion à l'eth-

(1) *Tweemaandelijksch Tijdschrift*, juli 1899.

nique européenne; il estime que l'auteur a voulu mettre en présence la civilisation germanique et la latine. Starkadd par la forme de sa chanson se montre fruste, autochtone du Nord simple et naïf, où ne se sont pas encore acclimatées les mœurs raffinées de la civilisation latine qui inspirent Saemund. Celui-ci émet ce quatrain tendancieux qui exprime nettement son caractère :

Zie, zooals ik mijn woorden sierlijk kies
Om u met aangenaam geluid te ontvangen
Zoo maak ik ook met de eigen hand sieraad
Dat uwe weeke schoonheid licht verhoogt.

(Je choisis des mots les plus beaux afin de vous recevoir avec des sons agréables, comme je cisèle les joyaux qui doivent rehausser votre tendre beauté!)

Tout ce poème épique possède une perfection de facture intraduisible. Au surplus il a le rare mérite de susciter à la fois et une émotion de cœur et une émotion de pensée.

***

Après la naissance d'une œuvre de telle envergure, la moderne poésie flamande ne pouvait que suivre une marche ascendante, de plus en plus se moderniser pour aboutir au talent complexe et à la sensibilité personnelle du troisième poète le plus représentatif des lettres flamandes du commencement de ce siècle : M. Karel Vande Woestyne.

M. Karel Vande Woestyne est, par excellence, le poète d'inspiration. Il y a des parties dans son œuvre où il communique directement de la façon la plus simple, sans artifices de la littérature, des sentiments profonds! C'est alors que l'on reconnaît en lui le vrai poète de tempérament. Toutefois, à côté de son art spontané, il lui arrive de sacrifier à sa grande virtuosité de versificateur. Certes, il n'enfreint que rarement les règles de la métrique (1), les images

(1) Les poètes verslibristes sont rares dans les lettres flamandes modernes; à l'exemple de leur chef d'école M. Prosper Van Langendonck, ils manifestent une véritable passion de la métrique correcte.

employées sont chatoyantes, mais trop multiples pour avoir la puissance de l'évocation, leur vague expression rhétorico-symboliste sonne creux, n'émeut point et le poète atteste ainsi sa faiblesse dans l'emploi des procédés ou des « recettes à effet ».

Et précisément dans ces poésies de virtuose, malgré son habileté remarquable, Karel Vande Woestyne manifeste les influences subies par l'étude de littératures étrangères et notamment par l'Ecole symboliste française.

Ses confrères les plus autorisés le reconnaissent ; entr'autres M. Prosper Van Langendonck écrit (1) :

« Ce poète (Karel Vande Woestyne), dont le rythme et la couleur sont flamands, n'est-il pas formé partiellement par des littératures étrangères comme la renaissance italienne et l'art si subtil des Décadents et des Symbolistes français? De là, sans doute, cette luxuriance d'images et ce rythme musical qui, parfois exagérés, deviennent une fureur d'images (*een beeldenwoede*) et un vrai jeu de mots ! »

Toutefois, il ne le lui impute pas comme un grief ; au contraire, il estime :

« Nous, poètes flamands, qui exaltons tant le véritable art flamand, savons bien qu'une influence étrangère, mûrie par un réel tempérament d'artiste, ne peut qu'alimenter et fortifier sa personnalité, de sorte que la vie intellectuelle du peuple s'élargira jusqu'aux limites d'une civilisation intégrale. »

Karel Vande Woestyne possède le talent d'établir le rapport entre une situation psychique et un état physique ; par conséquent, il est poète symboliste. Plaçons ici les citations de son dernier livre : *Vaderhuis* (2).

I. — DE MOEDER.

Helaas ! de schoone dagen [gedragen ;
Om uw liefde en vreugde in deemoed stil
— En thans, in uw aanwezigheid zoo gansch
Ziet ge niet dat ik ween ?... [alleen...

(1) *Vlaanderen*, décembre 1904. *Het Vaderhuis*, door KAREL VANDE WOESTYNE, étude par PROSPER VAN LANGENDONCK.

(2) *Vaderhuis*, par KAREL VAN DE WOESTYNE. — Amsterdam, Veen et Zoon, 1904.

DE ZOON.

Ziet ge niet dat ik ween ?...

Traduisons librement :

LA MÈRE

Hélas ! les beaux jours passés humblement
Pour votre amour et votre joie ; [vous...
Et maintenant, en votre présence, si loin de
Ne voyez-vous pas que je pleure ?...

LE FILS

Ne voyez-vous pas que je pleure ?...

II. — VENUS EN ADONIS

VENUS

O wanen, Adonis,
Wanen dat we zijn in eeuwigheid [zijt,
De eenige liefde, lijk gij de eenige lieveling
En dat we heel den tijd in onzen min door-
[branden.

ADONIS

Vrouw, vrouw, zijt gij de Dood ?

Traduisons librement :

VÉNUS ET ADONIS

VÉNUS

O s'imaginer, Adonis, [seul amour,
S'imaginer que nous sommes éternellement le
Comme tu restes le seul mignon ;
Et que nous brûlons le temps par notre amour...

ADONIS

Femme, femme, êtes-vous la Mort !

Que nous sommes loin des poètes, comme nous le disait au commencement de cette étude M. Prosper Van Langendonck « des rimailleurs qui ne connaissent que le ruisseau murmurant, le pataud roucoulant d'amour sous la voûte colorée des drèves... »

M. Karel Van de Woestyne a l'audace d'attaquer directement les sujets humains et de les représenter selon les règles du grand « *Art poétique* », de l'immortel Verlaine.

« *Car nous voulons la nuance encor,*
» *Pas la couleur, rien que la nuance!*
» *Oh! la nuance seul fiance*
» *Le rêve au rêve et la flûte au cor!*

» *De la musique encore et toujours !*
» *Que ton vers soit la chose envolée,*
» *Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée*
» *Vers d'autres cieux à d'autres amours.*

« *Que ton vers soit la bonne aventure,*
» *Eparse au vent crispé du matin,*
» *Qui va fleurant la menthe et le thym*
» *Et tout le reste est littérature.*

Aussi le poète Karel Van de Woestyne, semble-t-il tendre à réaliser la prophétie de l'auteur de ces strophes célèbres : « Dans l'avenir, la poésie sera calme, simple et grande, après l'orgie de rythmes et de raisonnements que l'on a appelée polémique entre les décadents, les symbolistes et les romans (1) ! »

En somme, Van de Woestyne reste le plus représentatif des trois poètes de cette moderne renaissance littéraire flamande dont nous avons voulu, à grands traits rapides, esquisser les efforts, les résultas et les caractères.

JEAN LAENEN.

(1) *Enquête Littéraire*, par J. HURET.

DÉMONOLOGIE

Liminaire

L'histoire suivante est pour démontrer :

1° Que le surnaturel n'est pas, quoi qu'on en dise, totalement banni de ce monde;

2° Que le diable, en particulier, n'est pas une création de la terreur des hommes;

3° Que toute émotion contient en genre une illusion;

4° Conséquemment que la sincérité dans les arts, en général, et dans la littérature en particulier, est relative et contient une part de duperie;

5° Qu'un bel arbre est la huitième merveille du monde;

6° Qu'une belle chevelure est un péché *capital*;

7° Que Platon a commis une erreur (à moins que ce ne soit le typographe) lorsqu'il a écrit : *Le Beau est la splendeur du Vrai*; mais bien, que le vrai est la splendeur du beau;

Et enfin, 8° que tout est dans rien, puisque cette nouvelle contient une religion, une philosophie, une morale, une psychologie et une esthétique. Une barque tenait César et sa fortune, Sainte-Hélène a tenu Napoléon, le cœur humain enclôt l'infini, ces vingt-pages, modestement, enferment l'Univers.

Prélude.

Logiquement, je devrais débuter par une description : la description d'une après-midi automnale.

Mais les objurgations d'un poète descriptif de mes amis me reviennent en mémoire et voilà que, recordant le fossé qui sépare l' « observation émue » de la « description inventaire », j'hésite à étaler l'imaginerie lyrique que requiert la situation.

Oui, j'hésite. Après avoir écrit le mot *prélude* qui semble exiger l'immédiate mise en usage du bric-à-brac symbolique et colorié, je cédai à l'instinct du moindre effort, et, avec une aisance parfaite, mon cerveau, entraîné à ce sport par de longs exercices préalables, enfanta une demi-douzaine de phrases où il était question du *vol silencieux des feuilles rousses*, de *ciel blanchi*, d'*étangs*, de *cygnes*, de *colonnade*, de *sépulcre* et de beaucoup de choses truculentes et spécialement automnales. Par grâce spéciale du dieu des littérateurs, je m'aperçus aussitôt qu'en continuant de la sorte je n'arriverais, ni à extirper le lecteur de son apathie congénitale, ni à me persuader moi-même de ma sincérité, reste impur des vieux préjugés naturalistes que ma jeunesse inexpériente accepta jadis sans contrôle.

Je narrai donc mon histoire avec une simplicité héroïque. (Je dis héroïque parce que, en cette époque, le fait d'écrire simplement dénote un courage extraordinaire.)

J'aime errer auprès des eaux et certain parc enserré de deux bras de fleuve et plein d'arbres et de petits étangs, est le but favori de mes promenades solitaires. Certaine après-midi, encore, le besoin de ne plus voir des hommes me chassa de chez moi et je fus au lieu de mes prédilections. Choisissant une pelouse déclive à l'herbe encore drue, parsemée de feuilles sèches et dorées, je m'étendis au soleil, le fleuve large et bruissant devant moi, tout étincelant de lumière vive; je m'étendis avec volupté, bien exposé aux rayons bienfaisants de l'astre tant chéri, mes mains ouvertes, étalées à plat sur l'herbe et les feuilles chaudes.

Au-dessus de ma tête, infiniment haut, la ramure d'un arbre, quasi dépouillée, se profilait sur le fond d'un bleu laiteux, d'un ciel sillonné par la glissade des petits nuages grisâtres; car il faisait assez grand

vent dont me préservait efficacement l'énorme tronc de l'arbre. Peu à peu la chaleur douce me plongea dans un engourdissement délicieux assez semblable à un commencement d'ivresse. Le visage à l'ombre du chapeau de paille criblé de points lumineux, les mains bien appuyées sur la terre chaude dont je croyais sentir les palpitations, tout mon être physique détendu dans l'absolu repos, je n'eus pas cédé mon petit nirvâna pour toutes les joies du paradis chrétien.

J'oubliais le temps, l'espace, moi-même, et si l'humanité était venue interposer son ombre entre la lumière et ma personne, toutes mes révoltes, tous mes désirs, toutes mes aspirations se seraient concentrés dans un seul cri suppliant : ôte-toi de mon soleil!

Au contact de la terre amollie sous mon corps, des pensées que je n'avais pas appelées, des pensées frivoles et douces, écloses sans doute de mon cerveau lubréfié par la chaleur subtile, de fluides pensées voltigeaient dans ma tête, peuplant agréablement la solitude intérieure, et elles chuchotaient dans le silence et elles babillaient gaîment entre-elles ;

— Libres, libres, nous sommes libres et plus du tout forcées de marcher au gré d'un maître insoucieux de nos révoltes. Plus de discipline, plus de chaînes, plus de stratégie, mais allons comme il nous plaît, à la queue leu leu, ou à la débandade... Nous jouerons à cache-cache et nous jouerons à saute-mouton!...

— Aha! — s'écria l'une de ces sottes en éclatant de rire, — à saute-mouton, comme les bêtes de Dindenaut! Figurez-vous que j'affectionne démesurément cette histoire-là. Elle est rigolo tout plein. Je ris comme une petite folle chaque fois que j'imagine ce malin drille de Panurge, assénant des coups d'aviron sur la tête des bergers entraînés à la mer par leur bêtes, et leur prêchant éloquemment, par lieux de rhétorique, les misères de ce monde et les béatitudes du ciel. Par la cognée de Couillatris! Est-ce pas rigolo? Et toutes ces mangeailles et beuveries horrifiques, et les paroles dégelées et les propos de Panurge pendant la tempête, et la défaite des Andouilles et les exploits de frère Jean!...

Ah ! Je suis trop contente !... Il faut que je marche un peu sur la tête !

J'arrête ici son discours : les horreurs que débitait cette jeune personne délurée pouvaient bien me faire rire dans ma barbe, mais il serait malséant d'évoquer ici la figure du dieu Priape. Ayant donné à la douce hilarité qui s'était emparée de moi, le temps de se calmer, j'écoutai de nouveau :

— Oui, disait une voix un peu plus sérieuse, les farces de Panurge sont énormes et abondantes et dans toutes les âmes bien nées, ces bouffonneries épiques et truculentes devraient éveiller la saine gaîté. Cependant je leur préfère encore les longs discours et consultations des personnages de Rabelais. J'aime entendre les verbeuses ratiocinations de ces bouches loquaces qui s'expriment avec tant de bon sens, d'érudition et de fantaisie. C'est une volupté...

— Rabelais, interrompit une voix grave, Rabelais est le géant du XVIe siècle qu'il personnifie admirablement et dont il domine la littérature. Il est un dieu des lettres, car il a la spontanéité, la verve immense et intarissable. Rabelais est dieu...

— Et Diogène est son précurseur ! — remarqua la précédente interlocutrice.

— Et Courteline est son prophète, hein, mon colon ! — s'exclama la jeune personne délurée.

Une quatrième s'exprima ainsi :

— Rabelais est l'incarnation de la joie de vivre. Sa magnifique gaîté qu'abominent les cagots, se moque de Dieu et du diable, ces épouvantails. embrasse la nature et adore païennement la matière, la chair, l'instinct dont elle retient toutes les manifestations, les plus hautes, comme l'exercice de la pensée, les plus basses...

— Boustifaille, scatologie et fornication ! — jubila l'impétueuse acrobate.

— Le culte de la nature, voilà tout Rabelais. Foin des malédictions et des entraves religieuses ! La nature est divine, partant admirable et bonne et respectable : et voilà le panthéisme instauré...

— Le panthéisme de Rabelais est un panthéisme grossier, n'attribuant la divinité qu'à la bête. Il en est un autre !

La nouvelle interlocutrice fit une pause et je me préparai à l'écouter plus attentivement. J'éprouvai de l'inquiétude, comme l'obscur pressentiment d'une révélation. Je m'adossai commodément à l'arbre et j'écoutai. La voix parlait. Elle parlait lentement, rhytmiquement comme empreinte d'extase, vibrante d'enthousiasme contenu, tandis que mes regards erraient sur les magnificences du monde :

— La divinité réside dans le brin d'herbe qui plie et dans le nuage qui fuit; elle vit dans le jarret des cerfs, dévorateurs de l'espace et dans l'œil constellé de merveilles des angoras rêveurs; le soleil la recèle et l'épand sur les eaux mobiles; un fleuve de lune l'emporte à travers l'éther bleu des nuits et, dans des flots de lait, la pose sur les corps nus et blancs des amants qui la cherchent; dans son grenier le métaphysicien l'attend, mais elle est au dehors, dans la lumière et dans la vie, dans la montagne et dans la plaine; elle dort, silencieuse et toujours puissante au sein du roc inébranlé; elle bouillonne dans l'arbre qui plonge au cœur du monde et projette son immortalité dans la nue; multiforme et omniprésente, elle gouverne tous les règnes; impératrice souterraine, elle développe les germes; elle monte, et elle est le rugissement des passions magnifiques; elle monte encore et elle est la conscience, et sa lucidité reflète son œuvre, et elle-même!... Prodige!... Devant son œuvre divine, elle s'effare, tremble et s'agenouille, oublieuse de ses créations; et elle adore et « les anciens d'Israël encensent les images des reptiles et de toutes sortes d'animaux » et « du côté du septentrion, des femmes assises pleurent Adonis » et « tournant le dos au temple, vingt-cinq hommes dont le visage regarde l'orient, adorent le soleil levant!... »

En proie à un enthousiasme sacré, je me dressai. Pour la première fois depuis le jour où mes yeux s'ouvrirent à la lumière, j'appris, au milieu de tressaillements indescriptibles, qu'il y a un Dieu et que j'étais capable de foi. Sans même un regard destiné à

m'assurer de la présence éventuelle de la police, je me déshabillai prestement et j'admirai la splendeur de mon corps que ne voilait plus la dépouille des bêtes; j'admirai que cette fragilité vigoureuse, incapable de résister au choc un peu rude des éléments cosmiques, put enfanter et détruire des mondes spirituels, indépendants du conflit des atomes.

... Un peu refroidi, je me rhabillai. A quelques pas, dormait l'étang que les grands arbres protégeaient de la furie des vents. Ses eaux engourdies reflétaient la chair rose du ciel. Mon être exaspéré d'orgueil s'amollit au contact de cette beauté morte; les eaux vives n'avaient ému que ma sensibilité intellectuelle qui, du coup, avait créé un fantôme divin, ou plutôt une idole fièrement adorée : la douceur de l'étang opéra un prodige plus aimable et mon cœur, silencieux sous la grande voix de l'esprit, mon cœur rompit sa timidité et ses palpitations soulevèrent ma poitrine, emplie d'une chaleur miraculeuse. Avec volupté, je m'abandonnais au flot montant de la belle émotion. Le soleil intérieur eut tôt fait d'épanouir les fleurs si longtemps desséchées du sentiment qui, tout à coup, évaporèrent des parfums inouïs. Noyé d'une lassitude céleste, les jambes chancelantes, je m'approchai d'un arbre dont l'énormité rugueuse promettait l'efficace protection réclamée par ma faiblesse et j'embrassai son tronc d'un cœur reconnaissant.

C'était en moi comme un crépuscule harmonieux, traversé de lueurs de pourpre assombrie; des lacs rêvaient des musiques odorantes et subtiles et tout cela vivait comme l'ondulation d'une mer, cela ressemblait aussi à une brume vivante, sonore, lumineuse et parfumée. Et comme je regardais d'une prunelle alourdie, pleine d'un vague vertige, le miracle jaillit : je pleurais...

(Je prie le lecteur soucieux de psycho-physiologie de n'attribuer par ce phénomène lacrymatoire à une déviation de la sensibilité, ou en d'autres termes, au fait que, peut-être, à cette époque, j'étais amoureux, par conséquent, dans une crise sentimentale, ce qui explique, etc. Non; qu'il n'explique pas, suivant ses tendances obscurantes ou ses préjugés scienti-

flques — c'est *kif-kif* — le jour par la nuit et la lumière par les ténèbres. Qu'il ne voie là, je l'en requiers avec supplication, que le pur enthousiasme panthéistique, la sainte ivresse et les tremblements des Bacchantides et des extatiques d'Eleusis.)

... Au pied de l'arbre admirable, je pleurais, et jamais les amères larmes de la douleur, jamais les ardentes larmes de la colère, ne me soulagèrent autant que ces larmes de miel arrachées par l'ivresse d'amour à mes yeux attendris. Dans mon délire j'embrassais l'arbre tutélaire de qui le cœur battait contre mon cœur et je lui parlais avec l'effusion entrecoupée et confiante d'un petit enfant — qui aurait des lettres.

— Grand arbre irrésistible et doux à ma tendresse, écoute indulgemment ma plainte et mes désir. Tu as pitié, n'est-ce pas, de cet être imparfait et souffrant de penser qui, trop longtemps, sous l'empire des vanités s'attribua l'orgueil d'être seul et de se reposer dans l'hallucination de sa royauté solitaire; le voilà maintenant, cet homme, méprisant son erreur, sa faiblesse apparue devant l'immensité du dieu qui vit au cœur des eaux et manifeste sa force dans la splendeur des chênes, — le voilà qui regrette sa fornication avec l'idole aux pieds d'argile et revole anxieux à l'ombre de ta sérénité. Car qui remplira mon cœur inapaisé, qui ôtera l'acuité à mes pensées, qui m'arrachera au conflit éternel de mon âme multiple et hostile si ta paix, ta clarté, ton unité à jamais prolongées, à jamais garanties par la Terre dont tu es le fil immobile, ne me sont l'enseignement efficace! Tu restes et je vais... Nous ne savons pas vivre oublieux du passé, négligents du futur, tout au présent, ou plutôt, nous ignorons le secret — ton secret — de tirer du passé la force du présent et la certitude du futur. Le même sang vigoureux dont la terre injecte tes fortes veines depuis les origines te fera immortel; et moi, homme, je suis de matière périssable et mon esprit hâte ma destinée mortelle. O arbre, héros serein, héros heureux, que ne puis-je cesser de marcher sur la cendre et de construire sur le sable; comme toi, prendre racine dans la terre

féconde et ferme et vivante, le front enseveli dans la nue, voir sans passion couler les générations, être, enfin, avec plénitude, majesté et indifférence, ou, si le rêve de notre fraternité m'est interdit, m'inspirer de ta force pour vivre, comme un homme armé, semeur d'actes de gloire, au milieu de la plèbe en qui je me racinerais, bâtisseur conscient de ma propre immortalité. O arbre, est-ce ainsi que tu me conseilles?

Dryas

Quel être n'eût été ému d'aussi pressantes supplications? Un homme peut-être. L'arbre répondit et sa réponse jaillit sous une forme qui me surprit légèrement, sous la forme d'un professeur d'Université. Vêtu de la toge classique, mais d'une taille ridiculement minime : il n'avait, autant que je pus en juger approximativement, que cinquante ou soixante centimètres de hauteur, la vraie taille d'un *prof* d'université. Il parla et sa voix pédante et railleuse m'impressionna assez désagréablement.

— Ah çà, mon jeune ami, vous me paraissez doué d'une assez jolie ambition! Il est, n'est-ce pas, inutile de demander quelle ambition vous nourrissez — Il s'agit, en l'espèce, de la gloire littéraire : le lyrisme dont votre cantique a tenté et réussi d'émouvoir ma froideur ne m'a pas permis le doute.,.

— Pardon, — interrompis-je avec sécheresse — mais de quoi vous mêlez-vous?

Sans s'arrêter à la raideur de mon interruption, l'ordinaire continuait :

— Vous êtes littérateur, puisque vous parlez de la souffrance de penser (ô ineptie) et de votre cœur inapaisé. Avez-vous du moins conquis tous vos grades? Connaissez-vous le grec ou tout au moins le flamand? Connaissez-vous la littérature française du Xe siècle? Vous n'avez jamais trouvé le pessimisme de Jean de Meung, vous!... ni l'impressionisme d'Homère?... Mais alors, mon pauvre ami, quelle vanité est donc la vôtre? Ha, ha, ha! Ils sont impayables, ces jeunes!

Ils aspirent à tout et ils sont ignorants comme des sauvages !... Ha, Ha !...

Il riait d'une façon si énervante, que je dus me retenir pour ne pas le fesser. Il ajouta hypocritement :

— Et ils ne sont point sots, cependant! Mais quelle inconscience et quelle ignorance !

J'éclatai :

— Allez au diable, espèce de muffle !

— Chut, fit l'autre. — Chut ! ces expressions outrancières ne sont pas admises en littérature...

Cette fois, mon exaspération ne connut plus de bornes et je lançai, formidablement un mot illustre et malheureux — cambronnien pour tout dire.

— Ah ! mon cher, comme tu me fais plaisir !...

Je regardai le bizarre personnage avec étonnement. Il riait de bon cœur, de si bon cœur et si comiquement, que je sentis mon irritation s'évanouir et que je fis chorus.

— Que cela est bien dit! — hoquetait mon singulier professeur — que cela est énergique et que cela sent bon !...

Et il répéta deux ou trois fois le vocable sonore avec une satisfaction manifeste.

Notre joie se calma et l'universitaire reprit allègrement et aussi, un peu ironiquement :

— A la bonne heure, tu raisonnes bien. Je t'avouerai, mon ami, que, tandis que tu me parlais de ton cœur inapaisé et de tes multiples tourments d'homme civilisé, j'avais conçu de toi une assez piètre idée.

— Mais j'étais sincère, objectai-je, et je ne souffrirai pas que tu te moques !

— Je ne raille pas. Serais-je ici si la sincérité de ta plainte et de tes vœux ne m'avait séduit?

— Mais, fis-je avec un reste de défiance, M. le professeur, qui donc es-tu, toi qui portes ce ridicule costume de pédant, qui es-tu pour te permettre de me mystifier, et pourquoi l'expression de ma mauvaise humeur fut-elle le sésame qui rompit ta morgue et interrompit ton jargon ?

Mon interlocuteur eut un sourire excessivement ironique.

— Qui je suis? Ton dieu. Pourquoi cette défroque? Une fantaisie !

— Toi, mon dieu, avec cette figure ? Mais, au fait, quel dieu ?

Le nain me répondit avec une expression de finesse incroyable, en désignant l'arbre d'un coup d'œil imperceptible :

— Celui qui manifeste sa force dans la splendeur des arbres...

J'eus un mouvement de stupéfaction vite réprimé, et je me contentai de lever doucement les épaules :

— Tu es grotesque, mon ami. Tu prétends être Pan, toi ? Pantois serait mieux. Je le connais le vrai Pan : c'est un beau dieu, un grand et puissant dieu...

— Eh bien ?

— Et tu ressembles à un vilain diable !...

Je n'avais pas achevé ces paroles, que j'eus lieu de m'en repentir. Une fantasmagorie rapide m'éblouit. Dans une lumière surnaturelle apparut la majesté gigantesque et souriante d'un être divin ; et sur ma confusion, ces mots admirables tombèrent : *Je suis.*

Le miracle s'évanouit et je me retrouvai devant le nain qui souriait en prononçant : *Double.*

Dans mon extase, les prunelles emplies du reflet de l'image éclatante, je ne pouvais m'empêcher de rire de la ridicule et noire silhouette du professeur, profilée sur le cœur du fantôme lumineux. Oui, je riais de pitié devant l'énormité de l'ironie :

— Sanglante dérision — murmurai-je — mystère joyeux : je suis double !...

— Eh bien ? — demanda l'homme en toge, en me considérant avec gaîté.

J'étais tout à fait lancé. M'abandonnant à la plaisanterie sans arrière-pensée, je répondis légèrement :

— Tu es un maître jongleur, Alcofribas. Je m'étais toujours douté qu'il y avait dans la nature une grande fumisterie, et que tu étais pour quelque chose dans la farce, mais, si je soupçonnais que tu y fusses si *intimement* mêlé, du diable !...

Le nain fit une grimace qui ne l'embellit pas :

— Mon ami, il n'est pas bien à toi de me nommer avec cette insistance désagréable.

— Tu as raison, compère. Mais, dis-moi, franchement : que me veux-tu ?

— Ne m'as-tu pas appelé ? C'est sur ton instante prière que je suis accouru, interrompant la lecture de mon feuilleton, et c'est à moi de demander : Que me veux-tu ?

CLASSICISME.

— C'est que, dis-je, ta présence sous cette forme imprévue m'a singulièrement désabusé sur ta puissance.

— Crois-tu ? Ne me demandais-tu pas les moyens de régner sur les hommes? N'ai-je pas compris que ton lyrisme métaphysique, dicté par l'effusion d'un cœur esseulé, vêtait ton ambition d'une gloire que je voudrais qualifier de frivole ?...

— Qualifie, qualifie ! Tu as raison. C'était cela, véritablement, que je demandais sans oser me l'avouer. Maintenant, tu es venu, toi, la Désillusion, et, devant la pauvreté de mon propre fonds, je renonce à bâtir sur les autres. Tu m'as renseigné, mon cher, je ne demande plus rien.

Le nain prit un air offensé :

— Ce n'est pas de jeu ! soyons classiques jusqu'au bout, mon ami ! On ne renvoie pas le diable sans lui rien demander ! Cela ne s'est jamais vu !

— Cela se verra donc — répliquai-je — et tu n'auras pas le plaisir d'être mon créancier.

— Qui te parle de créance ? Je ne veux que t'obliger, parce que tu es un brave garçon et que je me sens de la sympathie pour toi. Tu te figures peut-être que je vais te demander ton entéléchie ?...

— Ce serait classique. Une bonne petite lettre de change à vue, proprement signée de mon sang...

— Allons donc ! Apprends, mon cher, que je suis devenu dilettante, comme tout le monde, d'ailleurs. Je fais le bien sans exiger de reconnaissance.

— Le bien ? — demandai-je étonné.

— Le bien ou le mal, moraliste attardé !... Voyons, souhaite !... Veux-tu la richesse ?

Sans hésiter, je rejetai son offre avec grand dédain :

— S'il est en ton pouvoir de faire des dons aussi saugrenus, réserve-les pour les cœurs sans malice. La destinée de Rockfeller ne me tente pas, et l'opulence de mes rêves compense les splendeurs tangibles et pourtant illusoires. Mon désir est le maître impérieux, vorace et mobile dont ne pourraient s'accommoder la lenteur de l'architecte de l'insoumission de la femme. La matière est indocile et pauvre. Foin de la richesse!...

— Si tu n'es pas voluptueux, la beauté ne te tentera pas davantage ?...

— Holà, maître cynique, modère ton imprudence si tu ne veux pas que mon pied quelque part t'apprenne sinon l'excellence, du moins la solidité de l'opinion ou je suis que ce physique, jugé par toi susceptible de corrections avantageuses, ne rappelle que de fort loin le faciès de l'anthropopithèque, et se rapproche davantage de la grâce d'Adonis que de la honte de ta figure !

— Merci. Cependant, je te ferai remarquer que l'idéal féminin diffère sensiblement...

— Je sais, je sais, interrompis-je vivement. Je n'ignore pas que certaines faces à gifles sont, par les femmes, préférées à la beauté virile et tourmentée. Je trouve la raison de ce goût dans une loi d'équilibre, que tu connais sûrement, puisque tu en es l'auteur. Pas voluptueux, dis-tu ? Démon obscène, tu n'as donc pas lu mes œuvres ? Mes premiers vers, écrits dans la quinzième année, étonnèrent les critiques par le souffle impudique qui les animait. L'esprit qui présida à ma naissance me donna le visage et l'instinct du satyre. Tel que tu me vois, j'ai aussi souvent caressé que sucé le sein blanc et gonflé de mes nourrices. Plus tard, au *Jardin d'enfants*, chez les Sœurs de la Miséricorde, petits garçons et petites filles étaient mêlés ; et, parmi les agnelles frisées qui jouaient dans la cour, protégée par une Vierge de plâtre, j'avais une amoureuse que mes yeux hardis faisaient rougir et, peut-être, songer au péché. La première Communion, mystique blanchisseuse des fronts et des âmes candides, appelait

aux extases mes jeunes camarades, macérés de larmes et de prières ; j'allais parmi eux, les prunelles emplies de l'image sensuelle d'une petite Marie rustique, servante de mes parents : et l'hostie eut un goût de sacrilège, car j'avais oublié, à la confession générale, l'aveu de certains baisers libertins consentis, le soir précédent, par ma Vénus adolescente — et rubénienne. Tu gigotes? — A cette époque déjà, je t'avais fait cadeau de mon âme. Tu l'as gardée, car, peu après, la littérature commençante. exalta la flamme de salacité qui me consumait. La philosophie et certains avertissements d'amis charitables, inquiets de mon génie, me rendirent conscients de cette possession et, prononçant le vœu des vestales, je résolus de me consacrer à l'entretien de ce feu sacré. Et j'ai écrit, j'ai écrit des choses monstrueuses et admirables, chanté l'hymne à Eros, éternellement vainqueur, tressé aux heures ébaubies, des guirlandes à Priape et aux faunes joyeux, toujours allumant dans les veines les plus impassibles les flammes des saturnales, dans les âmes les plus rêches, les images dévorantes. Envers et contre toutes les hypocrisies, j'ai professé le dogme ; la luxure est humaine, elle est belle, elle est une vertu littéraire.

L'être injurieux avait cessé de rire et, me regardant avec un respect non dissimulé :

— Ma parole, murmura-t-il, tu es unique... Tu avoues cela ?...

— Et je l'écris.

— Tu te vantes, peut-être?

Je bondis sous l'insulte :

— Démon stupide! Je constate, simplement, je constate !

— Ne te fâche pas, mon fils !. Ta candeur me ravit... Mais, dis-moi, pourquoi, étant si richement doué, viens-tu t'égarer seul dans ces lieux retirés, t'amuser à contempler les couchers de soleil, t'imprégner de la mélancolie des feuilles qui tombent et des petits étangs dormants, embrasser les arbres en leur confiant ta misère et tes désirs?

— Comprendras-tu? N'importe... Je venais aujour-

d'hui, comme je viens toujours, chassé par l'obscur dégoût de moi-même et des hommes, avec comme un vague désir de prier et de pleurer. Il me semblait qu'en fuyant la honte de ma destinée entre-aperçue, la vieillesse caduque de mes pensées — de toute pensée — et le front bas de mes frères en méchanceté. je trouverais ici, dans l'innocence et le sourire des choses éternelles, une protection, une tendresse, un exemple, l'amitié fraternelle que je ne pus obtenir du cœur de mes semblables... J'ai prié, pleuré, invoqué !... Un moment je me crus exaucé, j'entendis en moi des paroles divines... Ah ! Voilà le dieu !...

Allons, c'est bien, ne récriminons plus et retournons gaîment aux ténèbres extérieures !

Je me préparai à partir, l'autre me retint :

— Veux-tu la sagesse?

Je levai les épaules :

— Laquelle ?

— Parbleu ! Il n'y en a qu'une qui te puisse convenir. Ton tempérament est trop excessif pour s'accommoder du dilettantisme, quoique tu poses souvent au dilettante. La sagesse de la bête te répugnera également : la sagesse qui s'ignore n'est pas faite pour te plaire. Une seule peut te donner le bonheur réclamé par ton organisme et par ton âme avide d'absolu, et c'est...

Je pressentis une sottise et me hâtai de suggérer :

— Le stoïcisme peut-être ?...

Et j'allais ajouter : Quelle blague !...

Satanas continuait : — Le stoïcisme ? Non. Une doctrine de mâchemerdes et d'orgueilleux qui, d'un roide effort, violent l'humanité pour gagner l'applaudissement de la galerie ! Doctrine trop raisonnable, d'ailleurs, et qui ne pousse pas la folie du renoncement jusqu'à interdire le suicide. Il y a mieux et plus beau !...

Il se tut un instant, jouissant de ma stupéfaction, de mes yeux effarés, visiblement heureux de l'effet qu'il allait produire et il répéta, de l'air du monsieur qui profère un paradoxe étonnant :

— Il y a mieux et plus beau !... Il y a...

— A...

— Le christianisme !

Bien que je m'y attendisse, cette ouverture ne laissa pas de me causer un étonnement prodigieux. « Le Diable, apôtre du Christ ! » Je demeurai abruti devant ces deux idées qui jurent effroyablement.

— C'est l'abomination de la désolation, murmurai-je, c'est la fin du monde, le renversement de toute philosophie ! Si Satan se met à prêcher l'Evangile, il n'y a pas de raison pour que l'Église n'élève pas des autels à Satan !... Ici même, au lieu du miracle, Béelzébuth aura sa basilique où accourront les foules fanatisées !... Et je serai la Bernadette de l'Ange des Ténèbres !... On vendra mes portraits, ma biographie !... Quelle idée !... Et les litanies de Satan, prince du monde, de Baudelaire seront dans toutes les bouches !... Et moi, l'Annonciateur, le Privilégié, j'aurai les plus forts tirages du globe, je battrai Zola et Sienkiewicsz et les éditeurs new-yorkais offriront un dollar par mot de mon prochain roman... Et plus tard. beaucoup plus tard, je serai panthéonisé !... Quel rêve !...

Dans ce rêve, conçu d'enthousiasme, mon paradoxal professeur semblait prendre un malin plaisir à me tenir plongé. D'un air fort innocent, mais où je ne pouvais m'empêcher de voir des intentions mystificatrices, il développait sa thèse et j'écoutais, vaguement inquiet, vaguement sceptique et vaguement amusé aussi, cette thèse funambulesque, suggestive et alexandrine :

— Pour les gens de ta sorte, jeune ami, le renoncement est une tentation et une nécessité. Que tu te l'avoues ou non, tu es un déséquilibré. Le monde extérieur n'est pas un contre-poids suffisant à ton désir trop lourd ; ou plutôt, ton désir n'est pas d'accord avec lui-même : vorace, il voudrait s'approprier l'univers et, en même temps il est le contempteur de l'univers. Dans le temps que tu méprises avec le plus de volupté, tu désires avec une ardeur implacable. Cette lutte, que nulle sanction n'ennoblit, t'immobilise, te stérilise. Ta devise est tout ou rien. Tu ne peux avoir *tout* : choisis *rien*. Le renoncement que je te propose ne terminera pas le duel,

au contraire, il l'aiguillonnera, il lui donnera plus d'âpreté, plus d'acharnement sans merci, plus de sauvagerie, mais il te procurera, à toi, le peureux, l'indécis, le honteux...

— C'est bon, mais qu'est-ce qu'il me donnera, ton renoncement ?

— La paix !

Je raillai, et pourtant je comprenais si bien :

— Tu t'offres ma figure, je crois ?...

— Dieu m'en préserve ! Comme tu es obtus ! La paix, te dis-je, une paix supérieure descendra sur toi, au milieu des combats. N'auras-tu pas mis Jésus-Christ dans ton jeu et le diable dans le parti adverse ? Une grandeur sera désormais attachée aux péripéties de l'action. Chaque victoire du mépris sera glorieuse, et dans chaque triomphe du désir, tu trouveras un stimulant de détestation. Tu ignoreras le doute : volupté ! Tes angoisses et tes tourments seront saints, car tu en feras hommage au Dieu personnel, juste, paternel, qui voit les plus secrètes pensées et se révèle dans les perplexités du pécheur. En meurtrissant ta chair, immolée à l'idéal suprême, tu goûteras dans ton cœur les délices du crucifiement. Ecoute...

Adossé à l'arbre et les bras en croix, je croyais entendre à mon oreille le susurrement discret des paroles du nain devenu invisible. Une grande douceur, un langueur plutôt m'envahissait, me remplissait d'un ineffable bien-être. Le vent s'était apaisé, l'étang luisait devant moi, pareil à un bouclier d'argent bruni, coupé de longues barres noires qui étaient le reflet des peupliers immobiles tout autour. Et parmi les ombres violettes, flottant dans le parc, il me semblait voir des ombres blanches évoquées par l'enchantement de la tentation.

— Regarde s'avancer sur les chemins de la gloire éternelle, la sainte cohorte des martyrs, déchirés aux arènes, des jeunes vierges torturées sous l'œil des proconsuls, des pécheresses dont la beauté résista aux injures du repentir. Ils vont, les beaux chrétiens vaillants, dans le mystique crépuscule, échangeant sur les tombeaux qui s'ouvrent sous la poussée des

ensevelis victorieux, ce baiser de paix qui leur attira tant d'outrages, et elles t'appellent de leurs si doux regards, les pécheresses au corps souple, trahi par l'enveloppement fidèle des linceuls diaphanes, et elles t'appellent aussi les belles enfants gagnées à la secte et livrées en pâture aux juges obèses : le frais sourire de leurs jeunes seins ressuscités de la mort, l'adorable sourire de leurs lèvres, armées d'une force surnaturelle pour confesser Jésus, le candide sourire de leur yeux, promis à la fête nuptiale, toute cette grâce innocente, victorieuse de la honte, t'appelle irrésistiblement!... Tous et toutes tendent vers toi des bras fraternels!... Les renonçants t'appellent!... Ne résiste pas : ton cœur est consentant!...

Comme en rêve, les yeux pleins de visions, je balbutiai :

— Mon cœur est consentant... Mais qui me fera croire?... Qui m'enseignera?...

— Ce sera moi! Tu seras croyant quand je t'aurai enseigné *la science du bien et du mal!...*

Involontairement, je répétai : la science du bien et du mal...

Me retournant, extrêmement troublé, je vis un serpent à tête humaine et il disait : Tu seras comme un dieu, connaissant le bien et le mal...

Peut-être ce n'était qu'une imagination, une hallucination engendrée dans les ténèbres commençantes par mon esprit ému confondant le digne pédant Satanas à la longue toge avec le serpent de l'Eden. Quoi qu'il en soit, ses paroles résonnaient encore et cette fantasmagorie biblique eut cet effet sur moi que je me ressaisis et partis d'un violent éclat de rire :

— Je t'ai compris, vieux sorcier, mais tes prodiges sentent la corde et ta sagesse est enfantine. J'ai eu tort de récriminer : la connaissance du bien et du mal me vaudrait plus d'ennuis que mon amoralisme foncier ne m'a valu d'insultes. Je suis littérateur et j'aime mieux être en guerre avec le monde qu'avec moi-même. Car le monde finira bien par accepter un jour ce que je lui offre avec persévérance, il finira par rayer le mot : *pornographie* de son vocabulaire et voir dans mes œuvres autre chose qu'une excitation à la bestia-

lité. Je l'espère pour lui... Que tu l'appelles morale, sagesse ou science, ta drogue ne me tente pas, mais pas du tout. Tant que j'agis, tant que j'écris dans l'innocence et dans la simplicité de mon cœur, je défie le remords d'obnubiler ma conscience et d'assombrir ma sérénité. J'ai dit. Adieu, fantôme macaque! Rentre dans ton arbre fatidique, seigneur au pied de cheval!

J'allais m'éloigner : la colère d'avoir perdu mon temps en si piètre compagnie m'incita à lui lancer une dernière balle.

— Veux-tu que je te dise?... Eh bien, tu n'es qu'un sale Juif, un démon sans ampleur, un Méphistophélès ahuri et un diablotin ridicule!

Et je partis sans me retourner, heureux de revoir la lumière et de reprendre mon cher roman inachevé : *L'Astre obscur*, roman qui paraîtra prochainement et qui fera la délectation du monde civilisé et qui sera le troisième chef-d'œuvre de l'esprit humain, — le Pantagruel et l'Evangile selon Saint Jean étant les deux autres.

Critique d'art.

Deux ou trois semaines après, ces événements presque complètement oubliés, je séais en mon vieux fauteuil, près du petit poële qui brûlait seigneurialement, car l'automne était avancé et les journaux signalaient de la neige en Ardenne.

Stagnant dans un délicieux far-niente, entrecoupé et alimenté de tasses de café, je poursuivais cette occupation depuis huit heures du matin, moment où je m'étais levé avec la ferme intention d'avancer considérablement mon roman : il était 11 heures et me jugeant stérile — ce qui m'arrive bien trois jours sur six — incapable d'engendrer deux phrases qui ne fussent pas absolument quelconques et continssent le suc d'émotion, le parfum essentiel que tout écrivain sincère, vraiment « artiste » et surtout pas pressé, doit enclore dans les mots comme en des cassolettes d'or filigrané, — je m'abandonnais à la volupté, mêlée d'un peu de remords, d'oublier ma littérature

dans les délices capouanes d'une chaleur tiède, d'un pot de Richmond blond et frais dont mes doigts, délicatement, roulaient d'adorables cigarettes, et d'un marabout d'argile plein d'un admirable café, inspirateur de rêves : car si les vingt-cinq francs hebdomadaires que me rapportent une chronique politique à la *Terre wallonne* et la critique littéraire et artistique au *Mouvement intellectuel* — mondanités, arts, sports, etc. — n'autorisent pas les dépenses excessives telles : automobile, garniture de cheminée empire, renouvellement fréquent ou seulement rare de la garde-robe, visite quotidienne des bars à la mode, *entretien* d'une figurante même maigre ou asthmatique — mon chétif budget des voies et moyens me permet, en marge de l'alimentation substantielle quoique essentielle, le sybaritisme facile du café, du tabac et parfois du charbon, lorsqu'un labeur méritoire et supplémentaire me vaut les faveurs pécuniaires — et trop chiennement mesurées de l'une ou l'autre revue. — Et pourtant, rêvai-je, ma paresse est absurde. Si je compte bien, voilà onze mois que je forge ce malheureux *Astre obscur* et il n'est pas à moitié. Onze mois, c'est trop, beaucoup trop; j'ai déjà dépassé de deux mois le terme de toutes les créations humaines — enfant ou roman. Un volume par année, c'est bien le moins qu'un écrivain puisse livrer. Onze mois! Et je n'avance plus. Suis-je fainéant ou impuissant? Alternative attristante : si je suis fainéant, je n'arriverai pas, car un arriviste est tout le contraire d'un fainéant! Et si je suis impuissant!... Ah! mais non!... Je n'avouerai jamais cela : d'ailleurs, ce n'est pas vrai! Ce qui est vrai, c'est que je manque de « ressort ». Voilà!... Je manque de ressort!... Un ressort et je suis sauvé!... Un ressort et dans deux mois, l'astre obscur s'irradie!...

J'en étais là de mes mornes pensées lorsqu'on frappa à la porte.

— Entrez! proférai-je d'une voix impatiente, car je n'attendais personne et ma concierge, avec qui j'ai l'honneur et le plaisir d'être en bons rapports, n'a coutume de monter faire un bout de causette que plus tard, dans l'après-midi; de plus, j'ai horreur

d'être dérangé au milieu des affres du travail ou des voluptueux comas qu'avec une science experte je me ménage après l'épuisement de la création. Nonchalamment et indécemment étendu dans mon vieux mais confortable fauteuil — legs unique d'une tante bigote qui détestait la littérature, quoique possédant une bibliothèque de hagiographies, et me donnait d'exemplaires et impraticables conseils de piété et de renoncement au monde — étendu, dis-je, dans ce fauteuil accueillant qu'échauffèrent quarante ans d'apostoliques et muettes ardeurs, je persistai à laisser mes pieds vaguer parmi les choses vagues et poussérieuses, qui, oserai-je dire? ornaient ma cheminée, et, d'une lèvre revêche, j'attendis l'intrus, espérant que le mutisme éloquent et provoquant de mon attitude le découragerait de s'aventurer en de trop longues dissertations.

A mon vif étonnement, la porte ouverte ne se referma pas aussitôt sur une fuite confuse et tressaillante. Un individu entra que, du premier coup d'œil — car j'ai du flair — je reconnus, à ses cheveux longs, pour un artiste. (*Du flair, de l'œil?...* Bast! expressions consacrées.)

Tandis qu'il s'excusait du dérangement avec une désinvolture souriante et s'avançait sans crainte du groupe ennuagé formé par ma personne, mon fauteuil, mon poële et leurs accessoires, j'eus le loisir de le considérer.

L'être était composé d'une chevelure abondante et noire, d'une figure étroite, maigre, que je qualifierais volontiers de satanique si le terme ne me déplaisait par sa vétusté et l'emploi dégoûtant qu'en ont fait les Barbey et autres Baudelaire — d'un nez busqué aux arêtes dures et saillantes, de deux yeux perçants, enfoncés profondément dans l'orbite, d'une bouche ironique — encore un adjectif dépareillé — d'une rude moustache effilée, d'un long imperméable gris et d'un stick. Le feutre à la main, la chevelure magnifique rejetée en arrière par le geste élégant d'une dextre aux ongles longs — les ongles du peintre — il s'approchait :

— C'est bien à Monsieur Léo Demazy que j'ai l'avantage...?

— Oui, vous avez cet avantage, Monsieur.

Léo Demazy, c'est mon nom de guerre, celui dont je signe mes élucubrations au *Mouvement intellectuel* — mondanités, etc.

L'autre poursuivait :

— Nick Devil, peintre.

— En bâtiments? demandai-je, bourru et décourageant.

— Je vous demande pardon, répondit-il sans aigreur, peintre d'histoire.

Je ne sais si je l'y mis ou s'il y en avait réellement, mais je trouvai de l'ironie dans sa voix et, chose plus grave, une ironie dure, mauvaise, acérée même. Alors je ne conservai plus de ménagements :

— Peintre d'histoires? répliquai-je. Quelles histoires? De fichues histoires, sans doute, de banales histoires de femmes nues?..,

Il répondit à ces affligeants calembours avec la même urbanité, le même sang-froid, le même sourire cruel et la même ironie : car, cette fois, elle y était, visible, palpable presque.

— Non, monsieur, peintre d'histoire religieuse...

Mon ahurissement, est-il besoin de l'affirmer, ne connut plus de limites; de stupeur, mes pieds retombèrent sur le plancher entraînant un petit christ émaillé et manchot, sous verre, un petit vase contenant des fleurs artificielles, sous verre, une pipe en terre, un chandelier d'étain, deux trognons de pommes rougis et le buste de Voltaire dont la chute traça dans l'air un foudroyant sillon et laissa dans mon esprit le soupçon d'un symbole.

L'inconnu ne se troubla pas. Il regarda l'Infâme aplati par les débris du philosophe et continua :

— Je suis l'auteur de diverses cènes, élévations en croix, mises au tombeau et descentes du Paraclet...

— Hein! C'est vous dont le *Cercle artistique* prépare l'exposition? Eh bien, M. Nick Devil?

— Cette exposition s'ouvre samedi et vous en ferez sans doute le compte-rendu dans le *Mouvement?*

— En effet, répondis-je, malheureusement... Cette petite besogne est tellement amusante!... Comme cela, vous êtes peintre d'histoire religieuse... Hein!

— Connaissant votre compétence indiscutable en matière picturale...

J'eus un petit rire étouffé qui n'arrêta point sir Devil.

— Car vos articles font loi dans le monde artistique liégeois...

— Cela me fait grand plaisir, jetai-je en même temps que j'allumais une quatorzième cigarette.

— Sachant de plus que vous pratiquez la véracité avec la plus complète indépendance et que, par vous, éloges et abatages sont distribués avec un véritable souci d'impartialité, ceux-ci plus fréquents que ceux-là...

— N'est-ce pas, dis-je, flatté.

— Ce qui tient certainement à la mauvaise qualité de la peinture que ces jeunes prétentieux envoient aux salons avec une outrecuidance ridicule et une blâmable libéralité, sachant tout cela, votre loyauté, votre intégrité...

— Vous venez essayer de me corrompre et vous allez m'offrir quelque Descente de Croix, une toile détestable, sans aucun doute, afin que, séduit par votre amabilité sinon par votre talent, je jette à pleines plumées la louange sur d'atroces placards bons, tout au plus, à servir d'enseignes aux marchands de bondieuseries!... Sachez, M. Nick Devil, sachez, — et mes pieds trituraient avec indignation les débris de la *garniture* de cheminée — sachez que je ne suis pas de ces critiques qu'une effrénée vénalité livre à la merci de toutes les accusations et de toutes les risées!... Une descente de croix!... Mais c'est dérisoire! Ces machines-là n'ont plus cours sur le marché!...

L'autre voulut parler : je sévissais avec rage :

— Mais, Monsieur, regardez donc le cas que j'en fais des objets de piété! — Et je lui indiquai le philosophe écrabouillé sous mon talon vengeur. — Songez donc, mais je m'en moque, moi, de l'histoire religieuse! — Ah! si vous aviez fait de la peinture d'exégèse!... Je...

Devil m'interrompit :

— C'est cela, justement!...

— Tant pis, brusquai-je, vous ne serez gobé par personne ! On n'y croit plus, à l'exégèse ! C'est fini, coulé, enfoncé !... Tenez, ne me parlez pas d'exégèse ! De la peinture exégétique, quelle absurdité !...

Je me tus et ricanai tout bas.

Mon visiteur attira sans façon mon unique chaise, s'assit, croisa les jambes :

— Vous permettez?... Monsieur, je suis enchanté de vous trouver dans d'aussi bonnes dispositions et vous me facilitez singulièrement, que dis-je, vous m'épargnez même la demande qui constitue l'objet de ma visite puisque je venais solliciter un éreintement. Cependant, désireux de faire plus ample connaissance avec un homme dont la rondeur m'enchante...

— Qu'est-ce que vous dites ? — m'écriai-je étonné et un peu inquiet — vous voulez que je vous éreinte?... Ah ! mais non !... Pour qui me prenez-vous ? Je dirai le bien ou le mal que je pense de vous, beaucoup de bien si vos tableaux sont bons, beaucoup de mal s'ils sont mauvais !...

Ceci ne parut pas combler le sieur Devil qui se récria :

— Ils sont mauvais, archi-mauvais !... Moi-même, je ne crois pas en leur valeur. Ce sont des croûtes détestables, sans sincérité, sans inspiration !... A la vérité, j'ai un métier passable, épatant même si j'en crois mes confrères, mais d'émotion, point. Je vous assure que mes toiles me dégoûtent !...

— Raison de plus. Il ne faut pas décourager les jeunes ! Non, non, je vais vous assommer de louanges pour vous remonter le moral. Je ne comprends rien à cette rage de se débiner soi-même. Vous avez du métier, un métier épatant à ce qu'il paraît, eh bien, ce n'est déjà pas si mal. Tant de grands peintres n'ont eu que du métier et pas d'émotion ou si peu !... C'est comme en littérature... Il y aura beaucoup d'appelés mais peu d'émus !...

Tout en débitant ces pitoyables et intentionnelles fadaises, j'essayais de déchiffrer l'indéchiffrable figure

du sieur Devil et je ne pouvais parvenir à répondre à l'irritante question de sa physionomie. Il reprit :

— Je vous assure qu'il vous sera impossible de louer mes toiles, quelle que soit votre bonne volonté : non seulement ma peinture est historique, exégétique et insincère, elle est encore...

Je l'interrompis, de crainte d'ouïr quelque nouvelle énormité :

— Ah çà ! Quel énergumène faites-vous donc ! Vous voulez absolument que je vous éreinte ? Je ne veux pas, moi !...

Je faillis ajouter : — A aucun prix !... — Je me retins avec circonspection.

— Je ne veux pas ! J'ignore vos intentions et le pourquoi de cette modestie exagérée ; j'ignore quel avantage vous espérez retirer d'un massacre dans les règles, mais je vous préviens que, plus vous vous obstinerez dans votre parti-pris d'auto-dénigrement, plus je trouverai de mérites à votre peinture ! A défaut de belles anatomies, j'admirerai la finesse de vos paysages de Judée...

— Il n'y a pas de paysages ?

— C'est étonnant... Alors je me rattraperai sur la somptuosité ou la transparence ou le pittoresque ou la luminosité des draperies, des tentures, des vêtements ou sur l'exactitude des armes ; j'attirerai l'attention sur la toge de Pilate, ou sur le bonnet des rabbins, ou sur les armures romaines, ou sur les architectures et, s'il n'y a rien de tout cela, je m'extasierai sur la belle ordonnance des groupes, sur votre science de composition, je trouverai quelque chose, en cherchant bien... Et s'il n'y a rien, absolument rien, j'inventerai, ou, mieux encore, je démontrerai la richesse de vos symboles !... Là !.,.

J'espérai qu'il avait compris. Vaine espérance !... Le Devil souriait, imperturbable ; il passait sa main dans ses cheveux admirables, dans ses longs cheveux lustrés qui semblaient crépiter sous la caresse de ses doigts secs.

— Quels beaux cheveux, pensai-je, en grattant avec dégoût mon occiput presque chauve. — Que diable, m'écriai-je, on est nécessairement artiste quand on a vos cheveux !

M. Nick Devil ne parut pas entendre et il proféra, d'une voix qui voulait être désolée :

— Vos doutes m'honorent et me flattent, Monsieur... Vos encouragements et votre bonne volonté cesseront lorsque vous verrez ma peinture et je vous défie de m'attribuer encore le moindre mérite lorsque je vous aurai dit que ma peinture est... littéraire, oui, cher Monsieur, abominablement littéraire ! Ecoutez la description de ma dernière œuvre. Elle sort un peu de ma manière habituelle car le sujet n'est plus tiré de la Bible. C'est intitulé « Le Conciliabule des Dieux ». Voyez-vous l'intention?... la littérature?... Dans un crépuscule violet, un arbre s'érige, puissant et magnifique, *vivant*. On *sent* qu'il participe au dialogue de deux êtres, tout petits, tout chétifs sous son ombre solennelle... L'un de ces êtres est un homme; l'autre est debout dans une crevasse de l'arbre géant qui l'enfanta, qui *doit* l'avoir enfanté, car cet être injurieux ricane, conscient de l'énorme contradiction de sa naissance... Il insulte à la stupéfaction et à la honte de l'homme qui l'évoqua et qui, maintenant, s'étonne, humilié... car ce qu'il voit n'est qu'un fragment *de lui-même* et ce n'est pas ce qu'il attendait. *On sent* qu'il attendait un dieu, un dieu grec, figuré dans le tableau par un gigantesque *fantôme* transparent qui *enveloppe* l'arbre... Tout est parlant en cette scène, surtout la dérisoire figure du nain.. Celui-là parle un galimatias... *double* et pourtant compréhensible!... Et voilà!... Y a-t-il assez d'intentions?... Est-ce assez littéraire?

La Vénus déshonorée.

J'avais complètement dominé ma consternation et je répondis en souriant :

— Vous avez rudement embelli depuis notre dernière entrevue, mon cher ... Devil ! Je dois dire que ce costume à la dernière fashion vous va infiniment mieux que votre vilaine toge de cuistre pédant. Mais,

pour Dieu, mon cher OLD NICK, dites-moi où vous avez pris cette enviable chevelure? Auriez-vous un remède contre les pellicules? — et je grattai désespérément mon crâne déplorable.

L'autre éclata de rire :

— Je suis venu pour cela, compère!... Ma reconnaissance n'a eu de cesse qu'elle n'ait trouvé un moyen. J'ai connu ta douleur devant la nécessaire, perdurante et irréparable chute, qui est aussi prématurée, et ton ardent désir d'une tignasse mérovingienne...

— C'est assez naturel — dis-je pour m'excuser — on ne conçoit pas un artiste pauvrement chevelu! D'Annunzio est chauve : cela lui donne un air bourgeois, atrocement bourgeois... Je le serai bientôt, chauve!... Et les deux seuls artistes du siècle, moi, D'Annunzio, nous aurons le chef suggestif des crétins de la finance ou de la diplomatie. Cette perspective m'épouvante... Oh? mon cher Gabriele!... Et le sculpteur de ta *Gioconda* était si chevelu!... Au fait, tu as la chevelure de Saillard, toi, *Old Iniquity?*...

— Cesse tes lamentations, ô toi qui manques de « ressort », ô astre obscur!...

Je sursautai :

— Ah çà! — fis-je avec mépris — jusques à quand pratiqueras-tu l'espionnage?...

— Eh, mon ami, c'est ta faute aussi! Tu as une fichue manie de soliloquer à haute voix comme quelqu'un qui oublie que la parole est un véhicule social, uniquement social!... As-tu donc besoin d'entendre le son de ta voix pour te prouver ton existence? Descartes avait dit que la pensée suffisait; il est vrai que Kant le réfute dans la sixième édition de sa *Critique*. Toujours est-il que, du palier, je t'ai entendu hurler : Un ressort, un ressort!... Mon royaume pour un ressort!...

— Trève de citations, maître en badigeon, et découvre-moi l'objet de ta visite?

— Je te l'ai dit : te fournir un ressort... pardon! une chevelure...

— Sans conditions?

— Sans conditions.

— Eh bien, fournis! Ah!... et que ce soit propre!... ni œil de lézard d'eau, ni poil de chauve-souris...

— Ni momie de sorcière, ni foie de juif blasphémateur, ni fraise de tigre, ni nez de Turc, ni lèvres de Tartare!...

— Ni cervelle de Zola, ni poumon d'Haeckel, ni matière grise de Guglielmo Ferrero!...

— Entendu, entendu!... C'est simple comme un tour d'escamotage!...

Et Satanas, enlevant sa chevelure comme une simple perruque, la posa sur mon crâne.

— Voilà, triompha-t-il, ce n'est pas plus difficile que ça!...

Aussitôt, je ressentis un picotement, du front à la nuque... j'aurais juré qu'un million de pointes d'épingles s'enfonçaient dans ma peau. Je grimaçai, désagréablement chatouillé et, portant la main à ma tête, du familier geste gratteur et pelliculophobe, je constatai — ô sensation imprévue et bienheureuse! — des cheveux, des cheveux, des cheveux!...

Et je compris la coquetterie féminine, car j'éprouvai le désir meurtrier du miroir immédiat et je regardai Satan avec détresse et fureur. Il sourit mais alla à sa poche : je l'aurais tué!... Il me tendit un miroir d'argent :

— Je n'en ai pas d'autre, s'excusa-t-il — je l'ai emprunté d'une courtisane alexandrine. Elle se mirait sous un figuier, il y a des siècles. Il a vu le dernier sourire de la perverse...

— Donne, dis-je, il est aussi bon qu'un autre!

Joie torrentielle! Stupeur éblouie! Je renonce à décrire, à me décrire, à *la* décrire. Un orgueil m'envahit, méprisant, immense, jupitérien. — Flammes, torches, lourdes boucles qui croulez si magnifiquement en spirales, en orbes, en torsades, en volutes, gerbes souples, vivantes, foyer muet aux multiples langues sombres, flore jaillie éperdûment et puissamment, vous êtes la gloire de mon front et mon front vous supporte sans fléchir et la tête si royalement chevelue du Laokoon ne m'inspire plus d'envie, mais seulement la joie d'une orgueilleuse fraternité, avec autant de vaillance que toi, Carolus Magnus à la

couronne pesante, que toi, Pape à la tiare monumentale, avec autant de vigueur et plus d'équité que vous tous, empereurs, princes, artistes du pinceau, du ciseau, de l'archet, du clavier, rois francs, mérovingiens fameux, je porte ma couronne, ma tiare, mon casque indomptable et tumultueux où ma main plonge, d'un geste déjà familier et bientôt historique, et mon génie ne va plus connaître de bornes et l'inspiration, fondant sur moi, comme un aigle irrésistible, va couler les pages immortelles, flamboyantes, les feuilles d'airain, les tables de pierre qui offriront en pâture aux générations le décalogue définitif.

Tandis que je me battais les flancs, mon bienfaiteur infernal se préparait à partir.

— Où vas-tu? demandai-je, avec mansuétude. — Ah! c'est vrai, tu retournes chez toi.

Il sourit :

— Non, je vais faire un tour en ville.

— On ne te reverra plus?

— Je ne crois pas... *au-dessus* du moins...

— Nulle part, alors.

Il prit, pour répondre, un air énigmatique tout à fait réjouissant :

— *Perhaps!*

Mais j'étais pressé et je ne m'arrêtai pas à son insinuation dubitative et anglaise :

— Adieu, adieu et merci. *Thou art a good-natured Devil!* Tu comprends, *Old Iniquity?*

Il était à la porte; au moment de sortir il se retourna, et, son éternel sourire relevant les crocs de sa moustache, il m'envoya la bénédiction de Polonius :

— *Farewell : my blessing will thee!*

— *Farewell, coxcomb!*

Il disparut. . . . . .

. . . . . .

Hélas! je compris bientôt que le diable, pour dilettante qu'il soit devenu, ne peut faire que des cadeaux maléficieux. Et pourtant celui-ci avait l'air bien innocent! Je ne voulais pas qu'un pouvoir occulte fît dévier ma destinée; j'avais refusé la sagesse, parce qu'il n'est pas dans ma nature d'être

sage; la richesse, parce qu'elle eût bouleversé mon existence et hâté les prévisions la beauté, parce qu'elle eût probablement entraîné une foule de complications sentimentales : j'avais accepté des cheveux! Des cheveux! Un cheveu de plus ou de moins, cela peut-il contrarier les décisions infrangibles? Un cheveu n'arrête pas, ne hâte pas le rouet invisible des jours!...

Hélas! Le don fatal me transforma : j'étais paresseux et scrupuleux : je devins travailleur et présomptueux. J'écrivais « quand ça me prenait », lentement avec force ratures; j'écrivis six heures par jour, sans hésitation, de verve, étouffant les remords de ma conscience littéraire qui me criait : Tu mens! — et mon *Astre obscur* fut achevé en trois semaines. Pour apaiser la plaintive Cassandre qui me reprochait ma fourberie, je semai, à profusion, l'ironie en mes écrits. Un esprit loufoque m'anima, qui prenait plaisir à faire avorter tous mes enthousiasmes. L'ironie est la sincérité de l'impuissance...

Je le possédais enfin le « ressort » si ardemment désiré. Pour tout le monde, j'étais un génie. Dans la rue, je faisais se retourner mes concitoyens et je sentais, dans mon dos, leur admiration s'attacher aux boucles échappées de mon feutre bossué et gambadant sur mon col comme de jeunes poulains: et ils me montraient du doigt, disant avec un mépris intense. C'est un *artisse*!... A l'amphithéâtre du Conservatoire où me conduisaient fréquemment mon joli talent de violoniste-amateur et mon amour de Wagner, mes cheveux orgueilleusement découverts et domptés d'une main puissante me désignaient à l'attention de la colonie russe assidue aux concerts de haute musique et à l'envie des jeunes virtuoses à la tête touffue. Au théâtre, au café, au boulevard, partout ma chevelure rayonnait, flamboyait, désorbitait les regards, épatait le bourgeois, émerveillait les jeunes filles, fascinait les jeunes hommes, étonnait les petits confrères. Ma concierge me considérait avec respect, me demandait la recette pour son grand-père et s'exclamait ingénûment : Maintenant, M. Demazy, vous êtes vraiment un *artisse!*

Je devais donc au monde et à moi-même la justification d'une renommée encore uniquement capillaire. Il fallait légitimer cette gloire en corroborant l'illusoire témoignage de la foule, du témoignage interne, autrement fondé de la conscience littéraire. Si j'étais, pour tous, un artiste, je devais être un artiste pour moi-même.

Hélas! Je relis l'*Astre obscur*. Ce n'est pas du grand art. L'acide ironique (PIO_4H_3) dissout les émotions à mesure qu'elles cristallisent. Si je me trouve arrêté par une difficulté littéraire — description, dialogue, etc. — Bast! une digression ironico-philosophique arrive lestement combler l'imminente lacune et m'éviter la méningite : c'est amusant à écrire et le lecteur ne perd pas un temps précieux à respirer le parfum essentiel et subtil évaporé des cassettes d'or filigrané dont je parlais tantôt.

Hélas! hélas! Je ne suis plus sincère! Dans ma chambre flotte un vague relent d'immoralité. Je ne suis plus aussi sûr de mon innocence Page par page, l'écœurement de mon métier — est-il épatant? — s'aggrave... J'ai conscience du *mal* que je fais . .

. . . . . .

J'ai levé la tête. Sur ma cheminée une réduction de la Vénus de Milo remplace Voltaire et Jésus. Je viens de la regarder fixement, avec amour... et soudain!... Horreur! horreur!... La tête divine a ricané... Suprême fantasmagorie! Sorcellerie persécutrice!... Sur les épaules de l'Immortelle, j'ai vu la figure atroce... luxurieuse... de Baal-Astaroth!... Hélas... hélas!...

L. PAULUS-DEMASY.

SYNTHÈSE ÉVOLUTIVE

I

Les lois sont en elles-mêmes éternelles et immuables; la conception que nous nous en faisons ne peut être qu'approximative. Ayant besoin, pour nous expliquer le monde et nous-mêmes, de fixité, nous donnons l'éternité et l'immuabilité à nos conceptions. Elles ne sont pas ainsi, mais nous convenons qu'elles sont ainsi, car sans cela nulle science ne serait possible Bref, l'homme impuissant à atteindre l'Eternel s'en forme une image à laquelle il attribue l'éternité. Ce principe devrait être l'hôte habituel et constant de notre mémoire; il en est presque toujours absent.

Les lois se manifestant à nous dans le temps, ne parviennent que successivement à notre conscience, et notre être qui évolue n'est donc pas régi dans toutes ses parties, et depuis le premier stade de son évolution jusqu'au dernier, par les mêmes. A mesure que nous nous élevons nous entrons dans une sphère plus complexe, plus délicate et plus harmonique de gouvernement et nous passons sous d'autres maîtres, comme au collège, l'érudition et le savoir des pédagogues s'échelonnent depuis les bégaiements de l'alphabet jusqu'aux spéculations de la philosophie.

Il est vrai que lorsque nous tombons sous l'empire

d'une loi, nous n'y échappons plus, mais l'adjonction d'une nouvelle apporte des modifications imprévues et est le point de départ d'une orientation autre ; une nouvelle découverte n'abolit pas les anciennes. La Nature a sa tradition, ou plutôt nous avons pris l'idée de tradition à la Nature. Le monde organique que dirige la Vie n'en obéit pas moins à la matière. L'avenir est un ensemble de possibilités de lois inconnues qui transformeront le passé.

Au crépuscule du siècle dernier se sont levées des clartés qui, à l'aurore de celui-ci, pâlissent. Elles ne portent pas si loin que l'on croyait et les lueurs dont elles nimbaient les choses n'ont pas la coloration que des regards peu exercés et des observations trop promptes leur avaient prêtée. Peut-être même les déductions que, à l'écart des penseurs, l'ensemble des esprits en a tirées sont fausses. Elles ont fourni aux pseudo-élites, qui délectionnent la besogne faite, des principes commodes immédiatement adaptés, sans préoccupation de leur provenance, aux tendances et au secret désir de leurs cœurs. Tels sont : le combat pour la vie, *struggle for life;* la survie du plus fort, considérés comme bases de la doctrine darwinienne et au nom desquels les arrivistes justifient leur besoin d'oppression et leur dénuement de scrupules.

Darwin démontre scientifiquement que parmi les végétaux, les animaux, partout dans la *Nature*, l'incitation initiale du progrès était la lutte, c'est-à-dire le principe d'opposition. En somme, il n'a fait que montrer avec un luxe touffu de preuves ce que le sens commun avait depuis longtemps perçu, et grâce à son génie et à son labeur sont classifiés des faits qui contraignaient l'attention tout en restant inexpliqués. Mais pourquoi, au même titre que l'animal et le végétal, comprendre l'homme dans la Nature et lui appliquer les mêmes lois ? Le naturaliste anglais voit entre l'être humain et ses frères inférieurs toutes les différences imaginables de degré, mais non essentielles. Pour lui l'humanité n'est pas un règne à part, possédant tout ce que possède l'animal, mais en outre quelque chose dont celui-ci n'a pas le germe : l'individualité. L'homme est un mammifère, et, d'après

Quiniton, qui œuvre tout aussi scientifiquement que Darwin, non le dernier venu sur ce globle, où il aurait été suîvi des carnassiers et de l'oiseau, terrestrement le terme évolutif. Qu'importe? Evolution est un mot dont le sens déborde infiniment. Elle a pour champ d'action les mondes; elle est l'œuvre éternelle de vie, où notre terre, entre deux nuits, jette sa lueur. Hypothèse qui s'impose, car nous ne pouvons borner l'évolution à la planète pas plus que la race humaine à cette éphémère parcelle d'humanité, apparue et résorbée, en un clin perceptible à peine de la paupière d'un dieu, qu'est l'individu. Si la science constate que la forme primitive d'où s'est manifesté l'homme n'est pas la dernière apparue, qu'importe la corrélation peu revendicable de l'humaine figure avec celles des primates que balançaient à l'aube des temps les branchages des arbres géants? L'âme informe de ce plantigrade est-elle corrélative à celles lumineuses des guides de notre Espèce, dont proférer les noms serait, par un tel rapprochement, blasphémer? Ce fut par opposition que la vie a évolué jusqu'à l'humanité où elle atteignit le point de conscience de son unité et de son harmonie. Oppositions certes et de belle mesure que les formidables cataclysmes d'où s'épanchèrent les océans et saillirent les Hymalayas, et c'est un rude combat pour la vie que celui des montagnes et des eaux. Le brin d'herbe tremblant au souffle des matins calmes se dresse pour sa part de rosée; le chêne séculaire, dans son tronc rugueux et ses branches rigides, aspire l'air dont vivraient des peuples de graminées; le sommeil du lion est fait de l'assouvissement de sa férocité; l'hirondelle pour l'insecte est vautour; la faim sacrée régit le royaume de l'instinct; tous les pas de l'homme sont meurtriers et chaque jour le monde inférieur lui est offert en holocauste par des mains de mystère. S'ensuit-il qu'il en sera ainsi pour tous et en tous temps? La vie qui se perfectionne ne saura-t-elle trouver d'autres chemins? Alors pourquoi l'appel à l'amour clamé des profondeurs, pourquoi l'idéal de communion qu'apportent les religions, de sagesse, les philosophies; pourquoi les intuitions de la foi et celles de la raison?

Les pierres cachent des pouvoirs latents et l'homme en serait privé? Comme les humains, les dieux ne parlent pas en vain et sur leurs lèvres le verbe est l'acte suréminent de puissance. La loi de la bête n'est pas la loi de l'homme, parce que leurs natures sont d'essences différentes.

Nous ne voulons pas démontrer, et comment? que le principe d'opposition, la lutte pour la vie, peut et doit, dans la société, disparaître, mais qu'il peut et doit cesser d'être prédominant et qu'il n'est plus l'axe de croissance. Déjà, en nos pensées, il a l'air d'une barbarie atavique. Dans nos actes, par cette sorte d'automatisme que des coutumes enracinées imposent à nos sentiments, nous lui obéissons trop fidèlement. La compétition dans le champ de la vie est si universelle que l'attitude de l'homme d'action en face de son semblable est instinctivement de défense ou d'attaque, avec franchise, s'il est de mœurs grossières, voilé de courtoises façons, s'il est de mœurs cultivées. Comme l'animal dont la race est depuis longtemp poursuivie et traquée, il sent en face d'une présence humaine un adversaire, sinon un ennemi. Attirer à soi, pour asservir, si la force adverse est inférieure; lutter s'il y a résistance. Voilà le mode instinctif qui régit les rapports sociaux. Rarement avoué, il se dissimule sous les formes les plus variées de rapprochement et d'union. Non que le sentiment contraire, la sympathie n'existe et n'agisse, et quelquefois en même temps, comme correctif, mais sans grandes chances de prévaloir. La lutte pour la vie est donc encore la base de la plupart des actes humains, mais au lieu de la sanctionner par un principe qui l'élève à la dignité d'une cause morale efficiente, il conviendrait de lui opposer un principe contraire qui par l'acquiescement de notre raison pénétrerait nos sentiments, modifierait nos actes et par là les choses futures. Bien loin de dire que, à ce tournant de l'Evolution, l'avenir dépend de la lutte pour la vie, il faut affirmer qu'il dépend de l'union pour la vie, et, pour cela, montrer que la loi par laquelle l'humanité a atteint un très relatif degré de civilisation, serait, si elle était encore suivie, une cause de régression.

II

Nous avons toujours sur la Nature l'idée de Rousseau. Nous ne croyons plus les sauvages supérieurs aux civilisés, et *l'état de Nature* n'est plus par nous adoré; mais nous disons toujours, en acception laudative : « revenir à la Nature », « suivre la Nature », « aimer la Nature », et nous donnons à l'épithète *naturel* un sens admiratif : « avoir du naturel », « être naturel ». En outre, tous les lyrismes l'exaltent, ou pour la bénir, ou pour la maudire. Elle est *mère* pour Musset, *marâtre* pour de Vigny, *bourreau* pour Me Ackerman, *impassible* pour Leconte de Lisle, *symbolique* pour Baudelaire. Bref, elle est *protée*, change à tous les souffles, revêt tous les contraires, et est bien ainsi la Maya, l'illusion.

Occupons-nous de cette illusion, qui, pour nous, est une réalité, sans corrélation idéelle bien claire. Quand nous disons que la Nature nous console, quand nous renaissons à son contact, nous l'opposons à l'humanité. Elle est, en ce sens, l'ensemble des phénomènes qui ne subissent pas l'appropriation imposée aux êtres et aux choses par l'homme. Celui-ci transforme, dispose, approprie les trois règnes inférieurs, les modelant sur sa conception vraie ou fausse de la vie. Une forêt est naturelle et non un jardin.

Les lois de la Nature régissent donc : pierres, plantes, animaux, et s'arrêtent à l'homme. Alors apparaissent les lois humaines qui par la direction qu'elles impriment à la lutte de l'esprit contre la matière s'opposent à la Nature et forment le domaine de l'intelligence.

Enfin, les lois diverses où l'homme édifie au delà de l'expérience, le palais de ses rêves et la demeure future de son âme. Où domine la matière règne la lutte brutale; où domine l'Intelligence, la lutte encore, mais avec le besoin, le désir et la possibilité d'union; où domine l'Esprit, règne l'amour. La

Nature sans épithète est donc contraire à la Nature humaine, comme celle-ci à la Nature divine... Voilà bien la division classique, généralement adoptée,mais aussi généralement violée par l'illogisme habituel de la pensée; car lorsqu'on dit à quelqu'un pour le louer qu'il est *naturel*, on le ramène à la bête, signifiant par là qu'il est comme la bête, sans affectation; et lorsqu'on nous engage à revenir à la Nature, ou bien on ne sait ce que l'on veut dire, ce qui maintes fois est le cas, ou par là on nous invite à sacrifier l'intelligence à la matière; ou bien encore, changeant par un à-coup illogique et soudain, le sens de Nature, on veut faire entendre, et quelque bizarre et anarchique que cela soit, le fait est fréquent, qu'il faut revenir à la mesure, au bon sens, à la raison, à ce qui est *naturel*, c'est-à-dire, cette fois à ce qui a rapport non à la matière mais à l'intelligence. Distinguez, si vous pouvez.

Tous les termes généraux subissent un semblable escamotage et suivant les besoins ou les caprices de la dialectique revêtent des sens qui comme des jeux de lumière se colorent de toutes les variétés de l'atmosphère intellectuelle.

Au moins, le matérialisme est logique. Les lois divines et les lois humaines sont le prolongement des lois naturelles. Tout est matière, sensation, pensée, âme, esprit, par conséquent on est toujours *naturel* et dire à quelqu'un qu'il l'est, c'est imiter M. de la Palisse.

La renaissance des sciences dites naturelles est d'inspiration matérialiste. Il est vrai que les philosophes du XVIIIe siècle avaient leur siège fait et cherchaient dans la Nature ce qu'ils voulaient y trouver, ils l'ont, comme bien l'on pense, rencontré, de même que leurs opposants ont rencontré le contraire, car si pour les uns elle est le témoignage le plus éclatant que tout est matière, elle est pour les autres le plus resplendissant miroir de la Divinité.

Si l'on admet qu'avec l'homme, entrent en jeu des forces que ne possède pas la Nature sans épithète et qui sont inhérentes à la Nature humaine, la Civilisation devient une conquête ardue, cruelle même,

s'élevant sur l'immolation des instincts pour y substituer les clartés de la conscience et de la raison. Elle sort par un arrachement des entrailles de l'animalité, et tout ce qu'elle contient de noble est sa propre création.

La Nature divine n'est-elle pas réciproquement l'immolation de la Nature humaine. Mais réservons ce peu exploré rivage et ne dévions des spéculations intellectuelles.

Ces deux compréhensions seules usitées du moins consciemment, sont en opposition et souventes fois mêlées et confondues, s'annulent. N'y en aurait-il pas une troisième qui les concilierait?

Entre deux gouffres, la Pensée s'épanouit. Elle surgit d'un abîme d'inconscience pour se replonger dans un autre.

Nous nommons inconscient tout ce qui n'est pas actuellement dans notre conscience, mais qui y était hier et qui peut y être demain. L'inconscient par degrés se fait conscient et par degrés redevient inconscient. La conscience est donc le point d'unité entre deux inconscients, comme le présent entre le passé et l'avenir. Où est la différence essentielle? Partout où il y a vie, il n'y a pas pensée, qui est par excellence l'attribut humain, mais n'y a-t-il pas à un degré aussi infinitésimal qu'on voudra, conscience? Dans le minerai, le crystal révèle une direction intelligente; dans la plante elle s'affirme et se détermine avec une aube de sensibilité pour se faire patente dans l'animal, mais encore si distante de l'état humain que ces myriades de nébuleuses de conscience produites par l'incommensurable accumulation des siècles semblent d'autre origine. Dans l'homme, l'inconscient, mieux dénommé le subconscient est le fond même de l'existence. Sur l'autel du Destin, il est le long cierge qui brûle et dont l'humble et vacillante flamme figure la conscience; mais toute la cire deviendra flamme et tout le subconscient conscient. Ce passage de l'un à l'autre est la vie même. Dans ce tréfond de notre être, le subconscient accumule des réservoirs de vie et de pensée. Il est le trésor des races, insondable, obscur, il est : la Nature.

Force spontanée et intelligente menant jusqu'à l'homme l'évolution du monde, la Nature aux myriades d'aspects est toujours, jusqu'en ces horreurs, bienfaisante, mais illusoire puisque la conscience la dissipe et que l'homme doit la résoudre en lumière, car c'est là sa fonction, faire de l'inconscience la conscience, de la Nature, l'Esprit.

La Nature est donc intelligente,quoi qu'il paraisse. Dans les règnes inférieurs, à travers les catastrophes, elle poursuit son œuvre par d'incessantes hécatombes, et sons les compter, à l'Espèce. Dans l'homme ces instincts qui sont en lui les consciences inférieures sont les reliquats des règnes qu'il résume et domine. Survivants de l'animalité et de plus bas encore, ils ne font pas partie intégrale de son être. Ce sont des revenants, des habitudes d'un passé mort, agissant automatiquement dans des formes non entièrement libérées et qui peu à peu s'effacera sous l'emprise souveraine de l'humain. Ils appartiennent plus à la mécanique qu'à la vie. Aux premiers âges, s'épouvantant de ce qu'il devrait aimer, l'homme obéit, craintif, à la Nature. En face de l'homme évolué, la Nature obéira. Dans l'Eden, lions et panthères se couchent aux pieds d'Eve.Que parle-t-on de surhomme? l'homme vrai n'est pas édifié; les races vieillissent, meurent et revivent et combien de millions d'êtres s'évanouiront sous le ciel, avant qu'on puisse proférer en toute vérité : *Ecce homo.*

Contre cet engloutissement saturnien de l'individu par l'Espèce, la Pensée se révolte. De là, le pessimisme. Shopenhauer, ne voit plus de réel que la douleur.

> Aimez ce que jamais on ne verra deux fois,

s'écrie de Vigny, épris de tendresse pour l'éphémère. Cette préoccupation exclusive de l'Espèce, la Nature ne l'a que pour les règnes inférieurs. Dans le règne humain, elle propage l'Espèce en différenciant progressivement les individus; tout retourne à celle-ci, il est vrai, mais par un procédé opposé, car si dans l'Espèce animale, il est absorbé, dans l'Espèce

humaine, l'individu s'élève et s'enrichit de tout ce que l'Espèce gagne; en sorte que la Nature y est l'Espèce individualisée. Elle s'y sublimise pour plonger dans l'autre gouffre, l'hyperconscience.

Ma voix s'élève aux cieux, comme la tienne abîme!
Mer, je chante avec toi, monts je prie avec vous!
La nature est l'encens pur, éternel, sublime!
Moi je suis l'encensoir, intelligent et doux!

Intuition sacrée du poète, le porte-parole des êtres et des choses dont la voix sonne aux mystères de l'inconscience supérieure, forme indéfinissable et incompréhensible de la conscience! Nirvana, Paradis, vie éternelle, royaume des cieux, demeure du Père, porte divine, lumière qui, à force de clarté, est pour l'œil humain ténèbre!

III

La nature, c'est l'inconscient, sous ses deux *aspects*, le *subconscient* et l'*hyperconscient*. On trouvera, sans doute, cette hypothèse insuffisamment scientifique; nous l'avouons, mais elle l'est tout autant que les autres, et elle vaut du moins comme corollaire à la loi d'évolution.

Darwin était un de ces esprits dont la foi reste introublée par la spéculation. Ils font de toutes deux des domaines séparés et clos. De cette suite d'observations sur les plantes et les animaux, exercées avec méthode une longue vie durant, par un esprit concentré, il est nécessairement provenu des connaissances utiles, profondes et exactes, mais Darwin, génial naturaliste certes, n'offre en aucune façon les garanties de l'esprit philosophique. Il en a cependant la prudence et témoigne d'une réserve que ses admirateurs et suivants ne partagent pas. N'y a-t-il pas eu quelque hâte à adapter à la société humaine, ses conclusions? Et si ses travaux restent solides et respectés, en est-il de même des principes qu'on s'est

plu à en tirer? Ainsi la survivance du plus fort est-elle vraiment établie ? Pour la plante, pour l'animal, oui, à l'exception, entre autres, des animaux sociables, tels que les abeilles qui tuent leur reine, non pour l'homme. Le plus fort triomphe, domine, soumet, dirige, sauve, rarement vit longtemps et plus rarement encore se survit par la filiation. Les faibles sont vaincus tout en remportant la victoire définitive et assurant à la fois la survivance et la décadence des races. Les éléments de la force : courage, intelligence, talent, richesse, beauté, génie, isolent et créent des différences, et différences engendrent haine, parce que l'atavisme a imprégné les faibles de défiance à l'égard de ces dons qui presque toujours agissent contre eux et parce que l'intelligence est l'ordinaire metteuse en œuvre de l'égoïsme. Le fort se révèle à lui-même par la lutte. Il aime sa force qui fonde sa puissance. La vie, quelle vie, animale ou sociale? étant, suivant le principe banal, un combat, il est le mieux armé, et si à la force, il joint la ruse, sa victoire est certaine. Il conquiert, mais en fin de compte pour être conquis. Nous ne le jugeons qu'extérieurement. Si nous pouvions lire au fond de l'âme du grand homme, nous y verrions qu'il n'a jamais accompli ce qu'il a voulu et comment il l'a voulu et que la gloire qui orne son destin n'est pour lui que la consolation de l'avoir manqué. Son œuvre, quelque grande qu'elle soit, entravée, amoindrie par les oppositions, ou avorte, ou ne s'achève : ses propres passions le détruisent, il est Alexandre ; il rencontre Brutus, il se nomme César, et Sainte-Hélène attend Napoléon. Shakespeare oublie les œuvres qui le font immortel. Dante, pour apaiser sa rancœur, crée la Divine comédie. Balzac se libère de ses dettes à coups de romans.

La vie sociale est un combat, c'est vrai, mais un combat stupide qui se trompe de champ de bataille et les hommes luttent si bien pour la vie qu'ils s'empêchent mutuellement de vivre. Pour vivre en sécurité, il faut médiocrement vivre. Les crises politiques, mettant en saillie les causes, montrent à l'évidence la disparition hâtive des forts et la survivance des faibles.

Sous la Révolution, les forts s'entretuent pendant que les « crapauds » du marais croassent leur prudente existence, jusqu'à l'épopée impériale où ils s'abritent sous des livrées de courtisans. Le survivant n'est pas le mieux adapté au progrès vital, car alors, l'humanité ne stagnerait pas des milliers d'ans mais le mieux adapté aux conditions moyennes d'existence du *statu quo* vital.

Mais n'importerait-il pas de se demander à quoi on reconnaît le plus fort? Question naïve. A ce qu'il s'impose; non moins naïve réponse. Mais les qualités par lesquelles il s'impose sont variables. Quelle figure ferait en ce monde de bourgeois et d'*argentiers* le preux des croisades, armé de sa foi et bardé de fer, et quelle figure fera dans quelques siècles le bourgeois madré, le grand fabricant de produits industriels et l'omnipotent homme d'affaires dans un monde où l'esprit et la science auront assujetti les appétits du ventre?

Le type de la force se modèle sur l'inconstance du milieu et est insaisissable quant à la détermination des qualités qui le composent. C'est une transmutation de valeur continue, mais autour d'un caractère fixe : l'individualité. En tous temps, en toutes circonstances, sous toutes les latitudes, le plus fort est le plus individalisé. Il peut ne pas être le plus célèbre, le plus triomphant, il est souvent méconnu, humilié, écrasé, obscur ; sa victoire lente à venir est impersonnelle, infructueuse pour lui, abondante en biens pour la race. C'est le héros, l'inventeur, le créateur, celui qui a trouvé en haut le point d'appui que cherchait Archimède. Celui-là ne s'impose point, il laisse agir le temps et le destin. Il est individualisé pour l'humanité, tandis que ceux qui font des passions humaines, le piedestal de leur fortune personnelle, s'individualisent contre l'humanité.

La clairvoyance du peuple n'atteint pas là. A l'égard du génie bien ou malfaisant sa défiance est universelle. L'instinct vital du groupe est de se défaire de tout ce qu'il ne peut s'assimiler; or, les grands hommes ne sont pas assimilables. Habituée à les considérer en dehors d'elle, l'humanité les voit, d'en

bas et de loin, sur un socle de marbre ou de granit, agrandis, transfigurés, et parfois défigurés. Chez les faibles, l'association est une nécessité d'existence. L'union pour eux est vraiment la force et même la pensée. Les siècles les ont vus, tremplain de l'ambitieux, écrasés sous un joug d'orgueil qu'ils finissent par adorer de toute l'impuissance de leur haine. C'est pourquoi, ils redoutent tous les dons magnifiques de l'Esprit, comme les bêtes le fouet du belluaire. Et vraiment, jusqu'ici, l'attitude héroïque n'a-t-elle pas été celle du dompteur. La bête rampe, obéit et grogne. Malheur au faux pas !

Mais pourquoi le grand homme, par raison, ne ferait-il pas ce que font par nécessité les faibles? Pourquoi, renonçant aux vanités des attitudes, ne rentrerait-il pas dans le rang, secourable, rehaussé de sa seule grandeur morale, sans tentative d'asservissement, sans volonté d'exploitation, créant de sa force un centre d'unité et dominant par sa nature même, comme la tête, le corps. Il est un sommet social qui, comme toute cime, n'est que le prolongement sublime d'une masse. Les difficultés, certes, y seront grandes, depuis si longtemps prévaut le divorce.

Pour l'antiquité le héros est transcendant, elle l'adore comme les dieux. Les immortels gouvernent, protègent, oppriment et dupent les mortels éphémères et vivent par delà le bien et le mal, dans une sphère de joie. La nature du héros est de dominer; il est grand, les hommes petits, il est puissant, les hommes misérables, immortel, les hommes mortels, l'abîme est entre eux.

A présent, les conditions humaines descendant par régressions infinitésimales du sommet à la base, ces antithèses sont sans objet. Dans le ciel, l'absolu, et sur la terre, de la puissance à la faiblesse, de la grandeur à l'humilité, et même de la richesse à la pauvreté, les échelons de la vie se juxtaposent si étroitement qu'on discerne à peine leur point de jonction. Cependant la conception antique demeure. Le grand homme est un avatar du héros.

Vous m'avez fait, Seigneur, puissant et solitaire !

Le génie se voue à la solitude pour jamais. Le héros avait du moins l'hospitalité du ciel, le grand homme moderne ne vit en harmonie, ni avec le ciel, ni avec la terre; et sa plainte, à travers les âges, retentit. Ses triomphes lui révèlent l'étendue de son isolement. L'orgueil sépare, comme la haîne. Nous ne possédons êtres et choses que par la sympathie, toute autre possession n'est qu'extérieure et en réalité nous prive.

Jusqu'alors, les forts, divisés entre eux. ont vécu de l'association des faibles. En cette société tout ce qui s'élève tend à la séparation; en paix, en guerre, en sciences, en littérature, en art, en philanthropie. On vise non pas à être grand, mais à être *plus grand;* tel écrivain à être *plus vendu,* de même l'artiste, un peu moins le savant, heureusement protégé par l'incompétence générale à juger ses œuvres. Au collège, l'essentiel est d'être le premier. On demande à un jeune homme, non pas, que savez-vous? mais le combien êtes-vous? comme pour les chevaux; d'ailleurs méthode excellente pour les bêtes. On ne vise pas à se dépasser soi-même, mais à dépasser les autres, et on les dépasse tant et si bien qu'on ne les reconnaît plus. Avec exultation les pédagogues citent le mot de César : « Le premier dans un village plutôt que le second dans Rome! » Séparatisme et domination sont inculqués : on prêche le contraire.

Ce sont là des moyens comparables à ces excitants physiques tels que la bâtonnade, le knout ou le fouet : c'est de la barbarie.

Du choc des passions, l'intelligence est née. Ses langes furent sanglants et ses vagissements des cris. De son passé forcené, elle a gardé l'empreinte; mais en nos temps, elle est abondante, mûre, et l'heure est venue de la discipliner. Projection exaltée d'égoïsme, si on l'envisage exclusivement, elle est antisociale. Elle n'est presque pour rien dans le développement des sociétés, et c'est à d'autres sources que les peuples ont puisé leurs forces et leur durée. Cependant, le monde moderne en est pénétré, mais encore trop mêlée à la force brutale, elle a, pour être l'inspiratrice de l'avenir, à s'imprégner de bonté et d'amour.

Dans le passé, le grand homme a été l'ouragan qui bouleverse l'air et le purifie. Avons-nous toujours besoin des mêmes cataclysmes? Les nations européennes n'ont-elles pas un degré de civilisation où, pour tenir en éveil leur conscience, de formidables secousses ne sont plus nécessaires et où le grand homme n'est plus le fléau de Dieu ? Faut-il toujours le fouet haut et la poigne terrible ? Bref, dans les limites de la nation, la vie doit-elle se poursuivre par apposition ou par association? La signification la plus positive de la Révolution est la réabsorption de la race conquérante, les Francs, par la race conquise, les Gaulois. Ce fait historique est qualifié démocratie. Comme l'égalité est impossible et que des centres de puissance sont nécessaires au progrès social, l'homme d'affaires remplace le héros ou le grand homme. Il gouverne, mais indirectement. La représentation dite nationale est la sienne. La démocratie, sous le prétexte d'une égalité mensongère, s'est délivrée des supériorités intellectuelles et morales au bénéfice des supériorités financières. Celles-ci subiront bientôt les mêmes attaques et le même sort. Mais, en partie ocultes, prudemment anonymes, hypocrites et mobiles, protégées par leur énormité matérielle et leur bassesse morale, elles sont de plus difficile atteinte. Toutes les hiérarchies étant renversées, on comprendra mieux combien la hiérarchie importe à la prospérité sociale. Chez les peuples mûrs, de transcendante, elle se fait immanente. Le héros, dépourvu d'attitudes hiératiques, personnifie, sous la forme modeste du devoir, les volontés de sacrifice qui s'harmonisent en lui. L'allure de l'héroïsme change, mais non pas l'héroïsme, et l'avenir honorera des âmes auprès desquelles le présent passe attentif et dédaigneux.

L'anarchie actuelle prépare une nouvelle hiérarchie sociale, non pas par la destruction des éléments qui ont composé jusqu'alors celle qui va disparaître, mais par une refonte où les mêmes éléments auront de nouveaux rapports.

Comme dans la Nature, en politique, ce qui semble détruit, ressuscite, transformé. Il y a bien de

la naïveté, dans les opinions à la mode, de paix universelle et de désarmement général, mais il est vrai, que si l'ordre militaire continue de vivre, ce ne sera plus au même rang. Honoré en proportion des besoins de défense de la société, moins honoré à mesure que l'œuvre de vie l'emportera sur celle de mort, il n'en restera pas moins un des aspects de l'héroïsme tant qu'il comportera le risque *volontaire* de la vie. De longtemps, ce risque ne fera défaut et peut-être, l'évolution, à l'encontre des sociétés bourgeoises, nous induira-t-elle au sacrifice plus constant d'une vie dont elle aura centuplé la valeur.

IV

La forme nationale est une erreur, sans doute; mais aussi un fait historique, contre lequel tout essai de correction serait folie. Prodigue de son temps, l'humanité a la coutume d'épuiser toutes ses erreurs. En chemin, elle rencontre des compensations. La famille, groupe initial par naturel accroissement, produit la cité qui semble l'unité-type. L'homme y demeure dans une atmosphère adéquate à l'intégrité de son être et y devient la partie active d'un ensemble qu'il pénètre et dont il est pénétré. Sur ce sol où la limite est l'horizon, la plante humaine pousse plus drue et plus belle. En Grèce, en Italie, la cité fut une pépinière de grands hommes.

De toutes les cités, la plus unie, la plus forte de cette force de conquête mêlée de ruse, Rome se rendit maîtresse des autres. Comme les cités grecques, rongée du même mal, la lutte des classes, patriciens et plébéiens, riches et pauvres, oppresseurs et opprimés, elle tombe sous les Barbares. Ceux-ci, à demi nomades, ignoraient la cité. Bien que captivés par le génie latin, ils n'en importent pas moins une forme politique étrangère, et en se séparant de l'Empire, les provinces romaines deviennent les nations, et les nations, toujours dévorées du même mal, recommencent la même expérience en s'acheminant vers la même fin. La nation, qui a son origine dans l'enva-

hissement de l'Europe par les tribus franques, ne s'est vraiment constituée qu'aux temps modernes pour s'épanouir au souffle de la Révolution. Comme les cités grecques, les nations de l'Europe se disputent l'hégémonie, et l'analogie persistant, le péril asiatique unira celles-ci, comme autrefois le péril persan celles-là.

La crainte est, hélas, pour l'humanité la source de la sagesse, d'une sagesse précaire. Après avoir vaincu l'Asie? comme les Grecs les Perses, triompheront-elles, victoire autrement définitive de leur passion de conquête?

Quoi qu'il en soit, sous la forme nation, l'Europe évolue et, à son exemple, la planète se nationalise. Bientôt il y aura une Chine nation. Elle ne présente pas actuellement l'unité que ce nom comporte.

La nation, forme politique, dans l'ordre des sentiments est patriotisme, un patriotisme inconnu de l'antiquité, du moyen âge, de la France de Louis XIV. En 1789, la France est la nation. Pour un citoyen de 92 quelle grandeur dans ce mot! Le patriotisme a surgi, dans ce monde, au cri de : Vive la Nation! et au chant de la *Marseillaise*. Il est né de la guerre; non de conquête, mais de défense.

Comme dans le passé, à la ville la plus unie; dans l'avenir, à la nation la plus unie, l'hégémonie appartiendra; mais cette union sera plus complexe. Le patriotisme armé en sera la base, mais ne suffira plus. Le christianisme, religion de l'universel, dont la pénétration est visible parfois dans les individus, mais non dans les collectivités, suscite, au moyen âge, le goût du sacrifice, que nourrissait encore l'idéal de loyauté entre vassal et suzerain, mais, ces sentiments, les hommes actuels les ignorent et même les ont remplacés par leurs contraires, le désir de l'indépendance et la justice.

Donc, l'union nationale ne peut provenir que du libre consentement des volontés, dans une juste répartition des efforts. Le patriotisme, à la vie présente, demeure indispensable, comme l'amour de la cité, aux temps anciens, comme au foyer, l'amour des ancêtres et du Dieu, mais il ne s'incarnera plus spécialement dans l'héroïsme militaire et deviendra le

point de convergence de la multiplicité des forces sociales. Lu lutte pour la vie, au dehors, ne sera victorieuse que par l'union volontaire pour la vie, au dedans.

Pour la durée d'un peuple, il importe que l'idéal qui l'inspire soit vrai, c'est-à-dire le mieux adapté à son âme, mais il importe davantage d'y adhérer unanimement. Un peuple, faisceau de volontés, est invincible. Une nation ainsi constituée est harmonique et n'a plus besoin de ruse et de violence pour s'imposer. Elle domine par la force même de son rayonnement.

L'association ne s'opérant pas à forces égales, nécessite une hiérarchie. A l'œuvre commune les uns apportent leur force physique, les autres leur intelligence, les autres enfin la moralité de leur caractère, les valeurs tout en différant sont solidaires et transposables et si l'héridité leur donne une fixité relative, illusoire peut-être, aucun système de caste ne les maintient.

On peut croire que, où en est notre race, le principe d'opposition a fait son œuvre. Il ne s'agit pas de l'opposition qui est à la base même de la vie et partant indestructible, mais de celle consciente et volontaire qui régit la société. Pour l'avenir, le principe d'association s'impose de telle sorte que s'y dérober sera marcher aux catastrophes. Mais la perte d'une race est une feuille qui tombe à l'arbre de vie, et ce qu'une race manque, une autre l'accomplit.

Le bien-être a engendré, par la crainte même de le compromettre, un besoin de paix ; mais il ne faut pas faire grand fond sur les unions que les égoïsmes concluent. C'est dans des sphères plus hautes que les associations valent pour la durée et pour le bonheur. Les canons, dont les perfectionnements tant admirés, signifient non pas : civilisation, mais barbarie, sont malheureusement une force nécessaire dont un peuple ne peut rester dépourvu, mais ne sont redoutables que parce qu'ils représentent d'énergie morale.

La réviviscence de certains fanatismes témoigne non de force, mais de faiblesse. Au nom de la religion on voulait étouffer la pensée, au nom de la pensée, on voudrait étouffer la religion. Il est à craindre que nous ne fassions que changer de fana-

tisme. Il y a là un effet de la loi de retour, que la conscience éclairée devrait amoindrir. Les coups qui frappent l'Eglise, n'ont pas seulement leurs causes dans le matérialisme dominant, mais aussi dans les excès antérieurs du fanatisme clérical. Il y a un rhytme fatal d'action et de réaction que les passions entretiennent et que l'intelligence et la volonté peuvent seules annuler. Nous déplaçons sans cesse les causes et devenons impuissants. Le mal social, quelle que soit sa forme, vient toujours de la volonté et de la conscience, par conséquent des sphères profondes. Les couches superficielles s'agitent, se bouleversent, en subissent visiblement les conséquences, mais terribles ou pacifiques, ne sont que passives.

Matériellement, il n'y a plus de conquête à faire, partant plus besoin de conquérants. Moralement, il y a tout à conquérir et il n'y aura jamais assez de conquérants.

La science nous tient en réserve des révélations telles que nos hauts faits politiques seront auprès, taupinières. L'évolution de la matière nous fait présager d'inouïes transformations. Mais les groupes scientifiques, produits du *struggle for life*, c'est-à-dire, du triomphe des plus habiles, ont une grande capacité de résistance et d'inertie.

La concurrence, dit-on, est l'âme de l'initiative?

A-t-elle jamais été l'inspiratrice d'un seul des travaux créateurs d'humanité? Est-ce par elle que Galilée à découvert la révolution de la terre? Newton, l'attraction et, récemment, Gustave Lebon, la dissociation de la matière? C'est en dépit d'elle, au contraire. Le *struggle for life* est, pour le vraiment fort, principe de régression.

Si l'humanité grandit par sélection, cette sélection est variable, car la plasticité indéfinie de l'être humain réside dans cette faculté de choisir qui lui est inhérente, si bien que le principe par lequel l'humanité s'élève, peut, en se prolongeant, causer sa chute, puisque l'évolution s'accomplit sous la direction rhytmique de principes qui s'opposent, s'épurent, se combinent et s'harmonisent.

EMILE SIGOGNE

QUELQUES IMAGES

AVRIL

A Paul André.

L'aurore veloutée, en de lointains préludes,
emplit d'orgueil et d'or le rêve qu'a conçu
l'avril qui sourd et fleure à travers les ramures,
et la brise qui chante en un souffle ingénu.

O! regarde briller dans l'aube qui s'azure
ces perles d'eau aux fleurs et ces beaux rayons nus
que le matin déclôt pour qu'aux premiers murmures
le ruisseau de la vie soit tel qu'il apparût!

La pelouse embaumée sent la sauge et la prèle;
l'éveil et la candeur dans l'air léger circulent,
et, là, dans la montagne où le troupeau recule,

Un pâtre enfle une flûte ingénue et sereine
pour qu'en un songe empli d'ineffables délices
chante l'avril divin qui fleurit les calices.

(Avril 1904.)

MATIN

A Paul André

Le rouet du matin s'est éveillé tout rose
et file au loin la brume et le lin de légende
dont les Vieilles, jadis, ont enchanté la lande.
Dirais-tu pas, ma sœur, les tendres mains décloses

de quelqu'ancienne Fée de nos rêves d'enfant,
qui passait en laissant du mystère et des fleurs
neiger dans nos berceaux mobiles, à cette heure
où notre âme priait vers le matin naissant?

Car, pareil au sourire des blanches caresses
que nous versaient jadis les joies de notre enfance,
le matin se réveille en la splendeur des branches
et nous donne la paix de son âme pensive.

Vois l'aube, de ses doigts, mêler à l'horizon
les fleurs d'azur et d'air et les jeunes rayons
où nous croyions, jadis, quand s'éveillait l'aurore,
voir sourire le jour parmi le soleil d'or.

Mais voici que la Fée reprend la mélodie
ancienne qui nous enivrait de la vie!
Et tandis que sa voix sur le rivage expire,
bercée par la douceur de l'aube fugitive,
le matin merveilleux qui fuit et se dérobe
évoque l'heure tendre et fragile des roses...

(Avril 1905.)

IMAGE

A Tancrède de Visan

Vois-tu dans les flots du grand fleuve,
où les vagues s'argentent,
nager la Fée-aurore adolescente,
dont les longs cheveux blonds
reflètent la lumière?

Elle est nue et doucement chante
les roses à sa chair pareilles;
et voici qu'à sa voix les choses se réveillent!

Déjà je vois le doux matin
qui déclôt les fleurs du jardin
où sur les plantes rit la rosée.
Il est petit encore et nu,
et dans les prés,
d'un pas léger, fier et mutin,
riant, il vient,
pour apporter à son amie
ces gros bouquets de graminées
qu'en s'attardant il a cueillies.

Car déjà, parmi l'eau et l'air,
voici que la fée de lumière,
sur le sable léger,
met ses pieds blancs comme la neige,

et, dans un éclair de rayons,
court respirer ce bel amant
qui rode dans les fleurs pour elle.

Et dans les herbes des prairies,
tout enivrés parmi les flouves,
leurs beaux corps innocents se roulent,
sillant le flot des foins fleuris.
Mais dans le ciel soudain vermeil
paraît la clarté du soleil.

Et le Matin rose et l'Aurore,
à travers prés, à travers champs,
nus et riants,
s'en vont d'un petit pas serein,
en regardant dans les jardins
fleurir les roses,
se cacher des beaux rayons d'or.

(Mai 1906).

RAYONS

A Maurice de Noisay.

Ce gai matin, j'ai vu l'Aurore :
naïve et fraîche, tout enivrée,
portant dans ses bras nus de gros bouquets de roses
dont les courbes rieuses venaient d'éclore,
elle se courbait dans les prés

pour caresser les graminées,
puis, légère, entourée d'un voile vaporeux
comme la brume de lacs bleus,
courait dans la campagne de méteil
illuminer les blés.

Elle était belle, si belle,
que j'ai senti passer
le frémissement blond de ses ailes;
car elle était ailée,
dans la clarté vermeille,
l'Aurore Fée.

Mais soudain elle s'est enfuie, là-bas,
dans le contour des bois,
de crainte — dit-on — de la lumière,
qui commençait de briller plus claire.

Et je ne l'ai plus vue qu'en mon rêve!...

L'AMOUR ENDORMI

A Hubert Krains.

Le tout petit enfant Amour,
par un beau matin clair d'été,
dormait, tranquille et velouté,
parmi des roses que le jour,
en riant, il avait cueillies.

Et dans son sommeil parfumé,
mille rêves prenaient l'essor
de sa jeune cervelle d'or
vers les sillons en fleurs, les blés
vermeils, et la plaine où riait l'été.

Mais un papillon vint poser
sa bouche sur sa joue en fleur;
et, riant à son rêve d'or,
le tout petit enfant Amour,
comme le rire d'un beau jour,
s'éveilla qui rêvait encor.

Et se frottant, de ses doigts roses,
les yeux aveuglés de rayons,
il vit le léger papillon,
dans sa course faisant des poses,
butiner les lys et les roses,
puis fuir et fuir comme ses rêves,
vers l'azur léger qui flottait.

MATIN D'AVRIL

A Francis Viélé Griffin.

Comme j'allais à l'aube écouter les oiseaux,
dont la voix s'élevait, chantant le renouveau,
je vis dans le jardin d'heureuses jeunes filles
s'incliner en riant vers les buissons d'avril.

Et je leur dis : riez, chantez, jeunes beautés;
comme un jet d'eau d'amour qui caresse les herbes,
que vos rires joyeux dans l'air fusent en gerbes,
et nouent à votre joie charmante la gaieté.

Riez, riez aux jours clairs de votre jeunesse,
quand la brise d'été épanouit les fleurs,
et que, chaude de vie et de vives couleurs,
la plaine et les jardins exultent d'allégresse!

Chantez! un jour viendra où vos beaux corps lassés,
comme des fleurs flétries, fléchiront sur leurs tiges,
et quand le vent de la jeunesse aura passé,
quelques chers souvenirs seront tous vos vestiges!...

GEORGES FALDEUR.

LORD BYRON
CHEZ EDMOND PICARD

C'est le titre que je donne à ces quelques lignes où je rappellerai le bref séjour de Lord Byron dans le « home » habité actuellement par Edmond Picard. Ce titre est peut-être un peu fantaisiste, puisque quatre-vingt-onze années nous séparent de cette visite. Mais l'auteur de « Childe Harold » n'en fut pas moins l'hôte du nº 51 de la rue Ducale.

Byron ! Que d'évocations par ce seul mot à sonorité magique ! Son œuvre, d'un romantisme à la fois intense en couleurs variées et troublant de scepticisme raisonné. Sa vie, en impétueuses agitations, sans cesse martelée par des heurts de tempête. La psychologie de l'homme se mélangeant si intimement à la psychologie de ses créations que l'analyse de celles-ci se lie souvent aux documents biographiques de celui-là.

« Byron est inspiré par le génie de la douleur », disait Gœthe. Lamartine et Casimir Delavigne s'émeuvent de leur côté. Et Victor Hugo dédie à sa mémoire son ode « Dédain ».

Qui peut savoir combien de jalousés pensées,
De haine, par l'envie en tous lieux ramassées,
De sourds ressentiments, d'inimitiés sans frein,
D'orages à courber les plus sublimes têtes,
Combien de passions, de fureurs, de tempêtes,
Grondent autour de toi, jeune homme au front serein !

. . . . . .

Puis quand il le voudra, scribes, docteurs, poètes,
Il sait qu'il peut d'un souffle en vos bouches muettes
Eteindre vos clameurs ;
Et qu'il emportera toutes vos voix ensemble,
Comme le vent de mer emporte où bon lui semble
La chanson des rameurs !

. . . . . .

Quand il veut, vos flambeaux, sublimes auréoles
Dont vous illuminez vos temples, vos idoles,
Vos dieux, votre foyer,
Phares éblouissants, clartés universelles,
Palissent à l'éclat des moindres étincelles
Du pied de son coursier.

***

Voici les circonstances qui m'amenèrent à recueillir certains détails, plus précis que ceux généralement connus, sur le séjour de Lord Byron à Bruxelles.

Pendant ma période d'études à l'Université de Bruxelles, de 1870 à 1874, je fus affilié à une société d'étudiants, titrée, si mes souvenirs sont exacts : « Cercle de conférences scientifiques, philosophiques et littéraires ».

Vers cette époque, l'Université de Bruxelles était vibrante. En matière politique, beaucoup de ses professeurs marchaient, résolument, dans la voie radicale. Henry Berger — très écouté — adressait aux étudiants, réunis en la salle académique, une allocution en faveur du libre examen. L'Université s'affirmait officiellement libre penseuse. La quasi-unanimité des professeurs et des étudiants la voulaient telle. Un professeur de Droit, qui semblait ne pas refréner, avec assez d'énergie, les tendances cléricales d'un microscopique noyau d'auditeurs, fut puni par la désertion de ses élèves. Les étudiants chargèrent Gustave Fuss de donner le cours. Il le fit magistralement. Tiberghien, à la tonalité douce et coulante, élevait tout à coup la voix. « Oui, je le déclare. J'attaque les Jésuites ». Altmeyer, au profil voltairien et à la parole insurgée, déboulonnait « les bonzes doctrinaires ». Van Bemmel, à l'élocution claire et fleurie, ne ménageait

point sa profession de foi républicaine; recteur, il refusait d'assister aux festivités de la Cour.

Le corps professoral n'était pas avare de ses richesses d'érudition. De solennelles conférences attiraient dans la salle académique un auditoire compact. Altmeyer, Arntz, Van Bemmel et d'autres occupèrent la tribune. Ces conférences, officiellement données par le corps professoral de l'Université libre, faisaient événement.

J'avais — modestement — donné au « Cercle des conférences scientifiques, philosophiques et littéraires » six conférences sur Lord Byron. Naturellement, je fus amené à parler de son passage à Bruxelles.

C'était en 1816; Byron était en aiguë crise d'âme. Sa femme demandait le divorce. Des créanciers l'avaient frappé d'actes de procédure. Sa qualité de Pair d'Angleterre l'avait, seule, protégé contre l'emprisonnement pour dettes. Lady Byron avait quitté le foyer conjugal. La haute société d'Angleterre, c'est-à-dire la noblesse, le clergé, la finance, le répudiaient. On rappelait, avec une agressive aigreur, sa liberté philosophique. Byron partait, banni par l'aristocratie anglaise!

Il s'embarqua pour Ostende à Douvres le 25 avril.

Il arrive à Bruxelles après avoir visité Anvers, Gand et Malines. A Anvers, il admire les bassins créés par Bonaparte et fait l'éloge de ses conceptions. Il examine les églises et les tableaux; en est émerveillé; mais préfère Van Dyck à Rubens, signalant toutefois son incompétence en matière de peinture. Les femmes de Rubens lui déplaisent. Quant au pays traversé, il le trouve monotone.

La puissance créatrice de Byron comptait notamment alors comme œuvres accomplies : « Hours of Idleness », premiers essais sérieux; La satire « English Bards and Scotch Reviewers », réponse acerbe à une critique de ses poésies récentes, dans laquelle Byron surgissait déjà en complète maîtrise; Les deux premiers chants de « Childe Harold », qui le consacraient grand poète; Le « Giaour »; « La Fiancée d'Abydos », composée en quatre nuits; « Le Corsaire », dont treize mille exemplaires furent

écoulés en quelques jours; « Lara »; « Le siège de Corinthe » et « Parisina ».

*
* *

Le séjour de Byron à Bruxelles ne fut pas long, de fin mai aux premiers jours de juin; mais il lui occasionna un incident agaçant.

On avait exposé à Londres la berline de guerre de Napoléon prise à Genappe. Byron s'était fait construire, sur ce modèle, une énorme voiture de voyage; elle contenait un compartiment de repos, une case pour bibliothèque, une caisse pour la vaisselle et une disposition pour repas. Byron, qui des Pays-Bas devait gagner la Suisse, n'avait point de calèche pour le transport de ses trois domestiques. Il acheta, à cette fin, à Bruxelles, une voiture. Lors d'une excursion à Waterloo cette voiture se brisa; elle était mal construite. Byron avait payé 800 francs, ou pour emprunter le vocable de 1816, quarante napoléons. Elle ne valait certes pas cette somme. Mais un axiome régnait alors chez les commerçants belges : « Carotter tout Anglais ». Byron, de retour à Bruxelles, proposa au carrossier de reprendre la voiture. Celui-ci, non seulement s'y refusa, mais ne voulut pas procéder même à la réparation.

Byron, pressé par son départ pour la Suisse, pria un habitant de Bruxelles, un Anglais, M. Pryce Gordon Lockart, d'aplanir le différend. Mais en cours de pourparlers « le carrossier publia (dit Thomas Moore) dans un journal de Bruxelles, *L'Oracle*, que Lord Byron avait décampé avec une calèche à lui, calèche qui valait bien 1,000 francs ».

Cette assertion fut recueillie avec une hargneuse avidité par la presse de réaction et de protestantisme bigot d'Outre-Manche. Les journaux anglais de juin 1816 sont émaillés de notes y relatives. Pryce Gordon prenant la défense de son ami publia une lettre rectificative dans un numéro du *Morning Chronicle*.

Mes recherches, les plus méticuleuses, dans la col-

lection de l'*Oracle* (1), conservée dans les rayons de notre bibliothèque nationale, demeurèrent sans résultats. Je ne suis pas parvenu à découvrir l'insertion du carrossier. Je souhaite à d'autres curieux, une main plus heureuse.

Van Bemmel avait, lui aussi, choisi « Byron » comme sujet d'une conférence académique. Il la préparait. Il comptait la reproduire en une séance littéraire à Bruges. Le passage de ma conférence sur le séjour de Byron à Bruxelles lui avait été rapporté par James, professeur de littérature anglaise à l'Université. Il avait éveillé sa curiosité. Il voulut bien me consulter. Je lui rendis visite dans sa demeure de la rue Saint-Lazare. Son cabinet de travail était orné de raretés minéralogiques. Comme j'arrivais, Van Bemmel reconduisait, sur le seuil, Samuel, le directeur des Concerts populaires.

La conférence de Van Bemmel eut lieu. En relatant l'incident de Bruxelles il eut la bienveillance de me citer.

Il était lié d'amitié avec De Bonne, le doyen du Barreau belge à cette époque (il était né le 10 mai 1789), le compagnon des régicides réfugiés à Bruxelles sous la Restauration, l'ami du grand Merlin. Van Bemmel raconta l'incident de la calèche à De Bonne. Celui-ci l'arrêta tout de suite : « Mais j'étais l'adversaire de Lord Byron dans cette affaire. Le carrossier était mon client. Il s'appelait Mommaerts, il habitait rue d'Assaut. Puisque l'un de vos élèves s'intéresse à cet épisode, envoyez-le-moi. Je lui raconterai ce que j'en sais. »

Je fis donc visite à De Bonne. C'était un petit vieillard très voûté, mais au pas encore alerte; son esprit était extrêmement lucide; sa parole claire et accentuée. Il habitait rue du Gentilhomme. Il m'accueillit avec une grande aménité. « Je vous atten-

(1) C'était le journal bruxellois le plus intéressant de l'époque. Détail curieux, il était rédigé, déjà en 1801, par Fiocardo en société avec un grand-oncle d'Edmond Picard. Toute la famille était originaire de Chantemelle et de Vance, dans le Luxembourg, vers la source de la Semois.

dais, me dit-il, Van Bemmel m'a parlé de vous; vous faites des recherches sur Byron.

Voici ce qui s'est passé. La relation que vous avez puisée dans Moore et d'autres ouvrages n'est pas tout à fait exacte. Lord Byron, on le sut plus tard, avait dès l'acquisition du carrosse, chargé un de ses domestiques ou une sorte d'intendant de payer Mommaerts. Il avait remis les fonds à cet émissaire; mais ce dernier en empocha une partie. Si la probité de Lord Byron était inattaquable, mon client Mommaerts était fondé en sa réclamation. Byron fit une première excursion à Waterloo. Lors d'une seconde, il s'arrêta longuement, à Plancenoit; puis poussa jusqu'à Genappe, les Quatre-Bras et Charleroi. Il voulait voir le plus possible de la route suivie par Napoléon qui retenait toutes ses pensées, en ce moment. Je tiens ces détails de Pryce Gordon, un Anglais, dont je vous parlerai tantôt .. »

Interrompant alors De Bonne, je lui demandai si Byron avait aussi visité le champ de bataille de Ligny. Mon vénérable narrateur me dit n'avoir aucun souvenir à cet égard, ajoutant, toutefois, fort judicieusement : « Puisque Byron partait en recherches d'émotions sur la campagne de 1815 et qu'il se rendit des Quatre-Bras à Charleroi, il est à supposer qu'il se sera écarté de la direction droite, pour passer par Fleurus. »

« C'est lors de son retour, de Charleroi à Bruxelles, continua-t-il, que le carrosse fourni par Mommaerts subit une avarie. Discussion extrêmement aiguë à Bruxelles : Mommaerts réclamant le versement intégral du prix, Lord Byron se plaignant de l'avarie et soutenant, en parfaite bonne foi, que tout avait été payé au moment de l'achat. Mommaerts me chargea de la défense de ses intérêts. Je rechercherai le dossier et vous le communiquerai.

» Lord Byron ne s'attarda point en Belgique. Il chargea M. Pryce Gordon, qui habitait Bruxelles, d'aplanir le différend. Celui-ci vint à ce sujet plusieurs fois dans mon cabinet. Je n'eus donc, malheureusement, pas l'occasion de voir Lord Byron.

» Au cours de ces conférences, Pryce Gordon me

dit, qu'à son arrivée à Bruxelles, Lord Byron s'était trouvé sans logement quoique ses appartements eussent été, préalablement, retenus à l'Hôtel d'Angleterre (1). L'Hôtel d'Angleterre était plein. Les autres étaient bondés. Pryce Gordon put procurer à son illustre protégé, pour quelques jours, l'hospitalité dans une maison particulière. »

De Bonne ne la précisa pas autrement ; mais il voulut bien me permettre de revenir, la semaine suivante, pour me montrer le dossier Mommaerts contre Byron.

Déception profonde, rien ne fut retrouvé. De Bonne, désolé, me parla, à titre de dédommagement, des émigrés français, chassés par les Bourbons et réfugiés à Bruxelles.

Plus heureux que De Bonne fut M. Eugène Colin attaché aux Archives de Bruxelles, fonctionnaire aussi sagace qu'obligeant, qui, la semaine passée, me mit sous les yeux la procédure que voici :

A Monsieur le Président du Tribunal de première Instance, séant à Bruxelles.

Vous expose très respectueusement Philippe-Jacques Mommaerts, carrossier, demeurant à Bruxelles, rue d'Assaut, section 6, n° 126.

Qu'il a vendu à Lord Byron, logé à l'Hôtel d'Angleterre en cette ville, une voiture et fait différentes fournitures, montant ensemble à la somme de 1882 fr. 25 cent., sur quoi il a reçu 847 fr. dix cent.; qu'ainsi il lui reste dû par le dit Lord la somme de 1035 fr. 15 cent.

Que le dit Lord part aujourd'hui et refuse de lui payer le restant de ce qu'il lui est redevable.

Par ces motifs, Il vous supplie de vouloir lui accorder la permission de saisir-arrêter la dite voi-

(1) C'était l'actuel local de la Grande Harmonie. Celle-ci, à moins d'erreur de sa part, avait en 1816 son siège Marché-aux-Herbes. L'hôtel d'Angleterre était un hôtel de premier ordre. Le général Bonaparte y logea.

ture avec ses meubles et effets pour sûreté de ce qu'il lui revient, avec permission de citer au plus bref délai possible par devant le Tribunal de première Instance, aux fins de voir statuer sur la demande de paiement.

Bruxelles, 6 mai 1816.
(signé) De Bonne.

Nous, président du Tribunal civil de Bruxelles, permettons la saisie-arrêt de la voiture mentionnée en la requête ci-contre, ou des meubles ou effets de Lord Byron à concurrence et pour sûreté de la créance de 1035 fr. 15 cent qu'il réclame à sa charge.

Fait à Bruxelles, le 5 mai 1816, (signé), Malfroid, Président. — Enregistré à Bruxelles, le 6 mai 1816, vol 123, fol. 108, case 2; — reçu 2 fr. 50 cent. compris le quart en sus.

L'an 1816, le 6 du mois de mai.

A la requête du sieur Philippe-Jacques Mommaerts, carrossier, demeurant à Bruxelles, y domicilié, rue d'Assaut, section 6, n° 126, où il élit domicile jusqu'à la fin de la poursuite.

Je soussigné Pierre Pianet, huissier près le tribunal civil de Bruxelles, y demeurant rue de l'Orangerie, sect. 7, n° 22, ai signifié et baillé copie à M. Lord Byron, *sans profession connue momentanément,* logé à l'*Hôtel d'Angleterre*, sis à Bruxelles, rue de la Madeleine, sect. 7, de la requête présentée par mon requérant à M. le Président du dit tribunal civil de Bruxelles, y en suivre son ordonnance rendue en forme d'appointement en date de ce jour, signée B. Malfroid, président, et enregistrée : pour que du contenu il n'en ignore. Et en vertu de la dite ordonnance expédiée en bonne forme exécutoire, ai fait commandement itératif de par S. M. le Roi des Pays-Bas, la loi et justice au dit sieur Byron de présentement payer à mon requérant ou à moi, huissier porteur des pièces, la somme principale de fr. 1,035.15 due par lui au requérant, dont les causes se trouvent plus en long mentionnées en la requête précitée, sans préjudice à des autres dus, droits, actions, frais et

mise d'exécution. A quoi il m'a été répondu en parlant à M. Follez, aubergiste du dit hôtel, que le dit Lord Byron est parti de chez lui sans qu'il lui ait remis des fonds pour payer; ouï cette réponse que j'ai prise pour un refus de payer, je lui ai déclaré que, conformément à l'ordonnance de mon dit sieur Président, j'allais à l'instant procéder à la saisie de tout et quelques meubles et effets du dit Lord Byron. Comme de fait, étant assisté des sieurs Jean-Baptiste Dupré et Nicolas-Marie-Joseph Dupont, tous deux praticiens, demeurant et domiciliés à Bruxelles, respectivement rue de Louvain, sect. 7, nº 48, et Petite rue de l'Ecuyer, sect. 7, nº 165, pris pour témoins, j'ai, en leur présence et assistance, saisi, exécuté et mis sous la main de la loi et de la justice, les objets suivants, savoir :

Sous une remise, au dit *Hôtel d'Angleterre*, donnant sur la cour : une calèche de voyage, dont la caisse peinte en vert et le train en jaune, garnie en drap bleu et autres dépendances.

La dite calèche est le seul objet que nous ayons trouvé au dit hôtel, appartenant au dit Lord Byron, et attendu que l'aubergiste Follez nous a allégué qu'il n'entendait s'en rendre gardien, ni qu'elle restât davantage en sa remise, en conséquence je l'ai fait conduire et mise en fourrière chez le sieur Beekman, charron, domicilié et demeurant à Bruxelles, rue aux Neiges, sect. C, et, parlant au dit Beekman en personne, lequel l'a acceptée. A la garde d'icelle j'ai établi pour gardien la personne du dit Dupont, l'un de mes témoins, qui s'en est chargé, tel que de droit, en prévenant le dit Lord Byron, que le requérant poursuivra la validité de la présente saisie dans les formes et délais à ce assisté par les lois à la poursuite et diligence de son avoué Me De Bonne.

Dont et de tout quoi j'ai dressé les présentes, et attendu que le dit Lord Byron *n'a de profession ni de domicile connus dans la Belgique, ni tout ailleurs;* j'ai, en conformité de l'article 2 de l'arrêté du gouvernement général de la Belgique, du 2 avril 1814, fait insérer dans un des journaux intitulé : *Journal de la Belgique*, copie, tant de la dite requête et appointe-

ment que du présent procès verbal par la remise faite à M. Rampelberghe, imprimeur-éditeur du dit journal, en son domicile à Bruxelles, rue de la Fourche, en parlant à sa personne, en lui requérant d'en faire l'insertion, ainsi que surabondamment une seconde copie a été laissée et signifiée en la personne de M. le Maire de cette ville de Bruxelles, en l'invitant à signer l'original, vu que je n'ai trouvé le dit Lord, ni aucun de ses parents ou serviteurs, et une troisième copie au dit gardien en parlant à lui-même, signée de moi huissier et les témoins, dont acte.

Le coût est de fr. 25.90, non compris l'insertion dans la présente feuille. (Signé) J.-B. Dupré, N.-L.-M. Dupont et P. Pianet, huissier. »

*
* *

Un incident, d'essence tout à fait différente, relie le séjour de Byron à Bruxelles aux vers célèbres, par lui consacrés aux événements de Waterloo, dans le chant III de l'immortel *Childe Harold*.

Thomas Moore, ami de Lord Byron, auteur des Mémoires sur le grand poète, dit que les deux premières stances du passage relatif à la bataille de Waterloo, commençant par ces vers :

> Stop! for thy tread is on an Empire's dust.
> Arrête-toi! Car tu foules les cendres d'un Empire.

furent composées à Bruxelles en rentrant d'une excursion sur le champ de bataille. Leur première copie fut transcrite de la main même du poète sur l'album de Mme Pryce Gordon Lockart. Voici dans quelles circonstances :

Pryce Gordon, au retour de l'excursion avec Lord Byron, l'invita à dîner; celui-ci refusa. « J'ai depuis longtemps renoncé aux plaisirs de la table », dit-il. Toutefois, il promit de venir, à neuf heures, prendre le café, et de rendre visite à Mme Pryce; celle-ci avait eu des relations d'amitié avec la mère du poète.

Lord Byron fut causeur et aimable. Peu de mois auparavant, Walter Scott, de passage à Bruxelles,

avait laissé quelques vers sur l'album de Mme Pryce. Pouvait-elle espérer semblable faveur de la part de Lord Byron? Il accéda avec empressement. « Confiez-moi votre album, dit-il; j'écrirai quelque chose ce soir même. » Le lendemain matin, il rapporta l'album, enrichi des beaux vers en question.

Ces vers, les voici (1) :

XVII

Arrête! Tu foules la cendre d'un empire! Ici sont ensevelis les débris d'un tremblement de terre. Aucune statue colossale, aucune colonne triomphale ne décorent-elles ce lieu? Aucune! Mais la leçon morale n'en est que plus simple et plus vraie : Que cette terre demeure ce qu'elle fut. Comme cette pluie de sang a fait croître les moissons! Est-ce donc là tout l'avantage que tu as valu au monde, ô le premier et le dernier des champs de bataille, ô victoire créatrice de rois?

XVIII

Et Harold est debout au milieu de cette plaine d'ossements, le tombeau de la France, le terrible Waterloo! Ainsi donc une heure suffit à la Fortune pour reprendre ce qu'elle a donné; et la gloire, aussi inconstante qu'elle, passe de main en main! Ici l'aigle prit dans les cieux son dernier et plus vigoureux essor; mais, percé par la flèche des nations coalisées, il mordit la poussière, déchirant la plaine de son bec sanglant, et traînant encore après lui quelques anneaux brisés de la chaine du monde! Ce jour-là une vie d'ambition vit anéantir le fruit de ses travaux.

VIX

Juste châtiment! la Gaule peut mordre son frein et écumer dans les fers; mais la terre en est-elle plus libre? Les nations n'ont-elles combattu que pour vaincre *un seul* homme? ou se sont-elles liguées pour apprendre aux rois où réside la véritable souveraineté? Eh quoi! verra-t-on revivre l'Esclavage, idole replâtrée d'un siècle de lumières? Nous qui avons terrassé le lion, courberons-nous la tête devant le loup, et baissant humblement le regard, fléchirons-nous devant les trônes un genou servile? Non, non; *prouvez* avant de louer!

XX

Sinon, cessez de vous enorgueillir de la chute d'un despote

(1) Traduction de Benjamin Laroche.

En vain les joues de la beauté ont été sillonnées de larmes brûlantes ; en vain la fleur de l'Europe est tombée foulée aux pieds d'un conquérant ; en vain des années de mort, de dépopulation, d'esclavage et de crainte ont pesé sur nous ; en vain pour briser ce joug des millions d'hommes se sont levés dans un accord unanime : ce qui donne du prix à la gloire, c'est lorsque le myrte couronne un glaive, comme celui qu'Harmodius leva sur le tyran d'Athènes.

Quelques semaines après cette anecdote, un peintre, Reinagle, ami de Pryce Gordon Lockart, vint à Bruxelles. Pryce Gordon l'invita à dîner. La page de l'album fut exhibée à Reinagle, en même temps sollicité de donner, lui aussi, une esthétique offrande.

Reinagle, inspiré par les strophes, dessina un aigle ; mais, se séparant de la version du poète, il représenta l'impérial emblème déchirant le sol, *non du bec*, mais des serres.

Reinagle se conformait, ainsi, à l'ornithologie. Byron, informé de la variante, écrivit dans la suite, de fort bonne grâce : « Reinagle est meilleur poète et meilleur ornithologiste que moi. Les aigles et tous les oiseaux de proie attaquent avec leurs serres et non avec leur bec. J'ai changé le versainsi :

De sa serre sanglante il déchire la plaine (1).

Le chant III de *Childe Harold* prouve ailleurs que Byron, lors de son passage à Bruxelles, s'imprégna des souvenirs de la nuit du 15 au 16 juin 1815 — veille des batailles de Quatre-Bras et de Ligny. Il visita certainement la salle — présentement encore introuvable — on en montre une, supposée, rue de la Blanchisserie, n° 44, — où la duchesse de Richmond réunit ses invités pour un bal. Le point où se tenait le duc Louis de Brunswick-Luneburg, tué quelques heures plus tard aux Quatre-Bras, lui fut nettement indiqué, puisqu'il écrit : « Within a Window'd niche of that high hall sate Brunswick's fated chieftain... »

*
* *

(1) Traduction de Mme Louise Belloc.

Venons maintenant au bref séjour de Byron au n° 51 de la rue Ducale.

J'ai dit plus haut que De Bonne sut, par Pryce Gordon que Lord Byron, au moment de son arrivée à Bruxelles, ne put descendre à l'*Hôtel d'Angleterre*, et dut, pour très peu de jours, se loger ailleurs.

De Bonne se promenait souvent, quand le temps le permettait, autour du Parc. Parfois avec quelques compagnons, dont Van Bemmel.

Un jour, je le rencontrai devant le Palais de la Nation. Je le revois, très voûté, dans sa grande redingote; coiffé d'un énorme chapeau de paille. Nous suivions, à petits pas, le trottoir, nous dirigeant vers la rue Ducale. Je lui parlais du conventionnel Dupuis qui vint, pendant son exil, s'établir aux portes de Charleroi où j'habite, à Marcinelle, et y mourut.

Nous arrivons rue Ducale, et tournons à droite. Tout à coup, De Bonne s'arrête, et, levant l'index vers une façade, dit, brusquement : « A propos c'est là qu'il a logé.

— Qui...?

— Byron. C'est là qu'il a habité avant de se rendre à l'*Hôtel d'Angleterre*, qui était plein. Là à cet étage. — L'appartement au balcon ? — Non. Pas cette maison. Celle-ci.

Et il m'indiqua, avec décision, la demeure actuelle d'Edmond Picard.

Quelque temps après je rencontrai James, près du grand bassin du Parc. James avait une mémoire prodigieuse. Il savait, à fond les vieilles traditions bruxelloises, surtout celles de la colonie anglaise.

Il avait dîné chez Funck quelques jours auparant et venait de déposer en la demeure de ce dernier, sa carte de gratitude stomacale. Comme, ainsi que je l'ai dit, il donnait à l'Université le cours de littérature anglaise, il reprochait à Van Bemmel de ne pas avoir, dans sa conférence sur Byron, consacré un mot à ce cours. « En somme, disait-il, si l'on parle tant de Byron aujourd'hui dans les milieux universitaires, c'est à moi qu'on le doit. » Nous étions devant la rampe conduisant au Waux-Hall.

— Pourtant, dis-je, Monsieur le Professeur, il faut bien reconnaître que c'est par Van Bemmel, citant M. De Bonne, que l'on sait où Byron a résidé à Bruxelles, rue Ducale...

Il m'arrête net, et pointant de sa canne dans la direction du Théâtre du Parc :

— Où Byron a résidé à Bruxelles, cria-t il ? Mais tout vieil Anglais de Bruxelles connaît cela ! On n'a pas besoin de Van Bemmel pour le savoir. Il a eu, pour un jour ou deux, un petit appartement, là-bas, au commencement de la rue Ducale. Puis il est allé à l'actuelle Grande-Harmonie, qui était à cette époque l'*Hôtel d'Angleterre*. Tout ancien membre de la Colonie anglaise le savait.

Et bougonnant, il s'éloigna.

Que cela est loin !

*
* *

Les guides anglais pour Bruxelles, publiés pendant les quelques années suivantes, prenaient soin de mentionner, en regard de chaque nom d'hôtellerie, une indication de la clientèle illustre qui y avait résidé. Je n'ai point trouvé le nom de Byron dans les nomenclatures des visiteurs célèbres. Pourquoi ?

L'indépendante philosophie de Childe Harold, la satire corrosive de Don Juan, rappelées par le nom de l'auteur, auraient-elles choqué l'officiel puritanisme anglais? D'un autre coté, comme membre de la chambre des Lords, Byron avait vôté contre les crédits de la guerre de 1815. Ne fallait-il pas ménager les susceptibilités britanniques? La Colonie anglaise était puissante à Bruxelles; elle avait ses cercles et sa presse, son importance durait encore après 1820; elle ne se désagrégea que lors des journées de trouble de fin août 1830.

*
* *

De Bruxelles, Byron se rendit à Genève par Coblence et Bâle. Il ne devait plus revoir l'Angleterre. Le très court séjour au 51 de la rue Ducale, c'est la première étape vers le second chapitre de sa lumineuse carrière; c'est le premier arrêt de recueillement; c'est la pre-

mière reprise d'haleine, du grand voyageur, du Childe Harold vivant, non lassé, non vaincu, mais énergiquement décidé à des luttes nouvelles. Il avait vingt-huit ans. Le hasard des choses lui réservait encore six années de vie.

Ses ennemis croyaient avoir anéanti et le poète et l'homme. Erreur. Sa puissance féconde apparaît plus intense que jamais. De Genève, de Venise, de Ravenne, de Pise, de Gènes, il donne, au monde émerveillé : la suite de Childe Harold, Manfred, le Prisonnier de Chillon, les Lamentations du Tasse, Marino Falièro, les deux Foscari, Beppo; Mazeppa, Don Juan, La Prophétie de Dante, Sardanapale, Ciel et Terre, Werner, Deformed Transformed, Vision du Jugement, etc., etc...

Mais le souffle d'orage, qui toujours avait battu sa vie, redoublait d'intensité. Carbonaro, il prenait une large part aux mouvements révolutionnaires d'Italie.

Sa dirigeante contribution à la révolution grecque appartient à l'histoire des peuples. Mort à Missolunghi le 19 avril 1824, il n'entendit point les cris de victoire. Mais l'impulsion qu'il imprima à la cause grecque ne peut être niée. En préparant son succès final, Byron coopéra au premier acte politique brisant le pacte réactionnaire de la Sainte-Alliance. La brèche était faite en Europe. Le cortège des imminentes révolutions pouvait passer.

Du narré de cette vie tourmentée, n'avons-nous pas, nous les socialistes, défenseurs des intérêts matériels et moraux du Travail, à retenir spécialement le discours généreux prononcé à la Chambre des Lords le 27 février 1812? Il y avait eu lutte violente entre le capital et le travail dans le Nottinghamshire. Les établissements de tisseranderies avaient été saccagés par « les briseurs de métiers ». Byron prit résolument la défense des ouvriers. Vainement tentait-on de le détourner. « Pour ma part, écrivait-il à lord Holland, l'avant-veille de la séance, je considère que le corps des ouvriers fabricants est traité avec beaucoup d'injustice, toujours sacrifié aux intérêts de quelques individus qui s'enrichissent aux dépens des masses et leur enlèvent les ressources du travail. »

Cette phrase que le jeune lord de 24 ans écrivait en 1812, peut encore être répétée en 1907. Et dans la séance du 27 février, il s'écriait : « Tandis que le coupable de haut parage trouve le moyen d'éluder la loi, il faut que de nouvelles offenses capitales soient créées, que de nouveaux pièges de mort soient dressés pour le malheureux ouvrier que la faim a poussé au crime? »

Il fallait de la vaillance pour s'exprimer ainsi, en Angleterre, à cette époque. Conservons un pieux souvenir au défenseur des ouvriers de 1812.

ARMAND LIBIOULLE.

FERNAND KHNOPFF

PASSÉ... FUTUR. Telles sont les mots étranges écrits au frontispice de la somptueuse demeure où Fernand Khnopff prépare des œuvres pour l'immortalité.

Si l'on s'étonne de cette devise, le maître répond que le présent est chose si fugitive! A peine sert-il de passerelle entre le temps écoulé et le temps à venir! Alors, à quoi bon le nommer? C'est vrai, et pourtant, ce présent tant dédaigné par lui, n'est-il point le moment suprême entre tous, puisque, de l'acte alors accompli, dépend presque sûrement le sort du moment à venir, puisque ce même présent est, l'instant d'après, le Passé? Nous songions à cela, à part nous, tout en admirant la magnificence des fleurs, des roses surtout qui foisonnent dans le jardin de cette mystérieuse demeure et la tapissent de la fraîche luxuriance de leurs corolles. Il semble qu'elles veulent, ainsi, l'imprégner, tout entière, des senteurs idéales de leur vie et de leur beauté; qu'elles veulent l'étreindre jalousement dans la fraîche splendeur de ce présent, en lequel elles vivent uniquement, ardemment, avant d'entrer là où se doit consommer, tout à la fois, leur *Passé* et leur *Futur*. Leur passé, car dans la vasque de marbre blanc qui orne l'atelier de l'artiste et où, comme des minutes de vie mesurées à l'infatigable clepsydre du temps, s'écoulent, une à une, les gouttes d'une onde cristalline, ce sont des pétales de roses qui se mêlent aux coquillages de nacre, tandis que sur les autels familiers où l'artiste disposa les reliques de ses souvenirs, ce sont des

gerbes de fleurs qui associent leur passé à celui des êtres ou des choses dont elles perpétuent la mémoire. C'est donc parmi les fleurs, avec, pour horizon, les cimes touffues de la forêt de Soignes et, pour dôme, la voûte azurée du ciel que Fernand Khnopff a bâti le « Castel du Rêve » où il crée ses œuvres de Beauté! Il semble qu'il ait voulu s'emplir, ainsi, l'âme de toute la puissance et de toutes les richesses qui exubèrent de la nature, dans sa plénitude de vie, avant de franchir la porte de fer derrière laquelle son âme va se recueillir, tout entière, dans le *Passé*, pour accomplir les œuvres de l'avenir.

Si nous croyons devoir accorder, en cette étude, une place aussi importante à la description de cette demeure, c'est qu'elle est par elle-même une œuvre d'art.

Il n'est pas un détail, dans son architecture et dans son ornementation, qui n'ait été ordonné par Khnopff dans un but déterminé et ne s'identifie avec les œuvres qu'elle enclôt. L'harmonie qui se manifeste, dans cette habitation tout entière, est vraiment merveilleuse : harmonie des formes et des tons; harmonie dans la disposition des moindres bibelots; harmonie dans le silence même qui emplit le domaine de l'artiste.

Silence si profond, qu'instinctivement nous nous taisons, dès le moment où un valet stylé nous introduit, sans mot dire, dans la petite antichambre toute blanche où se trouve un paon, vrai symbole de l'art superbe à la garde duquel il semble être préposé. Sur une colonne bleue, une fine statuette grecque nous engage par son geste, elle aussi, au silence, enfin une variante, par le coloris et la dimension, du beau tableau : « Blanc, Noir, Or » du Musée Moderne et appelée ici « L'aile bleue », nous parle déjà, non seulement du très grand art du maître de céans mais encore et toujours du silence hautement signifié par l'attitude méditative et recueillie de la belle tête, enveloppée de gaze, de la femme majestueuse qui se tient debout, auprès du masque mutilé d'Hypnos. Presqu'aussitôt le maître paraît, entre les rideaux satinés d'un bleu gris servant de portière, un peu partout,

dans son domaine, et s'harmonisant bien avec le vert fané de la branche de gui y suspendue.

Nous passons dans la seconde galerie, toute blanche, elle aussi, où ces paroles sont écrites en grands caractères d'or : « Tout vient à point à qui sait attendre ». Et l'on ne peut s'empêcher de songer que la foi confiante en l'avenir, qui fait le fond de cette devise, s'est pleinement réalisée, en ce qui concerne l'œuvre si parfaitement travaillée du maître.

Un peu plus loin, sur la tablette d'une fenêtre, nous voyons une figurine blanche, reproduction très parfaite d'une statuette archaïque « L'Espérance » qui se trouve à Munich. Le mur opposé est orné de très beaux dessins, parmi lesquels un portrait tout semblable à celui que l'artiste fit de l'Impératrice Elisabeth d'Autriche. Portrait qui se trouve à Vienne, dans la galerie particulière du souverain.

L'artiste était, certes, apparenté d'âme avec cette princesse dont il partage l'amour de la solitude et la fière indépendance. Non qu'il les manifeste, comme elle le fit elle-même, par une errance continue de par les contrées et les mers. Il se mêle à la foule mais s'en gare absolument, par le soin qu'il prend à s'enfermer dans la stricte correction et le flegme tout britannique qui lui sont personnels.

D'ailleurs, l'artiste a une prédilection spéciale pour nos voisins d'outre-Manche, pour leur caractère, leur art, leurs us et leurs coutumes, et il en témoigne dans ses œuvres, dont maintes sont les portraits de jeunes filles et de dames anglaises. Leur visage régulier est encadré d'une chevelure naturellement frisée dont il s'entend à rendre la légèreté des bouffants, au moyen de traits d'une finesse exquise. Leurs yeux rêveurs voilent on ne sait quels mystères ingénus ou profonds et leur physionomie tout entière est empreinte d'une suprême distinction.

Citons, parmi ces portraits, « Le Collier de médailles », ainsi dénommé à cause de cette dernière parure qui enserre le cou du modèle et dont les plus petits détails sont rendus avec une finesse extrême.

« Les yeux bruns », le seul, parmi ces portraits, dont les yeux soient ainsi colorés.

Le grand tableau du Musée Moderne « Memories », représentant des « Joueuses de tennis », retrace, d'ailleurs, de surprenante façon, non seulement le type des jeunes filles anglaises mais leur geste, leur attitude et jusqu'à la coupe de leurs vêtements et la couleur toujours harmonieuse de ces derniers.

Cette prédilection de Fernand Khnopff pour la race britannique n'a pas pour cause seule l'atavisme, car s'il y a des alliances anglaises dans sa famille qui est d'ancienne noblesse. Celle-ci est originaire d'Autriche et vint s'établir en Belgique à la suite d'Albert et d'Isabelle. Depuis, elle est demeurée dans nos contrées et le peintre naquit au Château de Grimberghen, près de Termonde. Il passa la plus grande partie de son enfance à Bruges où son père occupait une haute situation dans la magistrature et son âme s'y imprégna si fortement, dès lors, de l'atmosphère toute de mystère et de rêve, qui s'exhale des canaux endormis et des vieilles demeures silencieuses de la cité de Memlinc, qu'il s'en est souvenu dans ses pages les plus belles.

Après avoir fait son droit à Bruxelles, Khnopff abandonna le Code pour l'Académie et suivit surtout les conseils de Mellery, puis se rendit à Paris où il fréquenta l'atelier libre de Lefebvre et devint bientôt un fervent admirateur de Gustave Moreau. Ses œuvres, d'ailleurs, témoignent combien il est de l'avis de celui qui professait que « les matières employées doivent être, par elles-mêmes, des œuvres d'art ».

On sait, en effet, quelle variété somptueuse de couleurs le maître français prodiguait dans ses toiles où les ornements comme les vêtements de ses personnages semblent parsemés des perles les plus précieuses. Et, pourtant, si Fernand Khnopff, tout en conservant sa haute personnalité, montre, par son dessin précis et fouillé, qu'il fut l'élève de Mellery, il semble qu'il y ait loin des couleurs vives et multiples de Gustave Moreau, aux colorations plutôt sobres de Fernand Khnopff. Mais, sous cette apparente sobriété, la richesse des matières dont il se sert

est inouïe; les noirs surtout y sont merveilleux, tels ceux employés dans la composition intitulée « L'Ange » qui sont d'une somptuosité rare.

Cette œuvre compte parmi les plus belles de Fernand Khnopff, tant au point de vue du métier et de la tonalité qu'à celui de la psychologie profonde qui y est exprimée.

Toute droite, dans la nuit très sombre, éclairée par la seule lueur blanche de quelques étoiles égarées au haut du firmament, s'élève la figure imposante de cet « Ange » symbolisant aussi la lutte de l'Idéalisme contre le Matérialisme représenté ici par un sphinx au visage de femme.

Une volonté invincible dans sa noblesse et sa fierté s'accuse dans l'attitude de suprême dominance de « l'ange » sur les passions qu'il fait le geste d'écraser, en appuyant sa main gauche sur les yeux du sphinx, tandis qu'à travers les paupières closes de ce dernier se devine le regard d'ironie qui brave, dédaigne et le défi s'accentue encore sur les lèvres qui sourient. A qui la victoire? Il semble bien que ce doive être à l'ange dont le front s'élève jusque dans les sphères éthérées, tandis que le sphinx repose dans une quiétude menteuse, donc mortelle, sur des assises terrestres. Mais si les matières employées par Fernand Khnopff sont des plus précieuses, si le travail qu'il consacre à ses œuvres est des plus ardus, des plus minutieux, si, pour arriver à atteindre ses résultats plus parfaits, il se sert parfois, dans un même tableau, d'un mélange d'aquarelle, de cire et de crayon et si tout cela se fond en une harmonie si complète que l'on n'y sent point l'effort, que l'on n'est pas plus tenté d'analyser les procédés de l'artiste que les tons qu'il emploie; plus encore que sur cette facture admirable, l'attention s'arrête sur la pensée et le sentiment qui les imprègnent si fortement que M. Dumont-Wilden, dans le livre de haute valeur qu'il consacra à F. Khnopff, n'à pas cru pouvoir mieux synthétiser son œuvre en lui, qu'en le dénommant « Le peintre des émotions de la pensée ». Cependant les tons servent le plus souvent au maître à exprimer l'idée dominante de ses œuvres. Ainsi,

dans le très beau tryptique « l'Encens, la Myrrhe et l'Or », dont le premier volet seulement est terminé, il a donné à la figure symbolisant l'encens, comme à l'ambiance où elle se meut, les diverses couleurs sous lesquelles ce dernier se manifeste à nous, soit à l'état de grains résineux, soit transformé en la fumée qui s'élève des encensoirs et prend, tour à tour, des tonalités jaunâtres, grises ou noires.

Cette œuvre est d'un travail si parfait, d'une délicatesse de touche si grande et il y est fait un si intelligent emploi des glacis, que l'on ne peut s'imaginer, à première vue, être en présence d'une peinture à l'huile.

Le visage de la figure symbolique est d'une noblesse de traits admirable et sa beauté est rehaussée par une magnifique robe de soie damassée où des fleurs hiératiques sont semées à profusion. Quant à ses mains, elles sont enfermées dans de longs gants formant des plis multiples et ondoyants autour des poignets.

L'artiste a une prédilection marquée pour ce vêtement qu'il trouve élégant entre tous, et nous le retrouvons, maintes fois, enveloppant les mains des personnages vivant dans ses œuvres.

Dans le second panneau : « la Myrrhe », c'est le violet, couleur des morts, qui y dominera surtout, tandis que le volet central sera d'une richesse inouïe, puisqu'il devra, par la splendeur de ses tons, représenter le flamboiement magnifique de l'or.

L'or joue un grand rôle dans l'œuvre de Khnopff, comme il prend une large part à l'ornementation de sa demeure. C'est ainsi que le jour ne pénètre, dans son atelier et dans les pièces contiguës, que sous l'aspect d'une sorte d'aurore, grâce à d'admirables vitraux « d'or sur champ d'azur » rapportés d'Amérique et qui, selon la saison, la température, l'heure, prennent les aspects les plus somptueusement divers. Tantôt, il semble qu'on y voie un coin de ciel bleu empli d'une flamme de soleil, tantôt, une sorte de cascade dont les flots seraient du feu tombant dans une mer d'azur; ou bien encore les cimes échevelées de monts tout en feu, se profilant sur un firmament

de turquoise, tandis qu'au soleil couchant, y errent des formes fantastiques vêtues des plus merveilleuses couleurs.

L'or et le bleu sont, d'ailleurs, avec le blanc, les couleurs de Fernand Khnopff; elles seules sont employées dans la décoration de sa demeure, à l'exception du noir pourtant qui l'est dans son ornementation extérieure, tels les châssis des fenêtres, les portes, voire même les gouttières qui sont d'un noir superbe, rompu, de temps à autre, par une bague d'or mat.

Il semble que cette couleur monacale soit employée là, comme une sorte de cuirasse servant à concentrer davantage la vie intérieure en ce que nous appelions tantôt le « Castel du rêve » et à l'empêcher de se répandre au dehors.

Avant d'arriver à l'atelier, le maître nous avait introduit dans une assez longue galerie, toute blanche comme celles que nous avions traversées en entrant, au sol en mosaïque de marbre, et aux murs vêtus de stuc auquel sont suspendus des tableaux, des gravures, des dessins du maître, tous remarquables. Citons, entre tant d'autres : « Une tête de méduse » dont l'artiste n'a jamais voulu se défaire. Elle est extraordinaire, en effet, par le faire et par l'expression, cette tête à l'atroce et douloureuse coiffure, aux lèvres minces, aux yeux perçants et tout emplis, plus encore que de cruauté, du vaste ennui de devoir tuer et ensevelir, tout à la fois, sous la pierre ceux que leur regard atteindra.

Mentionnons aussi, cette pointe sèche de haute originalité et d'une finesse, en même temps que d'une fermeté de traits remarquables, que l'artiste a dénommée « L'offrande ».

On y voit une figure drapée en une étoffe d'un bleu très délicat, la tête ceinte de lauriers, le coude appuyé sur le marbre. L'avant-bras élevé, tout droit, comme un fût de colonne et soutenant, de la main, un vase empli de fleurs nous faisait songer à la stèle antique qui donna, dit-on, naissance à l'ordre corinthien.

Dans l'atelier proprement dit, où l'on pénètre,

après avoir gravi quelques degrés de marbre, l'or jette encore avec profusion l'éclat de sa chaude coloration sur les somptuosités glacées du blanc. Et c'est bien l'or qui convient au lieu où, sous l'action puissante des flammes de l'inspiration créatrice, toutes les forces géniales de l'artiste s'unissent pour alimenter ce foyer de l'immortelle beauté.

Chose curieuse, voici que dans ce milieu d'intense vitalité d'âme, un autel, taillé dans le verre semblable à celui des vitraux, est élevé à Hypnos! Mais, sans doute, l'artiste honore, bien plus encore, le dieu du sommeil pour les rêves que l'effleurement de ses ailes produit dans sa pensée que pour le repos qu'il procure à son esprit.

Un grand cercle d'or est tracé au milieu de cet atelier pavé, lui aussi, de mosaïque blanche; deux autres, de plus en plus petits, lui font suite et atteignent le fond de cette pièce où se trouvent un piano, les travaux commencés, les premières œuvres du maître. Au centre du plafond, concordant avec celui du grand cercle tracé sur le sol, un coin de ciel bleu y est peint de même que la constellation sous laquelle l'artiste est né, « La Balance ».

Ceux qui croient aux influences planétaires, y verraient la cause de cette « Idée de Justice » qui semble hanter spécialement la pensée du maître, car il y consacra toute une série de dessins à la cire où son curieux symbolisme se révèle d'une façon particulièrement intéressante.

Tout d'abord, l'« Idée initiale de la justice » y est personnifiée par une femme, vêtue de sévères draperies, et dont l'attitude droite, le regard net et impassible expriment clairement une incorruptibilité à toute épreuve. Parmi les autres sujets, au nombre de quinze, incarnant cette même pensée de justice, signalons un « Cadran » sans aiguilles, car, pour la justice, le temps ne compte pas; elle a toute l'Eternité pour se satisfaire. « Le Palais de la Justice » y est représenté par celui de Bruxelles dont le dôme, montant haut vers les nuées, donne bien la mesure de l'élévation à laquelle doit atteindre cette Pensée.

« Minerve » par sa Sagesse et sa Beauté, représente

« l'Idée de la Justice » chez les anciens, tandis que, depuis l'ère chrétienne. c'est « Jésus » qui la personnifie par la clémence et la miséricorde, exprimées dans son commandement : « Aimez-vous les uns les autres ».

Enfin, « L'Heure suprême » de la Justice, c'est la mort et la dernière planche est consacrée à la « Conscience » identifiée dans une figure d'une Beauté céleste car, nous dit le maître : « La conscience, c'est le reflet de soi-même en plus beau ».

Dès ses débuts, Fernand Khnopff avait révélé son goût pour la décoration en exposant un projet de plafond qui représentait : « La Peinture, la Musique, la Poésie ».

Depuis, les décors et les costumes, dans les œuvres nouvellement montées à la Monnaie, ont prouvé la maîtrise à laquelle il sait atteindre dans cet art de la décoration.

On a pu en juger, pour ne citer que quelques-unes, parmi les œuvres dont la mise en scène est due à son pinceau, dans : *Le roi Arthus*, *Alceste*, *La prise de Troie* et *Les Troyens*, *Pelléas et Mélisande* surtout où l'artiste peintre s'est montré à la hauteur du poète et du musicien. Ces onze tableaux du drame de Maeterlinck étaient tout simplement de pures merveilles, tant au point de vue de la composition qu'à celui des tonalités d'une distinction parfaite et si délicieusement harmonisées !

Si F. Khnopff réussit à donner, aux spectateurs, l'illusion de la vérité au théâtre, c'est, comme il nous l'expliquait lui-même, en concentrant toute son attention sur le premier plan auquel il donne la grandeur naturelle, de telle sorte que les acteurs ne semblent pas s'y mouvoir entre des décors de carton mais bien dans la vie réelle. Il supprime le second plan et remplace le troisième par une toile peinte.

Parmi les œuvres dues à la première manière de Fernand Khnopff, alors qu'il se contentait de reproduire la Nature telle qu'il la voyait, sans aucune préoccupation intellectuelle, il faut mentionner : « Un paysage en Ardennes », où il retrace bien la mélancolie de cette contrée, au ciel gris souvent, et

aux horizons bas et resserrés entre les collines boisées. « Un Coin de Forêt » de ces mêmes Ardennes où les sapins que Ruskin appelle « les Arbres les plus formalistes de la Création » y ont bien cette attitude de suprême dignité qu'ils conservent, nous dit l'écrivain anglais, sur la pente des monts comme au haut des pics neigeux, y supportant, sans broncher, les plus furieuses des tempêtes et ne perdant rien de leur noble attitude, lors même que la hache des bûcherons les abat sur le sol.

Une des premières œuvres de Khnopff, sculpteur, est un buste en marbre blanc, très finement travaillé, et légèrement teinté des couleurs de la vie, ce que d'aucuns n'admettent point en sculpture, sous le prétexte que ce n'est pas classique. Mais c'est le contraire qui est vrai, puisqu'il est reconnu que nos vrais maîtres, les anciens, les Grecs comme les autres, polychromaient la plupart de leurs statues. Pourquoi vouloir dénier cette apparence de vie aux productions de l'art plastique, alors que l'art justement consiste à donner l'illusion de la vie ?

Il nous a été donné de voir la très belle reproduction gravée d'un autre buste de Khnopff : « La sybille se dévoilant pour annoncer un malheur. » Une douloureuse mélancolie en empreint les traits nobles et fins, comme le sont ceux de toutes les héroïnes apparaissant dans les œuvres du maître.

A travers les paupières closes, mais sur les lèvres surtout, on devine l'angoisse de l'âme qui doit proférer les paroles fatidiques et néfastes, tandis que le geste des mains semble vouloir écarter les désastres que la bouche annonce.

Une très curieuse étude au crayon pour « Mélisande », où les yeux perdus dans le rêve ne laissent point deviner ce qui se passe en son âme mystérieuse, tandis qu'un désenchantement suprême se lit clairement sur ses lèvres.

Une autre étude très travaillée et saisissante par l'expression est celle pour « Yseult ».

La tête de celle-ci est renversée en arrière en une sorte d'extase d'amour, mais ses yeux sont absolument voilés, l'influence du philtre ayant éteint

tout vouloir en elle, tandis que l'expression est concentrée tout entière dans le sourire dangereusement fascinateur qui s'épanouit largement sur les lèvres, en laissant à découvert des dents magnifiques.

Une vive lumière les éclaire et ce sourire fait peur.

On le voit, l'artiste se sert bien plus encore des lèvres que du regard pour révéler ce qui se passe dans les âmes. Comme nous lui exprimions cette idée, il nous expliqua qu'il procédait de la sorte parce que, selon lui, le langage des lèvres est le plus vrai, car elles nous révèlent inconsciemment ce que nous cacheraient les yeux, dont on peut voiler les regards à son gré.

Nous remarquons aussi, dans l'atelier de Fernand Khnopff, un petit autel sur lequel repose une étude remarquable qu'il a faite en vue du portrait de sa mère. La tête de cette dernière, aux traits fins et réguliers, aux yeux foncés et profonds, à l'expression toute faite d'intelligence, de bonté, d'énergie, est remarquable. L'artiste, qui perdit cette mère adorée il y a peu de mois, nous en parle avec une fierté attendrie, en disant qu'elle eut une mort digne d'un philosophe antique.

Parmi les plus belles œuvres encore admirées chez Khnopff, citons « L'Isolement » qui est, en même temps, le renoncement à l'action auquel se condamne cette grande figure droite, au costume rigide et s'hypnotisant, par le regard, à la pierre brillante enchâssée à l'extrémité du fourreau où elle condamne au repos, l'épée qui lui servit à lutter jusqu'alors. A ses pieds gisent les fleurs fanées et tout ce qui la rattachait au monde et à l'action qu'elle abandonne à jamais.

« Le Geste du Secret » est une sorte de dyptique dont la partie supérieure représente une femme vêtue de draperies d'un bleu voyant, parce que plus propre qu'une teinte sombre à exprimer l'extériorisation d'une pensée, car son geste même commandant le silence aux lèvres du masque inerte, divulgue la possession, en soi, de ce secret enfermé dans la « Maison du Secret », qui occupe le volet inférieur et qu'enclot le silence d'un des vieux canaux de Bruges-la-Morte.

Enfin, nous avons tous pu voir, au Salon des Aquarellistes de 1905, ce superbe tryptique d' « Autrefois », symbolisant, de façon on ne peut plus parfaite, la vie intérieure de la cité mystique.

Le panneau de gauche nous montre un de ces mêmes canaux de Bruges baignant quelques-unes des admirables constructions gothiques de la vieille ville moyenâgeuse, et traversé par un pont qui les relie à une fraîche avenue d'arbres où l'éternelle jeunesse de la nature forme un contraste étrange avec la vétusté de l'œuvre des hommes. C'est bien dans ce panneau que se manifeste, le plus intensément, la vie intime de l'antique cité.

Dans le panneau du milieu, c'est une femme aux vêtements somptueux, identifiant bien l'ancienne magnificence de Bruges, non seulement dans les fastes de sa vie publique, lors des règnes inoubliables des ducs de Bourgogne, mais surtout dans son art merveilleux et mystique, représenté dans les superbes dessins qui ornent ce vêtement et parmi lesquels se distingue une figure auréolée, comme le sont celles des saintes de Van Eyck et de Memlinc.

Du visage de cette femme, à demi-voilé, on n'entrevoit que les fines arêtes du nez, tandis que ses lèvres sont cachées par une coupe taillée en la forme d'une corolle et teintée d'amaranthe d'où sortent des fleurs dont elle respire le parfum, tandis qu'elle absorbe le narcotique qui la doit endormir, en même temps que finit le règne souverainement mystérieux et beau, de la Bruges d'autrefois.

Tout près d'elle, sur une console, repose l'ostensoir du Saint-Sang où l'âme profondément religieuse de la vieille ville prie tout entière.

Enfin, le panneau de droite représentant le tombeau de Marie de Bourgogne, nous semble personnifier, ici encore, Bruges reposant dans l'immobilité de la mort à sa vie active et luxueuse d'antan, sans que rien ait pu altérer la beauté de sa vie d'art immortalisée dans les travaux de ses maîtres « d'autrefois ».

Mais nous n'en finirions pas si nous voulions parler de toutes les œuvres de Fernand Khnopff dont

plusieurs sont, en ce moment, exposées à Mannheim et les autres dispersées dans les musées et les principales collections particulières de l'Europe. En voici, d'ailleurs, la liste complète :

1880. — *Un Plafond :* La Peinture, la Musique et la Poésie (appartenant à M. Houyoux de Bruxelles).
Paysages à Fosset : Les Premiers Froids (appart. à M. A. J. Heymans). Du Soleil d'Automne (appart. à M. Charles Vander Stappen). Le Cinquième Etang (appart. à M. Charlier).

1881. — *Une Crise.*
Portrait de M. E. Khnopff.
Paysages à Fosset.
En passant Boulevard du Régent.

1882. — *En passant vers six heures au Bois.*
En écoutant du Schumann (appart. à M. Henri La Fontaine, Bruxelles).
Le Garde qui attend.
Paysages à Fosset.
La Tentation de Saint-Antoine (d'après Flaubert) (appart. à M. W. Connal, Londres).

1884. — *Portrait* de Mlle Vander Hecht.
Portrait de M. Maurice Hovelacque.
Portrait de M. Edmond Picard.
Une Sphinge (appart. à S. A. I. la grande-duchesse Serge de Russie, Moscou).
Portrait de M. H. de Woelmont.
Paysage à Fosset. (appart. au comte Lanchorónski, Vienne).
Portrait de M. A. Descamps.

1885. — *Un dessin* pour *le Vice Suprême* de J. Péladan.
Portrait de Mlle J. Kéfer.
Portrait de Mlle G. Philippson.
Venus renascens.
De l'Animalité (app. à M. Van Humbeeck, Bruxelles).
Portrait de M. G. Kéfer.
Portrait de M. Maus.

1886. — *Portrait* de Mlle S. Héger.
Portrait des Enfants de M. Aug. Braun.
Paysages à Fosset
Une Apparition (appart. à M. Hippert, Bruxelles).

1887. — *Portrait* de Mlle Monnom.
Portrait de Mlle M. Khnopff.
Un Soir à Fosset.

1888. — *A Bègueling.*
Istar.

Frontispices pour J. Péladan (app. à M. Theramz, Paris).
Portraits de M. et Mme Van Ryckevorsel.
Portrait de Mlle E. Verhaeren.
Portrait de Mlle Lejeune.

1889. — *Memories* (Musée de Bruxelles).
Un Ange (appart. à M. Emile Verhaeren).
Une Ville morte (appart. à M. Horwitz, Bruxelles).
Mon Cœur pleure d'autrefois (appart. à Mme Ghisbrecht-Badart, Bruxelles).
Poysages à Fosset.
Portrait de Mlle de Rothmaler (Musée de Venise).
Portrait de Mlle Mabille.
Portrait de M. Vanderborgt.
Portrait de M. J. Cassel.

1890. — *Du Silence* (appart. à M. P. Errera, Bruxelles).
Près de la Mer (appart. à M. Philippson, Bruxelles).
Portrait de Mlles J. de Bauer.
Portrait de Mme Héger.
Portrait de Mlle Suys.
Portrait de Mme Reyntjens.
Portrait de M. Jules Philippson.
Le lis Orangé (appart. à M. Max Hallet, Bruxelles).

1891. — *I loch my door upon myself* (Pinacothèque de Munich).
Dessin pour *l'Apollonide* (appart. à Mme H. Beer, Paris).
La Dernière Heure.
Who Shall deliver me ? (appart. à M. Penton, Londres).
Paysages à Fosset.
Un Masque de jeune femme anglaise (plâtre peint).
L'Offrande.
Une Fleur morte (appart. à M. Bivort, Bruxelles).

1892. — *La Poésie de Stéphane Mallarmé.*
Etude de têtes de femmes.
Un Profil (appart. à M. Charles Vander Stappen, Bruxelles).
Jalousie (appart. à M. W. Connal, Londres).
« *Comme des Flammes ses longs cheveux roux* ».
Portrait de M. H. Lambert de Rothschild.
De la Bruyère.
Britomart (appart. à M. W. Connal, Londres).
Diffidence (appart. au comte Théodule de Grammont-Croy, Paris).
Portrait de la Princesse Hedwige de Ligne.
L'Isolement.
Danaïdes (appart. à M. De Tage, Anvers).

1893. — *Portraits des enfants* de M. Nève.
Portrait de Mme P. Errera.
Portrait de Mme Schleisinger.
Portrait de la comtesse Elaine Greffulhe.
Paysages à Dieppe.
Portraits de Mme de Bauer.

1894. — *Sybil.* Buste (appartenant à Sir N. Agnew, bart., Londres).
Sous les arbres (appartenant à M. W. Connal, Londres).
Une Aile bleue.
De l'eau immobile.

1895. — *Armée belge* (app. à M, Mayer-Stainetz, Vienne).
Une tête de jeune fille anglaise (appartenant à S. M. l'Empereur d'Autriche).
Portrait du comte van der Straeten-Ponthoz.
Nemesia (appartenant au comte Théodule de Grammont-Croy, Paris).

1896. — *Portrait* de Mlle Landuyt.
Portrait de Mme Botte.
Vivien. Bas-relief (appartenant à M. Broadley, Londres).
Des Caresses (appartenant à M. Zierer, Vienne).
Sleeping Medussa.
Paysages à Fosset.
Une Étude de femme (appartenant à Sir P. Burne-Jones, bart., Londres).

1897. — *Des Lèvres closes.* Buste marbre.
Portrait de la comtesse Théodule de Grammont-Croy.
Un Masque. Ivoire (appartenant à M. Funck, Londres).
Acrasia (appartenant à M. W. Connal, Londres).
Le Pont de Fosset.
La Venue de l'automne.
Un Ruisseau à Fosset. (Musée de Buda-Pesth).

1898. — *Etude pour l'Encens* (appartenant à M. P. Hymans, Bruxelles).
Le Sang de Méduse (appart. à M. Mayer-Stainetz, Vienne).
Une Violoniste.
Portrait de Mlle Thérèse Hovelacque.
Une Tête de jeune femme anglaise. Buste marbre.

1899. — Dessins (Musée de l'Albertine, Vienne).
Pointes sèches.
Ex-libris.
Sonia (appartenant à M. P. Errera, Bruxelles).
Portrait de Mme F. Philippson.
Portrait de la baronne E. van der Bruggen.
Portrait de la comtesse H. d'Oultremont.
Le Collier de médailles.

1900. — *L'Impératrice* (appartenant à S. M. l'Empereur d'Autriche).
Un Page (appartenant au baron Lambert de Rothschild, Bruxelles).
Les plans de sa maison.
Une Recluse (appartenant à M. Stoclet, Bruxelles).
Une Musicienne (appartenant à S. M. le Roi des Belges).

1901. — *Blanc, Noir et Or* (Musée de Bruxelles).
Souvenirs de Vienne.

1902. — *Le Secret.*
Esquisses pour un plafond à la maison communale de Saint-Gilles.

1903. — *En souvenir d'œuvres rêvées et perdues.*
Portrait de M. Stéphane Halot.
Le Lac d'amour à Bruges (appartenant à M. Max, Paris).
Des Souvenirs de Bruges : une église, des canaux, l'entrée du Béguinage.
Une Ville abandonnée.
La Lampe bleue (app. à M. Suse, Hambourg).
Le Voile brun.
Costumes et chars pour le grand cortège historique

1905. — *D'autrefois.*
L'Idée de Justice.
Dessins et pointes sèches.

1906. — *Portrait* de Mme Rouffart.
Isolde.

1907. — *Mélisande.*
Ex libris pour Mme J. Errera.
Portrait de Mlle R. Lambert de Rothschild.

En sortant de l'atelier, le maître veut nous montrer la « Chambre bleue ».

Avant de nous engager dans le large escalier de frêne qui y conduit, nous nous arrêtons devant une remarquable broderie japonaise représentant, sur un fond bleu de ciel, en soie, une grue blanche prenant son envol. En dessous, ces paroles tirées d'un vieux conte d'Esope, traduit en anglais par Walter Crane : « Light winged the crane fled. » Fernand Khnopff les voulut donner comme légende à ce sujet de broderie et figurer, croyons-nous, que : léger est le vol des pensées nobles qui s'élèvent rapidement vers le ciel.

Appendu au mur du palier précédant la « Chambre bleue », l'esquisse précieuse du plafond de E. Delacroix pour le Salon de la Paix, à l'hôtel de ville de Paris, brûlé pendant la Commune.

Khnopff a dénommé ainsi cette pièce parce qu'elle est recouverte de laque bleue, avec, seulement, quelques motifs or et blanc se détachant sur le plafond. Aux murs, une sanguine de Burne Jones : Belle et douloureuse tête de femme, au bas de laquelle le

maître anglais traça, en grands caractères teintés de même que le tableau :

« Burne Jones à Fernand Khnopff. » Ce dernier tient énormément à ce présent de l'artiste qu'il aimait entre tous.

Dans cette même chambre, un superbe portrait en pied de la sœur de Fernand Khnopff, peint par ce dernier.

Au-dessus, une belle gravure de Bracquemond, d'après le « David » de Gustave Moreau.

Sur les meubles, des bibelots précieux, des œuvres d'art; un groupe de Rousseau sur une table recouverte d'un tapis imité du Persan où de larges corolles bleues s'épanouissent sur un fond vieux rose.

Un sofa bleu complète l'ameublement de cette pièce et un superbe rideau en soie japonaise est tendu sur le panneau d'où s'ouvrent, sur l'atelier, de larges baies vitrées, car c'est dans cette chambre bleue que Fernand Khnopff se retire pour venir écouter religieusement la musique que des artistes exécutent dans son atelier.

L'érudit, le peintre, le décorateur, le sculpteur, le graveur, le poète (car il cisèle aussi de très beaux vers), qu'est le maître, possède encore les qualités les plus sérieuses au point de vue de la musique. Peu s'en est fallu même qu'il ne les cultivât au détriment des arts du dessin et de la peinture, qu'il pratique avec une perfection si haute.

Des fenêtres de cette chambre bleue, nous jetons encore un coup d'œil sur le superbe atelier et sur les merveilles qu'il renferme; nos yeux tombent alors sur ces mots dont les caractères d'or s'échelonnent du haut en bas de la case vitrée où repose le buste d'Hypnos : *On ne a que soi.* Comme nous nous hasardons à demander à Fernand Khnopff si telle est sa devise préférée, il nous répond simplement que, l'ayant rencontrée un jour et ne lui connaissant point de maître, il se l'était appropriée, car, ajoute-t-il, en réalité, « on n'a que soi ». « Nonpas, dit-il, que je veuille donner un sens purement égoïste à ces paroles. Il est bien vrai que, si l'on compte sur d'autres que sur soi, dans la vie, on risque fort de

n'avancer jamais, mais je ne m'arrête pas, surtout, à cette pensée. Ce que je veux signifier, c'est qu'il faut, *avant tout*, chercher à contenter *sa* conscience, à être digne de *sa* propre estime, car si l'on n'a point la sienne, celle des autres ne compte pas, puisqu'ils jugent *sans savoir;* la nôtre seule qui *sait*, peut nous satisfaire. »

Et sur ces belles paroles nous donnant une haute idée du caractère de l'artiste et jetant une clarté dans la nuit de cette philosophie pessimiste qu'il semble observer, nous quittons la maison du *Passé* et du *Futur* pour entrer, une dernière fois, dans le domaine des roses qui continuent à envelopper, dans une atmosphère de vrais parfums et de suprême beauté, le « Castel du rêve ».

MARIA BIERMÉ.

LA CORRESPONDANCE DE SYLVAIN DARTOIS

ROMAN *(Suite et fin)*

Ourtheville, mardi 1er janvier 1907.

Monsieur mon ami,

J'ai refusé. Et il faut croire que j'ai bien agi, car une paix infinie est descendue en moi. Maman a beaucoup pleuré. Mais mon père, sitôt revenu de son étonnement, s'est laissé aller à des manifestations de joie tout à fait insolites. J'en ai été très, très touchée.

Pourquoi me dites-vous toutes ces choses graves qu'une jeune fille sans expérience ne peut tout de même pas comprendre? Oh non! je ne discute pas la vie. J'ai, au contraire, le plus ardent désir d'être heureuse. Et depuis quelques jours, depuis dimanche, je me sens plus de courage. Je n'ai plus cette anxiété qui fait, qu'en se promenant, on hâte le pas. Je m'efforcerai d'oublier cette semaine troublée, de retrouver mon bonheur paisible. Je voudrais m'intéresser de nouveau aux personnages fictifs des livres.

LUCIE DE ROCCROY.

Liége, 3 janvier 1907.

Mademoiselle,

Comme on se connaît peu! Je me croyais un homme comme un autre, ni bon ni mauvais. Et voilà que je me découvre tout à coup une méchanceté sans bornes. Certes, on ne peut exiger que j'aie de la sympathie pour M. Albert Desormeaux. Mais la joie qui m'envahit à lire votre petitre lettre parfumée, la joie féroce que j'éprouve en me figurant la tête du pauvre diable, cette joie mauvaise et sauvage — voilà qui me confond. Vraiment, je me fais horreur à moi-même!

Qu'ai-je à y gagner, cependant? Est-ce que, du fait de la déconvenue de ce malheureux, je suis devenu jeune et beau, et riche, et célèbre, toutes choses indispensables et dont aucune ne serait de trop pour que cet événement réagisse sur ma vie?

Mais je m'aperçois que je dis, sans grâce, d'ineptes choses. Veuillez les attribuer, Mademoiselle, au cauchemar de ces derniers jours que votre cher petit mot ne dissipe que tout doucement.

Comme je serais heureux, maintenant, d'être à Ourtheville, de revoir la petite rivière malicieuse, et les bois couleur d'hiver, et le petit pont blanc, et les Jumeaux, ces bons géants à qui je dois de vous connaître! Comme toutes ces choses doivent vous sourire tendrement, dans la certitude de vous avoir reconquise!

Aujourd'hui j'ai été pris d'une soudaine fringale de travail. Ma sourde irritation qui se fût volontiers vengée sur des objets inanimés, ma furieuse envie de claquer les portes, tout cela a disparu comme par enchantement. En un rien de temps j'ai fait le plan d'un nouveau roman. Vous permettez que je vous le raconte?

Un grand industriel, esprit généreux, mais un peu exalté, envoyé au Parlement par le hasard des luttes électorales, se croit une vocation de tribun, de réformateur, de redresseur de torts. Ecœuré par l'inertie, la veulerie et surtout par l'imperturbable cynisme des gens à qui la nation confie ses destinées, il entame

une lutte à corps perdu contre toutes les iniquités qui faussent la vie du peuple.

Inutile de dire — n'est-ce pas? — que tous les partis politiques, réconciliés du coup, se tournent contre mon pauvre utopiste, et qu'il succombe sous la coalition des forces du mal.

Le croirait-on? Jacques — c'est le nom du héros — qui a presque quarante ans, épouse une toute jeune fille et, contrairement aux pronostics d'amis, trop empressés à se mêler de ce qui ne les regarde pas, cette union est extraordinairement heureuse.

C'est que Louise joint tant de bonté à tant d'intelligence, et, sous des dehors de petite fille, cache une âme si noble et si vaillante!

Ce sera un très agréable portrait à faire. Les beaux types de femmes, en littérature, sont rares. Mais cette figure-là, je suis sûr de la réussir. Je la vois si bien, je la sens si vivement!

Elle est toute petite, Louise. Bien que les détails du visage, le petit nez retroussé, les fossettes mignonnes, la petite bouche ronde qui sertit de minuscules perles blanches, ne semblent être là que pour sourire, l'expression générale de la physionomie. le plus souvent, est pensive, étrangement. Cela vient, je crois, des grands yeux insondables, pleins d'âme, et aussi, je pense, de la voix grave dont le timbre, très rare, fait frissonner.

Ne m'en veuillez pas, je vous prie, de mon bavardage insipide. Si vous saviez quelle misère psychologique il dissimule!

Et agréez, Mademoiselle, mes meilleurs hommages.

S. DARTOIS.

Encore un peu, j'oubliais de vous présenter mes vœux de Nouvel-An.

Toutes les richesses qui sommeillent dans le sein de la terre; tous les soleils qui miroitent, multicolores, dans les profondeurs mystérieuses de la Voie Lactée; la pensée la plus haute qui ait surgi dans une intelligence sublime; le sentiment le plus touchant qui soit né dans une âme humaine — qu'importe tout cela à qui n'a pas de bonheur!

Je vous souhaite simplement d'être heureuse.

Ourtheville, vendredi 4 janvier.

Ami,

Pourquoi ne dites-vous pas que vous m'aimez? Je vous répondrais que... Je ne sais ce que je répondrais. Mais il y a plus de sagesse, je crois, à parler simplement et sans détours.

Votre amie,
LUCIE.

Liége, 13 janvier 1907.

Bonjour Fernand!

As-tu déjà remarqué que le bonheur profond, surtout s'il est inattendu, produit une sorte d'essoufflement? Depuis une semaine, depuis lundi, j'ai la sensation de quelqu'un qui aurait couru comme un fou, et qui serait arrivé hors d'haleine. On — cet « on » résume désormais pour moi tout ce que la vie comporte encore de douceur — on t'enverra un de ces jours une lettre de faire part. Mais je ne veux pas que tu apprennes par cette voie quasi-officielle mes fiançailles avec Mlle de Roccroy.

Lundi matin — après encore une nuit d'insomnie — une brusque révolte, une rage de bravade aussi, m'inspirèrent une résolution suprême. Aussi bien, il était temps de sortir de l'impasse où la souffrance de ces dernières semaines m'avait jeté. J'avais d'ailleurs l'illusion de raisonner avec une parfaite lucidité, encore que cette belle logique me conduisît aux conclusions les plus insensées, aux pires folies.

Le départ dans l'obscurité — il était six heures du matin — et le trajet en chemin de fer, à travers cette vallée de l'Ourthe que l'aube remplissait de fantômes, tout cela m'entretenait dans mon hallucination. A peine si la promenade de Barvaux à Ourtheville rafraîchit un peu mes idées. Cependant, quand je sonnai à la porte des de Roccroy, vers dix heures, j'avais vaguement conscience que ma démarche était insolite, l'heure indue. N'importe, j'étais buté dans ma volonté de ne plus rien examiner, de ne plus réfléchir.

La bonne me fit entrer dans le bureau. Le juge était en train d'écrire, en chamber-cloak. Sans préambule, sans même dire bonjour, je lui demandai la main de sa fille. Ce fut effrayant! Il se dressa, tel un diable sort de sa boîte, et lança ses longs bras en avant comme pour me chasser. Puis il appuya simultanément sur les trois boutons électriques. Un carillonnement dru retentit dans toutes les pièces à la fois. Des rumeurs, des pas pressés remplirent la maison. Mme de Roccroy accourut en peignoir, les cheveux dans le dos. Elle croyait à un accident. Alors le vieux, tragiquement :

« Monsieur demande la main de ta fille. »

Mais la bonne dame n'a pas pris la chose du bon côté. Elle s'est fâchée tout de suite :

« Nous ne vous connaissons seulement pas, Monsieur (*sic*). On dit que vous avez du talent. Mais cela ne nous suffit vraiment pas! »

Cependant, avec un tact tout féminin, elle a trouvé immédiatement le joint pour mettre fin à cette scène risible.

« Mlle de Roccroy est sortie en promenade. Revenez à midi. Elle vous dira elle-même ce qu'elle pense de cette manière de faire, si contraire à tous les usages. »

La vie est remplie de contradictions. Logiquement, ces deux heures auraient dû me paraître désespérantes de lenteur. Eh bien, non, elles ont passé très vite. Peut-être avais-je usé mon agitation.

Quand je suis revenu, à midi, j'étais très calme, et c'est en visiteur respectueux des usages mondains que j'entrai dans le salon, où M. et Mme de Roccroy m'attendaient. Mais Lucie n'était pas encore rentrée. Nous avons causé très doucement, avec des pauses, de choses indifférentes :

« Le baromètre est en baisse. Il y a de la neige dans l'air. »

A toute minute la conversation tombait et c'était toute une affaire de la remettre sur pied. A tour de rôle on regardait la pendule, à la dérobée. Ce fut un soulagement véritable quand Lucie entra, l'air d'une amazone, à cause de sa longue jupe, pas le moins du monde étonnée de me voir.

Alors la mère, goguenarde :

« Monsieur vient te demander en mariage. »

Lucie n'a rien répondu. Mais gentiment, d'un geste de gracieux acquiescement, d'ineffable confiance, elle est venue mettre sa main dans la mienne.

De ma vie je n'oublierai ce geste ; ce sera la dernière chose que je verrai avant de disparaître dans la nuit, à jamais.

Ensuite, Lucie est allée embrasser les vieux qui sanglotaient.

« Allons père, allons maman, soyez raisonnables ! »

Il a été convenu qu'on m'écrirait.

« Vous comprenez, il s'agit du bonheur de notre enfant. Nous devons savoir à qui nous la confions. »

Les renseignements ont été bons, sans doute, — solvable, pas de maîtresse, pas de casier judiciaire, — car hier on m'a signifié que j'étais agréé.

Je suis hors d'haleine à force de bonheur. C'est comme si, après avoir été malade pendant longtemps, depuis toujours, je me trouvais brusquement guéri. Tout me paraît plus clair et plus léger.

Par exemple, je crois que la mécanique de mon cerveau est détraquée. Je ne sais plus réunir mes idées. Elles se sauvent dans toutes les directions, comme des poules apeurées.

Pas de danger que je coure après. Je n'en ai plus besoin maintenant.

Bonjour Fernand !
SYLVAIN.

Ourtheville, 8 février 1907.

Mon cher Fernand,

Quatre semaines ! Il y a quatre semaines que je ne t'ai plus écrit? Est-ce possible? Comme elle est effrayante, la fuite du temps quand, comme moi, on est emporté à la dérive sur le fleuve tiède du bonheur !

Mais tu as raison, je n'agis pas en ami. Le bonheur rend égoïste. Et puis, que veux-tu que je te raconte? L'histoire des gens heureux est dénuée d'intérêt. Nous nous promenons toute la journée, à perte de vue, bras dessus, bras dessous. Nous montons, nous

descendons. Et le lendemain nous recommençons. Si tu me voyais, tu me mépriserais profondément. Mais cela m'est égal. Le bonheur rend cynique.

Et, le soir, elle chante. Oh, cette voix, Fernand! Si tu entendais sa voix, tu comprendrais tout, tout ce qui est arrivé. Je perds la notion du temps. Je ne sais plus à quel jour, à quelle date nous sommes. Ma perspicacité innée, heureusement, me permet de reconnaître, à de sûrs indices, quand c'est dimanche, le jour où je dois aller l'attendre à la sortie de la messe.

Et, le soir, elle chante — non, cela, je l'ai déjà dit. Le soir, nous lisons mes livres. C'est moi qui lis, et Lucie m'écoute et me regarde, la tête dans ses deux mains, les coudes sur la table. Elle est si mal élevée, ma fiancée!

Et son minois est si petit que ses menottes ne couvrent pas la moitié de ses joues... Je veux dire le contraire... Je ne sais plus ce que je dis.

Elle m'absorbe trop, je ne fais aucune difficulté pour le reconnaître. Mais le moyen de faire autrement! Je l'imite en tout, bêtement, jusqu'en sa manière de parler par petites phrases pressées qui trottent menu, menu, et ses répétitions de mots, tout à fait exquises.

J'ai loué une maison sur la route de Petit-Han. Mais, après le mariage, — le 2 mars; tu seras témoin, n'est-ce pas? — nous habiterons Liége. Elle veut bien, quoique, quand je lui en parlai pour la première fois, une épouvante ait passé dans ses yeux.

Tu vois que ma vie est très occupée, et tu n'insisteras pas pour que je t'écrive souvent. J'avoue même que je tâche de ne penser à toi que rarement. Je crains que tu ne me désapprouves. Tes lettres deviennent de plus en plus persiflantes.

Je ne t'en veux pas. Le bonheur rend indulgent.

Ton ami,
SYLVAIN.

Ourtheville, 14 février 1907.

Mon cher Fernand,

Ta lettre m'a fait mal. Qu'est-ce donc qui te pousse

à ces railleries raffinées, ces allusions blessantes, ces sinistres prédictions? Oui, j'ai le double de son âge ! Oui, je pourrais être son père ! Et après? Qu'y a-t-il donc là de si extraordinaire?

Que tu t'obstines à parler de mon grand amour, tantôt comme d'une frivole amourette et tantôt comme d'une monstrueuse infirmité, vois-tu, Fernand, ce m'est une douleur aiguë. Je t'en prie, ne jouons pas à ce jeu. Il est dangereux, même pour notre vieille amitié.

Ce qui m'effraye, en mes moments de lucidité, c'est l'étrange exaltation, l'inconcevable intensité de ma passion.

J'aime Lucie d'un amour multiple qui résume toutes les formes possibles de l'attachement. J'ai pour elle la naïve admiration et l'inépuisable trésor d'indulgence d'un père pour sa fille, — j'ai pour elle l'affection paisible, la bonne camaraderie, la confiance illimitée de l'époux pour l'épouse, — j'ai pour elle la convoitise furieuse et jalouse de l'amant, qu'un simple frôlement de mains jette dans un trouble sensuel d'une inouïe violence.

J'ai aimé trop tard. Voilà pourquoi mon amour a ce caractère morbide, voilà pourquoi cette floraison tardive est si fiévreuse, si avide de soleil.

Il faut aimer à vingt ans. C'est la norme, hors de laquelle il n'y a pas de bonheur durable pour l'individu. Les jeunes époux, durant les premiers mois d'intimité charnelle, s'en donnent à cœur joie, s'aiment jusqu'à plus faim, et, revenus du voyage de noce, la chair apaisée, l'esprit rasséneré, deviennent de bons amis, loyaux et dévoués. Cela est dans l'ordre. Car il ne faut pas que la folie du désir vienne à toute minute interrompre les travaux de l'homme, qui demandent toute sa clairvoyance, bouleverser les devoirs de la mère, qui exigent tout son dévouement.

C'est pour être venu si tard que mon pauvre amour porte en soi sa punition. C'est pour avoir désobéi au vœu de la nature qu'il passe, avec cette brusquerie qui casse les ressorts de l'organisme, de la simple tendresse qui se contente d'une caresse innocente, au

délire voluptueux qui anéantit la conscience, ne laisse dans le cerveau que des pensées de flamme.

Je le sais depuis longtemps, mes aspirations d'artiste, ma productivité littéraire, ma volonté, mon intelligence même, sombreront dans l'exaspération de cette passion sans mesure. N'est-il pas logique que, si cet amour épanouit et exalte à ce point mes facultés de sentir, ce ne peut être qu'au détriment de mes facultés de penser?

N'a-t-on pas dit aussi que le point de départ de l'art est une tendance comprimée, arrêtée, qui se satisfait par la création d'un monde fictif conforme à ses désirs (1)? Il est vrai que toute la soif inassouvie de bonheur, tous les rêves de tendresse dont la vie ne permettait pas la réalisation, je les ai mis dans mes livres. Et voilà que le bonheur — prodige inespéré — au lieu de me fuir, veut bien venir à moi, incarné en cette jeune femme, si sage et si belle. A quoi bon, dès lors, les mensonges d'un bonheur imaginaire?

Mon existence comme artiste, voilà la rançon, terriblement lourde, de mon amour. Depuis cet étrange soir de novembre, quand la destinée me mit en face de Lucie, une certitude m'est venue, la certitude que tout ce qui, jusque-là, avait rempli ma vie, tout ce qui en avait fait la joie et le tourment — toutes les choses pour lesquelles j'avais lutté et souffert avec tant d'acharnement, s'évanouiraient, aspirées par mon amour comme le brouillard par le soleil. Et non seulement je ne regrette rien, mais la chose surprenante, c'est ce don absolu de tout l'être, ce parfait consentement à se dissoudre en cette immense tiédeur.

Quand tu rencontreras Lucie — ce sera bientôt — tu subiras, comme tout le monde, le prestige de sa beauté si rare, de son esprit prime-sautier, de son âme rêveuse et tendre. Elle te deviendra chère comme une jeune sœur. Oh! alors il ne sera plus nécessaire de la défendre contre ton persiflage.

En attendant, il aura suffi de t'avoir dit la gravité

(1) Fr. Paulhan : *Le Mensonge de l'art.*

et la profondeur de mon sentiment pour elle, pour que tu t'abstiennes désormais de toute allusion blessante.

Ton ami,
SYLVAIN.

Ourtheville, 25 février 1907.

Mais non, Fernand, tu ne pourrais arriver à temps en partant samedi matin ! Tu oublies le trajet en voiture depuis Barvaux, qui prend au moins un heure. Le voyage, au surplus, se complique de tant de changements de train ! Je compte donc que tu viendras vendredi dans la journée. Je ne serai entièrement rassuré que quand je te verrai. Maurice — je t'ai dit, n'est-ce pas? qu'il sera témoin, avec toi, — n'arrivera qu'assez tard dans la soirée. Il est à Anvers. Le voyage, pour lui aussi, sera long et incommode. Mais vous serez très bien ici. La maison est spacieuse et agréable.

Je m'occupe fiévreusement des préparatifs. Ce sera un mariage dont on se souviendra à Ourtheville, un mariage comme on n'en aura jamais vu. Toute la population sera en liesse comme autrefois, dans les temps féodaux, quand, le pont-levis abaissé au son des trompes seigneuriales, la jeune châtelaine se rendait à l'église, précédée du cortège nuptial, les nobles sur leurs montures fougueuses, chamarrées de soie et d'or, les demoiselles d'honneur sur leur hautes haquenées. Mais ceci de bouche à oreille. Ni Lucie, ni ses parents ne doivent se douter de ce qui se trame. Il faut que ce soit une grande surprise, une surprise inoubliable.

Dans la matinée, une société de musique de Modave fera son entrée bruyante dans la petite ville et, après avoir parcouru les rues, en jouant ses airs les plus joyeux, donnera une aubade à la fiancée. Entretemps, le cortège se formera. En tête, les musiciens affublés de costumes moyenâgeux. C'est même en considération de leur pittoresque accoutrement que je me suis adressé à ces gens-là. Ensuite, tous les enfants des écoles d'Ourtheville. C'est dommage qu'ils ne soient

pas plus nombreux. Les petites filles, de blanc habillées, porteront des guirlandes de fleurs. Les petits garçons seront en pages. Ils auront des pourpoints multicolores et des toques avec de grandes plumes. Toute la ville sera sur pied, et le cortège s'avancera entre des rangs serrés de curieux.

Mais une chose follement extraordinaire, jamais vue, c'est que la route, toute la route, depuis la maison jusqu'à l'hôtel de ville et de là à l'église, sera jonchée d'une épaisse couche de fleurs blanches. Bien que la distance ne soit pas considérable, on devra piller, pour faire ce blanc tapis, toutes les serres de la Belgique. A l'entrée du cortège dans l'église, un chœur — douze chanteuses et autant de chanteurs ; c'est tout ce que la tribune peut contenir, — entonnera la « Marche Nuptiale » de *Lohengrin*.

Après la cérémonie, on trouvera le rez-de-chaussée transformé en vaste salle à manger et la table de soixante couverts dressée. Pendant le dîner, l'harmonie se fera entendre, à distance. Cette musique gagne à être entendue de loin.

Que dis-tu de ce programme? Eh bien, ce n'est rien auprès de la surprise du soir. Dans la nuit, brusquement, au signal donné par une fusée, des centaines de feux de joie s'allumeront, comme par enchantement, sur toutes les hauteurs. Tout l'horizon, de tout côté, sera embrasé. Et Ourtheville qui, tu le sais, est située dans une sorte d'entonnoir, se trouvera entourée d'un immense cercle de feu. Ce sera féerique, babylonien.

Les préparatifs sont à peu près terminés. L'autorisation du bourgmestre est obtenue, la correspondance avec les horticulteurs menée à bonne fin. Les ouvriers embauchés — rien que pour les feux de joie (les feux de la Saint-Jean, dit-on ici), il en faudra une cinquantaine — seront placés sous les ordres de Gaspard. Celui-ci a demandé comme une insigne faveur de conduire les nouveaux mariés à Barvaux, après la fête. Mais il n'est plus amusant du tout, Gaspard. Il a l'ivresse triste, et sa belle âme — selon la pittoresque expression de mon futur beau-père — est abreuvée de déboires.

Ce matin je suis entré dans l'église, où les chanteurs procédaient à une répétition. C'était profondément impressionnant. Chaque note se profilait sur le silence avec une netteté inouïe, se détachait comme la fleur d'un bouquet de feu d'artifice, tombait lentement dans le néant.

Le plus amusant, c'est que les habitants d'Ourtheville, d'abord non seulement indifférents, mais narquois, se sont pris tout à coup d'un beau zèle, s'ingénient à qui mieux mieux rehaussera la fête. Grâce à cette émulation, la ville entière sera pavoisée comme pour la joyeuse entrée d'un roi (voilà que la rhétorique me fait des niches. « La ville entière », ce n'est guère; Ourtheville ne compte pas 2,000 habitants). Mais il n'a pas été facile d'ourdir tout cela à l'insu de Lucie.

Oh, ma petite Lucie! Je veux que ce jour la jette dans mes bras, éperdue de bonheur et de reconnaissance. Je veux que, jusqu'à sa dernière heure, elle garde la vision de cette fête, de ce tapis royal que ses petits pieds auront foulé.

Mais, à cause de toutes ces réjouissances, à cause des feux de joie surtout, notre voyage ne nous mènera pas loin, le jour de noces. Nous irons simplement passer la nuit à Liége, dans notre maison qui, elle aussi, sera pleine de fleurs. Et le lendemain, par la voie d'Allemagne, nous descendrons vers le sud, vers l'été et le soleil, vers le bonheur. Nous demeurerons en Sicile jusqu'à ce que la chaleur nous oblige à remonter vers le Nord. Mais nous ne serons revenus en Belgique que vers la fin de l'année.

A vendredi, mon cher Fernand. Je gage que le soleil fera risette à la fiancée et

> Que les regards paisibles des étoiles
> Bienveillamment souriront aux époux (1).

SYLVAIN.

(1) PAUL VERLAINE.

Liége, 3 mars 1908.

Mon cher Fernand,

Nous avons dû différer notre départ. Lucie était pâlotte ce matin et se plaignait d'un grand mal de tête. Ce sont les émotions de hier qui l'ont brisée. Elle dort paisiblement, maintenant. Je me suis installé près de son lit pour t'écrire, car mon cœur déborde, et j'ai besoin de parler d'elle.

Etait-elle assez adorable hier, en sa merveilleuse toilette blanche? Vit-on jamais fleur humaine aussi suprêmement, aussi énigmatiquement belle? Elle a ensorcelé tout le monde, et c'était touchant de voir l'admiration qui, de toutes parts, montait vers elle comme un encens On eût dit qu'elle soulevait des flots de tendresse sur son passage.

J'étais encore couché quand la musique, passant sous mes fenêtres, m'a réveillé en sursaut. Je n'avais fermé l'œil de toute la nuit, surexcité par les tribulations de ces derniers jours, un tas de choses embêtantes. Vers le matin, je m'étais endormi d'un de ces sommeils sourds qui abolissent toute conscience. Quand je suis arrivé, en courant, le cortège était déjà formé, prêt à se mettre en route.

As-tu regardé Lucie quand elle est sortie de la maison, au bras de son père? Il lui a fallu un petit temps pour revenir de sa surprise, pour comprendre ce qu'elle voyait. Et alors, brusquement, elle a pâli, de cette singulière pâleur chaude qui est comme un duvet neigeux de fleur. Puis, d'un geste de gracieux remercîment qui lui est familier, elle m'a donné sa petite main. Mais quand, à son entrée dans l'église, après avoir passé sur le tapis de fleurs, et déjà grisée par la violence du parfum, elle a été accueillie à l'improviste par toutes ces voix fraîches, que les larges accords de l'orgue soutenaient, j'ai eu un moment d'angoisse, tant son émotion était visible. Elle s'est cramponnée au bras de son père comme prise de de vertige, et pendant toute la cérémonie ses yeux sont restés embués.

Sa gaîté, heureusement, est revenue dès son retour

à la maison, cette gaîté légère et spirituelle qui lui va si bien. Quel joli sourire d'indulgente ironie elle avait pendant qu'on lui débitait les félicitations ampoulées! Tu a vu Gaspard qui, tout en lui offrant de la droite un énorme, un invraisemblable bouquet, écrasait les pauvres menottes blanches de sa gauche calleuse! C'est cependant ce rustre bonasse qui a le mieux, bien qu'un peu irrévérencieusement, traduit le sentiment de tous, en appelant Lucie : « notre petite souris blanche ».

Mais, qu'ai-je besoin de te rappeler tout cela? De la journée tu n'as quitté Lucie du regard, la couvant d'une admiration qui la venge amplement de ton persiflage passé. Comme tu n'avais d'yeux que pour elle, tu n'as pu remarquer l'émotion de ce pauvre de Roccroy. A-t-il assez dodeliné de sa grosse tête! De temps à autre, pour ne pas en perdre l'habitude, il écartait ses bras désolés, au risque de blesser ses voisins de table avec sa fourchette ou son couteau. Et son discours! C'était pitié d'entendre bafouiller cet homme qui, d'ordinaire, a la parole si aisée. Il se lançait, tête baissée, dans ses phrases, sans en achever aucune. Mais, sous quel chou ce pauvre diable grotesque peut-il avoir trouvé un pareil bijou de fille!

La promenade en voiture, tumultueusement triomphale, parmi les cris d'allégresse, les acclamations, la musique tonitruante, avec, autour de nous, ce flamboiement d'apothéose, est à jamais mémorable. A chaque tournant de rue, de nouvelles silhouettes, le château, l'église, l'hôtel de ville, se profilaient fantastiquement sur la lueur fauve des feux de joie.

Mais les adieux ont failli tout gâter. Passant une demi-douzaine de fois des bras de la mère dans ceux du père, rentrant dans la maison afin de soustraire ses sanglots à la curiosité de la foule, la pauvre enfant ne pouvait se décider à monter en voiture. Pendant le voyage elle est restée dans un état de quasi-inconscience. A Liége, j'ai dû la porter dans la voiture comme une chose inerte, oh, combien légère! La nuit a été mauvaise. Dans son sommeil, elle riait et pleurait presque simultanément, se réveillait fréquemment avec de faibles plaintes.

Il sera inutile, mon cher Fernand, d'alarmer les parents, en leur parlant de cela. Ce n'est que de la fatigue, je suis sûr, pas même une indisposition. D'ici, en t'écrivant, je la vois qui dort. Sa respiration est égale et tranquille, légère comme celle d'un enfant. Ce n'est donc pas autrement inquiétant. Mais je me connais, si nous étions à l'étranger, je vivrais dans des transes continuelles. Il vaut mieux attendre, ne partir que quand elle sera tout à fait reposée, demain peut-être.

Ton ami,
SYLVAIN.

Ourtheville, 3 mars 1907 (1).

Mon cher Sylvain,

On peut être un romancier de grand mérite et un piteux observateur. Je devrais même dire, pour aller jusqu'au fond de ma pensée que, plus un écrivain est habile à composer des caractères fictifs, moins il est apte à analyser les caractères réels.

Je m'explique, car je n'ai pas le goût du paradoxe.

Le faiseur de romans commence par « camper » son personnage, c'est-à-dire qu'il lui attribue une somme de qualités physiques et morales. Ensuite il le fait agir et, naturellement, il s'efforce de mettre les actes d'accord avec la mentalité supposée. Il n'est pas très difficile d'obtenir ainsi une apparence de logique et de vérité, assez séduisante pour donner l'illusion de la vie.

La méthode est synthétique ; elle part de la cause pour aboutir à l'effet.

Celui qui veut comprendre les phénomènes psychiques doit procéder analytiquement. De l'effet constaté — les actes — il doit remonter aux mobiles, opération ardue et complexe, car une même action peut avoir une infinité de causes pour point de départ.

Je n'ai jamais si bien compris combien les deux

(1) Cette lettre s'est croisée avec la précédente.

procédés sont opposés, qu'en arrivant à Ourtheville, il y a quatre jours.

Sur la foi de tes lettres, je croyais connaître plus ou moins les personnes que j'allais rencontrer.

Un homme dont le front lobé et le visage asymétrique dénotent le maniaque, un personnage à tics et à lubies — c'est ainsi que tu dépeignais M. de Roccroy. Et voilà que je me trouve en présence d'un homme supérieurement intelligent, de manières affables, d'une bonté touchante, en un mot d'un homme admirable. Gardons-nous bien de juger ses capacités professionnelles d'après cette malheureuse affaire Desormeaux. Ce n'est qu'à son corps défendant, suggestionné par ton ardente conviction, qu'il s'est fourvoyé, à ta suite, dans le dédale des hypothèses romanesques.

Tu t'es formalisé, il n'y a pas bien longtemps, du ton narquois de mes lettres, sans remarquer que je ne faisais, en somme, que t'emboîter le pas. A qui la faute si je me représentais Mlle de Roccroy comme une petite mijaurée, d'une vivacité d'esprit allant trop facilement jusqu'à l'impertinence? Une colère contre toi me vient, au souvenir de mes peu séantes plaisanteries à l'égard de cette jeune femme aimable, exceptionnellement belle, certes, mais si raisonnable et sérieuse, si bonne et simple de cœur. En elle se retrouvent toute la noblesse de sentiment, toute la hardiesse de pensée du père. Mais les qualités qui, chez celui-ci, ont je ne sais quoi d'excessif, de pointu — de là cette apparence d'exaltation — sont, chez la fille, fondues en un équilibre harmonieux et reposant, grâce, sans doute, à l'influence pondératrice de la mère.

Et ce bon Gaspard, si heureux de se dévouer, l'as-tu assez méconnu ! Si tu voyais combien il est désespéré de ton départ, et aussi, peut-être surtout, de celui de ta femme! Sais-tu que le bouquet qu'il offrit si gauchement à Mme Dartois, après la cérémonie, représente pour cet homme le salaire de toute une semaine? Au lieu de te gausser du pauvre, au lieu de le mépriser, tu aurais dû l'aider à surmonter son vice dégradant. Peut-être, si tu lui avais tendu une main

secourable, eût-il fait l'impossible pour gagner ton estime. Un homme qu'on méprise reste, ou, s'il ne l'est pas encore, devient fatalement méprisable.

Je te sais bon, mon cher Sylvain, et je veux croire que cet esprit de blague, qui étonne chez toi, n'est qu'une réaction, un rempart contre l'émotion envahissante. Aie donc plus de laisser-aller! L'homme ne vaut que par sa sensibilité, et il se pourrait même que celle-ci fût l'unique profit, réalisé par l'humanité dans sa longue lutte contre la souffrance, la seule beauté qu'on puisse opposer aux forces brutes et stupidement indifférentes de la création.

Et, précisément, c'est son extrême émotivité qui rend ta femme si séduisante. Tu ne le sais que trop bien. C'est pour te donner cette émotivité en spectacle que tu t'es ingénié à l'ébranler, à la porter au paroxysme par une longue suite d'émouvantes surprises, que tu t'es plu à guetter dans ces grands yeux d'enfant, l'effet d'une mise en scène longuement préméditée et savamment graduée — sans te douter qu'à tendre inconsidérément les cordes d'un instrument aussi fragile et ultra-sensible, tu as failli les briser pour de bon. Je ne pense pas, d'ailleurs, qu'on honore une femme comme la tienne par toutes ces paysanneries, imaginées par toi pour le jour des noces, qui eût dû être un jour de bonheur recueilli.

Cette lettre ne te trouvera probablement plus à Liége; elle te rejoindra pendant ton voyage. Vois-y une preuve de sincère affection, alors même que son opportunité t'échapperait.

Ton ami,
FERNAND.

Liége, 5 mars 1907.

Je savais, mon cher Fernand, que cela ne pouvait durer, que je devais m'attendre à quelque sournoiserie, à quelque méchant coup de griffe du destin. Elle ne pouvait mentir, la secrète anxiété que je trouvais, depuis si longtemps déjà, au fond de mes meilleures joies. Je le savais, je puis bien le dire mainte-

nant. Mais ce coup de massue, mais ce total écroulement, non, cela je ne l'avais pas prévu.

Avant-hier, en présence des maux de tête persistants, de l'inexplicable atonie de Lucie, je fis venir le médecin. Tout de suite il s'inquiéta, examina de nouveau, eût voulu douter encore... Hélas ! il fallait bien le prononcer, l'horrible mot. C'est une fièvre typhoïde. Entends-tu, Fernand, une fièvre typhoïde! N'est-ce pas inconcevable qu'en plein bonheur, sans aucune raison, la maladie vienne terrasser un pauvre être sans défense, une petite fille qui n'a jamais fait de mal à personne ? Je n'ai pas eu une révolte, je n'ai pas même crispé les poings, tellement j'étais anéanti.

Les parents sont arrivés hier. La mère est une femme admirable. Elle ne perd pas son temps à pleurer, celle-là ! Elle s'est installée au chevet de sa fille, prête à la lutte, l'air résolu, le visage dur. Ce pauvre de Roccroy et moi, on nous a mis à la porte de la chambre, comme de petits garçons importuns. Lorsque je rencontre le malheureux dans les couloirs ou dans l'escalier, il détourne la tête, cache sa figure bouleversée.

Que vais-je devenir maintenant ? Je n'ose penser devant moi. A l'idée qu'elle pourrait... Non, n'est-ce pas? ce n'est pas possible. Ce serait trop affreux... Elle, si jeune, si belle, si bonne...

Je t'écrirai demain.

SYLYAIN.

Liége, 7 mars 1907.

Mon cher Fernand,

Je ne puis rien te dire encore, moi-même je ne sais rien. Il paraît cependant qu'on s'était exagéré le danger. L'un des médecins demeure ici en permanence. Les autres viennent tous les jours. Ces individus m'horripilent avec leur air fermé. Comment ne comprennent-ils pas que leur devoir est de parler aux gens, ne fût-ce que pour les rassurer? Le silence de cette grande maison, ce silence qui comprime le

cerveau et pèse sur la poitrine comme une chose compacte, voilà qui est épouvantable. J'attendrai jusqu'à demain, mais alors il faudra bien qu'ils parlent.

Affectueusement,
SYLVAIN.

Liége, 8 mars 1907.

Mon cher Fernand,

Le silence angoissant est enfin rompu. Le docteur parle maintenant; il s'humanise. Ce matin, il est plus content et il dit que le mal est enrayé. En effet, la malade repose paisiblement et je ne vois plus, dans ses yeux, cette expression de souffrance qui me crève le cœur. Elle s'essaye même à sourire. Mais ce n'est encore qu'une douloureuse contraction. Je n'ai jamais rien vu d'aussi navrant que ce pauvre sourire.

Voilà des jours que personne ne dort dans la maison. Et cependant, le temps fuit avec une rapidité effrayante. Le matin, quand le jour vient, il y a comme une détente. On respire plus librement et l'on pense que le point périlleux doit être dépassé, et qu'il n'y a plus de raison désormais pour qu'elle meure. Il est certain que les chances de guérison grandissent d'heure en heure, et que tout danger aura disparu si l'on peut gagner encore quelques jours. L'espoir renferme une vertu occulte qui conjure le mauvais sort.

Ton ami,
SYLVAIN.

Cet après-midi, Gérard Desormeaux, le jeune médecin de Bruxelles, est arrivé. Le brave garçon est accouru dès qu'il a su quelle terrible menace plane sur nous. Il a regardé la malade longuement, longuement... Puis il est parti sans mot dire, sans parler à personne. J'étais à la fenêtre. Dans la rue, je l'ai vu qui tirait son mouchoir pour s'essuyer les yeux. Depuis, tout mon espoir est tombé.

Liége, 10 mars 1907.

Mon cher Fernand,

Le mieux persiste. Dieu soit loué ! Nous touchons enfin au terme de cette grande épreuve, et j'ose de nouveau envisager l'avenir. Mais d'où vient donc que les événements des derniers jours paraissent déjà si lointains, si indistincts, noyés de brume? Pour me figurer la cérémonie du mariage, les feux de joie, je dois faire un effort énorme.

On ne nous chasse plus, de Roccroy et moi, et nous sommes tous groupés autour du lit. Elle repose, les yeux grands ouverts, les bras le long du corps. Elle me regarde avec une attention extraordinaire, mais elle ne me sourit plus. Les yeux sont devenus énormes, miraculeusement grands. Et il me semble que j'y lis une pitié infinie. Les joues commencent à se creuser. Elles ont toujours cette singulière apparence veloutée, comme si l'épiderme avait le pouvoir de retenir la lumière; mais on voit qu'il n'y a plus une goutte de sang La bouche a une coloration délicate, passée, comme d'une fleur meurtrie.

Oh, que je l'aime, ma pauvre petite fille! Il me semble que je ne l'ai jamais autant aimée que maintenant. Je ne la quitte plus. Moi aussi je la regarde, avidement, tant que je peux. Mais je ne lui parle pas. C'est étrange, je ne trouve pas un mot à lui dire.

Demain le mal sera peut-être vaincu. Je pourrai lui parler de nouveau, alors. Je voudrais être demain.

SYLVAIN.

(Sans date.)

Fernand, viens, viens vite... Lucie est morte!

SYLVAIN.

Liége, 18 mars 1907.

Mon cher ami,

Tu as obéi à une pensée affectueuse en m'entraînant avec toi, après l'enterrement. Je t'ai suivi docilement, malgré l'éperdue protestation qui s'élevait en mon âme. Mais je n'avais plus aucune force, aucune volonté.

La torture avait commencé de bonne heure déjà, quand on était venu sceller dans son cercueil, celle qui fut une si belle et tendre créature. En sa blanche toilette de mariée, la pauvre mignonne semblait une grande fleur, fraîchement cueillie. Il n'y avait sur elle aucun reflet de mort, et elle paraissait dormir comme si le sommeil l'eût surprise en plein bonheur.

Puis, ce fut le trajet en chemin de fer, la lente procession à travers champs, le corbillard fléchissant sous les fleurs, les gerbes, les couronnes. Dix jours auparavant, nous étions partis par cette même route vers la vie, vers le bonheur... Je n'ose m'arrêter au rapprochement ; il est trop cruel.

Et l'église remplie de sanglots, et les lentes mélodies liturgiques, dont chaque note tombait sur mon cœur comme une larme de cire brûlante, et les accords tremblotants de l'orgue, d'où descendait une si écrasante sensation d'irrémédiable, et enfin, au cimetière, le grand déchirement...

Assez, Fernand, assez ! Il n'est pas encore temps de repenser cette journée.

Tu m'as pris par la main et, comme un enfant, tu m'as conduit dans ta grande maison silencieuse, au milieu des forêts. Oui, ton intention était bonne et affectueuse. Mais, si loin d'elle, j'étais plus malheureux encore. Quelque chose d'horrible, d'innommable me rongeait le cœur, sans trêve, sans interruption, un rongement de bête immonde. Je serais devenu fou si j'étais resté là.

Maintenant, que me voici revenu dans cette maison où tout me parle d'elle, ma douleur est tombée. Car je ne veux pas l'oublier, je veux que tout me la rappelle. Dès mon arrivée, hier, je suis monté dans

sa chambre, cette chambre pleine d'intimité que, pour elle, on avait tendue de rose. Il y faisait un silence solennel, sur lequel les rumeurs assourdies de la rue glissaient. La petite montre, suspendue près du lit à sa longue chaîne mince, était arrêtée. C'est parce que je n'entendais plus ce léger tic-tac, que le silence paraissait si extraordinaire. Tout, depuis ce jour, s'est arrêté pour moi.

Mais peu à peu, à force de me souvenir, à force de fixer mon attention, le miracle que j'espérais s'est accompli. Lucie m'est apparue. J'ai revu la petite tête ronde qui creusait à peine l'oreiller, et la lourde chevelure bouclée, et les joues si blanches, exsangues, et les yeux, les grands yeux interrogateurs. Nous avons causé des jours enfuis, doucement, sans amertume. Nous nous sommes tout remémoré, tout ce ce qui est arrivé, depuis le commencement. Nous avons aussi parlé du commandant, et du prélude étrange et dramatique de notre amour.

Mais ce n'est pas dans cette maison, où Lucie n'a vécu que des heures d'affliction et d'angoisse, que je dois chercher de la consolation. J'ai soif d'émotions plus douces. Je partirai ce soir pour Ourtheville.

Oh! si je pouvais vivre dans la maison où elle a grandi, où elle a répandu la grâce de son âme, mon bonheur serait complet. Mais ses parents n'aiment pas que je vienne là Ce sont des égoïstes. Ils en veulent à l'étranger qui leur a pris leur enfant. L'excès du malheur les rend injustes.

Bien affectueusement ton ami,
SYLVAIN.

Ourtheville, 30 mars 1907.

Mon cher Fernand,

Voilà quinze jours que je suis venu chercher ici le silence et la paix. Et, s'il est vrai que mon désespoir n'a plus de violence maintenant, une tristesse monotone, sans révolte mais sans éclaircie, m'étreint.

J'ai renoncé à tout travail, à toute ambition. Les pauvres vanités qui occupaient ma vie, jadis, ont

perdu tout pouvoir fascinateur. Dans mon cœur, désormais, il n'y a de place que pour l'image de Lucie.

Les sites qui se souviennent de nous, les chemins qui nous ont vu passer, enlacés, les sentiers qui gardent l'empreinte de ses petits pas, je les visite tous les jours. Et une affection, de plus en plus profonde, me vient pour ce beau et méditatif paysage, si conforme à ma pensée. Comme lui, je me désintéresse de toute lutte, de toute passion humaines ; comme lui, je m'absorbe en un rêve triste et sans fin.

J'aime que la brume rapproche et ferme l'horizon, que le brouillard noie les formes incertaines des collines. J'aime que les nuages floconneux rasent le sol, couvrent la terre d'un manteau grisâtre, où seules les choses du tout premier plan s'efforcent à quelque netteté de contour. J'aime que les sentiers détrempés se perdent dans des bois abreuvés d'humidité, que les lourdes gouttes tombent des arbres avec un bruit musical et doux. J'aime que le givre attache des guirlandes aux rameaux noirs, constelle de diamants les touffes d'herbes jaunies. J'aime que la rivière coule, pâle et douce et sans bruit, sous un ciel inerte. Car c'est dans les paysages baignés d'une lumière discrète et amortie, que l'adorable silhouette de ma petite fiancée se précise le mieux. Oh ! comme je la vois alors, avec sa longue jupe, sa jaquette de chinchilla, sa toque mignonne. Je ne puis me figurer Lucie en claires toilettes d'été.

Mes endroits préférés sont ceux qui nous ont vus le plus souvent, le petit pont de pierre avec sa croix en fer rouillé, la boucle de la rivière où veillent les Jumeaux, les deux géants débonnaires. Je vois Lucie accoudée à la rustique balustrade, je la vois qui trotte le long de l'eau, enjambe les racines à fleur de terre, sa longue robe si joliment ramassée. Toutes ses attitudes, tous ses gestes, je les vois.

Et le soir, quand je rentre, l'esprit rasséréné, l'âme remplie de choses douces, les lumières des maisons que la buée agrandit, m'accueillent d'un clignotement amical. Je me rappelle alors les soirées d'autrefois, sous la lampe, je me rappelle tout ce qu'elle a

dit, toutes ses petites phrases pressées, d'un rythme si exquis. Et je l'entends chanter, j'entends sa voix grave, voilée, comme lointaine, d'un timbre si rare, qui fait frissonner. Chaque note de la mélodie, chaque syllabe du texte, je les entends distinctement.

Et, pour terminer la journée par les regrets les plus poignants qui soient, je relis ses lettres, l'une d'elles surtout, la seconde en date, appréhensive jusqu'à la prophétie :

« Quand je pense que je ne serais pas là quand les » nids s'éveillent et s'emplissent de chansons, quand » les fleurs haussent leur petite tête au-dessus du » gazon, avec un air d'être curieuses, de guetter » quelque chose, quelqu'un peut-être... »

Et ne crois pas, Fernand, qu'en lisant cela j'aie atteint la limite de la souffrance possible! Non, la lettre continue :

« Vous est-il déjà arrivé, ami, de voir, dans une » grande salle de fête, un petit arbre, un petit sapin » enrubanné de jaune ou de rose? L'éclat des lustres » a beau faire rayonner les visages, resplendir les » joyaux, le petit arbre s'absorbe en lui-même, ne » pense qu'à la pénombre de sa forêt bruissante. La » salle a beau s'emplir de chants, de cris joyeux, le » petit arbre frissonne et doucement penche la tête » pour mourir, si discret, si résigné. Il est cruel » d'arracher les petits sapins à leur forêt natale pour » les transporter dans les villes meurtrières. »

La fête est finie maintenant, l'éclat des lustres éteint, la musique réduite au silence. Il fait froid dans la salle, et il n'y reste, par terre, que le petit arbre meurtri, piétiné. C'est moi qui ai fait mourir cette frêle plante déracinée, moi qui avais accepté de la défendre contre les intempéries. J'ai beau me dire qu'il n'est au pouvoir d'aucun homme d'esquisser d'autres gestes que ceux qui lui sont imposés par le destin, je sanglote éperdument, je me sens criminel et misérable.

Et pourtant, si j'avais la certitude de conservre ces souvenirs, pour torturants qu'ils soient, la vie serait encore possible. Mais hier j'ai eu un avertissement, si terrible que le sang s'est arrêté dans mes veines.

C'était le premier jour ensoleillé de l'année, et j'ai été saisi d'un inexprimable désespoir quand j'ai reconnu que, dans cette insolite clarté, l'image de ma petite Lucie s'était évanouie. J'ai couru à sa recherche comme un fou.

Au bout de la ville, près du pont de pierre, un étroit sentier se détache de la grand'route, grimpe lentement vers un escalier abrupt, taillé à même le versant rocheux de la montagne. Combien de fois cet escalier a-t-il retenti des rires et des petits cris de Lucie! Par les temps d'humidité, elle craignait de perdre pied sur les marches gluantes, polies par l'usure, s'agrippait aux branches des noisetiers. Comme elle paraissait grande, alors que sa longue jupe traînait le long des marches!

Mais hier, sentier et escalier étaient envahis par le soleil, et là encore, l'importune lumière avait dissipé l'image de ma blanche idole. Pour la première fois depuis des semaines, je suis rentré navré, accablé par la vie.

C'était aujourd'hui l'anniversaire de Lucie, et je ne saurais te dire avec quelle gratitude j'ai vu que le temps était couvert. Le ciel était tout bas, un ciel de plomb, impénétrable à l'odieux soleil. Et dans la vallée, exquise de mélancolie, où l'Ourthe se glissait, songeuse, entre les pierres erratiques, et dans la boucle où les Jumeaux, engourdis, semblaient perdus de rêve — partout, partout j'ai trouvé ma petite Lucie fidèle au rendez-vous.

Mais je ne me fais pas illusion. Ce n'est qu'une trève. Et je ne vois que trop clairement ce qui va arriver.

Dans le soleil grandissant, la chère image pâlira un peu plus tous les jours. Et quand, en sa haine triomphante, il aura bu toute la vapeur, dissipé tout le brouillard, il ne restera, pour mon cher fantôme blanc, d'autre abri que ma mémoire. Hélas, cet abri-là n'est pas non plus inviolable. La mémoire humaine est courte. J'aurai beau me cramponner à mes souvenirs, l'oubli viendra, fatalement. Et si, pour l'heure, je vois encore nettement la chère silhouette, les détails, déjà, perdent de leur précision.

J'éprouve une certaine difficulté à me rappeler les fossettes des joues, les ailes frémissantes du nez mignon Je ne vois presque plus la bouche, l'oreille nacrée. Je ne sais déjà plus la couleur des longs cils ! C'est ainsi que toute la gentille frimousse va continuer de s'effacer.

Alors je me lasserai de cet inutile effort. Je prendrai l'habitude de penser à autre chose. La gaîté me reviendra, et mes amis m'en féliciteront. La vie, la vie hideuse et vorace reprendra le dessus, comme on dit. De nouveau je m'assiérai à des tables bien servies, en société d'aimables compagnons. Une sensation de bien-être me pénétrera et je rirai de bon cœur aux traits d'esprit des convives. Je redeviendrai ce que je fus jadis, un philosophe. Et finalement, insouciant, à pas rapides et joyeux, je parcourrai les routes de la vie en chantonnant quelque scie de café-concert. Je deviendrai pareil au commandant !

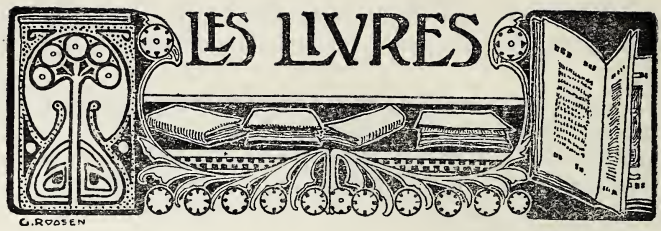
Eh bien, non, cela ne sera pas ! J'aurais accepté, sans une plainte, les pires déchéances. Sans murmurer, je me serais laissé dépouiller de ce qui fait le charme et la beauté de l'existence. Mais vivre sans le souvenir de Lucie, cela, non, je ne puis.

Ce soir, dans la solitude et le silence qui entourent la maison, j'ai lu une dernière fois ses lettres et, comme toujours, la rancœur s'est déposée, l'amertume s'est dissipée. Il ne reste plus, au fond de mon âme, qu'un acquiescement absolu à l'acte, désormais inéludable. Demain, peut-être, le soleil luira. Il peut venir maintenant. Il n'y aura plus de demain, ni pour moi, ni pour elle.

Quand tu recevras cette lettre, mon cher Fernand, tu accourras, je le sais. Tu trouveras toutes mes affaires dans un ordre parfait. Tout est réglé, minutieusement.

Adieu Fernand, adieu !
SYLVAIN.

CARL SMULDERS.



CONTEURS DE CHEZ NOUS

(Un vol. in-8o. Illustr. hors texte de Franz Gailliard. 3 fr. Association des Ecrivains Belges.)

Dix écrivains belges ont choisi dans leur œuvre chacun un ou deux contes d'une inspiration particulière. L'excellent peintre F. Gailliard a composé dix planches de superbe et exacte interprétation graphique. Le camarade Georges Rency s'est — comme d'habitude — dévoué totalement pour la mise sur pied laborieuse de l'entreprise. L'imprimeur Dewarichet a apporté tous ses soins à une exécution matérielle luxueuse autant qu'élégante. Et voilà les *Conteurs de chez nous* prêts à conquérir le succès qu'ils méritent.

Je ne dirai rien évidemment des quelques vingt histoires amusantes, pittoresques, légendaires, puériles, sentimentales, spirituelles qu'ont écrites Léopold Courouble, Louis Delattre, Eugène Demolder, Maurice des Ombiaux, Georges Garnir, Hubert Krains, Georges Rency, Hubert Stiernet, Gustave Van Zype, ni même de celles qu'a cru devoir y ajouter Paul André.

Lisez-les et vous en penserez par vous-même tout le bien — ou tout le mal — qu'il faudra.

Et j'ose croire que l'excellente opinion qu'en fin de compte vous concevrez de ce livre vous fera réserver bon accueil à ceux du même genre qui le suivront. Car il est évident que la publication actuelle n'est que le début d'une série.

L'Association des Ecrivains belges poursuivra l'œuvre qu'elle vient d'inaugurer si remarquablement et tous nos conteurs auront leur tour ; ils ne pouvaient naturellement tous trouver place dans un premier recueil ; mais, pour ne citer que quelques-uns de ceux qui ont excellé dans ce genre de conte et de la nouvelle, Arthur Daxhelet, Sander Pierron, Eekhoud, F. Mahutte, Mockel, Ed. Ned, Marius Renard, Blanche Rousseau, Marguerite Van de Wiele, Aug. Vierset, G. Virrès et d'autres, alimenteront pas mal de volumes analogues.

Mais ce que je voudrais souligner ici, c'est l'orientation nouvelle et pleine d'intérêt que les dix collaborateurs des *Conteurs de chez nous* ont voulu donner à leurs efforts en vue de solliciter l'attention du lecteur belge et particulièrement de gagner la faveur des mille petits amis, inconnus mais précieux, encore captifs aujourd'hui sur les bancs des écoles. C'est la génération de demain qui fera le sort illustre ou bien obscur de celle d'aujourd'hui. L'avenir des Lettres belges dépend de l'estime qu'auront pour elles les juges qu'on leur prépare. Les contes du volume dont je vous parle s'adressent à ces écoliers de douze à quinze ans que le charme d'un aimable récit peut déjà séduire quand il est fait en une langue aisée, claire, vive, musicale et parée.

L'Association des Ecrivains belges a accompli auprès des administrations compétentes les démarches les plus actives. Déjà le Gouvernement et la Ville de Bruxelles ont souscrit un nombre considérable d'exemplaires des *Conteurs de chez nous* et les destinent aux bibliothèques scolaires et aux distributions de prix. Le Conseil de perfectionnement inscrira probablement l'ouvrage au nombre de ceux qu'il recommande.

Il faut signaler surtout la sympathie précieuse avec laquelle le nouveau Ministère des Sciences et des Arts a accueilli cette manifestation collective d'un groupe de nos littérateurs. Elle est la première par quoi, dès son avènement, un ministre artiste et bienveillant, conseillé par un entourage extrêmement favorable à notre cause, a voulu signifier qu'il entendait aider de tous ses moyens officiels et personnels à la réalisation des desiderata formulés il y a un an dans le Vœu des Ecrivains dont *la Belgique Artistique et Littéraire*, et ensuite *l'Association* prirent l'initiative.

Des quatre points essentiels examinés dans cette pétition, qu'est-il advenu à l'heure présente? Assez pour que sans plus de retard, s'il le veut, un ministre éclairé et juste acquierre des titres inestimables à la reconnaissance de notre vaillant monde littéraire.

On sait le chemin qu'a fait, en effet, l'idée d'une Académie ou d'une Classe des Lettres dont les derniers adversaires ne sont plus que de rares et obscurs pêcheurs en eau trouble de la polémique vaine et grossière à tout prix.

L'encouragement et la protection aux écrivains et aux œuvres se traduisent en toute occasion, — telle celle de l'actuel patronage des *Conteurs de chez nous*.

Le théâtre des auteurs belges et le théâtre d'application si

souvent réclamé recevraient, nous sommes en mesure d'en donner l'assurance, un appui capable de satisfaire les souhaits les plus légitimes.

L'enseignement littéraire enfin sera l'objet, s'il ne l'est déjà, du soin le plus attentif. Nous n'en voulons pour preuve que le choix dont il paraît que M. le Ministre Descamps-David va s'honorer en honorant celui qui en sera l'objet et en honorant nos écrivains nationaux. C'est l'un des plus sympathiques de ceux-ci, en effet, à ce qu'on dit, qui serait appelé, à la satisfaction et à l'orgueil de tous ses confrères, à prendre, à l'Université de Gand, la succession de M. Discailles dans la chaire de Critique et d'Histoire de la Littérature française. La candidature d'un écrivain réputé, conteur et critique, lequel est, en outre, un des plus distingués des professeurs de notre enseignement moyen, ne peut, en effet, que rallier la double approbation de ses pairs de la pédagogie et des Lettres.

Voici tous symptômes — mieux : toutes manifestations, de précieux augure et de nette signification. Dans les classes, en famille, on va lire des pages de ces écrivains jusqu'ici frappés d'ostracisme si pas tenus pour funestes.

Ce succès incontestable n'est pas absolument isolé d'ailleurs, et tandis qu'il s'affirme, nous apprenons que M. A. Sluys, le savant directeur de l'Ecole normale de la Ville de Bruxelles, prépare un Livre de lecture à l'usage des classes primaires et moyennes dans lequel ne trouveront place que des morceaux choisis dans les œuvres de nos écrivains nationaux.

C'est M. Sluys lui-même qui nous disait récemment combien nous étions arriérés et injustes dans cette question de protectionnisme littéraire. En Néerlande, en Suisse (pays trilingue cependant), au Brésil, au Chili, en Argentine, les livres scolaires sont composés avec la collaboration des prosateurs et poètes nationaux.

Une semblable injustice préside à la composition des bibliothèques publiques : celles-ci dépendent des communes. Dans les provinces du nord elles possèdent les œuvres des littérateurs flamands ; pourquoi rares sont celles, en Wallonie, qui possèdent les livres des littérateurs belges de langue française ?

Certes les administrations publiques, les commissions chargées des achats, et les auteurs eux-mêmes encore moins, ne sont pas entièrement responsables de cet ostracisme ou de cette ignorance. Les éditeurs sont les plus grands coupables.

Il est incontestable que nous n'avons aucun éditeur littéraire

en Belgique. A peine avons-nous des libraires. Pour celui qui, comme nous, a eu et a chaque jour de fréquentes occasions de voir de près la façon dont s'opère le semblant d'édition et de lancement, et surtout la déconcertante et négligente fantaisie des dépôts, mises en vente et relevés de comptes, rien n'étonne du débit à peu près nul de nos livres. Une œuvre d'écrivain belge, éditée et mise en vente à l'étranger, dans un pays où l'auteur n'est pas personnellement connu, où il l'est en tous cas beaucoup moins que dans le sien, sera répandue à beaucoup plus d'exemplaires que si elle portait une firme belge quelconque.

Pour rester par exemple dans le seul domaine de la vente aux écoles, il suffit de signaler ce fait typique : Chaque année les chefs de nos grands établissements d'instruction sont assaillis par les visites des employés des maisons d'édition de Paris, de Néerlande, voire d'Allemagne. Ils reçoivent des quantités considérables de catalogues et de volumes spécimens. Jamais — en ce qui concerne les œuvres littéraires, sauf celles en langue flamande — ces mêmes directeurs ne voient un représentant d'éditeur belge ou ne peuvent compulser un catalogue où figureraient les noms de Lemonnier, de Verhaeren, de Picard, de Demolder, de Giraud, etc.

Tout est à faire, nous le répétons, dans cette voie de l'efficace diffusion de nos belles œuvres littéraires de langue française Quelques-uns donnent courageusement l'exemple. Ils seront suivis si l'on veut bien les seconder. Les administrations publiques, les écoles, le public comprendront la signification haute et louable de leur effort et y applaudiront.

PAUL ANDRÉ.

Léon Wéry.

LE STYLITE

(Un vol. in-18 à 2 francs. — Association des Ecrivains belges.

« D'habitude, l'esprit trouve en lui sa propre allégresse et se satisfait d'intentions. Avant même que l'acte qu'il médite se soit esquissé dans les nerfs qu'il gouverne, il en a déjà épuisé toute la bonté ; il en a perçu l'attitude, le sens, l'influence, les fins et la vertu ; il l'a déjà vécu... La réalité ne lui procurerait aucune volupté qu'il ne connaisse. Au contraire : une désillusion, peut-être ! »...

Ces lignes, qui terminent le livre de M. Léon Wéry, sont sans doute une profession de foi, et il m'a semblé y voir un dernier trait d'ironie contre soi-même de la part d'un auteur au moment de se séparer d'une œuvre qu'il portait en lui depuis longtemps.

Pourquoi le stylite est-il descendu de la colonne, sur laquelle il se complaisait jusqu'à ce jour à rêver toujours, croyait-on, sa littérature? Ou si c'est le vent qui traîtreusement souleva et éparpilla ces pages dans lesquelles, sous une forme condensée et polie à souhait, quelque chose est resté de ses longues méditations?

Le Stylite est un manuel de la vie en volupté, ou encore c'est le bréviaire du parfait ironiste. La seule joie réelle, aux yeux de M. Wéry, est celle de penser. Mais, pour la goûter, il faut penser solitairement, disséquant minutieusement et dissociant les idées, afin de n'en être pas dupe. Hermétiquement clos au monde, maîtres de nos cogitations, pratiquons l'ironie...

L'ironie, ici préconisée, est esthétique, peut-on dire, sans entendre envisager par là ses possibilités de répercussion dans l'art, lequel est extériorisation. Mais laissons notre philosophe la définir.

« Imaginez un art particulier, affranchi des exigences psychologiques de l'expression, un art « rentré ». L'œuvrier en serait unique spectateur, et le créerait pour sa seule allégresse intérieure, dans l'insouci complet des lourdes sentimentalités des foules, de leurs inerties de compréhension et de leurs aspirations moralistes... Il pourrait résumer en lui-même plus de vies que n'en contiennent tous les drames et tous les livres. Patient découvreur des causes, minutieux analyste des larmes, des passions, des joies, des enthousiasmes, des héroïsmes, il démonterait, avec des curiosités d'enfant opérant l'autopsie d'un jouet, des mécanismes humains. Toute son émotion viendrait de les reconnaître joliment compliqués, un peu déconcertants aux premiers essais ; toute son émotion viendrait d'une sorte d'ivresse de l'esprit à se sentir souple, aiguisé, subtil, à se reconnaître des finesses et des élégances de scalpel, des délicatesses infinies de pénétration des mentalités et des âmes...

» L'ironie devient aisément, avec un peu d'application, un mode de vivre. Elle se trouve fort libre et très à l'aise dans tous les milieux sociaux, ne craint ni la bonne ni la mauvaise fortune, s'accommode des situations humbles aussi bien que des préjugés de caste...

L'ironiste devient un dramaturge de la vie même. Il produit ses comédies au cœur des réalités. Par d'habiles suggestions, il établit des caractères, noue des intrigues entre les personnages de son choix, précipite des dénouements tragiques ou grotesques, devient un destin clairvoyant et impassible. Des hommes, près de lui, ont passé, fantoches traînant leurs fils moteurs sur le pavé. Il a saisi ces fils et voici qu'il les tend au bout de ses doigts, les agite à son gré, devient l'Aventure, devient le Présent et l'Avenir. Il est l'impressario d'un théâtre de marionnettes merveilleusement automatisées par sa fantaisie... Il joue avec la Vertu, avec l'Héroïsme, avec l'Amour, avec la Mort,.. Solitaire par l'esprit, solitaire par l'action, il s'est élevé jusqu'à communier intimement avec la vie. Il est au plus haut degré d'esthétisme : son ironie se mue en extase. Il est un Dieu ! Les Dieux, ces grands solitaires, ne sont-ils point des ironistes ?... »

La méthode est, me semble-t-il, clairement exposée dans ce passage. Elle restitue, de l'avis de l'auteur, toute sa valeur et toute sa saveur à la vie : elle permet à qui l'adopte de pratiquer et d'admirer l'héroïsme quotidien, tandis que le spectacle du monde devient pour lui une source de voluptés spirituelles sans fin.

Mais il faut lire les pages de M. Léon Wéry. Elles gardent, sous la distinction d'un style ferme et châtié, le goût âpre et amer d'une pensée un peu farouche et triste.

ARTHUR DAXHELET.

Jean Laenen.

CŒUR DAMNÉ.

Roman, préface de PAUL ANDRÉ (1 vol. in-18 à fr. 3.50. Edit. de *La Belgique Artistique et Littéraire*).

La lecture du roman de Jean Laenen a fait lever en nous de tendres souvenirs : En nous reportant soudain à quinze années en arrière, il nous prouve impérieusement que nous vieillissons... Et cette constatation que nous faisons pour la première fois, n'est-elle point pleine d'amertume ? Le *Cœur damné* est le livre de début de notre ami ; mais le véritable début de l'auteur remonte à 1892, époque où il collabora à cette chère et éphémère *Revue Rouge* que Herman Dons, l'excellent chroni-

queur parlementaire de l'*Indépendance belge*, caché alors sous le pseudonyme de Paul Sainte-Brigite, et moi nous avions fondée, et qui préluda au *Coq Rouge* de combattive mémoire. Que sont devenus tous ceux qui écrivirent, pendant les deux années de sa courte vie, dans ce périodique dont l'existence bruyante mais défunte constitue un petit chapître intéressant de l'histoire de la renaissance littéraire en Belgique? La voix de la plupart s'est tue. Paul Janssens est le seul pourtant qui soit mort, lamentablement, au Congo. Et ses féaux ont ravivé sa mémoire en publiant ces belles *Pages Posthumes* où, pour la première fois, un poète troublé a évoqué la navrance sauvage des paysages de notre noire colonie.

Mathias Robert, le caustique et sarcastique humouriste, a perdu son inspiration, mais continue sans doute par le monde à brasser sa douce mélancolie. Lucien Jottrand, après avoir écrit des pages d'art, est retourné tout à fait à la peinture. Louis Dumont, qui signait Jean Brézal, s'est mué en l'abstrait et un peu singulier Louis Dumont-Wilden. Henry Le Bœuf est devenu Henry Le Bœuf-Thys. Toutefois les préoccupations de la haute finance n'auront pas effacé en lui la joie calme des heures où il rédigeait ces subtiles et élégantes dissertations théâtrales et musicales qui nous promettaient un critique d'avenir. Et Joseph Desgenets, absorbé par le journalisme quotidien? Et Charles Frappart qui, au barreau de Namur, semble avoir tout à fait oublié qu'il cisela jadis des sonnets exquis, notamment ces fiers *Navigateurs* dont la nef

... porte, mâts élevés en défi vers les nues,
Sa lourde cargaison de héros fabuleux.

Et Géo Mauvère, tout à fait plongé dans la pharmacie! Et Rodrigue Sérasquier, et Georges Touchard... Mon Dieu que tout cela est loin déjà et combien cela aussi évoque l'ardente tenacité de notre belle jeunesse aux chaudes illusions, aux tapageuses audaces. On est nombreux ainsi à participer au départ; mais à mesure que s'allonge le chemin, les défections se multiplient et bientôt on constate qu'on n'est plus que quelques-uns à poursuivre le voyage.

Jean Laenen avait pris un chemin de traverse; l'apparition de son livre nous prouve que s'il s'est attardé il est cependant revenu à la bonne voie. Souhaitons qu'il y accélère son allure. Sans regagner le temps perdu, il a conservé assez de cette

fougue et assez de cet idéal dont il était si prodigue à vingt ans, pour nous donner d'excellentes pages. En ce volume initial, que notre camarade Paul André a orné d'une délicate préface attentive, les défauts abondent; il est cependant une œuvre pleine d'un charme simple qui naît de la sincérité souvent naïve avec laquelle est contée l'histoire nullement compliquée choisie par le prosateur. C'est l'aventure d'un instituteur épousant la grisette Séra, qui fut sa maîtresse et qui lui donne un enfant. Ils seraient presque heureux si un incendie, éclaté dans leur logis, ne venait rompre soudain. par ses conséquences imprévues, la paix presque satisfaite de ce ménage sans passion : Les yeux de Claude Verdammt — *verdammt* est le participe passé flamand du verbe damner — blessés par la fumée pernicieuse, se ferment insensiblement à la lumière et connaissent la douleur des ténèbres définitifs.

Assurément, la langue de Jean Laenen pourrait être plus recherchée, plus correcte, plus française, en un mot. Elle manque de distinction et l'écrivain s'est peu préoccupé de lui donner de la couleur. De là de la monochromie et de la lourdeur, des expressions sans choix et des termes souvent peu adéquats aux situations. Il semble que l'auteur ait esquissé mentalement son récit en flamand et l'ait ensuite écrit en français, en se contentant de lui trouver une transposition correspondante mais nullement précise. L'action est hachée et on a la sensation que les différents chapitres, insuffisamment raccordés et associés, sont plutôt des annotations pour une étude plus développée et plus considérable. Mais l'on s'intéresse aux personnages et l'on s'éprend d'une pitié très douce pour ce maître d'école, lequel est aussi un écrivain, dont la destinée est plongée par l'épilogue dramatique dans un inconnu aussi obscure que la nuit où le plonge à jamais sa cécité. Ce premier roman n'est donc qu'une esquisse. Le second, que Jean Laenen ne manquera de nous donner, montrera dans l'action un esprit plus équilibré, une évolution plus nuancée et plus harmonieuse, et les héros nous offriront un dessin moins flou de leurs silhouettes.

Ce qui est réussi dans cette longue nouvelle, et qui est même un peu la raison pour laquelle Laenen l'a écrite, c'est le cadre, l'ambiance des figures; il y a là quelques jolis coins de «Malines-la-Morne», où les premiers épisodes se déroulent, qui révèlent un observateur possesseur d'un délicat sens pictural et pittoresque. Nous avons aussi souligné des passages où se retrouvent, sous l'incrédulité notoire de l'athée romancier, les

préoccupations mystiques dont il avait fourni des preuves il y a quinze ans quand il publiait ces très religieuses et langoureuses pages intitulées : *Amour* et *Noël*. Au fond des cœurs les plus affranchis subsiste ainsi quelque chose des illusions que notre enfance a puisées à l'éducation maternelle. Recommandons maintenant à Jean Laenen de se montrer plus difficile pour lui-même en châtiant sa langue davantage.

Henri Liebrecht

LE MASQUE TOMBE

(Un vol. in-18 à 3 fr. 50. Lebègue et Cie, édit.)

On ne peut adresser reproche pareil à Henri Liebrecht, dont *Le Masque tombe* se distingue tout d'abord par la pureté du style. On a la certitude joyeuse, dès les premières lignes, que l'auteur des *Fleurs de soie* a la volonté de ne point permettre qu'on doute de sa parfaite connaissance du français. Son roman est d'une écriture remarquable, très latine, très claire et qui, par son excès même de la correction, n'est pas sans confiner parfois au maniérisme et souvent à la monochromie. Ce style est donc impersonnel, puisqu'il est uniquement basé sur l'application des règles. Il n'a point d'éclat et ce qui fait son charme c'est sa constante pureté, pureté qui serait celle d'un cristal dont l'écho n'aurait pas de musicalité et dont la matière ne décomposerait pas la multiple coloration du soleil. Félicitons le jeune auteur de cette tenue élégante et distinguée et souhaitons-lui de conquérir un jour cette couleur qui, en relevant la netteté classique des lignes, accorde la vraie originalité à ceux qui la découvrent... *Le Masque tombe* ajoute une unité à la bibliographie déjà multiple de ce domaine où s'aiment actrices et dramaturges. Bien avant Jacques Ferneuse, des écrivains de théâtre ont aimé des Gilberte Dauvron. Et maints d'entre eux aussi, ayant eu l'illusion d'aimer en elles les interprètes de leurs œuvres plutôt que les femmes qu'elles sont en réalité, ont vu tomber le masque tôt ou tard... Henri Liebrecht renouvelle donc une aventure qui nous est familière, et sa seule excuse est d'en avoir tiré l'occasion d'un long, d'un très long développement psychologique, relativement peu fait pour séduire le lecteur, puisqu'il n'intéresse avant tout que l'auteur, celui-ci ayant cru généraliser un type en enregistrant les sensations de son propre individu.

Ferneuse, le très jeune auteur de *La Bourrasque*, s'éprend donc de Gilberte Dauvron, qui incarne sur la scène son héroïne principale. Le contraire de cette communion semblerait presque anormal pour qui connaît les mœurs des coulisses. C'est un incident simplement logique... Mais ce qui n'est pas logique, c'est que Henri Liebrecht ait supposé devoir y prendre le prétexte d'une analyse exclusive de son cœur et de son esprit, nous narrant par le détail les impressions inquiètes de son héros qui paraît retourner à plaisir son âme en tous pour se tarabuster sans repos. Certes, un amoureux comme celui-là est ennuyeux, et nous trouvons peu de joie à participer à toutes les sensations que l'écrivain découvre en lui à travers ses intimes sensations, celles-ci nées d'une imagination abondante. C'est là une façon de méthode expérimentale que d'autres ont appliquée à des personnages plus « naturels », moins abstraits et vivant d'une vie plus certaine et plus impulsive. Les êtres qui en sont toujours à se tâter le pouls oublient de percevoir tout ce qui vibre autour d'eux en ne songeant qu'à faire la dissection de leur propre corps. Ils poussent l'égotisme tellement loin que Maurice Barres lui-même les trouverait impossibles...

Assurément, Henri Liebrecht a dessiné son dramaturge avec finesse, sinon avec énormément de ressemblance. Ce n'est pas un portrait, c'est une effigie morale, attendu que les traits physiques en sont rendus irréels, insaisissables par le manque de caractère. Sa personne est aussi flottante que sa volonté. La vie est-elle donc un problème incessant et chaque minute doit-elle trouver sa justification pour que l'on s'observe constamment, pour que nos yeux regardent toujours en nous-mêmes, dédaigneux de ce don qui leur a été dispensé de contempler tout ce qui est devant et autour d'eux? Si nos prunelles sont faites pour guider nos réflexions dans leur voyage au mystérieux pays de nos pensées et de nos comparaisons, la nature aurait dû nous faire naitre aveugles... Et si la langue de Henri Liebrecht est si grise, si terne, n'en faut-il pas particulièrement chercher la cause en ce fait que l'écrivain est indifférent à l'harmonie colorée de monde qui ne trouve en lui aucun parallèle?... L'univers pittoresque se marie toujours avec l'univers spirituel.

Chaque action, chaque parole sont pour Jacques Ferneuse comme autant de problèmes auxquels il veut trouver la solution. C'est un système qui lasse. Ce que le verbe raisonner, ce que le substantif raison se rencontrent dans ces deux cent vingt pages toutes psychiques, est inconcevable. Je ne sais pourquoi

le titre de la pièce *La Bourrasque* nous fait nous rappeler le beau roman de Victor Clairvaux : *La Tourmente*, paru en 1903 aux éditions de *La Plume*, un roman trop peu connu et qui est une œuvre dans la haute acception du terme. Est-ce parce que le héros de Clairvaux, Henry Ravel, a écrit également une comédie, *La Dupeuse?* Peut-être. Et c'est même un peu l'appellation que, dans son cerveau, Jacques Ferneuse pourrait donner à cette actrice dont il s'amuse a renouer si souvent le masque impossible à se maintenir sur un visage si mobile... Cet Henry Ravel aime, ainsi que Jacques Ferneuse, mais incidemment, une comédienne, bien que sa grande passion soit inspirée par une femme du monde. Les deux types de dramaturges procèdent presque d'une identique conception; pourtant Ravel vit plus judicieusement la « comédie sentimentale » qu'il a jouée avec celle qu'il adorait et qu'il cesse de chérir en vertu de considérations tout étrangères à son amour et à l'essence de cet amour. Ce qui fait de Henry Ravel un homme véritable, c'est qu'il participe à la vie véritable, c'est que la vie n'est pas pour lui ce qu'il voudrait qu'elle fût mais bien ce qu'elle est, alors que Jacques Ferneuse ne conçoit la vie qu'à la manière d'un être uniquement désireux de retrouver partout sa propre image. Et l'on se convainc aussi que Liebrecht a fréquemment songé à Charles Demailly quand il concevait la psychologie du héros de son nouveau roman, qui manque de nerfs et de muscles.

Il en résulte une absence d'émotion qui accentue la monotonie d'une affabulation excessive et d'une action toute relative; le si troublant roman de Victor Clairvaux laisse, lui, un souvenir poignant, le souvenir d'une œuvre d'art qui est bien dessinée, bien peinte et fortement sentie. Tandis que le tableau que représente le *Masque tombe* est seulement bien dessiné, peint en tons neutres et dépourvu d'émoi profond. Cela n'en reste pas moins un beau livre, d'une forme châtiée et nette, dont les dialogues sont menés d'une plume alerte obéissant à une idée subtile. Nous le répétons, il abonde en jolies observations sur les mobiles du cœur et de l'âme, notamment les lignes attendries cette fois où Ferneuse se souvient de l'affection d'une jeune fille de quinze ans qui est un peu la sœur de cette enfant qu'Hugo aima au Jardin des Feuillantines. Les pages, plus positives, où l'auteur nous mène à sa suite dans les milieux théâtraux, démontrent suffisamment qu'Henri Liebrecht, quand il s'aperçoit que ses yeux ne sont pas faits uniquement pour l'analyse intérieure, sait regarder avec curiosité, avec intérêt le décor de ses

personnages et particulièrement de cette moins abstraite que lui Gilberte Dauvron, artiste que Ferneuse aime, comme le dit exactement un des amis du héros « pour les illusions qu'elle te donne et surtout pour tout ce que tu mets en elle ».

Jean de Bosschère

ÉDIFICES ANCIENS. FRAGMENTS ET DÉTAILS.

(Un vol. illustré. Busschmann, éd. à Anvers.)

Jean de Bosschere est un écrivain d'art dont nous avons déjà, ici même, vanté les mérites. Cette fois il consacre une attachante analyse aux *Edifices anciens* d'Anvers, ville dont il semble vouloir devenir l'esthéticien favori. A vrai dire, la présente étude est moins un essai esthétique qu'un carnet d'archéologue. En effet, l'auteur passe en revue les monuments les plus curieux existant encore dans la métropole ou récemment disparus ; il le fait dans l'ordre chronologique, depuis l'époque romane jusqu'au XVIIIe siècle, d'une manière méthodique grâce à laquelle son livre est en sorte comme une brève histoire de l'architecture dans sa ville natale. Jean de Bosschere, qui aime les vieilles constructions, car elles parlent à son âme et caressent son sens poétique, décrit les monuments d'autrefois avec un plaisir qui transperce à travers toutes ses phrases et communique à ses descriptions le charme dont ne se revêtent jamais les sèches et froides descriptions. Pour lui, une chapelle, une prison, un hospice, une tour, un logis sont ainsi que des personnages, puisqu'il en tente presque une psychologie. Et quand il s'occupe des maitres-d'œuvre De Waghemakere et Keldermans, il évoque mieux leurs ouvrages : Eglise Saint-Jacques, Boucherie, Bourse, que leur propre individu, ce qui prouve qu'il préfère suggérer la physionomie des hommes à travers leurs créations.

De Bosschere a relevé ses descriptions de quelques renseignements historiques puisés chez Genard, Thys, Schayes, notamment; et ce qui ajoute à l'attrait de ce petit volume joliment édité, c'est la série de dessins précis et soignés qui l'illustrent abondamment et qui ont été tracés, nous apprend l'essayiste, par l'architecte T. De Grooff au cours d'une longue carrière. Ces dessins sont infiniment précieux; ils aident à suivre Jean de Bosschere dans ses dissertations plastiques et justifient plei-

nement l'admiration qu'il professe pour tant de splendides façades, tant de caractéristiques encadrements de portes, tant de curieux et typiques couronnements de pignons. Les *Edifices anciens* ne sont pas seulement un utile recueil de documents expliqués par un critique plein de délicate compréhension, recueil que consulteront avec fruit les futurs historiens d'art de la ville scaldéenne, mais aussi un plaidoyer en faveur de la conservation ou de la restauration — nous entendons : consolidation — de tant de beaux vestiges des époques révolues. N'est-il pas profondément attristant de constater combien, au cours des travaux « d'embellissement » de la ville qui se développait, on a jeté bas des constructions vénérables et originales qu'on aurait aisément pu conserver et qui eussent même été le principal, le plus pittoresque attrait des quartiers érigés à leur place ?

Quand on examine un vieux plan de la cité de Rubens, ce qui charme avec intensité, n'est-ce point cette véritable gerbe de tours et de tourelles que l'enceinte nouait dans sa ceinture de pierre ? Et dire que la plupart de ces constructions massives ou élégantes, autant de témoins impassibles des événements lointains et mémorables, ont presque tous été détruites au cours du siècle dernier, qui compte plus de vandales qu'on le pense !... Des études comme celles de Jean de Bosschere sont d'une nécessité considérable. Ils obligent les édilités à ouvrir, malgré eux, les yeux sur les trésors de la ville qu'ils doivent *administrer*, verbe qu'ils paraissent vouloir conjuger d'ordinaire à la lettre ; et cela leur permet encore de se désintéresser totalement de ce qui n'est pas strictemeut utilitaire. C'est le sentiment de beaucoup de municipalités modernes. La propagande entreprise par des écrivains tels que Jean de Bosschere est de nature à faire fléchir leur prosaïsme et à les rappeler à une conscience plus « générale » de leur rôle. « L'ensemble de ce travail, croquis et notice succincte, dit l'auteur des *Edifices anciens*, tend à hausser l'intérêt que l'habitant d'Anvers porte à sa ville natale ». Puisse cette excellente tentative trouver beaucoup d'imitateurs dans les autres villes anciennes de Wallonie et de Flandre.

Jules Berchmans

ÉTUDE SUR LES PAYSAGISTES FRANÇAIS ET BELGES AU MUSÉE DE LIÉGE

(Une brochure chez Desoer, à Liége.)

Ce ne sont pas seulement les œuvres décorant les rues qui

aident à embellir une cité et à la faire aimer. Les œuvres qui ornent les galeries publiques sont un apanage tout aussi admirable, et il est heureux qu'on loue leur beauté et qu'on en popularise le caractère. C'est ce que tente, pour les *Paysagistes français et belges au Musée de Liége,* un tout jeune écrivain : Jules Berchmans, un nom popularisé par maint peintre de talent. Jules Berchmans est le premier licencié ès-art sorti de l'Université de Liége. Son étude est même un travail de licence imposé. Et si ses condisciples de la demi-faculté d'archéologie marchent sur ses traces, l'école créée il y a trois ou quatre ans nous promet une génération prochaine d'excellents critiques, dont la science s'accordera avec le goût, choses qui jusqu'à présent, chez nous, ne se sont pas toujours conciliées. Jules Berchmans est d'ailleurs un véritable artiste et il achève, de façon brillante, ses études de sculpture à l'Académie royale de Liége. Il est très jeune, disons-nous, et par conséquent il manque d'expérience. Ses opinions sont fréquemment excessives, et quand il aura beaucoup vu, il modifiera maintes de ses idées, qui maintenant sont un peu les idées des auteurs qu'il a lus.

Quoi qu'il en soit, son opuscule est écrit avec clarté, en une langue nerveuse et colorée, et sans adopter une méthode quelconque d'analyse, il parvient à caractériser avec bonheur, si pas avec l'exactitude désirable, les catégories d'artistes dont il s'occupe. Assurément, les tableaux des maîtres français et belges, depuis 1830, qu'il a rencontrés au Musée de Liége ne lui permettent pas de donner à son essai les proportions d'une étude des écoles successives des deux pays. Et cependant, le nombre restreint de matériaux dont il disposait lui a permis de tracer un résumé de l'histoire de ces écoles, avec leurs tendances et leurs conquêtes, démonstration de l'esprit prévenu et sagace de l'auteur. Celui-ci prévient tout d'abord le lecteur en constatant que la collection de sa ville « constitue en quelque sorte un résumé — assez sec, il est vrai, — ou plutôt un memento succinct qui facilite l'évocation de très belles choses vues ailleurs, qui situe et précise nos admirations ». Nous trouvons arbitraire ce qu'il affirme plus loin, à propos du legs Donnay, que « les tableaux qui le composent rappellent les influences françaises, que, de tout temps, et en dépit de sa personnalité puissante, subit l'école belge de paysage, mais encore leur facture ». Certes, l'évolution de notre paysage peint a été associée à celle du paysage français ; mais leur destinée est différente. Et pour ne parler que des modernes, nous voudrions bien savoir ce qu'il y a de « français »

dans les créations de Franz Courtens, de Victor Gilsoul, d'Eugène Laermans, d'Albert Baertsoen, de Frans Hens, pour ne citer que quelques artistes d'un naturisme absolument original, voire local ?

Il est d'autres jugements excessifs dans cette étude. Peut-on, au sujet de Courbet, parler du « manque d'élévation de ses idées ? » Berchmans écrit fort cavalièrement de ce maître génial : « Il veut peindre ce qu'il voit et pas autre chose ; au fond, c'est parce qu'il est incapable de peindre ce qu'il sent ou plutôt de sentir ce qu'il peint ». Il changera d'avis quand il aura vu au Musée de Lille cette *Après-dinée à Ornans* où sont renfermées, avant la lettre, toutes les « idées » d'Eugène Carrière, et cette exquise et langoureuse *Femme nue* du Musée Mesdag, à La Haye. Le critique est plus juste en appelant Courbet « prosateur vigoureux ». Et puisque nous sommes dans la galerie Mesdag, tournons nos yeux vers ces vingt-cinq sobres et larges paysages de Daubigny pour donner raison à Berchmans lorsqu'il constate que le peintre parisien « fait pressentir l'impressionisme », mais pour nous permettre de lui apprendre aussi que rarement Charles-François Daubigny « poussait » ses toiles. Ses œuvres essentielles — voyez cet incomparable morceau qui est au *Stadsmuseum* d'Amsterdam — en sont des preuves indiscutables.

Il y a aussi des choses à reprendre dans les pages consacrées à nos compatriotes. Ainsi, l'admiration de Berchmans pour « notre grand Van Rysselberghe » nous semble démesurée, relativement à la simple estime qu'il professe pour Franz Courtens... Théo Van Rysselberghe est un *suiveur ;* un suiveur de talent, mais un suiveur tout de même. Et son art rigide, d'un luminisme superficiel, tout en formules voulues, n'a jamais vibré de la moindre parcelle de vie panthéiste qui anime les frondaisons du maître de Termonde. D'ailleurs, Berchmans, peut-être un peu trop influencé par l'enseignement de certains de ses professeurs, a une tendance à subordonner la matérialité d'une œuvre à sa sentimentalité, ce qui fait qu'il n'attache qu'une importance secondaire à ce qu'on appelle le morceou. Car, sans cela, pourquoi déclarer que « peu nous importe après tout les rugosités d'un tron d'arbre ? » Il ne nous est pas si égal que cela « que cet arbre soit un orme ou un hêtre, qu'il porte des glands, des pommes ou rien du tout » .. L'écrivain s'avance là sur une pente qui pourrait lui être funeste, s'il n'avait assez de force pour se ressaisir. Il changera d'avis, ne fût-ce que pour reconnaître plus tard qu'en faisant chanter la matière, on la poétise, comme

le fait pour de simples rugosités d'un tronc un maître comme Jan Stobbaerts, et que la différenciation de cette matière des choses est à la base même des œuvres définitives et émues. Renvoyons le jeune critique à Hobbema : Il découvrira que pour celui-là il importait beaucoup qu'un arbre soit un orme ou un hêtre, tout comme il importe, quand on peint la figure, que celle-ci soit un homme ou une femme.

Mais on nous répondra, sans doute, pour donner raison à notre auteur, que les Grecs ont sculpté d'admirables hermaphrodites... Dans la nature tout a une physionomie ; et si on confond ces physionomies, la nature perd son expression et ne parle plus que confusément à ceux qui la voient à travers des œuvres réalisées de façon si fantaisiste. D'ailleurs, Berchmans lui-même, un instant d'après, est amené à se contredire, quand il avoue « qu'il y a dans la nature non seulement ce qu'on voit et ce qu'on touche, mais encore ce qu'on ne voit pas et ce qu'on sent. » Et cette constatation est en somme le meilleur critérium que pourrait adopter le critique si bien doué dont nous discutons les idées. Ces idées sont souvent originales ; ainsi ce qui nous a aussi plu dans son étude, ce sont les curieuses considérations que lui suggère l'embryon du tableau, c'est-à-dire l'esquisse, dont « toute la valeur est dans les sensations qu'elle reflète ». Il y a là quelques annotations assurément personnelles ; il faudrait souhaiter que l'auteur des *Paysagistes français et belges* les reprenne quelque jour : en les développant, en faisant d'elles l'objet d'un travail spécial, il pourrait être amené à nous doter d'un essai intéressant de philosophie de l'esquisse, un sujet bien fait pour tenter un critique jeune et actif comme lui.

SANDER PIERRON.

Émile Verhaeren.

LA GUIRLANDE DES DUNES

(Un vol. — Deman, édit.).

Paul Adam, dit quelque part Remy de Gourmont, est un spectacle magnifique. L'épithète pourrait s'appliquer à Emile Verhaeren, qui présente avec l'auteur du *Mystère des Foules*, de multiples analogies.

Une impétuosité torrentielle, une dévorante ardeur lyrique, le souci constant des images éclatantes, une sauvagerie épique

et la glorification du monde moderne avec ses industries triomphantes, son commerce effréné et l'occulte trafic de ses banques, les réunissent en une fraternité spirituelle dont l'effort parallèle aboutit à une œuvre commune insolite et magnifique.

L'émotion soulevée par *La Multiple splendeur* tressaille encore en nous, qu'Emile Verhaeren publie un nouveau recueil consacré à la Mer du Nord.

Son génie frénétique s'y reflète apaisé et ce livre est comme une halte après les fatigues et les fièvres d'un long voyage.

Déjà, dans *La Multiple splendeur*, Verhaeren avait endigué sa fougue et l'on pouvait y pressentir une sérénité prochaine, qui se traduit aujourd'hui par les poèmes nobles et graves de *La Guirlande des Dunes*. Cette évolution était du reste logique.

Ainsi, aux rages enflammées des midis véhéments, succèdent les splendeurs tranquilles des crépuscules.

Ce nouveau livre n'ajoute rien à la gloire de Verhaeren.

Il confirme simplement notre admiration, et s'il est aisé de s'attarder à de complexes analyses de son œuvre passionnée, si l'on peut facilement en faire ressortir toutes les beautés, il est plus digne et plus méritoire d'en acclamer et en noter les tares, le prestige indicible et de saluer une fois de plus ce poète universel, traité de barbare par ceux qu'effarouche son verbe cabré parmi les étoiles, et vénéré, à l'égal des plus grands, par ceux qui n'ont point honte de s'agenouiller devant le Génie.

GEORGES MARLOW.

Horace Van Offel.

L'OISEAU MÉCANIQUE

pièce en 4 actes.

(1 vol. Bruxelles. — Ed. de *La Belgique artistique et littéraire.*)

LES INTELLECTUELS

pièce en 3 actes.

(1 vol. Bruxelles. — Ed. de *La Belgique artistique et littéraire.*)

M. Horace Van Offel vient de remporter le prix de littérature dramatique décerné par le comité du concours « Ostende-Centre d'Art ». Et c'est justice. Car voici deux bonnes pièces. Sans doute, elles sont déparées par-ci par-là par des fautes de style, des négligences d'écriture. J'ai ouï dire que

M. Horace Van Offel ne serait pas très pointilleux pour ce qui est de la belle forme française. Il en fait fi et il a tort. Je ne le lui pardonne pas. Ces réserves faites, me voici à mon aise pour louer le bel effort dramatique qu'il a réalisé.

« Il a, dit M. Louis Dumont-Wilden, rapporteur du jury d'Ostende, il a la vision de ses personnages, le pouvoir de les camper devant le spectateur d'un trait sûr et qui les peint; il a l'instinct du dialogue, et cette faculté de donner à une action dramatique l'atmosphère morale qui lui convient et par quoi seul on confère à l'œuvre théâtrale l'illusion de la vie...

» L'auteur a placé son action dans un milieu bohême qu'il paraît très bien connaître et qu'il a observé à la fois sans indulgence et sans pessimisme excessif. Il nous décrit la vie d'un jeune bourgeois d'Anvers, Paul Brander, qui, voulant conquérir la gloire littéraire, a cru devoir renoncer à tous les avantages sociaux que lui conférait la situation paternelle. Il s'est construit un idéal d'indépendance et de liberté qu'il tente de réaliser. Il s'est choisi librement une compagne, dont il a décoré l'âme, assez vulgaire, de tous ses rêves. Il s'est choisi des amis parmi ces indépendants qui, s'agitant en marge de l'art et de la société, arrivent à vivre de l'éternelle faillite d'un idéal qu'ils mettent d'autant plus haut qu'ils sentent confusément que l'impossibilité où ils sont de l'atteindre est leur seule raison d'être. Il s'est choisi une œuvre et un rôle, enfin, un rôle où il a mis beaucoup d'aspirations et pas mal de rhétorique.

» Les trois actes de M. Van Offel nous mènent graduellement à la banqueroute de ses espérances : mensonge de l'amour, mensonge de l'amitié, mensonge de l'art, mensonge de toutes les formes de l'idéal, — puisque la mort vient brusquement interrompre la carrière du frère de Brander, qui avait rêvé l'aventure marine et des joyeux départs à la conquête de la vaste terre.

» Et c'est alors que l'inventeur fou qui traverse la pièce, hanté par l'invention d'un oiseau mécanique, vient donner la philosophie de l'ouvrage. Il croit le voir s'élancer dans les airs, son oiseau, son rêve, son idéal, et quand on entre dans la chambre où il s'imagine l'avoir construit, quand on ouvre la sacoche où sont ses plans, il n'y a rien. Il faut louer M. Van Offel d'avoir su garder dans cet âpre pessimisme une sobriété qui ne manque pas d'élégance. Mais l'occasion, l'illustration d'un problème aussi grave paraît un peu mince. Les personnages qu'il nous présente sont un peu médiocres pour supporter d'aussi vastes angoisses.

» D'autre part, cette philosophie reste un peu confuse. Mais peut-être le caractère vivant des personnages et du milieu tout entier, la vérité d'observation que l'on y sent ferait-elle oublier au théâtre ces imperfections, comme aussi les incorrections de la langue ..»

On retrouve les mêmes imperfections et les mêmes qualités dans les *Intellectuels*. C'est ici l'histoire de l'arriviste littéraire, Georges Leplat, qui ne voit dans les lettres qu'un moyen de se hisser à la fortune et aux honneurs. Et il s'y hisse, ma foi, en passant sur le corps de ses amis.

Fabel, directeur de l'imprimerie commerciale et littéraire, édite une revue *L'Art National* où collaborent gracieusement les jeunes. Les temps sont durs, en Belgique, pour les revues littéraires. Celle-ci pourtant est une excellente affaire commerciale. C'est ce que George Leplat a deviné. Il épousera donc Marthe, la fille de l'imprimeur, jeune personne aussi « pratique » que son père et que son fiancé. Il l'épousera malgré Robert Fabel, un véritable artiste écœuré des charlataneries des jeunes et qui s'en va vers des pays lointains pour échapper à leur vie factice. Il l'épousera, malgré Raph, ce peintre poète que l'on tape continuellement de dessins. Celui-ci, en mourant, aura la naïveté de confier ses pauvres manuscrits à l'arriviste qui les publiera sous son nom. Robert, revenu de sa lointaine aventure reconnaîtra le dol et la fraude, voudra dévoiler le plagiat du mari de sa sœur et venger son ami mort; mais il a lui-même retrouvé une amie et, pour vivre en paix son tranquille bonheur, consentira à la lâcheté de se taire.

On le voit, c'est encore une philosophie pessimiste qui se dégage de cette seconde pièce.

Sans doute, jusqu'ici, la littérature belge a compté peu de Georges Leplat. On a loué souvent avec raison la belle conduite morale de nos écrivains, leur désintéressement, leur dévouement unique à leur art. Tant qu'il n'y eut que des horions à recueillir, il n'y eut pas de ces corsaires dont le seul souci est la gloire monnayée. Aujourd'hui que notre littérature s'est affirmée, qu'elle s'est imposée au public, le règne des épiciers de lettres va-t-il commencer? Il faut souhaiter que les Georges Leplat restent de rares et méprisés échantillons d'âmes cupides.

Pourtant des mœurs s'introduisent parmi nous, qui menacent de souiller la belle renommée de nos écrivains. A preuve ce factum anonyme qui fut envoyé récemment à la plupart des litté-

rateurs. Je le transcris ici, sans connaître d'ailleurs, et sans vouloir connaître à qui il s'adresse :

Incorruptible et dur Deibler de l'infini
Tour à tour fort gueulard et grand frotteur de manches,
Contre-seing du bon Dieu, bras droit de Jésus-Christ,
Belître, paltoquet, butor, batteur de planches.
Admirez tous, manants, mon complet d'Arlequin :
Plumes de dindonneau, képi d'agent de ville,
Caleçon de Hugo, gilet de Castelin,
Péplos abandonné par Monsieur Jean Delville,
Morceaux de juvénal, rogatons de Veuillot,
Oripeaux ramassés chez tous les vieux cabots.
Plus beau qu'un musicien de la maison Delhaize,
J'ose me comparer à un cacatoès.
Je suis dispensateur d'eau bénite ou de gadoue.
Voulez-vous de l'encens, voulez-vous de la boue ?
C'est six francs, c'est vingt francs. A moi, comte, deux mots.
Donnez-moi de l'argent puisque j'ai du culot !
Donnez ou gare à vous ! C'est pour ma tragédie !
Donnez, mes chers amis, votre gloire eu dépend,
Car j'octroie à qui veut, selon mon prix-courant,
Pour six francs du talent, et pour vingt du génie !
Si vous ne donnez rien, vous serez engueulé.
Je vis de bonne soupe et non de beau langage.
Moi, l'illustre poissard de l'immortalité,
Le plat-pied, le jocrisse et l'insulteur à gage.
A vos poches ! Morbleu ! Sinon, foi de tapeur,
Le mendiant obséquieux sera maître-chanteur.

Voilà le factum. Il est de mauvais goût. Mais surtout, il est anonyme. Et quel que soit celui à qui il s'adresse, je dis qu'il est vil d'attaquer sous le masque. Cela ne se serait pas vu, j'imagine, aux beaux temps de la « Jeune Belgique ». Ne croyez-vous pas, mon cher Van Offel, que ceci est un document intéressant pour l'histoire de nos intellectuels d'à présent ?

EDOUARD NED.

Au Musée moderne.

Exposition des Aquarellistes et Pastellistes.

Ainsi donc tant d'efforts n'auront pas abouti. Nulle part cet inattendu qui procure la vraie sensation d'art. Tout est habile mais conforme; nul de ces artistes n'a surpris, dans la nature, l'un de ses aspects demeurés secrets jusqu'à ce jour et l'on dirait vraiment qu'ils n'ont vu et regardé qu'à travers les interprétations de leurs aînés.

Est-ce donc qu'il est plus aisé de parfaire une toile correctement peinte et dessinée mais impersonnelle, que de créer la moindre chose nouvelle?

Tous ces peintres sont maîtres de leur métier; ils ont passé le temps des maladresses et des naïvetés, seulement ils peignent et dessinent comme tant d'autres et, chose moins louable encore, ils ont poussé le souci de l'imitation et de la conformité jusqu'à donner à leurs aquarelles l'apparence de la peinture à l'huile. Ils y ont gagné de la consistance, de la solidité, de la matérialité; par contre, ils y ont perdu cette légèreté, cette transparence et cette délicatesse qui faisaient le charme de l'aquarelle.

Qu'on se rappelle ce qu'était celle-ci, primitivement. Un dessin rehaussé de tons délicieux, comme une estampe teintée.

Plus tard elle s'enhardit, restreignant le rôle du dessin pour donner la prédominance à la couleur; mais la touche restait légère, couvrant à peine le papier.

Aujourd'hui les aquarellistes veulent nous donner le change; ils peignent d'abondance, en pleine couleur; ils empâtent — dirait-on volontiers, — comme leurs confrères de la peinture à l'huile et des yeux inexercés pourraient s'y méprendre.

Nous n'aurions point à le leur reprocher, car l'artiste doit rester maître de choisir son métier, si cette manière nouvelle nous avait du moins valu, soit un progrès, soit une vision encore ignorée.

Il n'en est rien.

A la place des tons, superficiels un peu — je le concède —

mais délicatement légers et joyeux, nous voyons aujourd'hui des modalités assourdies, presque ternes, mais prétentieuses et visant à la robustesse.

Jadis, l'aquarelle manquait généralement de profondeur, d'atmosphère, de fidélité dans le rendu de la matière, mais c'étaient, là, les défauts inhérents au procédé même et, le plus souvent, elle les rachetait par la légèreté et la transparence de petites touches inconsistantes et des lavis parcimonieux de couleur.

Ceci a disparu; les défauts seuls sont restés. L'œuvre paraît plate, toute en surface; le dessin, quelque habile qu'il soit, ne parvient pas à situer les choses à leurs places respectives et, pour toutes, la matière dont elles sont faites est la même.

Il serait peut-être téméraire de conclure que c'est au nouveau procédé que nous le devons, mais voilà! tous ceux qui l'ont adopté, tous ou presque tous, pêchent par le même défaut.

Autre remarque. Outre l'uniformité de métier, une même prédilection pour des sujets identiques pousse le plus grand nombre de nos aquarellistes à choisir et à n'aimer dans la nature que des coins pleins de pittoresque sans doute mais dont nous finirons par nous lasser : les vieilles maisons branlantes, les vieux quais délabrés, les ruelles en ruines et les ponts de pierre rustiques et provinciaux.

Par malheur, ces rues, ces quais et ces ponts de pierre conduisent tout droit au domaine de ceux qui en eurent la première vision.

Ceux-ci la réalisèrent d'ailleurs avec grand talent et je me souviens avec joie de la bonne surprise que nous eûmes quand les Thaulow, les Baertsoen, les Marcette et d'autres, nous en firent comprendre tout le charme intime et attristé. Mais les sensations trop souvent répétées s'émoussent et le temps est venu, n'est-il pas vrai? de chercher autre chose et ailleurs.

Voyez les ponts de L. Reckelbus, celui sous la neige surtout; il est vétuste à souhait, d'une poésie de province très intime; est-il mieux pourtant et plus inattendu que les admirables *Chalands sous la neige* de Baertsoen? Ceux-ci sont dramatiques, d'une tristesse pénétrante et c'est peut-être la plus belle œuvre que nous auront value les prédilections des peintres pour les vieux quais de ville. A moins de faire mieux encore, il est inutile de les refaire. D'autres, d'un art moins prenant, moins profond, rééditent Gilsoul. Et il en est ainsi d'un grand nombre.

Telles sont les réflexions que le salon doit avoir suggérées plus d'un de ceux qui vont aux expositions pour y trouver la divine et rare sensation de s'étonner, d'admirer et d'aimer.

Salon des Indépendants

Mme A. Van Damme. — Mlle Th. Van Hall. — Pierre Abatucci. — A. Bastien. — C.-T. Bernier. — A. Blandin. — R. Bosiers. — A. de Kat. — R. de Man. — L. de Smet. — J. Frison. — R. Heintz. — W. Jelley. — M. Jefferys. — F. Lantoine. — G. Latinis. — H. Leroux. — E. Marneffe. — H. Meunier. — R. Martinez. — G. Nauwelaerts. — A. Oleffe. — W. Paerels. — O. Petyt. — L. Roessingh. — H. Roidot. — M. Ruffin. — J.-B. Sprimont. —L. Thévenet. — A. Van Beurden. — H. Wauters. — A. Wamsart. — H. Willem.

L'ensemble de ce salon est réconfortant. Les efforts ont été sincères; l'émulation ne les a pas poussés vers le même idéal; chacun, suivant son penchant, s'est laissé entraîner par l'attirance de tel ou tel maître, dans les sillons de telle ou telle école, mais l'on distingue déjà la volonté de s'en dégager, le désir de conquérir enfin une personnalité dont tous, au fond, perçoivent l'indispensable valeur.

Ce seul désir, une fois qu'il a pénétré au cœur d'un groupe d'artistes, suffit à communiquer à ses expositions cette atmosphère de vie, cet air d'une chose qui appelle et fait signe. L'attention est sollicitée; l'on sent que l'artiste vous convie aux sensations inconnues; en un mot, qu'il a quelque chose à nous dire.

Peu importe que l'œuvre offerte n'ait point encore trouvé l'expression nette du sentiment qui l'a inspirée; peu importe que la main encore maladroite ait fait choir dans des fautes lourdes les intentions les plus manifestes, la vie y est; elle n'a plus qu'à se développer régulièrement, à s'assimiler par le travail et la pensée, les principes nécessaires à la transcription plastique d'une vision inexprimée et — pourvu que les coups de vent des hasards adverses n'en viennent point éteindre la flamme — l'existence de l'œuvre est assurée dès aujourd'hui; l'espoir de l'artiste est justifié et c'est en cet espoir qu'il doit puiser la force de chercher encore, de tâtonner dans l'inconnu,

au mépris parfois du succès, mais avec la conscience d'étonner ou d'inquiéter au moins l'attention la plus lasse.

Que tous ceux des « indépendants » ne s'appliquent pas cet éloge. Il en est, il en est trop même, qui se contentent de faire, en bons disciples, aussi bien que les maîtres qu'ils se sont imposés. Le silence conviendrait à ceux-là, puisqu'ils travaillent dans le passé. Par bonheur pour nous, par malheur pour eux, quelques autres sollicitent l'attention et la détournent à leur profit.

Ils se forment en trois groupes suivant des courants parallèles.

Les premiers, parmi lesquels *Oleffe* s'affirme au premier rang, s'inspirent principalement, sans trop les imiter, des plus modernes français.

Quelques-uns se rattachent, par le métier, à ce que l'on est convenu d'appeler l'école des « luministes ». Parmi eux, *Roidot* et *Abatucci*.

D'autres enfin, se laissant guider par leur seule fantaisie, préfèrent le paysage de rêve. *Georges Latinis*, malgré ses lignes architecturales et froides, malgré ses couleurs effacées, appliquées en tons plats, peut-être à cause de tout cela, ne nous laisse pas indifférents. Les tonalités grises ou argentées sont moins déplaisantes et, quoique tout soit voulu et méthodique en son art, il n'est point sans une teinte de rêve et de poésie.

Parmi ceux que sollicitent surtout les effets de soleil et de lumière, citons surtout Henri Roidot. Sa vision ne se sépare pas encore assez nettement des meilleurs luministes, mais sa coloration est d'une finesse très nuancée; l'air circule librement dans ses paysages; sa lumière bouge et joue harmonieusement parmi les feuillages. Il choisit avec discernement les coins de simple nature qui, transposés sur la toile, prendront l'importance d'un tableau. Ce qui n'offre que le charme d'une jolie couleur ne lui suffit pas; il lui faut en plus la poésie d'ensemble d'un site intéressant. Sa mise en page est heureuse. C'est un artiste, en un mot, qui nous communique la joie qu'il a lui-même ressentie devant son sujet.

Voici maintenant dans une toute autre manière, se séparant ranchement de l'esthétique luministe, Auguste Oleffe. Son portrait du peintre Thévenet est une œuvre du plus haut intérêt et suggérant les plus grandes espérances. La vie, l'action en sont des plus intense; il force l'attention et, sans que la couleur ait de l'attrait, sans que la facture en soit harmonieuse, sans que

le dessin soit autre que la plus brutale réalité, il appelle, il fait signe, il s'affirme, il *est* — pour tout dire — et cela à tel point que, sans effort, la mémoire se le représentera avec tous ses détails.

Rien n'est moins académique. La couleur est sans grâce, appliquée sans souci d'harmonie et néanmoins elle n'est pas déplaisante; le dessin n'offre aucune recherche de lignes, il est plutôt dur et élementaire; pourtant il ne froisse nullement. Quant à la facture, sans être naïve ni maladroite, elle écarte volontairement toute habileté et tout expédient. Oleffe nous apparait comme un qui peindrait pour la première fois tout en possédant, au suprême degré, la faculté d'exprimer ce qu'il sent.

Si je ne craignais d'être paradoxal, je dirais que son œuvre n'est faite que de défauts dont l'ensemble nous offre l'intérêt d'une très belle chose.

Au Cercle Artistique

Mathilde Demanet. — H. Bodart. — L.-G. Crépy.
E. Laloux. — M. Collard. — J.-B. Dewin.

Il serait vraiment difficile de dire quoi que ce soit de ce salon. Les exposants eux-mêmes, après tout, avaient-ils quelque chose à nous dire? Leur seule excuse c'est qu'ils sont sans doute, très, très jeunes. Mais alors il n'est point de pardon pour eux. Pourquoi n'attendent-ils pas pour se révéler qu'au fond d'eux-mêmes ait pris naissance la vision nette de ce qu'ils veulent?

Peut-être, aussi bien, sommes-nous lassés des innombrables salons qui viennent de se succéder au Cercle Artistique. Comme dans les foules, quand on charge, ce sont les derniers rangs qui reçoivent les coups.

Grégoire Le Roy.

L'Art belge à l'Exposition Internationale de Venise.

L'art belge contemporain est en train de conquérir l'univers : Sous la direction de ses plus chaleureux adeptes, il a entrepris un voyage autour du monde; et de tous côtés, en lui faisant fête, on se souvient qu'il est le petit-fils du vieil art flamand, un fils

robuste et sain qui a gardé les traits de son ancêtre et a ajouté à sa physionomie traditionnelle ce charme de la vie moderne où il se plaît à grandir. Partout on l'accueille avec enthousiasme, comme une des expressions les plus hautes de la beauté et du sentiment plastiques. A Barcelone, à Venise, il a cueilli des lauriers par foisons. Au milieu de la lagune aussi bien que sur les bords de la Méditerrannée, le pavillon belge se dresse triomphal, n'abritant que des productions de premier ordre et que Espagnols et Italiens ne cessent d'aller admirer. On ne se doute pas de la faveur emballée avec laquelle ont eté reçues, par exemple, dans le royaume d'Alphonse XIII, des œuvres telles que les *Filles de Satan* d'Egide Rombaux, *la Dame en gris* d'Auguste Oleffe, la *Vénus* d'Henri Thomas.

Nous citons ces trois artistes pour aider à les consoler de ne pas avoir été invités à Venise. Il est vrai que M. Fierens-Gevaert, l'excellent commissaire général du gouvernement belge près de la septième *Espozione Internazionale* a dû se borner, pour des raisons matérielles, à faire appel cette fois à un groupe peu compact de collaborateurs. En effet, le compartiment belge, installé désormais dans un sobre et sévère pavillon construit par Léon Sneyers, est fort incomplet ; et il n'est pas possible de se faire une idée d'ensemble de notre mouvement esthétique d'après les ouvrages portés au catalogue. On n'y découvre pas les noms de statuaires tels que Thomas Vinçotte, Jef Lambeaux, Guillaume Charlier, Isidore De Rudder, Pierre Braecke, Albert Desenfans, Alphonse De Tombay, Jules-Pierre Van Biesbroeck, ni davan tage ceux des peintres Jan Stobbaerts, Jean de la Hoese, Frans Courtens, Léon Frédéric, Auguste Lévèque, Alfred Verhaeren, Paul Mathieu, Jules Mesckaert, Henri Binard, Maurice Block, André Collin, Farasyn, Jean Gouweloos, Jef Leempoels. Cela ne veut pas dire que ces hommes, incarnations très diverses de nos principales tendances, resteront inconnus aux amateurs italiens; leur tour viendra puisque à cause même de l'abondance de nos artistes, il a fallu se résoudre a établir un roulement, un roulement nullement ordonné, car il serait maladroit de faire appel aux concours successifs de nos peintres et sculpteurs selon la réputation respective et toute relative de leur talent.

L'Exposition de Venise a lieu tous les deux ans, de mai à octobre. En 1909 une nouvelle série d'artistes de Flandre et de Wallonie assumeront la charge d'orner les cimaises et les salles de leurs ouvrages. Ce sera un enseignement continu, car si, au bout de quelques saisons, les visiteurs des salons de Venise

auront pu se rendre compte de l'intégrité de notre mouvement artistique actuel, ils seront tenus ensuite au courant de l'évolution subséquente qu'accompliront certes les jeunes de demain. Pourtant, bien que ne réunissant que les ouvrages — au nombre de 126 — d'une cinquantaine de nos compatriotes, le compartiment de la Belgique se recommande par sa diversité. La superbe tenue générale de la section frappe tous ceux qui la visitent et qui n'hésitent pas à proclamer qu'elle est plus choisie et plus instructive que toutes les autres.

Autrefois, les envois des artistes belges étaient placés au petit bonheur, perdus dans le fouillis des « salles internationales », alors que chacune des principales nations disposait d'un hall particulier, décoré aux frais de ses propres exposants. Ils étaient par conséquent dans une incontestable situation d'infériorité vis-à-vis de leurs concurrents, si nous pouvons ainsi nous exprimer. Tout en déplorant cette situation, ils recherchaient le moyen d'y remédier. Or, le meilleur remède était d'obtenir un local spécial qui abriterait exclusivement leurs ouvrages. Ce désir est devenu réalité et, grâce aux efforts constants de M. Fierens-Gevaert, le gouvernement du roi Léopold II a fait construire à Venise un pavillon superbe et isolé du palais principal, avantage dont la Belgique est seule à jouir maintenant, elle qui naguère n'avait pas même une pauvre salle à elle... A présent elle en a quatre et l'architecte Léon Sneyers les a disposées avec un joli sens pratique tout en leur donnant un aspect artistique fort réussi.

La silhouette de ce petit temple, construit à l'ombre de ces gigantesques platanes qui sont un des ornements les plus magnifiques de ces merveilleux *giardini publici* bornés par les rives du large *canale di S. Elena*, est d'un effet sobre et imposant, car il atteint au style. Et le jeune bâtisseur a fait là une œuvre originale, avec la collaboration de Georges Minne et d'Emile Fabry qui ont, l'un sculpté les deux figures, l'autre dessiné les trois sgraffites qui décorent la façade principale. Assurément, à l'intérieur nous avons retrouvé beaucoup de productions connues, avantageusement connues et qu'on revoit avec le plaisir définitif que procure ce qui est vraiment beau. Mais pour les Italiens, toutes ces productions sont nouvelles et offrent le même attrait que les morceaux inédits. Parmi ceux-ci nous aimons de citer : les *Heures Vespérales*, de Victor Gilsoul, un coin de port recueilli, peuplé de barques, et où le grand

paysagiste a mis un sentiment attendri et enveloppé auquel il a rarement atteint; *les Fleurs* d'Anna Boch, enlevées du bout d'une brosse délicatement inspirée et cependant volontaire; *Veere*, une vaste gouache de Henri Cassiers, qui a un caractère pittoresque et une puissance de tons qui ne sont pas coutumiers chez cette aquarelliste trop généralement aimable. Parmi les œuvres connues, il nous plaît surtout de signaler celles de Laermans, de Khnopff, de Baertsoen, de Berchmans, de Delaunois, de Ciamberlani, de Jacob Smits, d'Emile Vloers, de Charles Mertens et, parmi les sculpteurs, celles de Rousseau de Lagae, de Vanderstappen.

Il y a aussi à Venise un choix d'ouvrages de quelques morts illustres : Julien Dillens, Constantin Meunier, Félicien Rops, Henri Evenepoel... Pourtant, on aurait pu ajouter plusieurs noms notoires au catalogue si, comme il était possible de le faire, on avait diminué à des proportions plus modestes les envois de certains peintres représentés par trois, quatre, voire cinq tableaux. Il est dommage de constater qu'un artiste, de talent, sans nul doute, mais de second ordre, montre par exemple, toute une série de cadres, alors qu'on regrette l'absence de créateurs plus considérables et dont le rôle, dans l'évolution de notre école, est significatif. Il y a donc là un manque de proportions qui aurait pu être évité avec un peu plus d'ecclectisme positif. Et c'est l'enthousiasme juvénile de notre ami Fierens-Gevaert pour les expressions d'avant-garde qui lui fait parfois légèrement oublier l'action profonde mais moins tapageuse et moins péremptoire de certains peintres, de certains sculpteurs qui, davantage attachés aux traditions séculaires de notre race, adoptent avec plus de raisonnement et moins d'emballement les formules nouvelles.

L'ensemble d'un mouvement d'art n'est point résumé par les ouvrages des personnalités les plus audacieuses. Ce n'est là qu'une de ses faces. A côtés des excessifs, il y a les timorés, les réfléchis et les inquiets. Et tous ces éléments doivent être réunis, doivent s'offrir en faisceau à l'amateur pour que celui-ci puisse étudier en toute connaissance de cause le caractère d'une collectivité nationale de peintres et de sculpteurs. Et c'est ce qui est relatif à Venise. Mais, ajoutons tout de suite : Les travaux qu'on y admire sont de premier ordre; et si, comme nous en sommes convaincu, dans deux ans, dans quatre ans, les envois seront aussi remarquables, les visiteurs habituels des expositions

universelles de Venise auront eu le loisir d'analyser notre art moderne dans toutes ses manifestations, à travers plusieurs salons, alors que, selon nous, il eût été préférable que cette impression se dégageât dès cette saison-ci. Mais, après avoir attendu, il n'en sera pas moins vrai qu'ils auront la certitude que notre patrie est à la tête du mouvement des arts plastiques. Et cela importe surtout.

SANDER PIERRON.

Seconde expédition antarctique belge. — La Science et l'Art ont trop de raisons et d'occasions de s'entr'aider fraternellement pour que nous passions ici sous silence une entreprise éminemment digne de la sympathie et de l'encouragement de tous les Belges. C'est à la suite du Congrès international pour l'étude des régions polaires, tenu à Bruxelles en 1906, que l'idée entra dans quelques esprits enthousiastes et entreprenants de renouveler en la complétant la glorieuse carrière de la *Belgica*. M. Arctowski se mit à l'œuvre et ses efforts persévérants ont abouti à la constitution de comités d'action régionaux ayant à leur tête, comme président d'honneur, M. Aug. Beernaert.

L'activité des hautes personnalités qui se dépensent en vue de faire réussir l'entreprise d'une nouvelle expédition belge au Pôle Sud est incessante. Récemment eut lieu à Anvers une réunion à la suite de laquelle on peut entrevoir le succès prochain de tant de généreux efforts. Il ne serait pas possible de mieux caractériser l'œuvre vaillante et patriotique qu'en reproduisant ici l'allocution, d'une grande élévation de pensée et d'une belle expression littéraire, que prononça, devant un auditoire enthousiaste, M. le lieutenant-colonel adjoint d'Etat-major Deppe. L'orateur disait notamment :

« L'idée de voir la Belgique s'élancer de nouveau la première,

devançant toutes les autres nations, pour déceler les mystères emprisonnés dans les glaces du Pôle Sud et compléter les résultats déjà si importants obtenus au cours du premier voyage de la *Belgica*, cette idée a réveillé en même temps au plus haut degré le sentiment national dans le cœur de ceux qui veulent notre chère Belgique plus grande, plus grande non seulement par les travaux de l'industrie et du commerce, mais aussi dans le domaine de l'exploration scientifique.

Il plaît à un cœur de soldat de vibrer à l'unisson de ce sentiment où qu'il se produise, et c'est avec joie et avec fierté que je constate, Messieurs, la complète communion de pensée qui règne à cet égard entre nous tous ici présents.

Dans le cycle des idées développées par M. Arctowski, l'une de celles qui fixe particulièrement l'attention et qui fut au siècle dernier préconisée par Weyprecht, est la création, dans l'Antarctide, d'une station fixe portant les couleurs de notre pays. Cette station sera le symbole du travail belge dans le pays des glaces, et, de même que les sentinelles postées au loin devant les armées leur servent d'yeux et d'oreilles, les renseignent à tout instant sur les mouvements de l'ennemi ; de même cette station sera une sentinelle de l'armée de la science renseignant celle-ci sur toutes les découvertes que son voisinage du Pôle lui aura permis d'effectuer. Les autres pays ne tarderont pas à nous imiter, et bientôt toutes ces stations, admirablement outillées, reliées vraisemblablement par la télégraphie sans fil, formeront un cordon international, l'avant-garde de la science marchant à l'assaut des murs de glace, cordon qui ira toujours se resserrant jusqu'à la conquête définitive du Pôle.

Pour arriver à ce résultat, on vous l'a dit, il faut de l'argent, beaucoup d'argent. Soit ! nous avons tous la confiance de l'obtenir, mais il faut pour cela que chez tous règne l'enthousiasme pour l'idée, il faut que dans quelques âmes bien nées, soit ancrée, tenace, la volonté d'arriver au but.

Et ici ce n'est pas à vous seulement, Messieurs, que je m'adresse ; je regarde par-dessus vos têtes, et je voudrais que mes paroles portassent jusqu'aux oreilles de la jeunesse de nos écoles, qui, par son enthousiasme, par son avenir, peut tout en vue de la réalisation de nos idées d'expansion coloniale et scientifique ; je regarde donc en dehors de cette enceinte, et je vous dis : jeunesse ! haut les cœurs ! vous qui avez le bonheur d'être nés dans un pays libre, gouverné par un Roi sage et prévoyan,

dans un pays qui possède Anvers, ce joyau de notre puissance commerciale, ce port incomparable que tant de fiers voisins nous envient et à bon droit, vous qui avez tous ces bonheurs, instruisez-vous, ô jeunes gens, afin que le perfectionnement de chacune de vos intelligences soit l'appoint que vous apporterez à une Belgique plus grande. N'oubliez jamais le vieil adage flamand : *Rust, Roest!* Voyagez, car le voyage élargit et ennoblit les idées ; mais, par-dessus tout, gardez vivace dans vos cœurs cette vertu qui prime toutes les autres, sans laquelle il n'est pas de vrai citoyen, cette vertu qui, de tout temps, dans chaque siècle, a fait sortir les héros de notre terre nationale ; c'est elle qui suscita le dévouement des De Coninck, des Breydel, des Marnix et de nos communiers flamands, c'est à elle que l'on doit le sacrifice des six cents Franchimontois et jusqu'à l'éloquence des Van Artevelde, des Van der Noot et des Rogier; c'est à elle que nous devons, nous Belges, après deux siècles et demi d'une oppression inouïe, unique dans l'histoire, d'être, depuis plus de soixante-quinze années, un peuple libre dans un pays heureux, riche et respecté ; cette vertu enfin, ô jeunesse ! c'est *le patriotisme,* culte d'amour qui a toute l'ardeur, toutes les convictions, tout le fanatisme d'une religion, et qui peut faire arriver à tout, parce qu'à ceux qui l'honorent, à ceux qui se dévouent pour lui, il donne tout : Bonheur, Gloire, Immortalité ! »

*
* *

Salon Triennal des Beaux-Arts. — La Commission organisatrice a été installée le 13 juin, par M. le Directeur-Général des Beaux-Arts, au Ministère des Sciences et des Arts.

La Commission a procédé à l'élection de son bureau.

Ont été élus : *Président,* M. F. Courtens ;
Vice-Présidents, MM. V. Rousseau et A. Verhaeren.
Secrétaire, M. Jules Schmalzigaug.

Dans sa séance du 20 juin, elle a désigné les membres des jurys d'admission et de placement pour les sections de peinture à l'huile et d'aquarelles et pastels.

Ont été élus pour le premier groupe MM. Verhaeren, Baertsoen et Van Leemputten, pour celui des aquarellistes et pastellistes MM. Daeye, Reckelbus et Rotthier.

La date de l'ouverture du Salon a été fixée au mercredi

28 août. Clôture au commencement de novembre, Les envois devront être remis au local (Cinquantenaire aile gauche), du 18 au 31 juillet.

***

Le Théâtre des Auteurs belges. — Un concours est organisé entre auteurs dramatiques belges pour une pièce en trois ou quatre actes en prose. L'œuvre primée sera représentée, avant le 1er avril 1908, au moins douze fois sur la scène du Théâtre du Vaudeville à Paris et au moins cinq fois sur celle du Théâtre royal du Parc à Bruxelles. En outre, deux grands théâtres municipaux de France et deux sociétés dramatiques belges s'engagent à l'inscrire à leur répertoire.

Le jury sera composé de deux critiques français (MM. Catulle Mendès et Ad. Brisson), de deux critiques belges et des deux directeurs des théâtres intéressés : MM. Porel et Reding.

—

L'émouvant drame d'Ivan Gilkin que publia naguère *La Belgique Artistique et Littéraire : Etudiants Russes*, sera représenté par le Cercle Dramatique de Schaerbeek lors de la soirée de gala qu'il donnera à l'occasion du Congrès des 7-8-9 septembre prochain.

—

Il est à peu près décidé que l'*Ambidextre-Journaliste* d'Edmond Picard sera représenté à Bruxelles dans le courant de cette année.

—

La pièce dramatique en deux actes de Paul André : *L'Innocente*, qui fut jouée il y a quelques années au Nouveau-Théâtre sous la direction Mouru de Lacotte, vient d'être reçue par trois théâtres français affiliés à l'Association des Auteurs Dramatiques.

—

M. Is. Van Cleef exposait récemment dans la *Fédération Artistique* un très intéressant projet. Il soumettait à la Commission du Cercle Artistique et Littéraire de Bruxelles l'idée de mettre au concours entre auteurs belges une comédie dont la

représentation serait organisée par les soins du Cercle, lequel est en possession des moyens les plus parfaits capables de mener à bien cette louable entreprise. Nous apprenons avec plaisir que la proposition a reçu un accueil qui pourrait bien aboutir à la prochaine réalisation du projet.

***

Exposition du Livre flamand. — Faisant suite au Catalogue publié, il y a un an, sous les auspices d'Ostende-Centre d'Art à l'occasion de l'Exposition du Livre belge d'Art et de Littérature de langue française, vient de paraître celui qui mentionne les œuvres de langue flamande publiées par nos auteurs nationaux. Ce catalogue, composé sous la direction du Musée du Livre, est répandu à dix mille exemplaires dans le pays et à l'étranger.

L'Exposition du Livre Flamand s'est ouverte à Ostende le mardi 25 juin dernier.

***

Récital de déclamation. — Mlle Eve Francis, prix de déclamation très remarqué lors des derniers concours de l'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles, a donné récemment, dans la salle du Musée communal, un récital au programme duquel ne figuraient que des œuvres d'auteurs belges.

Le succès considérable qui accueillit cette séance, à laquelle nous voudrions beaucoup de lendemains, doit aller aussi bien au grand talent si souple et si expressif de la jeune artiste, qu'au charme ou à l'émotion ou à la beauté des poèmes de Verhaeren, Rodenbach, Edmond Picard, Marcel Angenot, Van Lerberghe, Grégoire Le Roy, Henri Liebrecht, F. Séverin, Ivan Gilkin, Giraud, Georges Rency, Valère Gille et des proses de G. Garnir, C. Lemonnier, G. Eekhoud, Paul André, Maurice de Waleffe.

LES DÉRACINÉS POLDÉRIENS

Trois communes ravagées

Ma foi, je conçois sans peine que l'on ne soit pas d'accord sur le détail des travaux d'Anvers.

Il est tout naturel, il n'est que trop humain qu'à l'endroit des formes et des voies d'exécution de ce projet titanesque, compétences, demi-compétences et suffisances se chamaillent, se lancent et se rejettent le volant bariolé des chiffres et des amendements.

Parfait; mais il est impossible à l'intuitif, à l'artiste, de n'être pas ébloui par le grandiose de l'entreprise.

Deux cents millions de travaux maritimes, cent millions de travaux militaires, un fleuve détourné de son cours, une enceinte enclavant presque tout un arrondissement! C'est babylonien, il n'y a pas à dire. Tant de terrassements... terrassent par leur masse colossale. *Quanta moles!* dirait le poète latin.

Et s'évoque ainsi l'exemple des vastes travaux de l'antiquité et des temps modernes, considérables aussi par leur envergure, par l'or et par les vies d'hommes qui s'y engloutirent.

Un roi de je ne sais quelle dynastie — la chose d'ailleurs n'importe guère — fit creuser, pour régler les caprices du Nil, un lac artificiel grand comme les lacs de la nature que d'après son nom on appelle le lac Mœris; des milliers et des milliers d'ouvriers barbotèrent, boueuses fourmis, parmi le limon fétide; des centaines et des centaines d'entre eux s'asphyxièrent aux miasmes putrides. D'autres Pharaons firent édifier dans les sables des pyramides plus

hautes que nos cathédrales ; par milliers encore, des travailleurs, poudreux comme des cigales, entassaient blocs sur blocs ; par centaines ils tombaient sous le soleil terrible, sans que bougeât seulement la prunelle du despote constructeur. Pierre, tsar de Russie, dédaigneux de son hiératique Moscou perdue dans les terres ainsi qu'une lointaine mosquée, voulut s'ouvrir sur les mers une capitale moderne ; il jeta son dévolu sur les marais de la Néva ; c'est dans ce bourbier que devait s'élever sa Pétersbourg future ; il y jeta des milliers de pionniers ; verdis de fièvre, ils mouraient comme mouches ; on y poussait alors d'autres équipes, toujours décimées. A Panama, en des temps moins fabuleux et moins barbares, ce ne fut pas moins atroce ; l'homme avait rêvé d'unir deux océans, mais la nature hostile flagella rudement sa morgue ; des terres s'éboulèrent, des mares stagnèrent, des digues se rompirent, des roches résistèrent ; la faim, la maladie, le désespoir balayèrent l'armée des terrassiers de leurs haleines mortelles.

Ainsi, chaque fois que l'orgueil ou l'intérêt inspirèrent à l'homme le dessein de vastes entreprises de travaux, il n'y réussit que moyennant la rançon d'une multitude de vies anonymes. Toujours, la pierre y écrasa l'homme, la tranchée l'avala. Nouvelles Bérésinas, les générations n'y passent que sur un pont de chair pantelante.

L'analogie babylonienne entre ces travaux et ceux d'Anvers ira-t-elle jusque-là ? Ces modernes Babels, ces pyramides contemporaines mangeront-elles aussi leurs hécatombes de travailleurs ?

Certes, non. Nous sommes l'âge de la science, de la démocratie et de la pitié ; on ne voudrait plus, délibérément, payer d'un tel prix les plus rares œuvres du génie humain ; et les conditions du travail réduiront les accidents inévitables à la petite moyenne douloureusement fatale.

Mais est-ce à dire que les travaux d'Anvers ne feront pas leurs victimes nombreuses et leurs sacrifiés ? Du tout, il y en aura, par fournées, et c'est ici vraiment que se confirmera de façon curieuse la similitude de nos projets maritimes et militaires.

avec les entreprises mangeuses d'hommes des temps anciens.

* * *

Ces victimes, ce sont les expropriés des Polders, ce sont les communes que les travaux projetés vont déchiqueter. Il y a là un côté de la question assez généralement resté inaperçu, et que vient de mettre en lumière, dans une intéressante brochure sur les expropriations poldériennes, M. l'avocat Frédéric De Laet.

A-t-on songé déjà, en effet, à ce qu'il y a d'exceptionnel et d'inouï dans ces expropriations?

Tout d'abord, en ce qui concerne leur cause. Il y a eu des discussions d'école sur l'expropriation pour cause de nécessité, pour cause d'utilité, voire pour cause d'agrément public; on a discuté sur le point de savoir si l'expropriation ne pouvait s'appliquer qu'à la parcelle à utiliser pour les travaux, ou si l'on pouvait exproprier aussi, par zones, les terrains adjacents. Les civilistes ont amplifié ou restreint le droit d'expropriation; mais toujours l'on avait reconnu tout au moins que l'expropriation, plus ou moins étendue, ne pouvait en tous cas avoir lieu que moyennant un plan préalable des travaux décrétés d'utilité générale. Or, voici que l'on exproprie à l'avance d'énormes territoires sans qu'il y ait un projet définitif, sans qu'il existe un plan arrêté; on exproprie par mesure conservatoire, en vue de travaux à exécuter ultérieurement, et dont la nature et la forme exactes doivent encore être déterminées. Première anomalie.

Ensuite, à cause de leur étendue. Généralement, on exproprie une maison, dix maisons, un champ, dix champs, une bande de terrain, en vue du percement d'une rue, du creusement d'un canal, de la construction d'un chemin de fer. Le propriétaire, avec l'argent de l'indemnité juste et préalable à laquelle il a droit, achète une autre maison dans la ville; le campagnard cultive un hectare de moins; si l'expropriation a touché la bâtisse, il reconstruit ailleurs, ou se cherche une autre ferme dans la région.

L'expropriation est isolée, partielle; elle ne touche pas à l'économie de la commune, au train de vie de l'exproprié.

Il en sera tout autrement pour les expropriations dans les Polders. Y a-t-on songé déjà? Ce sont 4,295 hectares que l'on exproprie en vue des installations maritimes d'Anvers dans le Polder d'Anvers; ces expropriations concernent le territoire des communes d'Austruweel, Eeckeren, Hoevenen, Lillo, Oorderen, en Wilmarsdonck; plusieurs de ces communes seront gravement mutilées; trois villages, Austruweel, Wilmarsdonck et Oorderen, seront presque totalement sacrifiés, quasi frappés de mort administrative et civile.

La grande coupure, en effet, avec le bassin-canal et les darses, étendant au travers de la boucle de l'Escaut comme un bras monstrueux, entaille largement la région poldérienne; coupe, resèque, déchiquète, sans égards ni pitié; promène par les terres un bistouri colossal; cisèle au long du canal dans les prés d'émeraude des boutonnières sanglantes; dévaste tout sur son passage, ainsi qu'un fléau guerrier; passe comme une trombe, pour l'une de ces communes infortunées, dans la partie agglomérée du village, y renverse la maison communale, l'église, le cimetière, les écoles, les rues et les places publiques.

Pis encore; on rejette une partie de la commune d'un côté des travaux, une partie de l'autre; on sépare, on dissocie des éléments homogènes et vivants; on enclave une portion de commune en deçà des murs, on en rejette une autre par de là les remparts; on morcèle, tronçonne, écartèle la famille communale, et l'on en sème aux quatre vents les membres tranchés à vif.

Une telle expropriation, une telle boucherie de terres ne s'étaient point encore vues en Belgique.

Quel *signoor* ne connaît Austruweel? C'est la plus humble de nos localités suburbaines. Modestement accroupie sur la digue verdoyante de l'Escaut, au tournant du fleuve, elle mire dans nos remparts son paisible clocher. De temps immémorial, elle s'associe aux fastes de notre ville comme une parente

pauvre conviée au luxe d'un seigneur; sous le nom d'Ostruweel, on la voit déjà dans les très vieilles gravures qui représentent le panorama monumental de la reine de l'Escaut. Austruweel a une étendue de 1,075 hectares; on en prendra deux cents; mais la commune, isolée entre l'ancien et le nouveau lit du fleuve, formera une île.

Oorderen et Wilmarsdonck, on les connaît aussi. Ce sont de ces charmantes communes poldériennes, dont les clochers aigus s'aperçoivent de très loin dans les terres uniplanes, et dont les habitations coquettes ont la fraîcheur humide et smaragdine des villages de Zélande. Oorderen à 1,419 hectares. On en expropriera 782, plus de la moitié de la commune. Wilmarsdonck a 1,100 hectares; on en expropriera 491.

A elles trois, ces intéressantes localités comptent près de 4,000 hectares; à quelques cents d'hectares près, elles paient à elles seules la douloureuse, mais légitime rançon de la prospérité générale du pays, liée, ainsi que l'a proclamé la législature, à l'extension des travaux maritimes d'Anvers.

A elles trois, elles comptent 4,200 habitants. Austruweel, en effet, en a 1,075, Wilmarsdonck, 1,594, et Oorderen, 1,490.

* * *

Qu'adviendra-t-il de ces communes mutilées, Qu'adviendra-t-il de ces Poldériens déracinés? Certes? la Constitution assure aux expropriés une juste et préalable indemnité. Mais faut-il rappeler ce que nous indiquions tout à l'heure? Celui qui est propriétaire d'une maison de 20,000 francs est exproprié; il touchera en indemnités ces 20,000 francs augmentés des légitimes indemnités accessoires de remploi, d'attente, d'intérêts; il pourra replacer son capital aux mêmes conditions, et sa situation n'aura pas changé. Mais une commune amputée de la moitié de son territoire est-elle encore la même individualité communale? Et si, comme le cas se présentera, elle voit disparaître tout son noyau aggloméré, ses établissements publics, la maison commune, le clocher

ancestral, le champ où reposent les ancêtres, l'hospice où rêvent les anciens, le bureau de bienfaisance qui réconforte les indigents, tous ses organes essentiels et toutes ses traditions, sera-t-elle une commune encore? Pourra-t-elle même avec l'argent qui représente la valeur marchande de ce qu'elle a perdu, refaire ailleurs, artificiellement, sur un territoire réduit, ce que les siècles avaient pieusement élaboré? Ces communes, ne seront-elles pas comme un corps que l'on dépouillerait de sa tête et à qui l'on dirait ensuite : « Revivez ailleurs! » Et ces Poldériens à qui l'on donnera les écus en remplacement de leurs terres, trouveront-ils, parmi les hectares restants, des terres matériellement et moralement équivalentes? Ils ne trouveront plus rien dans les environs immédiats. Il faudrait alors qu'ils se transportent à distance assez considérable, au risque d'y trouver encore des terres occupées, tout au moins au péril d'y demeurer dépaysés au milieu d'une population, d'une contrée, de conditions de culture, de vie, de mœurs différentes.

Un Poldérien cultive de père en fils un patrimoine dont la valeur pécuniaire est de 30,000 francs; dépouillez-le de ce domaine et le transplantez en Hesbaye avec 30,000 francs en poche : l'aurez-vous indemnisé?

A quel Anversois, de fait, faut-il apprendre que le Polder est une région typique entre toutes, par son pittoresque autochtone, d'abord; ensuite, plus prosaïquement, par ses conditions spéciales de culture et d'existence?

Taine l'avait déjà remarqué : « On pourrait dire que dans ce pays, déclare-t-il, l'eau fait l'herbe, qui fait le bétail, qui fait le fromage, le beurre et la viande qui, tous ensemble, font l'habitant. » Et ailleurs : « De cette grasse vie, et de l'orge imbibée d'air humide, vous voyez naître le tempérament flamand, le naturel flegmatique, les habitudes régulières, la tranquillité d'esprit et de nerfs, la capacité de prendre la vie raisonnablement et sagement, le contentement continu, le goût du bien-être, et, partout, le règne de la propreté et la perfection du confortable. »

C'est le plat pays où la terre un peu gluante et boueuse produit abondamment une herbe comme saumâtre; où les prairies, entre-coupées de fossés que les naturels de la région traversent pour prendre court au moyen des « springstokken » traditionnels, s'étendent à l'infini, semés de populage, habités par le râle, le héron, le bécassine et la poule d'eau; où les « vetweiers » de la ville engraissent leur bétail; de façon que l'on peut dire avec Charles Govaert :

> Des prés, des prés encore, avec des bœufs qui broutent,
> C'est mon flamand pays de calme et de douceur.

Quant à l'agriculture, le laboureur poldérien a coutume de cultiver sans trop de peine, sans trop de fumure, une terre grasse et noire, qui lui donne abondamment de la betterave, du trèfle, de l'avoine, des pommes de terre, et lui assure une existence relativement aisée. Ainsi que le rappelle M. Frédéric De Laet, à qui nous empruntons plusieurs de ces renseignements, l'on dit communément dans le Polder qu'un bon fermier doit, au bout de vingt-cinq ans, s'être créé là un avoir suffisant pour pouvoir placer tous ses enfants, soit comme cultivateurs à leur tour, soit dans l'un ou l'autre emploi ecclésiastique ou civil. Le poldérien, en tous cas, est toujours demeuré étranger à la culture artificielle qui se voit obligée d'invigorer un sol peu fertile au moyen d'engrais chimiques ; il n'a jamais été réduit à tirer tristement parti d'un sol aride et sablonneux.

Transplantez-le soudain en une tout autre région, ce poldérien ne sera-t-il pas « déraciné » ? En admettant même qu'il trouve aisément d'autres terres ailleurs, ne sera-t-il pas dépaysé au point de vue moral d'abord, au point de vue matériel ensuite ? Ne sera-t-il pas, ce poldérien produit de son terroir, sous un autre ciel, dans un autre paysage, arraché à son ancestrale petite patrie, aux visages familiers, aux coutumes séculaires ? Ne sera-t-il pas dans un milieu étranger, hostile ; ne sera-t-il pas en présence de moyens de culture, d'instruments à employer, tout

nouveaux, et ne sera-ce pas avec peine que pourra se réadapter ce terrien façonné par les siècles ?

***

Mais, pour les communes dont la partie agglomérée devra disparaître, il est encore des sacrifiés plus sympathiques.

Il n'y a pas que des fermiers dans les villages; l'outillage économique de ces charmantes petites communautés humaines, comprend encore un certain nombre de petits métiers. Passez dans une grande rue villageoise. Vous y verrez l'aubergiste accueillant qui plastronne sur le seuil ; le maréchal-ferrant qui grille en chantant le sabot d'un percheron ; le charron, aux bras nus, battant à grands coups allègres le cercle d'une roue; le menuisier rabotant sur l'établi dans un résineux parterre de copeaux; le boulanger qui révèle sa face enfarinée parmi les miches odorantes; le boucher dont l'auvent sang de bœuf s'adorne de boudins pansus; la vieille épicière qui range ses bocaux de moutarde et de harengs ; de petites boutiques dignes de Henri De Braeckeleer où l'on vend des sucreries, des bâtons de réglisse, de la chandelle, des images d'Epinal et des pipes de Hollande. Tous ces braves gens, malgré les bazars et le progrès, ont gardé une petite clientèle locale, tout amicale et personnelle. Expropriés, que feront-ils? Qu'ils se fassent un autre métier ! diront les économistes. Mot cruel, analogue au fameux : « Qu'ils s'en aillent » tant reproché à certain personnage. Que l'évolution soit à la disparition de ces petites industries, et que l'extension du commerce anversois soit un bien supérieur, je le concède volontiers. Je me borne à exposer une situation; l'équité commande de réparer tout préjudice causé, l'humanité d'adoucir des souffrances immédiates. Que feront-ils, ces petits artisans? S'installer avec leur industrie dans un autre village? La place y est prise, ils y seraient des intrus; leur client ne s'y retrouverait pas. Changer d'état ? Chose facile à dire, mais qu'il est injuste d'exiger, et difficile d'accomplir.

***

Il est encore une autre catégorie de victimes. Ce sont les nombreux poldériens qui ne sont point propriétaires, mais simples locataires de leur ferme. En règle générale, lorsque l'on exproprie, ce n'est pas seulement le propriétaire qui reçoit la contre-valeur du bien qu'on lui enlève; le locataire, obligé de déménager et de réinstaller, menacé de perdre de l'argent et de la clientèle, reçoit aussi des indemnités. Mais la situation est différente pour ce qui concerne les expropriations poldériennes. Ici l'Etat est devenu propriétaire à son tour, et souvent à l'amiable, de la plupart des terres ; celles-ci ne devront être disponibles pour les travaux que d'ici cinq, six ans ; en attendant, l'Etat propriétaire a fait avec les anciens fermiers des baux nouveaux, dont plusieurs comportent même — les malheureux étaient bien obligés de se plier à tout — le droit de congé à brève échéance. Qu'arrivera-t-il ? Au fur et à mesure que le gouvernement aura besoin de terrains, il signifiera congé en due forme à ses fermiers, et ceux-ci, légalement renoncés, n'auront droit à aucune indemnité. Ce sera le droit strict, car le bail à loyer ne pouvant être perpétuel, peut être au bout d'un certain temps résilié par le propriétaire, moyennant préavis, mais sans indemnité. Mais ce ne sera pas l'équité. Ces fermiers, en effet, n'en sont pas moins des victimes indirectes de l'expropriation. Ils ne sont pas propriétaires, c'est vrai, mais souvent ils occupèrent les terres depuis plusieurs générations, parfois sans bail écrit, mais en vertu d'une tradition familiale; et le bail, sans être emphytéotique, n'en était pas moins, de par l'intention commune et les circonstances, à très longue échéance. Voilà que ces braves gens devront déguerpir — c'est la *Loi*... — du foyer patrial, vendre peut-être, avec les pertes que l'on conçoit le mobilier de ferme et le matériel aratoire qui servit à leurs pères.

J'ai bien montré, je pense, que l'on se trouve ici dans un cas exceptionnel, où les réparations pécuniaires, strictement légales, ne compenseront point tant de dévastations morales et matérielles.

Le Parlement, sur l'initiative de MM. Delbeke,

Verheyen et Janson, a essayé d'ailleurs de parer dans une certaine mesure à cette situation exceptionnelle. Ainsi, la loi du 30 mars 1906 renferme, dans le paragraphe final de l'art. 1er, une disposition aux termes de laquelle le gouvernement est autorisé à réparer à concurrence d'un crédit de 250,000 francs, les dommages soufferts par les locataires qui, dans les cas usuels, n'auraient pas un droit légal à l'indemnité.

M. Verheyen avait même proposé, dans un excellent sentiment, que ce crédit ne fût pas limitatif, et que l'indemnité à accorder à titre exceptionnel aux locataires lésés serait équivalente à trois années de fermage. Mais un brouillamini se produisit. Ce fut M. Janson qui exprima la crainte qu'il n'y a eût danger à accorder des indemnités que la loi n'aurait pas prévues. L'amendement de M. Verheyen n'obtint qu'une voix, celle de son auteur.

Il méritait, comme le fait remarquer M. Frédéric De Laet, un meilleur sort. M. De Laet, dans la brochure à laquelle nous avons fait allusion, examine en jurisconsulte et d'intéressante façon quels seront les ayants droit à cette somme et quelle sera la situation juridique des fermiers sans bail écrit. Le cadre de cette petite étude ne nous permet pas d'y insister davantage.

*
* *

Mais les expropriations poldériennes ne portent pas seulement atteinte aux droits d'un nombre considérable de citoyens; elles touchent aussi, de la manière la plus grave, à l'intégrité de plusieurs communes.

Que l'on exproprie quelques hectares dans une commune, en vue d'un travail d'utilité publique, cette commune comptera un établissement public, une section de canal, une portion de chaussée ou de chemin de fer de plus; mais son territoire, après tout, n'en sera guère réduit, pas plus que ses ressources.

Mais nous avons vu qu'ici plusieurs communes verront leur territoire réduit de moitié, et, pis encore,

leur partie agglomérée et leurs établissements publics saccagés.

Ce sera une véritable destruction, et l'expropriation touchera en fait à l'étendue, aux limites mêmes de ces villages.

Or, faut-il le dire, la destruction d'une commune est une chose d'une extrême gravité. « C'est (disait en 1835 le député français Mourcier, cité par M. De Laet) un arrêt de mort, un arrêt de mort civile ». Et Thiers faisait remarquer que la commune est une extension de la famille, une réduction de la patrie. « C'est là, disait-il, que les citoyens ont réuni leurs affections, leurs souvenirs, leurs aspirations. C'est là qu'est la tombe de leurs ancêtres, c'est là qu'est l'église où fut bénie leur union, c'est là que furent baptisés leurs enfants ».

On sait qu'en Belgique il faut une loi pour créer ou pour supprimer une commune, une loi aussi pour apporter la modification la plus légère à ses limites. Cela se conçoit, puisque ces modifications peuvent causer un trouble sérieux non seulement dans les habitudes vénérables des habitants, mais aussi dans les droits les plus sacrés. Et, les très rares fois que le législateur a usé de ce droit, cela ne s'est pas fait sans froissements ni sans opposition.

Aujourd'hui, comme le rappelle M. De Laet, il ne s'agit pas, il est vrai, de la suppression administrative d'une commune par sa réunion, par exemple, à une commune limitrophe; les travaux d'Anvers auront pour résultat la destruction de fait de deux communes, Oorderen et Wilmarsdonck, ainsi que la diminution assez considérable du territoire d'une autre commune, Austruweel.

Comme nous l'avons vu, il ne restera de Wilmarsdonck que 609 hectares sur 1,100 ; d'Oorderen, il ne subsistera que 637 hectares sur 1,400 ; leurs parties agglomérées, leurs « villages » proprement dits sont voués à une destruction totale. En ce qui concerne Austruweel, le « village » subsiste avec près de 800 hectares; cette commune pourra donc garder son existence administrative.

Mais Oorderen ! Mais Wilmarsdonck ! Plus de

maison communale, d'école, d'hospice, de cimetière, d'église; plus de rues ni de places publiques! Que faire? Reconstruire de nouveaux villages? Annexer à la ville d'Anvers ces territoires démembrés?

« Certes, dit à cet égard M. le commissaire d'arrondissement Dierckx dans son rapport sur la situation, il est légitime que l'on concède à la ville d'Anvers, pour l'exercice de la police du port, les bandes de terrain situées entre la rive gauche du nouveau fleuve et le grand canal. Mais rien ne peut justifier la cession à la ville d'autres territoires; les communes en question ne demandent qu'à garder leur existence. Sur l'île constituée entre l'ancien et le nouveau fleuve, Wilmarsdonck garde 439 hectares, c'est-à-dire un territoire suffisant pour la reconstruction de sa partie bâtie; s'il le faut, on pourrait ajouter à Wilmarsdonck, d'accord avec Oorderen, les 192 hectares que cette commune possède dans le coin nord de l'îlot. »

Ainsi, M le commissaire d'arrondissement recommande la reconstruction des villages.

Et à ce sujet, M. De Laet fait encore quelques observations fort justes.

« Le vaste îlot de terres formé par la grande coupure est destiné, dit-il, à devenir le siège de quantité d'installations en rapport avec la navigation et le commerce : hangars, magasins, forges et chantiers, sans compter les industries particulières qui ne manqueront pas de venir s'y fixer.

» Austruweel et Wilmarsdonck perdraient donc en grande partie leur caractère de communes rurales. Elles deviendraient des communes demi-industrielles, demi-agricoles. De la façon, elles pourraient offrir un avantage considérable pour Anvers et sa population ouvrière des bassins, à laquelle elles pourraient procurer des habitations saines et peu coûteuses.

» L'on ne peut oublier, en effet, que de nos jours, à chaque extension de l'activité humaine dans le domaine économique, se rattache au point de vue social le grave problème du sort du travailleur, et l'un des facteurs les plus importants de ce problème, c'est la question de son habitation.

» Les « dockers » sont en quelque sorte l'outillage

humain d'un port. Eh bien, il se présente une occasion qui ne se représentera plus de les pourvoir, non loin de leur travail, d'habitations excellentes dans des conditions particulièrement favorables.

» Si donc il n'y avait pas de commune dans l'îlot en question, il faudrait en créer une. Or, on peut en avoir deux, car Wilmarsdonck peut être reconstruit là sans difficulté.

» Il s'agit là d'un intérêt public considérable. »

Rien n'est plus vrai. Beaucoup de ces dockers habitent maintenant déjà le Polder anversois; ils y occupent des maisonnettes entourées d'un lopin de terre qu'ils cultivent; ils ont une tendance à devenir propriétaires de ce petit domaine, et à l'agrandir par des achats successifs, de sorte que nombre de nos débardeurs se sont mis à posséder de petites fermes et s'occupent de travaux agricoles les jours assez nombreux où ils doivent chômer au port. Rien n'est plus digne d'encouragement. Il y a là un élément de moralisation, d'invigoration physiologique et d'économie domestique du plus sympathique intérêt. L'ouvrier du port qui, les jours où il n'est pas embauché, jardine dans ses terres, cet ouvrier là ne court pas les cabarets, retrempe ses forces et augmente son bien-être.

***

Ainsi, je montrais au début de cet article, comme suite aux grands travaux d'Anvers, des populations dispersées, de pittoresques régions ravagées. Mais, grâce aux aperçus qui précèdent, ma conclusion finale peut être plus optimiste.

Certes, toutes les entreprises d'utilité générale comportent nécessairement la démolition de vestiges d'un passé souvent intéressant, des modifications profondes dans l'aspect et le caractère d'une région qui pouvait avoir son pittoresque. Les amis de la poésie des choses s'affligent avec raison de cette évolution fatale. Mais, outre qu'ils sont inspirés par un intérêt supérieur, ces travaux eux-mêmes, il serait puéril de ne pas le reconnaître, ont leur aspect de

moderne beauté. Ils ont aussi leur esthétique. Et quelles perspectives s'ouvrent ainsi devant l'imagination ! Quelle région organisée, outillée, animée, pittoresque aussi d'un pittoresque spécial et nouveau, va s'étendre dans vingt ans au nord d'Anvers, d'Austruweel à Lillo ! L'ancien lit de l'Escaut devenu un vaste bassin, traversé de ponts, semé de yachts, de canots et de péniches, longé d'usines et de fabriques ; le nouveau fleuve fréquenté de steamers et de voiliers, outillé de hangars, de chemins de fer et de grues ; le grand canal et ses darses symétriques ; les établissements maritimes, postes, édicules, abris et refuges ; les cités ouvrières avec leurs rangées de coquettes maisonnettes et de jardinets fleuris ; mille cheminées qui fument ; de toutes parts des sifflements de locomotives et de sirènes, partout de sonores battements de fer ; toute une région trépidante et retentissante d'une activité rythmique et joyeuse, voilà ce que j'aperçois, rêveur et fasciné, dans un lointain radieux... Anvers, ma belle Anvers, aura 500,000 habitants alors ; elle progressera vers le million ; elle sera en voie de devenir une Londres, une Liverpool, mais avec plus de beauté, d'art, de charme et d'harmonie !

Les citadins endimanchés ne se promèneront plus alors sur la digue d'Austruweel, comme aux temps qu'un Leys eût adoré. Mais il y aura alors dans le Polder comme une vaste mécanique de précision, belle d'utilité sobre et d'organisation pratique, qui, lorsque le temps l'aura patinée et que l'aura halée le suint des humanités laborieuses, aura sa poésie encore.

CONSTANT STOFFELS.

LA MAL VENGÉE

tirée du Roman de Diderot : *Jacques le Fataliste*

A Mademoiselle Mariette Houyoux.

PERSONNAGES :

Mme la marquise de la Pommeraye, veuve, 30 ans. De la fortune, de la naissance, de la hauteur. A été fort malheureuse avec son premier mari. Après une cour passionnée du marquis, elle ne lui a refusé que le mariage.

M. le marquis des Arcis, 40 ans. Ancien ami de feu M. de la Pommeraye. Homme d'honneur, tendre, beau, d'un goût effréné pour la galanterie.

La Daisnon mère. Femme de 50 ans. La débauche sans vergogne.

Justine, fille de la Daisnon, 18 ans. La beauté, la séduction, la grâce d'une jeunesse qui semble ignorer tout encore de l'amour, malgré le métier qu'on lui en a fait faire.

Un Valet.

L'action se passe à Paris, aux environs de 1780, dans un salon.

PREMIER ACTE

SCÈNE PREMIÈRE

LA MARQUISE DE LA POMMERAYE.

LA MARQUISE (*assise devant la cheminée qu'éclaire un feu de menu bois. Sur un guéridon, une gerbe de roses mourantes*).

Non, non, il n'éprouve pour moi plus la moindre passion. Il ne m'aime plus; c'est depuis longtemps.

Il y a trop de lâcheté de ma part. enfin, à hésiter de le reconnaître L'inquiétude et la jalousie me rongent. Mais une horreur plus grande serait de continuer à fuir la vérité. Il me semble que ma vie se précipite en désordre comme d'un vase renversé. Est-ce cela le malheur?... Ce matin, je me suis trouvé trois cheveux gris à la tempe. Une ride m'a griffé odieusement la paupière... Il y a comme une main qui me serre la gorge et ne détend pas son étreinte depuis des mois. Vais-je donc m'arrêter de vivre?... J'ai peur d'être malheureuse; j'ai honte des atroces détails de la décrépitude. L'abandon, la vieillesse commenceraient-ils pour moi... avec ces épaules, ces bras, cette gorge?... Tandis que lui! Fut-il jamais plus fringant, jeune et léger que la dernière fois qu'il fut ici, d'ailleurs pour ressortir aussitôt? Ah! Que de penchant à infliger la souffrance dans ce plaisir des hommes à jouir et à vivre! Pauvres femmes que nous sommes! Quelle insupportable injustice qu'il nous faille souffrir et vieillir devant nos bourreaux! Ah! Marquis!... Que suis-je devenue pour lui? Une femme! Une femme comme toutes les autres qu'il a prises avant moi... Avant moi... et depuis!... Il y a six ans, c'était lui qui m'aimait et moi qui goûtais le bonheur. (*Un temps*). Est-ce que je vais lui faire connaître mon désespoir? Et moi, marquise de la Pommeraye, lui apparaître, dans ma détresse de pauvre carlin perdu qui jappe vers son maître? Jamais, jamais... Mais aussi, que ne le voit-il, l'infidèle? Et que ne le sent-il? (*Elle ouvre la fenêtre.*) Ah! que ne suffit-il d'ouvrir la croisée et d'effeuiller ces roses, mon Dieu (*Elle effeuille quelques fleurs*), pour qu'il apprenne, là où il se trouve, l'ingrat, qu'une femme en pensant à lui, et au temps qui fuit, se meurt dans cette heure d'automne? Hélas! A quoi bon parler, encore parler, toujours parler? Ce qu'il n'a point su voir de ses yeux, comment l'entendrait-il par ma voix? Je me tairai. D'ailleurs quelle tendresse invoquer de l'arc orgueilleux de ces lèvres rouges, de la ligne éclatante de ces dents blanches, du souffle frais de cette haleine de jeunesse?... Car je mourrais si c'était de la pitié qu'il eut l'insolence de vouloir me

rendre... Non, mille fois non... Silence!... Silence!... Quand il connaîtra mon malheur, je veux qu'il connaisse au même instant le sien. Le jour où il apprendra que je vois son dédain, je veux qu'il apprenne aussi quelle femme le hait. C'est lui qui aura forgé ma vengeance et son châtiment!... Il était libre, quand je le devins moi-même par la mort de la Pommeraye. Nous pouvions nous engager sans scandale. Je me donnai; je l'aimais. Il m'aimait. J'espérais, en ma faveur, le miracle de la passion éternelle, et il m'eut semblé indigne de notre flamme de prétendre l'assujettir par le mariage. Hélas!... c'étaient les obstacles mêmes qui s'opposaient à sa passion pour moi, qui, jadis, faisaient le plus tendre de sa constance pour moi. Et c'est dès le jour que je fus à lui, je le sens, que l'ingrat se détacha. Mais continuer encore de souffrir et m'accoutumer à feindre la confiance, non, non. Nos serments mêmes, du fond du passé, appellent ma vengeance. Nous fûmes jadis seuls maîtres de notre bonheur. Que je sois seule maîtresse aujourd'hui de punir sa traîtrise, au tribunal de mon cœur. Si je ne prends point sa vie, c'est que je ne la veux pas. Mais je l'aimai assez pour le haïr désormais, et lui arracher son bonheur. Je l'aurai, je l'aurai, je le veux à mes pieds malheureux, humilié... Marquis, marquis, j'entre, mais c'est à ma façon, dans les raisons que tu ne me donnes pas. Je finis un engagement qui ne peut plus faire le bonheur de l'ingrat... Mais qu'il tremble... Ah! malheureuse!... (*Elle éclate en sanglots en se rasseyant.*) Des pleurs, encore des pleurs? (*Elle se relève brusquement et farouchement.*) Mon courage va-t-il fuir encore quand il ne me faut plus qu'un instant pour couronner mon projet? Non, non, non, je saurai bien me contraindre à l'action!... Sa cruauté muette excusera ma vengeance, si retentissante qu'elle se trouve. Plus de larmes! A la vengeance! Je punirai ce cœur inconstant, cette âme vaine, par l'appât de son péché lui-même... Ah! le voir souffrir à son tour, et de mes mains... Et ces yeux que j'ai vu briller d'ivresse, les voir pleurer de rage...

SCÈNE II

LA MARQUISE, UN VALET

LE VALET

Le chasseur de Mme la marquise est revenu avec les deux femmes. Madame la marquise ordonne-t-elle qu'elles soient introduites?

LA MARQUISE

Oui, et vite! Qu'elles montent. Tandis qu'elles seront ici, que le chasseur guette dans la rue le carrosse de M. des Arcis. Venez m'annoncer son arrivée du plus loin qu'on l'apercevra... (*Sur un geste, le valet sort.*) Voilà six jours qu'il n'est venu. S'il ne joue plus pour moi la comédie des égards, je suis pourtant certaine de le voir bientôt... Viens donc, beau marquis!... Accours à ton destin!... (*On gratte à la porte. — D'une voix retentissante :*) Entrez! (*Le valet introduit les deux Daisnon.*)

SCÈNE III

LA MARQUISE, LA DAISNON MÈRE *et* JUSTINE, SA FILLE.

LA MARQUISE (*voyant Justine*).

Ah ! je ne la croyais pas si belle ! (*A la fille :*) Et cette femme est ta mère?

JUSTINE (*les yeux baissés*).

Oui, Madame.

LA MARQUISE (*à la Daisnon mère*).

Comment, comment, cette créature est ton enfant, à toi?

LA DAISNON

Oui, Madame...

LA MARQUISE (*aux deux femmes*).

Allons, approchez! (*A la mère*) Vous voyez que je me suis souvenue de vous. Dites-moi donc ce que vous faites à Paris depuis la perte de votre procès?

LA DAISNON

Ah ! Madame.

LA MARQUISE

Pas de simagrées. Elles ne vous vont guère.

LA DAISNON MÈRE

Madame, pour vous parler sincèrement... un métier bien périlleux...

LA MARQUISE

Mais encore?

LA DAISNON

Un métier infâme...

LA MARQUISE (*la dévisageant des pieds à la tête, avec une mine de dégoût*).

Il ne vous a point enrichie.

LA DAISNON

Infâme et peu lucratif, Madame. Je tiens un petit tripot près des Galeries de bois...

LA MARQUISE

Le jeu appelle l'orgie... Cela ne doit pas vous déplaire.

LA DAISNON

Cela me déplaît, pardonnez-moi, Madame. Mais la nécessité contraint la loi.

Mme DE LA POMMERAYE (*montrant Justine qui est demeurée contre la porte, les yeux baissés à terre, les doigts joints*).

Et elle?

LA DAISNON

Ah! Madame, elle m'a donné bien peu d'aide, et peu de satisfaction.

LA MARQUISE

Si c'est peu de satisfaction honnête, c'est pour vous avoir trop bien écoutée, sans doute?

LA DAISNON

Je vous comprends. Mais vous vous trompez, Madame.

LA MARQUISE (*avec impatience*).

Voyons, que fait-elle?

LA DAISNON

Il y a deux ans, j'ai voulu la mettre à l'Opéra. Mais elle n'a qu'une petite voix de chambre. Et

quoique bien faite... Ah! Madame, elle n'a jamais été qu'une danseuse médiocre.

LA MARQUISE (*désignant Justine avec haine*).

Et pourtant,... elle a dansé, dites, depuis deux ans, et sans l'Opéra pour payer les violons? (*Silence des deux femmes.*) Mais dites, dites donc? Je vous ai appelées ici pour vous connaître exactement et non pour entendre d'hypocrites doléances, sachez-le. Répondez sans biaiser. Un mensonge et je vous renvoie.

LA DAISNON

Madame, je l'ai promenée pendant et après mon procès, ce long procès que j'ai perdu, de magistrat en magistrat, de financier en financier. Tous s'en sont accommodés pour un terme, mais tous l'ont bientôt laissée là.

LA MARQUISE (*ricanant*).

Quoi? Elle ne peut donc plaire longtemps, faite comme elle est? Et pourquoi!

LA DAISNON

Ah! oui Madame, faite comme un ange, fine, gracieuse...

LA MARQUISE

Mais que lui manque-t-il donc pour votre commerce?

LA DAISNON

Madame, excusez-moi. Pour vous parler franchement, elle ne possède aucun esprit de libertinage. (*Regardant sa fille avec une expression de colère.*) Trop jeune, trop bête, trop niaise... Que sais-je moi? Non, rien, Madame... Pas l'ombre d'un de ces talents propres à réveiller la langueur des hommes blasés de ma clientèle... Rien... Ah! lui ai-je cependant fait la leçon!... Lui ai-je assez montré tous les beaux modèles partis de plus bas qu'elle, et qui n'ont pas ce qu'elle a : ces yeux, ces lèvres, cette nuque, ces attaches.., et qui sont à cette heure au pinacle... Voyez la Filon! Sortie du ruisseau et dirigeant aujourd'hui toute la police! Ah! quelle femme! Et celle-ci... et celle-là... Ah! si la sotte m'avait voulu

écouter!... Sans mentir nous avons eu les plus belles cartes du jeu, Madame. Mais la donzelle, tous les atouts en mains, ne nous a jamais faites que capot.

LA MARQUISE *(se tournant vers Justine).*

Oui-dà, serait-ce par hasard de la vertu ?

LA DAISNON

Je voudrais bien le voir... Mais non, Madame, ce n'est que sottise, incapacité à retenir un amant. Tout simplement, elle est bête la nuit.

LA MARQUISE

Voyez à quoi servent les bons maîtres d'école!...

LA DAISNON

Madame, j'ai tout essayé. J'ai eu recours à tous les moyens. Pour elle, j'ai montré toutes les complaisances de... d'une...

LA MARQUISE

D'une mère !

LA DAISNON

Vous l'avez dit. Je lui ai passé des caprices qui ne nous laissaient pas même d'espoirs de gain, pour tenter de faire lever par le plaisir, par la liberté, un génie qu'eut tué la contrainte! Je peux dire que ma bonté n'a fait qu'aggraver le mal.

LA MARQUISE

Voyez cela !

LA DAISNON

Elle s'était, en ces derniers temps, entêtée d'un petit abbé de qualité, impie, incrédule, hypocrite, antiphilosophe, qui croyait arriver à l'épiscopat, il nous l'avouait, en ridiculisant les ennemis de l'Église. Il venait nous lire, chaque matin, les libelles injurieux sur lesquels il fondait l'espoir de son déjeûner. Et la sotte, prenant ses tirades pour argent comptant, me donna la peur de tomber dans la religion. Heureusement ils se sont brouillés. Ma fille lui a, un jour, reproché trop vivement d'être le plus faux et le plus méchant des hommes pour consentir ainsi à se moquer comme il le faisait, pour de l'argent, des sentiments qu'au profond de sa conscience il partageait.

LA MARQUISE (*incrédule, à Justine*).

Tiens, tiens, petite? Tu as fais cela? (*à part*) Quoi? Aurait-elle du cœur?... Diantre, du cœur avec de la beauté... ce serait trop pour mon projet...

JUSTINE

Madame, qui ne l'aurait fait?... Me méprisez-vous déjà tant, pour me croire incapable d'un acte de sincérité, madame!

LA MARQUISE (*brusquement, coupant court*).

Bien, bien! (*à la mère*). A présent, elle est donc libre?

LA DAISNON

Pour vous servir, madame.

LA MARQUISE

Répondez. Etes-vous fort connues à Paris?

LA DAISNON

Beaucoup trop, madame.

LA MARQUISE

A ce que je vois, et si j'ai bien compris, vous ne tenez pas à votre état?

LA DAISNON

Aucunement, madame. Et pour ma fille, sotte comme je vous l'ai dit, elle proteste tous les jours que la condition la plus malheureuse lui paraît préférable à la sienne.

JUSTINE (*tombant aux genoux de Mme de la Pommeraye*).

Ah, madame, madame! Tirez-nous de notre infamie et je me... je vous... (*Elle fond en larmes*).

LA DAISNON (*montrant sa fille à Mme de la Pommeraye, qui a fait un geste d'impatience*).

Vous voyez! Avec tout ce que je vous ai dit, elle est encore d'une mélancolie qui achèverait d'éloigner d'elle les plus résolus.

LA MARQUISE

Mais, cependant, elle est docile, n'est-ce pas? Et à ce que vous commanderez, elle obéira, n'est-ce pas?

JUSTINE (*étonnée*).

Madame, n'est-ce pas pour...

LA MARQUISE (*à Justine*).

Tais-toi. (*A la mère.*) Je me suis mis en tête de vous faire, à l'une et à l'autre, le sort le plus brillant. Y consentiriez-vous?

LA DAISNON (*d'un ton ravi*).

A bien le moins, madame...

JUSTINE (*de l'air heureux de voir sa crainte à l'égard de la marquise dissipée*).

Oh! oui, madame. Oui, je me l'étais bien dit, madame, vous êtes bonne, vous êtes pure, vous êtes noble...

LA MARQUISE (*à Justine, durement*).

Mais tais-toi donc! (*A la mère.*) C'est qu'il s'agit, vous m'entendez bien, de savoir si vous me pouvez promettre d'absolument vous conformer à la rigueur des conseils que je vous donnerai.

LA DAISNON

Quels qu'ils soient, madame, je le promets.

LA MARQUISE

Et vous serez à mes ordres quand il me plaira?

LA DAISNON

Madame, nous les attendons.

JUSTINE

Oh! oui, madame. Nous vous obéissons de tout cœur. Aidez-nous. (*Se mettant de nouveau à genoux.*) Sauvez-moi de tout ce qui m'entoure, madame!

LA MARQUISE (*à la mère, en lui montrant Justine*).

Il vous faudra veiller à ce qu'elle se tienne mieux. (*A la fille.*) Levez-vous. Il ne s'agit point de toute cette gymnastique. (*A la Daisnon.*) Voici de quoi il est question. Prêtez-moi la plus profonde attention. Au plus éloigné du quartier que vous habitez actuellement, j'ai loué pour vous un appartement dans une maison honnête, tout près de la paroisse. Il est meublé en rapport avec la condition où je veux vous mettre. Retournez-y directement tout à l'heure. Je ferai prendre moi-même vos hardes dans celui que vous quittez, dès aujourd'hui, pour toujours, et où je ne veux plus que vous retourniez. Je ne veux plus

qu'on vous y voie. De plus, et écoutez-moi bien, dorénavant vous ne fréquenterez plus les promenades publiques.

LA DAISNON

Plus de promenade...

LA MARQUISE

Il faut qu'on ne vous découvre plus, quelqu'envie on en ait, et que les habitués de votre tripot vous croient définitivement en allées de Paris... Ni voisins, ni voisines, ni visiteurs. Vous ne recevrez personne parce que vous devez affecter la plus profonde retraite. Dès demain, vous prendrez l'habit de femmes dévotes.

LA DAISNON

Etre dévotes. Bien !

LA MARQUISE

J'ai besoin que vous passiez pour telles. Et vous serez, dès demain, de la plus grande assiduité aux offices de la paroisse. Vous ferez connaissance avec le curé parce que nous pouvons avoir besoin de son témoignage. Mais vous ne recevrez aucuns prêtres, ils sont trop curieux...

LA DAISNON

Bon ! Pas de prêtres.

LA MARQUISE

Deux fois le mois vous irez à confesse et vous approcherez des Sacrements.

LA DAISNON

Deux fois par mois.

LA MARQUISE

Vous ferez de temps en temps quelques petites aumônes adroites, mais sous aucun prétexte vous n'en recevrez de personne.

LA DAISNON

Ne rien accepter.

LA MARQUISE

Ni aide, ni présent. Il faut qu'on ne vous croie ni pauvres ni riches... Vous filerez, vous broderez, vous

coudrez, vous tricoterez. Et vous donnerez votre ouvrage à vendre aux dames de charité de votre quartier...

LA DAISNON

Aux dames de charité.

LA MARQUISE

Vous vivrez de la plus grande sobriété... Votre fille ne sortira jamais sans vous, ni vous-même sans elle... Dans la rue, vous marcherez les yeux baissés. A l'église, vous ne verrez que Dieu, car vous ne devez négliger aucun moyen d'édifier, sur votre compte, les gens, à peu de frais.

LA DAISNON

J'entends, Madame!... C'est austère!

JUSTINE

Madame, nous le ferons, puisque c'est pour nous racheter.

LA MARQUISE (*à la Daisnon*).

J'en conviens, cette vie est sévère, au moins d'apparence. Mais elle ne durera pas. Et puis, je promets pour votre docilité, la plus riche récompense, de quoi vous mettre à jamais à l'abri de l'avenir. Donc, consultez-vous. Si la contrainte passagère que je vous impose vous paraît au-dessus de vos forces, avouez-le.

JUSTINE

Madame, de grâce, dois-je comprendre?... Est-ce pour l'amour de Dieu?...

LA MARQUISE

Vous n'avez pas à comprendre, mais à accepter ou refuser. Si vous rejetez mon offre, je ne serai ni offensée, ni surprise.

LA DAISNON

Madame, j'ai tout pesé. J'accepte.

JUSTINE (*vivement*),

Mère, Madame, à quoi nous engageons-nous? Dites-nous de grâce dans quel but?

LA MARQUISE (*à la Daisnon, et sans paraître avoir entendu Justine*).

Ah, j'oubliais! Je ne vous verrai point chez vous.

Vous comprenez que je ne suis pas digne du commerce d'aussi saintes femmes. Mais vous viendrez ici, clandestinement quelquefois, et nous nous dédommagerons ensemble, en petit comité, de notre régime pénitent...

JUSTINE

Pourquoi nous dédommager, madame?

LA DAISNON (*à sa fille*).

Silence!

LA MARQUISE (*sans paraître remarquer l'interruption*).

Les dépenses de votre petit ménage, j'en fais mon affaire. Et si mon projet réussit...

JUSTINE

Vous formez un projet sur nous, Madame? Quel donc?

LA MARQUISE

Vous n'aurez de toute votre vie plus besoin de moi ni de personne. — S'il manque...

JUSTINE

Madame, nous ne savons ce que vous désirez... Madame... Madame...

LA MARQUISE

S'il manque, sans qu'il y ait de votre faute, je suis assez riche pour vous assurer un sort honnête, meilleur que celui que vous m'aurez sacrifié.

JUSTINE

Madame, de grâce, daignez nous répondre... Ce n'est pas pour la seule miséricorde que vous voulez nous relever?

LA DAISNON (*à sa fille*).

Cesse d'importuner notre bienfaitrice. Ce qu'elle peut désirer de nous ne peut être qu'à notre honneur. (*A un geste de Justine qui voudrait questionner encore la marquise.*) Mais, tais-toi, garce! Vas-tu recommencer tes histoires? Penses-tu que je veuille une fois encore perdre, par ta faute, les avantages que Madame la Marquise nous propose? Par Dieu, je saurai bien t'obliger à me suivre, comptes-y. (*A Mme de la Pommeraye.*) Madame, c'est dit, la

Daisnon est à vous. Et je vous réponds d'elle! (*Vers sa fille.*) Il y a certaine petite aventure galante à son actif que le préfet de police n'aurait qu'à connaître pour que la donzelle soit mise à l'ombre, et au repentir toute sa vie de ses beaux sentiments...

JUSTINE (*au comble de la terreur*).

Ma mère, taisez-vous!... Vous savez bien que je ne refuse pas de vous obéir... ma mère.

LA DAISNON

Voilà... voilà! (*A la marquise.*) Vous voyez bien...

LA MARQUISE

C'est donc gâgé. Soumission, soumission absolue, illimitée à mes volontés. Vous êtes devenues mes choses. Sans quoi, je ne réponds de rien pour le présent, je ne m'engage à rien pour l'avenir... (*A Justine, en la menaçant du doigt.*) Et toi, le préfet est de mes amis.

JUSTINE (*à part*).

Ah!... Qu'ai-je pu penser, qu'ai-je pu espérer, en entrant ici? Que se trame-t-il?...

LA DAISNON (*montrant sa fille, à la marquise*).

Elle marchera, je vous le dis.

LA MARQUISE (*tendant une bourse à la mère*).

Voici dix louis d'arrhes, la mère. (*A Justine, durement.*) Toi, tu as le préfet de police. (*On gratte à la porte.*)

LA MARQUISE

Entrez. (*Au valet.*) Eh bien?

LE VALET

Le carrosse de...

LA MARQUISE (*l'interrompant*).

C'est bon, Va-t-en. (*La porte fermée, aux femmes.*) Passez ici, réfléchissez encore. Je veux de vous une telle soumission que ce n'est pas trop, je le comprends, que vous hésitiez à me la donner,

LA DAISNON

Madame, nous n'hésitons point, je vous jure...

LA MARQUISE

Eh bien, commencez donc à l'instant... Je prendrai votre parole définitive dans un moment. (*Elle les pousse vers un cabinet voisin.*) Vous trouverez là quelques corps de taille prêts à être revêtus. Choisissez-en toutes deux et habillez-vous dès maintenant comme il convient à votre nouvel état. Quelqu'une de mes femmes vous y aidera. (*Elle touche aux cheveux de Justine.*) Rentre cela sous ta coiffe. (*Touchant sa joue.*) Ote ce rouge. Baisse les yeux... Allez. (*Elle les pousse dans le cabinet.*)

LE VALET (*annonçant*).

Monsieur le marquis des Arcis !

SCÈNE IV

LA MARQUISE. M. DES ARCIS

LA MARQUISE (*tombant assise*) :

Il vient, il vient donc... Il est là... Ah ! que je... (*avec un sursaut*). Ah ! mais je suis donc vraiment lâche ? (*se relevant*) Non, non. (*à haute voix*) Introduisez ! (*à part*) A mon rôle ! Et jusqu'au bout... jusqu'à l'enfer...

UN VALET (*annonçant discrètement*) :

M. le marquis des Arcis.

DES ARCIS (*saluant cérémonieusement la marquise, se dirige vers la cheminée, salue encore en se chauffant, et, seulement après un petit temps de silence*) :

Ah ! Madame, comment vous trouvez-vous ?

LA MARQUISE (*composant son visage*) :

Un peu surprise de vous voir, Monsieur. (*Elle compte sur ses doigts*). De jeudi à aujourd'hui...

DES ARCIS

Vous supputez donc les jours ?

LA MARQUISE

Cela en fait six, marquis.

DES ARCIS

Il est vrai. *Mea culpa !* Et encore ! Plutôt que seu-

lement mienne, c'est bien la faute aussi de beaucoup d'autres de nos amis. Faites-moi grâce, marquise ; faites-nous grâce à tous.

LA MARQUISE *(haussant les épaules)* :

Et quand je vous l'aurai donnée, qu'en ferez-vous, Monsieur, de votre grâce ?

(*Le chapeau à la main, s'étant assis, le marquis se bat la pointe du pied, de sa canne de jonc. Silence*).

LA MARQUISE

Marquis, vous rêvez ?

DES ARCIS

Vous rêvez aussi, Madame.

LA MARQUISE

Il est vrai. Et même assez tristement...

DES ARCIS

Qu'avez-vous ?

LA MARQUISE

Rien.

DES ARCIS

Cela n'est pas vrai. Allons, marquise... (*En bâillant et se cachant à peine la bouche derrière le pommeau de sa canne*), racontez-moi cela. Cela vous désennuiera... et moi aussi.

LA MARQUISE

Est-ce que vous vous ennuyez ?

DES ARCIS

Peuh !... Non !... Voyez-vous... C'est qu'il y a des jours...

LA MARQUISE

Des jours où l'on s'ennuie.

DES ARCIS

Vous vous trompez, mon amie. Je vous jure que vous vous trompez. C'est qu'en effet, il y a des jours... On ne sait à quoi cela tient...

LA MARQUISE (*se décidant brusquement et, toutefois, s'exprimant avec lenteur*) :

Mon ami, il y a longtemps que je suis tentée de vous faire une confidence...

DES ARCIS (*s'éveillant*) :

Et quoi ?

LA MARQUISE

Mais je crains de vous affliger.

DES ARCIS

Vous pourriez m'affliger, vous ?

LA MARQUISE

Peut-être...

DES ARCIS

Quoi, qu'y a-t-il ?...

LA MARQUISE

Ah ! le ciel est témoin de mon innocence. Cela s'est fait sans mon consentement, je vous jure...

DES ARCIS

Mais quoi, quoi donc ?

LA MARQUISE

Et ce doit être, par une malédiction à laquelle toute l'espèce humaine se trouve être, hélas, assujettie, pour que moi-même je n'aie pu y échapper !...

DES ARCIS (*avec l'accent d'une joie à peine étouffée*) :

Ah ? C'est de vous ? Ah ! marquise ! Et avoir peur ?... (*d'un ton dégagé*). Et de quoi s'agit-il ?

LA MARQUISE

Marquis, il s'agit (*Le regardant en face, fixement, comme pour faire saisir par ses yeux un sens caché par delà ses paroles*). Je suis désolée et je vais vous désoler... Non, tout bien considéré, il vaut mieux que je me taise.

DES ARCIS (*une lueur de joie mal éteinte dans le regard*) :

Non, non, mon amie, parlez ! Quoi, auriez-vous, au fond de votre cœur, un secret pour moi ?... La première de nos conventions, il y a... il y a...

LA MARQUISE

Six ans, marquis.

DES ARCIS

La première de nos conventions, ne fut-elle pas

que toujours nos âmes s'ouvriraient l'une à l'autre sans réserve ?

LA MARQUISE

Il est vrai. Et voilà justement ce qui me pèse. C'est même là un reproche qui met le comble à un autre beaucoup plus important que je me fais.

DES ARCIS

Et lequel ?

LA MARQUISE

Est-ce que vous ne vous apercevez pas que je n'ai plus la même gaieté? J'ai perdu l'appétit. Je ne bois et ne mange que par raison. La nuit, je ne puis dormir. Nos sociétés les plus intimes me déplaisent.

DES ARCIS (*avec un haut le corps*).

En vérité, Madame ?

LA MARQUISE

Cela vous étonne ? En effet, quand l'auriez-vous pu voir ? Vous qui n'entrez plus ici qu'à la dérobée, qui demeurez la canne à la main (*Le marquis dépose sa canne*) pour compter les secondes; qui conservez votre chapeau (*Le Marquis dépose son chapeau*) pour bâiller derrière (*il étouffait juste un bâillement*). Oh ! ce n'est pas pour vous rien reprocher.

DES ARCIS

Vous seriez injuste, Madame. Car j'avais remarqué cet état chancelant de votre santé. Et j'obéissais à la faculté en observant cette réserve que vous me reprochez. Car ce n'était-il pas l'avis du docteur Tronchin que je vous quittasse de bonne heure? C'est un grand homme Tronchin ! Ma foi, je ne doute pas qu'il ne vous tire d'affaire. Allons, ne désespérez pas !... Quand l'avez-vous vous vu, mon amie?

LA MARQUISE (*avec un peu de colère*).

Votre inquiétude vous trouble la cervelle, Marquis ! (*Calme.*) Ce n'est pas votre Tronchin que j'interroge, mais moi-même. La nuit, je me dis : Est-ce qu'il est moins aimable ?

DES ARCIS

Qui ?

LA MARQUISE

Je parle de vous, Marquis.

DES ARCIS

Ah!

LA MARQUISE

Et je me réponds non, Marquis. Aurais-je à lui reprocher quelque liaison suspecte?...

DES ARCIS

Madame!

LA MARQUISE

Me demandè-je.

DES ARCIS

Ah!

LA MARQUISE

Non!

DES ARCIS

Ah!

LA MARQUISE

Je me réponds non, Marquis... Est-ce que sa tendresse est diminuée, me dis-je encore?... Non, non!

DES ARCIS

Ah! Madame.

LA MARQUISE

Pourqui, me dis-je encore, pourquoi mon ami étant le même, mon cœur, lui, est-il changé? Car il l'est... je ne puis vous le cacher.

DES ARCIS

Madame!

LA MARQUISE

Je n'attends plus mon ami avec la même impatience. Je n'ai plus le même plaisir à le voir. Cette inquiétude, quand il tardait à venir; cette émotion quand on l'annonçait, quand il paraissait, hélas! je ne les éprouve plus.

DES ARCIS

Comment, Madame?

LA MARQUISE (*se couvrant les yeux, après un temps de silence*).

Marquis, je me suis attendue à tout cet étonnement... à toutes les choses amères que vous m'allez dire. (*Dans le silence du marquis, plus douloureux pour elle que tous les reproches qu'on pourrait lui faire, elle continue, en ricanant un peu.*) Marquis,

épargnez-moi ! Mais non, ne m'épargnez pas ! Dites-les-moi, ces reproches. Je les écouterai avec patience, parce que je les mérite...

DES ARCIS

Ah ! Madame...

LA MARQUISE

Oui, mon cher Marquis, il est vrai... Oui, je suis inconstante. C'est un grand malheur que la chose soit arrivée. Mais en vous la dissimulant n'y ajouterais-je pas la honte et le mépris d'être fausse?... Vous êtes le même, je le sais. Mais votre amie est changée... Votre amie vous estime autant et plus que jamais... Mais, mais... accoutumée à examiner ce qui se passe dans les replis les plus secrets de son âme ; habituée à ne s'en imposer sur rien, votre amie ne peut se cacher que l'amour soit sorti de son cœur. La découverte est affreuse, mais elle n'en est pas moins réelle. La marquise de la Pommeraye inconstante ! Moi, moi, légère ! (*Elle se cache les yeux derrière les mains.*)

DES ARCIS (*se précipitant à ses genoux*)

Madame !

LA MARQUISE (*simulant de se tromper sur les intentions du Marquis*).

Marquis, entrez en fureur. Cherchez pour moi les noms les plus odieux... Je me les suis donnés d'avance. Je suis prête à les accepter tous... Tous, excepté un seul, cependant, excepté celui de femme fausse. Celui-là vous me l'épargnerez, je l'espère, car fausse, en vérité, je ne le suis pas.

DES ARCIS
(*toujours à genoux devant Mme de la Pommeraye, qui pleure, renversée dans un fauteuil,*).

Vous êtes une femme charmante, une femme comme il n'y en a point ! Votre franchise, votre honnêteté me confondent ! Je devrais mourir de honte. Ah ! quelle supériorité ce moment vous donne sur moi ! Que je vous vois grande, que je me trouve petit ! C'est vous qui avez parlé la première et c'est moi qui fus coupable le premier.

LA MARQUISE

Vous, coupable? Et de quoi?

DES ARCIS

Mon amie, votre sincérité m'entraîne. Je serais un monstre si elle ne m'entraînait pas.

LA MARQUISE

Que dites-vous?

DES ARCIS

Je vous avoue que l'histoire de votre cœur est mot à mot, l'histoire du mien, Marquise.

LA MARQUISE

Mon ami, dites-vous vrai?

DES ARCIS

Tout ce que vous vous êtes dit, je me le suis dit. Mais je me taisais, je souffrais et sans le courage qui vous fit la première entamer l'explication, Marquise, je ne sais si j'aurais jamais osé prendre sur moi de parler.

LA MARQUISE

Est-ce possible? Et ne cherchez-vous point à m'excuser à mes yeux?

DES ARCIS

Rien de plus vrai! Marquise, il ne nous reste qu'à nous féliciter réciproquement d'avoir perdu en même temps le sentiment fragile et trompeur qui nous unissait.

LA MARQUISE (*avec feinte une bonhomie*)

En effet, Marquis, quel malheur si mon amour durait encore quand le vôtre a cessé! Imagine-t-on cela?

DES ARCIS

Ou bien, dites, que ce fût en moi, qu'il eût cessé le premier, pensez-vous que cela n'eût pas été bien plus terrible?

LA MARQUISE

J'en frissonne, Marquis. Vous avez raison!

DES ARCIS

Comme vous me dites cela! Tenez, jamais, vous ne

m'avez parue aussi belle, aussi aimable qu'en ce moment.

LA MARQUISE

Marquis, Marquis, prenez garde!

DES ARCIS (*lui baisant les mains*).

Si l'expérience du passé ne m'avait rendu circonspect, je croirais vous aimer plus que jamais tant vous m'avez doucement ému!

LA MARQUISE (*tremblante de colère et de douleur, mais d'une voix douce*).

Mon pauvre ami! Qu'allons-nous devenir?

DES ARCIS

Envisageons froidement la situation. Quoi? Nous ne nous en sommes imposé ni l'un ni l'autre...

LA MARQUISE

C'est vrai.

DES ARCIS

Vous avez droit à toute mon estime. Puis-je croire n'avoir pas entièrement perdu la vôtre?

LA MARQUISE

Marquis, vous l'avez toujours.

DES ARCIS

Nous continuerons donc à nous voir... Nous nous livrerons avec confiance à la plus tendre amitié.

LA MARQUISE

Ah! mon ami! L'amitié!

DES ARCIS

Félicitons-nous.

LA MARQUISE

Que vous êtes gaillard!

DES ARCIS

Si, si! Nous nous sommes épargné tous ces ennuis, toutes ces petites perfidies, tous ces reproches, toute cette mauvaise humeur qui accompagnent d'ordinaire les passions qui finissent.

LA MARQUISE

Que c'est donc vrai! Nous l'avons échappé belle.

DES ARCIS

Dites que nous sommes uniques de notre espèce, marquise!

LA MARQUISE

Est-ce donc vrai?

DES ARCIS

Vous recouvrez toute votre liberté et vous me rendez la mienne.

LA MARQUISE

Naturellement, mon ami,

DES ARCIS

Ne nous quittons point, jouissons tout à fait d'une situation aussi rare. Le voulez-vous? Nous voyagerons ensemble. Je serai le confident de vos conquêtes.

LA MARQUISE *(même jeu désespéré et secret).*

Je vous dirai tout. Ce sera charmant.

DES ARCIS

Je ne vous célerai rien des miennes...

LA MARQUISE

Délicieux!

DES ARCIS

Si par hasard j'en fais quelques-unes...

LA MARQUISE

Hé! que dites-vous là...

DES ARGIS

Car j'en doute fort... Oui. oui, vous m'avez rendu bien difficile.

LA MARQUISE

Flatteur. Il est trop tard. Faites taire cet esprit d'escalier!

DES ARCIS

A l'occasion, m'aiderez-vous de vos conseils?

LA MARQUISE

Mais vous, vous ne me refuserez pas les vôtres

DES ARCIS

Comment donc! Comptez-y.

LA MARQUISE

Merci! N'est-ce pas? Qui sait ce qu'il peut arriver?

DES ARCIS

Qui peut sonder l'avenir?... Mais, certes, plus j'irai, plus vous gagnerez aux comparaisons, mon amie. J'en suis persuadé. Et qui sait... (*une œillade.*)

LA MARQUISE

Ah?...

DES ARCIS

Si je ne vais pas bientôt...

LA MARQUISE

Me revenir plus tendre...

DES ARCIS

Plus passionné ..

LA MARQUISE

Ah! marquis...

DES ARCIS

Plus convaincu que jamais que Mme de la Pommeraye était la seule femme faite pour mon bonheur?

LA MARQUISE

Ce sera délicieux... après ce retour, marquis.

DES ARCIS

Et il y a gros à parier que je vous resterai alors jusqu'à la fin de ma vie...

LA MARQUISE

Pourtant, marquis... puisque nous examinons tout le champ du possible...

DES ARCIS

Et quoi donc?

LA MARQUISE

S'il arrivait qu'à votre retour, alors, vous ne me trouviez plus?

DES ARCIS

Assurément, j'en serais désolé.

LA MARQUISE

Car enfin, marquis, je ne suis pas certaine d'être toujours juste juge du vrai mérite. Il ne serait pas impossible, en votre absence, que je ne me prisse de goût, de fantaisie, de passion même, pour un autre qui ne vous valût pas?...

DES ARCIS

Madame, c'est le hasard de la guerre.

LA MARQUISE

N'est-ce pas?

DES ARCIS

J'y suis préparé. Si cela arrivait, je ne m'en attaquerais qu'au sort qui nous aurait séparés lorsque nous étions unis et qui nous rapprocherait lorsque nous ne pourrions plus nous accorder. (*Il se lève de son siège, baise la main de Mme de la Pommeraye pour prendre congé.*)

LA MARQUISE

Un instant, marquis, je vous prie. Laissez passer deux femmes qui attendent dans ce cabinet et qui doivent l'avoir trouvée longue. Je me souviens tout à coup qu'elles étaient à court de leur temps. (*Elle porte la main sur le verrou de la porte.*)

DES ARCIS

Un mot auparavant. N'avez-vous rien de plus à me confier?

LA MARQUISE

Je ne crois pas...

DES ARCIS

Mais le petit comte qui vous pressait si vivement, mon amie, son règne est-il donc venu? C'est lui, qui prévaut dans votre cœur?...

LA MARQUISE

Je lui ai fermé ma maison et ne le vois plus.

DES ARCIS

C'est d'une bizarrerie! Et pourquoi l'avoir éloigné, marquise?

LA MARQUISE

Il ne me plaît pas.

DES ARCIS

Ah! Madame.

LA MARQUISE

Marquis...

DES ARCIS

Je crois vous deviner.

LA MARQUISE

Quoi donc ?

DES ARCIS

Vous m'appelleriez fat.

LA MARQUISE

N'est-ce que cela ? Tous les hommes le sont. Alors ?

DES ARCIS

Marquise, vous m'aimez encore !

LA MARQUISE

Cela se peut. Et après ?

DES ARCIS

Vous comptez sur un retour !

LA MARQUISE

Pourquoi non ?

DES ARCIS

Et vous vous ménagez tous les avantages d'une sincérité sans reproche.

LA MARQUISE

Quand cela serait. Il n'y aurait rien là qui pût vous être désagréable.

DES ARCIS

J'en conviens. Pourtant, Marquise, si nous avions le bonheur... ou le malheur de renouer, quel mérite vous pourriez vous faire, d'oublier ainsi mes torts !

LA MARQUISE

Vous me croyez donc bien sensible, bien généreuse, Marquis ?

DES ARCIS

Mon amie, après ce que vous avez fait, y a-t-il une sorte d'héroïsme dont vous ne soyez capable ?

LA MARQUISE

Peut-être, Marquis. Je ne suis pas fâchée pour le moment que vous pensiez de moi tout ce que vous en dites. Sachez pourtant que les femmes sont capables d'autant de mal que de bien.

DES ARCIS (*riant*)

Tant de bonté ! Ma foi, madame, mon cœur court

encore le plus grand danger avec vous, je le sens. (*Il lui prend tendrement les mains.*)

LA MARQUISE

Le plus grand danger! Ah! Soyez-en très assuré, marquis, et gardez-vous. (*Ce disant, et comme pour appuyer le sens de ses paroles, elle pousse la porte qui laisse passage aux Daisnon*).

SCÈNE V

LES MÊMES ; LES DAISNON

(*Mère et fille, ayant changé de vêtements*).

LA MARQUISE (*aux deux femmes*)

Il vous faut m'excuser de vous avoir fait attendre, Mesdames (*avec un regard d'intelligence*). J'aurai le plus grand égard à votre requête et tiens pour décidé fermement tout ce dont nous avons convenu. J'avertirai sans retard le vénérable curé de votre paroisse. (*A M. des Arcis, en désignant les Daisnon.*) Voici, M. le Marquis, deux dames charitables qui me sont venues visiter pour leurs pauvres. (*Aux Daisnon, désignant le Marquis*). M. le marquis des Arcis. Sa présence ne vous gênera pas.

DES ARCIS (*à part, avec transport*).

La petite est exquise... Oh! mais, c'est qu'elle est exquise... (*Aux deux dames.*) Mesdames! (*Prenant sa bourse après les avoir saluées.*) Quand la beauté, la grâce, la jeunesse, s'unissent ensemble à la bonté du cœur, en vérité il n'est point de poche qui puisse demeurer fermée. Voulez-vous, Mesdames, me permettre de participer, oh, trop légèrement, à quelqu'une de vos bonnes œuvres?

(*La Daisnon avance la main. Mais un regard de Mme de la Pommeraye la lui fait rentrer sous la mante.*)

LA MARQUISE

Marquis, excusez ces dames. C'est qu'elles ne peuvent recevoir directement d'aumônes.

LA DAISNON (*saluant*).

Adieu, Madame. Nous vous demeurons éternelle-

ment reconnaissantes de vos bontés. Pardonnez-nous si nous vous avons importunée.

LA MARQUISE

Vous, importunes pour moi? Y songez-vous? Le soupçon est une bonne injure.

LA DAISNON

Les indigents craignent si fort d'être fâcheux! Peut-être avons-nous tort de sortir de notre retraite même pour être utiles aux autres, puisque nous ne pouvons plus nous montrer au monde dans l'état qui nous convient.

LA MARQUISE

Mais moi, Madame, je ne suis pas du monde. Et je compte bien que vous ne me délaisserez point, quels que soient vos scrupules.

LA DAISNON (*à Justine à part*).

Parleras-tu? Dis donc un mot!

JUSTINE (*à la Marquise*).

Vous délaisser, Madame? J'en suis innocente. Depuis la dernière fois que je vous ai vue, je vous ai bien souvent rappelée à ma mère.

LA MARQUISE

Tu es charmante! Et combien grandie! Et embellie depuis que nous nous sommes rencontrées!

LA DAISNON

Ah! Madame, c'est que notre position a cela, au moins, d'avantageux, qu'elle nous prive de ce qui nuit à la santé.

LA MARQUISE (*montrant Justine au marquis*).

Voyez donc ce visage, marquis! Voyez ces bras!

DES ARCIS

Ah!... Ah! (*avec admiration*).

LA DAISNON

Voilà ce qu'on doit à la vie frugale et réglée, Madame. Au sommeil, au travail, à la bonne conscience...

DES ARCIS

Madame, c'est quelque chose! C'est quelque chose!

L'on deviendrait ermite et l'on se ferait saint pour retrouver une telle jeunesse (*en regardant Justine*).

(*Les Daisnon saluent et sortent, sur un coup d'œil de la marquise.*)

SCÈNE IV

LA MARQUISE, M. DES ARCIS

LA MARQUISE (*désignant Justine qui s'éloigne*).

Comme cela nous vieillit! Quand cela vint à Paris, cela n'était pas plus haut qu'un chou!

DES ARCIS (*qui rêvait*).

Madame, vous parlez de la jeune fille qui sort?

LA MARQUISE

Oui. C'est comme dans un jardin où les roses fanées font place aux roses nouvelles... L'avez-vous regardée?

DES ARCIS

Je n'y ai pas manqué.

LA MARQUISE

Comment la trouvez-vous?

DES ARCIS (*avec enthousiasme*).

C'est la tête d'une vierge de Raphaël sur le corps de sa Galathée! Quelle volupté dans cette figure! Quelle physionomie! Quelles dents ! Quelle bouche! Quelles lèvres! Quelle gorge!

LA MARQUISE

Vous avez vu sa gorge?

DES ARCIS

Oui, Madame, on la voit, on la voit tout entière, quoiqu'elle soit couverte du voile de ses vêtements... Avez-vous remarqué la délicatesse des passages de son front à ses joues, des joues au cou, du cou aux épaules? Et comme elle est coiffée!... Marquise, du bout des doigts de sa main, jusque dans tout son corps, court une ivresse qui doit gagner tous ceux qui la voient, et serpenter dans les veines du spectateur comme il la voit serpenter dans cette figure ravis

sante. Ce n'est pas un Raphaël, c'est un Greuze!... C'est le Greuze de « la jeune fille qui envoie un baiser » que M. de Choiseul a donné cette année en étrennes à Mme de Grammont Enfin c'est à tourner la tête!... Et puis, une douceur dans la voix!...

LA MARQUISE

Elle a donc parlé ?

DES ARCIS

Quoi ? N'avez-vous pas entendu ? Quand elle a prononcé « Madame, j'en suis tout à fait innocente. » Quel organe enchanteur !

LA MARQUISE

Avec tout cela, quelle modestie dans le regard !

DES ARCIS

Et quelle bienséance dans le maintien ? Quelle décence dans le propos !

LA MARQUISE

Voilà l'effet de l'éducation, marquis !

DES ARCIS

Oui. madame, mais quand elle est préparée par un bon naturel... Tout est bien en sortant des mains de l'auteur des choses...

LA MARQUISE (*achevant la phrase de Jean-Jacques*)

« Et tout dégénère entre les mains de l'homme ». J'entends, M. le philosophe. Mais avouez que celle-ci a cependant quelque chose que la Sophie d'Emile n'avait pas ?

DES ARCIS

J'en conviens ; et c'est la douceur exquise... Mais, dites-moi, sont-elles riches ?

LA MARQUISE

Non. Cependant, ce sont deux créatures plus heureuses que nous.

DES ARCIS (*songeur*).

Savez-vous, marquise, que cela n'est pas bien ?

LA MARQUISE

Et quoi ?

DES ARCIS

Vous êtes dans l'opulence... et elles, dans le malaise. Et jamais je ne vous ai vue les inviter à manger à votre table.

LA MARQUISE

Marquis, je me croyais un peu mieux connue de vous ! Sachez que je les aie priées dix fois sans avoir pu les obtenir une seule.

DES ARCIS

Comment cela ?

LA MARQUISE

Elles refusent de venir ici par des idées singulières sur la pauvreté.

DES ARCIS

Est-ce possible ?

LA MARQUISE

Quand je les visite, il faut que je laisse mon carrosse à l'entrée de la rue, et que j'aille en déshabillé, sans rouge, et sans diamants,

DES ARCIS

Et pourquoi cela ?

LA MARQUISE

C'est qu'un faux rapport suffirait pour aliéner l'esprit d'un certain nombre de personnes bienfaisantes et les priver de leurs secours.

DES ARCIS

Diantre !

LA MARQUISE

C'est comme je vous dis !... Et si seulement on savait que j'y prends intérêt, on dirait bientôt : « Mme de la Pommeraye les protège, elles n'ont donc plus besoin de rien ! » Et voilà les charités supprimées !

DES ARCIS

Les charités ?

LA MARQUISE

Oui, Monsieur, les charités.

DES ARCIS (*levant les bras*).

Vous les connaissez, et elles en sont aux charités? Par Dieu, est-ce possible, Madame?

LA MARQUISE

Marquis, je vois bien qu'une partie de votre estime s'en est allée avec votre tendresse... Et qui vous dit, de grâce, que si ces femmes ont besoin des aumônes de la paroisse, c'est de ma faute?

DES ARCIS

Pardon, pardon, marquise. J'ai tort. Mais alors, quelles raisons allèguent-elles de se refuser à la bienveillance d'une amie telle que vous? De grâce, expliquez-vous...

LA MARQUISE

Ah! marquis, nous sommes bien loin, nous autres gens du monde, de connaître les délicatesses scrupuleuses de ces âmes timorées!... C'est qu'elles ne croient pas pouvoir accepter les secours de toute personne indistinctement...

DES ARCIS (*une larme dans les yeux*).

Alors, c'est donc qu'elles prétendent nous ôter le meilleur moyen d'expier nos folles dissipations, marquise!

LA MARQUISE

Point du tout. Je suppose, par exemple, que M. des Arcis fût touché de compassion pour elles. Que ne fait-il passer ses secours par des mains plus dignes que les miennes?

DES ARCIS

Plus dignes... et moins sûres?

LA MARQUISE

Cela se peut.

DES ARCIS

Dites-moi. Si je leur envoyais une vingtaine de louis, croyez-vous qu'elles les refuseraient?

LA MARQUISE

Si vous les envoyiez directement? Soyez-en certain; elles refuseraient (*Sur un geste de doute du marquis*). Quoi, Monsieur, ce refus vous semblerait déplacé dans une mère qui a une enfant aussi charmante?...

DES ARCIS (*les bras tombés, après un moment de sombre réflexion.*)

Savez-vous que je suis tenté furieusement de les voir ?

LA MARQUISE

Je le crois, Marquis. Mais prenez garde à vous ! Voilà un moment de compassion bien subit, et bien suspect de votre part...

DES ARCIS

Quoi qu'il en soit, me recevraient-elles, pensez-vous ?

LA MARQUISE

Non, certes ! Avec l'éclat de votre voiture, de vos habits, de notre livrée, et les charmes avérés de la jeune personne, il n'en faudrait pas davantage pour exciter les caquets des voisins, et pour perdre les deux femmes sans retour.

DES ARCIS

Vous me chagrinez. Il me faut donc renoncer à les secourir ? A les voir ? C'est affreux.

LA MARQUISE

Je crois qu'il y faut renoncer, en effet.

DES ARCIS

Mais si je leur faisais passer mes secours par votre moyen, Marquise ?

LA MARQUISE

Marquis, en vérité, je ne crois pas cet or assez purs pour m'en charger.

DES ARCIS

Marquise, voilà qui est cruel.

LA MARQUISE

Oui, cruel, c'est le mot.

DES ARCIS

Mais quelle idée, marquise ? Vous vous moquez ? Une jeune fille que je n'ai aperçue qu'une fois !

LA MARQUISE

Mais une jeune fille du petit nombre de celles qu'on n'oublie pas quand on les a aperçues, avouez-le, marquis.

DES ARCIS

Il est vrai que ces figures-là nous suivent.

LA MARQUISE (*en affectant de rire*).

Marquis, marquis, prenez garde à vous! Vous vous préparez des chagrins. Et j'aime mieux vous en garantir dès aujourd'hui que d'avoir à vous consoler bientôt!

DES ARCIS (*dépité*).

Voilà bien de la bonté!... En attendant...

LA MARQUISE

En attendant, quoi? N'allez pas confondre celle-ci, marquis, comme je vous y vois prêt, avec toutes celles que vous avez connues. Cela ne se ressemble pas. On ne les tente pas, celles-ci! On ne les séduit pas, marquis! On n'en approche pas, marquis... Elles n'écoutent pas!... On n'en vient pas à bout!...

DES ARCIS (*au comble de l'impatience*).

Ah! tenez, Madame, excusez-moi! J'ai une affaire pressée qui m'appelle.

LA MARQUISE.

Allez-y... marquis... Vous partez bien soucieux, marquis!

DES ARCIS (*les yeux gonflés et étincelants, comme s'il était près de pleurer*).

Ah! (*Il la salue, lui baise les mains, et sort.*)

LA MARQUISE (*en le suivant du regard, se laisse aller dans un fauteuil, en sanglotant*).

Ah! que j'ai donc facilement réussi à l'enflammer à la première fille venue! Que j'aurai donc facile de me venger!

RIDEAU.

LE PAIN DES VIEUX

— Maudrapier?
— Présent.
— Vandenberghen?
— 'Sent.
— Tornoir?
— Présent.
— Maulapel.

. . . . . .

Cette fois, personne ne répond.

Le sous-off répète :

— Maulapel?

Même silence.

— Au rapport.

Puis, comme l'appel des clairons crépite dans la cour, les hommes dévalent en tumulte l'escalier des chambrées.

— Fixe!

Entre les hauts bâtiments chaulés de la caserne, la sonnerie tinte encore. Par la porte, affluent les bataillons.

Maintenant, les alignements rectifiés, derrière la musique, le régiment franchit les grilles, lourde masse sombre qu'égaient les bandes jaunes des callots et l'acier des fusils.

Un clair matin d'hiver, rieur, ensoleillé comme

une aube de printemps accueille la troupe, au sortir des voûtes du quartier. Une sénérité glisse des nuées laiteuses.

Il fait si bon que la rue est animée et joyeuse. La curiosité musarde des passants s'éveille au passage du régiment. Des ménagères s'arrêtent flemmardes, avec leurs filets chargés de légumes. Au seuil des cabarets des servantes à chignon embroussaillé, négligent le balai et taquinent d'œillades louches la prétention niaise des sous-offs. Il va faire bon vivre aujourd'hui. Toutes les choses ont un aspect amène dans le joli coup de soleil qui s'éparpille du ciel.

Cependant, dans les rangs de la « première du deux », les camarades de Maulapel laissent l'anxiété les étreindre. A voix basse, louchant vers le sergent, ils se disent leurs craintes :

— Où diable est-il, le gaillard ?

— Point bambocheur, pourtant.

— Est-ce qu'il aurait filé, pour de bon, le bougre !

— Sait-on jamais ?

Or, à la rentrée, comme midi sonnait au beffroi de la cité, la compagnie s'affola.

— Point rentré ?

— Non !

— Ah ! bon Dieu.

La nuit venue, rien encore.

Alors, la peur sauta au cœur des bougres. Ils songèrent.

Dans les nappes claires du ciel lunaire des images grandirent. Ils évoquaient ces choses lointaines et patriales qui font souffrir du mal du regret, les âmes nostalgiques.

Pauvres gas de misère et de malchance, comme ils la connaissent bien cette souffrance...

Semeurs de blé des plaines flamandes, forgerons

des brasiers d'usines, tapeurs à veine des pays noirs, ils l'avaient subie tant de fois, aux heures troubles du souvenir.

Sans doute, c'était cette peine encore, cette torture de l'absence que nul plaisir des villes ne sait atténuer, que Maulapel avait ressentie. Lui, il était attaché comme pas un à sa terre natale, à son coron, à ses terris, à ses fosses. Il aimait tellement son morose village embrumé de fumées, qu'il n'était heureux que lorsqu'il pouvait l'évoquer et revivre en pensées songeuses, des joies que les cités ne savent jamais donner à l'âme des contemplatifs. Et voilà comment les camarades s'expliquaient l'absence du « Borègn », comme ils l'appelaient.

Maulapel avait là-bas, à une lieue d'ici, au coron du Fort-Mahon, à Jemappes, une « ablagne » aux yeux rieurs et au chignon d'avoine mûre, des vieux qu'il idolâtrait avec des naïvetés de petiot.

Sans doute il était allé retrouver tout cela, parce qu'il souffrait trop.

Une voix dit encore :

— Et puis, c'est grève. On lutte pour avoir du pain, dans les corons du Borinage.

— Qu'irait-il faire là-bas ?

— Est-ce qu'on sait?... Consoler ses vieux, peut-être...

Le sommeil vint.

Or, vers une heure du matin, la porte de la chambrée s'ouvrit doucement, encadrant une ombre qui s'avança, tatonnante et fatiguée, entre les lits. Elle heurta un corps, fit choir un objet sonore qui tinta Un soldat s'éveilla, puis d'autres. On cria.

— Qui va là ?

L'ombre murmura :

— C'est mi.

Toute la chambrée s'éveilla

— Maulapel !

Mais lui, une angoisse dans la voix :

— Plus bas... Oui, c'est mi, j'vas vo dire.

Alors, on comprit qu'une peine était là qu'il fallait consoler, une faute qu'il fallait absoudre. Des voix chutèrent :

— Oui... tout bas...

Du silence...

Dans la minute, des corps se dressèrent sans bruit, dans l'attente d'une misère. La clarté de la lune illuminait un coin de la chambrée et là, debout, avec ses yeux gonflés de larmes, le déserteur. Des voix interrogèrent.

— Qu'est-ce qu'y a, fieu ?

Lui répétait, terrifié par l'acte qu'il avait commis :

— J'va vo dire.

— Parle, camarade.

— Vo savez... c'est grève au Levant,et depuis deux mois, on chôme au Fort-Mahon, car les camarades ont demandé la hausse des salaires... Alors, c'est la misère chez les vieux... Oui, la misère ! Avant-hier, ils m'ont écrit qu'ils avaient faim, qu'ils n'avaient plus que des « kantiaux » mendiés aux portes... Mes poufs vieux !... Faim !

Un murmure passa.

— Tonnerre, si c'est possible !

— Ce qu'il faut souffrir tout d'même !

Maulapel reprenait.

— Alors, j' n'ai pu su résister. L' nuit passée, j'ai ramassé mes économies, mon pain... J' suis parti, par les murs.

Il y eut un silence.

— Et maintenant, les vieux mingeront à leure fagne.

Personne ne parlait plus. Il y avait une anxiété dans les cœurs. Puis, un soldat dit :

— Alors, maintenant, qu'est-ce que tu vas faire ?

— J'n' sais nié !

— Y vaut mieux que tu ailles annoncer ton retour à la garde. On t' comptera ça, plus tard, au conseil de guerre.

— Et les vieux? Si j' suis puni, qu'est-ce qu'y vont faire !

Mais un homme s'était levé. Il allait le long des lits, parlait à voix basse. Des ombres s'agitèrent, des mains fouillèrent au fond des sacs la cachette des épargnes. De l'argent tinta...

Maulapel interrogeait.

— Qu'est-ce que vo faites ?

L'homme au « pourchas » était près de lui :

— Tais-toi !

Puis plus bas.

— Tes vieux, ne t'en inquiète pas. V'la de l'argent, de quoi leur donner du pain tant que durera la grève... Ils n'auront jamais faim, tu peux compter sur nous. On leur enverra cela et plus, s'il le faut...

A quoi bon insister? Maulapel les savait tous issus comme lui de cette race de malchance dont l'âme généreuse sait souffrir du mal des autres. Ils tiendraient parole. Le vieux ménage du Fort-Mahon aurait du pain, du pain... Alors le déserteur balbutia doucement dans un sanglot .

— Merci, compagnons !

Et, sans crainte, il s'en fut chercher le châtiment de sa pitié filiale.

MARIUS RENARD.

LE THÉATRE POPULAIRE

Des intellectuels et des artistes, esprits généreux et libéraux que préoccupe le souci de faire partager au plus grand nombre leurs pures émotions d'art et de beauté, ont mis à l'ordre du jour la question du Théâtre Populaire.

Pour mieux dire, ils n'ont fait qu'essayer de l'adapter à une époque et à un milieu : Depuis longtemps, au souvenir des représentations antiques ou moyen-âgeuses, l'idée avait germé de les reconstituer. En 1848 déjà, Michelet disait à la jeunesse : « Le théâtre est la forme la plus efficace de l'éducation nationale... »

C'est donc devenu plus une question de renaissance qu'une question de création. Le Théâtre, si essentiellement populaire, a été accaparé sous toutes ses formes par une sorte de monopole tant matériel que moral ; c'est ce monopole qu'il importe de détruire en combattant les spectacles qu'offre au peuple l'aberration des uns, que lui refuse le snobisme des autres.

C'est pourquoi la question a été *remise* à l'ordre du jour.

Incontestablement, sur les mœurs, et sur les idées davantage encore, le Théâtre exerce une influence, d'autant plus grande à l'heure actuelle qu'il est devenu définitivement une tribune où, sous la forme de l'exemple, la thèse se pose d'elle-même et se prouve plus clairement qu'en les leçons trop abstraites ou les livres trop peu lus.

Malheureusement, les protagonistes de sa vulgarisation, coutumiers du rêve, se tiennent trop volon-

tiers dans le vague des principes, et de ce fait leur intention, si louable soit-elle, n'aboutit guère. Education des masses!... Développement du sens esthétique populaire!... Pénétration des idées saines dans les foules!... Voilà des causes bellement défendables à coup sûr : Le beau geste de s'en faire le champion s'esquisse dans le vide pourtant, lorsqu'on se contente de les plaider dans les cénacles. Le manque d'aboutissants fait crier dès lors à l'utopie... Et c'est logique, somme toute : On néglige, dès le principe, d'examiner les possibilités matérielles alors qu'elles sont à la base même de toute organisation et de toute vulgarisation surtout.

Il importerait donc, en l'espèce, d'envisager en premier lieu les formes dans lesquelles pourrait se manifester l'entreprise ; et il serait temps encore, lorsqu'un choix aurait été fixé sur l'une d'entre elles, de déterminer le caractère intrinsèque d'un Théâtre Populaire et les conditions qu'il aurait à réunir pour atteindre son but. C'est ici seulement que devraient intervenir les artistes et les intellectuels, le premier stade de l'organisation étant à parcourir plutôt par des gens de métier, compétents en la matière, tels les directeurs de théâtres.

C'est cette partie initiale de l'organisation que nous essayerons d'étudier tout d'abord.

I

Actuellement, le Théâtre Populaire n'existe pas à Bruxelles. Car l'on ne peut comprendre sous ce titre les quelques représentations gratuites données au théâtre du Parc par des cercles dramatiques à l'occasion des fêtes nationales, ni les représentations que donnent les sociétés chez elles : Le Théâtre Populaire, tel qu'on le voudrait, devrait avoir un caractère permanent que n'ont pas ces séances de loin en loin espacées ou réservées à des invités.

Un organisme à part est nécessaire. Comment le créer? Au prime abord, deux moyens frappent l'attention. Le premier serait de détacher, à certains jours,

la troupe de tel théâtre qui s'en irait jouer en une salle quelconque ou qui jouerait chez elle ; ce serait donc la subordination du Théâtre Populaire au concours des troupes fixes.

C'est le moyen employé à Paris qui, sans réaliser complètement l'idée-type du Théâtre Populaire, a néanmoins donné d'excellents résultats.

Des acteurs parisiens — et les meilleurs d'entre les tragédiens, chanteurs, ballerines — s'en vont vers les faubourgs, et, dans des salles souvent peu appropriées à ce genre de spectacles, exécutent l'une ou l'autre partie d'une œuvre au répertoire. L'idée est excellente en ce sens qu'elle réalise un des points du programme, savoir : Que le peuple ne doit pas venir au théâtre, mais que le théâtre doit aller au peuple

Et malgré cela, le but n'est pas atteint. Le manque d'installations, de décors, de machineries empêche la mise en lumière totale des beautés d'une œuvre : Ce défaut d'accessoires, cette pénurie de détails entraînent l'organisation de spectacles coupés à raison des difficultés qu'offre l'organisation de représentations intégrales. Par là, la question de l'éducation populaire n'est guère résolue ; l'interprétation, excellente toujours, attire seule l'attention au détriment des ouvrages ainsi fragmentés.

Pourtant, cette tentative — si hardie et si ardue, semblerait-il — a pleinement réussi. Elle marque déjà une étape sérieuse atteinte grâce au concours enthousiaste et désintéressé des plus éminents artistes des grandes scènes parisiennes.

Ce système, chez nous, est impraticable. Tout d'abord, Bruxelles n'offre pas comme Paris la ressource de nombreux théâtres d'art. A l'Opéra, l'Opéra-Comique, le Français, l'Odéon, etc., nous ne pouvons guère opposer que la Monnaie et le Parc.

Quels subsides des pouvoirs pouvons-nous opposer, pour ces deux théâtres, à ceux dont jouissent les scènes parisiennes précitées?

Quels artistes pouvons-nous — nous ne parlons évidemment que du nombre, non de la valeur, — mettre en regard de ceux qui interprètent aux théâtres subventionnés de Paris? Peu de choses.

Les moyens financiers dont disposent nos scènes d'art ne permettent pas à leur directeur d'appointer décemment des interprètes dont la manière et le caractère s'accommodent seulement d'un genre d'ouvrage.

Qu'arrive-t-il alors? C'est que presque toujours — au théâtre du Parc pour le moins — le plus grand nombre est occupé. Et tel acteur qui, un soir, aura tenu le rôle de Paul Raymond du *Monde où l'on s'ennuie* se retrouvera le lendemain, à une matinée littéraire, sous la toge de Néron dans *Britannicus*, quitte à revêtir deux heures plus tard la défroque d'un métayer de Camargue pour jouer le Frédéri de *l'Arlésienne*. En de telles conditions, on ne pourrait ajouter encore à ce cumul si considérable d'emplois, l'obligation de prêter un concours quelconque au Théâtre Populaire.

Malgré le bon vouloir du directeur et des acteurs, la chose serait impossible : Ce serait forcer l'un de fermer son théâtre, tels soirs déterminés, les autres de se multiplier, en exigeant d'eux des fatigues qu'on ne pourrait justement rémunérer.

Au surplus, les mêmes raisons empêchent les acteurs de prêter leur concours au Théâtre populaire, chez eux, sur leur scène même... Encore une fois, les subsides ne peuvent permettre aux directeurs de chômer ainsi, ou plutôt de peiner sans salaire, si ce n'est de très loin en très loin.

Où le caractère permanent, alors?

C'est ici que se présente le second moyen :

Un organisme tout à fait indépendant, avec ses locaux et ses artistes propres.

La proposition s'énonce aisément, mais son application pratique nous met aux prises avec des difficultés bien autres!

La plus grosse est sans nul doute d'ordre financier : Le point d'interrogation de l'argent se dresse toujours ironique et angoissant au bout de n'importe quelle question d'art...

De l'argent, toujours de l'argent! comme disait Harpagon... Que ce mot — en définitive, celui d'un directeur de théâtre — a de justesse ici!

De l'argent pour une salle; de l'argent pour une troupe; de l'argent pour un personnel ; de l'argent pour des accessoires; de l'argent pour la propagande; de l'argent pour la réclame; de l'argent pour les droits d'auteurs; de l'argent, enfin, de l'argent, de l'argent!...

Un Mécène? Si un ethnologue me montrait demain un représentant non abâtardi de cette feue race, peut-être bien douterais-je moins de son existence!

Subsides de l'Etat! Oh, ouiche! Après soixante-dix ans de discussions, de rejets, d'études, la générosité gouvernementale dispenserait *peut-être* à l'œuvre la jouissance d'un crédit triennal de 2,000 francs!... Et ce qu'il y a de plus beau, c'est que pour ces deux mille francs jetés en pâture, tous les trois ans aux dents affamées de l'œuvre, l'Etat imposerait ses volontés, menacerait du retrait des prestations, bouderait à tel ou tel spectacle; bref, ferait du boucan pour une valeur annuelle de 100,000 francs!

Il vaudrait donc mieux s'en passer.

Un projet de « Théâtre social » récemment élaboré prétend résoudre le problème :

Disons-le tout de suite, cela ne nous paraît guère sérieux. Sans doute le beau mouvement d'enthousiasme qui l'inspira est louable, mais la hâte que l'on met à vouloir fébrilement atteindre du premier coup un résultat définitif pourrait bien faire ou qu'on ne l'atteigne pas du tout, ou qu'on le dépasse.

Le Théâtre social veut une salle et une troupe à soi, et, ne comptant pour les payer ni sur un Mécène ni sur l'Etat, espère qu'un système d'abonnements permettra de couvrir les frais d'organisation. C'est trop de candeur. Il croit donc que tel brave homme qui, de temps à autre, donnera de bon cœur et aisément ses dix sous au contrôle du théâtre, versera d'avance le prix de 20 entrées pour des spectacles à venir qui, en définitive, n'ont de garantie qu'en proportion des chances futures de réussite?

Le peuple se méfie trop de l'aléa pour adhérer à cette proposition. Et, du reste, la somme de dix francs paraît énorme, globalement, à un homme du peuple, et pour le plus grand nombre elle l'est en fait.

Il ne faudrait point compter sur lui. A qui profitera donc l'esprit de l'entreprise?

Au surplus, le projet de « Théâtre social » pêche encore par d'autres points : Ainsi, le prix des places va de 2 francs maximum à fr 0.50 minimum. C'est trop cher incontestablement... Quel homme du peuple donnera 2 francs — par place, car souvent il ne sera pas seul — pour une représentation et une représentation d'art, en outre, à laquelle son éducation ne l'a pas habitué ? Et même pour ce qui concerne les places les moins coûteuses, beaucoup préfèreront à prix égal, à ce genre de spectacles, la facile émotion des mélos, la rigolade des vaudevilles ou les rosseries des music-halls. Ils aimeront mieux, en général, détendre leur esprit que le contraindre à un effort inaccoutumé.

La question du bon marché des places, pour ne pas dire de la gratuité — idéal irréalisable pour l'instant — est une question de vitalité pour l'entreprise.

De plus, pour que le théâtre soit vraiment populaire, l'unification des prix pour toutes les places, quelles qu'elles soient, s'impose : Le privilège, le privilège acheté surtout, pourrait être une cause de mort.

Il faut donc qu'on ait de plus grandes facilités pécuniaires d'accès au théâtre populaire qu'ailleurs. Or, pour cela, l'emploi d'une salle entièrement indépendante avec son personnel et ses accessoires, avec sa troupe régulière et complète est impossible : Jamais les frais énormes n'en seraient couverts.

Il y a un moyen plus simple : Nous avons ici, à Bruxelles, la magnifique salle du Théâtre Flamand — d'un cachet si merveilleusement populaire, malgré la richesse de sa décoration — qui n'est occupée en moyenne que quatre jours sur sept. Eh bien! Qu'une fois seulement par semaine, la ville de Bruxelles en abandonne gratuitement la jouissance au Théâtre Populaire, lequel prendrait à sa charge les seuls frais d'éclairage, et percevrait pour toutes les places indistinctement une somme minime : vingt-cinq centimes, par exemple. Les premiers arrivés jouiraient des meilleures places au détriment voulu des retarda-

taires ! Le public affluerait par souci de curiosité d'abord ; séduit ensuite par ce bon marché qui lui permettrait de passer là sa soirée à meilleur compte que n'importe où ; et enfin, par goût : cela deviendrait chez lui une habitude qui, au bout de quelques années, ferait apparaître à ses yeux l'institution comme un insaisissable patrimoine.

La question de la salle étant résolue, reste la question de la troupe. La solution en est plus aisée encore, et voici comme :

L'excellent Cercle dramatique de Schaerbeek, qui fête cette année le 25e anniversaire d'une existence laborieuse et féconde, organise en septembre prochain, sous le patronage des gens de lettres, de critiques et de techniciens de la scène, un congrès d'art dramatique.

Précisément, la première question portée à l'ordre des séances est celle du Théâtre Populaire, qui promet sérieusement d'être résolue de façon pratique, de par la simplicité et la sagesse mêmes du projet mis en discussion.

Or, voici le système que ce projet préconise pour la constitution d'une troupe.

La troupe serait constituée par les sociétés d'amateurs : on choisirait parmi les cercles une dizaine des meilleures phalanges, qui chacune prépareraient environ cinq pièces par an. Un roulement régulier dans les représentations hebdomadaires ramènerait à la scène la même société de dix en dix semaines.

Cet intervalle suffirait à l'étude et à la mise en scène d'une œuvre nouvelle.

N'est-ce pas là la solution la plus simple, la plus sûre, la moins coûteuse ?

N'est-ce pas de ces éléments souples, bien travaillés, enthousiastes et désintéressés que sont les bons amateurs, que l'on peut attendre un vrai et un bon théâtre populaire?

N'oublions pas qu'ils font, eux, de l'art un agrément et non une profession, que toutes leurs tendances se portent vers la scène et qu'ils travaillent et piochent ses difficultés multiples plus par goût que par nécessité. Je sais que bien des gens mettront en

doute la valeur de ces éléments. Ceux-là ne connaissent pas nos bons cercles dramatiques, car ils y trouveraient certes des artistes capables de soutenir la comparaison avec bien de bons acteurs de nos théâtres organisés.

Du reste, ce projet énoncé par le programme du congrès, ne s'en tient pas à l'emploi des seuls amateurs.

Il préconise, pour les rôles féminins surtout, le concours de lauréats des conservatoires et des écoles de déclamation qui, en attendant d'entrer à un théâtre, pourraient acquérir, par cette pratique provisoire d'une scène sérieuse déjà, un métier et une expérience très profitables à coup sûr.

Et en fin de compte, si un Théâtre Populaire a pu être réalisé dans différentes régions de la France, par des représentations en plein air comme à Bussang (Vosges), par M. Maurice Pottecher, à la Mothe Saint-Héray (Poitou), par le docteur Pierre Corneille, à Ploujean (Morlaix-Finistère), par MM. Anatole Le Braz et Charles Le Goffic ; — à qui le doit-on, sinon aux amateurs?

Car ce sont eux qui, sur ces scènes aux cadres merveilleux, sont parvenus à force de travail, de persévérance et d'amour-propre enthousiaste, à faire revivre les nobles expressions du théâtre antique.

Le théâtre en plein air, pour des raisons climatériques, ne peut être chez nous le type du Théâtre Populaire. Tout au plus une clémence passagère de nos cieux lui permettra-t-elle de temps à autre d'y prêter son concours.

Le Théâtre de Genval, grâce à sa très artiste directrice, Mlle Anthonia Guilleaume, nous a donné déjà des représentations remarquables. Les difficultés des œuvres y interprétées furent vaincues malgré la modestie des moyens... La beauté des heures et du lieu fit le reste.

C'est dire que nous comptons encore beaucoup sur lui.

Voici donc résolue *en théorie* la question *matérielle* du Théâtre populaire. Sa résolution *pratique* n'attend plus qu'un vœu définitif au prochain Con-

grès d'art dramatique pour obtenir de la ville de Bruxelles l'intervention dont nous avons parlé, car d'avance nous sommes sûrs de pouvoir compter sur le concours des sociétés théâtrales.

Et si déjà l'on peut arriver à donner au peuple une représentation quasi-gratuite par semaine avec, en plus, de temps à autre, une représentation extraordinaire rehaussée par la présence de grands artistes de nos scènes organisées, l'on aura fait un très grand pas : Si, de plus, un comité composé de littérateurs et d'artistes, aidé dans la partie administrative par un directeur actif et intelligent et par un régisseur expert, consent à patronner l'œuvre et à la secourir de ses conseils, nous pourrons avoir foi désormais en sa complète réussite.

Souvenons-nous, en tout cas, qu'on ne peut *établir* d'un coup *une institution* et qu'ici surtout le procédé le plus sûr est celui des tâtonnements. Le temps et l'expérience sont les véritables maîtres : Si la première réalisation d'un Théâtre populaire, d'après le projet précité, n'en est pas la forme définitive, elle aura du moins contribué à y arriver. Ce ne sera qu'une étape, sans doute, mais l'effort pour la parcourir n'en aura pas moins sa beauté.

II

Mais ce n'est pas tout de résoudre ce problème d'organisation matérielle.

Le Théâtre populaire fondé, il faut lui assurer une vie honorable et une vie féconde : Succès, d'une part, réalisation du programme, de l'autre.

Apparaît ici une sorte d'antagonisme entre *l'amusement* du public et son *éducation :* L'idéal serait d'atteindre l'un par l'autre et de les concilier en faisant naître l'*intérêt*.

Quels spectacles donner au peuple?

Avant tout, il importe de fixer le sens de ce mot *éducation* si souvent employé et diversement entendu.

L'éducation doit-elle être une éducation *sociale* ou une éducation purement *artistique?*

L'éducation *sociale* consisterait à développer dans le peuple, par des représentations d'œuvres dites *sociales*, le sentiment de sa force et de sa dignité; à lui montrer les sources d'énergie dont il dispose; à le faire tendre vers une situation meilleure au triple point de vue physique, intellectuel, moral.

Quoique la partie artistique ait sa place aussi dans le projet de « Théâtre social » dont nous avons parlé plus haut, il est visible que l'éducation préconisée par lui est celle que nous venons de définir.

Les noms d'auteurs dont ce théâtre compte représenter les œuvres, et les phrases suivantes que nous extrayons de son programme peuvent suffire à nous en convaincre :

« Un théâtre social, dit-il, est une formidable université populaire où viendraient se concentrer tous les efforts tentés jusqu'à ce jour *pour instruire le peuple, diriger son esprit vers le Beau, le Juste, et l'amener lentement mais sûrement au seul culte de la Raison, à la conscience absolue de sa dignité et de sa liberté, non plus de la liberté égoïste que nous subissons aujourd'hui, mais de la féconde liberté, celle qui trouve son appui et son équilibre dans la bonté et la solidarité.* »

Et plus loin :

« ... Cette belle entreprise artistique et sociale, dont le but se résume en cette phrase qui servira pour ainsi dire d'épigraphe à notre théâtre social :

1° Procurer un délassement physique et moral;

2° *Être une source d'énergie* (*soutenir et exalter l'âme*);

3° *Être une lumière pour l'intelligence* (*éveiller la pensée, apprendre à voir et à juger les choses, les hommes et soi-même*). »

Nous ne partageons pas tout à fait cette manière de voir. Sans doute, le peuple est digne de telles sollicitudes et mérite de tels enseignements. Mais est-il apte, pour l'instant, à les recevoir? Nous ne le croyons pas. Sa moyenne intellectuelle est un terrain de culture insuffisamment ameubli : Y jeter cette

semence pourrait devenir un danger, et voici pourquoi :

La Foule, peu soucieuse des psychologies, s'intéresse généralement plus aux détails qu'à l'essentiel, à l'accessoire qu'au principal. Elle va peu au fond des choses. Ici, l'exagération propre au théâtre dans l'*exposé* des idées et la *peinture* des caractères l'arrêterait par son côté superficiel seulement : L'involontaire transposition que ferait le public des actes de cette vie fictive aux actes de la réalité l'amènerait à confondre souvent la charge avec le portrait et, de là, l'expression avec la pensée. La séduction de l'aspect extérieur sur ces esprits peu préparés primerait tout au détriment des vérités et même des possibilités, en allant parfois à l'encontre de la pensée de l'auteur.

C'est là que serait le danger. Une hâte trop grande peut occasionner des chutes terribles. Aller au delà du but est infiniment pis que ne pas l'atteindre du tout. Le retour en arrière est plus difficile à effectuer que la marche en avant et le *manque d'éducation* sera toujours et de loin préférable à une *éducation faussée*.

Ce projet, qui fait du « Théâtre social » une « formidable Université populaire », oublie trop que les universités populaires dans l'esprit où on les a constituées en Belgique, n'ont jamais justifié leur nom... Franchement, la comparaison ne pouvait être plus malheureuse.

Nous ne basons évidemment pas ces considérations sur une prétendue incompréhension *naturelle* du public. Nous n'y croyons pas. Le public est à même de pouvoir tout comprendre ; il y est insuffisamment préparé, voilà tout. Son tempérament actuel ne supporterait pas du premier coup des œuvres trop fortes qu'il ne comprendrait pas encore ou qu'il s'assimilerait mal. Avant que de les lui donner en spectacle, il faut l'aider à saisir leur juste portée, développer son sens critique, l'habituer à la mesure dans l'estimation, lui apprendre la mise au point. Ce sont là toutes conditions indispensables à un résultat fécond.

N'est-ce pas à une *éducation artistique* préliminaire qu'il appartiendrait de préparer les esprits, en

modifiant le tempérament intellectuel du peuple? Nous le croyons.

L'*éducation artistique* consisterait à développer par la représentation d'œuvres purement artistiques le sens du Beau, le goût des Arts. Elle ferait connaître, comprendre et aimer les chefs-d'œuvre, en même temps qu'elle habituerait le public à apprécier sainement.

Nous devons considérer avant tout que la foule sait peu de choses, qu'il faut donc lui en enseigner beaucoup. Pour la mettre à même de comprendre par la suite, il faut d'abord la former. Cette formation, l'éducation artistique la lui donnera.

Mais qui dit éducation, dit formation *lente*. L'éducation artistique, simple acheminement vers une éducation plus complexe, doit procéder elle-même par degrés : Le peuple qui a toujours vu dans le théâtre un amusement, si avide soit-il d'apprendre, s'accommoderait mal des fatigues et des efforts trop grands que lui occasionneraient les nouveaux procédés. Au début tout au moins, les représentations devront amuser en même temps qu'enseigner, sous peine de compromettre la bonne marche et le succès de l'entreprise. Le public est un grand enfant.

Un dualisme heureux, à toutes les époques a fait surgir, à côté des grands créateurs tragiques, les grands auteurs comiques.

Le même public, qui acclama Sophocle, Eschyle et Euripide, put applaudir Aristophane; les auditeurs de Corneille furent ceux de Molière... Le franc rire dissipait, chez eux, la sereine émotion des tragédies. Le génie de Shakespeare sut allier les horreurs du drame aux désopilations de la farce.

Ce dualisme peut être une sérieuse indication pour ceux qui entreprendront l'éducation artistique du peuple par le théâtre. S'ils veulent lui faire connaître les chefs-d'œuvre du passé, ils trouveront de puissants éléments d'intérêt, d'amusement même, chez les comiques de tous les temps. Le meilleur procédé d'éducation artistique serait de prendre le théâtre à ses débuts, de le suivre pas à pas dans les différentes conceptions de son esprit tragique ou de son esprit

comique. Des enseignements se dégageraient de ce double aspect, par des procédés différents sans doute, mais qui conduiraient, chacun de son côté, vers le but poursuivi.

Être dès l'abord exclusiviste en cette matière, en faisant procéder la partie amusante seulement des œuvres classiques, serait imprudent. Cette partie amusante — quelque puisse être sa prise sur l'esprit public — aurait son rôle à jouer dans la partie éducative aussi.

Dans le projet par nous décrit plus haut, rien n'empêcherait de faire une part à des œuvres simplement amusantes du théâtre contemporain : La moitié de la somme annuelle des spectacles leur serait consacrée, l'autre moitié étant laissée aux grandes œuvres. Ces pièces simplement amusantes, de même que les pièces éducatives seraient choisies par un comité de lecture, composé d'écrivains et d'artistes, qui s'occuperait d'organiser les représentations en fixant leur répertoire et imprimerait au théâtre populaire la direction et l'impulsion qu'il jugerait bonnes.

Au reste, telle œuvre qui ne serait pas directement accessible à l'esprit du peuple pourrait être précédée d'une courte causerie qui l'expliquerait en ses grandes lignes, interpréterait la pensée des auteurs et montrerait sous quel jour il faut la voir et sous quel angle la juger. Ce serait tout profit : L'aide de ces conférences corrigerait ce qu'une simple représentation a de brusque et d'imprévu.

Nous croyons fermement qu'une éducation artistique ainsi entendue, et entourée de telles précautions en ses prolégomènes, porterait ses fruits pour l'avenir, tout en assurant par son intérêt le succès du théâtre populaire.

C'est la meilleure forme pour l'instant : En travaillant pour le peuple d'aujourd'hui, elle travaillera pour le peuple de demain.

III

Nous touchons ici à un autre résultat probable du théâtre populaire.

Aujourd'hui que le théâtre dédaignant les grands genres qui furent le moule des chefs-d'œuvre du passé, ne livre plus en général, dans sa surproduction, que des œuvres d'un goût douteux, frelatées en toutes leurs matières, obscures et diffuses lorsqu'elles ne sont pas obscènes, l'effort du théâtre populaire pourrait avoir des conséquences autrement importantes qu'une manifestation d'art ordinaire.

Sans doute, il est encore — Dieu merci! — des auteurs qui ont le courage de croire au Beau et la force de penser. Ceux-là, sainement et bellement, créent.

Mais, pour ces rares champions, pour ces intransigeants, que de vaincus, que d'esclaves! Vaincus par le goût du public, esclaves des succès possibles, ces auteurs se laissent entraîner par les idées du jour au lieu de les guider eux-mêmes : Le talent qu'ils possèdent pour la plupart s'asservit aux bassesses contemporaines; la griserie des applaudissements abolit chez eux la force de réaction. Autrefois, les penseurs *faisaient* l'esprit du monde; trop souvent à notre époque l'esprit du monde fait les penseurs. Contenter cet esprit, c'est le succès; aller à son encontre, la défaite!

Le public artiste (???) lui-même, blasé de tout et aisément dédaigneux apprécie ou fait semblant d'apprécier les œuvres extraordinaires et bizarres en leur forme : Si parfois ces œuvres sont géniales, il n'entrevoit même pas la profondeur des conceptions, occupé qu'il est à vouloir en saisir malgré tout l'extérieur, symbolisme maladif ou recherche torturée. Ce snobisme littéraire tue le théâtre : L'étiquette d'un nom, la marque de l'étranger assurent trop souvent chez nous le succès d'une œuvre.

Peu importent et son ridicule et son obscurité! Nous sommes à une époque où l'on n'a plus la franchise de ne pas comprendre : L'auteur peut l'avoir parfois vis-à-vis de son œuvre, heureux s'il a le courage de se rire de ses auditeurs, malheureux s'il se laisse prendre à leurs acclamations. Pour la littérature, ces faux succès sont mille fois plus dangereux que les « fours » purs et simples.

L'esprit du public est vieilli et faussé ; il faut le rajeunir et on ne peut le rajeunir qu'en introduisant en lui des éléments jeunes et frais.

« Le vrai public d'un théâtre, disait M. Raphaël Petrucci, est sous les combles, aux places à dix sous... »

Pourquoi les auteurs n'écriraient-ils pas désormais pour ce vrai public, plutôt que pour l'autre, d'autant que le « Théâtre populaire » saura le grouper en son homogénéité ?

Après la débauche des formes bizarres — et dans tous les domaines artistiques — se manifeste un essai de retour vers la simplicité. La simplicité étant faite pour les simples, pour le peuple, peut-être verrons-nous surgir de grands dramaturges qui seront les rénovateurs du théâtre. Les œuvres écrites pour ces véritables hommes seront des œuvres humaines avant tout. L'art pour l'humanité est l'art vrai !

Des dramaturges en France ont fait représenter aux théâtres en plein air des œuvres spécialement écrites pour l'immuable décor naturel et pour un public spécial. Peut-être le verra-t-on chez nous ; peut-être demain nous donnera-t-il des génies qui sauront comprendre la simplicité et la sincérité et qui n'en rougiront pas.

Le peuple, la masse des travailleurs leur offre des sources d'inspiration autrement fraîches, autrement grandes et autrement admirables que les autres. Nous les attendons, ceux qui sauront y puiser, avec l'ardeur de leur foi et la force de leur talent ! Nous les attendons, ces Constantin Meunier du théâtre futur, qui magnifieront la simplicité du travail pour l'élever à la hauteur d'un idéal ! Optimistes dans une juste mesure, nous croyons à cette levée prochaine, qui aura bien mérité de l'humanité.

Un regard en arrière nous fait voir que c'est au peuple que nous devons Sophocle, que c'est au peuple que nous devons Shakespeare...

PAUL CORNEZ.

DJAN, POÈTE WALLON

I

Tous connaissaient Djan au pays de l'Eau d'Heure.

Djan le silencieux, qui vivait de songes et de souffrances, et qu'on trouva mort, un soir, sur un lit de myrtilles, dans les bois du comte de Mérode s'allongeant à travers les cripets bleutés de l'Entre-Sambre-et-Meuse jusqu'au château de Loverval.

La naissance de Djan avait été laborieuse.

Sa mère faillit en mourir, et il apparut aux voisines venues pour féliciter les parents de l'heureux événement, le front aplati, le nez camus, la bouche de travers, et l'épaule gauche si relevée que le bras droit en descendait presque jusqu'au niveau du genou.

« Ça se r'mettra, dangereux, avaient dit les voisines; il a n' boune constitution, i crie fôrt en brayant! »

Mais Djan resta tel que la nature l'avait donné, et les gamins du village l'appelèrent *èl cron Djan*.

Sa constitution, contrairement aux pronostics des voisines, était malingre. Il fut souffreteux toute sa vie.

Une mélancolie en resta au fond de ses yeux. Il s'écarta du groupe tapageur des gamins de son âge qui se moquaient de son infirmité et l'appelaient l' cron Djan.

« Cron Djan, vènèz djouer à l' tourpène (1)! » disaient-ils.

(1) Toupie.

Mais Djan s'écartait à l'orée du bois, rêvant, lisant des livres et des livres, apprenant le nom des fleurs et cherchant à reconnaître les oiseaux par la couleur de leurs œufs.

A mesure qu'il approchait de sa vingtième année, ses rêves chantaient plus caressants. Ils l'entouraient de leur musique mystérieuse et l'enveloppaient dans leur caresse comme pour le dédommager de ces rondes enfantines et de ces plaisirs folâtres dont il avait été privé dans son enfance.

Souvent, il s'asseyait au bord de l'Eau d'Heure, attentif à la chanson de la cascade qui floconne derrière la gare. On eût dit, tant il semblait songeur, qu'il y entendait des voix douces et mélancoliques comme lui-même. L'âme de la rivière s'harmonisait avec la sienne. Une tendresse en montait dans ses yeux pour les choses, les insectes et les oiseaux.

Il y conduisait souvent une petite brebis blanche comme du lait, avec les pieds et le museau noirs. Elle broutait à ses côtés la bonne herbe aromatisée par la tanaisie, et mordait à belles dents les gaillets étoilant les talus du bord.

« Là co l' cron Djan qui sondje! » disaient les passants.

II

Et voilà qu'ils virent, les passants, que Djan noircissait de rimes wallonnes les feuilles blanches d'un cahier.

Il était poète, Djan. A force de pénétrer l'essence des choses et la nuance de nos horizons, il avait senti remuer sa bonne âme paysanne. Des chants s'y précisaient mélancoliques comme elle, et doux comme ses yeux, ses bons yeux candides et naïfs.

Et voici que les mots wallons s'harmonisaient sur ses feuilles blanches. Des poèmes y chantaient notre rêve. C'était naïf, candide et simple comme ses instincts, et c'était frais, chantant, gazé comme nos collines. Il y scellait la mystérieuse et lointaine voix de l'eau qui chante, et l'harmonie alanguie des

poèmes que le ciel wallon écrit pour les yeux qui savent les comprendre.

Et la nouvelle se répandit dans le village que Djan écrivait des poésies wallonnes.

Des camarades voulurent les voir, et ils lui conseillèrent de les envoyer au *Côrneux*, journal de la région.

Le dimanche suivant, on y lisait l'un de ses courts poèmes intitulé : *No Wallonie est bleue.*

Une après-dînée de mi-avril, le bleu enveloppant la terre wallonne l'avait frappé :

Bleu vaporisé dans une neige de céruse à l'horizon découvert. Bleu de mer teinté de violette fusée de blancheur, sur le fond de nos bois clairs. Bleu taché de la gouache des fumées industrielles vers la région des terrils.

Il comprenait que cet azur de la Wallonie différait de celui des plaines, des lacs ou des montagnes, tout autant que des ciels du Midi.

Que nos collinettes éparpillaient une lumière joyeuse, différente des autres, et qu'en se mêlant à la buée montant de nos sources et de nos rivières nombreuses, leur bleu flou, tout en nuance, devait offrir une coloration spéciale, douce à l'œil et chère à l'âme.

Djan, pour exprimer ce charme languide de chez nous, avait trouvé dans le dialecte pittoresque de la région, des vocables amollis, presque transparents comme le bleu wallon lui-même.

Et les strophes du poète en paraissaient bleues elles-mêmes Et c'était chantant, et c'était beau !

Les poèmes se succédèrent dans le *Côrneux*.

La réputation de Djan s'étendait. On ne l'appelait plus *l' cron Djan*, mais Djan tout court. Déjà, dans le village, plusieurs disaient, non sans orgueil, en parlant de ses vers : « Qui-ce qu'aureut bin creu ça d' no Djan ! »

Or, il arriva que le Cercle *Les Gais Wallons* organisa sa soirée d'hiver. On devait y jouer *Ene Rèvintche dè Galants*, de Thiriart, traduite en dialecte du pays de l'Heure, et *Bec dè fier*, la jolie et dramatique pièce inspirée par *Li bleû bîhe*, de Henri Simon.

Comme on avait substitué, aux personnages de la pièce, le nom des principaux pigeonnistes de l'endroit, on allait rire à se tordre. C'est ainsi qu'un acteur était parvenu à imiter, à s'y méprendre, le gros Mayeu, un enragé pigeonniste, « èl bleu cindrè », comme on l'appelait. Ceux qui avaient assisté aux répétitions assuraient que c'était Mayeu craché.

« Nom des os, nom des os, on d'aura du plaiji! » disaient-ils en tapant sur leur cuisse.

La commission du *Cercle des Gais Wallons* se rendit chez le poète, et lui demanda d'y lire deux ou trois de ses chansons du pays. Djan, flatté, accepta.

Il composa « Entre-Sambre-et-Meuse », se mit à son harmonium de sapin, adapta aux paroles un air nuancé et joyeux comme la région, puis il choisit dans ses cahiers des couplets dans lesquels il chantait, non sans quelque ironie, la dernière *Marche* du Bourg. Il unissait ainsi, lui semblait-il, la poésie des choses à l'ironie drôle du terroir.

Djan ne manquait jamais de suivre la marche d'Ham-sur-Heure — la marche du Bourg — qui avait lieu à la procession du premier dimanche après le quinze août.

Les colbacks, les épées, les tuniques chamarrées, les chechias à floche d'azur, tout exaltait son imagination de poète.

On y voyait bien des tirailleurs bancals qui s'en venaient du pays des minières; des grenadiers trop petits ; des zouaves trop grands et des sapeurs si vieux qu'ils se traînaient à peine, mais qui voulaient *marcher* jusqu'au bout, tant que les jambes en voudraient.

Tout cela, mêlé à la crudité des couleurs, formait des heurts et des contrastes; mais c'était épique tout de même.

— « Eh Djan, lui criait parfois un loustic; eh Djan, tant qu' vous n' serèz nin tambour-major, ça n' d'ira qu' d'ène fesse! »

— « Si Djan pôrteut su s' tiesse (1) in bonnet d' gre-

(1) Sa tête.

nadier, reprenait un autre, il aureut pus l'air d'in ours què d'ène d' géns ! »

Djan passait dans le sillon héroïque, calme et grave comme les grenadiers de Waterloo s'avançant vers la mort.

Et c'était leur héroïsme qui le hantait, en effet, à cette heure de mousquetades.

La hantise le suivait à travers le plateau qui s'étendait, au-dessus du hameau de Saint-Martin, vers la ville de Beaumont, tout là-bas, loin derrière les champs de betteraves de Gozée et de Thuillies.

Plus près, la croupe des collines dégringolait sur Thuin et sur les ruines de l'abbaye d'Aulne, au bord de la Sambre.

Et il pensait au chemin creux d'Ohain et aux charges immortelles de Ney.

On arrivait ainsi à la chapelle du *Tilleul de la Folie*. Là, les capitaines caracolaient sur leur cheval de labour. Les épées reflétaient les chauds rayons d'août ; et, par deux fois, les décharges successives des compagnies déflagraient.

La première était la « décharge d'arrivée » ; l'autre, la « décharge d'honneur au Saint-Sacrement ».

Tout l'orgueil du capitaine tenait dans ce petit mot : « Feu ! », suivi d'un coup, un seul, juste et nourri.

Ah ! quel clin d'œil gausseur ils se lançaient, les tirailleurs, lorsque le feu ratait d'une compagnie voisine.

Et la vivandière passait dans les rangs avec son petit tonneau de genièvre. Et l'on buvait, et c'était bon dans cette griserie de la poudre, la griserie des petits verres.

Puis on partait vers la chapelle de la ferme de *Fleur en champs*. Et Djan écoutait chanter sa rêverie à ces appellations du pays, poétiques comme ses combes, et son Eau d'Heure, et le nom de ses villages : Berzée, Gozée, Aulne, Cour-sur-Heure, Montigny-le-Tilleul, Bomerée, Nalinnes, Loverval.

A la chapelle des *Trois arbres*, entre Marbaix-la-Tour et Ham-sur-Heure, le bivouac durait une heure. Alors on s'asseyait sur le talus du chemin, on

tirait du « sac à poils » des boudins, des vitoulets, des œufs cuits et de grosses tartines de pain odorant : et l'on mangeait sur le pouce, les joues gonflées et les lèvres grasses.

Des marchandes offraient des pains d'épices, des gauffres et des galettes ; tandis que des vendeurs de bière en bouteille : blanche de Louvain, double d'Alost, brune du pays, poussaient leur charrette de groupe en groupe.

Ah! que c'était bon tout cela, Djan, que c'était bon!

Enfin, vers quatre heures, après cinq heures de marche, on rentrait dans la chanson des cloches et des chassepots, noir de poudre fourbu mais glorieux, comme au retour d'une campagne victorieuse.

Et les compagnies s'en retournaient par les trains dans leur village, tout là-bas, derrière les bois.

III

Le jour du concert était arrivé. Des affiches, depuis une quinzaine, l'annonçaient sur le mur de l'église et dans les cafés de la région.

La fanfare du Bourg devait commencer par « l'ouverture du mandarin », puis venaient les vaudevilles avec, entr'eux, les chansons du poète local. Un bal terminait la fête.

Déjà le salon du Piou brillait de la clarté de toutes ses lampes. La fanfare s'avançait, commission devant, en haut de forme. Le cercle devait lui offrir le champagne d'honneur.

Pour se donner de l'embouchure, la fanfare faisait le tour des estaminets, en jouant devant la porte. Puis on entrait, on couyonnait les filles, on trinquait en souriant. La gaieté loustique et luronne de Wallonie planait dans le soir tiède de septembre. Des couples s'avançaient vers le salon du cercle. Des familles entières y pénétraient.

Le tambour battit pour le départ. Le pas redoublé reprit, emplissant toute la place de ses accords que l'écho, du côté de Jamioulx, répétait.

Le président du Cercle wallon remercia la fanfare et but à ses succès. Le président de la fanfare leva son verre, et complimenta le cercle.

Quinze bouteilles restèrent sur le carreau. Décidément le Cercle faisait bien les choses. Aussi les musiciens se sentaient plus que jamais dispos en face des feuilles notées de l'ouverture du Mandarin.

Sur le théâtre, le chef, entouré de ses hommes qu'il dominait, frappa à petits coups sur son pupitre. Le concert commença.

Ene rèvintche dè galants fut emportée au milieu d'une joie bruyante excitée par le réalisme des scènes autant que par cette langue du peuple verveuse, grasse, ironique, remplie de tropes curieux et de vivantes onomatopées.

Puis ce fut au tour du poète local.

Ah! Djan, Djan! pauvre fieu timide et naïf que toutes les sources et tous les sentiers du bois virent passer les yeux remplis de songes, qu'alliez-vous faire dans cette galère?

Vous ignoriez donc que le poète s'avilit à se faire histrion; à paraître sur les scènes de joie avec son front chauve, sa taille courtaude ou trop élancée, ou mal prise; ou simplement avec la mélancolie de ses yeux brûlés par les veilles et la timidité gauche de son geste?

Pauvre Djan, pauvre fieu!

Quand il parut un peu effaré, avec son nez camus, sa bouche de travers et son épaule en pente raide comme les tiennes du pays, il y eut un sourire général atténué par la renommée de poète local qui le précédait, grâce aux affiches et au *Côrneux*.

Mais quand il commença *Sambre-et-Meuse* de sa voix de crécelle, quand les mots sortirent de ses lèvres en travers secs et durs comme le rabot des pies dans la cime des bois du comte, il y eut une telle explosion de rires que Djan resta un moment abasourdi, la bouche bée.

Ah! il l'avait comprise son *Entre-Sambre-et-Meuse*, et il avait trouvé des notes molles et fraîches comme ses décors pour la chanter.

Parfois la foule se taisait, prise par le charme des

images et des paysages évoqués. Mais soudain, un fou rire partait en fusée de quelque chaise, et toute la salle se secouait, noyant les phrases.

Et voici que la bouche paraissait plus de travers, le front plus disproportionné, le bras droit plus long et l'autre plus court. Djan, le poète local, devenait grotesque; il sombrait dans le ridicule, plus bas que les fous dont s'entouraient les nobles dames au moyen âge, ou que les clowns vermillonnés de nos cirques.

Il devenait le symbole vivant de la dégénérescence et de la folie!

Et Djan, le front perlant de fièvre, se sauva sans chanter sa *Marche du Bourg*, malgré les « bis » effrontés et les applaudissements tapageurs qui répandaient sa honte jusqu'au bout des hameaux.

Pauvre Djan, pauvre fieu!

Depuis il vécut plus seul encore qu'auparavant.

Parfois il recevait quelque poète wallon qui voulait connaître l'auteur de *No Wallonie est bleue* et de *Sambre-et-Meuse*. Alors il débouchait une bouteille de double, il se mettait à son harmonium de sapin et chantait ses plus beaux poèmes.

La voix restait dure, métallique; elle avait des éclats qui montaient en pointe au tympan. Mais l'harmonium l'adoucissait, les mots wallons truculents et tout en relief lui donnaient de la plénitude, de la rondeur. Peu à peu l'oreille se laissait prendre, et l'on sortait de chez le poète Djan emballé par sa tendresse pour la Terre-Nôtre et par son talent presque délicat.

Il avait le don, c'était certain. La poésie de chez nous, en passant à travers son instinct, devenait adoucie et molle, malgré le réalisme des vocables.

IV

Djan était devenu orphelin. Ses parents lui avaient laissé leur maison de pierres toute blanche sous la toilette au lait de chaux renouvelée deux fois l'année. Il possédait aussi quelques lopins, une vache, et une

quinzaine de milliers de francs prêtés à bon intérêt à des voisins qui avaient fait bâtir.

Le matin, il affenait sa vache, trayait, écrémait le lait de la veille, jetait des poignées d'orge à ses poules. recueillait les œufs pondus autour du nichet de craie ; et, après avoir dîné, il partait au bois ou à la rivière avec ses lignes de roseau.

Le vendredi seulement, il restait au logis pour battre le beurre dans la barate de chêne — la sérène.

Un jour qu'il s'était rendu à Cour-sur-Heure pour y pêcher la truite dans les méandres caillouteux aboutissant au pont de la gare, il vit venir de son côté, cueillant des pissenlits dans une manoque de coudrier, une affligée comme lui.

Elle avait l'épaule droite relevée, le dos arrondi en voûte, et le nez en bec de bécassine.

— « On coud (1) des pichoulits, mamselle ? » dit Djan qui sentait s'éveiller sa sympathie pour cette fille que la nature avait privée, comme lui, de l'équilibre physique.

Le lendemain, il la revit et sut qu'elle s'appelait Jeanne, qu'elle était orpheline et vivait avec sa vache et ses poules dans la maison paternelle qu'on apercevait toute blanche avec son toit de tuile brune, là-haut, du côté du château-ferme.

Et Djan revint pêcher la truite, et Djène revint cueillir des pissenlits; et puis Djan alla prendre le café chez Djène; et puis on s'aima.

Djan ne vit plus le dos voûté et la bouche trop grande de Djène; elle lui sembla aussi droite que les autres, et bien meilleure.

Dès lors, la maison du Bourg lui parut vide. L'absence de Djène rendit ses soirs tristes. Il comprit qu'il ne pourrait plus vivre sans cette femme difforme comme lui, objet des moqueries comme lui, lui qu'on appelait l'cron Djan et qu'on avait abreuvé du fiel des dérisions à cette maudite fête du Cercle wallon.

Mais elle était bonne comme lui, douce comme lui. Ah ! Djène, pauvre Djène laide et torse ! que tu sem-

(1) On cueille.

blais belle à Djan, belle comme le rayon de soleil qui met de la joie dans les feuilles, les maisons et les cœurs !

Et Djan épousa Djène.

Elle vint habiter le Bourg avec sa vache, ses poules et son chat. On loua la maison de Court-sur-Heure, on réunit ainsi les cœurs avec les revenus.

Et Djan fut heureux autant qu'on peut l'être !

Sans doute les rires redoublèrent quand ils passèrent par les rues du village à côté l'un de l'autre. Lui avec son épaule qui remontait à gauche, elle avec la sienne qui remontait à droite, presqu'à la même hauteur, formant à deux un angle obtus.

« Wéte (1), hon, criait le gars du marchau, on direut n'crête dè muraille avou n'tiesse dè mannequin su chaque versant, pou fé trianer (2) les pierrots ! »

Et les gamins chantaient derrière eux :

Djan èt Djène
S'inralin't achène,
N'a Djan qui fait... n'saqwè,
N'a Djène qui court après (3).

Djan comprenait que c'était l'âme de la race, ironique, rabelaisienne et bonne après tout qui parlait en eux ; il ne leur en voulait pas, et passait sans se retourner.

Et le fils du marchau reprenait au milieu des autres qui s'esclaffaient sur le seuil de la forge :

« Jean et Jeannette, i n' manque què Jeanneton. Djè voureû bin vir ès produit là (4) ! J' seû bin seûr qu'il aura six pattes èt deux tiesses comme èl veau dè l' cense du gris baudet. Ah ! ah ! ah ! »

Et ils riaient, les gars loustics et lurons, sans penser à mal, tout prêts à rendre service au cron Djan à la première occasion, mais heureux de se faire une pinte de bon sang, et de prendre le rire au vol, là où il se présentait.

(1) Regarde.
(2) Pour faire trembler.
(3) Jean et Jeanne retournaient ensemble, il y a Jean qui fait... quelque chose, il y a Jeanne qui court après.
(4) Je voudrais bien voir ce produit là !

Tout cela n'empêchait pas le bonheur d'accourir vers Djan et Djène. Leur maisonnette blanche en était pleine. Tout riait dans leur vie, tout chantait autour d'eux.

Ah ! que de belles poésies wallonnes il composait, les soirs. Il les lisait à Jeanne, il les chantait sur l'harmonium.

Il ne se rendait pas compte de sa sagesse, Djan ; et pourtant, c'était un sage.

Il vivait sans désir, simple et candide dans son milieu rustique, aimant et jouissant de son art populaire sans espoir de gloire d'aucune sorte, même locale ; et son art enchantait sa vie à l'égal de son amour.

V

Un soir, Ph'lippe du Marchau, affaire de rire un coup, raconta à ses camarades assis autour de lui sur le porche de l'église, que Djène devait avoir quitté la maison de son homme après une brette, car on ne la voyait plus depuis plusieurs jours qu'elle était partie.

Djène était partie, en effet, à l'enterrement d'une vieille tante morte au pays d'Houffalize, et auprès de laquelle elle avait passé plusieurs années de son enfance orpheline.

C'était un pays de connaissances. On la retenait. Djène avait d'ailleurs écrit à son Djan, lui demandant de prendre patience jusqu'à la fin de la semaine.

Le lendemain de la rentrée de Djène, Ph'lippe du Marchau prenait position sur les hauteurs du chemin de Berzée où habitait Djan, accompagné d'une vingtaine de compères portant l'un un vieux chaudron, l'autre une buse de zinc, un fouet, un pan de tôle, des sifflets, des clairons de la Marche, toute une macabrerie d'instruments sauvages ; et, sur un signe de ce brigand de marchau, soudain, dans la paix du soir où montait le roulis d'un train s'enfonçant dans le tunnel, et la chanson atténuée du déversoir, s'éleva une infernale cacophonie qui remplit l'étoilier.

C'étaient comme des meuglements de bêtes étranges mêlés à des miaulements horribles.

Et la tôle roulait du tonnerre, et le fouet fendait l'étendue, et les chaudrons détonnaient en déflagrations allongées.

« On corne, criait-on, on corne. Allons vîr! »

Djan, de sa fenêtre, les vit sur le cripet d'en face; et d'instinct, il mit les doigts devant ses oreilles affinées par le rythme de ses chansons et la claire harmonie de la rivière et des nids.

Il sourit pourtant en regardant Djène, ne comprenant pas qu'on pût les soupçonner de mésintelligence. Mais quand il les entendit chanter en chœur, entre deux secouées d'orage :

Djan èt Djène
S'inralin't achène
N'a Djan qui fait... n'saqwè,
N'a Djène qui court après;

il comprit que le départ prolongé de sa femme avait sans doute provoqué, comme c'était la coutume, les corneurs de l'endroit.

Et la sarabande descendit le cripet, s'avança sous les fenêtres, contourna la maison, pendant que le chœur, et le déchirement des sons, et les appels et les rires, et toute cette folie discorde entrait en tempête dans la maison heureuse, bouleversant son bonheur discret et d'autant plus savoureux.

Puis, après un silence, on entendit un chant de circonstance composé sur l'air de Sambre-et-Meuse. Ce damné de marchau battait la mesure avec la chaleur inspirée d'un jeune chef d'orchestre à la première audition de son œuvre. Il ne manquait pas de mêler à son geste des drôleries cocasses.

« On direut Monsieur Caillau, èl chef dè l'harmonie », disait Pierre Nanette, le piston solo des fanfares.

Après chaque couplet, sur un signe, et en mode de ritournelle, la masse des instruments rabotait l'espace, ébranlant la région de ses trépidations sonores, comme d'un concert africain les soirs d'éclipse.

Et Djan disait à Djène : « Nos astin' trop heureux, Jeanne! »

Alors, en songeant à leur honneur ébranlé par cette

jeunesse goguenarde, leur honneur auquel ils tenaient autant qu'à leur vie, ils pleurèrent en silence pendant que s'éteignaient, dans l'obscurité, les derniers grincements d'une crécelle qui, pour Djan, semblait moudre en poussières, en cette heure méchante, tout ce bonheur de cinq années goûté en compagnie de sa femme.

Le lendemain, le bourgmestre vint prier Djan de considérer ce cornage comme une bonne blague de cette jeunesse toujours avide de moqueries et de rires. Toute la commune savait d'ailleurs que le ménage de Djan était un ménage modèle.

Djan, de son côté, pour qu'il ne restât pas l'ombre d'un doute, montra la lettre de faire-part de la mort de la vieille tante du pays d'Houffalize, et celle que lui avait adressée Jeanne, de là-bas.

Le champêtre, de son côté, avertit Ph'lippe du marchau qu'il avait à s'en tenir à cette seule audition, et Djan, à demi consolé, dit à sa moitié :

« No race èst ainsi faite, què f'ron' à ça, Djène ! »

VI

— « Eh ! voisine, vous n'savez nin l'nouvelle ? Djène du cron Djan va fé l'cumulet (1) ! »

Et elle raconta, pendant que la voisine répétait « pauv' pètite Djène, pauv' pètite Djène » en joignant les mains sur son ventre, qu'elle était atteinte de pneumonie, et que le médecin l'avait condamnée.

Le curé passait, en ce moment, portant le viatique.

— « Tout d'jusse, èm fîye, reprit la voisine, vlà qu'on li pôrte èl bon Dieu ! »

Djène mourut dans la nuit.

Ah ! Djan en reçut de la visite pendant les jours qui précédèrent l'enterrement. Et ce matin là, il eût fallu voir la foule qui se pressait à l'offrande. Jamais on n'avait compté autant de monde au Bourg depuis la mort du vieux notaire, jamais !

(1) Va mourir.

C'est que ces Wallons goguenards et turbulents aimaient Djan au fond, et partageaient sa peine.

Ils avaient ri bien souvent de sa difformité, mais il était enraciné en eux, ce penchant à badiner de tout et d'eux-mêmes. Leur romanité, leur langue pittoresque, l'esprit expansif et frondeur de la race excusaient leur ironie et leurs esclaffades.

Cette démonstration sympathique de toute la commune ne put guérir la peine du bon Djan. Il vendit ses vaches. Un grand vide entoura sa vie. En vain il reprenait ses lignes de roseau, en vain il voulut bercer ses heures à jamais oisives de ta musique consolante, ô rivière de chez nous ! Ce n'était plus la même voix qu'il entendait. Celle de Djène s'interposait entre son âme dolente et les fifres mystérieux montant des galets.

Alors, voyant qu'il dépérissait, des voisins lui conseillèrent de prendre un verre avec eux les dimanches et les jeudis à la soirée, au *Café du Tailleur*, tout en jouant une partie de piquet. Le dimanche, après le dîner, on irait voir la lutte au jeu de balle, sur la place.

Le pigeonniste Mayeu lui conseillait même de tenir des colombes. « Rin d'pareil pou oubliyé ses maux. Mi, mes may'tès, c'est m'vie ! Djè les vwès co pus volti (1) què m'feume ! » disait-il.

Hélas ! rien ne le calma. Le cabaret lui fit mal.

Les rires de ces gens heureux de vivre, les couyonnades à l'adresse de la femme du tailleur, le brouillard du tabac et par-dessus tout la banalité de ces heures puériles : tout l'éloignait des plaisirs vides de la masse.

Au milieu de ces hommes qui l'avaient fait souffrir inconsciemment, il se trouvait maladroit, gauche, fermé. Et tandis qu'ils s'esclaffaient de leurs boutades sur les femmes, les édiles, les curés et les simples d'esprit ; lui, paraissait rêver d'ailleurs.

Et Djan rentrait plus triste encore dans son logis, plus effrayé du vide ambiant.

Il voulut essayer d'une vieille servante, mais déjà

(1) Je les vois encore plus volontiers.

son corps affalé sur l'épaule droite, penchait plus près de la terre.

— Djène m'attire à elle! disait-il.

— Allèz Djan! prom'nèz vous, l'air du bos (1) vos r'mettra !

Et Djan s'en alla, en toussant, s'asseoir au bord d'une source qu'il connaissait — il les connaissait toutes — à l'orée du bois du comte.

Dans le bercement des grènelis et des fifres, D'jan sommeilla.

Des chansons s'élevèrent de partout autour de lui, du sein des herbes, du creux des nids. Ah! comme les choses et les bêtes étaient meilleures que tous ces hommes qui l'avaient fait souffrir depuis son enfance.

Bonjour Jean! bonjour Jean! lui criaient les mésanges-charbonnières, dans leurs six notes agréables comme un sourire.

Bonjour, bonjour reprenait le coucou du fond des bois.

Et des cimes emmêlées, et des gradins odorants du mélèze, et des buissons, et du tapis des mousses, des voix l'enveloppaient si caressantes et si calines qu'il croyait entendre Djène l'appelant de la porte du Paradis.

Des brises passèrent sur sa douleur, douces comme les mains de son amie.

Des branches le baisèrent au front; des insectes le frôlèrent de leurs ailes.

Il lui semblait qu'il revivait l'instant où, pour la première fois, Djène l'embrassa le jour de sa demande en mariage, chez elle, là-haut, près du Château-ferme de Cour-sur-Heure.

Puis il crut voir, à travers ses regards lourds de sommeil, le chœur des étoiles descendre vers lui, tandis qu'au milieu de leur constellation, toute brillante sur l'azur céleste, la lune, qui n'était autre que Jeanne, penchait sa tête d'or comme pour le regarder et lui faire signe d'aller la rejoindre.

Et Djan s'en alla retrouver sa Jeanne !...

(1) Du bois.

Or, en octobre suivant, quand un jeune ténor, le soir de la fête annuelle du Cercle Wallon, chanta *Sambre-et-Meuse* et la *Marche du Bourg;* quand une jeune fille jolie et fraîche comme les fleurs de son corsage, déclama : « No Wallonie est bleue », la salle exaltée acclama la mémoire de son poète local.

No poète ! disait-on.

Le dimanche suivant, la commission du Cercle porta sur sa tombe une gerbe de pensées bordée de chrysanthèmes et piquée de roses.

Djan, le cron Djan, n'apparaissait plus avec sa bouche de travers, son nez camus et son épaule basse ; mais purifié au creuset de la mort, son âme seule vivait pour la foule, belle et savoureuse désormais comme ses poèmes et ses chansons.

JULES SOTTIAUX.

LE JARDIN D'ASPHODÈLES

ÉPIGRAMME FUNÉRAIRE POUR VICTOR REMOUCHAMPS

J'écoute, ô noble Ami, ta voix qui vient d'ailleurs,
Allégée à présent du poids de tes douleurs
Et cependant si fière et si vibrante encore,
Que j'ai peine à te croire en allé pour toujours!
Elle tressaille en moi, grave image sonore,
Et je te vois passer, ainsi qu'aux anciens jours,
Apôtre halluciné de la mélancolie,
T'extasiant devant la nature embellie
Par les songes hautains voilés de pleurs secrets
Dont ton âme enchantait sa pure solitude.
Je t'évoque, abritant à l'ombre des forêts,
Le douloureux émoi de ton inquiétude
Ou dans les plaines d'or de ton pays natal,
Si belles sous le clair manteau sacerdotal
Des bruyères, penchant sur l'énigme des choses
Ta vie, urne sacrée où se mouraient des roses.
Maintenant tu n'es plus qu'une ombre : Le Destin,
Dont tu voulus forcer les pièges et les charmes,
T'a défendu l'accès du Temple clandestin
Où l'Amour et la Mort lui fourbissent ses armes.

O chercheur obstiné, sublime et doux Ami,
Vers la retraite obscure où tu t'es endormi,
Je viens, l'âme offensée et lourde de tristesse,
T'apporter, pâle offrande, un peu de ma jeunesse
Dans ces fleurs que je tresse en couronne de deuil
Autour du vert laurier qui jaillit de ton seuil.

DÉMÉTER

A Victor Rousseau.

Ton chant, ô Démeter, retentit plus amer
Dans ce déclin d'automne où l'aube s'ingénie
A simuler parmi les bois et sur la mer
L'illusoire printemps qui plaît à ton génie.

Il flotte autour de toi comme un parfum de fruits
Dont les dernières fleurs exaltent leur haleine...
La nature te fête encor, mais tu la fuis,
Belle comme Aphrodite et triste comme Hélène.

Si tu cherches ici l'hommage pur des lys
Et l'accueil ingénu des cygnes sous les roses,
Pars et ne reviens plus : Les temps sont accomplis,
Un éternel sanglot monte du cœur des choses.

Nous sommes des enfants voués à la douleur,
Portant le châtiment de l'injure infligée
Par nos larmes au rêve entrevu du Bonheur
Qui nous suit à présent de son ombre outragée.

Mère, comment veux-tu retrouver parmi nous
L'innocence d'une âme ivre de ta lumière,
Où l'espoir et l'amour attendent à genoux
La révélation de la Beauté première?...

Nous avons contemplé ton sourire divin
A travers le mensonge éblouissant des fièvres
Sans pouvoir te comprendre, ô Mère, et c'est en vain
Que tu nous accordas l'aumône de tes lèvres.

Cependant, en offrande à ton rêve éternel,
Nous avions suscité dans nos jardins moroses,
Le simulacre de l'Eden originel
Paré d'arbres blessés et de spectres de roses.

Autour de toi flottait comme un parfum de fruits
Dont nos suprêmes fleurs exaltaient leur haleine...
Mais notre effort fut vain, Déesse, tu nous fuis,
Belle comme Aphrodite et triste comme Hélène.

LE MESSAGER INCONNU

A Madame F. Wincqz.

Un ange singulier s'applique chaque jour
A railler la beauté de l'ineffable amour
Dont je porte en mon cœur la tendre et frêle em-
Si je le fuis, bientôt son invincible étreinte [preinte.
Me ramène de l'ombre où je me plonge en vain
Vers l'aube qui descend de son regard divin.

Mais dès que je m'attarde à suivre dans mon âme
Les nobles visions qu'y allume sa flamme,
Il s'envole, fantôme amer et décevant,
Songe morne aussitôt emporté par le vent,
Me laissant le regret des heures dépensées
A l'avoir écouté chanter dans mes pensées.
Je m'éloigne, il surgit, je m'offre, il disparaît :
Despote impérieux, il me guide en secret,
Esclave humble et docile, il chasse de ma route
La douleur et l'ennui pour y semer le doute,
Heureux si dans mes yeux il surprend quelquefois
Le fatidique éclair de mon rêve aux abois
Et dans mon âme où règne une image apaisée,
L'ironique reflet d'une idole brisée.
Je l'attends chaque jour et pourtant je frémis
Quand je sens ses baisers tendrement ennemis
Fleurir d'illusion mon destin dérisoire...
Qui est-il ? D'où vient-il ? Peut-être, est-ce la Gloire...

ÉCRIT EN MARGE DES « FLEURS DU MAL »

A Paul André.

Ce soir de juin est doux comme un baiser d'amante.
Pourtant, lasse de tout, mon âme se lamente
Cherchant, dans sa détresse, un abri loin de lui.
Quand le rossignol chante et que la lune luit,
Ce serait offenser ta splendeur, ô Nature,
Que d'exalter le deuil d'une humble créature

Et de troubler l'extase où te plongent les fleurs
Par l'hymne douloureux et suave des pleurs.
Fuyons ! Je me confie à ta main tutélaire,
O maître foudroyé, triste et grand Baudelaire
Dont le rêve m'incite à m'émouvoir ailleurs !
Je subirai ton rire et sous tes yeux railleurs,
J'immolerai mon âme où l'amour règne encore.
Ainsi qu'au crépuscule, on voit parfois l'aurore
Prolonger sa candeur dans un dernier rayon
Je choierai ta douleur de mon illusion
Et tous deux consolés par un appui suprême,
Nous irons, moi t'offrant la simple enfant que j'aime,
Toi, noyant mon émoi de ton prestige amer,
Au loin, soit sur les bords tragiques de la mer,
Soit sous le dôme ombreux d'une forêt d'automne
Où le néant s'avère étrange et monotone,
Et confrontant nos cœurs, dans cet asile ombreux,
Nous nous efforcerons, Maître, d'y être heureux.

L'ILLUSION

A André Cluysenaar.

Une haleine a tiédi le silence où se plonge,
Lasse d'avoir souffert, ma vie à son déclin.
Est-ce un frisson d'amour, de bonheur ou de songe,
Est-ce encor la douleur, la honte ou le mensonge
Qui trouble ta langueur, ô mon cœur orphelin?

La lampe me poursuit de son regard fidèle...
Un rossignol s'émeut dans le jardin désert
Où les lys fraternels ont des battements d'aile...
Il me semble soudain que je vais parler d'Elle
Et que son âme en fleur trouble la paix de l'air.

Une étoile inconnue ouvre son pur calice
Au-dessus de l'étang qui de loin me sourit :
Elle hésite, tressaille et lente se déplisse,
S'offrant, extasiée à la brise complice
Qui s'attendrit devant son mystère fleuri.

O nuit de mai, fantôme adorable et funeste,
Ton prestige s'attarde en mon cœur exilé
Qui, séduit à nouveau par ta grâce céleste,
Contemple son amour dont l'ombre seule reste
Planant comme autrefois dans un rêve étoilé!

Et vois! L'Illusion, comme une fiancée
Attentive au réveil de mon destin brisé,
Se penche en souriant vers mon âme blessée,
Fière d'y retrouver, gardé par ma pensée,
Le divin souvenir de son premier baiser.

LA TYRANNIE DÉRISOIRE

A J.-B. Dewin.

Si je songe parfois à l'enfant que je fus
Troublé d'inquiétude et de rêves confus,
C'est avec le regret amer et doux que laisse
Au fond de l'âme et sur les lèvres, ton ivresse

Amour, pâle échanson dont le vin frelaté
Grisa jusqu'à l'oubli ma force et ma fierté.
Le triste souvenir de tant d'heures me blesse
Où malgré les émois divins de la jeunesse,
Malgré son rire en fleur et ses chants nouveau-nés,
Je détournais, hélas, mes yeux hallucinés
Du spectacle enchanté de la nature en fête
Pour n'en point insulter ma détresse secrète,
Qu'il me semble souvent, n'avoir jamais été
Cet enfant faible et doux dont mon cœur est hanté.
Quels chaînons cependant me rattachent encore
A ces vains souvenirs que mon vouloir ignore
Mais dont je sens mourir mon orgueil offensé,
Quel sortilège étrange embellit ce passé
Pour que, même en luttant contre lui, je subisse
Voluptueusement, son obscur maléfice
Et que ma voix réponde à son lointain appel?
J'entends sonner ton rire, Amour, Maître cruel
Qui malgré tout, me suis comme une ombre tragique
L'œil fixé sur mon âme ardente et nostalgique,
Où, pour avoir goûté de ton vin frelaté,
Râlent, comme autrefois, ma force et ma fierté.

GEORGES MARLOW.

LES CIERGES DE SUZANNE LECOMTE

Pourtant si je suis brunette,
Amy, n'en prenez esmoy;
Autant suis ferme et jeunette
Qu'une plus blanche que moy.

CLÉMENT MAROT.

Ce soir, Suzanne était seule, comme les douze autres soirs qui précédèrent celui-là.

Lucien de Spry, fils du grand industriel qui gagna des millions dans les phosphates, avait quitté la toute charmante et capiteuse Suzanne, sa Lionne, comme il l'appelait avec ses amis, intimement, par allusion à sa puissante, soyeuse et brune chevelure : il était parti traiter des affaires en Italie.

Suzanne avait compté douze jours depuis le départ de son ami ; douze jours, une éternité !

Il est vrai de dire que les premières journées lui donnèrent une illusion de liberté heureuse.

L'amante de Lucien savoura délicieusement cette espèce de détente dans sa vie de grande idole gardée aux châsses des boudoirs parfumés et des salons rechampis d'or.

Elle s'ébroua, s'abandonna en des gaîtés folles de jeune cavale, dégagée enfin des réserves, des convenances et de la domination de l'amant.

Mais peu à peu, le besoin d'adoration la reprit et le treizième jour, Suzanne ressentit une immense lassitude d'attente.

Elle connut cet état d'âme particulier à ceux qui

sentent un vide se creuser dans leur existence, vide qu'ils ne peuvent combler par de nouvelles affections.

Car Suzanne était de ces femmes, grands enfants, qni s'ennuient quand on ne les amuse pas, de celles qui vivent avec un amour et un cœur pour hochets.

Espérant se distraire, la belle Suzanne demanda un jeu de cartes et, le dos au feu, elle les aligna une à une. Elle mesurait gravement le geste, posait les cartes avec l'onctueuse lenteur d'un prêtre déployant le linge eucharistique. Puis, les deux mains collées aux tempes, les doigts perdus dans l'abondante chevelure noire ruisselant sur ses épaules, elle étudiait le grimoire.

Tels les augures antiques,les cartes lui parlaient un langage laconique et rusé : « Vous recevrez quelque chose qui vous fera plaisir, mais quelque chose qui vous causera un peu d'inquiétude. »

Elle voulut savoir et recommença pour connaître mieux ce qu'elles annonçaient.

Les cartes lui dirent : « Une lettre qui vient de loin et qui vous touche de près. »

Sa figure s'épanouit d'un sourire libérateur lorsqu'elle vit entrer Lisette, apportant le dernier courrier. Une lettre s'y trouvait, en effet, timbrée via Brindisi, la première lettre de Lucien depuis son départ. Tout émue, Suzanne l'ouvrit : elle pâlit et pleura.

Que disait-elle, cette lettre si tardivement arrivée?

Rien de méchant, mais elle était banale, écrite au galop, dans l'énervement de la trépidation du train; on y lisait l'hypocrite raison qui dispense de mieux mentir : « les affaires m'ont tellement absorbé... »

Lucien annonçait aussi que son retour se trouverait probablement retardé, le voyage devant se prolonger.

Une lettre d'affaires, désespérément, cruellement laconique, insultante pour une femme qui attendait de l'amour, des regrets et le parfum d'une larme.

La malheureuse en demeura atterrée; apparemment calme, elle sentait pourtant monter un flot de larmes et de sanglots.

Et ce papier! Vulgaire, fleurant le wagon-restaurant, le tabac, l'étranger. Suzanne découvrit dans

cette odeur fade quelque chose du détachement. Lucien n'avait pas voulu de son papier, à elle, où leurs initiales s'entrelacent, son papier imprégné du parfum embaumant sa chair?

Pourquoi y avait-il tant de sécheresse et par quelle secrète raison s'obstine-t-elle à trouver tant de cruauté dans ce billet?

Certes, si Lucien l'avait vue alors dans sa désolation, il n'eût pas envoyé cette lettre si tristement banale, ou il y eût enfermé un peu de son amour sous des mots qui chuchotent, des mots qui embaument le cœur, qu'on contemple, qu'on redit, qui se répètent aux échos multipliés de l'âme.

Suzanne ne découvrit rien de tout cela.

Plus elle chercha, plus elle fut malheureuse.

Et pourtant sa main, d'un geste lent et triste, reprenait toujours la lettre, l'analysant, cherchant le mot qui lui eût fait dire : « Mais non, je suis folle, Lucien m'aime toujours. C'est écrit, là... oh! ce mot! » Hélas, c'était une gangue affreuse sans une paillette d'or.

Qu'avait-elle fait?

Quelle influence avait pu ainsi transformer Lucien? Le voyage, la fatigue, le caprice, les affaires, les compagnons de route?

Les hypothèses se succédaient, valsant avec des chutes et des bonds sur l'affolement de son esprit.

Mais comme toujours, l'explication simple des choses ne fut pas trouvée, parce que l'imagination bouleverse la raison, et parce que, venant de quitter le bonheur d'hier, on ne croit pas au malheur de demain.

Suzanne s'ingéniait à suivre Lucien dans son voyage comme si elle eût voulu dévisager les hommes, interroger les choses que son ami avait rencontrés.

Presque quinze jours d'absence et n'être qu'au sud de l'Italie!

« Je connais toutes ses affaires et cependant, jamais
» il ne m'a dit que des intérêts étaient engagés là-bas...
» En fut-il question lors du départ... De tout cela
» Lucien ne souffla mot... Dans le Nord de l'Italie, à

» Milan, pour quelques jours seulement... N'au-
» rais-je pas entendu? Si j'en parlais à Lisette... Mais
» non... dans quelle posture je me mettrais vis-à-vis
» d'elle.., Ne pas savoir ce qu'il fait!

» J'aurais l'air... » Le mot ne vint pas pour traduire une pensée encore imprécise.

Suzanne se parlait à voix basse, dans sa perplexité; comme le criminel interrogeant sa faute ou le malade son mal.

Machinalement, elle se leva, ouvrit le tiroir d'un pupitre à verrière. Elle en retira un paquet de lettres sur papier teinté, maculées des cachets de toutes les postes de l'Europe.

Il s'en échappa un parfum intense, qui monta vers la femme comme une fumée d'encens avec l'évocation troublante des joies désormais endormies-là. Les choses qui ont été mêlées à la vie du cœur ont toutes cette puissance de résurrection. Il semble que ce sont elles qui gardent les souvenirs et qui les rendent quand on les remue.

La femme se rassit, tristement rayonnante à la vue du bonheur qui nichait en ces papiers.

C'étaient des lettres que Lucien lui écrivait au cours de ses voyages d'affaires, auparavant.

Sans le vouloir, Suzanne allait faire une bien pénible comparaison.

Par besoin de distraction, l'amie de Lucien déchirait, chiffonnait tout ce qui apportait une note banale dans le reliquaire.

Elle livra aux flammes du foyer des cartes, des enveloppes, des invitations. Les rapides flambées de l'âtre parurent la distraire. Son beau visage inquiet prenait une expression de surprise, de joie, de mélancolie et son âme aux sentiments si confusément divers, se reflétait sur ses traits,les voilant de tristesse ou les illuminant d'espoir.

Peut-être y avait-il là une réelle similitude entre elle et la flamme tour à tour pâle ou vive, rampante ou élancée.

La contemplation du foyer la rendait silencieuse en lui donnant conscience de ce qui l'entourait.

Tout à coup, Suzanne vit tomber, parmi les bûches

apalies de cendres, des larmes, des larmes rouges comme du sang.

Elle eut peur. C'est signe de malheur, pensa-t-elle.

Dans l'isolement de la chambre dont le silence pesait sur elle, s'éveilla subitement tout un monde tragique d'âmes tourmentées, de violences, d'efforts, de luttes dans le capricieux spectacle de l'âtre.

« C'est un signe de malheur! » se répéta-t-elle tout bas.

Cette pensée l'arrêta. Son inquiétude grandit.

La nuit commença lugubre comme la veillée d'un mort.

Peut-être eut-elle la très vague, l'indicible sensation qu'une chose pour elle allait mourir.

Suzanne vit passer dans le ciel de son âme le vol noir et sinistre des appréhensions et du doute.

Elle sentit alors tomber sur son cœur des gouttes de sang.

Mais ce voyage entrepris subitement au milieu de la saison morte des affaires ne serait-il pas le prélude d'une rupture? Cette idée ne lui était pas encore venue! Et comment! dans cette chambre, dans cette maison où tout autour d'elle parlait de bonheur, de luxe et d'amour!

La malheureuse femme s'arrêta à cette douloureuse hypothèse avec l'acharnement qu'on apporte à scruter les choses du malheur.

Elle se mit à marcher frissonnante, pâle d'angoisse; le grand tapis ouatait le bruit de ses mules; elle marchait, tenant ouverte, des deux mains, l'échancrure de son peignoir pour rafraîchir sa poitrine brûlante.

Elle s'aperçut dans le cristal des trumeaux et crut à un fantôme errant parallèlement à elle, de l'autre côté du mur.

Elle se rassit près du feu, n'osant regarder les pan d'ombres aux angles de la grande chambre.

La malheureuse se blottit dans son fauteuil et fit un peu de lumière par besoin de sécurité.

La longue veillée commençait.

Les heures s'écoulèrent lentement, tissant des

gazes de rêveries douloureuses comme des hamacs où dormaient de mauvais songes; et le timbre, d'heure en heure, martelait ses coups pour fixer de clous d'or, ces tentures funèbres et ténues.

Elle aurait voulu crier, appeler quelqu'un; mais sa fierté l'en empêcha.

Elle jeta quelques bûches au feu, résolue à veiller toujours. Suzanne espérait que le sommeil viendrait la surprendre dans ses rêves douloureux.

Les rumeurs mourantes de la rue, les grandes soufflées du vent lui rappelaient son isolement et sa détresse. Mille bruits, perdus le jour, étouffés par la vie des hôtes, sortaient de dessous les meubles, les armoires, de l'âtre comme la conversation discrète des choses jasant entre elles.

Parfois les mots de la lettre s'égrenaient dans sa pensée, tantôt froids et laconiques, tantôt caressants et chauds.

Elle se trouvait devant l'Inconnu et l'interrogeait.

Le germe des détresses tomba dans son cœur; elle se sentit une pauvre femme abandonnée : elle pria.

Des années entières, ses lèvres n'avaient proféré que des mots d'amour; les choses frivoles et profanes y avaient semé des plis moqueurs et sceptiques; des rires ailés y avaient pris leur essor. Jamais elle n'avait prié, véritablement prié.

Ce soir elle le fit comme une femme du peuple, comme une femme de pêcheur sachant son homme en danger et sa famille en pleurs.

Suzanne y mit toute la ferveur d'une désespérée.

L'idée lui vint alors de faire un pèlerinage à la Vierge. Cette résolution lui rappela aussitôt toutes celles des femmes qui y étaient allées et dont elle connaissait les motifs du voyage.

Des noms lui revinrent à la mémoire, avec des détails, des faits précis, fidèlement parce que les situations identiques s'éveillent et se rappellent.

« Et Denise Souvret... et Lélette... et Rosa Du-
» mont qui rencontra M. de R... après avoir été
» lâchée par Raoul N... !»

La confiance filtra en son âme et lui apporta un

peu de sérénité et de calme; une forte espérance grandit en elle. C'était presque une consolation.

Dès ce moment, il fallait s'appliquer à bien faire le pèlerinage, car il y a des règles à observer, des coutumes dont on ne peut se départir.

Cette préoccupation lui valut un soulagement, une détente se fit dans tous ses nerfs.

L'heure était très avancée; le feu s'éteignait dans l'âtre; mais une flamme brûlait toujours encore qu'un peu assoupie; sous le dais de dentelles de son abat-jour la lampe versait sa lumière douce et consolatrice.

Suzanne se coucha.

. . . . . .

Le réveil fut matinal.

Elle sonna la bonne, l'avertit de son départ, s'habilla prestement.

Suzanne avait demandé une toilette sombre.

Une demi-heure après, une voiture roulait vers la gare, emportant Sazanne et Lisette.

Il faisait clair; le pavé résonnait sous le sabot du cheval; la terre portait une efflorescence poudrée, menue et blanche comme du salpêtre aux vieux murs : une matinée d'hiver sereine bien qu'un peu froide avec un lever de soleil rêveur.

Les élégants qui chevauchaient à cette heure sur la piste rouge-brique ne se doutaient guère que la femme pelotonnée dans le coupé était Suzanne, l'amie de leur camarade Lucien de Spry.

Arrivées sur la place de l'église de la petite ville, célèbre par son pèlerinage, elles avisèrent un magasin, si étroit que la porte et la vitrine en occupaient toute la façade.

Suzanne entra parce qu'elle avait vu derrière les carreaux toute une panoplie blanche de cierges grands et petits, pendus en éventail et aussi parce que le marchand, grand épieur de clients, vint la saluer du pas de sa porte d'un air :

« Je vous ai vue déjà, Madame, entrez, je vous prie... »

Suzanne se fit montrer des cierges.

« Vos plus beaux, combien?

— Cent sous, Madame, » dit le boutiquier flairant la riche cliente.

« Vous en désirez...?

— Quatre. »

Elle les voulut tout simples, non décorés, sans bandelettes dorées, ni clous bronzés en étoiles.

L'homme au comptoir s'arracha les ongles pour satisfaire sa noble et capricieuse cliente.

Suzanne déplia une liasse de billets de banque, paya et chiffonna les autres dans les casiers de son porte-monnaie.

Elle fut agréablement surprise du signe de croix du marchand qui ne l'oubliait jamais en palpant la première recette de la journée.

En entrant à l'église, elle pensait que cirier était un brave homme, religieux même. Ses cierges en devenaient meilleurs. La pèlerine eut la conviction qu'on les avait bénits; son offrande serait bien agréée par la Vierge.

Suzanne se sentit confiante.

Sous les voûtes froides et sombres du temple parfumé d'encens, elle sentit battre son cœur.

Bien haut sur son autel, la Vierge s'enveloppe de l'ombre d'un dôme rouge piqué d'étoiles d'or; son manteau de velours est sombre et la lumière infiniment douce qui tombe des vitraux, lustre la lourde étoffe de reflets de sinople.

Sa raideur d'idole et l'impénétrable expression de sa figure noire, trouble et inquiète.

Suzanne gravit les marches qui mènent au chœur près de la balustrade où s'agenouillent les pèlerins.

Lentement sa pensée s'éleva là-haut près de la Sainte-Vierge, divine et humaine, portant tout ce qu'il y a d'affection intense et de douloureux dans son âme Elle y mit toute la puissance de ses forces affectives pour qu'elle parût bien digne, bien anéantie d'amour et surtout malheureuse.

Suzanne parlait à la Madone comme elle l'eût fait à une autre personne. Tout un flot de paroles s'épanchait de ses lèvres; elle y vit passer comme épaves en dérive des raisons, des désirs que les mots ne peuvent traduire, qui émergent, croulent et dispa-

raissent sous les remous de l'instinct, toutes ces choses confuses qui viennent au cerveau des naufragés ou à celui des êtres à qui la détresse d'un imminent danger donne de profondes et salutaires intuitions.

Suzanne se releva un peu brisée dans le calme qui suit l'intensité douloureuse de l'effort psychique ; telle la femme, après les douleurs aiguës, sourit, les flancs vidés, à l'anéantissement de son être : c'est en cela que consiste la consolation de la prière fervente.

Elle est comme une rupture aux digues de l'âme et la peine, le chagrin, la désolation s'y précipitent, torrent qui laisse après lui le fond de son lit très propre et très uni.

Après avoir fait trois fois le tour de l'autel, pleine du sentiment d'une édifiante piété, elle s'agenouilla, les yeux levés vers la Madone sous le frémissement de ses fines paupières d'enfant.

Suzanne s'en alla un peu consolée.

A quitter l'atmosphère sombre et froide du temple, elle trouva l'air du dehors plus chaud, plus baigné de lumière.

Ce jour, semeur d'illusions, raviva ses espérances.

Elle partit, estimant la vie moins amère.

Le nom de Lucien errait sur ses lèvres.

. . . . . .

Trois semaines durant, Suzanne revint de deux en deux jours refaire le pèlerinage à la Vierge des affligées.

Elle arrivait seule dorénavant, à la même heure toujours, dans la même toilette sobre, élégante infiniment.

Et c'était dans la boutique aux cierges, la même entrée discrète, le même geste détaché pour payer son achat.

La raison du pèlerinage existait toujours !

Lucien de Spry prolongeait son voyage ; il parcourait maintenant l'Algérie, ainsi qu'il l'avait annoncé dans une de ses lettres.

Il ne s'en montrait guère prodigue ! Deux seulement avaient suivi la première. Deux lettres où se

lisait hélas! le détachement. Elles sapaient leur amour, le minant sournoisement de la lâcheté d'une rupture consommée au loin.

Aussi, Suzanne en avait pleuré de longues heures dans la solitude de ces appartements où leurs ardeurs se livrèrent le doux combat de l'amour.

Le souvenir du passé, les retours heureux vers l'autrefois, c'était un fil qui la rattachait à l'ami parti; elle et lui, déjà très éloignés, perdus dans la séparation, absorbés par l'oubli, tels des arbres soupçonnés dans la nuit aux extrémités des cordes portant des lanternes vénitiennes.

Suzanne a prié pour se consoler mais aussi pour modifier les événements.

Le projet de Lucien, se disait-elle, peut bien n'être qu'un caprice, le résultat d'influences étrangères sur sa volonté, des sophismes de la raison guidée par de vils intérêts ou de vulgaires préjugés.

Elle a prié pour qu'il soit faible, pour qu'il se souvienne; qu'il lui reste une fibre de son être à vibrer pour elle, afin qu'un remords surgisse en son cœur, qu'un de ces souvenirs puissants, captifs des sens, lutte pour elle et triomphe.

Elle a prié dans l'espoir de revivre assez caressante, assez noble, assez bonne pour qu'il hésite, se trouble et revienne à elle.

Elle a prié jusque dans sa haine naissante, fille de l'amour décu : la haine farouche où un autre moi se lève et lutte contre l'autre; la haine qui vous vide d'humanité et qui vous laisse l'épouvante au cœur.

Suzanne a prié dans le recul du premier emportement, alors qu'on essaie d'être bon, généreux, qu'on croit au pardon, à l'oubli, au retour à la vie, aux consolations étrangement fortes.

Elle a prié enfin qu'un jour, comme elle, il soit trompé, bassement et lâchement trompé; que « ce » nouvel amour soit balayé comme un peu de fumée, que « ce » nouvel amour enchanteur crève comme une bulle pour ne laisser qu'une goutte âcre et trouble au bout du pipeau de son rêve. Et elle espérait

obtenir par ses prières la suprême faveur de troubler la fête du nouvel amour, d'être la rivale de l'Inconnue qu'elle haïssait sourdement.

. . . . . .

. . . . . .

Le jour de son dernier pèlerinage arriva.

Elle y vint dans l'abattement infini où doit jeter une femme, cette lettre qui annonce la fin d'un amour et la promesse d'un établissement (très digne) avec lequel les hommes riches croient liquider leurs caprices de jeunesse.

Suzanne portait sur son beau visage de forte brune, la trace d'une grande douleur, et cette tristesse la rendait plus belle encore; la femme est souvent plus idéalisée dans l'amour vaincu que dans l'amour triomphant.

La beauté s'épure et s'éclaire aux flammes intérieures du bûcher de la douleur.

Suzanne était ainsi ce jour, belle de désolation et d'amour.

Elle voulut faire une dernière offrande à la Vierge.

La malheureuse délaissée prit sept cierges : peut-être songeait-elle aux Sept-Douleurs, se rappelant le naïf symbolisme qui représente la mère du Christ, le cœur percé de sept lames.

Son agitation dut être bien grande, car elle parla, la première fois, au comptoir du marchand pour demander qu'une personne se chargeât d'emporter les cierges à l'église.

Suzanne, en pénétrant dans le sanctuaire, dit à la femme :

« Madame, priez pour moi, si vous saviez combien je suis malheureuse ! »

Il y avait une telle expression navrée dans la voix et dans le regard de Suzanne que la marchande n'osa lui parler.

Elles furent bientôt près du luminaire, espèce de herse où l'on plantait les cierges à brûler.

La femme passa la mèche enflammée à la pèlerine qui alluma, elle-même, les sept cierges.

La cérémonie silencieuse, presque funèbre, dura longtemps car les deux femmes, à chaque cierge,

commençaient un *ave* et elles attendaient que la prière fût récitée pour en allumer un autre.

Suzanne se conformait en cela à la coutume des pèlerins qui croient prolonger ainsi jusqu'à l'extinction des cierges, l'offrande de leurs cœurs et de leurs prières.

Ensuite elle se prosterna sur les dalles froides, l'âme abîmée dans des ferveurs mystiques, goûtant une sorte de volupté d'amour dans cette adoration.

A cette heure, ni douce ni pénible, Suzanne parlait à voix basse comme si la Vierge eût été penchée sur elle pour recueillir ses confidences.

Les sept petites poires de feu, au bout des cierges, crépitèrent : la flamme suçait la cire.

Suzanne s'aperçut qu'elle était encore de ce monde.

Le nom de Lucien revint sur ses lèvres, mais au pied de l'autel, et dans son état d'âme, elle ne put ni se révolter ni maudire. C'était un acheminement vers la résignation. Elle accepterait le sort, doucement, sans oser le regarder en face, ayant la peur de ceux qui veillent un mort en silence sans lever le voile qui le cache.

Dans son âme tiède où était tombée une pluie de larmes chaudes, une fleur de mélancolie et de résignation grandit, gonflée de toutes les sèves de la vie.

Et comme si Suzanne l'eût vue là, devant ses yeux, impalpable, mystérieuse et réelle à la fois, elle se redressa, un peu penchée, semblant la respirer toujours.

Mais avant de quitter l'autel, l'abandonnée voulut être bonne pour que la Vierge fût généreuse ; elle demanda l'oubli consolateur, l'éloignement de la tentation, la mort de Lucien dans son cœur.

Les sept petites flammes crépitaient toujours, les sept douleurs, les sept poignards plantés au cœur.

Suzanne songeait à tout cela, un peu triste, presque douloureusement heureuse.

Elle sourit aux rais de soleil perçant les vitraux, semant des palets d'or mobiles autour de sa chaise. Ils symbolisaient la vie avec la toute-puissance de son aimantation. Et elle se leva pour le départ, allégée du poids d'une peine infinie.

Quand ses yeux mouillés d'émotion, étrangement beaux et magnétiques fixèrent la Vierge là-haut, noyée dans l'ombre du dôme étoilé, ils disaient qu'en leurs prunelles se levait déjà une aurore d'espérance.

. . . . . .

. . . . . .

Trois mois après, jour pour jour, quatorze cierges brûlaient au luminaire dans l'église de la petite ville célèbre par son pèlerinage; deux dames étrangères, élégantes se tenaient prosternées devant la Madone. L'une était blonde et l'autre brune. La première, morne et affligée, pleurait un amour perdu ; la seconde, ardente et radieuse, offrait en holocauste un triomphe d'amante victorieuse.

Elles quittèrent la froide solitude du temple presque au même instant et la dame blonde, sous le porche, avec un sentiment de religieuse humiliation et de douceur, offrit l'eau bénite à l'autre pèlerine; les deux mains gantées se frôlèrent comme en un geste de cruelle et ironique candeur.

FERD. BOUCHÉ.

PROPOS D'ESTHÉTIQUE [1]

I

Depuis Homère, notre race n'a plus d'unité. Cette unité se manifestait dans la Poésie où le peuple concentrait son âme et s'admirait naïvement. Le poète était l'homme national. Depuis, quelque grandeur qu'il ait atteinte, qu'il se soit appelé Dante, Shakespeare, Byron, Goëthe, Victor Hugo, le génie a été individuel.

De loin et de haut, il s'impose comme un géant qui ferme l'horizon et qu'on ne peut s'empêcher de voir. Les passions l'ont dénaturé, et lui l'âme d'harmonie a vibré aux discords de la politique et est devenu un homme de parti.

Shakespeare échappe à cette qualification, en partie Goëthe, mais de plus en plus, elle s'avère car le poète n'attire la foule que par les parcelles de son âme étrangères à la Poésie. L'âme ténébreuse de la Race morcelée et dissociée ne sait plus en qui se reconnaître et si elle n'est réveillée par quelque forte secousse, se perdra dans l'inconscience.

II

Les « bourgeois » ont un préjugé inavoué et inavouable contre la beauté. Ils traitent le beau d'une

(1) Voir *La Belgique*, nº 22 (juillet 1907).

façon hostile; on dirait *qu'il leur a fait quelque chose!* Ils admettent la conscience, il en parlent surtout. Un certain pouvoir de distinguer le bien et le mal, conception primaire dont ils se contentent; mais qu'il y ait dans l'âme humaine le pouvoir de distinguer le beau et le laid, ils le nient. Or, le Bien, le Beau et le Vrai n'étant que les trois aspects d'une Réalité unique, l'un ne peut exister sans l'autre. Un peu de logique suffirait, mais je crois qu'il y a là une habileté suggérée par l'égoïsme, car la laideur a intérêt à ne pas être distinguée, et elle crie très haut qu'il n'y a ni beau, ni laid, *cela dépend des goûts!*

III

La mer est grise, enveloppée d'une brume grise; terre, mer et ciel s'amalgament dans la même teinte neutre. Rien ne s'affirme, rien ne se voit, rien ne se limite, rien ne s'achève, pas de lueur, pas de ligne; à peine un mouvement léger du flot qui indique la vie, comme un soupir de lassitude, un aspir au repos, une suspension de l'être. C'est un état d'âme que je traverse. Je sais bien que là-bas, les phares luisent et que là-haut, en dépit des nuées, le ciel est bleu, mais que la vie est grise.

IV

Oh ! la pénétration étonnante et merveilleuse du symbole ! Une porte qui lentement tourne dans l'ombre vous fait frissonner jusqu'aux moëlles et avec les pétales penchés et fanés d'une rose qui meurt, tombe dans le néant tout un avenir.

V

Regardez la mer : du même mouvement continu elle engendre des flots qui croissent et meurent dans l'infini de son murmure. Ecoutez sa rumeur qui grossit dans la tourmente, et s'affine en mélodie

caressante sous la sérénité des grands cieux, qu'elle berce calinement comme la nourrice éternelle des êtres. Sentez la tiédeur de sa brise, la fraîcheur de vie de son souffle salin, l'abrupte violence de ses grands coups de fouet marins qui vous cinglent; admirez l'élément de mystère d'où sortent des tempêtes et des calmes délicieux, c'est l'absolu symbole de la Liberté. A respirer son air, la poitrine se soulève plus librement, le cœur s'accélère, le corps est moins pesant, et l'âme plus ailée. Aussi tous les peuples des côtes ont eu des instincts libres.

VI

Lu des *Nouveautés!* au cabinet de Lecture. Je vous prie de remarquer le mot : *Nouveautés!* Magasin de nouveautés. Et c'est vrai, mais c'est du mauvais commerce! Quel déluge de mots! Partout, d'ailleurs! Journaux, périodiques, conférences, discours. La Beauté s'exile du langage, il se fait utilitaire et plat, ou il n'est que virtuosité. Il faut réagir par le silence volontaire, et si l'on parle il faut être sa parole.

VII

Si nous comprenions l'importance de la parole, la force qu'elle est quand elle revêt une idée personnelle, nous attendrions avant de la proférer qu'elle soit fécondée par la lente incubation du silence laborieux.

VIII

L'intelligence par le sens des différences qu'elle donne, nous montre le monde comme un champ à exploiter. Elle est productive d'orgueil ; pour transformer cet orgueil en amour, il faut qu'elle-même se transforme en spiritualité. Ce n'est pas le monde qu'il faut aimer, mais l'humanité ou plutôt le divin dans l'homme. Il n'y a que le divin qui soit digne d'amour. Amirable formule, aimer son prochain

pour l'amour de Dieu ! Sans l'idée du Divin, c'est-à-dire de l'Eternel, point d'amour.

L'histoire de l'humanité, qui *visiblement* n'est que l'histoire des passions humaines, est un stupide débordement de haine. La violence triomphe pour succomber sous la violence. Quelques répits, très courts. De l'étude de l'histoire, je ne vois aucune élévation morale sortir ; à moins qu'interprétant les faits, j'y mette une lumière qui les transfigure. Le mythe et la légende sont supérieurs. Ils placent l'homme dans sa véritable sphère, entre les deux mystères qui le pénètrent et l'éclairent ; les ténébreuses affinités avec les règnes inférieurs ; le prolongement imprécis et indiscernable de son individualité par delà l'horizon humain vers un ciel d'où lui sont versées les seules forces qui le tiennent debout et où son regard contemple les images de tout ce à quoi il aspire et de tout ce dont il rêve. L'homme isolé, tel que le dépeint notre art et que le forme notre civilisation, est un monstre. Il veut se faire lui-même sans aide, par la puissance de sa pensée qu'il mutile, par l'expansion de son cœur qu'il comprime, par l'étude de la Nature qu'il dépouille de sa robe de mystère et son œuvre est une œuvre de mort et le Poète a raison de dire :

Vous vouliez pétrir l'homme à votre fantaisie,
Vous vouliez faire un monde ! Eh ! bien, vous l'avez fait.
Votre monde est superbe et votre homme est parfait !
Les monts sont nivelés, la plaine est éclaircie !
Vous avez sagement taillé l'arbre de vie.
Tout est bien balayé sur vos chemins de fer.
Tout est grand ! tout est beau ! Mais on meurt dans votre air !

Et tout est laid, car la laideur est un aspect du mal. Comme lui, elle est en déséquilibre et, comme lui, funeste. Que dis-je, pire ! car elle correspond, non à ce mal passager, fruit de la douleur, élément de progrès et se transformant sans cesse en son contraire, mais à ce mal intellectuel profond comme le chaos qui se complaît en lui-même, qui s'admire et dont le rire de défi empoisonne l'air. La laideur est la marque ostensible de la destruction. Elle est la signature visible de la plaie qui se cache. Elle apparaît

dans les civilisations quand les grandeurs s'effondrent et que les bassesses montent. Elle est sur la face que Dieu fit, le rictus de la bête qui resurgit. Plus que l'empreinte des crimes, elle est l'empreinte des impuissances. Elle indique la déroute des forces, l'avortement des pensées, la chute indéfinie : elle est le verbe du Néant.

Et cependant, elle est fille de la Liberté, fille déchue. En effet, la laideur n'est pas dans la Nature. Celle-ci agit sans liberté et il y a toujours harmonie dans le domaine exclusif de la Nécessité.

De là le magnifique équilibre de l'art antique qui a surtout révélé le Destin.

La laideur, c'est la volonté humaine qui erre, le sceau de la rébellion, Une fois que l'homme l'a en lui, il la communique à tout ce qui l'approche, aux animaux, aux plantes, aux pierres. Il fait participer jusqu'aux choses à sa révolte. La laideur est d'abord dans l'idée, puis elle devient matière. Elle est l'incarnation des pensées mauvaises qui se créent des formes adaptées. La laideur morale est donc la laideur par excellence et la plus repoussante. La preuve en est, non sur les faces hâves des pouilleux et des misérables, mais dans les lieux de réunion les plus brillants, sous le chatoiement des huit-reflets, sur celles des viveurs et des rastaqouères. Sur leurs traits, elle s'épanouit, truculente et annonciatrice.

Cette laideur vicie les formes non seulement dans leur présent, mais dans leur avenir, et il se fait que ces formes viciées deviennent les réceptables inconfortables d'âmes harmonieuses, et cette contradiction s'opère ; de belles âmes logées en des corps difformes.

Mais l'âme peut racheter la difformité du corps, et même si elle veut et si elle sait, la transformer. Il est vrai, cependant qu'il n'y a de souveraine beauté que dans l'accord de la forme et de l'esprit, et quelque noble que soit l'âme, l'imperfection du corps sera toujours une infériorité. Aux tableaux du moyen-âge, les fronts des saints s'auréolent glorieusement et le doux regard des vierges contient le Ciel, et parfois il n'est point de suavité comparable à celle des sourires fleurissant aux lèvres des madones ; mais la maigreur

chétive des chairs, le dessin anguleux et maladroit des contours, le quelque chose d'inachevé et en même temps de recherché qui souligne l'effort de l'artiste, empêchent cette suprême et complète délectation qui donne l'équilibre et l'harmonie. En revanche, dans ceux de la Renaissance, les Christs sont doués d'une si puissante musculature qu'ils rappellent plus Hercule que l'Homme-Dieu. Depuis la Grèce, il semble que l'art ait été une compensation à la laideur de la race, une voie d'oubli, tandis qu'il doit être pour l'homme, un adjuvant de beauté.

Un corps humain est la plus belle des formes, forme qui dépérit, mais pour bourgeonner sans fin et perpétuellement refleurir aux rameaux célestes de l'arbre de vie. La projection esthétique de la forme doit servir à édifier le chef-d'œuvre de chair digne de l'âme éternelle qui y descend. Les temps modernes dans leur folie d'analyse et de spécialité outrée ont fait la beauté physique exclusivement féminine, et la femme dédaigneuse de l'admirable plasticité du corps, reporte la beauté à l'atour et à la toilette. Être belle devient une profession. L'Angleterre, le pays essentiellement antiplastique, s'érige en modèle. Le comble de l'antiesthétique est atteint. Rien ne peut dépasser cette énormité. Il reste les étoffes, leur finesse, leur chatoiement, leur lumière, leur agencement, leurs nuances, et primant tout, l'art et la science du couturier; et heureusement l'expressive mobilité des traits et les yeux. Cette plasticité du masque est une sauvegarde.

La laideur est, en effet, supportable quand elle est significative. Elle peut même suggérer la beauté. L'acteur Lekain était laid et mal fait, mais les femmes le voyaient dans la vie réelle, comme elles l'avaient vu au théâtre, dans les allures héroïques où il se transfigurait. Elle est alors une laideur de façade qu'on oublie une fois qu'on a contemplé les splendeurs intimes. Elle suggère son contraire d'autant plus fortement qu'elle est complète, elle même, comme le noir suggère le blanc, un mal profond un bien analogue. L'imagination procède par antithèse et cette laideur suggestive possède une singulière

puissance. Ceci me fait croire que pour un être évolué aux frontières de l'humanité et la pénétrant du regard, il n'y a pas de laideur. D'un seul coup d'œil, il voit ce qui *paraît* et ce qui *est* et l'apparence pour lui se fond dans la réalité.

Dans le très court exposé historique que nous connaissons, si ce mot : *connaître* peut être usité, aucune civilisation ne nous offre un développement intégral de l'humanité. De toutes, la grecque est la plus harmonique et quelque brève qu'elle ait été, si elle ne l'a pas suivie, elle a indiqué la route en faisant prédominer dans le temps la beauté. C'est par le modelage de la forme qu'il faut commencer. Le beau est la porte du Bien et du Vrai. C'est le Saint-Esprit préparant la venue du Verbe, comme le Fils est la voie qui conduit au Père. Toute morale doit avoir une base esthétique. Et pourtant, quelle ignorance et quelle insouciance du Beau chez les moralistes patentés ?

O charme de l'harmonie sociale ! Les moralistes ou les gens moraux font fi de l'art, les artistes de la morale, et les savants de tous les deux. L'anarchie est en haut.

IX

Les Grecs manifestaient la grandeur par l'immobilité, l'attitude sereine, indice de force, de majesté et de puissance. Logiquement nous devrions représenter nos dieux en automobile, faisant du 120 à l'heure et mesurer la grandeur sociale des individus par le nombre de kilomètres qu'ils peuvent *couvrir*, je crois que tel est le terme spécial.

X

Il faudrait te dire que vivre, ce n'est pas seulement vieillir, ce qui pourrait contenir quelque tristesse, mais changer de point de vue. A vingt ans, à trente ans, à quarante ans, à cinquante ans, l'angle de vision se transpose Il faut prendre plaisir à ce changement. Le passé se transforme sous notre regard

plus aigu, et aussi l'image que nous nous faisons de nous, n'est plus la même. Si nous portions assidûment notre attention sur cette scène, qui se meut autour de notre mouvante personnalité, nous aurions là un spectacle toujours à notre disposition d'un intérêt primordial puisqu'il s'agit de nous-mêmes, d'un artifice habile, car notre amour-propre s'en chargerait, et en réalité plus distrayant que tous les théâtres du monde et avec le précieux avantage : que plus nous nous éloignons et mieux nous le voyons ; en un mot, la vieillesse agrandit le théâtre, multiplie les scènes et peut-être pour certains d'entre-nous, embellit la pièce.

XI

Oh ! les nuances splendides des arbes, cet automne ! Un feuillage d'une richesse d'or bruni, les enveloppe intégralement.

Toutes les feuilles sont restées chaudement colorées. Le soleil et l'humidité constante ont été les féconds artisans. Les dômes reluisant d'or tracent leurs arabesques fauves sur le gris monotone du ciel. C'est pour les yeux ravis, une moisson de couleurs. Et pourtant, c'est l'automne et ainsi, à la fin de notre vie, nos jours dorés sous la joie et les larmes, toutes deux bienfaisantes, nous apparaîtront avant que notre dernier soleil ne descende sous le pacifique horizon.

XII

L'idée est accessible seulement à l'individu. La foule la subit, mais indirectement sous la forme émotionnelle et par contagion ; aussi lorsque vous voyez une foule ébranlée et soulevée par un orateur ne croyez pas qu'elle l'ait compris; non, elle obéit, et même tout en restant sous l'influence mentale d'idées exactement contraires à celles qui la font momentanément agir. De là son instabilité.

XIII

J'en suis de plus en plus convaincu ; nous marchons vers l'énorme, le gigantesque, le hors de proportions. Nous pourrons, à de rares moments, atteindre au sublime, mais nous nous éloignons du beau. Notre race est peut-être sacrifiée à la préparation d'un équilibre de forces plus intenses et plus rapides, et c'est pour cela que nous avons la folie de la vitesse.

XIV

Quelle cohue! Le monde extérieur m'est trop hostile. C'est en soi, en dehors de la vie apparente qu'il faut chercher, là est la lumière, vacillante étincelle.

Au fond de notre être se dresse l'autel du Dieu inconnu; c'est là qu'il faut allumer la flamme, ou plutôt, car elle y brille, dissiper la ténèbre qui la dérobe et à sa clarté nous distinguons toutes les splendeurs de la nature et les beautés de notre âme.

XV

Le charme pénétrant des choses qui vont mourir ; le gracieux et mélancolique sourire des lèvres qui doivent tôt se clore. Il en est de même pour tout ce qui a vie, la fleur, le fruit, la plante, l'animal. L'épi se courbe sous son fardeau doré, comme dans l'attente de la faux, et l'homme sent dans son cœur, quand il ploie aussi sous sa gerbe, la sérénité des beaux soirs.

La mort est le sacrifice et la beauté en est le prêtre.

XVI

La roue de l'existence, tu commences seulement à la voir tourner. Il fallait avoir atteint le point de la descente, d'où les regards peuvent l'apercevoir, gigantesque et fatale, entraînant les générations dans le même cercle, perpétuellement renouvelé,

d'ascensions et de chutes, d'aurores et de décadences, broyant corps et cœurs, machine inexorable comme ces monstres de fer que l'homme invente et dirige et qui se repaissent de ses muscles et de son cerveau. Je t'ai vue monter, ô roue immense du monde! et balayer une génération du silencieux effleurement de tes rayons, et je regarde dans l'air tes vastes bras qui m'emportent et descendent.

XVII

L'admiration des hommes pour les conquérants qui sont les « fléaux de Dieu » provient du déséquilibre de leur âme. Ils sympathisent avec l'obscurité des nues grondantes et la clarté vite évanouie de l'éclair tandis que l'infinie splendeur du jour qui vient des cieux peut à peine redresser leurs cous ployés sous le joug des besognes coutumières.

XVIII

Harmonie, noblesse, beauté, voilà les formes de la civilisation. Or, nous cultivons l'énorme, le contraste, le démesuré, et voilà les formes de la barbarie.

XIX

Je m'étonne que le présent me tienne si peu. Il me déçoit toujours. Chose réalisée n'a plus de saveur. Puis le souvenir l'épure et du fond de quelque coin de la mémoire, elle surgit toute transfigurée et plus agissante que lors de son passage à travers la réalité.

Dans le vague du passé, luisent des sourires qui m'émeuvent plus que lorsqu'ils brillaient sur des lèvres, et il y a des baisers éteints dont l'ombre est plus vivante que lorsqu'ils vibraient de la chaleur du sang. Ma vie est un tableau que je compose de ma conscience et de mon inconscience mêlées, et je n'en

puis juger l'effet que par le recul. Et alors il me semble vivre la pauvre chose qui a traversé mon être et dont j'ai senti le si rapide écoulement, et maintenant que je ne la possède plus, elle devient ma possession véritable que je puis vivre et revivre à ma volonté. C'est pourquoi il n'y a de pire destin qu'une vie qui n'a pas été sillonnée, ne fût-ce qu'une seule fois, d'une lumière assez belle pour illuminer tout le champ du souvenir.

XX

Quand on a tiré du meilleur de soi, une œuvre, il n'importe plus de vivre. Notre pensée vivra. Elle enfantera, non comme le corps, dans la douleur, mais dans la joie, et se perpétuera en proportion exacte de sa vérité et de sa beauté. Réfléchie par des milliers d'esprits, elle sera une des forces spirituelles de l'Univers ; elle fructifiera en actions, ici bas et au delà des portes du mystère, sera la génératrice, pour notre âme, des joies divines et éternelles.

XXI

A une certaine hauteur d'existence ni l'œuvre, ni l'action ne peuvent être la manifestation adéquate de l'Individu. Chez les *très grands*, le rayonnement de leur présence équivaut à des actes. On n'agit que pour devenir, et lorsque par l'action toute la somme d'existence terrestre a été réalisée, l'être se suffit. C'est ce que tous les vrais artistes ont compris en donnant au geste, au mouvement, une importance secondaire, et en douant les dieux de sérénité. Nos grands hommes ne sont grands qu'en rapport avec la conscience fragmentaire et fugitive de l'humanité, mais en réalité, ceux d'entre eux que revêt la véritable grandeur, passent devant nous, mystérieux et méconnus, et si une proximité quelconque s'effectue, elle devient inutile, car nos yeux que la passion aveugle, ne saisissent que le grossissement exagéré de nos ambitions.

XXII

Les événements moraux se passent en des profondeurs inaccessibles. Toute agitation ne produit que de l'écume. L'être le plus actif est le plus calme. Léonard a raison contre Rubens. La vie la plus intense ne réside pas dans le mouvement, mais dans la possibilité du mouvement. Veut-on agir puissamment, il faut se recueillir ; et se résout-on à agir et à lutter, l'action et la lutte seront abrégées en proportion du calme qui les aura précédées. Pour le moment, nous tournons le dos à cet idéal. Jamais plus d'inquiétude n'a pénétré les esprits — le mot à la mode est « *troublant* » pris dans un sens laudatif! amais les remous du fleuve social n'ont produit tant d'écume, mais les volte-faces ne sont pas impossibles. Et puis, dans l'épaisse et malsaine brume que dégagent les imbécillités humaines en fermentation, il n'est guère facile de se rendre compte au juste de l'orientation ; et encore, si nous tournons le dos à la sagesse, nous pourrons peut-être y arriver, comme les Russes gagnent les batailles à reculons.

XXIII

Quels que soient les discords, malgré les ignorances et la léthargie intellectuelle de la foule jouisseuse, malgré les mauvais vouloirs et les calculs des politiciens la planète s'unifie. Il est clair que c'est le but et que, dans quelques siècles, il sera atteint. Nous y arriverons probablement à travers des barbaries stupéfiantes engendrées par des égoïsmes qui prennent pour durer les aspects les plus divers. Une volonté irrésistible mène le monde à cette unification. Et alors nos descendants connaîtront un état assez semblable, mais supérieur à ce que fut la *paix romaine* ou *paix mondiale*. Les peuples sans doute fédérés, sans avoir perdu leur respective originalité, formeront un vaste empire terrestre scientifiquement gouverné et relativement stable où l'Intellectualité dominera. Les incapables et les jouisseurs seront balayés

et une réalisation très incomplète de justice sera obtenue, mais sans douceur et sans pitié. Ce ne sera pas l'Eden.

XXIV

Pourquoi porter un masque quand le visage en est un et qu'il sert à déguiser la vraie face. Dans la vie artificielle mondaine, il y a des créatures brillantes, séduisantes, adorées, des fantômes de chair douce et satinée, avec des yeux de métal étincelant, des sourires de toutes les nuances, des paroles de tous les miels, des phrases de toutes les ritournelles, des enthousiasmes de tous les acabits. Elles n'ont ni émotion, ni sentiment, ni pensée. Elles n'ont point d'âme et ce sont les grandes capteuses d'âmes. Pauvres nous!

XXV

Illusions! Illusion le sourire des lèvres; illusion la mélodie des syllabes d'or; illusion les paysages de brume ou de soleil; illusion l'orbe infini d'azur ou d'opale; illusion la vie murmurant dans les eaux, dans les feuilles, dans les herbes, dans les nuages; illusion toi-même, fécondante lumière du soleil qui n'est que l'ombre pâle d'un soleil indiscernable dans l'Ether. Mais ce qui n'est point illusoire, c'est le fugitif éclair de beauté que mon âme perçoit en vous, lèvres, syllabes, paysages, de la terre, du ciel et des eaux, c'est l'harmonie divine que vous révélez et qui fait vibrer l'âme de mon âme. Ma perception en est passagère, mais l'éclair et l'harmonie sont éternels, et pendant un bref instant, cette éternité a tenu dans mon regard et j'ai communié avec le mystère.

XXVI

Nous souffrons d'une maladie qui est devenue chronique et peut-être en mourrons-nous. Le verbalisme : représentation fictive. — Des mots, des mots,

des mots. — Dessous, rien. Le verbalisme est l'atmosphère où nous respirons, ou plutôt qui nous empêche de respirer. Les rapports sociaux : verbalisme. Les conversations mondaines, pure essence de verbalisme. La plupart des allocutions : verbalisme. Le parlementarisme, école merveilleuse de verbalisme. Aucun souci des réalités, une partie d'échecs, une tactique où les phrases sont des travaux de stratégie pour dissimuler les attaques que l'on prépare. Notre enseignement, hélas! verbalisme souvent, excepté le technique, car il y a un intérêt évident à ce qu'un pont ne rompe pas, à ce qu'une machine n'éclate pas, à ce qu'une maison ne s'écroule pas, et ici le manque d'adéquation de la chose et du mot se traduirait par des catastrophes renouvelées, inconvenants rappels à la réalité. Supposons que, par un coup de baguette, une fée, oh! que bienfaisante, effaçât, à cette heure de la mémoire, tous les mots vides; supposons ce bienheureux cataclysme mental. Quel magnifique silence, mes amis, et reposant!

Je dois ajouter que cette maladie chronique est universelle, inconsciente chez les imbéciles, mais tous en sont frappés.

XXVII

Quand nous parlons à un sourd, nous transposons le ton, et naturellement la tonalité simple ne serait pas entendue. Quand nous parlons à une foule, nous exagérons et naturellement la vérité simple ne serait pas comprise.

XXVIII

Ah! oui! les années s'accumulent et il me semble avoir si peu vécu. C'est un sommeil que cette vie. Et encore si on pouvait y bien dormir, mais il n'y faudrait pas être trop mal couché. Dormir, rêver, être éveillé, tout cela diffère moins qu'on ne le croit et à travers ces phases variées d'une même vie, notre être

devient. Mais c'est avoir conscience de la vie qui est rare; il faut pour cela tressaillir en face d'un spectacle de beauté, en face d'un dévouement, d'une expansion d'amour, d'une douleur profonde, d'une grandeur géniale. Ah! Quelle misérable vie, nous fait le bourgeoisisme dominant, avec son confort, son champagne, ses bars, son humanitarisme, son automobilisme au pétrole. Trop de tapage, on ne s'entend pas vivre!

XXIX

Bruit, clameurs, réclames, grosses caisses, fanfares, va et vient, bourdonnement des mots, retentissements des pas ; qu'au milieu du tohu-bohu contemporain, il est difficile de s'y reconnaître et de se connaître et d'entendre la voix qui est en *nous* et qui est *nous*. Ce qui est *nous-mêmes* est plutôt *ce* à quoi nous aspirons que ce que nous paraissons être. « Les mots sont de pauvres représentants des pensées, » a dit Carlyle.

Ainsi nos personnes sont de pauvres représentants de nous-mêmes. Nous nous cherchons où nous ne sommes pas. Et combien passent sans s'être jamais rencontrés. Cet hôte, le compagnon de leur vie « qui leur ressemble comme un frère », ils en ont à peine aperçu l'indistincte et fugitive figure aux rares instants où la vie devient un lac qui réfléchit le ciel ; encore l'ont-ils pris pour un fantôme, et dans leur ignorance se sont-ils effrayés. Leur seul contact avec la réalité s'est accompli dans la crainte, et le seul moment où ils ont vécu, ils ont tremblé pour leur vie.

XXX

Bienveillant par nature ne t'étonnes pas de l'hostilité des visages. Solitaire dès l'enfance, tu as toujours vécu à côté du monde et ceux qui vivent dans la convention, repoussent d'instinct la sincérité de celui qui veut vivre dans la réalité. Et puis, tu violes quelques us ou rites de vanité mondaine.

Aussi l'hostilité et la dureté des facies humains des *amis*, des collègues, des confrères, hommes, femmes, mondains, demi-mondains, fractions infinitésimales de mondains! En dépit d'eux-mêmes et en t'isolant, tu t'harmonises avec ce que possèdent de meilleur et de caché ceux dont l'inimitié et l'indifférence te blessent. Ton détachement les offense et pourtant il les sert.

Evite-les. Ils sont le poids, la masse que la vanité seule remue. Ne les irrite pas, ils te laisseront tranquille. Tu seras toujours l'étranger, celui à qui dans les beaux livres de morale édifiante et pratique, on apprend aux enfants à faire bon accueil, et les enfants devenus hommes n'oublient jamais ce qu'ils ont appris dans les livres. Tu seras toujours le passager, celui qui a pris place à l'avant sur le pont, et qui pendant que sur le vaisseau, s'agitent et se mêlent les passions de ceux qui oublient le voyage, s'absorbe dans la vision de cette ligne de lumière, d'une courbe si flexible et si douce qui est à la fois de la mer et du ciel. Tu seras toujours le voyageur qui vient d'arriver et qui songe à partir, et pour qui les sourires de l'accueil ont un peu la tritesse de l'adieu. Tu n'auras pas sur la terre un nid où poser ton amour, et les murmures des fontaines seront sans échos dans ton cœur et les arbres qui poussent au loin, sur le sol où tu es né ne te conserveront pas leur ombre, mais tu auras été dans les brumes terrestres un chercheur douloureux d'astres et ta prunelle aura reflété d'indicibles aurores. Tu auras manqué tout ce que tu désirais au départ et ainsi accompli ta destinée.

XXXI

Le mal du pays me ronge,
Du pays que je n'ai pas vu.
CORBIÈRE.

C'est ce mal du pays qui un beau jour nous met en route et nous partons appuyé sur le bâton de la science ou de la Religion ou de la philosophie.

Bâton faible branche mince prise au tronc d'un arbuste encore frêle et qui ploie, le savoir humain ; mais l'homme deviendra fort comme un géant et arrachant du sol l'arbre tout entier, il en fera son bâton de marche et le brandira dans la lumière.

XXXII

Si nous ne sommes pas savants, c'est à n'y rien comprendre, la science déborde. Comptez les journaux, les revues, les conférences scientifiques, artistiques, pédagogiques, hygiénistes, antialcooliques, féministes, techniques et bien d'autres ; cours publics, gratuits, extensions universitaires, matinées littéraires, soirées idem, journée idem, la science déborde, je vous dis ! on vulgarise tout. Oh ! le mot trop exact ! on rend tout vulgaire. Cependant il faut s'entendre. Est-ce donc un mal cette profusion de lumière ? Profusion est toujours un mal, mais disons expansion. L'instruction populaire est-ce donc un mal ? Certes non, mais je le répète, il faut s'entendre. Instruire le peuple ? Excellent. Mais je ne vois pas que le peuple soit beaucoup plus ignorant que la bourgeoisie, ou même, ou surtout si vous voulez, que l'aristocratie. Dans ces classes il y a des individus de vrai savoir. Que deviendrions-nous s'il n'y en avait pas ? Mais les classes, toutes les classes sont à peu près d'égale ignorance, d'ignorances variées, d'ignorances plus ou moins compliquées, *cultivées*, plus ou moins avouées. Assistez, et que Dieu vous donne patience et courage, aux five o' Clock de ces dames du *meilleur* monde, et sans user du moyen ingénieux d'Herbert Spencer, les deux petits bouchons dans les oreilles, et vous vous documenterez exactement sur le savoir, le goût, la compétence critique de nos classes cultivées. Vous y acquerrez un immense respect et une sympathie subitement accrue pour l'honnête homme qui se borne à planter des choux. Un chou bien planté, frisant beau et étalant au soleil ses belles larges feuilles mordorées et luisantes de fraîche et pure rosée, vaut certes, soit pour l'utile soit

pour l'agréable, mille fois ce qui s'étale entre cinq et sept heures dans nos salons. Donc instruisons le peuple, c'est raisonnable et équitable, et entre toutes, cette instruction sera la plus facile et la plus rapide, mais avez-vous songé que lorsque le peuple sera instruit il sera le seul instruit, et les classes cultivées ignorantes. Je pense qu'il n'est pas besoin de faire ressortir la différence entre culture et instruction.

Plusieurs générations sont nécessaires à la culture, une génération d'action constante peut suffire à l'instruction.

Mais quelle instruction? Si c'est celle jusqu'à ce jour reçue, l'expérience démontre que les batailles de la vie ne sont pas gagnées par les plus instruits.

Ce n'est pas la science qui a fait faillite, chose impossible d'ailleurs, mais l'instruction. Le monde est par elle peuplé de déclassés, les haines sont avivées et de temps à autre se manifestent, c'est le cas de le dire, avec éclat, et l'anarchie ne sera pas diminuée quand nous aurons des classes cultivées ignorantes et des classes incultes instruites.

Il aurait mieux valu que ceux à qui incombe l'instruction du peuple commençassent par s'instruire eux-mêmes. Mais cette voie naturelle et recommandable est absolument *out of fashion* (hors de mode).

Et à voir comment on canalise le débordement d'instruction qui bouleverse les cerveaux des plus humbles, on peut être inquiet. D'abord l'organisation est souvent politique. Il y a la science et l'art conservateur, libéral, radical, socialiste. Cette instruction est une sorte de préparation à la lutte économique et politique et elle y dispose par des exercices de stratégie mentale; ou bien elle n'a pas de couleur et part de ce principe qu'il faut *respecter toutes les convictions*. On établit des parlottes, conférences, cours, d'où est exclu tout ce qui pourrait faire penser, et où les convictions sont si bien respectées qu'il est bien impossible de s'en faire aucune. Anecdotes, petites immoralités voilées et décentes pour mères et jeunes filles, quelquefois saupoudrées d'un peu d'esprit, le genre a du succès, beaucoup.

Cependant il est quelques endroits où vibrent de fortes pensées, où les âmes peuvent se modeler, salles de conférences, tribunes publiques, à Paris, cours de Sorbonne, collège de France, ils sont rares, peu fréquentés, excepté en hiver quand le froid est vif. Ce qui réussit le mieux et qui n'a d'ailleurs qu'un but d'agrément ce sont, au théâtre, les matinées, qui sont des après-midi, éclairées à l'électricité et où hebdomadairement la foule se civilise.

A quelles fins ces diverses agitations mentales aboutiront-elles? Comparées à l'effort, infimes probablement.

D'abord un certain développement du goût, mais tourné vers le joli et sans tendance pour le beau; de réel savoir, peu ou point, un accroissement assez considérable de connaissances superficielles, génératrices de médiocrité.

Par l'hygiène et l'application méthodique de moyens scientifiques on a diminué les chances de contagion et réagi efficacement contre des épidémies, il y a quelques siècles, toujours désastreuses. Mais les contagions mentales sont devenues plus rapides et plus étendues. Un état d'âme morbide se répand comme autrefois la peste, et nous avons par la communication rapide et aisée d'esprit à esprit des épidémies qui valent la peste.

Et puis quelle que soit la prodigalité des dons ainsi déversés, un petit nombre en savent faire usage et le principal avantage de ces extensions universitaires est d'éveiller quelques intelligences, sans cela condamnées sans espoir à l'ignorance et de créer ainsi quelques valeurs sociales. Mais ce même mouvement qui crée ces valeurs les noie ensuite sous un tel afflux de médiocrités qu'elles en deviennent indiscernables.

« Vous ne savez pas jouer de la flûte, dit Hamlet, et vous voulez jouer de l'âme humaine. » Enfin, les intentions sont bonnes. Sont-elles bonnes ?

L'obstacle, et je le crains insurmontable, est celui-ci. Tout ce magnifique déploiement de lanterne scientifique ou littéraire se fait devant des esprits qui ne sont que respectifs; ils ne pensent pas. Ils

reçoivent dans leur mémoire, — je parle des bons, — et avec égard, les pensées qu'on leur présente et les héberge quelque temps comme des hôtes distingués, dont le séjour honore, puis les hôtes s'en vont et il en vient d'autres. Ce sont des maisons où il y a table ouverte.

Mais l'Esprit est une demeure active, sa fonction est de produire ses hôtes lui-même et d'être habité par ses créations. Seulement, si un de ces esprits créateurs survient, tous les réceptifs troublés et mal à l'aise se liguent contre le gêneur.

La pensée exige une discipline mentale draconienne, que ne soupçonnent certes pas les liseurs à la journée des gazettes, qui réclament si fort la liberté de penser. Comment pourrait-on les empêcher de *penser?* Je crois que l'effort de la génération actuelle devrait se porter sur la pensée-même et je vous assure que si on peut parfois et pour un temps, limiter et entraver l'expression de la pensée, il est impossible d'empêcher de penser un esprit vivant où l'Univers se réfléchit.

XXXIII

Les deux grandes réalités de la vie sont l'Amour et la Mort, un seul mystère sous deux aspects. Nous avons profondément vicié ces deux sources bienfaisantes. Toute civilisation repose sur l'interprétation de l'amour et de la mort ; nous avons avili l'un, et l'autre nous épouvante.

XXXIV

J'ai cru longtemps que la sagesse était de s'enfermer dans le moment présent, de limiter son horizon à la minute active et de se faire une paix de tout ce qu'on oublie et qu'on ne prévoit pas. C'est, en effet, la sagesse bourgeoise. Shopenhauer, qui le croirait, la recommande. C'est aussi la sagesse de l'autruche. Au contraire, tout acte doit être accompli en considé-

ration du passé et en prévision de l'avenir, et modelé dans sa réalisation par ces deux points de vue. Le présent est le point de jonction où se rencontrent l'éternité qui est derrière nous, et l'éternité qui est devant nous et il est fait de tout ce que nos regards peuvent embrasser en arrière et en avant, il est donc composé de tout le passé et de tout l'avenir, et il n'a d'existence et de grandeur que par l'illumination qui lui vient de ces deux opposés. Le moment présent doit donc s'élargir en de telles dimensions qu'il contienne notre existence et que l'action qui en résulte soit nettement déterminée par notre passé et engendre consciemment notre avenir. La noblesse de la vie provient de eette conception. De plus, elle produit la seule paix véritable.

Dans les pays de montagnes, de quelles sérénités les vastes horizons emplissent l'âme! De près, les rochers abrupts, à pics dénudés, séparés de gouffres, creusés d'abîmes, bosselant le sol, rendent inquiet l'œil qui les voit, mais dans la distance, à travers la lumineuse rosée d'un lointain vaporeux, les contours s'adoucissent en de suaves lignes qui ondulent d'une grâce divine, les pics se baignent dans le soleil et les mille et mille accidents du paysage se fondent dans une grandiose harmonie que le regard embrasse d'une volupté tranquille et que l'esprit contemple dans l'apaisement intégral de ses facultés. C'est ainsi que pour le penseur les accidents variés de sa vie se fondent dans les perspectives du passé et de l'avenir et qu'il reste inaccessible au trouble de l'heure qui passe.

XXXV

D'où vient au printemps cette exaltation en face du renouveau? Les espoirs des arbres, des champs, des fleurs, ces délicates prémices qui présagent une maturité heureuse, ont leurs correspondances dans nos âmes. Le printemps, c'est l'annonce d'un bonheur qui nous attend, l'année s'achève et le bonheur n'est pas venu, et le nouveau printemps qui se lève apporte le même présage que l'avenir déçoit encore. Est-il

donc un mensonge, ce sourire de l'année qui va s'épanouir, et les caractères de beauté qu'il trace sous les cieux n'ont-ils donc aucun sens? Pourquoi ce frisson d'amour et d'espoir en face d'une Nature qui redit toujours la même syllabe fortunée? Les jours de lumière que tu annonces, terrestre et timide messager, ne sont point de nos cieux, et les fleurs et les fruits que tu présages sont des fleurs et des fruits divins qui croîtront à un arbre que les gelées et les vents ne pourront atteindre et que cueilleront dans des champs pacifiques des mains immortelles.

XXXVI

L'imperfection de nos langues est manifeste. En dehors des significations matérielles, tout mot est imprécis et ne prend vie que par le son qui le déborde et le rattache à un mouvement invisible dont il est le prolongement imparfait. Les langues analytiques surtout sont très inférieures, elles cassent sous l'expression. Plus la phrase est musicale et plus elle exprime; mais entendez-vous la musique des voix de MM. Prudhomme, Homais et Bonhomet; à défaut du langage souvent menteur, nous avons la physionomie qui forme un ensemble de caractères qu'il faudrait apprendre à lire. Dans le Nord, les visages ont un masque peu mobile, où les traits se contractent presque invisiblement sous la peau dont les colorations s'intensifient ou se dégradent. Dans le Midi, la mobilité, souvent excessive, est révélatrice, mais partout le magnifique et subtil langage des regards s'offre à l'observation. Il y a là un champ d'expression incomparable; depuis la plus fugitive nuance, notation indistincte d'une sensation obscure, jusqu'à la lueur qui fulmine et révèle tout l'être.

Les yeux! Je les ai vus profonds, monotones, très doux, comme plongés dans un bain de fraîcheur, ayant la sérénité d'un lac au fond d'une forêt. Grands ou petits suivant le feu qui les anime, sombres d'un gris de soufre, couvant une ardeur si concentrée et si intense que c'est à l'artillerie qu'il

faudrait emprunter des comparaisons ; ou bien limpides et clairs et larges, la prunelle dessinant nettement sa noirceur lumineuse dans la blancheur nacrée, très beaux et très calmes, avec l'assurance d'une joie à l'abri des hasards ; vifs, fuyants, craintifs, avec des regards qui se détournent, des lueurs subitement éteintes, des paupières d'un coup baissées ; ou points de lumière, pétillants, incisifs, avec la pénétration d'une lame dans la chair ; ou naïfs, humbles et pauvres yeux, mendiants en prière à la porte d'une église ; et encore malicieux, légers, tristes, opaques, d'une brume de douleur formée de quelles larmes ! battus, assombris, une flamme s'y consumant comme une veilleuse dans la nuit, étranges et profonds, semblables à un flot que transpercerait une flèche d'or du soleil, à midi, et je les ai vus qui, dans leurs rayons, portaient une âme.

C'est le langage où les femmes excellent, elles y atteignent des infinitésimales d'expressions bien au-dessus de la parole, mais c'est par la parole qu'elles veulent être jugées et les révélations des yeux meurent dans le silence ou dans le désaveu.

XXXVII

Les lèvres matérialisent ce que les yeux voient. Aussi sont-elles la porte de toute réalisation. Par elles, le son devient syllabe, le mot se fait corps, par elles les corps s'unissent et le baiser contient la germination de l'avenir.

XXXVIII

Le goût de la tragédie correspond à ces périodes de synthèse favorables à l'épanouissement des caractères. Le goût de la comédie aux époques inverses.

Il y a des époques mixtes. Le rire est une dépense de force nerveuse qui relâche, et il n'est bon que comme délassement entre deux états de tension puissante Il est par lui-même un dissolvant. Cette loi

physiologique s'étend à toute la vie. Les génies du Rire sont tous destructeurs.

XXXIX

Nous prenons le chemin le plus long pour connaître ce monde qui nous emporte dans les espaces. Nous créons des communications, naviguons des fleuves, traversons des océans, transperçons des montagnes, accélérons vitesses sur vitesses, voyageons en des pays conquis par notre commerce, notre industrie, nos armées, notre science, et quand de ces courses lointaines nous revenons vers nous-mêmes, nous sommes à nous-mêmes la même énigme obscure. Le monde que nous avons transformé ne nous a pas transformés. Nous avons transporté aux quatre coins de l'Univers, nos doutes, nos erreurs, nos inquiétudes et nos souffrances. Nous avons exploré la profondeur des mers, mais non pas la profondeur de notre esprit. Nous avons amplifié notre vue par d'ingénieux artifices et rapproché les étoiles, mais l'œil de notre âme n'a pas un plus large horizon; nous avons projeté sur les cités des flots d'une lumière nouvelle, et nous végétons dans de très anciennes ténèbres; c'est la petite lueur qui veille en nous qu'il fallait faire resplendir pour voir à sa clarté le monde extérieur; nous ne l'avons pas fait et nous avons conquis le royaume des ombres.

XL

En tout homme supérieur on découvre une certaine gaucherie qui provient, ou d'une sensibilité mal cultivée, ou d'une difficulté d'adaptation à notre société inharmonique. Cette gaucherie existe chez les plus raffinés, même les plus habitués au monde. Elle est inséparable du génie. Comme contraste, observez l'aisance parfaite, la souplesse harmonieuse de la petite femme, étourneau, sans l'ombre de cervelle, évoluant avec grâce et sécurité sur tous les chemins,

sur toutes les latitudes et les longitudes de la vie sociale.

XLI

Nous envions notre enfance, où un rien, une fleur, un rayon de soleil nous rendaient heureux. La joie était suscitée en nous par tous les rayonnements extérieurs. Et maintenant notre sensibilité émoussée est sourde à la lumière, et nous croyons que la clarté du monde n'agit plus sur nous. Nous nous trompons; le rayon de soleil qui nous versait la joie quand nous étions enfants ne venait pas du dehors, il était en nous et nous pourrions le rallumer, si nous savions être encore enfants.

XLII

Je ne vois pas l'accord entre le sens religieux et le sens de la propriété. L'homme est un passant et si éphémère! Est-ce que sa prise personnelle du globe n'est pas une ironie? cruelle, car c'est lui qui est, en réalité, possédé par cette terre, qui, lorsqu'il aura viré ces petits tours de marionnettes, l'enfouira sereinement. Bonne terre, ô mère nourrice, tendre ensevelisseuse, oui, tu les possèdes tous tes possesseurs; bon sol fécond, solide et doux, tu portes leurs pas et tu te laisses fouler, car tu sais bien que par la blessure que fera, à ton sein maternel, la pioche du fossoyeur, ils te reviendront, tes fils présomptueux. Ils disent que tu leur appartiens, ô génitrice et ils se disputent les moindres parcelles de ce corps qui les berce, les nourrit et les dévore. Et cette idée de possession les hante à la folie, les mène au meurtre, et ce qui est pire, aux iniquités basses. Et cette idée de possession les aveugle et dès qu'ils te possèdent, ils ne t'aiment plus, car ils s'épuisent à ta garde et ne savourent plus rien de ta beauté. Ils t'arpentent, te mesurent, te chiffrent, mais restent insensibles à la grâce de tes aurores, au frémissement de tes gazons et de tes feuillages, à tes contours arrondis ou

abrupts, et à la pourpre royale de tes soirs. Ton atmosphère est lourde de leurs haines, et tes entrailles sont remuées de leurs bruits de guerre. Ils ne savent pas, ô pacifique, que tu aimes tes enfants d'un égal amour et que tu te donnes à tous. Aussi tu rappelleras dans ton sein cette race qui s'égare et la vouant à l'oubli, en dormeuse céleste, tu mettras au jour la race future, celle qui t'aimera parce qu'elle ne t'aura pas désirée.

XLIII

Évolution de la chevalerie. Le roi Arthus, la Table ronde, Parcival, Lohengrin, Godefroid de Bouillon, François Ier, Bayard, Duguesclin et... le Jockey-Club.

XLIV

Pour l'homme, la femme résume l'Univers. Elle a dans le regard le jour, sur le visage, la fraîcheur satinée des fruits et des fleurs ; sur le sein et les lèvres, la pourpre délicate des aurores ; dans ses membres, le contour des horizons; dans sa taille, la souplesse des lianes; dans ses attitudes, la pose hésitante et suspendue de l'oiseau; dans ses pas, les flexibilités charmantes des arbrisseaux; dans sa voix, le murmure des sources claires; elle est le paysage humain qui rafraîchit le cœur, ou le brûle suivant le caprice des atmosphères. Par elle, l'homme possède le monde.

XLV

La vie intérieure est l'eau profonde où naturellement je me meus, aussi quand le soleil s'en éloigne, la vie est absente. Alors l'éclat des plus beaux paysages me laisse insensible; je vois comme une ironie dans la beauté des choses, et les êtres que je frôle m'ont l'air fantomatique. Un sentiment ou une idée est la lampe intime qui illumine tout du dedans. Si elle est éteinte, du dehors nulle lueur ne pénètre; j'ai

sous les yeux un gigantesque panorama de montagnes, et ces mastodontes de granit, couchés au fond de la vallée murmurante, leur dos vert et leurs têtes blanches éternellement, n'éveillent rien en moi. C'est comme un orchestre de sonorités énormes qui jouerait pour un sourd ; de titanesques signaux pétrifiés faits à un aveugle. Magnifique pouvoir de l'esprit ! Une âme joyeuse crée autour d'elle des paysages de lumière, et toute la lumière du monde ne peut créer la joie d'une âme !

XLVI

Eden. Eden. Paradis ! Mirage du passé et de l'avenir, lieu lointain que l'imagination peuple de ses désirs. Paradis perdu, paradis gagné. Séjour d'Adam dans la félicité terrestre, séjour des anges dans la félicité divine. Idéal qui borne tous les horizons de la pensée. Paradis, sérénité, paix, voûte de lumière sous laquelle s'abritent les religions du monde ; reposoir d'or où monte la longue théorie des humaines douleurs. Eden, tu n'es situé ni dans le passé ni dans l'avenir. Eternel présent tu planes sur nos têtes, inaccessible à nos yeux de chair et tout proche cependant. Eden ! Eden ! serais-tu caché dans nos cœurs ?

ÉMILE SIGOGNE.

FERVEUR

Justement ou non, il m'a semblé que les agissements de Lawrence et les théories (si l'on peut qualifier ainsi des compréhensions surtout instinctives) qu'il expose dans la correspondance qui suit, indiquaient assez clairement une façon d'être, commune à beaucoup de jeunes hommes de sa génération et d'esprits de sa qualité.

Cela offrait peut-être quelque intérêt. Outre le plaisir de parler d'une contrée que j'aime, c'est du moins ce qui m'a poussé à publier cette série de lettres.

Pour éviter un malentendu déplaisant, il est déclaré ici que les dites théories ne sont pas les miennes. Même, je n'y distingue pas une Foi véritable, mais plutôt cette attitude de force voulue qu'une âme inquiète emploie à se bien dissimuler. Pour rester vrai, il fallait prendre le ton même de Lawrence. C'est ce que j'ai tenté de faire.

Le surplus — la précision de l'épisode notamment — m'a paru négligeable.

6 mars 1907.

Lettre I

Cher. — Parce que vous avez deviné une partie de la vérité, je vous la dois tout entière maintenant.

Je tiens à votre affection, aussi à votre estime. Votre estime? Surtout ne l'entendez pas dans le sens banal, ni servile, dites, pas dans ce sens de soumission de la liberté personnelle à l'opinion d'un entourage quelconque. Vous savez bien que je ne me soucie pas de toutes ces choses fatigantes, de votre morale, de vos religions, de votre compréhension si singulière de la passion, à vous qui êtes de votre pays, de votre occident, de votre race, dont je ne suis pas, dont je me vante de ne pas être.

Et pourtant je me croyais isolé, « donc sans besoin d'aide ». Je croyais positivement à ma solitude. Encore une superstition affreusement triste dont j'aurais dû me libérer plus tôt. Mais comment déterminer si vite sa propre sagesse, sa plus utile sagesse. Vous savez bien que je suis impulsif, instinctif même; que, de tout temps, je m'obstinais à n'être moi que pour moi seul, à n'être, au moins pour autrui, qu'un reflet de ce que vous appelez « la passion universelle ».

Vous le savez bien, du reste; je vous l'ai dit si souvent au *Clos Virgile*, quand vous étiez chez moi. Comme il faisait beau alors, quel bel été, combien votre amitié me fut salutaire. — Vous vous souvenez?... et nos longues querelles sur tant de hautes questions! A la vérité, quoique vous ne fussiez pour ainsi dire jamais de mon avis, votre amour pour mes vergers, mes coteaux, mes promenades, tout mon cher pays me ravissait tellement que je n'avais aucune peine à vous pardonner votre penchant à la contradiction.

Je sais sourire. Ce que je vous disais, je le croyais si rarement. Ce n'est pas dans mon caractère d'avoir foi en moi-même, car j'aime uniquement la passion qui marche, — qui marche, qui bouge, qui se hâte, — vous comprenez; pas qui reste immobile, pas qui sacrifie à des divinités mortes, pas même celles dont l'agonie frémit aux marbres les plus purs, non, pas même celles-là. Vous devez admettre comme moi que la vérité est une halte dans la passion. A toute imagination, une digue, d'où des présomptueux espèrent assister à la défaite des marées montantes, c'est bien là votre vérité, dites? Libre à vous d'appeler tout cela

« l'indispensable lumière », pour ma part, je m'en moque le plus tranquillement du monde. Vous comprenez bien, n'est-ce pas ? J'ai toujours eu un peu d'or mal refroidi dans la pensée, ce qui explique tout, puisque ce beau métal, en somme, est la meilleure image des anciennes fusions minérales. Je raille, dites-vous ?... Je vous l'accorde, mais passez-moi ce peu d'ironie, car la tâche que j'entreprends me semble déjà lourde — et l'est, du reste.

Donc je sais sourire, mais seulement quand je suis fatigué, afin de me mieux dissimuler. Quand je suis dispos, aussi prêt à l'attaque qu'à la défense, cela n'aurait plus la moindre raison d'être et, naturellement, je m'en passe.

Ceci dit, je ne vous étonnerai pas, je pense, en vous avouant que j'invente une bonne partie de ma vie. On peut me le reprocher. Rien ne m'est plus égal, puisque mon invention, étant humaine, est belle. Non seulement égal, mais bien propre à me divertir. Toutefois, n'allez pas répandre cette déclaration, car je ne vous cache pas que je tiens médiocrement à ce que l'on me connaisse si bien. A quoi bon. N'ai-je pas réussi, jusqu'à présent, à ne mentir que rarement à ce faux aspect de logique dans l'attitude auquel il est convenable de se soumettre. C'est bien suffisant, je pense. Je sais que je n'ai pas été ce que vous auriez voulu; mais cette fois c'était bien de votre faute, car votre morale perpétuelle était un supplice pour moi. Vous avez au moins trois générations à rattraper pour me suivre... pour me nuire allais-je dire. Mais vous n'êtes pas encore mon ennemi. Ne vous offensez pas de ma sincérité, je ne fais que répéter ce que vous me disiez vous-même un jour. — Vous êtes si amusant, si sûr de vous.

Pourtant, vous m'avez sérieusement intéressé. Votre visage est tranquille, votre pensée possède un équilibre très rare; sans être redoutable, vous êtes certainement fort. A mon sens, vous êtes un barbare, car vous avez la sagesse emphatique de ceux qui dirigent les tribus, les instruisent, leur apprennent à tailler le bois, à manier le fer et qui, en toutes circonstances, les préservent du danger. Je ne vous

cache pas que je suis fier de votre loyale affection. Pour la mériter mieux encore, je tente avec vous l'expérience de la sincérité Je dis : l'expérience. Ne l'oubliez pas. A demain.

LAWRENCE.

LETTRE II

Ma lettre d'hier vous a bien surpris, avouez-le. Ce n'est pourtant pas par malice que je l'ai arrêtée brusquement, mais ce que j'entreprends est si difficile, qu'il me faut absolument le faire par étape. Et l'on dort aussi bien au bord de la grand'route qu'à l'auberge.

Que tout cela est déjà loin. C'est fini maintenant, c'est du passé, — défini, dites-vous : Aucune chance de retour alors. — C'est comme un jour consacré à dormir, comme une parole par hasard divine, comme une défaite et comme une victoire, comme la vie et comme la mort. Croyez-moi. J'ai vécu des heures d'une intensité intrépide. Jusque dans la joie, j'ai connu une torture âpre dont je me suis armé pour ignorer ma présente faiblesse. Je dois convenir que le mal dont j'ai souffert n'a eu d'autre ouvrier que moi-même, mais Destin au beau visage m'approuve. Je suis content de mon travail. Je n'ai pas que de l'ironie ou de l'observation; souvent même s'étire en moi une brute préhistorique, horriblement sensible. De la dite brute ressuscitée, je tente chaque fois que je puis, de me faire le belluaire. C'est d'un ridicule achevé, d'autant plus qu'il est convenable qu'un dompteur serve de proie à son pensionnaire? Manquerais-je de convenance par hasard? Vous n'y pensez pas, j'espère.

Bref, vous traitez tout cela de jeu. Un jeu, soit, mais de hasard alors, de mort même, un beau jeu enfin. Enviez-moi.

Mais — puisque nous en sommes aux confidences — vous devriez bien me dire comment vous avez su que Daniêle m'aimait. A vrai dire, je ne l'ai jamais bien compris, étant donné les circonstances. Donc,

vous me le direz, sauf si votre parole est prise. Moi aussi j'ai vu ma parole prise, comme dans un bon étau, ce qui ne m'a pas empêché de la dégager à force de violence. Une félonie? Voilà qui m'est égal, par exemple. On vit très bien avec la réprobation de cette sorte de protestantisme laïque, qui nous enserre de plus en plus. Même, si c'était plus brave à provoquer, ce serait presque tragique — mais franchement c'est trop bête.

Je vous entends — il ne convient pas de provoquer lorsqu'on détient un secret. Soyez sans crainte. Si jamais on le connaissait, j'en souffrirais naturellement, mais alors, c'est calculé, je ferais tout de suite, des choses rapides, — très mauvaises, qui mettraient tout le monde contre moi. Dès lors, délivré, fou de joie, libre! Ah me libérer à la fin de ma propre servitude· Impossible, hélas, Mais non, je ne dois pas être si sincère.

Je suis une affreuse violence contenue, vous savez, mais le jour où ça éclatera (si ça doit éclater) vous verrez un fulgurant aspect de décision éclairer mon froid visage. Un incendie — et que tout s'écroule. Puis je serai radieusement tranquille. Qu'on s'apitoye, qu'on me blâme, qu'on m'excuse — jamais. Je les connais les phrases de circonstances « *si excellent, mais trop faible* », « *victime d'une passion sans issue* ». Imbéciles! Je tiens à dominer, je veux, quand j'avance quelque chose d'essentiel de ma vie, qu'on m'approuve ou que l'on se déclare résolument contre moi. Surtout pas de compromission, rien que des choses tranchées. C'est ma passion ainsi.

Mais déjà vous comprenez, pourquoi je l'ai aimée, n'est-ce pas, si violemment, si mal, si désespérément aussi.

Ecoutez encore ceci. Comme je vous écris, il pleut. Il y a une odeur de sève violente au jardin, il y a un bruit bref d'outils dans un atelier voisin. Que suis-je moi-même? Une somme d'anciennetés, un sens du travail dans un parfum de bois raboté, un peu d'éternité courageuse et ankylosée. Si demain éclate un cri de guerre dans la rue, sentant mon cœur frémir, beau comme un Gräal je combattrai pour une cause...

n'importe laquelle, par exemple, mais que je ferai mienne avec bravoure, sinon avec délice.

Moquez-vous de moi. Ceci est de la théorie toute pure. Si près de moi, si loin de moi, tellement en moi, ce soir est décidément beau comme une marée. Mais que disais-je? Puisque aussi bien me voilà à démontrer un problème de ce que vous appelez mon arithmétique sentimentale. sachez encore ceci. Plus haut que toutes les manifestations affectueuses, je place l'instinct même de la passion. Je veux dire qu'émouvoir en soi les multiples sensibilités, ou endormies ou déjà exaspérées, me semble plus digne que tout autre objet. Susciter, — vous comprenez? Aimer. Inventer. Voilà bien une seule action, je pense, un seul enseignement irrésistible dont, pour ma part, je prétends avoir recueilli le fruit vivant, pour n'en plus jamais oublier la saveur.

Ah les osiers ont craqué, le verger a été dévasté comme après un ouragan, ce cœur inconnu, si bien caché, a saigné comme si les mains de l'été lui-même le jetait au pressoir. Quelle récolte, quelle moisson, quelle vendange! Maintenant les greniers sont gonflés; sur la paille (jadis le blé où fuyait le vent aux pieds nus), le gonflement d'or des fruits reluit, toute l'ancienne activité se prépare à mieux faire... Ami, cher ami, je suis le maître de ces trésors.

Susciteur! le beau, le vrai titre. Voilà ce que je veux que tout le monde dise de moi. Que mon destin soit d'ajouter à la somme si belle de la sensibilité humaine, d'augmenter autour de moi le sens précieux des moindres choses, de créer, par des paroles et par des grâces instinctives, agir, autant que possible, définir, ajouter une expression, un sourire, un mouvement au bien de quelques hommes, donc à l'émotion d'une race de privilégiés.

Mais me voilà égaré encore. Vous me reconnaissez bien là. J'aime si peu raconter que tout m'est prétexte à vagabonder un peu, sûr comme je le suis de votre indulgente attention. Nous verrons cela demain, n'est-ce pas.

LAWRENCE.

Lettre III

Merci de votre lettre. Mais je continuerai quoi que vous disiez, car au sens même du mot, je veux me confesser. Ce secret me pèse, je l'avoue sans honte. De plus supposez un désastreux hasard (on ne prévoit pas tout), qui me défendrait? Vous? Je le crois, mais alors il faut que vous sachiez, car je connais trop la noblesse de votre caractère pour vous contraindre à plaider une cause mal entendue. Je n'insisterai guère sur les faits eux-mêmes, puisqu'ils vous sont connus ou presque. Mais ce qu'il faut que vous sachiez bien, ce sont les longs, les amers tourments d'un esprit adorateur du seul instinct et qui mit tant de temps à découvrir sa foi, sa seule lumière: ce que vous ignorez, ce sont mes joies, mes cruautés, mon délire dirais-je, au cours de la période qui va faire l'objet de cette correspondance. Or c'est précisément cela qu'il importe de connaître. Je parle de mes tourments? Mais, dites moi, avant d'aller plus loin, saviez-vous qu'il fallait une âme très forte pour mentir à ses propres traditions. Il faut, s'élevant au-dessus de toute personnalité, aller au fond de chacune des vérités, généralement admises, pour y retrouver le mensonge sur lequel on n'a pas manqué de les édifier; il faut découvrir sa route des Indes, il faut s'inventer en quelque sorte le cœur tumultueux d'un Colomb et la tragique astuce de Judas.

Ne m'arrêtez pas. J'admets naturellement le vilain aspect de ce Juif, mais reconnaissez avec moi que cette figure, modelée en pleine boue, garde au moins l'empreinte d'un pouce génial et qu'elle est belle comme une statue du vieil esprit d'orgueil.

Le Christ, m'allez-vous dire. Je sais. Il était pâle. Le poids de son amour l'écrasait. Il marchait sur les eaux. Il est mort. Sa vie a été le plus pur de ses miracles, sa mort, sa plus divine habileté. Convenez toutefois que Judas était utile à la beauté tragique des Ecritures. C'est un lieu commun, mais il convient de le citer ici.

Bref, pour compléter ma pensée, laissez-moi vous dire qu'après tant de siècles de bonté à petites doses,

agrémentée de justice équivoque et de cruelles supercheries de riches à pauvres, dites charité, la violence va finir par me plaire, comme seule rafraîchissante, comme seule salutaire surtout.

Tout cela pour énoncer (voilà bien des détours) que, comme tout autre, j'ai hésité à remonter le courant des sagesses toutes faites, tant la lâcheté quotidienne est abondante en raisons intéressées.

Ne vous impatientez pas J'arrive au début *apparent* de la chose. Eh bien, c'était par un de ces soirs où mon exaltation intérieure me possède jusqu'à l'épuisement. J'avais la tête brûlante, le sang joyeux, j'étais prêt à toutes les adorations, prêt à les provoquer au moins. Nous étions, vous et moi, chez Émerson. Plusieurs de ses amis s'y trouvaient également, heureux de quitter la ville étouffante pour ce beau domaine que la fraîcheur de ses vieux arbres rendait plus délicieux que jamais par cet été torride.

Dans la journée Danièle était arrivée, accompagnée de Lucie, de Claude et de Stein. Je pense que ces derniers ignoraient ma présence au château lorsqu'ils acceptèrent d'y venir, car ils ne m'aimaient guère, comme vous savez.

Tout cela est tellement présent à ma mémoire. On était au jardin. Je revois ce paysage vaste à la fois et soigné. La grande pelouse, l'habitation à laquelle une tour carrée donnait un aspect de donjon, les longs toits violets des deux ailes principales, l'ombre bleue des massifs, la fraîcheur des allées, la tristesse pompeuse des grands prés. Puis au-delà des murs, la campagne. N'est-ce pas, vous vous souvenez? Revoyez-vous comme moi ces prés, ces sapinières, le tranquille argentement de la rivière aux triples boucles au fond de la vallée, tout enfin, tout ce qui constituait la beauté sans éclat du plus beau coin du Brabant belge.

Jamais image de vie simple ne fut plus poignante pour moi, ni plus belle. Dans ce soir où un Christ errant aurait pu s'arrêter, où le Petit Pauvre aurait pu bénir les hirondelles et prêcher aux lapins sauvages, où il aurait pu, ce cher saint, ce bon poète s'asseoir près de moi et me dire : « Loup, mon frère

loup, qu'as-tu à aimer le mal ainsi », dans ce soir, dis-je, j'entendais battre le cœur de Dieu contre mon cœur — ah ! pas longtemps, par exemple, puis je ne fus plus que l'accapareur, malgré moi, le vif éclaireur d'une passion jamais asservie.

Ondoyante ferveur, violent et grand devoir de toujours mordre l'heure vivante, comme tu me tenais, comme je te tenais, comme nous étions deux longs lévriers se happant au poitrail. Vraiment une âme sans bornes ni début, flottait sur mon ivresse, une barque à voiles, dites, sur l'exaltation de cette heure. Une barque, une flotte, une escadre tonnante sur le calme plat de cette soirée, ou bien la galère blanche ou le laurier, l'amer laurier que Danièle eut arraché pour moi. Que tout cela est désarmant.

Ce fut pourtant ce beau soir inoffensif qui décida momentanément de mon destin. Les hasards d'une promenade ayant désuni les groupes, je pus rejoindre Danièle. Nous entrâmes sous bois. Non loin de là j'entendis votre voix que coupaient à tout instant les accents un peu rauques de Claude, puis ce fut le silence.

Pourquoi le cacherai-je... j'étais heureux de l'avoir ainsi près de moi, sans les comparses obligés, car c'est à peine si nous nous rencontrions à cette époque (sauf comme alors) ou dans une fête.

C'était peu, mais n'oubliez pas que tous ceux qui composaient son entourage me détestaient avec un ensemble presque risible. Je savais de bonne source qu'ils refusaient volontiers de se rendre là où ils pouvaient me rencontrer. Ils avaient raison, du reste, car rien de commun ne pouvait exister entre nous. Ils appartenaient à une race, moi à une autre. Nous n'étions pas positivement ennemis, mais l'amer ressentiment qui sépare les deux clans que nous représentons, avait fâcheusement orienté nos relations.

Du répondant d'une jeunesse avide de hautes émotions, libre, sceptique, violente, malgré sa prétendue douceur, aux puissants hommes d'affaires, aux réactionnaires par volonté, il n'existait pas de contacts. Entre nous, je crois qu'ils me méprisaient comme une inutilité sociale. Être utile, pour eux, c'est com-

mander, acquérir, conserver, toutes choses dont un chef d'avant-garde, tel moi, se moque naturellement. C'est égal, je les admirais ces athlètes, comme étant tout à fait réussis.

Pour Danièle, je la connaissais depuis longtemps, comme vous savez. Depuis l'enfance presque, nous étions amis, si tendrement et jalousement amis. Mais tout nous avait séparés : distances sociales, stériles dissentiments de famille, résolutions trop promptes de sa part, manque de décision de la mienne, tout enfin. Les événements, en outre, s'étaient précipités. On peut les vaincre, dites-vous. Mais dans l'occurrence, comment faire? L'épouser? Vous me connaissez trop bien pour croire qu'un tel dessein se fût offert à mon esprit. En outre, ne doutez pas que les belles brutes qui l'entouraient eussent différé un instant de me jeter par la fenêtre ou de m'assommer plutôt que d'y jamais accéder. Pour vous qui les connaissez bien, cela doit sembler très évident.

La rixe ne m'effrayait pas (elle m'aurait amusé peut-être), mais avouez que la situation ne s'en serait guère améliorée. Bref, je ne me croyais pas destiné à fléchir une fierté que tout justifiait, pas plus que, primitivement, je ne voulais entacher de ruses un sentiment que je considérais comme un bienfait, comme une grâce, allais-je dire. Ruser et triompher. J'y pensais maintenant que mon prétendu héroïsme me semblait une immense bêtise. A tout prendre, pensais-je, je pouvais au moins, en parlant, m'assurer de ma présomption, je pouvais tenter, convaincre, peut-être. Me taire? Pourquoi? Sacrifier une personnalité impérieuse! Songer à autrui quand soi-même..., etc., etc... Vous savez, ou pouvez deviner aisément l'incroyable montagne de sophismes que j'édifiai à cet instant.

Tout sombrait, tout s'écroulait avec les suprêmes architectures d'un couchant de sérénité primitive. Quelque être inconnu, simple, mortel ou sacré, je ne sais pas, appuyant une main persuasive à mon épaule, me tentait, m'absolvait. Sans doute son visage, si je l'avais pu voir, m'eût semblé familier, pareil à la fois à celui de Danièle et au mien.

Libre de fois comme je l'étais, mes scrupules me semblaient incroyables. Cette jeune femme était là. Je pouvais lui parler. Elle pouvait, en choisissant son destin, déterminer le mien. Et j'hésitais.

« Cette heure est belle », dit Danièle. Nous marchâmes encore. Elle se tourna vers moi : « N'est-ce pas, dit-elle? » Alors j'eus les phrases qui ne peuvent se renier et que les hommes, de tout temps, prononcent dans la joie, pour se les rappeler dans la douleur.

Tout cela fut simple et poignant, tout cela m'étourdit d'une ivresse violente dont, présentement, je sens encore le tournoiement divin. Le triomphe fut bien court pourtant, comme vous savez.

LAWRENCE.

LETTRE IV

Cher, ma lettre d'hier m'a extraordinairement fatigué à écrire. Vous savez que je déteste raconter des faits précis, des choses *arrivées*. Alors que je m'étends volontiers, trop longuement direz vous, sur les causes, ou sur les conséquences des événements, il me déplaît de préciser les faits. Mon ennui de m'expliquer justifie cette tendance, pour laquelle on n'a pas manqué de chercher mille explications dont la plus indulgente est que j'aime le mystère. Je me moque du mystère. Seule, ma paresse est en jeu, mais c'est trop simple pour qu'on puisse l'admettre.

Je reprends. Les promeneurs, venant vers nous, nous séparèrent, conformément à cette loi qui veut que les grands éclats humains finissent en situations généralement ridicules. Danièle rejoignit le groupe. Je partis. La nuit était tombée tout à fait, une nuit légère mais qu'il me semblait palper des doigts et où les frémissements de ma chair heureuse se continuait et fuyaient entre les bouleaux blancs.

Je me disais en marchant : « Que feras-tu, que feras-tu, que faut-il que tu fasses? » Je traversai la route pavée où mon pas sonna tout à coup pour s'éteindre dès que j'eus repris à travers champs. Il me

semblait qu'on riait. Je regardai, Je crus *me* voir, grand et mince, agile et résolu et je dis : J'ai la victoire » J'arrachai au sureau une branche en fleurs dont je fit pleuvoir les mille petites ombelles en l'agitant frénétiquement. Je dis tout haut ce vers qui est de vous :

Il aimait la victoire au goût de plante verte.

Puis brusquement je bondis à travers les avoines froides, je dévalai la pente, glissant et courant, je traversai mon jardin, je poussai ma porte et d'une voix ferme je répétai ma phrase de tantôt : « J'ai la victoire ». Alors, ma folie se dissipa, je fis de la lumière et je réfléchis profondément.

Mais vous, homme de sagesse, qu'auriez-vous fait? Je le devine sans peine. Intraitable comme vous l'êtes, vous auriez fui l'ivresse qui aurait pu ployer votre volonté; vous auriez abandonné, sans idée de retour, un pays où tant de triomphante jeunesse guettait votre devoir. Votre devoir! Et vivre? et goûter la vie? et exalter votre sort? Sont-ce pas là des devoirs, dites-moi? Mais non, ne discutons pas ces choses.

Peut-être, si je pouvais comme vous, prendre parti pour quelque haut principe, si je me croyais destiné à résoudre le ridicule problème des conflits sociaux, je jugerais digne, en toutes circonstances, d'agir en vue de perfectionner l'individu nécessaire que je me croirais. Moi aussi, j'aurais cette souriante brutalité qui est le fait de l'adepte convaincu, quel que soit sa foi. Mais non, je me trouverais trop risible.

Bref, le matin trembla aux vitres de ma chambre, mon jardin naquit comme une île radieuse de cet océan de la nuit sans que j'eusse rien décidé, sinon qu'il me fallait tout attendre d'un destin qui m'avait si bien servi. Je sortis. Alors je me jugeai heureux.

Lorsque l'heure me le permit, je me rendis au château. Ce fut vous, cher ami, vous devez bien vous en souvenir, qui m'annonçâtes le départ inopiné de Danièle et des siens; une dépêche avait rappelé Stein, pour affaire, et tous avaient voulu partir avec lui. Rien n'avait pu les retenir. Peu d'instants après mon arrivée, je me retirai.

Chez moi je trouvai un billet que la transfuge m'avait fait parvenir je ne sais comment. *Je recule devant le mensonge imminent.* C'était la dernière phrase de son message; pour moi c'était une dure leçon.

Sa lettre, abandonnée par une main indigne, glissa sur le sol. Je ne fis aucun mouvement pour la reprendre. Inerte, abandonné, sans révolte, je restai là, contemplant drôlement la courbe en quelque sorte vivante des grands prés sans humains. Le soir me trouva à cette place, dans cette même attitude...

Alors comme ci-devant je repris ma vie silencieuse et travailleuse. Elle aussi continua son existence parmi ces êtres généreux, héros des grandes aventures commerciales, tellement étrangère au milieu d'eux, mais perdue, semblait-il, pour le rusé. A eux tous, ils constituaient ce petit royaume aux plaisantes apparences, plein de légères trahisons involontaires, plein d'amusantes ironies, d'angoisses aussi. Moi? Eh bien moi, banni sans résignation, je souriais aussi, je cachais ma méchanceté ou mon innocence (que préférez-vous?) en attendant cette heure où, trop lourd pour le désir du vent, les fruits dorés choient des branches, les fruits, fils de la sève chaude, au suc âcre comme la mer, bienfaisant comme l'étreinte, lourds comme le cœur de l'homme, les mille fruits enfin dont la chute déjà écrasait l'herbe molle d'eden aux quatre fleuves. Dirai-je que j'attendais l'appel de l'instinct, oriflamme à la fois et lumière, ou que je me confiais au hasard, ma seule foi? je dirai l'un et l'autre.

A demain,
LAWRENCE.

PROSPER ROIDOT.

LIBRE ACADÉMIE DE BELGIQUE

LA RÉFORME DES HUMANITÉS CLASSIQUES

(Résumé des débats)

La Libre Académie de Belgique avait organisé pour la fin de mai une discussion publique sur l'Enseignement des humanités anciennes et modernes et spécialement sur la question du grec et du latin.

Cette initiative a eu le succès le plus vif.

Durant deux séances dont les procès-verbaux sont reproduits ci-dessous, partisans et adversaires du grec et du latin ont échangé leurs idées de la manière la plus courtoise et il semble bien que, dans son discours final, M. Edmond Picard ait résumé l'impression dominante des assistants.

Ajoutons que, à la rentrée d'octobre, la Libre Académie sera saisie à nouveau de la question, et se prononcera définitivement sur l'orientation à suivre.

Séance du 23 mai 1907.

La séance est ouverte sous la présidence de M. Paul Janson, député, membre de la Libre Académie et administrateur de l'Université Nouvelle. Prennent place au secrétariat: MM. Hennebicq, secrétaire de la Libre Académie, et Van Malderghem.

Paul Janson. — Nous en sommes encore en matière d'enseignement à devoir trouver justes les critiques sur la méthode que formulaient Montaigne et Rabelais. Tout l'enseignement est à réorganiser. On surcharge trop la mémoire; on perd trop de temps.

Il s'agit, ce soir, du latin et du grec, mais il doit être entendu que ce n'est là qu'une partie des réformes nécessaires.

La parole est donnée à M. Ramaekers, directeur de l'Institut central technique.

M. Ramaekers. — Les partisans du latin et du grec ont quatre arguments principaux :

1° C'est une culture désintéressée ;

2° C'est une gymnastique intellectuelle ;

3° C'est une particulière jouissance que la lecture des œuvres d'Homère et des auteurs de l'antiquité et ils rappellent l'axiome de Liagre : Ceux-ci seuls sont des hommes qui ont commencé par l'étude du latin ;

4° C'est un moyen de connaître mieux le français.

Analysons ces arguments.

Quant à la culture désintéressée :

En quoi l'étude des autres sciences est-elle moins désintéressée ? Les résultats pratiques des travaux de Pasteur enlèvent-ils à ses recherches leur caractère de désintéressement?

Quant à la gymnastique intellectuelle :

Le grec et le latin sont-ils les seuls moyens capables d'assouplir le cerveau des enfants? Du tout. Il est, il est vrai, également dangereux de remplacer leur étude par celle des seules sciences naturelles. Toute la difficulté est dans la méthode. Là tout est à refaire. Les sciences développent chez l'enfant l'esprit d'observation. Mais il ne faut pas donner des lois naturelles comme des axiomes. Il faut les expérimenter devant l'enfant, de façon à les lui faire découvrir.

D'autre part, la mémoire de l'enfant est grande. On en profitera pour l'étude des langues vivantes : l'anglais, l'allemand.

La pénétration de l'esprit des civilisations anciennes.

Quelle peut être la jouissance des potaches à la lecture d'Homère?

On a fait en France une enquête. La plupart des universitaires furent d'avis que tout ce que l'on peut retirer de l'étude du grec et du latin peut se retrouver dans nos auteurs.

L'axiome de Liagre est faux. L'origine historique de la préférence du latin est qu'il a été pendant longtemps la langue scientifique universelle. Mais la civilisation latine n'a plus de rapports avec la nôtre ; son effet même est néfaste, elle fausse l'esprit. Le droit est notamment imprégné de ces survivances romaines.

Connaissance du français par celle du latin.

C'est une prétention puérile et insuffisante. A mon avis, on peut ne pas supprimer l'étude du latin et du grec. Mais il convient d'abolir le privilège qui s'y attache, de mettre au point les présomptions de supériorité qui l'auréolent.

Le Kaiser n'a-t-il pas fini, dans le but d'atténuer cet effet, par donner le titre de docteur aux ingénieurs? Tous, nous sommes des professionnels. Il faut faire une révolution contre les aristocrates de l'antiquité. Il faut rendre justice aux autres, aux modernes. Il faut, en résumé, une égalité de sanction à toutes les études. En France, tous les baccalauréats donnent les mêmes droits. Que l'on conserve pour certains le grec et le latin, mais qu'on ne le leur enseigne pas trop tôt.

M. Van den Daele, professeur à Mons. — On a parlé tout à l'heure d'une enquête française. Des Belges se sont occupés de cette question, notamment MM. Lentz et Prins. M. Hoffmann, professeur à l'Université de Gand, a prouvé que les humanités étaient délaissées. Puis est venu le Congrès de Mons, la solution proposée par M. Kurth, essai loyal d'humanités modernes d'où le latin ne serait pas exclu. Récemment il y a eu une pétition des latinistes, une contre-pétition des adversaires du grec, une enquête du *Samedi*. Que ressort-il de tout cela? Les humanités sont une préparation à la vie, a-t-on dit, une culture faite par les superflus. Pourquoi les humanités modernes ne peuvent-elles remplir le même office? Leur vision, comme dit M. Prins, est plus humaine que si on se cantonne dans le grec et le latin. Notre pays est au carrefour des civilisations modernes, et par conséquent des humanités modernes.

Il faut protester contre le reproche d'utilitarisme. La pétition des latinistes s'appuie là-dessus. Les modernistes sont partisans des études superflues comme les latinistes. J'engage les latinistes à se rallier à une double série d'humanités modernes et anciennes. C'est peut-être pour eux le seul salut possible de l'enseignement du grec.

M. Janson. — Vous préconisez l'enseignement des langues modernes. N'est-il pas des plus défectueux? Je n'ai jamais pu apprendre convenablement à l'école une langue moderne. Le flamand est enseigné de façon déplorable. Je connais beaucoup de jeunes gens qui ne peuvent pas arriver à apprendre le flamand, malgré leur bonne volonté.

M. Colette. — Plus maintenant. On emploie la méthode directe en ces matières depuis 1895.

M. Janson. — Il faut donc s'attaquer aux méthodes.

M. Prins. — D'accord.

M. Van den Daele. — Actuellement les méthodes des langues modernes sont tout à fait *up to date*.

M. Hymans, député. — Combien d'heures par semaine?

M. Van den Daele. — Trois heures dans la section professionnelle, deux dans la section latine.

M. Colette, professeur à l'Athénée de Bruxelles, défend le latin, notamment au point de vue de l'éducation générale.

Il y a entre tous les peuples occidentaux modernes, dit-il, une façon commune de penser. Pour l'antiquité, c'est différent. Là nous trouvons des idées d'une intellectualité très contradictoire, d'où la difficulté à vaincre, l'exercice, la gymnastique intellectuelle.

La connaissance des auteurs anciens peut-elle se faire vraiment dans des traductions? Non. L'impossibilité est la même pour Gœthe et Shakespeare.

Ceux qui parlent de la question parlent sous l'influence des méthodes employées de leur temps. Depuis quelques années, sous l'influence de M. Charles Tilman, les méthodes ont abandonné l'excès de la grammaire pour faire de la littérature.

Signalons en passant l'utilité de l'étude des latins les plus volontaires des hommes, au point de vue de la formation des caractères.

Bref, il faut assurer la possibilité d'attirer par plusieurs voies à l'Université, sans exclure l'éducation basée sur l'antiquité.

L'orateur demande donc l'équivalence des deux sections d'humanités, mais pas la suppression de la section des humanités anciennes.

M. Prins, professeur à l'Université libre de Bruxelles. — Tout est question de méthode. On donne des *nurses* aux enfants qui doivent réciter en anglais des fables. Quel dommage qu'il n'y ait pas de *nurses* romaines ou grecques? Cela éviterait une étude en pure perte, longue de plusieurs années.

Une voix. — Les méthodes sont changées.

M. Prins. — Ce qui n'est pas changé c'est le résultat. Le résultat est médiocre. Certes des esprits éminents finissent par en sortir, mais la moyenne ne sait plus rien les études finies.

Ce qui est vrai, c'est que l'horizon intellectuel s'est immensément agrandi. Que faire? Il y a le système pédant. Bourrer le cerveau de notions disparates. Il y a le système du choix. Les esprits éminents font leur choix tout seul. C'est pour les autres qu'il faut une méthode.

Il y a le système de l'équivalence de M. Colette, deux sections. Il y a le système de réduction du latin et de suppression du grec. Il y a enfin le système des humanités modernes pures. Pourquoi ne laisserait-on pas faire une école modèle des humanités modernes? Qu'on fasse cette expérience! Mais je proteste contre le reproche d'utilitarisme. Nous, partisans de l'enseignement moderne, avons besoin d'un idéal comme les autres et nous l'avons.

M. Valère Gille défend vivement le latin. M. Prins a mis la question sur son véritable terrain. Nous n'étudions pas le latin et le grec pour les savoir, mais pour nous apprendre à parler de façon claire, précise, et pour avoir la vraie valeur des mots.

Les mathématiques n'ont été de même étudiées par nous que pour nous former l'esprit.

L'orateur pense que ceux-là auront plus de clarté d'esprit qui auront eu cette éducation qui est un constant exercice de logique. Il faut donc conserver le latin.

M. Outer, professeur à l'Athénée d'Ixelles, propose de supprimer le grec et de garder le latin à partir de la quatrième.

M. Bergé, avocat, secrétaire du Cercle polyglotte, constate l'accord de l'assemblée sur plusieurs points.

Il y a plusieurs méthodes pour l'étude des langues anciennes ou modernes.

L'enseignement actuel est encore quoiqu'on dise défectueux.

Pour le latin, son enseignement ne devient profitable que dans les classes supérieures. Notre situation géographique entre deux civilisations germanique et latine nous oblige à concilier ces deux courants.

Il serait bon de tâcher de différencier l'enseignement suivant les différentes régions du pays et de préparer au latin par une langue vivante comme l'espagnol ou l'italien, de réorganiser notre enseignement et nos méthodes. La méthode directe n'est utile que pour les premières leçons.

M. Janson, membre du Conseil de l'administration de l'Université Nouvelle de Bruxelles, membre de la Libre Académie de Belgique. — Dans tous les discours entendus il y a des choses justes. La connaissance du latin est utile à la culture, et notamment à la culture du français. En général un discours de Cicéron traduit en français n'a plus de mouvement oratoire. Les traductions de Démosthène ne donnent aucune idée de son éloquence, mais il existe cependant des traductions qui donnent l'impression de l'auteur ancien. D'autre part il est abusif de com-

mencer le latin à 10 ans. Il faut le commencer au plus tard à 14 ans. Personnellement je trouve le grec supérieur au latin, cependant je reconnais que la culture moyenne n'en a pas besoin. Le savoir encyclopédique est irréalisable. Quant à ceux qui se destinent à la médecine ou au droit il pourrait y avoir pour eux un cours d'éthymologie grecque. Enfin, il faut permettre l'accès des carrières libérales qui n'ont pas besoin du latin et du grec à ceux qui ne l'ont pas appris.

P. Otlet, secrétaire général de l'Institut international de Bibliographie, membre de la Libre Académie de Belgique. — Le latin et le grec sont utiles. Mais bien d'autres choses le sont. Un choix s'impose : mais j'ai a présenter une idée spéciale.

Ne conviendrait-il pas de diviser l'enseignement en cycles, l'un allant jusqu'en 4e? Ceux qui quittent l'Athénée avant d'avoir terminé leurs études auraient ainsi un cycle d'études complet.

Comme conclusion je propose que l'enseignement du latin ne commence qu'à la 4e, le grec à la 2e.

M. Grojean, secrétaire général de l'Association pour la culture de la langue française. — De l'avis de M. Gille, le latin a sa grande valeur d'utilité gymnastique.

Le latin est aussi la langue la plus synthétique.

Il convient de protester contre ces tendances utilitaires trop générales chez ceux qui demandent des réformes.

L'Université américaine se plaint du même esprit par trop pratique et demande des études antiques.

M. Janson. — La séance est continuée à huitaine.

Séance du 1er juin.

Prennent place au bureau : comme président, M. des Cressionnières, professeur à l'Université nouvelle, secrétaire de la Libre Académie de Belgique ; secrétaire, M. Hennebicq ; secrétaire-adjoint, M. Van Malderghem.

Le secrétaire donne connaissance des lettres parvenues au bureau.

M. le Président donne lecture des six propositions de M. Picard et de la proposition de M. Otlet (1).

(1) I. Des Humanités (études générales) sont indispensables pour empêcher l'enseignement de devenir exclusivement utilitaire.

II. Ces Humanités peuvent être ou « anciennes » ou « modernes » (dans le sens usuel de ces termes).

M. le Président consulte l'assemblée sur le point de savoir s'il faut rester dans la question préalable et générale avant d'aborder les six points de M. Edmond Picard. — La réponse est affirmative.

M. Verriest, professeur à l'Université de Louvain, est partisan du latin et du grec. L'enseignement débute par une instruction élémentaire; à l'autre bout sont les écoles spéciales qui visent à l'exercice d'une profession. Entre ces deux périodes vient un trou de six ou sept années où on donne des connaissances variées, au point de vue esthétique et moral, études qui font les surhommes : « *humaniora* ». On se sert, pour ce résultat, des grandes œuvres grecques et latines. Il s'agit de savoir si vous attaquez le trésor gréco-latin, ou si vous vous en prenez aux méthodes d'enseignement qui sont impuissantes à l'explorer. Pour moi, j'ai, en seconde, rencontré un homme qui nous a donné l'enseignement du grec comme une langue moderne. Deux ans après, je connaissais à fond l'*Iliade* et l'*Odyssée*, qui depuis m'ont donné bien des joies. La méthode Berlitz appliquée au grec et au latin aurait le même succès.

M. Prins disait fort justement que ce sont les méthodes qui ne valent rien. Elles n'atteignent pas leur but. (L'orateur lit un extrait de grammaire anglaise qui est incompréhensible pour un adulte.) Voilà comment on enseigne l'anglais, et à plus forte raison le latin et le grec. Prenez un paysan des Flandres à qui on apprend grammaticalement le français à l'Ecole et comparez-le avec sa sœur qui va servir à Lille comme servante. Elle sait

III. Dans les humanités anciennes on peut supprimer le grec.

IV. Les étudiants, pour être admis aux diplômes, doivent pouvoir présenter soit les humanités anciennes, soit les humanités modernes.

V. Les humanités anciennes, y compris le grec, doivent rester obligatoires pour certaines professions savantes à déterminer.

VI. Un programme d'humanités « modernes » est à établir, comprenant notamment certaines langues et littératures modernes et les généralités des sciences et des arts.

Proposition de M. Otlet additionnelle à celles de M. Picard.

« En retardant jusqu'à la 4e l'enseignement du latin et jusqu'à la 2e l'enseignement du grec, on laisse plus de latitude dans le choix de carrières, car » le moment du choix est reculé. Dès lors on peut aussi mettre le cycle et le » programme des humanités en corrélation avec ceux des écoles primaires et » moyennes, de manière à réaliser la continuité et la gradation de tout l'enseignement et à permettre aux élèves obligés d'écourter leurs études, d'utiliser » toutes les connaissances qu'ils ont acquises et aux élèves qui doivent les » prolonger de n'avoir pas à subir d'inutiles répétitions. »

le français, lui pas. Virchow disait : « J'ai désappris le latin et le grec à l'école. Je le savais mieux par ce que m'avait appris le bon curé qui m'avait fait parler latin et grec. » Je crois que nous pouvons avoir accès au grec et au latin en peu de temps. Les Allemands ont supprimé la condition du latin pour l'accès à l'Université, mais ils ont organisé, à l'Université, des cours de latin et de grec. Les étudiants, un rapport officiel le constate, sont plus forts au sortir de ces cours qu'après de longues années de grec et de latin des gymnases.

Quand nous étudions la littérature, nous cherchons des exemples de force et de beauté. Nous les avons dans la Grèce et à Rome. Ne peut-on apprendre cela dans les langues modernes ? Certes, l'allemand et l'anglais ont des choses splendides, mais je crois qu'ils ne peuvent remplacer les humanités anciennes. J'ai fait une enquête en Allemagne sur les « *Oberrealschulen* » (humanités modernes). J'en suis revenu fort désillusionné ; de l'avis des professeurs eux-mêmes. Pour Gœthe, ils n'osaient pas mettre l'étudiant en face de *Faust*. Ils donnaient *Iphigénie*, mauvais pastiche du grec ; de Lessing, *Mina von Barnhelm*, une assez pauvre facétie. De l'anglais, ils donnaient Milton, un faux classique. C'étaient donc de fausses humanités modernes, un masque d'études classiques.

Je conclus. Le fond de ma pensée est qu'on peut étudier le latin, le grec, l'allemand, l'anglais et le flamand sans sacrifier le grec et le latin.

M. Grojean revient sur les opinions émises à la séance précédente.

Il ajoute : Faut-il étudier le latin pour le parler ou pour le savoir ? Non. Demande-t-on aux sciences positives d'avoir retenu tout ce qu'on en a appris ?

Une aristocratie formée par ceux qui connaissent le latin et le grec est utile et inévitable.

L'enquête faite en 1899 en France a réuni une série d'avis pour et contre le latin. Notons que les chambres de commerce se sont prononcées pour le latin.

En Angleterre, 70 p. c. des administrateurs des colonies doivent connaitre le latin et le grec. Il en est de même pour l'administration et la marine.

Dans les écoles industrielles et commerciales anglaises, le latin est enseigné jusqu'au moins l'âge de 14 ans.

En conclusion, il faut laisser le latin dans l'enseignement et s'en tenir au vœu du Congrès de Mons :

« Qu'à côté de l'enseignement gréco-latin des humanités anciennes, il soit organisé un type d'enseignement nouveau dont l'étude scientifique de la langue maternelle, combinée avec celles des langues modernes et du latin, formerait le centre de gravité. »

M. Michel propose de supprimer le grec et de garder le latin. Il demande qu'il n'y ait qu'une classe d'humanités et une espèce d'humanités.

M. Edmond Picard, sénateur, professeur à l'Université Nouvelle. — Je suis partisan du grec et du latin, de la littérature grecque et latine, c'est une puérilité de penser que j'ai voulu les supprimer.

La question n'est pas là.

Faut-il enseigner le latin dans les athénées et comment l'enseigner? Voilà l'affaire. Quant à moi on n'a réussi dans le temps qu'à m'ennuyer.

Il paraît que depuis 1895 les méthodes sont meilleures. Rien dans ce qui m'a été dit ici n'a été assez précis pour me convertir.

En sortant de l'athénée la majorité des jeunes gens courbés sur le latin et le grec ne connaissent ni l'un ni l'autre.

Je n'aimais ni Homère ni Virgile. Je les aime pour les avoir lu dans une traduction excellente : celle de Leconte de Lisle.

Nous sommes tous partisans du grec et du latin. Mais le but de l'éducation des enfants sont les humanités, c'est-à-dire la formation d'un homme.

Ne doit-on, pour arriver à ce résultat, se servir que du grec et du latin ?

Prenons les grecs. Leurs idées sont lointaines des nôtres, Athènes était une cité de doctrinaires

Pour le droit, même, le latin ne m'a jamais été nécessaire.

Il est vrai que nous sommes les descendants des Grecs et des Latins. C'est un atavisme qui nous fait aimer leurs langues. C'est là la seule vraisemblance de cette piété. Mais tout cela s'efface, s'en va. La discussion actuelle en est un incident.

Donc les humanités sont nécessaires. Former un homme à l'esprit habité par de hautes idées. Le *Cosmos* de Humbold ne peut-il, par exemple, être une base d'humanités?

L'homme et les sociétés de Gustave Lebon fait de même l'exposé de la culture scientifique actuelle. La table de ces deux

volumes de Lebon est un programme absolu d'humanités modernes.

Le résultat ne serait-il pas meilleur qu'avec nos programmes actuels ?

La suppression brutale et radicale du grec et du latin est-elle possible ? Non. L'évolution naturelle veut plus de lenteur.

Parce que quelques-uns désirent étudier ces langues faut-il les imposer à tous ?

Quant au programme des humanités modernes la question est différente et séparée.

Une division s'impose donc en humanités « anciennes » et en humanités « modernes ».

Quel sera le programme de ces dernières ? Shakespeare, par exemple, ne pourra-t-il pas former un esprit, une âme aussi haute que celle qu'aura formé Homère ?

N'y pourrait-on même pas mieux y étudier l'antiquité que dans Tite-Live, le phraseur, et Tacite, le romantique.

Gœthe de même est une vraie Bible où passe l'humanité entière.

Rabelais encore est à lui seule une humanité très profonde, très grave et très sarcastique à la fois. Balzac enfin donne toute cette universalité de la vie.

Conclusions. — Il faut des humanités « Anciennes » ou « Modernes ».

Les deux donnent l'entrée à l'Université.

Le grec n'est-il pas à supprimer tout à fait ?

Des professions spéciales nécessitent l'étude du grec et du latin.

Il convient de dresser le programme des humanités modernes : Certaines langues modernes. La généralité des sciences. La généralité de l'art.

M. Witman. — Comme représentant la Fédération de l'enseignement moyen, je tiens à dire que s'il y a encore des progrès à faire, ils ne dépendent pas de nous. Depuis plus de dix ans nous nous efforçons de créer des humanités modernes. Nous avons conclu de la sorte au Congrès de Mons. La matière que nous devons enseigner est influencée par la vie fiévreuse des grandes villes. Le rendement est moins bon qu'avant. Les professeurs subissent la déformation professionnelle.

Les cours de langues modernes sont donnés par des professeurs de culture germanique, par la méthode directe. C'est l'âme anglo-saxonne et allemande. Or, nous nous plaignons qu'on

dédaigne l'expression française et sa littérature. Notre enseignement littéraire français va décliner si nous entrons dans la voie des humanités modernes.

Je suis du reste un partisan des langues modernes. Je crois qu'il y a à ce point de vue des concessions à faire. Mais l'esprit d'utilitarisme est à craindre. L'éducation purement physique est menaçante. C'est à elle qu'ira la suppression du latin et du grec. La crainte, ou mieux la suggestion du surmenage a fait beaucoup de mal. Il vaut mieux décourager les surmenés et faire appel aux énergies neuves des classes inférieures, que de faire de l'éducation physique qui ne rendra pas l'énergie de ceux qui l'ont perdue.

Sous le bénéfice de ces observations, il se rapproche des conclusions de M. Edmond Picard.

M. le président remercie les orateurs et annonce que la Libre Académie délibérera en séance privée sur la question, à la rentrée d'octobre.

La séance est levée à 11 heures.

LES LIVRES

Georges Rency. — JEAN-JACQUES ROUSSEAU
René Dethier. — MAURICE DES OMBIAUX
Maurice Gauchez. — CHARLES GUÉRIN

(3 brochures. Ed. de l'Association des Écrivains Belges; de la Jeune Wallonie; du Thyrse).

On sait de quelle ressource est pour certains jeunes auteurs arrivistes le tapage d'une interdiction par la censure. D'autres machinent habilement, pour le plus grand bénéfice de leur notoriété, un abatage en règle de leur volume dernier-né. Un duel à éclat (mais pas trop méchant...), un scandale, une polémique de gros mots, voire un bruyant procès d'assises, ou tout au moins de correctionnelle, sont facteurs très appréciés de l'entregent de quelques-uns de nos modernes juvéniles porte-plumes.

Que de gloires se sont échafaudées sur un éreintement savamment manigancé!

Nous ne voudrions ni assimiler Jean-Jacques (il est un peu

tard...) à ces cambrioleurs du succès littéraire, ni imputer à M. Jules Lemaître le peu avouable dessein de s'être fait le complice d'une entreprise de dénigrement destiné à déguiser une fructueuse réclame. Cependant, qui pourrait nier que l'éminent, mais tendancieux critique, vient de faire plus, en huit conférences passionnées, pour la gloire de l'auteur du *Contrat social* que ses admirateurs ne firent en leurs écrits les plus enthousiastes ?

Ces conférences où M. Jules Lemaitre ne sembla vouloir considérer Rousseau qu'à travers le cynisme incontestable, les contradictions ou la « coquetterie littéraire » des *Confessions* appelèrent des contre-manifestations parlées et écrites d'une ferveur vengeresse vraiment entraînante.

Nous ne voulons point ici dresser le bilan de toute cette campagne ; mais nous aimons à constater qu'une controverse d'idées est encore capable de passionner les esprits de notre époque. Qu'importe si des considérations politiques ont provoqué des querelles plutôt que des arguments uniquement littéraires ne les ont alimentées ? C'est toujours plus digne et plus avantageux que d'aller au café, dirait M. Prudhomme, de s'esbaudir devant un cinématographe ou de s'écrabouiller au Circuit des Ardennes.

En Belgique, c'est M. Georges Rency qui s'est chargé de traduire la pensée de bien des nôtres et de dire son fait à M. Jules Lemaître. Sa riposte est vive, solidement documentée, raisonnée avec autorité. Rousseau n'a certes pas besoin qu'on le défende contre des attaques trop intéressées pour être impartiales ; mais il est bon qu'on dise, comme notre confrère l'a excellemment fait, que ces coups de boutoir injustes trouvent autre chose que des approbations.

***

M. René Dethier est un nouveau-venu dans notre petit monde littéraire. Il affirme dès la première heure une volonté vaillante, des dons de critique avisée et de persévérance qu'on ne saurait assez louer.

M. Dethier sera un apôtre de plus ; or, notre cause n'en comptera jamais trop.

Signalons l'opuscule biographique qu'il consacre à Maurice des Ombiaux, l'appelant avec raison l' « écrivain de Wallonie » par excellence. C'est une étude très clairement ordonnée, reproduisant en des fragments bien choisis les articles essentiels publiés sur l'auteur de *Mihien d'Avène*. M. René Dethier

encadre ces opinions des autres de ses considérations personnelles et compose de la sorte un document appelé à contribuer précieusement à l'histoire de nos lettres nationales.

*
* *

Enfin le jeune poète qui vient de publier, non sans succès, ce *Jardin d'Adolescent* accueilli sympathiquement par la critique, consacre une plaquette de pieux hommage admiratif à la mémoire du grand poète trop tôt disparu que fut Charles Guérin.

L'intention est touchante et elle est réalisée avec une conscience et une ferveur méritoires. PAUL ANDRÉ.

Roger Lali. — L'ÉCLOSION

(Un vol. in-16, à fr. 3.50. — Arthur Herbert, Bruges.)

L'*Éclosion*, ou «la première phase de la formation amoureuse», comme le dit l'auteur dans son sous-titre, est le premier livre d'une série de trois. Les deux autres seront : *L'Eveil des sens* et *L'Eveil du cœur*. Roger Lali appelle son travail arbitrairement : roman. Cette appellation ne se justifie ni par l'action presque nulle, ni par le développement mesuré, ni par la psychologie relative. Car on ne peut considérer comme de la psychologie, l'enregistrement tout à fait objectif des jeux, des paroles, des idées des deux gosses que l'auteur nous présente et en lesquels il nous fait assister à la naissance du sentiment amoureux. Ce n'est donc qu'une succession de scènes très courtes, que noue uniquement par un lien ténu la fantaisie descriptive du prosateur. Quand on a lu les lignes liminaires de ce petit volume délayé, que Lali dédie « aux pères trop sévères ou trop oublieux de leur jeunesse », et qu'on entreprend l'examen successif des chapitres, on s'étonne à mesure que grandit la désillusion. On croyait avoir en main une sorte de traité de morale puérile, ou tout au moins une étude profonde et analytique de l'enfance dont les conclusions auraient amené l'auteur à formuler des théories d'éducation destinées à bouleverser, à réformer les principes extrêmement bourgeois et faux sur lesquels est, hélas, encore basée toute la formation de la jeunesse. Et l'on ne trouve qu'une théorie, d'ailleurs charmante et colorée, de tableautins où, sur un fond rustique ou urbain, se profilent des figures de garçonnets et de fillettes, d'ailleurs tout à fait normaux dans leurs raisonnements et dans leurs manières.

Toutes les enfances se ressemblent et si Roger Lali avait mieux observé ses petits amis, où s'il avait plus de mémoire, il aurait pu accumuler les « mots » qu'il leur met en bouche et il aurait donné au « petit robinet » dont il nous parle de façon si drôle, toute une suite d'expressions non moins spéciales à ce petit monde remuant, espiègle et curieux dont nous avons été. Croyez-vous que, après avoir connu *L'Eclosion*, les parents « comprendront mieux leurs enfants et que l'indulgence pénètrera en leur cœur ? » Nous en doutons. Les pères et les mères ne comprennent leurs enfants, que lorsque ceux-ci ont procréé à leur tour... Ils sont éternellement les mêmes, tout comme les mioches rééditent à travers les générations des types définis. Certains parents sont plus sévères que d'autres, certains enfants sont moins exubérants que d'autres. Affaire de tempérament. Où beaucoup de ces premiers sont ridicules et inintelligents, c'est sur le terrain de la promiscuité des sexes. Ils sont mal venus de prétendre qu'ils feront des saints et des saintes en élevant leur progéniture male et leur progéniture femelle à part, dès qu'un soupçon pourrait naitre sur leur différence physiologique et physique. Nous sommes absolument d'accord avec Lali quand il déclare, en son avertissement, vouloir « par le seul fait de l'observation, attaquer indirectement l'hypocrite morale sociale ». Il assure toujours respecter la morale physique : la loi de nature.

Si nous ne voyons pas bien comment il met en lumière l'hypocrisie de cette morale sociale, nous constatons par contre qu'il narre avec une simplicité délicieuse les faits et gestes de ses héros en bas-âge, qu'il rend avec un sens très pictural de ravissants paysages et qu'il attribue à ses camarades ou à leurs proches quelques polissonneries drolichonnes; celles-ci sont le germe essentiel de la... révélation qui insensiblement s'opère en l'esprit et le cœur des deux inséparables que sont Raoul Henriet et Geneviève Romain-Duboits. Ce prétendu petit traité de morale éducative est surtout un livre amusant à lire, parfois un peu leste d'allures pour des personnes plus pudibondes que nous, bien que chacun y retrouve un peu de lui-même. En somme, c'est une succession d'images nerveusement dessinées, rehaussées de couleurs joyeuses, et qui seraient moins conventionnelles que celles d'Epinal, puisqu'elles sont teintées d'un peu de philosophie. Nullement conforme, d'ailleurs, à cette franche et saine plasticité, n'est l'atroce dessin que Rouveyre a tracé pour la couverture et qui nous montre, la tête sur

l'oreiller, une fillette à la physionomie perverse et toute ravagée par le vice. La jeunesse qu'étudie Roger Lali, est une jeunesse anodine bien qu'intéressante ; mais elle n'est point, selon Barbey « le large fait » qui remplit toute la place de la vie...

SANDER PIERRON.

Omer De Vuyst. — SUR L'AUTRE RIVE

(Un vol. : Lamertin, éditeur).

Sous ce titre ambigu, le secrétaire de la rédaction du *Thyrse* publie un recueil de poèmes d'une forme impeccable, qui nous ramènent aux jours héroïques du *Parnasse contemporain*.

Ce livre n'est-il qu'une manifestation tardive de cette école glorieusement lointaine, ou nous l'offre-t-on comme l'Evangile expiatoire de la nouvelle génération poétique, lasse du symbolisme admirable et confus ?

Il y aurait lieu, dans ce cas, de s'en préoccuper, et tout en exaltant ses évidentes qualités, d'envisager ce retour comme un symptôme inquiétant de décadence.

La révolte est la qualité primordiale de la jeunesse, et je sais des livres aggressifs et injustes, malhabiles mais débordants d'un enthousiasme irrésistible, qui nous apportèrent plus de joie et d'espérance.

Leconte de l'Isle, Hérédia et Mendès, pour ne parler que de ceux-là, ont célébré en d'identiques termes d'identiques sujets, et s'il est louable de vénérer les maîtres, il est dangereux d'abdiquer sa personnalité pour marcher aveuglément à leur suite.

Car les maîtres trop adulés ont d'ironiques vengeances. Et voilà pourquoi M. De Vuyst est tour-à-tour un Leconte de l'Isle moins parfait, un Hérédia chancelant et — suprême châtiment — un Mendès au petit pied.

Sur l'autre rive est fort bien, du moment où cette rive est restée inexplorée, ou a gardé en quelque secret méandre un peu de splendeur inconnue.

Mais nous nous trouvons ici sur une terre interdite où s'éternise l'ombre des Dieux depuis longtemps endormis dans une sérénité auguste : Troubler leur sommeil est une offense à leur immortalité et l'hymne du poète nouveau, fût-il fier et sonore comme celui-ci, risque de s'anéantir quand il enfreint cette ormelle défense.

Jean Maréchal. — PRÉLUDES

(Un vol. : Lecture internationale).

Les *Préludes*, de Jean Maréchal, renferment mieux que des promesses, et l'on peut espérer de ce poète, encore hanté de candides voluptés, une œuvre attachante et forte, dont ce petit volume nous offre les prémices.

Léon Wauthy. — LES VOLUPTÉS

(Un vol. : Edition artistique).

De la musique !... Charmante quelquefois... Des images !... Mais tout en grisailles... Des idées !... Oh, si peu... Et c'est un poème doux et vague, ni meilleur ni pire que beaucoup d'autres... Et c'est un geste inutile aussi.

Éloi Selvais. — FANTAISIES

(Un vol. : Edition artistique).

M. Eloi Selvais, qui a dix-huit ans et est étudiant sans doute, fait paraître, à Paris et à Verviers, un *Cahier rouge* qu'il oubliera bientôt. GEORGES MARLOW.

Charles Gheude. — LA CHANSON POPULAIRE BELGE.

(Un vol. illustré à 5 fr. — Lamberty, éditeur, Bruxelles.)

L'auteur, en écrivant ce livre très attachant, n'a pas voulu seulement écrire l'histoire de la chanson dans notre pays, mais faire une œuvre sociale, en ramenant le peuple aux sentiments comme aux joies simples qu'elle exprime et, par là même, à la véritable grandeur mise en péril par les complications et les corruptions, qui sont les fruits des raffinements maladifs de la civilisation moderne.

M. Ch. Gheude voudrait voir ces vieilles chansons revivre dans la classe ouvrière et remplacer par leur charme primesautier et les sentiments souvent profonds qu'elles expriment, l'écœurante banalité ou l'ignoble des refrains de café-concert et des couplets de vaudeville que l'homme du peuple s'est accoutumé à fredonner.

M. Charles Gheude nous fait l'historique de la chanson populaire simple et grande tout à la fois, lorsqu'elle jaillit de l'âme du peuple ayant conservé son intégralité primitive.

Il nous montre les rhapsodes de l'ancienne Grèce recueillant dans des vases sacrés, ainsi que le Saint-Graal, les perles des chants qui émanent de l'âme populaire avec l'art de ses épopées.

Il nous fait voir la chanson jaillissant de l'âme des foules barbares comme de celle des peuples les plus civilisés, jetant de lumineuses éclaircies dans les siècles obscurcis par les guerres et les troubles de toutes sortes et s'asseyant au foyer des nations où elle s'inspire des rêves et des aspirations de chacune d'elles. Il nous fait surtout l'historique de sa vie « chez nous » où elle s'imprègne non seulement de l'esprit flamand ou wallon, mais où elle présente encore ces nuances de terroir qui distinguent une chanson de Namur d'une chanson de Liége, un poème brabançon d'un poème issu des Flandres. Et si, s'appuyant sur l'autorité d'Ernest Closson, dans son *Anthologie des chansons populaires belges*, M. Ch. Gheude nous fait remarquer que la musicalité de la chanson flamande est supérieure à celle de la chanson wallonne, qu'elle a gardé une correction classique et une allure régulière inconnues à cette dernière, que, par son accentuation martelée de langues germaniques, elle a su mieux conserver le rythme et la prosodie, tandis que les textes wallons ont gardé plus de saveur et de naïveté, de même que leur mélodie, par son laisser aller, possède une expression et une grâce qui lui appartiennent en propre; il nous montre aussi comment l'alliance entre les deux races semble être confirmée par l'emploi, dans l'une et l'autre chanson, d'un égal procédé prosodique.

M. Charles Gheude nous montre également le rôle de la Chanson populaire qui est de poétiser les moindres actes de notre vie coutumière, depuis l'enfance jusqu'au tombeau. Ce sont les berceuses endormant de leur cadence et de leurs assonnances, les bébés pleins de quiétude, puis les rondes enfantines, suivies bientôt des lieder d'amour.

Après le mariage, ce sont les chansons qu'il enclôt sous le titre de : « En le Cercle de famille » et comportant d'abord celles des « métiers » qui aident l'homme à gagner sa vie; puis les contes de fées merveilleux et les chansons de geste.

Parmi celles-ci : *La mort de Jean Renaud*, dénommée, par Julien Tiersot, la « Perle de la Chanson populaire » et dont l'origine se perd dans le temps moyenâgeux. Elle se retrouve

partout en France et en Belgique avec des altérations dans les paroles et la mélodie s'adaptant bien à l'esprit des pays où elle se chante.

Puis ce sont les fêtes religieuses : la Noël surtout, qui inspirent, à nos pères, des chansons empreintes d'une foi sincère s'exprimant en des termes d'une naïveté touchante.

Enfin, dans le chapitre : « En Collectivité », M. Charles Gheude fait l'histoire des cramignons et des autres chansons accompagnées de danses qui s'exécutent dans les « ducasses wallonnes » et les « kermesses flamandes »; puis celle des vieux chants évoquant les luttes d'autrefois contre les Espagnols, les Français ou les Néerlandais.

Enfin, les « Pasqueyes », sortes de satire ménippée, arrivant souvent à renverser, par le ridicule, les institutions ou les personnages que nulle puissance humaine semble ne pouvoir atteindre.

L'auteur conclut en espérant qu'en des temps où plus de justice et de bien-être règneront en les classes populaires, la puissance esthétique qui est au fond de l'âme des humbles, revivra dans toute sa splendeur, car si elle paraît sommeiller, en ce moment, elle est impérissable, étant, dit-il, une force immanente qui tient au cœur de l'homme et ne mourra qu'avec lui.

Maria Biermé.

MEMENTO

Concours dramatique entre auteurs belges. — Nous sommes en mesure de donner de façon définitive les renseignements qui nous ont été demandés de toutes parts au sujet du concours organisé par l'Association Internationale des Auteurs et Compositeurs et réservé aux auteurs belges. Les renseignements publiés jusqu'ici par divers journaux et revues sont erronés ou incomplets.

L'ouvrage présenté au Concours devra être en prose, ne pas comporter plus de quatre actes; le sujet devra être choisi dans l'époque actuelle.

Des concours de pièces en vers, de drames populaires et de

vaudevilles seront organisés ultérieurement ; les œuvres de cette nature ne seront donc pas admises au présent concours.

Le concours est ouvert du 20 juillet au 1er octobre 1907. Les résultats seront proclamés dans une réunion qui aura lieu dans la première quinzaine de novembre à la *Maison du Livre*.

Le jury est composé comme suit :

Président : M. Adolphe Brisson, du *Temps*, directeur des *Annales politiques et littéraires*.

Membres : MM. Nozière, du *Gil Blas ;* Pierre Mortier, *id.;* Serge Basset, du *Figaro ;* Auguste Germain, de l'*Écho de Paris;* Lucien Solvay, de l *Étoile belge ;* C. de Rudder, du *Soir ;* L. Dumont-Wilden, du *Petit Bleu ;* E. Landoy, du *Matin* d'Anvers ; Porel, directeur du Vaudeville de Paris ; Reding, id. du Théâtre royal du Parc.

La cote maxima sera de 100 points ; pour être primé l'ouvrage devra réunir au moins 95 points. Tout ouvrage n'ayant pas atteint 95 points sera reconnu injouable, et s'il ne s'en trouve pas un seul pour atteindre ce nombre, le concours sera annulé et renvoyé à l'année suivante.

Comme il importe que ce concours constitue en même temps qu'un encouragement à l'art dramatique, un enseignement pour ceux y participant, il sera signalé aux auteurs de tout ouvrage ayant atteint au moins 75 points les principaux défauts de l'œuvre présentée et les raisons justifiant son classement.

La pièce qui aura atteint le chiffre le plus élevé, en se basant sur un minimum de 95 points, sera interprétée avant le 1er avril 1908 : au Théâtre du Vaudeville, à Paris ; au Théâtre royal du Parc, à Bruxelles, et sur la scène du Théâtre Municipal, à Nancy. — Ces interprétations comporteront au moins 12 représentations à Paris et 6 à Bruxelles et à Nancy.

De plus, deux importantes sociétés dramatiques : l'une belge, l'autre française, se sont engagées à interpréter l'œuvre primée, mais cette interprétation ne pourra avoir lieu avant le 1er avril 1908 et sans l'assentiment de l'auteur, car il importe qu'elle soit donnée avec toutes les garanties de parfaite exécution.

L'Association Internationale des Auteurs et Compositeurs mettra tout en œuvre pour obtenir la représentation de l'œuvre primée non seulement en France, mais dans tous les pays de l'Europe ayant souscrit à la convention de Berne et possédant des théâtres réguliers.

Le cas échéant, elle se chargera à *titre gracieux*, de la traduc-

tion de l'ouvrage primé en espagnol, en italien, en allemand, en anglais et en russe. Selon le désir de l'auteur, des démarches seront faites par l'Association pour la cession de l'ouvrage dans les pays comme le Portugal, la Russie et les Etats-Unis.

La pièce primée sera éditée par les soins des ÉDITIONS DE LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE.

—

Le gouvernement belge, voulant reconnaitre le puissant intérêt d'un pareil Concours, a accordé un subside de *deux mille francs* à l'Association qui l'organise et il a délégué officiellement M. Dumont-Wilden pour le représenter au sein du jury.

Les ouvrages présentés au concours ne porteront aucun nom d'auteur, mais une simple devise; ils seront écrits en grosse batarde comme le sont généralement toutes les copies dramatiques en usage à la scène.

Les manuscrits seront adressés sous pli recommandé à la direction de l'Association, 162, rue Gérard, à Bruxelles; après la proclamation du Jury et à la demande des auteurs, ils seront retournés aux frais de ceux-ci; tout manuscrit non réclamé avant le 1er janvier sera détruit.

Les résultats du concours seront communiqués à la presse artistique du monde entier.

***

Erratum. — Dans le compte rendu de la *Guirlande des Dunes*, d'Emile Verhaeren, publié par Georges Marlow dans notre dernier numéro, lire comme suit le dernier alinéa qui a été dénaturé par les typos: « *Il confirme simplement notre admiration et s'il est aisé de s'attarder à de complexes analyses de son œuvre passionnée, si l'on peut facilement en faire ressortir toutes les beautés et en noter les tares, il est plus digne et plus méritoire d'en acclamer le prestige indicible et de saluer, etc.* »

***

Le Groupe des Compositeurs belges prendra part, sous les auspices du gouvernement, à l'organisation des matinées musicales de l'Exposition triennale des Beaux-Arts de Bruxelles.

Il y fera entendre notamment la « sonate » de Mme Van den

Boorn, dont l'exécution récente au Salon de Paris, avec le concours du violoniste Oberdœrffer, a été fort prisée par la critique française.

*
* *

Association Internationale des Auteurs et Compositeurs dramatiques. — L'Association vient de renouveler son Bureau pour les années 1908-1909-1910. Ont été nammés :

Président : M. Dr Sibille (Français).

Vice-Président : M. Edmond Picard (Belge).

Secrétaire Général : M. Ed. Silvercruys (Belge).

Membres : MM. Paul André (Belge); Guinaud (Suisse); Marguerite (Français); Miraglia (Italien); Villeneau (Espagnol).

Siége du secrétariat général : *162, rue Gérard, à Bruxelles.*

Le Bureau de l'Association comprend donc à présent dans son ensemble quatre membres Français, trois Belges, un Suisse, un Espagnol, un Italien et un Russe.

*
* *

A la Chambre. — Au cours de la discussion du budget du ministère des Sciences et des Arts, de belles et bonnes paroles ont été prononcées par quelques-uns de nos députés. Nous aimons à signaler que les mandataires de tous les partis se sont trouvés d'accord, et M. le ministre Descamps-David avec eux, sur la nécessité de faire, en Belgique, une plus large part d'encouragement officiel à la Littérature. Ce sont plus que des promesses, nous en avons la conviction, qui sortiront d'un échange de vues tel que celui qui a eu lieu, le 25 juillet dernier, entre le ministre, MM. Carton de Wiart, Paul Hymans, Lepage, Woeste, Jules Destrée et De Lantsheere. Nous extrayons quelques passages significatifs du compte rendu de ces débats publié par les *Annales* :

M. Carton de Wiart. — M. Woeste a insisté sur la nécessité de réorganiser notre Académie. Je signale deux faits qui montreront l'urgence d'une réorganisation. Il y a un an, un legs était fait par M. Bouviez-Parvilliez pour fonder un nouveau prix en faveur de nos jeunes écrivains. Ce legs a été refusé par l'Académie, la classe des lettres ayant proclamé qu'elle était incompétente pour le décerner ! (*Mouvement.*)

Voilà comment on encourage les lettres !

A ceux qui demandent la création d'une académie ou d'une classe d'académie ouverte spécialement aux littérateurs, on a

fait cette objection : « Mais vous n'arriverez qu'à faire une pâle imitation de l'Académie française, de son dictionnaire, de ses prix de vertu, de ses séances d'ouverture! » Il ne s'agit pas de cela.

L'institution réclamée tendrait à attribuer à notre littérature le prestige et la situation qu'elle mérite; elle pourrait notamment créer des prix dont les littérateurs encouragés apprécieraient toute l'importance; et si elle existait, je ne doute pas qu'il lui serait fait bien des legs comme celui que M. Bouviez-Parvilliez voulut faire à l'Académie. (*Très bien! sur divers bancs.*)

M. le ministre a loué tout à l'heure les collections de M. de Spoelbergh. Ces collections vont aller à l'étranger. Si nous avions une véritable classe des lettres, celle-ci eût été toute désignée pour les recevoir et M. de Spoelbergh, d'ailleurs, lui en aurait sans doute fait don, comme lui-même aurait fait partie de cette classe.

M. De Lantsheere. — L'Académie l'a refusé! (*Mouvement.*)

M. Hymans. — C'est ainsi!

M. Carton de Wiart. — Il ne s'agit pas pour nos écrivains de pouvoir s'exhiber en habit vert, mais ils demandent que la littérature soit reconnue dans notre pays comme une force nationale.

On distribue aussi les distinctions honorifiques trop parcimonieusement aux écrivains.

On ne rend guère hommage à nos écrivains qu'après leur décès : c'est pour eux que luit ce que Paul Adam appelait « le soleil des morts ». Il importe de les reconnaître de leur vivant.

. . . . . .

J'espère que l'on fera dans la voie de l'encouragement aux arts, à la littérature et à la science tout ce qui est nécessaire.

Sachons-le bien, l'art paye, comme disent les Américains. Sa prospérité n'est pas seulement une satisfaction morale, c'est, en outre, une bonne affaire. L'admiration du monde, c'est son argent. Raphaël ou Wagner font vivre plus de gens que les usines les plus laborieuses. Méconnaître non seulement l'influence, mais l'utilité pratique de l'art, est à la fois une erreur du cerveau et une sottise de l'intérêt.

Aussi, tout argent qu'on emploiera à cette destination, s'il est employé par des fonctionnaires de goût et d'initiative comme les nôtres, sera de l'argent bien dépensé. (*Très bien! sur tous les bancs.*)

M. Descamps, ministre des Sciences et des Arts, a, d'autre part, fait les formelles déclarations que voici :

M. Descamps, ministre des Sciences et des Arts. — En ce qui concerne l'académie, il faut reconnaître qu'il y a « quelque chose à faire. » La classe des lettres et des sciences morales et politiques, dont j'ai l'honneur de faire partie, décline l'honneur d'être la classe de la littérature, malgré son titre de classe des lettres ;

et malgré son titre de classe des sciences morales et politiques, elle se trouve composée de philosophes, de juristes, d'économistes ; mais elle ne représente pas adéquatement la sociologie avec l'ampleur que cette science a prise de nos jours. J'examinerai la question avec le vif désir d'arriver à la meilleure solution.

Et plus loin :

A M. Demblon, je dirai qu'il est vraisemblable que le legs de Spoelbergh de Lovenjoul ne sera pas refusé par l'Institut de France. Cependant si l'hypothèse se réalisait, je ne manquerai pas de porter mon attention sur ce point.

Je tiens à ce propos à rendre hommage à la mémoire du vicomte de Spoelbergh de Lovenjoul, à ce fin lettré, à ce chercheur infatigable dont notre pays n'a peut-être pas — et je le regrette — reconnu suffisamment les mérites.

L'académie, notamment, a eu tort, à mon sens, de ne pas appeler un tel homme dans son sein. (*Très bien ! sur plusieurs bancs.*)

Nous agissons malheureusement trop souvent ainsi à l'égard des travailleurs de la pensée, qui ont droit à l'estime publique et aux honneurs dans leur pays.

Le gouvernement estime qu'il y a lieu d'encourager davantage les arts, les sciences et les lettres et il compte sur l'appui du parlement à cet effet Jamais le progrès matériel n'a été lié autant qu'aujourd'hui au progrès intellectuel et artistique.

* * *

L'administration de LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE rachète les exemplaires qu'on veut bien lui offrir du n° 1 (octobre 1905).

BIBLIOGRAPHIE

Paul Bourget : *L'Émigré* (Plon-Nourrit). — On a dit de ce livre nouveau de l'éminent écrivain qu'il était une véritable *chronique*, au vrai sens du mot, de la France aristocratique et militaire de 1907.

Et c'est bien vrai. Avec tout le parti-pris, évidemment, qu'il faut attendre de l'auteur de l'*Etape*, M. Bourget fait le procès du régime actuel de son pays et du même coup de tout le régime social d'une époque où le culte du nom, le respect servile du titre, la fidélité aux aïeux et au domaine patrial ne sont plus possibles. Le fils d'un gentilhomme de vieille souche ne craint pas de se libérer de ces contraintes; il n'acepte plus de vivre comme son père en *émigré* dans le monde trop vieux. Mais le sang du fils qui consent à un tel parjure n'est pas intégralement pur; on découvre en effet que le jeune de Claviers-Grandchamp est l'enfant adultérin d'une grande dame qui compromit sa noblesse en des amours roturières...

Comme dans tous ses romans, M. Bourget fait preuve ici de son art de composition habile entre tous et il manie avec une lente sûreté le scalpel adroit du psychologue.

*
* *

Lucien Lheureux : *Jehan le Fou* (Sansot et Cie). — C'est un conte en vers, qui nous dit le sort aventureux de Jehan, l'utopiste épris de bonheur, de fraternité universels. M. Lheureux est un adepte de la poésie mise au service de l'idée et non seulement maniée comme harmonieux instrument d'expression verbale.

*
* *

Œuvres d'Alfred de Musset (Garnier frères). — Le second tome vient de paraître de la belle édition illustrée que MM. Garnier sont en train de lancer de l'œuvre toujours si passionnante du grand chantre de l'Amour. Ce volume contient quelques-unes des pièces les plus justement célèbres : *Rolla*, les *Nuits*, *Souvenir*, l'*Espoir en Dieu*, *Lucie*, etc.

*
* *

Maurice Leblanc : *Arsène Lupin, gentleman-cambrioleur* (P. Lafitte et Cie). — Arsène Lupin, comme le dit M. Jules Claretie dans l'excellente préface qu'il a écrite pour le roman palpitant de l'auteur de l'*Enthousiasme*, est un étonnant personnage qui a effrayé, qui a charmé, qui a amusé des lecteurs par centaines de mille. Rien en effet n'est plus passionnant, rien n'est d'une invention plus ingénieuse, rien n'est d'un art plus habile à combiner les péripéties et à ménager les dénouements avec imprévu, que ces aventures au cours desquelles se débattent et finissent toujours par triompher l'extraordinaire désinvolture et l'audace heureuse de ce Cartouche modern style à la fois effrayant et chevaleresque.

M. Maurice Leblanc a campé un type vraiment neuf dans la littérature et il l'a fait avec autant d'adresse que d'esprit.

*
* *

Michel Corday : *Monsieur, Madame et l'Auto* (Fasquelle). — Un livre de saison. Parodiant le titre célèbre de Gustave Droz, l'excellent romancier qui nous donna quelques œuvres fortes et belles, s'est amusé dans le dessein de nous amuser. Et les chapitres de son délicieux volume estival sont tous consacrés à de plaisantes histoires d'automobiles et d'automobilisme. C'est varié, ironique avec esprit, léger et gracieux de ton, rapide comme il sied, d'une

Énigmes de l'Histoire. L'auteur examine la question toujours controversée de l'authenticité des prétentions qu'éleva naguère lady Mary Sella New Borough, qui réclamait pour père Philippe-Égalité alors que son acte de baptême la disait fille d'un geôlier italien du nom de Chiappini.

*
* *

Victor Rydberg : *Singoalla* (P. Douville). — M. Josef Fredbärj nous permet d'apprécier, en une excellente traduction, l'œuvre intensément originale du maître suédois Rydberg. C'est, en une prose d'un lyrisme éclatant, le récit poétique des amours du jeune seigneur de Moneskold, Erland, qui s'éprend de la bohémienne Singoalla venue avec sa troupe de nomades au pays mystérieux des manoirs, des forêts et des légendes.

C'est un récit passionné, douloureux, attendri, pittoresque et merveilleux tout ensemble, dans un cadre de sauvage et grandiose nature.

*
* *

Paul Besnard : *La Pierre de Jade* (Biblioth. indépendante). — Une série de contes fantastiques d'une imagination variée et riche. Le premier, qui donne son titre au volume, en précise aussi le caractère. Un brave homme de magistrat possède en façon de breloque une pierre de jade qu'il lui suffit de toucher pour entendre *penser tout haut* ses interlocuteurs. Inutile de vous dire s'il en surprend d'inattendues. N'envions pas la possession de ce joyau indiscret : que nous resterait-il d'illusions si nous connaissions tout ce qui se passe dans la tête des gens?

*
* *

André Mary : *Les Profondeurs de la Forêt* (Sansot et Cie). — Camille Lemonnier a écrit *Au Cœur frais de la Forêt* et il serait impossible de chanter encore après lui l'hymne de la sylve au charme souverain. M. A. Mary pourtant s'y est essayé, mais ses deux amants tiennent plus des touristes citadins venus se retremper au sein de la verte nature que des enfants ingénus communiant avec la majesté sereine et le mystère bruissant de la forêt.

Néanmoins, il faut admirer l'écriture de ce livre dont certaines pages sont des merveilles d'observation et où toujours le sens poétique le plus fin s'allie à un don incontestable de vision et de sensation.

*
* *

Baron de Bideran : *L'Occasion* (Sansot et Cie) — Un petit acte, injouable d'ailleurs, qui commence en facétie de carnaval et finit en affolante tragédie. N'est qu'un prétexte à dissertations philosophiques très sceptiques sur la morale précaire du temps, la veulerie ou la bassesse d'âme de nos jeunes contemporains désabusés prématurément.

*
* *

Louis de Romeuf : *L'Aile brisée* (Sansot et Cie). — Lucien Daynaud a quitté son Auvergne et, jeune homme enthousiaste, a rêvé de conquérir Paris. Beaucoup d'autres avant lui se sont meurtris cruellement dans ce périlleux effort. Daynaud, s'il connaît l'amertume de la tentative vaincue, a la consolation de revenir au point de départ de sa course vers l'erreur. Il y a de l'élan, du souffle, de la pensée, de la générosité et de saines ferveurs dans ce roman. Il gagnerait à être allégé, mais pour une œuvre de jeunesse, il promet des livres qui ne laisseront point indifférents.

*
* *

Paul Claudel : *Connaissance de l'Est* et *Art poétique* (Edit. du *Mercure de France*). — On sait que l'étrange écrivain Paul Claudel, tenu pour un pince-sans-rire par les uns, pour le plus génial des penseurs de ce temps par d'autres, est consul en Chine. C'est à son séjour en Orient que nous devons les impressions et croquis que contient le premier des deux volumes qu'il publie. L'autre, son *Art poétique*, traite en trois chapitres des questions de philosophie, d'esthétique, voire des lois de mécanique universelle ou des controverses religieuses avec cette gravité et cette obscurité personnelles qui sont, pour les initiés, une admirable puissance de jugement.

Fernand Larcier.

LE PEINTRE
WILLEM LINNIG, JUNIOR

Combien de Maîtres ont porté au loin et pour jamais le renom glorieux de l'École d'Anvers! Il est peu de cités au monde qui aient donné le jour à tant d'artistes et c'est parce que les plus rares génies l'illustrèrent que la ville de Rubens, de Teniers, de Van Dyck, de Jordaens et de Metsys, laisse un peu dans l'ombre certains peintres qui, ailleurs, eussent été couronnés des plus éclatants lauriers.

Willem Linnig est certes un de ceux-là et il est légitime de tirer du silence modeste où il semble enfermé le souvenir de cet artiste trop tôt disparu, mais de qui l'œuvre si personnelle et diverse appelle mieux que de la louange et plus que de l'intérêt.

Willem Linnig était fils de peintre. Son père portait le même prénom de Willem. L'œuvre laissé par ce dernier est dispersé un peu partout; mais le jour viendra où, son talent étant mieux connu, on lui rendra également justice.

Willem junior naquit à Anvers le 20 août 1842.

Ses premières années s'écoulèrent dans l'atelier paternel ou dans celui de son oncle, Egide Linnig. Egide était un des bons marinistes de l'époque. Tempérament doué, intelligence et pensée immé-

diatement orientées vers le souci des choses d'art, vers la préoccupation d'observer et de dégager des analogies, des rapports d'idées, de couleurs et de formes, l'enfant laisse inconsciemment toutes ses facultés se concontrer vers cette ambition : imiter le père, s'engager dans la voie où triomphe l'oncle. A voir les marines de celui-ci, à suivre sur la toile le jeu savant des couleurs qui font naître des ciels, des vagues, des navires, Willem subit la suggestion de l'imitation. Innombrables sont les dessins presqu'informes, les maladroites tentatives de coloriage dont l'enfant couvre des bouts de toile, des morceaux de papier qui lui tombent entre les mains. Or presque toutes ces ébauches s'ingénient à représenter des bateaux. L'âge vient, les années passent; Willem va à l'école et sa main gagne plus d'assurance en même temps que sa vision plus de vérité. Les marges de ses livres, les pages de ses cahiers se garnissent sans cesse d'images; déjà celles-ci sont moins gauches; leur naïveté n'empêche pas qu'elles indiquent un don qui ne demande que de la culture.

Ainsi naissent les vocations. Les circonstances font le reste.

Et ces circonstances, pour Linnig, devaient être hautement favorables. Le milieu dans lequel se passe sa vie en est le facteur essentiel. Tout était ici excellemment préparé pour aviver tous les désirs, exalter toutes les facultés, perfectionner tous les moyens naturels du jeune homme.

Vers l'âge de 18 ans, Willem entre de façon définitive à l'atelier de son père. Il y reproduit des études d'Herreyns, un des meilleurs dessinateurs du commencement du siècle, celui-là qui fonda l'Académie de Malines, devint peintre du Roi de Suède et enfin, en 1800, directeur de l'Ecole d'Anvers. Willem

Linnig emprunta à ce maître sa manière qui lutta jadis contre le classicisme intransigeant venu chez nous de France où les premiers romantiques le battaient en brèche avec acharnement. Il adopta sa touche légère, sa recherche voulue dans la précision du contour appelé à indiquer, à suivre très exactement le muscle. Dans les ombres elles-mêmes il faisait pénétrer de la lumière, parce qu'il estimait que l'ombre est une atténuation, qui peut aller jusqu'aux limites extrêmes certes, mais jamais une absence, une disparition totale de la lumière.

Ceci est une théorie physique aisément et d'ailleurs fréquemment défendue. Ce n'est qu'une question de vibrations plus ou moins énergiques et nombreuses. Ne va-t-on pas jusqu'à prétendre que le silence est la plus parfaite et la plus complète des harmonies, c'est-à-dire un concert, une fusion intime au delà de toute imagination des sons élémentaires émis à l'unisson? Le blanc au surplus ne résulte-t-il pas du mariage des couleurs élémentaires du spectre?

L'ombre n'est donc jamais noire chez Linnig. C'est pour cela que ses fonds, ses arrière-plans les plus reculés conservent leurs colorations propres. C'est pour cela aussi que ses dessins surtout et ses eaux-fortes possèdent le relief qui en sont un des plus rares mérites. Ils possèdent ce que nous pourrions appeler, malgré l'unique présence du blanc et du noir, une inestimable chaleur de tons.

A l'étude et à l'imitation d'Herreyns vinrent se joindre bientôt celles de Rembrandt qui est le maître de cette école des somptuosités de lumière, de la sûreté en même temps que de l'esprit du trait toujours mordant et exact.

Ce chemin où il s'était engagé devait conduire le

débutant dans la voie de l'eau-forte. Il y fut encouragé d'ailleurs par son père, adonné lui-même avec un art très personnel à cet aspect, émouvant entre tous, de l'expression graphique. Willem Linnig, le père, n'a-t-il pas signé des pièces qui sont incontestablement de toute beauté; je ne citerai que son *Corps de garde* exposé et admiré au Musée Plantin.

Toutefois l'enseignement académique parut nécessaire à Linnig qui comptait par lui ordonner et perfectionner ses dons et ses goûts naturels. Il entre à l'Académie. Verschaeren est son professeur. Verschaeren, dessinateur excellent, artiste au sens très juste et à la notion très saine du prestige et de la valeur de son art, était un élève lui-même de Herreyns. C'est dire qu'il ne pouvait qu'estimer un disciple en qui il retrouve la manière de son maître.

Malheureusement l'Académie possédait un directeur. C'était, en ce temps-là, Nicaise de Keyser. Et de Keyser avait non seulement préconisé, mais imposé le dessin à l'estompe. De Keyser ne voyait de salut qu'en l'estompe. Willem Linnig, au contraire, avait l'estompe en horreur. Au flou, au fondu de ce dessin, trop imprécis selon lui, il préférait la netteté sobre mais nerveuse, limpide, exactement définie du trait. Linnig refusa de se soumettre à la règle formelle. Les cours de l'Académie lui furent interdits. Il quitta le cabinet directorial accompagné d'une prédiction terrible : « Allez, jamais vous ne deviendrez peintre. »

Linnig n'en crut rien et il eut raison. Son père et la nature devinrent désormais ses seuls maîtres. Pendant une année il travailla avec acharnement. Puis il alla rendre visite à De Keyser. Il apportait avec lui tout un chargement d'études d'après nature. Il venait les soumettre au jugement de l'ancien

ennemi de son procédé. Le directeur examina ce travail, donna des signes d'étonnement, d'approbation et enfin proposa à son élève congédié de revenir à l'Académie.

Willem, qui se souvenait de son renvoi et de ses causes, refusa et il prit congé de De Keyser en l'assurant qu'il allait continuer à faire tout son possible pour devenir peintre malgré les prédictions les plus décourageantes.

Enfin, en 1867, il exposa pour la première fois. Deux œuvres furent offertes au jugement du public : la *Visite au cimetière* et la *Noce flamande*. Il s'agit de la plus ancienne des deux *Noces* que Linnig a signées, la plus ancienne et la plus grande, celle qui appartient actuellement au musée d'Anvers.

Le réalisme, très opposé mais intense de ces deux tableaux d'un débutant n'eut pas l'heur de soulever les admirations officielles, et ce sont celles-là qui comptent à l'occasion d'un « Salon officiel »,

Mais l'attention avait été éveillée chez plus d'un connaisseur sans préventions et lorsqu'en 1870 le *Trouble ménage* et l'*Ouvrier en grève* furent exposés, l'indifférence ou la critique de préjugés commencèrent à désarmer.

La production de Linnig dès lors fut rapide et considérable. Et ici nous partagerons cette carrière hélas! trop brève de l'artiste en trois périodes bien distinctes.

* * *

C'est à des influences ou des inspirations momentanées, suggérées par le milieu ou par le goût passager qu'obéit, ainsi que tous ses confrères, le peintre tour à tour réaliste, romantique, et enfin rappelé à l'interprétation des sujets plus voluptueusement gracieux,

plus féminiement séduisants selon la manière des petits maîtres spirituels du XVIIIe siècle.

Le séjour que fit Linnig en Allemagne semble nettement avoir provoqué la première transformation du génie et des prédilections de l'artiste. Tout au moins le départ et le retour ont-ils coïncidé avec les deux évolutions de sa manière.

Au moment où il quitta Anvers, Willem Linnig avait produit cette série de tableaux qui va du *Croque-Mort* au *Lendemain de noce* en passant par l'*Atelier du sculpteur*, l'*Enfant prodigue*, *Fraises au champagne*, le *Coup d'archet*, le *Luthier*, *A l'affût*, *les Zingaris*, le *Ménétrier du village*, et d'autres.

Tous ces sujets, tous ces personnages Linnig les a vus, tous ces décors, ces intérieurs lui sont familiers. Comme de Groux, comme de Braekeleer, le souci de la vérité le hante. La volonté de ne rien montrer, de ne rien représenter qui ne soit d'une réalité précise et vivante l'obsède. Pas de rêve, pas d'imagination désordonnée ou nébuleuse, mais de l'expression, de l'authentique transposition sur la toile par la magie du dessin et de la couleur.

Ah! la couleur, comme elle fut le don superbe de Linnig! En cela il est bien flamand, bien un maître dans cette école d'Anvers qui nous en donna tant! La couleur! La lumière! C'est bien à nous de l'admirer et d'aimer à en saisir les mouvants et changeants aspects, les multiples et riches éblouissements.

Y a-t-il spectacles plus variés de tonalités que nos ciels, nos horizons de Flandre et de Wallonie? Ailleurs la lumière est à peu près immuable : toujours grise ou toujours claire; le brouillard s'appesantit constamment ou le soleil scintille sans répit. Les nuits sous certaines latitudes sont noires et profondes, sinistres sans changement, tandis que d'autre

part elles sont éternellement transparentes et mauves.

Nous autres nous connaissons les ciels bas d'orage, qui font place, l'instant d'après, à un azur limpide et lointain. Il n'y a pas deux aurores successives qui se ressemblent et sur la même ligne d'horizon, derrière la même cime de montagne, se couche aujourd'hui un soleil de cuivre, demain un astre pâle et rose, alors qu'hier ce fut la chute rapide dans des nuages de cendre. L'atmosphère est lourde ou fluide tour à tour, diaphane ou sombre, terne, lumineuse....

Il faut des yeux admirablement exercés pour saisir toutes ces nuances et un art prestigieux surtout pour en noter les mille transformations.

Eh! bien, Linnig, qui a laissé quelques paysages très lumineux, se confinait cependant plus volontiers dans l'interprétation des intérieurs ou des sujets psychologiques et il y fut néanmoins séduit par le charme de la couleur qu'il sut merveilleusement exprimer dans ses toiles.

Tant de dons : celui du dessin ferme et d'une virtuosité rare; celui de l'harmonie dans la composition; celui de la variété dans la couleur; celui de la valeur des tons et de l'énergie de la touche permettent d'espérer désormais de Linnig des œuvres de définitive maîtrise. Il ne manque plus à la perfection de l'artiste que de se libérer des influences, de dégager sa propre pensée et de réaliser ses conceptions d'attitudes, de décors, d'objets en des atmosphères sans convention ou sans impassibilité fausse.

* * *

On en était arrivé à l'année 76 et, en Allemagne plus que partout ailleurs, triomphait encore l'art officiel suranné, incarné là-bas par les Cornelius, les

Overbeck et d'autres. Charles-Alexandre, grand-duc de Saxe-Weimar, consciencieux amateur d'art et surtout impatient d'une rénovation, vit des tableaux de Linnig. Il y trouva la promesse de cette éclosion d'un idéal régénéré, le témoignage aussi de la dévotion du peintre anversois à des formules rompant avec les errements traditionnels.

Linnig accepta la place de professeur à l'Académie grand-ducale de Weimar qui lui fut offerte. En peu de temps il parvint à réunir un groupe d'élèves acquis à des tendances toutes nouvelles. Cependant que de préjugés, que d'hostilités eut à combattre l'artiste! Il y répondit en formant à son école des disciples tels que Herman Schlittgen, l'illustrateur et peintre bien connu, et Paul Baum, l'un des meilleurs paysagistes allemands modernes. Des maîtres tels que Hagen, le directeur de l'Académie où professait Linnig, les barons de Schennis et de Gleichen-Russwurm (le petit-fils de Schiller) tinrent à honneur de suivre ses conseils.

Mais les cours de Willem Linnig ne l'empêchaient point de travailler et c'est durant ce séjour à Weimar que s'accomplit la première des deux évolutions que nous avons signalées dans l'inspiration et le talent de l'artiste.

Est-ce parce que son nouveau genre d'existence le contraignait à moins de liberté personnelle, le confinait plus continûment dans son atelier, le détachait des spectacles de la nature? Est-ce parce que Linnig subissait fatalement la suggestion du milieu hanté de souvenirs où il vivait? On ne s'imprègne pas impunément chaque jour de l'influence de cette Allemagne de légendes et de mystère. Dans cette antique patrie du romantisme triomphait le prestige partout éclatant des poèmes fabuleux du grand Schiller et l'âme,

philosophique et tumultueuse, de Gœthe n'y était pas morte encore. Tant de merveilleux, tant de gravité, tant de beauté aussi et de magnétisme spirituel enveloppaient impérieusement Linnig et circonvenaient ses facultés les plus intimes.

Il n'est pas étonnant dès lors de voir le réaliste. le « naturiste » oserions-nous presque dire, le descriptif en tout cas des premières œuvres (car Willem Linnig fut, avec de Braekeleer et de Groux, l'un des premiers réalistes) faire place au romantique, à l'interprète de quelques conceptions où la figure atteint à la puissance du symbole, où l'attitude a la signification la plus objective.

Linnig peindra sa *Bohémienne*, sa *Diseuse de Bonne Aventure*, son *Luthier*, *Après l'incendie*, son *Bohémien au hibou*, toutes toiles où le rêve l'emporte sur le souci de la réalité formelle.

Dans les portraits même que sa situation officielle et ses relations lui donnent l'occasion de peindre en grand nombre, s'affirme la tendance à l'extériorisation d'une pensée toujours en effervescence. Celui de la comtesse Toll, de qui le père était à cette époque ambassadeur de Russie à la cour grand-ducale, est, sous ce rapport, d'une signification très précise et curieuse.

Plusieurs des tableaux obéissant à cette inspiration romantique sont restés en Allemagne ou se trouvent en Russie. Les trois grands panneaux exécutés pour le mémorable château de la Wartbourg sont du nombre.

Linnig, à l'âme impétueuse et poétique à la fois, devait être séduit par le souvenir des vieilles fables héroïques dont la Germanie est si riche. Il pèlerina volontiers aux lieux où la légende et l'histoire rappellent des traditions mémorables. La Wartbourg

eut souvent sa visite. Dans cet antique château « flotte encore l'âme des *Chanteurs* qui se livrèrent au tournoi immortalisé par Wagner; là flotte encore, attendrie et pieuse, l'âme de sainte Élisabeth de Hongrie; là flotte encore, tumultueuse et sarcastique, l'âme de Martin Luther excommunié, caché dans ce nid d'aigle, loin des fureurs des Conciles, par Frédéric de Saxe, tandis que, de l'autre côté de la vallée, dans une grotte élyséenne, vivent, loin des bruits et des soucis du monde, Tannhäuser et Vénus... »

Pour orner les murailles de cette Wartbourg, sur lesquelles déjà des fresques commentent les miracles de sainte Élisabeth, Willem Linnig exécuta trois grands panneaux. Nous n'en connaissons que des esquisses, des ébauches. Néanmoins celles-ci nous révèlent la perfection que Linnig excellait à mettre dans la composition de ses œuvres.

Il s'agit de la représentation de trois épisodes de la vie de Luther : Luther soignant les pestiférés; le mariage de Luther et Luther apaisant les Iconoclastes. L'achèvement du premier de ces trois tableaux coïncida avec le vingt-cinquième anniversaire de l'avènement au trône du grand-duc. Linnig fut, à cette occasion, nommé officier du Faucon blanc, l'ordre de Charles-Alexandre. Ce sera la seule distinction honorifique qui consacrera la valeur de ce grand talent, chez nous jusqu'ici à peu près ignoré, sinon méconnu.

* * *

Le père de W. Linnig était parti pour Weimar avec son fils. Il y peignit plusieurs tableaux et fonda même en cette cité lointaine, foyer d'art très intense, un club d'aquafortistes, auquel on doit l'édition de

plusieurs albums remarquables où figurèrent nombre des plus belles planches de Willem Linnig père et de Willem Linnig junior.

Cependant, la mère de Linnig avait la nostalgie du pays natal. Elle ne cessa bientôt plus de supplier son mari et son fils de revenir en Belgique. Willem avait signé un engagement de quatre années comme professeur. Il ne le renouvela pas, mais resta encore deux ans à Weimar. En 1882, il céda aux sollicitations des siens et revint avec eux à Anvers.

Il faudrait ici trouver la justification de ce que nous disions tout à l'heure à propos de la première évolution de la manière de Linnig. Nous sommes bien portés à admettre que le milieu, l'influence des lectures, de la mentalité, des spectacles nouveaux provoquèrent le changement d'inspiration et même de facture, puisque, parti de l'Allemagne, Linnig abandonne le souci romantique qui l'a poursuivi, la hantise du rêve et du fabuleux qui l'a quelque temps obsédé.

Mais pourquoi, de retour à Anvers, dans les pays familiers de vie, de couleur, de santé fraîche et débordante, ne revient-il pas au réalisme de ses débuts? Ou bien, pourquoi tout au moins n'y revient-il qu'avec une transformation radicale dans son esprit et surtout dans son expression? C'est parce qu'à Weimar Linnig a lu et étudié. Il s'est complu à connaître les temps abolis des grâces et des élégances, de la galanterie et du charme. Les peintres français du XVIIIe siècle étaient, il y a trente ou quarante ans, fort prisés en Allemagne, et Linnig y subit la contagion de cette admiration. Son réalisme natif se réveilla donc teinté d'un maniérisme acquis au spectacle de l'art délicat et fanfreluché du temps des marquises et des guirlandes.

Il y eut, certes, une période de transition. Mais elle fut brève; l'artiste ne se débat pas longtemps contre ses souvenirs romantiques et sa prédilection pour le genre à la mode sous Louis XV, et plus tard sous le Directoire, s'affirme très vite. L'époque de transition est marquée par une toile telle que *Le Devin*. Celle de l'épanouissement de la nouvelle manière est toute exprimée dans la superbe série d'œuvres intitulées : *La Tentation de saint Antoine*, *Le Lombard*, *Les Tricheurs*, *Le Fumeur*, *La Danse*, *L'Évocation*, *Le Quart d'Heure de Rabelais*, etc., etc.

Est-ce à dire que Linnig, en 1886-1888, était devenu un pasticheur de l'art pimpant des petits maîtres français du XVIIIe siècle? Il suffit de jeter un coup d'œil sur l'une quelconque des toiles que nous venons de citer pour comprendre quelle personnalité unique, quel cachet très particulier le peintre a su garder.

Ce n'est pas uniquement dans l'étude et dans le commerce des artistes français que Linnig est allé chercher son esprit et sa légèreté. Il lui avait bien plutôt suffi, pour se les assimiler, de donner libre cours à sa propre nature qui était foncièrement primesautière, enjouée, d'humeur alerte, de caractère vivant, le tout tempéré du bon sens et de la raison qui sont l'apanage de sa race. Voyez le portrait de Linnig : n'est-il pas le plus expressif et le plus révélateur qui soit? Ce sont bien là les traits élégants, le regard lumineux et gai, le sourire spirituel, l'expression intelligente, légère et décidée à la fois, de ces Flamands dont la gravité atavique s'est affinée avec l'éducation, ces Flamands dont l'ancêtre est Van Dyck et dont la descendance s'est perpétuée jusqu'en ces physionomies aimées des Van Ryswyck, des Jan Blockx et d'autres.

***

Certains critiques ont fait naguère de Linnig « un homme à l'œil rêveur, au pli amer autour de la bouche, au caractère sombre et renfermé ». Leur intention était de trouver dans ces signes la preuve non seulement d'une origine, mais d'une nature essentiellement allemande. Ceci est conforme à une néfaste tendance actuelle de certains Belges asservis au culte de tout ce qui vient de Germanie, de tout ce qui en est, de tout ce qui menace d'y aller. L'art, dans toutes ses expressions, l'art et la langue aussi, subissent la gangrène de cette influence trop intéressée.

Ceux qui s'en vont proclamant que Linnig est de souche germaine, que sa peinture est allemande, connurent bien peu ou bien mal l'artiste. L'école de Dusseldorf, par exemple, n'a jamais fait ses délices, pas plus qu'elle n'a fait celles de tous nos grands peintres d'antan.

De ce que Willem Linnig parlait l'allemand avec facilité, de ce qu'il connaissait et admirait le *Faust* de Gœthe, de ce qu'aussi les hasards de la vie le firent professeur à Weimar, faut-il conclure que toutes ses aspirations, toute son admiration allaient au seul *Faust* et à la nation allemande? Tous ceux qui l'ont connu, qui ont vécu dans son intimité, démentiront aisément cette opinion. Avant tout, Linnig était *Flamand* et il disait bien haut son orgueil de revendiquer l'esprit d'une race très étrangère aux rêveries creuses, aux lourdeurs, aux sentimentalités graves de la Germanie. Il était Flamand, mais sa fervente admiration, en fait de littérature, allait aux Français, et particulièrement au maître qui, du haut de son génie, domina toute son époque; à Victor Hugo qui publiait ses *Misérables* quand Linnig avait vingt ans, sa *Légende des siècles* quand

il venait de dépasser la trentaine, qui mourait enfin cinq années avant ce lointain artiste anversois, enthousiaste comme aucun d'une œuvre pétrie d'ombres sinistres et de lumière aveuglante.

Willem Linnig récitait par cœur des poèmes entiers d'Hugo; il dévorait d'autre part les *Mille et un fantômes* d'Alexandre Dumas, l'*Homme à l'oreille cassée* d'About et, même quand il connut l'allemand, c'est dans des traductions qu'il se plut à lire les *Contes nocturnes et fantastiques* d'Hoffmann, le *Faust* de Klinger.

Oui, œil rêveur si l'on veut : mais n'est-ce pas le cas de tout artiste sans cesse à la poursuite d'une idée, sans cesse préoccupé d'une conception nouvelle? Œil rêveur, oui, mais qui savait briller et s'animer aux heures vibrantes de l'exécution, aux heures passionnantes où s'effectue la réalisation du rêve longtemps caressé.

S'il y eut jamais un pli autour de la bouche de Linnig, ce fut un pli de souffrance, mais jamais d'amertume ou de découragement. Ce fut le pli qu'y creusa la maladie, trop tôt venue miner et abattre ce vaillant, mort avant d'atteindre la cinquantaine.

Caractère sombre et renfermé? Ceux qui ont écrit ces mots n'ont jamais pris part à ces quotidiennes causeries qui faisaient la joie des familiers de l'atelier de Linnig, — d'un Linnig enjoué comme aucun autre, spirituel et caustique, aimant le mot pour rire, causeur brillant, observateur incisif, averti en une foule de matières au point de pouvoir être tenu pour un érudit.

Il arriva même que plusieurs articles, et notamment celui d'un chroniqueur qui avait connu le peintre à Weimar, racontèrent des anecdotes où la fantaisie du héros se donnait libre cours. Ces aventures ont

été forgées de toutes pièces et n'ont jamais existé que dans des imaginations trop fécondes. Mais le fait est significatif : ne dit-on pas qu'on ne prête qu'aux riches? Et Linnig en fait de vivacité et d'esprit était d'une richesse qui nie énergiquement toute affinité allemande. Son art, comme son cœur et comme son esprit, sont affranchis de cette sujétion qu'on a voulu leur imposer.

Assurément, l'on trouve, à un moment de sa carrière, du romantisme un peu satanique ou volontiers nébuleux dans l'œuvre de celui-là qui commenta notamment certaines des belles légendes de Schiller, comme dans la *Chanson de la Cloche*; mais le fait seul que cette tendance est momentanée prouve qu'elle est *acquise* et non pas *native*. Assurément, l'on trouve ailleurs et plus tard, une prédisposition à sacrifier à la fluidité, à la légèreté, à la grâce trop féminine, à la signification un peu précieuse lorsque l'influence du XVIIIe siècle français se fait sentir; mais à nul instant le fond même du talent de l'artiste ne cesse de rester personnel. Il a son esprit propre, son esprit bien à lui; et cet esprit nous le découvrons dans toutes ses œuvres; il tient à la fois dans leur réalisme, dans la fréquente ironie de leur philosophie ou dans son sourire et sa bonne grâce.

Tout n'est pas acquis, n'est pas emprunté à quelqu'un.

Le cortège nuptial de la *Noce Anversoise*, qui date de 67, ne contient-il pas toutes ces qualités d'observation pittoresque? Le Monsieur ventru, cossu, suffisant, qui cause avec le jeune couple, fut l'ami de la fiancée et restera le familier du ménage... Il y a de la raillerie, et de l'amertume, et du cynisme aussi, dans l'attitude sournoise et faussement timide de la jeune épousée, dans la démarche ridicule de confiance du

mari berné avant la lettre, dans la bonhomie exubérante du troisième larron.

Et ces *Fraises au champagne* rappelant le titre autrefois célèbre d'une valse de Klein que l'*Amour meurt*, *Amoureuse* et *Sole mio* ont aujourd'hui détrônée? Ce morceau pour piano c'est sur un *cor* que Willem Linnig le fait exécuter, tandis que sur la table du musicien qui s'époumonne, un quignon de pain bis, un navet, une tasse de café composent — où sont les fraises juteuses et sucrées, où est le cliquot qui pétille? — le frugal déjeuner.

Dans sa mansarde, assis devant une table boiteuse, un jouvenceau dévore les romans de cape et d'épée, les belles histoires de héros, de princesses et d'aventures. Et ce *Liseur de Romans* vit en rêve parmi le monde fabuleux, dans les palais de songe et de splendeur.

Voici encore le *Croque-Mort*, qui joint à sa lugubre profession celles de barbier et de savetier. En grand costume de deuil, le sabre de bois au côté, il va sortir pour exercer son macabre ministère. Sa compagne lui donne un dernier coup de brosse. Sont-ils mariés? Nous ne le croyons pas et, à côté des images de piété, accessoires nécessaires au commerce, certains détails : la bouteille de cognac, les dessous trop soignés pour l'époque et le milieu, tout nous dit que si l'homme exerce trois métiers, la femme en exerce un quatrième, probablement plus lucratif que les autres. Le pain, même les friandises, ne manqueront pas de si tôt dans cette maison.

Et nous pourrions continuer d'interpréter; mais le commentaire, s'il est éloquent, est trop aisé.

Toujours il donne la preuve de l'esprit de Linnig. Et cet esprit est essentiellement caustique, pas toujours du meilleur aloi peut-être, mais c'est de l'esprit

tout de même. La recherche constante de l'antithèse, de l'idée, de la psychologie des personnages est un don qui n'est départi qu'à quelques natures rares.

* * *

Plus tard, Linnig se dépouillera de cette tendance à la signification et nous le verrons parfois mettant en œuvre toute la perfection de sa facture, se complaire en des pages faites pour l'unique merveille des yeux et y réussir totalement. De cette époque dateront par exemple les *Natures mortes* de Linnig, ces Pâtisseries et ces Légumes qui sont des fêtes de couleur, des débauches de plantureuses, succulentes, ardentes et néanmoins fines et précises notations de tout ce que peut enclore et exprimer, posséder et révéler de vie et de santé, et — disons le mot — de Poésie, des objets apparemment inertes ou même vulgaires.

Jordaens, Chardin a-t-on dit, à propos de ces entassements luxuriants. Ailleurs, s'il s'agissait des paysages, ce fut Ruysdael ou Bouché. Ou bien Moreau, de Groux, Gustave Doré même. Tant de parentés affirment une originalité bien propre et une indiscutable personnalité. A chacun de ces ancêtres Linnig a pu prendre quelque chose, un peu de la manière somptueuse de l'un, de la lumière éclatante de l'autre, de l'atmosphère rousse et chaude de celui-ci, du dessin tourmenté, de la recherche compliquée mais exacte du détail affectionnés par celui-là. Tant d'influences ont fini par donner à Linnig une « nature » bien authentique et personnelle.

On a dit naguère que la description des choses extérieures, c'est un coin de nature vu à travers un

tempérament, celui de l'artiste. Les tableaux de Linnig, ses personnages surtout, ses femmes à la volupté impérieuse, au charme étrange qui fascine et qui trouble, qui inquiète un peu aussi, ses hommes volontiers las, songeurs, souffrants ou narquois, sont des êtres vus à travers le tempérament du peintre. Et ce tempérament a subi la suggestion des grâces surannées du passé, alors que l'esprit conserve le goût de la réalité contemporaine et les yeux demeurent imprégnés de la vision chaude, colorée d'une nature instinctive de Flamand.

Flamand il ne cesse jamais de l'être. La manière, l'inspiration, le métier même peuvent le modifier, évoluer profondément. Mais le réaliste du début, le romantique de Weimar et le virtuose des ensembles spirituels, des personnages aimables, des compositions à significations psychologiques de l'époque du retour à Anvers, resteront flamands malgré tout. Dans ses œuvres les plus gracieuses — la *Danse,* par exemple — Linnig placera des figures ardemment sensuelles. Dans ses jeux de dessins les plus séduisants il jettera des profusions de couleurs chaudes ; il affectionnera les mordorés, les noirs, les bruns sombres, les bistres patinés comme des peaux d'Andalouses et non pas les nuances claires et fragiles des délicats décorateurs de Trianon. Il aura une véritable hantise du rouge, audace et merveille à la fois. Voyez la plupart des tableaux de Linnig, ceux de cette dernière époque surtout au cours de laquelle il réalisa ses chefs-d'œuvre. Le rouge y a toujours une place importante ; souvent il s'étale, se répand, envahit presque, mais sans annihiler aucune des autres tonalités. Ici c'est un tapis de grenat sombre, là une étoffe vermillon, un châle sanglant, des fruits écar-

lates. Et quand le rouge n'est pas étendu sur la toile ainsi que par le jeu d'une gageure fantaisiste, l'atmosphère de tout le tableau semble en être imprégné comme si du minium pulvérisé flottait dans l'air. Certaines des pages de Linnig semblent baignées dans une phosphorescence.

Il est une heure de la journée que Willem appelait « l'heure dorée ». C'est en été, au mois de juin-juillet, vers le coucher du soleil. Alors la lumière devient pour ainsi dire incandescente; les rouges surtout apparaissent éblouissants; les chairs ont des fulgurences, des rubescences surnaturelles; l'ombre même, tout en étant plus profonde, semble faite de clartés.

Willem Linnig avait étudié très attentivement cet instant de la journée dont Rembrandt a été le grand chantre. Et c'est en ces heures uniques qu'ont été peintes la *Danse,* la *Tentation de Saint-Antoine*, etc. Voilà pourquoi peu de personnes ont compris ces tableaux, et spécialement la *Danse*. D'aucuns cherchaient en vain le lustre d'où venait la lumière (artificielle selon eux) éclairant si chaudement les figures.

La Tentation de Saint-Antoine est éclairée de lueurs d'or rouge comme si devant la toile béait une bouche ardente de fournaise qui l'embraserait toute.

C'est la truculence triple de la vie, de l'idée et de la couleur qui fait le mérite unique de l'œuvre de Willem Linnig.

***

On lui a adressé des reproches certes; et il est incontestable que tout n'est pas parfait dans l'énorme production d'un artiste qui ne vécut que quarante-

huit années et peignit pendant un peu plus de vingt ans seulement.

Il voit par les yeux des anciens, a-t-on dit; il ne fait que reproduire, en s'efforçant de les « actualiser » ce qu'ils ont réalisé jadis. Et on lui jette sans cesse Jordaens ou surtout Rembrandt et les vieux maîtres flamands de robustesse et de couleur, à la tête. On y ajoute souvent Gust. Moreau, nous le disions tout à l'heure. On cherche en vain, paraît-il, de l'espace, de l'air autour de quelques-uns de ses personnages, de ses coins de vieilles maisons, dans ses ruelles? Et le souvenir de de Groux, de de Braekeleer, de Leys même le hante?...

Je crois plutôt qu'il y avait d'autres souvenirs plus complexes et lointains dans l'art de Linnig. Car ce qui semble le mieux le délivrer du reproche d'imitation, d'absence de personnalité, c'est la multiplicité de ses aspects, la variété de ses formes. On n'hérite pas de *tous* les Maîtres. Et Linnig doit cependant quelque chose à tous ceux qu'il vénéra certainement.

Mais ce qu'il y a d'admirable et de déconcertant à la fois, c'est de découvrir qu'il évoque à la fois Gérard de Nerval et Watteau, Edgar Poë et le Verlaine des Fêtes galantes, le Dr Faust et Lancret et que ses visions hoffmannesques sont tempérées par le souci des grâces maniérées des grandes dames voluptueuses autant que par la santé plantureuse et la lumière chaude des gars et des soirs de Flandre.

Et voilà pourquoi ce peintre est bien digne de prolonger la gloire séculaire de l'Ecole d'Anvers.

Il fut *inconnu* du public, cependant. Inconnu, oui, mais non pas *méconnu*. Ainsi que De Braekeleer ne fut que l'élève de Leys, Willem Linnig n'eut

pour maître que son père. Les Académies, les Jurys, les organismes officiels de tout genre ne pardonnent pas à un artiste ces velléités d'indépendance, surtout lorsqu'elles l'amènent à triompher. On s'ingénia à « ignorer » Linnig, comme on ignora de Braekeleer.

Vis-à-vis de l'Académie et des officiels dispensateurs de médailles, de récompenses, de notoriété, — mais non pas de gloire, — ces réfractaires sont toujours des *déclassés*. Et le public ne connaît que ceux-là qu'on lui montre, qu'on lui prône, que l'on propose, *officiellement*, à son admiration.

Plus tard seulement, beaucoup plus tard, le temps seul fait œuvre de justice.

Voilà pourquoi il ne fut pas dédaigné par la foule, mais inconnu d'elle, ce Willem Linnig doux, silencieux, réservé devant l'injustice, ce Linnig que des amis seuls suivirent et aimèrent pendant sa trop courte vie et qu'ils chérissent avec une dévotion jalouse après sa mort.

L'un d'entre eux, et le plus fidèle, M. Albert Passenbronder, d'Anvers, a recueilli pieusement la majeure partie des œuvres de l'auteur du *Quart d'heure de Rabelais* et de la *Noce flamande*. C'est une inestimable galerie accrue encore de la plupart des cuivres des eaux-fortes dans lesquelles notamment Linnig évoque les recoins archaïques et farouches du pays de Saxe où il se complut pendant six années.

C'est en faisant un choix dans cette admirable et vaste collection de M. Passenbronder et aussi en faisant appel à quelques autres possesseurs, que purent être exposées les sélections qui attirèrent enfin l'attention du public sur l'œuvre puissamment original de l'un des plus rares de nos peintres. Nous

pûmes voir quelques-unes de ces toiles au coloris somptueux, au dessin impeccable, au Salon rétrospectif jubilaire de 1905 à Bruxelles. Au printemps suivant Londres leur fit un accueil enthousiaste. A la même époque enfin le groupe de l'*Art contemporain* en réunit un bon nombre au Cercle artistique d'Anvers. Après l'hommage que l'*Art contemporain* avait réservé à Jordaens, à Leys, à de Braekeleer, à Théodore Verstraeten, et à la veille de celui dont il honora, cette année, le grand Alfred Stevens, c'était enfin consacrer légitimement dans sa ville natale, qui fut trop longtemps ignorante de lui, le nom de Willem Linnig junior.

PAUL ANDRÉ.

L'INSTINCT DE LA VIE ET L'INSTINCT DE LA MORT

Au Dr Elie Metchnikoff.

Aujourd'hui, je dois me résoudre à vous conter, en raccourci seulement, l'histoire d'un vaillant petit homme qui eut nom, Pirot del Veive. Il tétait encore sa mère qu'on le surnommait déjà, tant il se montrait éveillé et remuant, Pirot, le petit Pirot.

Comme il avait été rebelle au maillot dès les premiers jours de son existence, sa mère avait renoncé à le ligoter dans ses langes. C'est du vif argent, disait-elle, aux voisines émerveillées.

Pirot était adoré de sa maman.

A huit mois, il lui mordillait les seins en souriant.

Petit farceur, s'écriait la femme, dont les dents de Pirot excitaient la voluptueuse maternité. Petit farceur! Et elle fonçait de son index — douce vengeance — sur le ventre dodu et nacré de l'enfant. Pirot, alors, ne souriait plus, il riait, il riait aux éclats comme un diablotin aviné. C'était drôle et amusant. Et la mamme, heureuse, roulait, pétrissait, pressait sur son ventre à elle, son ventre généreux, Pirot le gai, la chair de sa chair, qui se dégageait, qui grimpait et remontait vers les mamelles pour réatteindre avec ses lèvres les sources de vie toutes pleines et tendues.

Pirot n'était pas moins adoré de son papa qui

disait en rentrant, au-dessus du berceau d'osier : « Ah ! mon Pirot, mon petit Pirot ! » avec le dessein de l'éveiller, si bien que la mère lui criait presque jalouse : « Laissez-le donc dormir ! Il dort déjà si peu ! » Il arrivait que la tendre dispute du couple ouvrît les yeux de Pirot, des yeux bleus, d'une douceur infinie. « Ah ! mon Pirot, mon petit Pirot, » répétait alors le jeune père, fou d'amour. Il l'enlevait dans ses bras, le couvrait de baisers que la moustache rendait chatouilleurs, le faisait galoper sur sa cuisse ou le lançait en l'air. « Imprudent ! » rugissait la mère effrayée, tandis que Pirot, ravi, se prêtait de la meilleure grâce à cette voltige. Un jour, le père ne revint pas. Un orage avait passé, terrible, sur le village.

L'homme fauchait son pré ; il voulut, à la course, regagner sa demeure, mais la foudre l'arrêta net en l'étendant mort dans l'herbe. La faux qu'il portait sur l'épaule était à côté de lui ; le feu du ciel en avait fondu la moitié de la lame.

Pirot ne vit plus jamais son pauvre papa. Sa maman pleura, et lui, qui commençait à courir autour de la maison, dès ce moment, fut appelé Pirot del Veive ! L'orphelin rendit à sa mère toute la tendresse qu'elle lui prodigua. Il s'éleva. Doucement il devint un homme et doucement sa mère vieillit. Pirot la vénéra et le canton admira ses sentiments filiaux. Quand il eut trente ans, elle devina bien qu'il aurait voulu se marier. Elle n'eut pas l'égoïsme de ne pas s'en apercevoir. Un dimanche d'été, vers le soir, Pirot allumait sa pipe d'un air un peu maussade : « Venez ici, Pirot, venez près de vo man ! Ecoutez bien, vous avez l'âge de vous marier, mariez-vous, je ne dois pas vous gêner ; nous avons toujours été amis comme jamais on n'a vu mère et enfant ; amis, nous le serons toujours. Mariez-vous. Vous amènerez votre femme ici, et, si ça ne va pas avec moi, je m'en irai.

— Oh ! man, taisez-vous ! » Il embrassa sa mère.

Il aimait secrètement, lui, le « poids léger », lui, le petit jeune homme blond, la grande et superbe fille des Michaux dont la ferme blanche et coquette semblait l'inviter là-bas, à la lisière du bois.

Fort des paroles de sa mère, il y alla et fut agréé.

La belle Philomène était plus riche que Pirot ; mais Pirot était si bon, si avenant; il était si rangé, si travailleur, il était si joli, sa tête était si fine, sa moustache soyeuse, si fière et si longue, sa prestance si dégagée, son regard bleu si doux, si profond, qu'elle fut heureuse de l'accueillir, de lui donner sa foi, son amour et la promesse de ses corporelles magnificences. On s'épousa, on s'aima sans relâche, on eut des enfants en grand nombre et l'on travailla beaucoup, toujours d'un cœur allègre.

La mère de Pirot s'entendit à souhait avec sa bru. Au reste, Philomène, la féconde Démèter, lui donnait les distractions les plus pures, les plus délicieusement renouvelées que sa vieillesse pût désirer. Pendant vingt ans, des enfants naquirent des flancs infatigables, inépuisables de Philomène la forte, de Philomène la grande! Il y en eut douze, sept fils, cinq filles; les uns, musclés, colossaux comme la mère, les unes, exiguës, gentilles, nerveuses comme leur père.

La vieille choyait, gâtait, dorlotait la couvée.

Quand elle mourut, son fils dit à sa femme : « Maintenant que la mamme dort les yeux clos, au pied de l'église, qu'elle n'est plus ici pour les voir, je n'en désire plus ! »

Obéissante autant que formidable dans sa puissance de maternité, Philomène, qui aurait voulu avoir des enfants encore, des enfants toujours, se résigna au repos stérile.

Les fils et les filles grandirent, devinrent des hommes, devinrent des femmes et se marièrent.

Ils se mariaient jeunes et Pirot et Philomène étaient joyeux parce qu'ils avaient des cœurs de patriarches. Seul, l'aîné, Philibert, traînait dans le célibat. Pirot avait dit souvent à ce fils consciencieux et dévoué : « Garçon, vous pouvez vous marier et » habiter où vous voulez, ici ou ailleurs; ne vous » inquiétez pas, nous vivrons bien sans vous, si vous » partez, et avec votre femme, si vous nous l'amenez. » Mais en tout cas, n'attendez pas que je meure pour » prendre une compagne ou vous risquez fort de faire

» cela très vieux!... » « Vous voyez bien, ajoutait-il » en riant, que je suis toujours debout et que votre » mère ne branle pas. »

Enfin, à quarante ans, Philibert se rendit aux raisons de son père qui eut la joie de voir une jeune femme arriver à la ferme.

Philomène connut l'allégresse d'une seconde maternité en élevant les rejetons de son fils Philibert, qui, pour s'être longtemps réservé, ne bouda pas, il s'en faut, à la tâche conjugale et vit promptement croître sa famille.

Bientôt les enfants des premiers mariés se marièrent à leur tour.

Tant mieux! Bravo! disait l'ancêtre jovial chaque fois qu'on lui annonçait une nouvelle union dans sa nombreuse famille qui devenait une tribu.

A quatre-vingt-dix ans, il restait le chef valide de deux cent cinquante-sept enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants.

A cet âge, pas un laboureur ne traçait mieux que lui un sillon droit; ses yeux profonds avaient conservé leur éclat. Il était vif, alerte, il pesait encore, comme à vingt-cinq ans, ses soixante kilos. Il était sobre. La seule sottise qu'il fît toute sa vie, disait-il, c'était de fumer chaque jour quelques pipes; et ses dents intactes en étaient devenues d'un jaune de vieil ivoire. Ses cheveux avaient blanchi, sa longue moustache blonde de jadis était neigeuse. C'était là toute l'injure du temps. Il avait les articulations souples, les muscles durs. « Le coffre est bon » et ça aussi, affirmait-il lui-même, en touchant du doigt son front.

Sa femme, de dix ans moins âgée que lui, souffrait un peu de rhumatismes. Elle n'avait pas, comme Pirot, gardé son poids. Elle portait le dos arrondi et la poitrine flétrie. L'arche de ses hanches qui avaient abrité tant de vies commençantes, s'était affaissée. Mais elle n'avait pas perdu son teint rosé ni la lumière veloutée et caressante de ses yeux noirs...

Et il y avait soixante ans que Pirot et Philomène avaient confondu leurs destinées...

Or, un jour, Philibert fut appelé chez le maïeur. Quand il revint, il dit à son père : « Mon père, le

conseil communal veut absolument, cette fois, célébrer vos noces de diamant !

— Halte ! Il y a dix ans, j'ai refusé les noces d'or et aujourd'hui, je refuse celles de diamant. Vous direz au maïeur et aux conseillers que ce qu'ils veulent est fort aimable mais que je veux, « absolument », moi aussi, qu'on me laisse tranquille. Je ne veux rien. Je ne bouge pas d'ici. D'ailleurs pourquoi des fêtes ? Parce que nous vivons longtemps ? Veut-on nous ennuyer, nous émouvoir, nous tuer moi et vo mamme, Philibert ? Avons-nous quelque mérite à vivre ? Non, nous avons de la chance. Il ne faut pas faire des honneurs à ceux qui ont de la chance.

Pourtant, regardez bien autour de vous, dans les livres et les « feuilles », le plus souvent, c'est ça qu'on fait. On honore les chanceux ! Si on a de l'argent à dépenser, qu'on le donne, pardi ! aux malheureux du village que la vie rebute et qu'on ne fasse pas des arcs de triomphe, des chansons et du falbala pour deux heureux que la vie a bénis. Et voilà, Bert, mon grand et brave fieu comme sa mère ! Et un point à la ligne, comme disait le maître d'école. »

L'aîné ne dit mot. Son père s'étira les bras en se dressant, se leva et s'en fut allègrement, avec un râteau de bois, retourner son foin dans la prairie.

***

Au printemps de l'année 1880, Pirot del Veive atteignit l'âge avancé de quatre-vingt-quinze ans. Il avait encore pris une part active aux semailles de l'automne, mais l'hiver très rigoureux, qui l'avait obligé à se terrer au fond de sa demeure, avait vu décliner ses forces.

Durant ses longs mois d'ennui, il répétait, en dépit des protestations affectueuses des siens : « Pirot a débobiné sa bobine !... »

Cependant le renouveau était là avec le soleil, avec sa douce chaleur, et les bourgeons et l'herbe reverdissante et le recommencement des travaux champêtres.

Pirot se leva un peu cassé, les membres engourdis

par l'inaction et dit à l'aîné : « Bert, vous apprêterez la terre du plat bonnier ; il fait beau, je sèmerai le lin ». Ils se récrièrent !

Pirot répéta, énergique : « Je sèmerai le lin. On ne récoltera pas, moi vivant, du lin que je n'aurai pas semé. »

Bert prépara la terre.

Son père la palpa ; elle était meuble et tiède à point. Et par un jour d'avril enchanteur, d'une température d'Eden, Pirot répandit sur la linière, d'un geste lent mais large encore et cadencé, la « linuise », la belle « linuise » brune et luisante.

Les paysans s'arrêtaient pour admirer.

Pirot del Veive semait encore !

Haut, énorme, la taille voûtée, les yeux humides, Philibert, au coin du champ, regardait son père. Le soir, Pirot dit à l'aîné : « J'ai fait mon dernier ouvrage, je ne travaillerai plus, mes forces s'en vont. Je vais bientôt trépasser ».

Et Philibert avait répondu : « Vous riez, oh ! père, ce n'est plus la peine de partir avant d'être centenaire. — Centenaire ! Ça m'aurait été agréable d'être centenaire. Mais j'en ai assez. Je ne saurais pas, et partant, je ne voudrais pas aller si loin. La vie, ça ne se commande pas. On vit ce qu'on peut vivre, et quand on n'a plus de plaisir à vivre, il me semble qu'on doit trouver du plaisir à mourir. Du moins, pour moi, c'est ainsi. »

Pirot s'obstina à vouloir mourir, à sourire à la mort. « C'est pas possible, Pirot, disait la vieille compagne des deux tiers de son existence, c'est pas possible, dites, Pirot, que la mort vous serait bonne ? N'êtes-vous plus bien ici ? Qu'est-ce qui vous rend malheureux ?

— Malheureux ? Philomène, je ne serai jamais malheureux. Je vis mes derniers mois, j'aime de la vie ce qui m'en reste, je ne suis pas dégoûté de vivre, je suis usé tout simplement et je n'ai pas peur, ça non, je n'ai pas peur de retourner par là... »

La pauvre vieille rhumatisante qui souffrait dans son corps et qui craignait la mort pour elle et pour Pirot, s'effraya.

« Quelle idée tout de même, disait-elle à son fils ! Est-ce qu'il n'aurait pas l'esprit dérangé ? »

Philibert, qui avait foi en son père, répondit : « Non, non, mère ! Cette tête-là ne sera jamais dérangée. Notre père a toujours dit ce qui est bon et ce qui est vrai. »

Devant les fenêtres de la ferme, de l'autre côté de la grand'route, à l'endroit où la Sille jaseuse fait un plongeon sous le pont de pierre, un calvaire blanchi à la chaux s'élève, encadré d'aulnes, de saules, de sapins, sous la protection berceuse de quelques grands peupliers frissonnants.

A deux mètres du Christ douloureux, mal sculpté et mal peint, appendu à une grosse croix vilaine entre une Vierge bleue et une Madeleine rouge, il y avait un banc de bois.

La vieille, redoutant la mort de l'ancêtre, allait s'y asseoir tous les jours et priait.

Un soir des premiers jours d'août, que Pirot semblait abattu par une température caniculaire, la matriarche, qui pressentait le dénouement terrible et sacré, emmena au Calvaire tous les gens de la ferme.

Philibert resta seul près de son père.

Les deux vieillards se taisaient.

Un chemineau vint tendre la main à la fenêtre ouverte. Il vit Pirot la tête dodilinante, assis dans un fauteuil de chêne et il dit à Philibert en recevant un liard : « votre frère est malade ?

— Non, c'est mon père !

— Qu'est-ce qu'il dit, ce malheureux ? demanda Pirot.

— Il croit que vous êtes mon frère.

— Il se trompe, mais cela prouve que je traîne par ici. Cela ne durera plus. J'ai besoin de dormir, de dormir longtemps, de dormir toujours. Je m'endormirais bien maintenant. Quel silence ! On n'entend plus rien ! Qu'est-ce à dire ? »

Pirot tourna la tête vers le calvaire où les tristes statues s'allumaient aux feux du couchant.

« Ah ! ils sont là, fit-il en hochant la tête. Ils sont là, priant, pour me faire vivre ! La belle avance !.. Cela ne retardera rien d'une minute... Je n'ai qu'un

regret, Philibert, c'est de voir votre mère avoir peur de la mort...

» Je l'ai aimée soixante-dix ans et je vais lui faire peur. Elle aura le cauchemar à cause de moi !.. C'est dommage !..

» A part ça, croyez-moi, je suis content de m'en aller. J'ai fait par ici tout ce que j'avais à faire... La terre est bonne !.. elle est bonne au-dessus... elle est bonne en dessous... On en vient, il faut y retourner...

» Et qu'on pleure le moins possible! Je suis heureux, je ne suis pas à plaindre...

» Allons, allons! Qu'est-ce que les jeunes et les femmes feraient s'ils voyaient vos larmes !.. Quand votre père est content, tout s'arrange... Vous êtes déjà sur le retour vous-même... Si je veux que vous héritiez, il est temps que je détale... » Et le joyeux petit Pirot se prit à rire, d'un rire usé, saccadé, minuscule...

Puis il eut un paternel sourire, puis un soupir, et il ferma les yeux, calme, immobile.

L'aîné pensa que son père tombait dans l'éternité.

Son immense poitrine fut convulsée d'un sanglot. Il alla sur la porte et fit, dans la direction du calvaire, un grand appel du bras.

Ils arrivèrent.

Pirot n'était pas mort.

Au bruit des pleurs et des lamentations, il rouvrit les yeux, et, revenu de l'au-delà, il balbutia dans un rire d'une indicible goguenardise : « Pour le coup, vous êtes trop pressés, ce sera pour demain !... Qu'on me porte dans le verger, sous le pommier de belles-fleurs... Je veux faire mes adieux... Faites-les venir tous, tous... »

On installa l'ancêtre au pied d'un pommier presque séculaire, sur une éminence dominant la prairie.

Et là, il dit encore à Philibert : « Vous m'ensevelirez vous-même, avec votre mère et votre femme...

Vous ouvrirez au fond du cercueil une gerbe de froment de cette terre-là, devant nous... Et sous ma tête, un peu de ce lin que j'ai semé en avril... »

Une pomme tomba dans l'herbe.

« Vous mettrez aussi quelques pommes de cet arbre-ci, que mon père planta l'année de ma naissance. »

Pirot se tut.

La nuit était chaude et tranquille.

De temps en temps, un frisson de vent passait dans les pommiers et le long des haies, les hauts peupliers aux feuilles mobiles chantaient avec mélancolie.

La lune se leva rouge et terne. Puis, quand elle eut atteint la cime des arbres, son visage s'éclaira et jeta sur la terre de la lumière et des ombres.

Lentement, par petits groupes silencieux, les descendants venaient aux adieux.

Ils s'approchaient de leur père, de leur grand-père, de leur arrière-grand-père, la tête penchée.

Et lui, Pirot del Veive, les regardait, la tête cuivrée par le reflet de la lune, l'œil immobilisé dans l'extase. Philibert les présentait : « C'est Pierre, papa ; c'est Philémon, c'est Auguste, c'est Sylvie, c'est Henriette... » Sa main noire et débile cherchait la leur et leur donnait la pression suprême.

Vers minuit, ils se trouvèrent plus de cent.

Ils se mouvaient, se relevaient, s'agenouillaient, murmuraient dans la pénombre...

Ils venaient tous, de tous côtés, jeunes, vieux, hommes, femmes, enfants, mariés et fiancés, pères et mères à leur tour ou près de l'être, voir s'éteindre la vie formidable dont ils étaient issus.

Il y en avait de tout petits qui n'étaient pas sages et que l'on faisait taire. Alors Pirot dit cette surhumaine parole : « Laissez jouer les enfants ! »

*
* *

Au lever du soleil, ils étaient deux cents.

Les autres n'étaient pas là, les autres ne viendraient pas. Ils avaient émigré à la Nouvelle-Zélande, en Russie, en Chine, au Cap, au Canada, aux Etats-Unis.

La tribu avait essaimé.

Il y avait de la graine de Pirot aux quatre coins du monde...

Avec le jour, Pirot, les yeux grands ouverts, fut frappé par la majesté du spectacle. L'orgueil gonfla sa narine, l'air entra dans ses poumons. D'un effort héroïque, il leva le bras, tira son bonnet et cria d'une voix lointaine : « Vivent mes enfants ! »

En ce moment, il se fit une rumeur épique derrière les haies. Toute la population du village était là qui regardait entre les souches d'épines et de charmes, empoignée, haletante.

Elle franchit les clôtures et s'avança en tumulte. folle d'admiration.

En voyant venir à lui, dans un élan d'ultime sympathie, la horde de ses amis, Pirot se raidit devant la mort et renouvela son geste magnifique :

« Vive mon village ! Adieu ! »

Adieu Père !... Adieu Pirot...

L'aîné se pencha vers son père qui le fixa dans la mort.

Il lui ferma les yeux en disant : « Mon Père, qui » êtes le père de tant d'hommes, qui avez si vaillam- » ment regardé la vie et si sagement attendu la » mort, vivez, mon Père, dans notre cœur et dans » l'éternité. »

BENOIT BOUCHÉ.

VERS

—

LES ARBRES

O grands arbres cloués tout droits sur l'horizon,
Sur l'horizon blafard où sonne la rafale !
Arbres hallucinés quand revient la saison
Des soirs où longuement le nuage s'affale.

Torsion de vos bras nus et de vos troncs noirs !
Clameurs que vous poussez dans les nuits sans étoile !
Martyrs non résignés qui souffrez dans les soirs
Quand le brouillard monte et que la lune se voile !

O grands arbres blessés par la foudre et les vents,
Grands arbres harassés ! Grands êtres pitoyables !
Vous qui tant gémissez qu'on vous dirait vivants,
Vous qui savez pousser des sanglots effroyables !

Pourquoi ces visions qui vous font prosternés ?
Pourquoi cette souffrance et pourquoi cette haine
De la tempête noire et des vents acharnés ?
L'on dirait que vers vous s'élance la géhenne.

Lorsque les lourds soleils, les lourds soleils brûlants,
Ecrasaient les troupeaux de leur pesante armure,
Et de leurs flèches d'or criblaient les chiens hurlants,
Vous leur avez offert, arbres, votre ramure!

Vous avez abrité les oiseaux et les nids,
Et les doux vagabonds qui vont par la grand'route
Dans le rêve obsesseur des soleils infinis,
Qui vont sondant le ciel de leurs yeux en déroute.

Vous les avez bercés au rythme de vos chants,
Les chemineaux, les oisillons, toutes les bêtes,
Et votre ombre adorable a protégé les champs,
Et vous avez été bénis par les poètes!

Vous qui fûtes si doux et bons immensément,
Ne tendez plus vos bras, vos bras vers les nuées!
Ne désespérez plus sous l'âpre firmament!
Ne hurlez plus ainsi que des bêtes tuées.

Déjà les noirs oiseaux meurent : c'est le matin.
Les ouragans s'en vont, le brouillard se disperse,
Et le soleil levant, comme un royal butin,
Traîne ses armes d'or sur l'ombre qu'il renverse.

Bientôt le doux printemps renaîtra dans les fleurs.
Il vient; il vient là-bas le long des berges blanches,
Les oiseaux vont chanter, ô arbres! vos douleurs;
Ce sera de nouveau le rythme de vos branches.

SOUVENANCE

Où sont les jours heureux de ma première enfance,
Pleins de chansons d'oiseaux, pleins de nids et de fleurs,
Jours de soleil, jours de candeur, jours d'innocence,
Dont le parfum avive encore mes douleurs :
— Où sont les jours heureux de ma première enfance?

Où sont les rossignols et leur magique voix,
Les graves rossignols dont la plainte émouvante
Me faisait frissonner le soir au bord des bois,
Où sont la fleur des champs, l'abeille décevante :
— Où sont les rossignols et leur plainte émouvante?

Où sont les purs espoirs et les illusions
Que nourrissait mon âme avide de tendresse,
Où sont les rêves d'or, les claires visions
Dont se berça longtemps ma candide jeunesse :
— Où sont mes rêves d'or et leur tendre caresse?

Où mes premiers désirs, mes premières amours,
Mes premières amours profondes et très pures
Qui ne connurent pas d'insidieux détours
Et dont je garde en moi la vibrante blessure :
— Où sont mes premières amours?

HYMNE A L'ÉTÉ

Je te salue, Été, pour tes soleils brûlants
Qui flambent dans la gloire auguste des journées,
Pour tes soleils cloués énormes et sanglants,
Générateurs sacrés des rouges hyménées;

Et pour tous tes oiseaux et toutes leurs chansons,
Pour les fleurs que tu fais naître dans la vallée,
Pour l'insecte qui vole aux branches des buissons,
Et pour le fort parfum de la plaine étalée.

Toi qui mûris le fruit des arbres et des champs
Et le sein fugitif des vierges frissonnantes,
Toi qui donnes l'ardeur et qui dictes leurs chants
Aux lèvres du poète, aux lèvres des amantes!
Toi qui troublant le cœur des doux adolescents
Leur apprends le secret étrange des caresses,
Et qui mets sur leurs fronts penchés et pâlissants
Ces soudaines clartés, ces soudaines détresses!

Un soir de ma jeunesse, un beau soir de juillet,
A l'heure où les oiseaux s'étant tus dans les branches
La lune qui s'incline à l'horizon muet
Promène au creux des bois un chœur de formes blanches,
C'est par toi que j'ai su la folle volupté
Que récèle la bouche ardente d'une femme,
O magique, ô troublant, ô radieux Eté,
Saison des forts amours et des baisers de flamme!

ERNEST DE LAMINNE.

PROPOS DE PHILOSOPHIE[1]

I.

En lisant Nietzsche, je ne puis parvenir à trouver le fil directeur qui relie toutes les pensées. Peut-être n'y en a-t-il pas? et dans le philosophe ou plutôt le penseur, se rencontre-t-il quelque chose d'incohérent qui par agrandissement et invasion produira le fou. L'analyse sans mesure est dévoratrice et annihilatrice. Il y a de merveilleux éclairs et des profondeurs d'âme subitement révélées; mais quel est le principe directeur? La négation de la morale? Mais cette négation est comme la morale elle-même, relative. La négation de l'Idéal? Mais le surhomme en est un; on a toujours un idéal, quand ce serait celui de n'en avoir point; mais il change suivant la réalité que nous sommes. La théorie du Nihilisme est très obscure. Et puis qu'entend-il par le plus fort? Il semble la plupart du temps que par-là, il entende celui qui dompte l'instinct, la passion, le désir, celui qui est une volonté, c'est-à-dire une raison; puis par haine de la morale, sans doute, il a l'air d'assimiler l'homme fort au criminel. Or, la conception du criminel en tant que volonté puissante, coordonnée, triomphe sur soi et sur les autres, me paraît si complètement fausse! C'est la théorie romantique; la grandeur du crime! la beauté de Néron! et Nietzsche

(1) Voir *La Belgique*, nos 22-23 (juillet et août 1907).

n'a pas assez de sarcasmes contre le romantisme et il n'a pas tort.

Le criminel est, quel que soit l'acte de violence et de grandeur tragique, apparente qu'il accomplisse, un lâche dont la volonté est vaincue par le désir; l'équilibre de son être est détruit et non pas amplifié. Nietzsche admire les forçats de Dostoïewski, il les trouve *indomptés* et *supérieurs* au *cœur brisé chrétien*. Je ne sais pas ce que vaut le cœur brisé, mais quel courage y a-t-il à subir une impulsion de meurtre; à l'explosion d'une colère homicide? Dira-t-on qu'on brave un danger, parfois la mort. Pas toujours. Et encore ne brave-t-on pas consciemment. L'aveuglement du criminel au moment où il perpètre son crime, est entier. Il ne pense plus aux conséquences, et s'il l'a prémédité, il n'en a envisagé les conséquences que comme possibles et non comme certaines, et même avec le secret espoir d'y échapper. L'assouvissement certain de sa rage s'est trouvé en balance avec des résultats aléatoires; c'est pour cela qu'il a agi et c'est bien le triomphe du désir et non de la volonté. Et si la puissance sur le monde s'acquiert par le libre épanouissement de l'instinct de destruction et de domination qui vit fortement au cœur de l'homme, nous pouvons dire que le surhomme est, autant qu'il se peut, réalisé. Notre barbarie sociale est le triomphe des surhommes Nietzschéens, ce sont leurs principes qui prospèrent, et en vérité ce sont eux les faibles, parce qu'ils sont les violents, parce qu'ils sont la ruse, parce que tout ce qu'ils font ne dure pas, parce que leur victoire est déséquilibre et souffrance, leur grandeur fragilité.

L'Italie du XVIe siècle l'a encore mieux réalisé. Le surhomme de Nietzsche, c'est César Borgia.

Quelle étrange façon de concevoir la civilisation par l'exaltation de l'individu, coûte que coûte, sans se préoccuper comment l'état social en est influencé.

La critique que Nietzsche fait du christianisme est parfois profonde, parfois injuste, parfois absurde et souvent incohérente. Le christianisme a été la réaction fatale du paganisme et il a fait ce que font toutes les réactions, il a nié ce que l'autre affirmait.

Mais les contradictions sont de surface et l'équilibre peut se rétablir. Il y a une combinaison païenne et chrétienne possible, que l'Eglise a tentée, et qui a produit le catholicisme, tentative en partie avortée; résolue seulement par quelques grands génies. L'anarchie présente est telle, les étiquettes nominatives sont tellement faussées, l'impossibilité de s'entendre est si complète et peut-être aussi la mauvaise foi que l'équilibre ne se fera pas de longtemps. Y a-t-il quelque chose de plus absurde que de reprocher au catholicisme, son paganisme? Et la haine des dieux païens?

Je ne sais pas si l'on peut dire que Nietzsche a une doctrine, ou même quelque chose d'approchant; en tous cas, dans ses évaluations sociales un malentendu foncier apparaît.

Ainsi, il croit que les classes se différencient par la valeur personnelle; par exemple, que les classes cultivées comptent un plus grand nombre d'individualités supérieures que les classes populaires. Opinion d'homme de cabinet peu mêlé à la vie sociale. L'apparence peut lui donner raison, l'apparence seule, car les classes populaires sont beaucoup plus limitées dans la manifestation de leur caractère et leurs forces plus comprimées, mais que l'on prenne dans les milieux cultivés et dans des milieux incultes des groupes équivalents en quantité, ces groupes compteront à peu près le même nombre très infime d'individus supérieurs; la différence sera dans les *manières*, c'est-à-dire dans l'extérieur, partant superficielle. Dans l'état social actuel, il n'y a donc pas de classes supérieures, toutes les classes sont inférieures parce qu'elles sont toutes des troupeaux et qu'elles ne soupçonnent même pas la hiérarchie qui les élèverait en les coordonnant. Mais il n'en a pas toujours été ainsi. Il y a eu des classes supérieures quand il y a eu une culture appropriée, et il y en aura encore quand revivra cette culture qui, j'éprouve le besoin de le dire, n'a aucun rapport avec l'éducation du jour, la machine la plus intensive qu'on ait inventée pour l'exaltation de la vanité.

Nietzsche confond l'instinct de puissance avec

l'instinct de domination. Le puissant, le fort est nécessairement le maître.

C'est cette erreur prodigieusement exaltée qui cause l'incohérence de sa pensée. Elle a sa source dans l'orgueil qui est, en effet, engendré par l'instinct de domination. Mais plus la puissance s'élève, moins elle rencontre de forces opposantes, moins par conséquent elle a besoin de dominer et même d'y tendre; en proportion même de sa grandeur, elle s'adoucit, elle devient amour. Etre tout-puissant c'est tout aimer. L'homme qui cherche pour lui la toute-puissance ne parvient qu'à la tyrannie, cette puissance honteuse faite de haine.

II

Il existe un certain état physiologique qui amène « l'horreur du *moi* », une angoisse de la vie, un étonnement craintif en face de soi comme celui d'un chien qui se voit réfléchi dans un miroir et qui aboie à son image. On a une conscience plus vive de sa personnalité, c'est-à-dire de nos propres limites, et de là vient peut-être cet effroi.

III

Nous naissons avec une idée préconçue du monde, une sorte d'entente ou de non-entente préalable. Aussitôt que j'ai pensé et observé et sans qu'il y eut orgueil, car en même temps ma propre insuffisance me pénétrait, l'insuffisance de mes semblables m'a contristé. J'ai cru d'abord que le sort m'avait placé auprès des êtres les plus inachevés et que la vie allait m'en faire découvrir de tout différents. Espoir perdu. A quelques exceptions près et très relatives, les derniers valent les premiers. C'est par cet aspect d'être décapité que j'aperçois l'homme sans pourtant que cette vue tarisse l'admiration ou l'enthousiasme, et c'est une triste conception, peut-être maladive. L'humanité ne me semble n'avoir de grandeur que par ce qui n'est pas Elle, par ce qui est au-dessus

d'Elle, le Divin. Cette conception est chez moi instinctive. Elle est chrétienne bien que par tant d'autres côtés, l'idéal païen m'attire. Rien d'attristant comme le spectacle d'une foule. Il faut sans doute avoir le regard épuré pour percevoir le divin sous la hideur du réel.

IV

Ce siècle se dit scientifique et affirme que l'opinion *gouverne*. Or, qu'est-ce que l'opinion? C'est ce que l'on pense quand on ne sait pas.

V

Les sentiments humains n'étant qu'une même force, sont transmuables. Cette force essentielle, suivant les cas apparaît bonne ou mauvaise. La colère peut se changer en indignation, l'envie en émulation, la volupté en extase, la haine en amour. Cette force essentielle, sous quelque apparence que ce soit, en tant qu'elle vise des personnes, est égoïste, haine et amour : équivalence. Elle ne se transforme elle-même que lorsqu'elle passe dans l'abstrait. Seulement, le mot amour, ayant comme opposition nécessaire la haine, il n'y a plus de mot pour la désigner. Il faudrait un mot qui n'eût pas d'opposition. Il n'y en a pas, c'est donc une force surhumaine.

VI

Tout se résout à des différences de mouvement.

VII

On vit ce qu'on *est*; on parle ce qu'on *devient*.

VIII

La puissance d'analyse est à la vérité une faiblesse. Elle provient d'une dissociation nécessaire momentanée pour qu'une nouvelle intégration puisse s'accomplir; mais pour l'humanité, ces moments sont des siècles, et il y a des races qui représentent la défaillance comme d'autres la puissance.

IX

Un fait insignifiant, une distraction, une inattention, un oubli peut produire une catastrophe. Nous en sommes effrayés, « à quia ». Nous ne comprenons pas. Il n'y a pas de relation logique de cause à effet. Cela nous semble inexplicable; nous avons la terreur et le pressentiment du mystère. Mais l'insignifiance cache peut-être une cause grave, et la catastrophe n'en est peut-être pas une. Causes et effets derrière les phénomènes visibles, s'harmonisent, et nos mensongères évaluations ne manifestent et ne prouvent que notre ignorance.

X

Celui qui *sait* peut changer sa faiblesse, en force. Il n'y a pour lui ni faiblesse ni force, mais une adaptation à toutes les conditions variées de la vie, et il vit pleinement dans toutes.

XI

L'instinct est de la raison capitalisée par les générations antérieures. Il appartient à la race. Si une race ne compte pas un grand nombre d'individus munis de forts instincts et un petit nombre, munis de raison et préparant les instincts de la génération à venir, cette race dépérit. L'intuition, qui est un rac-

courci de raison, est au contraire personnelle et importante individuellement, ne l'est pas pour la race dont la marche est lente.

XII

L'histoire est véridique en proportion exacte de la puissance de vérité de l'âme humaine. Elle est le miroir rétrospectif de l'humanité. Elle correspond assez naturellement à cette introspection que l'homme accomplit à certaines heures de recueillement, et où à lui-même, il s'apparaît, mais combien loin encore de la réalité. Quelle imparfaite, incomplète et hélas! souvent fausse image, ne se fait-il pas de lui? Et c'est là son histoire!

L'humanité se fait l'histoire qu'elle mérite et qui est correspondante à sa vue de l'avenir. Elle se trompe sur le passé dans la mesure où elle se trompe sur l'avenir. Maintenant, mes amis, étudiez le roman de l'histoire!

XIII

L'idée se forme par une combinaison intime d'une force intérieure, réagissant sous l'action d'une force extérieure. Nos idées sont en nous, mais elles ne peuvent se manifester et nous apparaître que par une sorte de fécondation provenant du monde ambiant. Les idées qui continuellement traversent notre cerveau et viennent de l'atmosphère intellectuelle où il baigne ne sont pas nos idées. Ce sont des hôtes passagers et infidèles. La plupart des cerveaux humains les accueillent et sous leur impulsion réfléchissent et semblent penser. Il n'en est rien. Leur esprit est une salle banale et sonore où toutes les voix se font entendre, excepté la leur. Les idées étrangères peuvent contribuer à former les nôtres, mais en subissant l'empreinte de notre volonté. Alors retenues en nous et y mourant, de certaines parties d'elles-mêmes se combinent avec notre être intime, et il se produit comme une fleur lentement émergeant de ce terreau fécond; une idée personnelle.

XIV

Dans la dissociation sociale, il se forme actuellement en dehors de l'officiel, de la « société » du « monde » de tous les groupements établis et reconnus, des centres qui vont reconstituer une nouvelle organisation. Le funeste principe d'égalité a dans son application, amené l'inégalité mais dans le sens inverse, le bas est devenu le haut. Si on ne considérait que les couches superficielles de la société d'autant plus apparentes qu'elles sont superficielles, on pourrait en conclure à une irrémédiable déliquescence, mais dans les organismes encore pleins de vie, le travail de la réorganisation est sous-jacent et les forces de l'avenir se combinent dans le silence. Mais que penser de cette partie d'humanité qui se nomme elle-même la société et qui se figure : cause efficiente ?

Cependant la synthèse sociale ne peut s'effectuer dans cette anarchie.

Il faut que les forces vives deviennent les forces reconnues et se hiérarchisant, conscientes au sommet, dirigent la masse inconsciente.

XV

Tu réflètes ta propre image, amoindrie, et c'est à toi-même que tu dois ressembler.

XVI

« Dans un baiser on épèle l'Univers », a dit Victor Hugo. Magnifique et philosophique expression ! Tous les rapports de l'Univers contenus dans un baiser, le premier ; mais cela dépend sur quelles lèvres.

XVII

Dans les paroles que nous proférons à un autre, il y a quelque chose, une part qui lui appartient et qui

nous est étrangère en proportion qu'il nous est étranger. De là le malaise que causent certains entretiens, ou l'ennui, ou l'exaspération. Redevenus seuls, il nous semble parfois avoir menti, et cependant nous étions sincères et nous sommes stupéfaits en face des pensées qui ont alors jailli de nous-mêmes. Nous nous les reprochons ou nous nous en félicitons, cela dépend du collaborateur, la participation de qui nous n'avons pas conscience et est pourtant bien réelle. Celui qui m'écoute magnifie ou diminue, ennoblit ou avilit la pensée que je lui exprime.

XVIII

Erreur de croire la vieillesse comme la contre-partie de la jeunesse. Il n'y a que la jeunesse de réelle et destinée à l'immortalité. La vieillesse chez l'homme est le fruit des passions. Elle est l'aboutissement nécessaire des mondes où ne règnent ni l'âme, ni la pensée, mais ni l'âme ni la pensée victorieuses ne la connaîtront. Et déjà, sur cette terre, quelques hommes, très rares il est vrai, atteignent à quelque chose de cet idéal et par eux les cheveux blancs nous paraissent plus beaux que les cheveux noirs.

XIX

Nous considérons comme achevées les formes que prennent collectivement nos pensées, nos maux, nos lois. Nous croyons qu'une religion remplace une religion. Nous ne nous doutons pas que nous n'avons pas encore de religion. Dans le cycle que l'humanité accomplit, des individus seulement ont atteint à un développement harmonique, tout agglomérat est resté informe. Nous n'avons eu encore que des esquisses de société.

XX

Non, certes, les crimes sont moins funestes au monde que la banalité décorative de la société où meurent les germes sacrés de la vie intérieure.

XXI

Shakespeare compare la vérité aux yeux magnifiques du crapaud, aux diamants. Oui, pour le monde physique, mais à nos esprits, les yeux magnifiques mangeront la bête, et seuls les diamants resteront.

XXII

Les races comme les hommes manquent leur destinée. A certain stade de leur devenir, le divin qu'elles contiennent, a trouvé toute issue close. Les bas instincts l'ont emporté. Alors l'avenir possible s'est refermé en un cercle, chaque siècle épaissi, et la vieillesse prématurée est venue. Nous avons eu avec la Grèce, l'éclatant sourire d'une adolescence d'aurore. L'instinct de domination. toujours triomphant que Rome représente, l'a tué. La plus grande sottise, pour un peuple, est de conquérir le monde. En le conquérant il se perd, et comme il n'y a plus que lui, tout est perdu, c'est-à-dire tout est à recommencer.

XXIII

Le jour où nous nous sentirons convaincus que notre volonté n'est ni limitée, ni interrompue par la mort, qu'elle possède le temps comme les forces naturelles, ce jour-là nous seront libres.

Tant que je constate en moi, vivante, sous-jacente, en quelque coin, malgré toutes les évidences et toutes les lumières, la crainte de la mort, je ne puis m'estimer. Je me sens misérable et j'en veux à cette pseudo-civilisation qui a enraciné en nos cœurs un si déplorable instinct.

XXIV

J'ai perdu mes illusions! banalité de toutes les lèvres! Il a encore des illusions! Conservez vos illusions! Toute la prud'hommerie philosophique! On

ne perd jamais ses illusions par la raison qu'on ne voit le monde phénoménal qu'à travers l'illusion. Il y a donc toujours illusion; seulement cette illusion est plus ou moins proche de la réalité. On peut donc en changer, voir à travers une meilleure, mais on ne peut s'en défaire, car l'illusion habite notre œil.

XXV

Si vous êtes savant, vous pouvez produire de la science; mais ne pourriez-vous pas produire aussi de l'ignorance?

XXVI

La matière est du rêve condensé.

XXVII

Il y a plus de façons de vivre qu'on ne croit. De la vie nous ne connaissons que les aspects les moins beaux, et les plus vivants parmi nous sont entourés de silence.

XXVIII

Passé, avenir! Souvenir, espoir! Présent, ligne qui les sépare! Il me semble que je les confonds, que je me souviens de l'avenir et que j'espère le passé.

XXIX

Le corps humain est à la fois l'image d'une république et d'une monarchie.

République, la grouillante et prodigieuse foule de vies infimes qui spontanément naissent, se développent, se continuent, s'agitent, bien ou malfaisantes, aident ou troublent un organisme qui les ignore, vivent et meurent en liberté. Monarchie, le

système nerveux avec sa hiérarchie savante et précise de centres nerveux, inférieurs et supérieurs, admirablement ordonnés ; dominés et gouvernés par un pouvoir central : le cerveau, où tout aboutit, qui régularise et commande, dont toute vibration se fait sentir aux extrémités et à qui obéit toute la constitution, sous peine de maladie, de folie ou de mort.

XXX

Perfection équivaut pour nous à inconscience. Cela provient de ce que la condition humaine ne la comporte pas. Mais ne peut-il y avoir un état incompréhensible pour nous où la perfection serait au contraire la conscience absolue?

XXXI

Le déséquilibre intérieur entraîne le goût du changement qui est généralement considéré comme un progrès, si bien que l'aptitude à changer et la multiplicité et la vitesse des changements sont pour l'esprit contemporain l'indice même du progrès. Il se peut que ce soit tout le contraire.

XXXII

La foi, la raison. Que de dissertations sur ces deux termes ! Tantôt on les oppose, tantôt on les concilie. Tantôt on condamne l'une pour louer l'autre, ou le contraire. On les définit, on les détermine, on les différencie avec, dans l'esprit, l'image d'un être toujours le même auquel elles s'appliquent. On ne s'avise pas qu'elles s'adressent toutes les deux à des êtres différents, ou mieux, à différents moments du même être ; et qu'on ne peut se passer ni de l'une ni de l'autre. A qui ne pense pas il faut la foi. Il faut la foi à l'enfant. Si l'enfant n'avait pas foi en sa mère, il ne vivrait pas. Avoir foi c'est croire sans preuves.

L'enfant n'en demande pas, mais à l'homme la preuve devient un besoin; la raison le guide non sans parfois l'égarer, mais la virilité résiste aux égarements et l'erreur est l'ardu chemin du vrai. Avec le grandissement de nos forces intellectuelles grandit aussi la raison; avec l'élargissement de notre horizon, s'élargit aussi notre faiblesse et nous avons besoin de foi, comme nous avons besoin d'amour, comme nous avons besoin d'espérance et ces mots ne font qu'un. Et devant la grandeur pour qui tout est petitesse, et devant la lumière pour qui tout est ténèbres, nous avons encore et toujours besoin de foi.

XXXIII

L'exaltation de la vie nous pousse à la mort, parce qu'elle en abolit la crainte. Tant que l'on craint la mort on ne vit qu'à moitié.

XXXIV

Toutes les civilisations ont abouti à d'immenses agglomérations citadines, centres prodigieux activant la corruption sociale. Les Babylone, les Ninive, les Memphis sont des monstres qui dévorent la substance des empires. La dilatation des capitales correspond à une dilatation physiologique; le vampirisme des villes est l'agent de la Mort.

Dans cent ans Londres aura vingt millions d'habitants. La loi d'harmonie pour la croissance des peuples est rompue; la cité grecque en a été le meilleur modèle.

XXXV

Comprendre, c'est faire entrer dans la sphère limitée d'un objet, tout l'infini qu'on a en soi.

XXXVI

Quels sont les plus grands, de ceux qui ont écrit l'histoire ou de ceux qui l'ont rêvée?

XXXVII

Qu'est-ce donc que le souvenir? Mon esprit me semble vide. Les faits, en ma mémoire, je n'en suis pas plus le maître que de ceux de l'avenir. Ils peuvent surgir tout à coup en moi ou ne jamais renaître. Je me souviens selon mes émotions présentes, et mes pensées, et non selon ma volonté. Le souvenir d'il y a vingt ans et celui d'hier se confondent. Que d'images, que d'idées ont passé à travers mon cerveau? Et tout cela évanoui, océan d'oubli! mais l'esprit reste, instrument plus affiné, fouillant au cœur des choses. Dans la pensée plus large, plus active et plus calme que j'ai du monde, sont toutes les idées, toutes les joies, toutes les douleurs, tous les progrès de mon existence.

XXXVIII

Mieux on comprend et plus on devient incompréhensible.

XXXIX

Pour concevoir le libre arbitre il faut se garder d'associer l'idée de liberté à celle de caprice; indétermination. La liberté n'agit que dans le domaine de l'esprit, mais la cause qui la détermine est pour nous inaccessible.

XL

Nous ne pouvons pas ne pas nous concevoir comme éternels, bien que nous ne puissions comprendre l'éternité de même que le néant. Nous ne

pouvons pas nous figurer un univers où nous ne sommes pas puisque cet univers est notre représentation et à mieux dire, est en nous. Or l'univers est éternel, c'est-à-dire que nous ne pouvons lui assigner ni commencement ni fin; donc, nous qui pensons cet univers nous participons à son éternité. Mais nous concevons sous le même mode d'éternité l'homme, c'est-à-dire une forme accidentelle de l'être et passagère que nous connaissons depuis quelques milliers d'années, qui, comparativement à la durée réelle de son existence, doit équivaloir peut-être à une seconde. Que pourrions-nous conjecturer d'un homme par le contact d'une seconde? Et nous limitons toutes les forces de notre pensée à cet éphémère passager; de cette connaissance infinitésimale, nous faisons la base du savoir universel!

XLI

Rêver est un terme imprécis qui s'applique à des états différents; rêver en dormant, rêver éveillé, rêver poétiquement. Le seul lien qui unit ces trois états très dissemblables, est qu'ils sont tous les trois passifs. Dans le sommeil ce qui rêve n'est pas nous-mêmes, en tant que nous nous connaissons à l'état de veille. Dans le rêve éveillé nous accueillons les pensées, hôtes légers et fugitifs de l'atmosphère et ils traversent notre esprit comme les passants une place publique. Dans le rêve poétique où nous nous disons inspirés, c'est la muse qui chante en nous et il nous semble écouter une voix intérieure très détachée de nous-mêmes et dont nous transcrivons docilement les paroles. Dans les trois cas il y a dédoublement. Dans le premier la volonté ne peut agir; dans le second elle est endormie; dans le troisième elle abdique.

XLII

Le négation du progrès provient d'un rétrécissement du coup d'œil. Une génération peut avorter et

même une suite de générations. Si nous n'établissons pas l'équilibre entre les conditions sociales et nos individualités, la présente génération avortera et peut-être aussi la future L'humanité dans l'ensemble de sa marche s'inquiète peu des demi-résultats, des demi-faillites et même des dévoiements. Elle ne recule que pour avancer. Le progrès est relatif et individuel, mais les conditions qui le déterminent, forment un perpétuel retour.

De dures périodes nous attendent sans doute, qui nécessiteront l'énergie et l'entrain de notre activité. Malheureusement la classe prétendûment dirigeante, ne se trouve en tête que pour boucher le chemin; et les éclaireurs patentés de la marche de l'humanité sont justement ceux qui, à force de regarder à leurs pieds, ayant perdu la vision du lointain, ont recouvré par un atavisme étrange et antiséculaire, le fameux œil occipital que Darwin attribue à nos primitifs ancêtres, organe visuel qui leur permet l'exploration rétrospective des derrières de l'humanité.

XLIII

La limitation de notre vue qui entraîne nos erreurs, nos injustices et nos préjugés, est une nécessité de la vie, car si avant d'avoir acquis un courage moral et un savoir assez complets, nous avions un contact direct réel du monde, au spectacle de la haine qu'il recèle, l'effroi nous anéantirait. Notre aveuglement est une condition de notre existence, et une condition de notre existence est aussi la volonté de le dissiper.

XLIV

Par le principe d'égalité, on a cru établir la justice. Il se fait qu'on a consacré l'injustice, et de telle sorte, qu'en lui donnant dans la conscience populaire, l'égalité pour base, on l'a mise sur un piédestal, d'où pour la précipiter, il faudra de rudes coups et de répétés assauts. En bas, les couches sociales s'éga-

lisent grâce, en effet, à un peu plus de justice. Mais cette justice ne s'est faite que par l'*immuable inégalité* de ces esprits qui, exclus de la justice générale, œuvrent pour une humanité dont le plus cher désir est de niveler ces proéminences, déparant la belle uniformité du commun des hommes.

XLIV

Tout ce qui nous spécialise diminue notre aptitude *à connaître*, habitudes du corps et de l'esprit, famille, nation, patrie, profession, métier. Et ce siècle est celui de la spécialité, comment pourrait-il être celui de la science?

XLVI

Il faut user de la connaissance en harmonie avec les autres fonctions de l'être. Développée à l'extrême, elle est un opium qui transpose le monde en joie, mais comme l'opium elle épuise.

XLVII

L'attention qui se concentre, voilà la force la plus grande. Et nous sommes en perpétuelle invention pour disperser la pensée. Journaux, conversations, relations, politique, monde, affaires, tout est obstacle à cette concentration. C'est cependant la pensée concentrée qui mène le monde, et celui-ci en attribue la gloire à toutes les mouches bourdonnantes, sussurantes, voletantes, voltigeantes, étincelantes et harcelantes, autour des coches trop souvent embourbés de l'humanité.

XLVIII

Simple question. Quel est le plus réellement malade, de celui qui a profession ou métier qui l'automatise, affaires qui l'exténuent, relations sans

sympathie, au hasard des intérêts et tellement accaparé par les accessoires de la vie, qu'il n'a jamais pu entrer en contact avec *soi-même*, ou de celui qui dans un bon lit, bien soigné d'une bonne fièvre ou de toute autre incommodité, a tout loisir de songer à son être véritable ?

XLIX

Je sens en moi l'élaboration lente de certitudes qui se font, mais aucune n'a encore apporté la plénitude de la confiance. Je sais que je vis, mais qu'est-ce que la vie? L'idée que j'ai de mon existence est vague, imparfaite, assurément inadéquate au réel ; elle est faite d'éphémère, d'inachèvements, d'évanescence continue, puis de lueurs soudaines, vastes comme des firmaments mais fugitives. Un accent sincère, un trait de beauté subitement perçu, un silence plein d'âme font surgir une conscience inconnue amplifiée, puis revient la nuit.

L

Il n'y a rien à voir, rien à saisir, rien à comprendre. Il faut s'identifier à ce qui, en nous, voit, saisit, comprend.

LI

L'esprit de Révolution s'oppose à l'esprit de progrès, puisque révolution implique rupture, et progrès, succession. L'esprit de réaction de même, puisqu'il implique recul. Y a-t-il une vérité politique ?

Si elle existe, et elle existe, car humainement la vérité est le point harmonique où se rencontrent l'intelligence et la loi naturelle, elle ne se trouve point dans les partis, car aucun n'a la justice, et justice peut se traduire par justesse, c'est-à-dire harmonie.

Ni conservateurs, ni cléricaux, ni radicaux, ni socialistes ne la possèdent, car ce qu'ils prennent

pour justice est l'équilibre qui permettrait à leur parti de triompher et de durer.

La vérité politique, c'est-à-dire l'harmonie des rapports sociaux se fait en dehors des partis. Elle a pour réalisateurs tous ceux qui donnent à la société, *en labeur de production*, plus qu'ils n'ont reçu; le surplus constitue la substance de la vie politique, comme le surplus de la vie organique constitue la substance de la vie cérébrale. Cette substance s'organise d'après les directions que lui imposent consciemment ou non, ceux qui la créent. Un ouvrier, un artiste, un savant accomplissant dans leur intégralité, leurs fonctions, ont plus de part à la formation de la vie politique et par là, à l'embryon de vérité dont elle est susceptible, qu'un politicien. Il ne sert de rien de jouer aux barres dans les parlements.

LII

L'évolution des nations aryennes se manifeste sous deux formes opposées : un mouvement d'association européenne, et un mouvement de réaction nationaliste.

Le premier est inconscient ou presque, le second, très conscient, produit de la crainte de voir disparaître dans une sorte de fusion cosmopolite dominée par des intérêts, exclusivement matériels, les caractères jusqu'alors distinctifs des nations. La fédération européenne future n'implique pas nécessairement l'uniformité des éléments qui la composeront. Les nationalistes, s'ils ne cherchent ni à se dominer ni à s'écraser, pourront y subsister sans s'amoindrir. Le péril extra-européen sera leur force. En Suisse, la Fédération n'a diminué en rien les caractéristiques des cantons qui restent tranchés, variés, différents de mœurs, de coutumes, d'esprit et même d'institutions. A l'égard des grandes nations il en sera de même et mieux. La France ne perdra rien de la clarté expansive de son génie et de la chaleur vivifiante de son âme, l'Allemagne, de la profondeur de sa pensée spéculative et de sa minutie scientifique; l'Angleterre,

de son positivisme et de son aptitude à « dévorer les espaces ». Ces qualités respectives, par l'union, qui n'est pas la fusion, s'exalteront et s'épureront, mais à la condition absolue que l'union des peuples se fasse abstraitement et non pas par le mélange du sang. Les individus doivent rester nationaux.

Il se formera — la concurrence vitale entre continents l'exigera — une âme européenne, mais cette âme, comme la lumière qui se colore de la substance des matières qu'elle traverse, ne se réalisera que par les contingences spéciales à chaque pays. Il y a donc conciliation possible entre l'amour de la patrie, plus chère en proportion de la connaissance que nous aurons d'elle, et cet avenir de conglomérat international vers lequel nous nous acheminons.

LIII

Proudhon voit la cause de la guerre dans la faim, je la vois dans l'orgueil, le désir de domination. Ce désir n'est guère en baisse puisqu'il est l'objet de l'exaltation perpétuelle de notre enseignement historique. Hommes et peuples sont admirés dans la mesure où ils ont dominé. Et dans les relations personnelles, sous les aspects de la courtoisie mondaine, sous les espèces mêmes de l'amitié, se cache l'invincible besoin de domination. Cet instinct qui gonfle le cœur d'amertume, de venin ou de folie, existe chez le plus misérable qui n'ayant pas d'être humain à dominer, dominera son chien ponr le seul plaisir de s'affirmer ; ce besoin parfois obscur et indiscernable qui agit en des circonstances d'où tout devrait l'exclure, actes de bienfaisance et de charité, qui, infinitésimal, se glisse dans les âmes et les divise, qui se dissimule sous les dehors les plus pacifiques, c'est lui qui, éclatant soudain, produit entre les nations ces chocs sanglants dont l'humanité s'épouvante en ne faisant rien pour les éviter et même en faisant le nécessaire pour les rendre inévitables. Un nombre infime d'idées, réalisées en sentiments, mènent le monde. A cause de cela un cerveau

où elles affluent a peu d'influence sur les masses, car, quel que soit le nombre d'idées vraies et fécondes qu'il détient, il ne pourra, avec beaucoup de peine et de temps, n'en communiquer qu'une seule et encore sera-t-il gêné, en ce faisant, par les autres idées incommunicables et pourtant en action sur lui. Parmi les rares idées-sentiments qui mènent le monde à l'heure actuelle, et malgré les convictions religieuses qui font tout au plus soupape, le besoin de domination est au premier rang, et se traduit sous les formes les plus honorées. « Il faut tout conquérir, » dit-on journellement, en matière d'excitant moral. Ce n'est pas vrai. Il n'y a rien, en ce monde à conquérir que soi-même.

La guerre ne cessera que remplacée par un autre stimulant; car quelque horreur qu'elle inspire, elle est à l'état barbare, un stimulant. Elle ne contient point le germe des plus hautes vertus comme le proclament les écrivains militaires, mais elle est une formidable balayeuse de pourriture et une féroce purificatrice. Quand elle a passé, la plante de vie repousse plus vite mais pour vite aussi se corrompre, car si la guerre assainit, elle ne vivifie pas. Ses ardeurs, ses sacrifices, nous seront toujours nécessaires mais transposés. Nous sommes enveloppés, pénétrés d'ennemis contre lesquels la guerre est sainte. Invisiblement, notre ignorance les engendre. Devant nous, des espaces sans possesseurs, que nous pouvons envahir à l'aise, sans violence, sans crime, mais non sans peine et sans effort. Il y a tant à lutter pour équilibrer notre corps robuste et joyeux, sous un ciel où lira son regard. Il y a tant à lutter pour sustenter notre âme de ce pain quotidien de sagesse qui lui est ce qu'est l'air aux poumons. Il y a tant à lutter pour doter notre esprit de la clairvoyance auguste du mystère et de la divination de sa destinée.

A la guerre contre les hommes et qui les tue, doit succéder la guerre pour les hommes et qui les fait vivre; la guerre impersonnelle contre toutes les hostilités de la Nature, contre le sphinx. Pour cette guerre sacrée et féconde, l'instinct de domination

doit devenir instinct d'association, sentiment encore rudimentaire et guère usité que comme machine de défense sociale. L'orgueil ne sera que le maître éphémère du monde, et la science soulignera de son génie ce que l'Evangile a proclamé par son amour — la paix.

LIV

La plupart des gens restent fidèles à leur opinion parce qu'ils n'y ont jamais réfléchi, et s'y attachent en proportion de sa superficialité.

LV

Nous avons tous la malheureuse tendance à juger les gens *ex abstracto* et à nous attendre à rencontrer dans le monde un être doué des qualités que le monde rend impossibles. Quand nous observons, soit nous-mêmes, soit autrui, comme un chirurgien faisant l'ablation d'un organe qu'il isole, nous plaçons le résultat de notre observation en dehors des conditions qui le rendraient exact, et nous n'obtenons ainsi qu'une connaissance faussée. La connaissance n'est probablement possible que par l'intuition, mais l'intuition étant nécessairement personnelle n'a pas de contrôle.

LVI

Les convictions se forment au moyen de la raison, puis une fois assises, elle la dépasse et enfin s'en délivrent. Nous avons trop de respect pour les convictions indéracinables. Pour s'assurer de leur vérité, il faut avoir l'esprit ouvert à tout ce qui, si elles n'étaient pas la vérité, les détruirait; il faut qu'elles s'adaptent et incessamment au *devenir* immuable quant à son fond, modifiant ses aspects sous le contrôle de la raison, de l'expérience et même de l'intuition. Tous les modes les plus variés de l'observation doivent se réunir et converger. Pour atteindre la cer-

titude il faut à la fois voir, savoir, croire, toucher et deviner. Saint Thomas, malgré le besoin qu'il a de toucher, est un saint.

La certitude est donc appelée à remplacer la conviction. Or, si nous sommes à genoux devant les convictions, nous sommes impertinents en face des certitudes. Elles se restreignent, pensons-nous, à la science, mais qui tracera les limites de la science. Elle est la connaissance des phénomènes dans l'ensemble de leurs rapports, et elle a pour point d'appui la sensation et l'expérience. Mais, à nos sens mêmes, qui dira : « Vous n'irez pas plus loin! » Nous jugeons de l'homme par ses cinq sens actuels en raison du préjugé que nous n'avons jamais connu l'homme qu'ainsi. Mais si notre espèce a derrière elle des millions d'années, n'est-il pas logique de penser que son évolution la munira nécessairement de sens plus puissants et plus nombreux.

Puisque tout est soumis au *devenir*, n'avons-nous pas des sens en formation? et dans un avenir indéfini ne pourrons-nous voir ce qui est maintenant invisible; comprendre ce qui est maintenant incompréhensible; expérimenter ce qui est maintenant au delà de l'expérience et pressentir ce qui est maintenant au-dessus de tout pressentiment. La conviction engendre la lutte, car elle rencontre toujours des convictions contraires; la certitude fait la joie et l'union. Aussi l'heure actuelle doit-elle être consacrée à organiser le très petit nombre de certitudes que nous possédons.

LVII

Cela a été une erreur de méthode d'établir la prépondérance des sciences naturelles sur les sciences morales et la philosophie. Les notions qui en proviennent, du moins pour le plus grand nombre des jeunes gens, sont plutôt éruditives que réelles; quant aux notions philosophiques, logiques et morales, elles sont dans le discrédit et de simples matières à examen.

Cependant l'idée de relèvement des sciences dites

naturelles, bien que toutes les sciences, comme les enfants, soient naturelles, est positive et vraie. Il s'agit, en effet, non pas d'apprendre une science, prétention ridicule chez un adolescent, mais de l'étudier de façon à en extraire la méthode, l'esprit, et, dans ce cas, l'esprit scientifique qu'il faut introduire partout, car il est le levier des découvertes futures.

Mais ne croyez pas avoir l'esprit scientifique parce que vous savez le squelette par cœur, et baragouinez en latin des noms de plantes abracadabrants. Tout savoir doit avoir pour but l'homme, le microcosme des anciens, le résumé de notre univers. Ce qui prépare à le connaître est bon, ce qui en éloigne, mauvais, ce qui à cet égard est douteux, indifférent. La science, qu'elle s'applique aux couches terrestres, aux animaux, aux éléments, aux plantes, aux forces, aux lois, n'est qu'un moyen de perfectibilité humaine, et eussiez-vous dans le cerveau toutes les classifications imaginables, toutes les divisions en genres, espèces, familles, toutes les notions séparatives qui constituent chaque science spéciale, vous serez un géologue, un naturaliste, un chimiste, un astronome, un géomètre, mais non un savant. C'est pourtant sous cette forme spéciale et exclusive qu'on étiquette le savant, et lorsqu'il outrepasse sa spécialité pour aborder la science, il perd ou tout au moins voit diminuer sa considération scientifique. Il en est ainsi au siècle de la science ! Nous nous vantons ou nous mentons, ce qui est la même chose ; nous ne sommes pas au siècle de la science, mais au siècle des sciences.

LVIII

Certes, la vie présente offre une large carrière au plein exercice de notre égoïsme, mais pourtant cela ne lui suffit pas et nous lui faisons franchir les portes de la mort, nous avons le *besoin d'être pleurés* ! Cette pensée est une douleur poignante. « Personne ne nous pleurera. » Un tel sort mérite toutes les pitiés. Le summum des calamités y est contenu. Personne ne me pleurera ! en d'autres termes, ma

mort ne fera souffrir personne ; insondable hypocrisie de l'orgueil ! je m'en vais *consolé* parce que je sais que les êtres que j'*aime* vont souffrir de mon absence, et s'ils se sentent malheureux jusqu'à préférer la mort à la vie sans moi, ô délices ! il n'y a pas de joie comparable. A l'antiquité aussi, les lamentations étaient le décor officiel de la mort. Elle les voulait retentissantes et fictives, et les payait. Elles étaient professionnelles. Nos cadavres, plus modestes, se contentent de vraies larmes qui déchirent sûrement le cœur, et de désespoirs vrais qui torturent. Un chef d'une famille étroitement unie, entouré d'amis, se figure avec une émotion de tendresse et de plaisir secret les regrets qu'il suscitera, et pense, non sans fierté, à l'explosion de douleur qui marquera sa fin, et au déluge de pleurs dont il sera la source. Monsieur se meurt! Monsieur est mort! Toute notre littérature, prose et vers, chante le bonheur d'être pleuré et le malheur de ne pas l'être.

Prolonger notre misérable personnalité est notre suprême effort, et qu'importe qu'il soit nourri de douleurs, pourvu qu'il subsiste notre souvenir!

Eh! bien, en ce faisant, nous le tuons nous-mêmes, notre souvenir, et l'oubli est l'équitable conséquence de notre insconsciente cruauté; car ce qui retient en nos âmes la vie des êtres aimés, ce n'est pas les pleurs, les bras levés, les vaines agitations, mais l'inaltérable confiance, dans notre amour et le leur, plus fort que la mort, la remémoration de ce qu'ils ont accompli dans la beauté et la vérité, l'assurance sereine de l'immanence de la justice, la lumineuse et réconfortante pensée qu'ils forment dans l'au-delà, l'avant-garde du mystère, perdus pour nos regards, perçus de nos cœurs, suivant la volonté du Père qui est aux Cieux.

Et même, si, matérialiste, vous croyez la mort un ensevelissement, rien ne peut être plus désirable pour celui qui ne donne à la vie aucun sens que ce baisser de rideau discret sur une scène où des puissances de dédain et d'ironie lui ont fait jouer un rôle qu'il n'a pas compris pour distraire les spectateurs d'un soir.

LIX

Il y a parfois entre nos êtres et nos actes un abîme. Nous assistons consternés, à ce que nous faisons, avec la fantastique impression d'un étranger qui par nous agirait.

L'action a l'air de sortir d'inconnues profondeurs et n'être pas celle que nous attendions. Elle nous déconcerte comme si s'échappaient de nos lèvres au lieu des syllabes de la langue coutumière, des sons incompréhensibles à nous qui les prononçons. La conscience ne les contenait pas et ne les faisait pas prévoir, et si l'on nous juge d'après elles, nous ressentons comme une injustice.

L'action nous représente peut-être tels que nous avons été dans un passé lointain et disparu, mais certainement elle ne nous représente pas tels que nous sommes dans le présent; et si nous ne considérons que notre conscience actuelle, elle semble un mensonge ; et c'est pourquoi l'amour, à travers actes et gestes, pénètre et règne dominateur, là où il semblerait ne pouvoir vivre, par delà le bien et le mal, dans une sphère où l'ombre ne peut s'étendre, et que n'atteignent ni le bon sens, ni la raison, ni l'analyse du moraliste, ni les observations du psychologue, accessible au seul génie ailé du poète.

LX

L'acte est le produit de la pensée. Pour agir, il faut cesser de penser. Or, il est des gens qui agissent toujours et, par conséquent, ne pensent jamais. Leurs actions sont pourtant des résultats de pensées. Quand ont-ils pensé ?

LXI

Notre puissance de connaître dépend de notre volonté, en ce sens que c'est notre volonté qui crée en nous les conditions de la connaissance et de façon

que ces conditions peuvent déterminer un savoir que nous demandons vainement à l'exercice exclusif de notre intelligence.

Ainsi, quelle serait la puissance de connaître de l'homme dont la volonté commanderait non seulement au système nerveux, mais encore à tous les organes dont maintenant elle n'a pas le contrôle : le cœur, les poumons, etc... L'homme n'a donc pas seulement à faire la conquête de son être moral, mais de son être physique. Il a à gouverner ses désirs, son cœur, mais aussi son cœur charnel. La connaissance qu'il aura de lui-même sera intégrale, et alors le verbe qu'il proférera aura une triple signification.

LXII

Tout homme public revêt un masque. Il se constitue artificiellement une personnalité et s'habitue si bien à ce dédoublement que ces deux personnalités, l'une pour le privé, l'autre pour le public, lui deviennent également naturelles. La personnalité extérieure est un compromis entre le tempérament, le caractère et les conditions du succès. La personnalité privée est l'homme même. Il n'y a jamais accord. L'homme public exige qu'on se conduise d'après la personnalité extérieure; c'est elle qu'il faut connaître et reconnaître, c'est elle qui décide et fonde la réputation.

Elle est censée, aux yeux des gens, exister seule ; ne s'aperçoivent du dédoublement que quelques clairvoyants ou penseurs sans crédit.

L'histoire tout entière repose sur cette création artificielle qui représente assez exactement non pas ce que l'homme est, mais ce qu'il a intérêt à être. En outre, l'homme public respecte instinctivement ce masque chez ses congénères. Quand il connaît leur nature privée, en public il l'ignore, et il exalte ainsi *coram populo*, ce que, *in petto, il mésestime*. Si bien que l'on peut dire que la politique est l'art de faire naître au moyen d'une fiction personnelle une illusion collective.

LIII

Le caractère du très grand nombre est de n'en point avoir. Cette observation banale prend de l'intérêt aux époques de reconstitution sociale où les individus se fondent en une matière protoplasmique qui prendra les formes de la nouvelle organisation. Les *caractères*, s'ils étaient nombreux, seraient un obstacle à la dissociation nécessaire et préalable, et c'est pourquoi à ces époques, les hommes de caractère réussissent rarement et se confinent dans l'isolement, tandis qu'aux périodes de synthèse sociale, celle-ci se faisant par la puissance d'attraction qu'ils exercent, leur effort est victorieux. Le caractère est donc, selon les temps et les circonstances, une cause de succès ou d'insuccès.

LXIV

L'Etat est conçu par trop de gens comme une force sur laquelle les individus se reposent de leurs propres affaires ; par conséquent la puissance de l'Etat serait faite de l'amoindrissement des individus et en fin de compte tout se trouverait amoindri. Un état bien organisé est celui où on tire le plus grand parti de toutes les forces particulières et où chaque individu est capable de se faire en quelque mesure que ce soit, une vue d'ensemble, mais comme chaque homme a l'horizon qui lui est propre, large ou étroit, il faut par une hiérarchie adéquate placer les unités sociales dans un milieu où elles se font naturellement centre et dont elles perçoivent les dimensions.

LXV

Le bonheur du plus grand nombre ! Etrange conception. C'est le rêve politique du bonheur. Voici quarante millions d'hommes, il s'agit d'en rendre heureux vingt millions plus un, ce qui serait strictement le plus grand nombre. Cette aspiration bizarre

est venue par antithèse. On s'est figuré, la puissance d'illusion étant sans limites, que le petit nombre, l'aristocratie, avait le bonheur, et par opposition on veut le bonheur pour le plus grand nombre, la démocratie. C'est la loi de réaction. Et, en effet, puisque de la décision de la moitié plus un dépend la justice, pourquoi le bonheur n'en dépendrait-il pas ? C'est la même logique dans l'absurde. Il y a là une singulière oblitération du sens moral. Que dirait-on d'une mère qui ayant dix enfants souhaiterait le bonheur de six ou de sept et se résignerait au malheur des autres ?

Obscurément cet aphorisme cache une idée de vengeance. Il est bas et vil, car il n'est pas considéré que moralement le grand nombre ne peut pas être heureux, si le petit nombre est malheureux et qu'un bonheur, qui a comme conditions les souffrances d'une minorité, est à vrai dire une cruauté. De plus il ne peut y avoir de restriction dans l'aspiration au bonheur.

LXVI

Les hommes pratiques dédaignent les penseurs qui, disent-ils, contemplent leur nombril. Ils ignorent que toute force provient de la contemplation, même la leur. Leur action est de la contemplation emmagasinée qui se manifeste. La force humaine est la synthèse de toutes les forces ; la génération la fait éternelle, et c'est dans la contemplation de ce foyer, source du monde, qu'il transforme et qu'il réfléchit, que l'esprit de l'homme puise la vie. Tout acte qui se produit dans ce vaste univers a pour cause une contemplation.

LXVII

Prenez l'habitude de penser, c'est-à-dire de vous affirmer en face des choses, de faire un choix dans les perceptions et les idées qui traversent votre esprit et vous ne mourrez pas sans avoir conquis un lambeau de vérité.

LXVIII

Quand on voit la société telle qu'elle est, il est impossible de la prendre au sérieux, et quand on pense à ce qu'elle pourrait être, il est impossible de s'en amuser.

LXIX

Combien ne voit-on pas d'athées aux églises ? Comment cela ? Mais oui. Ils ne pensent à Dieu que le dimanche et l'ignorent toute la semaine. Et le Dieu du dimanche, un jour sur sept, n'est qu'un septième de Dieu.

LXX

Est-ce que la nature ne serait pas ce que l'homme l'a faite ? Il la dit hostile, cruelle, indifférente, sauvage, implacable, folle, parce qu'il la dépeint d'après lui-même, mais s'il était tout autre, il la dirait bonne, douce, amicale, raisonnable, noble, miséricordieuse et divine.

LXXI

Une sensibilité vive et affinée, à elle seule suffit pour rendre perspicace. Elle supplée à l'expérience, au savoir, à la raison. Elle est un jugement intuitif et sûr ; de sorte que l'esprit ne serait pas une fonction du cerveau, mais un attribut de la sensibilité répandu dans tout le système nerveux.

LXXII

Il est bien évident que le fini ne peut avoir une idée de l'infini, et puisque, êtres finis nous provenons de l'infini, le seul moyen de nous le représenter est de lui attribuer nos modes d'existence. Or, nous constatons en nous de l'intelligence, de l'amour, de la puissance et nous attribuons à Dieu l'intelligence

infinie, l'amour infini et la puissance infinie. Mais cette conception est purement verbale. L'intelligence infinie n'est plus l'intelligence, puisqu'on nomme ainsi une compréhension de rapports, et il est clair que l'infini n'a pas de rapports. De même pour l'amour et la puissance, s'ils sont infinis ils s'évaporent et sont pour nous comme s'ils n'étaient pas. Et pourtant d'où proviennent notre intelligence, notre amour et notre puissance? Nous ne pouvons donc dénommer l'Infini ni lui attribuer rien d'humain. Il est par delà l'Intelligence, par delà l'Amour, par delà la puissance, et cependant il est le foyer d'où ces trois rayons émanent. Lui seul *est*, toute autre chose existe, c'est-à-dire est tirée de lui. Là est le mystère; un créateur ou Père ou Cause première ne peuvent être l'infini. Créateur implique création; père, génération; cause, effet, c'est-à-dire rapports. L'infini ne crée rien, n'engendre rien, ne cause rien. Donc en attribuant au créateur, au père, à la cause première, à Dieu, intelligence, amour et puissance infinis, nous voulons marquer l'incalculable différence entre l'homme et Dieu. Mais entre notre conception de Dieu et l'infini, il y a un abîme et on le croit infranchissable, mais est-il infranchissable? On ne peut pas même affirmer cela. En face de l'absolu notre ignorance est absolue. Et notre philosophie est irrévérencieuse et illogique à l'égard de l'infini; elle affirme qu'il est incompréhensible et le qualifie cependant. Elle constate que « la loi des êtres finis est l'action » et la loi de l'être infini, le repos. Ce sont de purs non-sens. Le repos implique l'action. Il vaudrait mieux se taire.

LXXIII

L'action de Dieu est partout et partout hiérarchisée. Dans la monarchie éternelle, on ne parvient en souverain que par une longue filiation de fonctionnaires, tous responsables et jamais endormis.

LXXIV

On a mal posé la question du bonheur et du malheur. Optimisme et pessimisme s'équivalent. En réduisant la vie à la sensation d'être, elle est indéniablement une joie. Mais l'existence n'est pas l'être, elle est la vie conditionnée, limitée, tronquée, diversifiée, amoindrie, heurtée à nombre de discordances. Cette existence, telle qu'elle nous est départie, dans notre inharmonique société n'est pas en elle-même un bien; mais seulement la voie qui y conduit. Aucun être pensant ne consentirait à revivre pour le plaisir une existence passée !

LXXV

L'orateur qui expose une doctrine adverse dans l'intention de la réfuter, inconsciemment la défigure. Aussi ce sont là jeux de paroles. On ne réfute pas les absents. Au lieu de s'assurer ce facile et inutile triomphe sur un adversaire qui ne peut répondre, ou seulement par la bouche de celui qui le condamne, mieux vaudrait se borner à l'exposition intensive de ce que l'on croit vrai, mais comme au soldat, il faut à l'orateur une victoire, et il la fait certaine, car c'est lui qui choisit les positions de l'ennemi.

Sermons, discours, il n'y a rien là pour toi. Seule la méditation dans la solitude.

LXXVI

Les instants de bonheur bref qui nous viennent sont les indices précis qu'un équilibre se fait en nous. La sagesse serait de le maintenir, et pour ce faire, nous immobiliser, nous concentrer, fermer la porte aux influences extérieures, et même par la volonté, aux troubles intérieurs. Mais, ô contradiction, le bonheur crée en nous de la force, et cette force est expansive, et elle nous pousse à l'action, à la rencontre des hasards, des aventures, des événements qui fatalement mettront fin à notre bonheur engendrant lui-même la force tendant à le détruire.

LXXVII

Qu'est-ce qu'un disciple? Un être qui conforme sa vie à la vie d'un autre, qui le prend pour modèle et agit d'après les principes tirés de la raison et de l'expérience de son maître. Donc le disciple vaut, non pas ce que vaut le modèle, car celui-ci étant original lui reste toujours supérieur, mais vaut relativement au modèle. Ses actes sont imités; s'ils sont bons, cette imitation importe peu, car socialement, l'acte a sa valeur en soi, mais pour la doctrine il n'en est pas de même; quelque parfaite que soit la transposition de la pensée du maître, elle ne peut être intégrale. C'est une lumière réfractée partant amoindrie et il peut se faire faussée. Pour juger la doctrine d'un disciple, il faut remonter au maître. On admire un disciple, on ne le suit pas.

LXXVIII

L'homme en soi résume l'univers, microcosme. Se connaître est donc connaître le monde. Mais la soi-contemplation ne pouvant être qu'incomplète, le dédoublement des sexes se produit et les deux humanités masculine et féminine en se possédant possèdent l'univers, et en se réfléchissant, le connaissent.

LXXIX

L'instinct de destruction si visible chez l'enfant et qui se maintient dans l'homme sous des formes variées, persiste, déguisé et presque méconnaissable chez le savant, le philosophe, chez tous ceux qui croient n'obéir qu'à la raison. Il engendre la critique, le besoin de détruire les opinions adverses. L'homme en est encore au moyen barbare d'affirmer son existence en amoindrissant celle d'autrui. Mais dans l'avenir, la critique aura une autre origine, par exemple, le sens de l'ordre.

LXXX

En nous, paganisme et christianisme se combattent; parce que nous ne les avons assimilés que par leurs principes inférieurs, tandis que leur plénitude est nécessaire à l'achèvement de la demeure de Psyché.

Pour devenir, force, énergie et volonté, il nous faut l'ascétisme, une discipline, non qui annihile le corps, mais par l'endurcissement le doue d'une vigueur plus souple et plus belle. S'abstenir momentanément de vivre pour renouveler la puissance de vivre. Il nous faut la claustration du moine, non pour nous y confiner, mais pour la méditation, la concentration, le recueillement, le silence, la paix, l'amour, réservoir où l'action viendra puiser. Il nous faut des fêtes, des fêtes payennes, ou, dans la beauté s'épanouissent les harmonies du corps, de l'âme et de l'esprit. Il nous faut même la beauté de la mort, décor suprême de la vie, sans terreur, sans tristesse, sans « funéraire », arc de triomphe ouvert sur l'infini.

Comme un grand fleuve, rendu, sur son cours entier, navigable, par des digues et des écluses, s'avance, dans un élargissement graduel, pour s'y confondre, vers la mer, que notre être, enrichi des eaux tributaires que lui versa la vie, disparaisse dans la majesté sereine de la mort.

EMILE SIGOGNE.

BOBETTE
PETITE SŒUR DE LA LUNE

(Histoire de quelques soirées de printemps)

---

15 avril.

C'est avril au jardin.

Du soleil tout le jour pleut parmi le feuillage des jeunes arbres et, perdus dans l'azur, les chants des oiseaux. Les soirées sont claires et fraîches encore...

A droite, sur la pente du coteau, le village ; un tout petit joujou de village rouge et blanc, parmi les vergers neigeux et les prés naissants.

A gauche, jusqu'à l'horizon, éblouissante et rose, la campagne avec des taches plus ou moins vertes qu'harmonise la lumière.

Ici la petite maison où nous vivons depuis quinze jours.

Comment? Pourquoi?

Ce sont deux mots que Bobette ignore et dont elle m'a fait oublier la raison d'être.

Nous nous aidons l'un l'autre à écouler nos jours, inconscients de notre bonheur. . . . . .

. . . . . .

L'après-midi a été chaude et douce, mais la soirée nous fait passer des frissons presque glacés dans le dos... Elle est profonde et mystérieuse. Les sens s'éveillent.

Bobette, à trois pas devant moi, me sourit sous les saules où s'égoutte la lune...

28 avril.

Nerveuse particulièrement, malgré nos sensualités récentes, Bobette m'a troublé cet après-midi. Ce n'était plus la lumière de ses courts cheveux roux, ni son visage pâle qui sertit ses deux yeux métalliques, ni séparées par l'éclat de dents éblouissantes, ces deux petites pointes de rouge à son sourire. (Ah son sourire! Ineffable expression de son instinct fou [Bobette, je crois, n'a pas d'âme], de son instinct fou, fleuri de vice et de caprice, qui la rend tour à tour heureuse comme un oiseau dans les branches printanières que la rosée diamante encore, sentimentale, frôleuse, harmonieuse et grave, comme une élégie romantique.

Bobette ne vit d'ailleurs que des mille sensations qui la flattent ou l'irritent.)

Mais si je me suis trouvé ému dans le calme et l'immense déclin du jour, c'est qu'elle avait alors le regard d'un jeune élève d'une classe inférieure — autre petit animal curieux — avec lequel, rhétoricien rêveur, alangui par le soleil de mai, je me plaisais à flâner dans le jardin du collège.

2 mai.

Nous errons enlacés au bord de l'eau.

La toute volupté du soir trouble nos sens; le vent saturé de menthe et de lilas diffuse à travers les feuillages qui palpitent; nos yeux s'égarent à mirer les cieux mauves, diamantés.

L'instant est fugitif. La lune va se lever, sans doute, et nos nerfs qu'exacerbent quinze jours de vie lascive, affinent en nous davantage le désir des choses jamais obtenues.

Mais voici que Bobette tourne vers moi ses grands yeux d'améthyste, un coin de la lumière de son sourire: — « Serons-nous heureux ce soir? me demande-t-elle. »

Et je lui réponds : — « Qu'en sais-je? Récemment nous l'étions tous les soirs, puisque nous restions ensemble. Quelque chose d'étrange, me semble-t-il, nous sépare et nous unit cependant. Tu me troubles,

Bobette, et m'énerve en me laissant espérer de toi des choses que la chair ne m'a jamais données ; et toi-même tu ne me sembles amoureuse de moi que parce que je célerais à t'en croire la réalité de quelque vision de tes yeux fantasques. »

Lente et subite, la lune se lève, au long miroir des eaux effeuillant ses pétales.,.

Nos yeux s'allument.

J'embrasse Bobette, longuement.

10 mai.

La journée a été mélancolique, la soirée presque triste.

Bobette n'a souri qu'à peine, éveillant toujours en moi la frimousse rose et bleue de mon jeune ami d'autrefois. J'ai revécu dans la fumée d'une cigarette — parfum d'ambre et saveur de miel — ces heures de collège où mes sens se sont d'abord troublés. Des griseries sensuelles ont envahi ma secrète amertume.

Lorsque nous sommes montés nous coucher, la lune se glissait dans notre chambre, donnant à mille objets qui nous sont familiers, un aspest étrange, quelque peu terrifiant. Puis, j'ai pris Bobette à mi-déshabillée sur mes genoux, et fou de son regard, ivre de son parfum, j'ai frémi : il m'a semblé soudain en palpant et frôlant des lèvres et des doigts son joli corps précieux, non formé, baiser et caresser une poitrine, un dos, des hanches de gamin !

12 mai.

Bobette est depuis quelques jours d'une complexité bizarre et délicieuse.

Hier encore, je l'ai surprise au jardin qui regardait la pleine lune avec des yeux égarés, la pleine lune obscène et sourieuse des soirs de mai, alors qu'elle provoque ainsi qu'une femme. Si fou fut son baiser sur mes lèvres, que j'ai cru que prestigieusement un peu de la divine démence, par le prisme des yeux de Bobette avait passé dans son âme...

Et plus tard, en m'étendant, il me sembla qu'à la faveur des fenêtres aux rideaux non baissés, un rayon

pâle avait pénétré dans ma chambre, et tiède, posant son sourire sur l'oreiller, s'était glissé dans mon lit.

13 mai.

Hier soir, en faisant comme d'habitude le tour du jardin, Bobette m'a parlé de façon inquiétante, nerveuse, drolatique, en me montrant du doigt la lune :

— Regarde, m'a-t-elle dit des yeux, comme elle est belle! Comme elle nous sourit libidineuse et folle! Rien qu'à la voir, mes sens s'éveillent et s'exhaltent! Toute chose a l'odeur et la pâleur du Narcisse baignée de sa divine clarté! Toi-même tu es plus beau sous la lune, je t'aime! j'aime toutes les choses qu'elle éclaire, je l'aime elle-même! je l'aime! je l'aime! je l'aime!...

Et je pensais : Il est vrai, pauvre petite, qu'il y a de la lune chaque fois que tu fais naître en moi le désir. On dirait qu'un rayon pâle demeure captif au fond de tes yeux changeants!

Je t'aime, parce que tu n'es comme la lune qu'un miroir, parce que tu es comme elle, belle et inutile.

Tu es mon soleil à moi, Bobette, comme la lune est le soleil des loups et des chauves-souris.

Aux nuits sans lune je préfère les jours sans soleil. Ils sont moins douloureux.

Bobette regarde longtemps encore la lune avec des yeux éperdus.

— Demain sera la pleine lune, me dit-elle. Je l'ai vu dans mon calendrier.

— Tant mieux, fais-je, nous ne nous en aimerons que mieux.

Je feins le calme, mais un désordre croissant dans les sensations et les pensées de Bobette, me tracasse et me trouble.

Ses regards ont quelque chose d'anormal, et son sourire est presque cruel. Elle me dit des paroles étranges. Elle est tour à tour d'une exhaltation énervée, d'une joie excessive, d'une tristesse profonde. Tout cela me fait peur. Et de plus, la vision sans cesse présente à mes yeux du gamin de jadis, m'affole à mon propre sujet.

Je pleure presque de tant d'inquiétude, et tremble parfois d'angoisse et d'énervement.

14 mai.

C'est aujourd'hui la pleine lune, claire, pâle, sourieuse. Bobette m'a demandé d'aller par la campagne, la voir dans cet étang profond où elle nous éblouit, l'autre soir pour la première fois. Comme Bobette était nerveuse et triste je ne lui ai pas refusé d'accomplir sa fantaisie.

Lorsque nous arrivâmes à l'étang, l'infini se mirait en l'eau calme que nulle brise ne ridait, et des saules y déversaient leurs larmes immobiles.

C'était bien alors la tristesse et la désespérance des nuits de mai lorsque se meurt l'amour! Rien ne bouge, l'inquiétude croît, l'amertume monte aux yeux, le cœur bat à tout rompre... Rien dans la nuit : un train lance au loin son appel aigre, une chienne aboie ou pleure, un merle chante attardé...

Soudain, j'entendis le long bruit d'un corps qui tombait troublant le silence de l'air et le calme de l'eau. Je tressaillis... Des ondes ridaient la lune blanche mirée en l'étang.

— Bobette? appelai-je. Je n'obtins pas de réponses.

Comme elle me précédait de quelques pas elle s'était jetée à l'eau sans que j'aie pu l'en empêcher.

Lentement le silence se rétablit, et la lune se remit à sourire dans l'eau calme.

17 mai.

Lorsque je réussis à tirer Bobette de l'étang où elle avait voulu se noyer, elle n'était qu'évanouie. Je pus, mais assez difficilement, la ramener à elle, et la porter jusque chez nous.

Mais la nuit était particulièrement froide, et Bobette grelottait de tous ses membres.

Maintenant elle est pâle et défaite, étendue sur son grand lit, les yeux hagards, presque déments.

Une fluxion de poitrine s'est déclarée; le médecin m'a prévenu que c'était grave et qu'il se pourrait qu'elle ne passe pas la nuit. Voici que Bobette m'appelle. Tremblant je m'approche de son chevet.

— Je vais mourir, me dit-elle à voix basse; pourquoi ne m'avoir pas laissée au fond de l'eau, pourquoi ne m'avoir pas laissée dans la lune? Il eût été plus beau de mourir ainsi!

La voix se fait de plus en plus difficile.

— Ah la lune! me dit-elle, je l'aimais... Je la voyais en tout ce que j'aimais, en toi, en moi-même... Je ne la reverrai plus... Je vais mourir... Je ne la reverrai plus jamais, car je serai morte avant qu'elle ne soit levée; regarde aux carreaux! le jour décline à peine... Je ne la reverrai plus...

Elle parle avec l'intensité convulsive du délire.

— Bobette, lui dis-je d'une voix effrayée!

— Je ne la reverrai plus, insista-t-elle, pas même dans tes yeux.

Je prends ses deux mains dans les miennes : Elles sont presque froides. C'est en vain qu'elle articule encore quelques vagues sons, que je ne puis comprendre... Elle a soudain un râle. Ses dents claquent. Elle se redresse, défaille, reste immobile, se crispe et meurt les yeux grands ouverts.

Je reste à son chevet en proie à la terreur. Deux heures s'égouttent seconde par seconde. Huit heures sonnent à la pendule infatigable.

La lune se lève, se glisse dans la chambre, et verse la clarté de ses larmes d'argent sur sa petite sœur, morte deux heures trop tôt pour qu'elle ait pu la revoir à son dernier sourire.

Et je sanglote éperdument :

— Bobette! ma petite Bobette! Mon petit! mon pauvre petit!

SYLVAIN BONMARIAGE.

LE TIR A L'ARC

C'est dimanche :
On a basculé lentement
la hampe blanche
du « Tir à l'arc », et maintenant,
voici qu'on a fixé, tout à son faîte,
Le drapeau noir, et jaune et rouge
des jours de fête.

Il bouge
et claque
et s'effiloque au vent du Nord,
et fier, là-haut, sur fond d'aurore,
avec sa loque tricolore,
il clame, là-bas à son faîte,
élite ou sommité de marque,
qu'il y a fête
au Tir à l'arc.

Puis, à midi,
on a descendu de son poste
le drapeau que le vent du Nord
avait déchiqueté si fort
et si diminué de gloire
que sa hampe, triste holocauste,
n'avait plus que sa loque noire.

On y riposte
d'un grand oiseau si plumeté
de vert, de bleu, de rouge et d'or
que l'on dirait en vérité
un plumet de tambour-major.

Et c'est, au chevalet, bientôt
tout un poulailler qu'on y cale
toute une basse-cour en toc,
dominicale :
après le coq
voici les poules
avec leurs petits corps en boules
et au-dessous, tel un essaim,
des foules
de petits poussins.

Enfin voici le mât dressé,
les tireurs ne sont pas pressés.

A l'écart, tenant des propos,
ceux de l'Ecluse et ceux de Flandre
affublés de leurs longs carquois
où sont peintes, quintuples croix,
les armes des gildes flamandes,
se concertent et semblent s'entendre
au sujet de leur prochain roi
dont, paraît-il, la chance est grande.

Ils ne sont là que des amis.

Le Tir commence : un vieux a mis
une manchette de lustrine,
tend l'arc et, coude contre terre,
effaçant un peu la poitrine,
il vire, vise, considère

et voici qu'une flèche au grand ciel décochée
part, fusante fusée,
là bas,
Vers le coq qui ne bronche pas.

Et tour à tour chaque tireur,
car aucun d'eux ne se dépêche,
tendra son arc avec lenteur
et chaque flèche
va ricocher au chevalet,
ou s'y débat,
frôle parfois le fier plumet
et tombe à pic au pied du mât.

D'aucune, étourdie ou rapace
aveugle fonce dans le tas,
bute l'acier clair où s'embroche
les chapons gras,
ne glisse pas,
ricoche
et casse.

D'autres traits, comme dédaigneux
de viser d'aussi pauvres dieux,
passent de toute leur fierté
à distance et vont dans l'azur,
d'une fuite rapide et sûre,
chercher la sainte liberté;
ou bien encor,

minuscule épingle vermeille,
semblent, dans ce suprême essor,
s'aller planter au coussin d'or
du grand soleil.

* * *

Maintenant le tir se termine :
le vieux a remis dans sa poche
sa vieille manche de lustrine.
Quelques gars dont l'adresse a dépeuplé la hampe
s'accrochent
tout une floraison de roses en papier
et boivent ou lampent
dans les cabarets du quartier
tout le prix de leur chance.

Mais voici plus fleuri que d'autres,
dieu flanqué de tous ses apôtres,
l'homme qui, d'un coup rare et sûr,
nouveau Pâris,
décochant au talon de ce nouvel Achille
qui baignait là haut dans l'azur,
une flèche adroite et agile,
a fait dégringoler de sa plus haute gloire
le coq perché la-bàs, seul sur sa tour d'ivoire.

Et voici, pour ces yeux de tireurs émérites
ce coq, naguère encor petit et sans mérites
aujourd'hui seulement par leurs cris salué :
plus grand d'être tombé !

MARCEL ANGENOT.

Knocke s/m. « *La chère Maison* ».

LA MAL VENGÉE

tirée du Roman de Diderot : *Jacques le Fataliste*

(Suite et fin.)

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

LA MARQUISE, M. DES ARCIS, UN VALET.

DES ARCIS (*entre, saluant*).

Marquise !

LA MARQUISE

Vous voilà donc enfin, Marquis! Vous faut-il donc toujours faire appeler pour vous voir, oublieux ami?.. Et comme vous êtes fait?.. Mais d'où sortez-vous?... Est-ce que vous auriez passé au cabaret tout ce temps que je ne vous ai vu?

DES ARCIS (*mélancoliquement*).

Ma foi, à peu près. De désespoir, je me suis précipité dans un libertinage affreux.

LA MARQUISE

Comment?... De désespoir?

DES ARCIS

Oui, de désespoir. (*Il se promène de long en large dans le salon; Va et vient d'une croisée à l'autre.*) Et ce ciel est d'un bleu, d'un bleu.. (*Il va à la porte.*) Madame, vous permettez? (*Il ouvre la porte et crie:*) Lépine, Lépine! arriveras-tu?

UN VALET

Monseigneur !

DES ARCIS (*au valet*)

Rien, va-t-en. *(Il revient à la Marquise qui s'est remise à sa broderie sans paraître le voir. Il tousse pour attirer son attention, vainement*). Heu! Madame! *(Il s'arrête enfin devant le fauteuil de la marquise.)*

LA MARQUISE (*déposant son ouvrage comme par pitié et levant la tête vers le marquis*).

Marquis, qu'avez-vous donc? On est tout un mois sans vous voir. Vous reparaissez avec un visage de déterré, et vous rôdez comme une âme en peine.

DES ARCIS

Je n'y puis plus tenir. Il faut que je vous dise tout.

LA MARQUISE (*Les yeux brillant d'espoir contenu.*)

Et quoi donc, mon ami?

DES ARCIS

Il y a un mois j'ai rencontré chez vous une dame de vos amies.

LA MARQUISE (*affectant l'ignorance*).

Ah! et qui?

DES ARCIS

Elle était accompagnée de sa fille, en visite pour les pauvres de leur paroisse.

LA MARQUISE

Heu... heu... oui... Je m'en souviens.

DES ARCIS

Marquise, j'ai été frappé de la fille de votre amie, au delà de toute expression. J'ai tout, mais là! tout fait pour l'oublier. Et plus j'ai fait, plus je m'en suis souvenu. Cette créature angélique m'obsède, et son idée me tourmente avec une assiduité qui me fait craindre pour ma raison. Marquise, rendez-moi un service important.

LA MARQUISE

Quel?..

DES ARCIS

Faites-la-moi revoir.

LA MARQUISE

Moi? Et comment cela?

DES ARCIS

Je n'en sais rien. Dix fois je me suis mis sur le chemin de ces dames, à pied, sans équipage, sans suite. Dix fois je me suis planté sur leur porte. Peine inutile! Je n'y ai gagné que de devenir d'abord libertin comme un singe, puis dévot comme un ange. Je n'ai plus manqué la messe une fois de puis quinze jours...

LA MARQUISE

A leur paroisse?

DES ARCIS

Ah! tendre amie! quelle figure! qu'elle est belle?

LA MARQUISE

En effet, quelle dévotion? J'entends bien. Vous n'avez rien oublié pour devenir fou.

DES ARCIS

Et j'y ai réussi, je ne saurais vous dire à quel point. Mais vous, n'avez-vous pas compassion de moi, marquise? Ne vous devrai-je pas le bonheur de la revoir?

LA MARQUISE

La chose est difficile.

DES ARCIS (*suppliant*).

Marquise!

LA MARQUISE

Je m'en occuperai.

DES ARCIS (*avec effusion*).

Ah! mon amie!

LA MARQUISE

Mais à une condition.

DES ARCIS

Dites.

LA MARQUISE

C'est que vous laisserez ensuite ces infortunées en repos et que vous cesserez de les tourmenter.

DES ARCIS

Mais...

LA MARQUISE

Je ne vous cacherai point qu'elles m'ont écrit de votre persécution avec amertume.

DES ARCIS

En vérité ?

LA MARQUISE

Voici leur lettre. Lisez-la.

DES ARCIS (*prend le papier, lit à haute voix, s'interrompant pour s'exclamer à chaque phrase. Sur la fin, c'est avec des pleurs dans la voix*).

« Dieu soit béni !

« A Madame la Marquise
de la Pommeraye, à Paris, en son hôtel
de la rue Serpente.

« MADAME,

« Nous devons à l'intérêt que vous avez plusieurs » fois daigné nous témoigner de vous rendre un » compte très fidèle de certains événements inaccou- » tumés par quoi nous avons pu craindre de voir » troubler cette paix de notre maison, dont vous êtes » la plus bienfaisante protectrice. » (*S'interrompant*) : Ah ! Marquise, c'est donc vrai? Vous les aimez sincèrement? (*Lisant*) « Vous connaissez, Madame la » Marquise, les habitudes d'une vie que les chan- » gements de la fortune nous imposèrent, mais » où le Ciel nous fit cependant trouver le plus pur » bonheur. Vous savez que nous ne fréquentons » ni les promenades publiques, ni aucune personne » de voisinage. Nous ne voyons que le Révérend » Curé de la paroisse ; et nos seules fêtes, il est » vrai, combien précieuses, c'est de nous a pprocher » des Sacrements. Nous visitons quelques bonnes » gens plus pauvres que nous... » (*Interrompant sa lecture*) Quel sentiment ! (*La reprenant*) « Nous « sommes heureuses, Madame, tenant pour assuré » que ce que nous n'avons point, Dieu nous le bail- » lera en son temps sans que nous devions nous » amuser à le désirer ou à le chercher. (*Interrompant sa lecture.*) Quel sens exquis des choses divines ! (*Reprenant.*) « Or, et nous ne savons, Madame la » Marquise, si c'est pour nous punir de nos péchés » ou pour nous attirer à plus de perfection ; si c'est » par la volonté de Jésus ou par la tentation du prince » des ténèbres, voici que nous remarquons, depuis

» plusieurs jours, sur le chemin de l'église, aussi bien » qu'au seuil de notre porte, un seigneur de très » bonne mine dit ma mère, qui nous effraie fort par » son entêtement à vouloir nous arrêter et nous » parler. Nous ne comprenons point ce que peut » prétendre de deux pauvres femmes, cet homme » d'ailleurs fort poli et d'une mise qui trahit son » grand seigneur, et nous ne pouvons nous empêcher » d'être émues de ces démarches. On nous a appris, » Madame la Marquise, qu'une faute pour petite » qu'elle puisse être, faite avec affection, est plus » contraire à la perfection, que cent autres commises » par surprise et sans volonté de pécher. » (*Interrompant sa lecture.*) Quelle forteresse de perfection! (*Reprenant.*) « Daignez donc trouver pour conve- » nable, Madame la Marquise, qu'ainsi que notre » Révérend Confesseur nous vous tenions avertie, » ayant par dessus toute autre envie, après celle de » posséder Dieu dans l'autre monde, de nous con- » server dans celui-ci dignes de votre tendresse. » Daignez nous aider de vos prières près du Divin » Maître, et de vos saints conseils. Sûres de notre » cœur, nous vous prions de nous tracer notre voie » parmi ces embûches nouvelles que nous devinons » autour de nous plutôt que nous ne les voyons. » (*Interrompant sa lecture.*) Ah! ah! tant de grâce, tant de décence, tant de virginale pureté!... Marquise, marquise, qu'ai-je fait? (*Reprenant.*) « Vous con- » naissez notre inaltérable docilité. Le bienheureux » prince de Genève nous a appris ce que nous devons » à nos protecteurs, quand il a dit qu'il y a plus de » suavité à voir venir à soi une âme qui suit extrême- » ment bien les conseils et va fidèlement et tranquil- » lement dans le chemin marqué, que d'en voir une » autre embarrassée et faible à qui il faut dire mille » fois une même chose. Demeurant, Madame la » Marquise, dans la persuasion de recevoir avec éga- » lité tout ce que la Providence de Dieu permettra de » nous arriver, nous sommes, pour toujours, vos très » fidèles servantes.

» Du quesnoy, mère et fille.

» Vive Jésus! »

(*Repliant la lettre.*) Convenez, Madame, qu'on n'écrit pas mieux que cela.

LA MARQUISE

J'en conviens.

DES ARCIS

Et qu'on se sent, à chaque ligne, pénétré d'admiration et de respect pour les femmes de ce caractère.

LA MARQUISE

Ou que, du moins, il en devrait être ainsi, Marquis.

DES ARCIS

Je tiendrai ma parole : Je les laisserai en repos. Mais songez à ne pas manquer à la vôtre, je vous en supplie. Faites-les-moi revoir une fois.

LA MARQUISE

En vérité, Marquis, je suis aussi folle que vous. Il faut que vous ayez conservé un terrible empire sur moi pour me mener là. Cela m'effraie.

DES ARCIS

Quand les reverrai-je ?

LA MARQUISE

Je n'en sais encore rien. Il faut s'occuper premièrement du moyen d'arranger les choses et d'éviter tout soupçon. Elles n'ignorent point vos vues, leur lettre l'indique. Voyez la couleur que ma complaisance aurait à leurs yeux si elles s'imaginaient que j'agis de concert avec vous.

DES ARCIS

Marquise, ne vous exagérez-vous pas l'obstacle ?

LA MARQUISE

Mais, marquis, qu'ai-je besoin de cet embarras-là ? Que m'importe que vous aimiez ? Que vous n'aimiez pas ?... Que vous extravaguiez ?... Démêlez votre écheveau vous-même. Le rôle que vous me faites tenir est aussi par trop singulier.

DES ARCIS

Mon amie, si vous m'abandonnez, je suis perdu. Je ne vous parlerai point de moi puisque je vous offenserais. Mais je vous conjurerai par ces intéressantes et dignes créatures qui vous sont si chères.

LA MARQUISE

C'est justement parce qu'elles me sont chères.

DES ARCIS (*au comble de l'exaltation*).

Ah! vous me connaissez. Epargnez-leur toutes les folies dont je suis capable. Je le sens, j'irai... j'irai chez elles. Oui, j'irai, je vous en préviens. Je forcerai leur porte. J'entrerai malgré elles. Je m'assoierai... Je ne sais ce que je leur dirai. Je ne sais ce que je ferai... Vous avez tout à craindre de l'état où je suis.

LA MARQUISE (*déchirant des dents son mouchoir de dentelles ; à part*).

Il ne prononcera donc pas un mot qui ne me soit un coup de poignard au cœur? (*Haut.*) Vous avez raison, marquis... Ah! si j'avais été aimée comme cela! Mais, passons là-dessus. Ce n'est pas pour vous que j'agirai... Au moins, vous me donnerez du temps?

DES ARCIS

Du temps, Madame? Et pour quoi faire? Non, non, de grâce, de grâce! Le moins possible.

LA MARQUISE (*à part*).

Que je souffre! Mais je ne souffrirai pas toujours seule. Je ne sais la durée de mon tourment, mais j'éterniserai le sien. (*Au marquis.*) Ecoutez, j'ai pitié de vous. Allez revêtir des habits de campagne et revenez. Vous surprendrez ici mes deux amies. Je vais les prévenir que je les attends à la collation.

DES ARCIS (*se précipitant sur les mains de la marquise et les baisant à pleines lèvres*).

Marquise, marquise, je vous dois la vie!... Je vais et reviens, marquise!

LA MARQUISE

La vie! En êtes-vous bien sûr?... Allez, Marquis!

(*Le marquis s'éloigne en courant.*)

LA MARQUISE

Ne vais-je pas trop vite? Cela suffira-t-il à mon cœur ulcéré? (*Regardant l'heure à un cartel pendu au mur.*) Elles vont bientôt venir. Sans doute, elles sont déjà là, qui attendent mes ordres. Et moi, est-ce que j'attendrai? Non, non. La partie est engagée. Nouons-la, finissons. Vite, pour le voir assommé.

(*Elle sonne. Un valet paraît qui répond d'une inclinaison du corps, à un geste de la marquise.*) Alors, faites-les venir.

SCÈNE II

LA MARQUISE, LA DAISNON, JUSTINE

(*Les Daisnon sont introduites.*)

LA MARQUISE

Avez-vous du nouveau ?

LA DAISNON

Madame, voyez si nous sommes fidèles à notre engagement. (*Elle tend à la marquise une boîte pleine de riches pierreries.*) Que devons-nous en faire, Madame? Elles sont si belles!

LA MARQUISE

Renvoyez tout cela. (*Dévisageant la fille et lui apercevant des bijoux aux oreilles.*) Et vous, malheureuse, voulez-vous bien détacher tout de suite ces girandoles de vos oreilles? Quoi, est-ce ainsi que vous osez parler de fidélité à mes ordres? Voulez-vous donc faire manquer tous les projets que je fonde pour vous?...

JUSTINE (*détachant ses pendants d'oreilles*).

Ah! Madame, prenez-les, prenez tout. J'ai peur de tout ce que je vois, de tout ce que j'entends ici, Madame. Et j'ai conscience que vous nous faites jouer une comédie affreuse près de laquelle la vie de nos jours passés était céleste!

LA DAISNON (*à sa fille*).

Sotte! (*A la marquise.*) Madame, c'est le dépit de perdre les bijoux. (*A Justine.*) Comme s'il ne devait pas t'en tomber bientôt de plus beaux! Comme si madame la marquise ne te l'avait pas assuré!

LA MARQUISE

Je l'ai dit.

JUSTINE

Je ne parle plus des bijoux. Je parle d'une autre chose que vous savez bien. Je suis dévorée de chagrin de me voir placer tous les jours comme un gluau sur le chemin de ce pauvre homme que vous savez, pour

l'attirer. Et je vois bien ensuite comment vous le rebutez! Et je dis qu'il n'y a rien de bien décent, ni d'humain, et que tous ces complots finiront piétrement

LA DAISNON

Tu es bête comme quand tu te mets à aimer!

LA MARQUISE

Assez! Vous renverrez l'écrin avec la lettre que je vous dicterai.

LA DAISNON

Oui, Madame. Il offre aussi une somme considérable. Il parle de rentes qu'il assurerait sur nos têtes.

LA MARQUISE

Montrez-moi la lettre. L'avez-vous?

LA DAISNON

Non, Madame.

LA MARQUISE

Vous avez tort. Ces lettres ne vous appartiennent point. Je ne puis souffrir vos relâchements à mes ordres qui sont formels. Refusez sèchement.

LA DAISNON

Madame, madame. (*Tombant à genoux.*) Ayez pitié de notre pauvreté. Songez combien il est affreux pour nous de refuser une fortune immense que nous pourrions accepter sans conséquence.

LA MARQUISE

Votre conduite me déplaît de plus en plus. Vous parlez beaucoup de trop. Ah! ça, vous imaginez-vous que ce que je fais, je le fais pour vous?... Qui êtes-vous?... Que vous dois-je?... A quoi tient-il (*parlant à Justine*) que je te fasse connaître au préfet de police. Ce n'est plus d'Argenson et le règne des Fillon est passé! Et toi (*à la mère*) que je te renvoie à ton tripot? (*Elle s'éloigne un peu dans la chambre.*)

LA DAISNON

Pardonnez-nous.

JUSTINE

Ma mère, je vous dis qu'elle nous fera repentir de l'avoir jamais connue.

LA MARQUISE (*se rapprochant*).

Allons, consolez-vous. Mangez avec moi. Mettons-nous à table. Soyons unies. Vous ne vous en repentirez point. Gageons que le moment de votre bonheur à toutes deux est plus proche que vous le croyez? Savez-vous qui j'attends ici? Ce seigneur qui vous intrigue tant de ses menées! (*Elle sonne. Des valets apportent une table servie.*) Asseyez vous. Tantôt il entrera... Il s'assiéra là. (*La table est disposée de façon qu'une place demeure vide à côté de la Daisnon, en face de Justine.*)

LA DAISNON (*montrant Justine qui pleure silencieusement*).

Madame, excusez-nous. Il nous faudra partir. La voici qui pleure à présent, et à son ordinaire va tout gâter.

LA MARQUISE

Mais, ma chérie, pourquoi pleurer? Dis-moi? Regrettes-tu tes bijoux? Mais je t'en ai promis de plus beaux, et je répète ma promesse.

JUSTINE

Non, madame. Ce ne sont point mes pendeloques parties qui me mettent en peine. Je ne me sens point à l'aise ici, voilà tout. Je ne sais que penser de ce que je vois, de ce que j'entends.

LA MARQUISE

Mais puisque je le sais pour toi, ma chérie. Voyons, voyons. Ne t'enlaidis pas à plaisir. De ta vie, tu n'aurais choisi un plus détestable moment pour brûler tes yeux de larmes.

JUSTINE

Ah! vous n'en voulez jamais qu'à mon visage!

LA DAISNON

Madame, elle obéira. Un peu d'eau froide sur ses paupières et l'on n'y verra plus rien.

SCÈNE III

LES MÊMES, M. DES ARCIS (*en costume de campagne*). UN VALET.

LE VALET (*annonçant*).

M. le Marquis des Arcis.

LA MARQUISE (*jouant l'étonnement pour aider au marquis dans son rôle*) :

Vous, Monsieur le marquis?

DES ARCIS

Madame, j'arrive de ma terre. Il est trop tard pour aller chez moi où l'on ne m'attend que ce soir. Je me suis flatté que vous ne me refuseriez pas à dîner. (*Saluant les Daisnon*) Mesdames.

LA MARQUISE (*présentant le marquis aux deux femmes*).

Mesdames, M. le Marquis des Arcis. Marquis, Mme Duquesnoi et Mademoiselle sa fille, de mes meilleures amies. (*Révérences, etc...*)

DES ARCIS

Mesdames, j'ai eu l'honneur déjà de vous rencontrer déjà chez Madame la Marquise. D'ailleurs, Madame la Marquise ne passe pas un jour sans chanter vos perfections et vos qualités. Il suffit de vous voir pour se persuader qu'elle ne vous rend que justice. Il y a de ces charmes qui éclatent aux yeux, et sans reproche, Mademoiselle, son amitié était demeurée encore fort au-dessous de la réalité.

LA MARQUISE

Marquis, votre enthousiasme gêne ces dames. Songez qu'elles n'ont guère l'habitude de ces compliments.

DES ARCIS (*dans une exaltation qui ne fait que croître durant toute la scène*).

Ah ! Marquise ! Mais tant de jeunesse, tant de beauté, tant de modestie !

LA MARQUISE (*sur un ton de dur reproche*).

Vous êtes donc incorrigible ?

DES ARCIS

Ah ! Marquise, si nous, les hommes du nouvel état de choses nous avons raison ; si la vie est la fonction par excellence; si les instincts ne mentent point ; si le lys est pur et la rose suave sans la permission des philosophes et des théologiens, Marquise, si tout est ignorance auprès d'aimer et vivre, ne me laisserez-vous pas...

LA MARQUISE (*l'interrompant*).

Vous délirez ! Voulez-vous bien vous taire ? Prenez

de ce pâté... Boirez-vous de ce Nuits... dont vous avez tant bu ?

DES ARCIS

Non, non, marquise, pourquoi différer? Pourquoi perdre une heure ? Aidez-moi tout de suite auprès de ces dames Suppliez Madame Duquesnoi de me permettre d'offrir à Mademoiselle...

LA DAISNON (*avec le rouge au visage et l'affectation convenables*).

Oh ! Monsieur...

JUSTINE

Oh ! Monsieur...

LA MARQUISE

Marquis, en vérité, je ne sais si je dois vous laisser chez moi.

DES ARCIS (*à la Daisnon*).

Par grâce, Madame, écoutez-moi. Madame la Marquise. (*D'un ton de voix terrible et qui force la marquise d'acquiescer d'un geste de tête, tout prêt d'ailleurs.*) Madame la Marquise se portant garant auprès de vous de la pureté de mes intentions, de la plus complète honnêteté de mon entreprise.

LA MARQUISE (*avec juste assez de doute pour être vite convaincue, et tout en poussant le marquis plus avant*).

Marquis, dites ?... Croyez-vous ?... Avez-vous réfléchi ?

DES ARCIS

Marquise, voilà longtemps, vous le savez bien, que j'ai aperçu Mademoiselle pour la première fois. Ce sont des circonstances que je n'ai pu vaincre qui m'ont seules empêché de venir à bout de faire agréer mes hommages. Pourquoi me demandez-vous d'encore réfléchir? Encore! Et maintenant! Est-ce que le naufragé à qui l'on jette un bout de corde réfléchit pour s'en saisir? Ma recherche, quand vous me trouviez chaque jour sur votre chemin, Mesdames, a dû prendre l'apparence d'une entreprise malhonnête. Excusez-moi, qu'aujourd'hui, j'ai pu enfin vous être présenté. Nous voici réunis entre gens sincères. Eh quoi, nous différerions à nouveau de nous expliquer?...

LA DAISNON

Monsieur le marquis, que pouvez-vous vouloir de pauvres femmes comme nous?

DES ARCIS (*se levant*).

Que vous daigniez, Madame, me permettre d'offrir à Mademoiselle le gage de l'affection la plus pure, la plus tendre.

LA DAISNON

Monsieur, vous abusez étrangement de notre situation précaire. Voulez-vous vous moquer?

DES ARCIS

Qu'ai-je dit?... (*Solennellement.*) Madame, je vous demande humblement la main de Mlle votre fille.

LA DAISNON (*jetant les yeux sur la marquise*).

Il veut épouser?

DES ARCIS (*à Justine*).

Je vous supplie de prier mademoiselle d'agréer les hommages les plus sincères, les plus respectueux de celui qui estime n'avoir pas trop de sa vie entière pour lui montrer la force de son affection et la hauteur de son dévouement.

JUSTINE (*se jetant dans les bras de sa mère*).

Ma mère, par pitié, levons-nous, partons!

LA MARQUISE

Marquis, voyez l'état où vous mettez ces dames. Chez moi et devant moi, marquis. De grâce!... Ne vont-elles point se figurer que j'ai pu mal user à leur égard de la confiance qu'elles avaient en notre amitié?

DES ARCIS

Marquise, de quoi?

LA MARQUISE

Vous les effrayez. Je vous en supplie, rompez cet entretien.

DES ARCIS

Jamais! Non, si ces dames voient dans mon cœur, je ne puis les effrayer réellement! (*Aux Daisnon*) Mesdames, comment pourriez-vous vous méprendre à ce point. Hélas, serais-je faussé tellement qu'on ne put reconnaître la plus vraie sincérité? Non, non,

écoutez-moi, mesdames. Voyez un homme décidé à ne sortir d'ici qu'agréé par la plus parfaite créature que la terre ait portée. Mais, marquise... au nom du ciel, jurez donc à ces dames que vous me connaissez. Ne me connaissez-vous pas, marquise... Marquise, dix ans de...

LA MARQUISE (*arrêtant le marquis*).

Oh! marquis!... (*Aux Daisnon.*) Mesdames, en vérité, ne vous laisserez-vous pas fléchir par ses prières?

LA DAISNON

Madame la marquise excusera le désordre de mes sens. C'est l'honneur trop grand, l'honneur inattendu dont je me trouve, dont nous nous trouvons accablées. (*Montrant sa fille*) Voyez-la. L'étonnement, la stupeur... Madame, sommes-nous dignes?...

LA MARQUISE

Dignes? Qui le serait, sinon vous, mesdames. Dignes certes, vous l'êtes de tout établissement qu'on vous propose.

LA DAISNON (*ne quittant pas le regard de la marquise et parlant comme à tâton*).

Je veux dire notre rang, madame, l'état de notre fortune, madame.

DES ARCIS

Eh! de quoi vous allez vous mettre en peine, madame. Ne suis-je pas riche pour deux, et noble pour cent? Un Arcis?

LA DAISNON (*désignant Justine la tête toujours cachée dans son sein et qui pleure*).

Mais elle, monsieur, voyez!... Puis-je lui faire violence?

DES ARGIS

Violence pour moi.

JUSTINE (*le visage caché*).

Partez, monseigneur, partez, n'insistez pas.

DES ARCIS

Partir? (*les larmes aux yeux.*) Vous abandonner? Est-ce là ce que vous exigez?

LA MARQUISE (*à la Daisnon*).

Madame, son jeune âge, la délicatesse de son inno-

cence, la modestie de son éducation suffisent à expliquer son trouble. Son émotion ne nous étonne pas. Elle est tout à son honneur. (*A Justine d'un ton âpre, qui sonne durement.*) Mais Mademoiselle, si elle m'entend bien, se fera un scrupule de n'en obéir qu'à sa mère. L'âge ne lui permet pas encore de s'en rapporter fermement à ses propres réflexions. Elle a trop de sens pour refuser dès l'abord un parti qui nous honore tous. Petite, pardonne à ta meilleure amie de te le répéter avec quelque insistance. Tu es digne du marquis, je te l'affirme. Et le marquis, digne de toi.

JUSTINE

Madame, et vous, ma mère, que voulez-vous, que faites-vous, quel est votre dessein? Vous me troublez à me faire mourir... Ah! ah! C'est une horrible tromperie où vous voulez m'entraîner.

DES ARCIS

O céleste créature, moi vous tromper? (*Il tombe à genoux.*) J'atteste ici l'Auteur de l'Univers.

JUSTINE (*sans le regarder*).

Laissez-moi fuir, laissez-moi fuir!

DES ARCIS

Que dites-vous, fuir?

LA MARQUISE

Mon enfant, oui, tu te troubles. Pourquoi veux-tu fuir?

DES ARCIS

Divine créature, est-ce donc que je vous répugne!

JUSTINE

Monseigneur, fuyez-moi, fuyez-moi! (*A la marquise, en frappant du pied.*) Madame, entendez-vous, je veux... je veux...

LA MARQUISE (*nettement impérieuse sous sa feinte douceur*).

Du calme, ma chère petite. Ecoute-moi. Les plus solennelles propositions de l'union la plus honorable, la plus brillante, te sont faites. Tu n'as aucun, aucun motif de les refuser. Remets la direction de ton avenir à ceux dont tu n'éprouvas jamais que bonheur à suivre les conseils. Souviens-toi... Pèse ta réponse. (*Scandant les syllabes.*) Accepte, mon enfant.

DES ARCIS

Ah! marquise, quelle reconnaissance je vous dois!

LA DAISNON (*à sa fille*).

Accepte.

JUSTINE (*en sanglotant sous le regard doucereusement implacable et triomphant de la Marquise*).

Monsieur, monseigneur, eh bien... (*un flot de larmes gicle de ses yeux*) oui!

DES ARCIS (*à Justine*).

Merci, merci! (*A la mère.*) Madame, grâce à jamais! (*A la jeune fille en s'inclinant.*) Vous êtes donc ma femme, je le jure dès cet instant solennel. Cet anneau, qui est notre gage familial, l'héritage sacré des Arcis — *Arcis causæ!* — acceptez-le avec ma promesse. (*Il lui passe au doigt un très gros anneau d'or qu'elle contemple avec stupeur.*)

JUSTINE

Mon Dieu, que je prie depuis si peu de temps, vous ne viendrez donc pas à mon aide? Oh! cette bague me brûle! Arrachez-moi cette bague! Malheureux!

LA MARQUISE (*contemplant la main qu'elle tourne et retourne, puis le bijou, et criant à pleine voix*).

Ma chérie, mais regarde-le. Il ferait honneur à une reine. Il est ciselé pour ton doigt!

JUSTINE

Ah! madame, qu'avez-vous fait? (*Elle la fixe longtemps des yeux.*) Je ne veux pas, je ne veux pas!...

DES ARCIS

Mademoiselle, quoi, la confiance ne vous est point encore toute venue? Ma parole ne vous suffit point? Ma parole de gentilhomme que j'appuie ici du plus solennel des serments; que le prêtre consacrerait dès aujourd'hui, s'il n'y avait des bans à publier, et que la loi ratifierait au moment même s'il n'y avait des actes à rédiger. Ah! faites-moi l'honneur au nom de ce que mon titre de noblesse peut encore signifier, Marquise des Arcis, faites-moi l'honneur de me croire. Dès ce moment où vous avez consenti, tout à l'heure, à unir votre sort au mien, un douaire de la moitié de ma fortune vous est incessiblement alloué, je vous le jure, et voici ma signature. (*Il lui baise le poignet.*)

LA MARQUISE

Vous faites royalement les choses, marquis!

DES ARCIS

Et pour ce qui est du reste, mon nom, le vôtre désormais, se porte garant de la considération qui vous entourera en tout lieu quelle que soit votre origine, je le jure encore (*d'un ton solennel*) sur mon honneur! — (*Lui prenant la main.*) Je vous aime. Laissez-moi, redevenu plus timide qu'un enfant, prononcer enfin ces mots devant vous. Jamais je n'eusse osé les murmurer avant que de vous avoir prouvé indéfectiblement ma loyale sincérité. (*Un silence. D'un ton suppliant.*) Ne me répondrez-vous rien, en retour? (*Il va s'agenouiller.*)

JUSTINE (*se laissant tomber avant lui, à genoux, à terre*).

Malheureux, que vous ai-je fait?

LA MARQUISE (*se précipitant, la saisit par l'épaule, la relève et la pousse vers le Marquis*).

Allons donc! Relevez-vous tous deux et regardez-vous, il en est temps.

DES ARCIS (*à la Marquise*).

Madame que faites-vous?

LA MARQUISE

Marquis, apprenez à me connaître. Si les autres femmes s'estimaient assez pour épouser ma haine, vos semblables seraient moins communs.

DES ARCIS

Que voulez-vous dire. A qui parlez-vous?

LA MARQUISE

A vous! Vous aviez acquis une honnête femme que vous n'avez pas su conserver. Cette femme, c'est moi. Je me venge en vous faisant épouser une catin (*montrant Justine*), une créature digne de vous. Sortez d'ici, allez à l'hôtel du Préfet de police. On vous y apprendra le sale métier que votre femme et votre belle-mère ont exercé pendant dix ans sous le nom de Daisnon. (*La Daisnon à ces mots s'enfuit. La Marquise sort en les montrant réunis*). *La fille toute droite, étrangement digne et grave, s'avance vers le Marquis, tombe à genoux entre ses pieds sans mot dire.*

DES ARCIS (*à sa femme après un long silence, haletant*).

Infâme, retirez-vous! Loin de moi, infâme. Infâme! (*Il recule en parlant*).

JUSTINE (*le suivant sur les genoux*).

Monseigneur, foulez-moi aux pieds. Ecrasez-moi, je l'ai mérité. Faites de moi ce qu'il vous plaira. Mais épargnez ma mère que la misère a vaincue.

DES ARCIS (*fou, va, vient, s'arrête, soupire de douleur, de fureur*).

Retirez-vous, vous dis-je! Retirez-vous! C'est assez de l'infamie dont vous m'avez couvert! Epargnez un crime à ma colère! (*Il tombe dans un fauteuil la tête dans ses bras, le corps ployé en avant, toujours hurlant.*) Retirez-vous, retirez-vous! (*Tout à coup, comme étonné du silence persistant de la fille.*) Qu'on se retire... (*D'un ton encore plus haut.*) Est-ce que vous ne m'entendez pas?

JUSTINE

Epargnez-la. (*Elle tombe et ne bouge plus.*)

DES ARCIS (*se penche vers elle, la pousse durement du pied, mais brusquement*).

Mais elle ne respire plus! Cette pâleur... Mais elle est morte? (*Il se met à genoux devant elle, la dégrafe, la prend par le milieu du corps et la couche sur le canapé.*)

JUSTINE (*ouvrant les yeux*).

Ah! je ne suis donc pas morte encore? (*Elle se relève tout à coup et se rejette à genoux devant le marquis*). Tuez-moi, tuez-moi par grâce. Arrachez-moi cette vie par quoi je vous ai trompé.

DES ARCIS (*la regardant fixement, puis s'éloignant*).

Relevez-vous!

JUSTINE (*mains jointes, cheveux défaits, corsage ouvert, se traîne sur les genoux en sanglotant*).

Monsieur, monsieur vous m'avez parlé. J'ai entendu votre voix, monsieur. Votre cœur s'est radouci. Ecoutez-moi....

DES ARCIS (*toujours reculant*).

Relevez-vous.

JUSTINE

Monsieur, peut-être avec le temps, aurai-je miséricorde...

DES ARCIS

Relevez-vous, vous dis-je.

JUSTINE

Monsieur laissez-moi à vos pieds. De grâce. Ne me rejettez pas; ne vous hâtez pas de me pardonner. Tant de filles honnêtes sont devenues de malhonnêtes femmes que peut-être serai-je un exemple contraire, Monseigneur... Je ne suis pas encore digne que vous vous rapprochiez de moi. Laissez-moi seulement l'espoir du pardon. Vous verrez ma conduite. Vous la jugerez. Trop heureuse, mille fois trop heureuse si vous daignez quelquefois m'appelez. Marquez-moi, dans votre maison, le recoin obscur où vous permettez que j'habite. J'y demeurerai sans murmure... Ah! si je pouvais arracher le nom et le titre qu'on m'a fait usurper malgré moi! Si je pouvais mourir après!... A l'instant vous seriez satisfait, je vous jure!... Je me suis laissé conduire à vous tromper par faiblesse par ignorance, par séduction, par menace, que sais-je? Je devinais l'action infâme qu'on me faisait commettre et j'en pleurais sans pouvoir m'en tirer. Je suis coupable. Mais ne croyez pas que je sois méchante, Monsieur. Je ne le suis pas... Je ne le suis pas, puisque j'ose lever les yeux sur vous... vous parler... implorer votre pardon, Monseigneur. (*M. des Arcis est demeuré assis, la tête dans les mains. Il se détourne un peu vers elle, à ces paroles. Puis il reprend sa pose*).

JUSTINE (*continuant*).

Ah! Si vous pouviez lire au fond de mon cœur. Si vous pouviez y voir combien mes fautes passées sont loin de moi en ce moment, et combien je les déteste! Combien les mœurs de mes pareilles me sont étrangères! Combien je reçus de coups et subis d'outrages pour être demeurée honnête malgré l'apparence de la corruption qui s'est posée sur moi! Je me connais, cette corruption ne s'y est pas attachée... Si j'avais été libre de vous voir, il n'y avait qu'un mot à vous

dire. Je l'aurais dit. Mais ici j'étais bâillonnée, comme jadis là bas, petite fille, j'étais fouettée!... Monsieur, disposez de moi... Faites entrer vos gens! Qu'ils me dépouillent et me jettent cette nuit, nue dans la rue. J'accepte tout, et ne me plaindrai de rien. Je me soumets au sort que vous me préparez. Le fond d'une maison de campagne, l'obscurité d'un cloître, parlez, j'y vais... (*Elle voit des larmes tomber des yeux du marquis.*) Monsieur, votre bonheur n'est point perdu sans ressource, et vous pouvez m'oublier.

DES ARCIS (*doucement*).

Levez-vous.

JUSTINE (*les yeux large ouverts, en extase*).

Monsieur?...

DES ARCIS

Levez-vous! Je vous ai pardonnée.

JUSTINE

Oh! monsieur!

DES ARCIS

Au moment même de l'injure, n'ai-je pas respecté ma femme en vous?... Vous ai-je humiliée par une parole sortie de ma bouche. Je ne le crois pas, ou du moins je m'en repends, et je proteste que ma femme n'en entendra plus aucune qui l'humilie si elle se souvient qu'elle ne peut rendre son époux malheureux sans le devenir elle-même. Soyez honnête, soyez heureuse, et faites que je le sois. Levez-vous, je vous aime toujours. Levez-vous, je vous en prie, ma femme, et embrassez-moi... Si! Je le veux. Vous n'êtes pas à votre place, à mes pieds. (*D'une voix triomphante*) Madame la Marquise des Arcis, levez-vous!

JUSTINE (*à ses derniers mots se lève brusquement, se précipite vers le marquis, le tient embrassé, puis retombe à ses pieds*).

Ah! ah!

DES ARCIS

Je vous ai pardonnée, madame, je vous l'ai dit. Je vous le répète. Et cependant je vois que vous n'en croyez rien.

JUSTINE

Ah! il faut que cela soit... et que je ne le croie jamais.

DES ARCIS

En vérité, je ne me repents de rien. Cette Pommeraye au lieu de se venger, m'aura rendu un bien grand service... Ma femme, allez vous habiller, tandis qu'on s'occupera à faire vos malles. Mon carrosse est dans la rue. Ce soir, nous partons pour ma terre, où nous resterons jusqu'à ce que nous puissions reparaître ici sans conséquence. (*Il lui baise la main et va la conduire vers la porte quand pénètre la marquise.*)

SCÈNE DERNIÈRE

DES ARCIS, JUSTINE, LA MARQUISE

LA MARQUISE (*entr'ouvrant la porte, et voyant des Arcis et sa femme ainsi unis, pousse un cri de rage*).

Oh!... Non, non! (*Elle bondit dans la chambre, saisit un couteau sur la table dressée, veut en frapper la jeune femme, mais la manque. Elle ne touche, au bras, que le marquis, qui s'est jeté devant le coup.*) Traître, infâme! (*Elle se frappe alors elle-même, et tombe ensanglantée sur un siège.*)

DES ARCIS (*à genoux devant Mme de la Pommeraye*).

Oh! la pauvre femme!... Et elle vit...

RIDEAU

LOUIS DELATTRE.

LE MODERNE MOUVEMENT POÉTIQUE HOLLANDAIS

Dans un précédent article (1), nous avons esquissé rapidement les efforts, les caractères et les résultats du moderne mouvement poétique flamand; aujourd'hui, nous nous proposons de faire de même pour les lettres hollandaises et, au surplus, nous essayerons de déterminer la dominante de chacune de ces renaissances littéraires qui, trop souvent, se confondent sous la commune dénomination de « renaissance des lettres néerlandaises ».

La moderne activité des lettres hollandaises date de l'an 1880. Les écrivains Willem Kloos, Albert Verwey, Van Eeden, Van Deyssel fondèrent la revue *De nieuwe Gids* (Le nouveau Guide) dans laquelle ils déclaraient la guerre à la poésie routinière, inspirée par « l'éternelle même chose »; et, comme conclusion, Willem Kloos, le chef des poètes insurgés hollandais de cette époque, formulait son aphorisme, adopté aujourd'hui comme axiome par tous les poètes nouveaux de la Hollande : « la poésie doit être l'expression la plus individuelle du sentiment le plus individuel! »

La poésie est un art; or, l'art ne connaît point le raisonnement, les arrangements selon des clichés, « Poetry is imaginative passion » et les jeunes poètes hollandais révolutionnaires adoptaient comme cri de ralliement cette formule célèbre de Leigh Hunt,

(1) *La Belgique artistique et littéraire*, juillet 1907.

estimant que l'imagination constitue la cause, le moyen et l'essence de la poésie. Bref, ils voulaient : 1° un langage imagé, primesautier; 2° plus de diversité de rythmes; 3° une forme châtiée quasi plastique.

Ces éléments du renouveau poétique hollandais, Willem Kloos pouvait les dégager de l'œuvre d'un jeune poète, Jacques Perk, qui publia son recueil de sonnets (*Mathilde*) en 1879, deux ans avant sa mort (1).

Avec une rare pénétration d'analyste subtile, Willem Kloos déterminait la haute portée artistique de l'œuvre de Jacques Perk, aujourd'hui considéré comme le précurseur de la moderne poésie hollandaise.

En un langage lapidaire aussi incisif que celui de Multatuli, Willem Kloos rédigeait son réquisitoire contre des écrivains hollandais consacrés, qui avaient osé refuser l'insertion des poésies de Jacques Perk ou les avaient publiées horriblement mutilées, entre autres M. Vosmaer, le directeur du *Nederlandsche Spectator*, qui ne daignait pas accepter un poème intitulé *Iris*, sous prétexte qu'il sortait des ornières battues, qu'il était trop original.

Voici le commencement de ce poème :

Ik ben geboren uit zonnegloren
En uit een zucht van de ziedende zee,
Die omhoog is gestegen op wieken van regen,
Gezwollen van wanhoop en wee :
Mijn gewaad is doorweven van parels die beven
Als dauw aan de roos, die ontlook,
Wen de dagbruid zich baadt en voor 't schuchter
Een waaier van vlammen ontplook. [*gelaat*

Traduisons en tenant compte du rythme :

Je suis né du soleil rayonnant
Et d'un désir de la mer montant,
Bouillante, sur des ailes de pluie,
Gonflées de désespoir et de dolence :
Mes atours sont tissés de perles qui pendillent

(1) Jacques Perk mourut en 1881, âgé de 22 ans.

Comme de la rosée à la rose éclose,
Quand l'épouse de l'aurore se baigne
Déployant un éventail de flammes
Devant sa figure timide.

Willem Kloos a répandu l'étude de l'œuvre de Jacques Perk et en a fait goûter la beauté aux Hollandais longtemps rebelles à cette poésie neuve, rompant délibérément avec la tradition.

C'est que Jacques Perk versifiait non par ambition, mais pour se soustraire à la poussée de son âme ardente, « atteinte d'idéalisme. »

« Il n'offrait pas les fruits d'une imagination tour-
» mentée et curieuse de diversité artificielle; non, il
» se bornait à narrer la Vie tout uniment » (1) sa vie.

Son œuvre principale *Mathilde* est presque une transcription fidèle de ses amours vécues. Elle apprend comment la sensibilité d'un poète se développe sous l'influence d'une passion ardente. Une analyse détaillée dépasserait le cadre de cette brève étude; renvoyons nos lecteurs à la lecture de l'introduction à la quatrième édition de l'œuvre de Jacques Perk, due à la plume autorisée de Willem Kloos.

Jacques Perk employait une langue simple mais très imagée pour exprimer les sentiments les plus complexes; et comme fond, à l'encontre des poètes hollandais des générations précédentes, ses écrits ne visaient pas la glorification des vertus domestiques, du bonheur familial, ne paraphrasaient guère les dogmes religieux, mais exprimaient sincèrement son adoration de toutes les expressions de la Beauté dans la Nature, dans l'Amour. Grâce à lui, la poésie hollandaise était délivrée des fastidieuses allégories représentant l'Amour par une mère entourée de sa nombreuse progéniture, une jeune fille timide aux joues fraiches, toujours des personnages fictifs.

Jacques Perk voyait la femme telle qu'elle est; il la décrivait bien vivante au milieu des aspects de la nature avec lesquels sa vision d'artiste exalté par la passion l'harmonisait souvent.

(1) Paul André (Préface à *Cœur damné*, roman par Jean Laenen).

Nous citons ici un des poèmes de *Mathilde*, OCHTENDBEDE (*Prière du matin*) où ces intimes épousailles de la femme, de l'amie du poète avec la nature sont frappantes :

OCHTENDBEDE

De nacht week in het woud; en bij haar vluchten,
Heeft ze op struweel en bloem een dauwkristal
Geweend, dat glinstert in de zon; en zuchten
Luwt ze uit het woud langs berg en beemd en dal.

En daar, op 't smalle pad in hooger luchten,
Ontwaar ik haar, die wuift, mijn ziel, mijn al :
Doch uit mijn hart rijst naar die hooger luchten
De klacht : « hoe klein, hoe klein is mijn heelal ! »

Maar neen, haar lokken zijn van zonnegoud,
En 's hemelsblauw is 't blauw dier droomende oogen,
Haar boezem is de berg en 't golvend woud;

O, zomer, zonneschijn en hemelbogen
Waarin haar aangezicht mijn liefde aanschouwt.
Heelal, waarvoor ik biddend lig gebogen!

Traduisons :

La nuit s'est retirée dans la forêt; et en fuyant, elle a pleuré sur la fleur, le buisson, des cristaux de rosée, qui scintillent au soleil; et elle en a chassé des soupirs par monts, prairies et vallons.

Et là sur le sentier étroit en les hautes sphères, je la découvre, qu'elle s'agite, mon âme, mon tout : cependant de mon cœur s'essore la plainte : « Combien petit, petit est mon univers ! »

Mais non, ses cheveux ont la couleur de l'or du soleil, et le bleu céleste est le bleu de ses yeux rêveurs; son sein est la montagne et la forêt ondoyant.

O Eté, rayonnement du soleil et zones cerulées où mon âme contemple son visage! Univers, devant lequel en priant je reste prosterné!

La poésie de Jacques Perk opère, tel un parfum de fleur délicat, c'est-à-dire que celui qui est dénué d'organes olfactifs — ils sont ici l'imagination et le sentiment — ou qui les a très émoussés, ne peut point savourer la beauté de cette poésie (1).

*
* *

Après l'avant-coureur de la moderne poésie hollandaise, arrive Willem Kloos, le porte-étendard de ceux que, dans l'histoire littéraire des Pays-Bas, on appelle « les révolutionnaires de 1880 ».

C'est le plus fécond des écrivains hollandais modernes. Comme poète, il est d'une productivité étonnante. Il ne se passe pas un mois où il ne publie dans la revue *De Nieuwe Gids*, un ou deux sonnets dédiés à sa femme (2).

« Ma force, je la puise dans l'amour, » proclame-t-il dans un de ses sonnets réputés fameux.

Le voici :

LIEFDE IS DE MACHT.

Liefde is de macht, die mij stadig geschraagd [heeft,
Waar ik liep en gevallen me opworstlend weer [stond,
Al is het dan ook dat mijn hart geklaagd heeft,
Als 't doodzwak, gehoond, neerlag op den [grond.

Liefde brak alles, wat ooit mij geplaagd heeft,
Maakte mij ziek en opeens weer gezond,
Omdat zij, alleen wijl mijn hart gevraagd heeft,
Kuste mijn oogen en kuste mijn mond.

Liefde door geen valsche menschen te teugelen,
Liefde breidt over mijn hoofd hare vleugelen,
Heerlijk mij leidend op koelvasten slag.

(1) WILLEM KLOOS : *Quatorze ans d'histoire littéraire* (4 vol.).

(2) JEANNE REYNEKE VAN STUWE qui, elle aussi, occupe une bonne place dans la littérature hollandaise.

Liefde overzweef me in genadige heiliging,
Dragend door stormen me in weeke beveiliging,
Lang, lang was het nacht mij; thans naakt de [dag.

AMOUR.

L'amour, c'est la force qui m'a soutenu avec constance, où je courais, en luttant tombais, et me relevais, quoique mon cœur ait exhalé sa dolence, quand honni, couché par terre il agonisait.

Tout ce qui m'a jamais torturé, l'amour le rompait, et malade, aussitôt me guérit, parce que lui seul, quand mon cœur sollicitait, baisa mes yeux et baisa ma bouche.

L'amour n'est pas à brider par des fourbes ; il me conduit sublimement sur un signal décisif, éployant ses ailes au-dessus de ma tête.

Il m'entoure d'une glorification de grâce me conduisant lors des tempêtes vers un tendre abri. Longtemps, longtemps il faisait nuit en moi, maintenant le jour s'approche.

Fidèle à son aphorisme que nous avons consigné plus haut : « la poésie doit être l'expression la plus individuelle du sentiment le plus individuel », insoucieux des règles établies, des normes consacrés, Willem Kloos se laisse aller au rythme de sa sensibilité et, tout comme le Verhaeren des *Villes Tentaculaires*, versifie librement, produisant ainsi un effet de sonorité d'une puissance évocatrice étonnante. Cependant, cela lui arrive rarement, trop enclin qu'il est à travailler selon la métrique du sonnet.

Willem Kloos a poussé l'individualisme en art jusqu'au système. Ses contempteurs le lui reprochent et le nomment « l'idole de son propre moi », « le Bouddha du nouveau temple (1) ».

Son incommensurable orgueil d'aristocrate éclate en ces vers :

Ik ben een God in 't diepst van mijn gedachten,
En zit in 't binnenst van mijn ziel ten troon

(1) *De modernen in onze Letterkunde* (*Les modernes dans notre Littérature*), par Mgr le professeur VERHEYEN.

Over mij zelf en 't al, naar rijksgeboôn
Van eigen strijd en zege, uit eigen krachten,
En als een heir van donker — wilde machten
Joelt, aan mij op en valt terug, gevloôn
Voor 't heffen van mijn hand en heldere kroon,
Ik ben een God in 't diepst van mijn gedachten.

— Je suis un Dieu au plus profond de mes pensées, et au milieu de mon âme, je trône sur moi et sur le tout, que je commande par mes propres forces, selon les lois inspirées de mon triomphe et de mes luttes; et quand une horde de noires et sauvages puissances s'avance sur moi avec vacarme, elle se retire devant un geste de ma main et l'éclat de ma couronne; je suis un Dieu au plus profond de mes pensées!

Il est aussi un ennemi acharné du Christianisme qui, selon lui, est indigne de conduire l'humanité.

— Oh! le maudit, le scandaleux christianisme, écrit-il (1), qui va nous en délivrer; car le christianisme ne veut pas la vie humaine dans sa marche évolutionniste, il veut la mort; et c'est pour cette raison que la religion chrétienne est nocive au progrès de l'humanité. Un temps viendra où les hommes diront : « Ce n'est pas ce crucifié pâle, à la figure défaite, aux yeux vitreux avec ses plaies saignantes qui peut être considéré comme le roi des hommes; non, le rédempteur de l'humanité sera l'homme de l'avenir, le roi de la Joie (2), le surhomme » (Willem Kloos n'exprime pas ce mot, mais il emploie une longue périphrase pour désigner ce prototype créé par Nietzsche).

Faut-il en conclure que ce poète philosophe hollandais est incapable de sentiment attendri? Pas du tout. Oyez ce sonnet dédié à sa mère :

Ik droomde van een kalmen, blauwen nacht :
De matte maan lag laag in mistig glimmen
Maar hoog scheen van de schemerende kimmen
Der klare starren wolken looze wacht.

(1) Willem Kloos, *Quatorze ans d'histoire littéraire*. 3e partie.
(2) Joie signifie force et santé, c'est-à-dire Divinité. (*Les féeries intérieures*, par Saint-Pol-Roux).

Toen, tusschen maan en starren, rees zij zacht —
Mij zoeter dan de Muze! — en scheen een schimme,
Wijl 'k om haar hoofd als diademen klimmen
En dalen zag der starren gouden pracht.

O liefste Mijne! eer ik een groete vond —
Ave Maria! ruischte 't door mijn ziele,
En heel mijn ziele ruischte U toe — één zucht...

Totdat op eenmaal, door de stille lucht
Al die millioenen gouden droppels vielen,
En Ge als een heilige in die glorie stondt.

Transposons afin de faire voir l'éclat de l'image :

Très haut au ciel fourmillent les étoiles; plus bas, la lune luit; entre les étoiles et la lune la vision du poète évoque l'image de sa mère. Il voit les astres se mouvoir en rond auréolant la tête, puis choir en pluie d'or.

Willem Kloos est aussi le critique d'art qui préconise la subordination de la forme au sentiment. Provoquer de l'émoi seul importe. Des poètes sans cœur, dit-il, sont comme ces lampes qu'on ne peut pas allumer : elles sont très artistement ouvragées, d'un aspect extérieur fort agréable à la vue, mais elles ne répondent point à leur destinée; il en est ainsi des écrits qui peuvent être de purs joyaux comme construction, mais très souvent sont dépourvus d'effet émotif et manquent par conséquent à leur véritable raison d'être qui reste : émouvoir.

Nous ne nous prononcerons pas ici afin de ne pas ouvrir des débats hors de propos.

***

Si Willem Kloos est le poète-philosophe de la Hollande, Herman Gorter demeure le poète-artiste des Pays-Bas, le vrai poète préoccupé seulement de sentiment, d'image et de rythme. Il est bien dommage

que depuis quelques ans, il se compromette dans la politique en brassant cette union aux multiples vices rédhibitoires du principe socialiste avec le sentiment artiste. Mais n'anticipons pas et commençons à faire connaître Herman Gorter comme l'artiste éternel de ce poème épique intitulé *Mei* (Mai), monument impérissable de la moderne poésie hollandaise dont je m'efforcerai un jour de faire goûter en langue française tout le sublime. C'est une fantasmagorie d'images, de paysages hollandais enlevés à l'emporte-pièce avec ce brio cher au Demolder de la *Route d'Emeraude*.

Comme par enchantement, Herman Gorter sait créer des figures, des vues, de la lumière, de la couleur, de la vie avec une simplicité de facture insoupçonnée.

Et cette simplicité lui provient de la science du mot ; aucun poète comme lui ne confirme cette opinion de Mallarmé : « Un désir indéniable à ce temps est de séparer comme en vue d'attributions différentes le double état de la parole, brut ou immédiat ici, là essentiel. *(Divagation première relativement au vers).*

Au surplus, Herman Gorter a le génie de placer les mots de telle façon que, pris isolément, ils acquièrent une valeur pathétique, un tout évocateur d'un état subjectif d'abord puis objectif. Car à l'encontre du poète Jacques Perk, Herman Gorter part du subjectif pour arriver à l'objectif. L'on dirait qu'il ne veut pas donner une impression de la réalité ; il la sent d'abord, la voit ensuite à travers son émoi et la rend avec des traits, des taches, des fluidités, lesquels traits, taches, fluidités servent de tremplin à son imagination trépidante.

Citons par exemple cette description :

De zon. De wereld is goud en geel
En alle zonnestralen komen heel
De stille lucht door als engelen.
Haar voetjes hangen te bengelen,
Meisjesmondjes blazen gouden fluitjes,
Gelipte mondjes lachen goudgeluidjes.

LE SOLEIL

Le monde est jaune et or, et tous les rayons du soleil comme des anges descendent dans l'air calme; leurs pieds sonnent des cloches; des bouches féminines soufflent dans des flûtes en or, des lèvres mignonnes rient avec des vibrations de l'or, de l'or...

N'est-ce pas que c'est original comme vision poétique?

Aussi est-il déplorable qu'un poète de telle envergure galvaude son génie à versifier en faveur du socialisme, de l'*organisatie*, comme il le dénomme très souvent à la fin de ses poèmes tendancieux.

* * *

A l'encontre de Herman Gorter dont tous les Hollandais estiment l'œuvre mais dont la plupart sont incapables de goûter le sublime esthétique et par conséquent ne le lisent pas, Albert Verwey est le moderne poète hollandais littéralement dévoré par ses compatriotes.

Faut-il en conclure que les poêmes d'Albert Verwey sont dépourvus d'envolée? Non point. Nous pensons que la raison de cette popularité réside dans la manie de ce poète de parler toujours de ses états d'âme, de ses états d'esprit, de ses états de chair, de son *moi* constamment ébranlé au moindre contact avec le monde extérieur. N'importe quel sujet, parfois le plus banal, est capable de le faire vibrer, et le voilà versifiant, versifiant, oh! d'une façon impeccable, car sa virtuosité reste sans égale.

Ce poète a donc disséqué son âme jusqu'à complet épuisement.

L'âme d'AlbertVerwey, à juger d'après son œuvre, a passé par de nombreuses phases (1).

1re *phase*. Le poète aspirait au beau, mais au beau non défini, flou et vague.

2e *phase*. Le poète découvre qu'il est doué d'un

(1) WILLEM KLOOS. — *Quatorze ans d'Histoire littéraire.*

cœur d'homme sensible à la souffrance ; ceci reste la période la plus intéressante dans l'œuvre.

1. *Christus aan het kruis*
(Le Christ à la croix)
2. *Christus van het kruis.*
(Le Christ de la Croix).

2. *Christus van het kruis.*

Vestig die oogen niet op mij : hun blik
is stijf als van wie stier fin gruwbre pijn ;
hef niet die handen— 'k zag ze lang – zij zijn
doorboord ; — o God, geronnen bloed kleeft dik
op uwe gewonde voeten :— neen, verschik
ze niet in hunnen dood ; — daar is een schijn
van stille glorie rond Hem, en op Zijn
gelaat zie ' k eindloos leed, maar vrees noch schrik.
O liefste God, dien 'k lief heb wijl ge lijdt,
sluit gij mijn oogen, dat ik niet meer zie,
bind gij mijn lippen, dat ik niet meer spreek !
Opdat ik niet tot stervens bang uitbreek
in hoon en eenen storm van snikken, die
U zouden smetten, in uwe heerlijkheid.

(*Ne fixez pas ces yeux sur moi : leur regard est dur comme de quiconque mourrait en d'atroces souffrances ; ne levez pas ces mains — je les voyais longtemps -- elles sont perforées — ô Dieu ! du sang caillé s'amasse sur vos pieds blessés : — non, ne les déplacez pas dans leur mort ; — il flotte une atmosphère de gloire paisible autour de lui, et sur sa figure il n'y a ni crainte, ni effroi.*

O Dieu chéri, que j'aime quand vous souffrez, fermez mes yeux pour que je ne voie plus, nouez mes lèvres que je ne parle plus, afin de ne pas devenir anxieux jusqu'à la mort et d'éclater dans une tempête de sanglots qui tacherait votre magnificence.

3e *phase.* Le poète est pris de la manie de jeter dans les creusets d'analyse ses diverses impressions ; il tombe dans un amour exalté de lui-même, devient égoïste et son travail dénote une rare impassibilité ; il recherche exclusivement une satisfaction esthétique

qu'il trouve même dans la douleur d'autrui, car, prétend Verwey : « ceux qui souffrent en beauté doivent connaître une joie esthétique ».

4e *phase*. Heureusement cet état psychique fut de courte durée. Son œuvre s'exalte jusqu'à revêtir une beauté plastique. Le poète nous donne *Persé-phone*, *Demeter*, ses poèmes reconnus les meilleurs, et pour cause.

5e *phase*. Comme épuisé par cette fugue hors de lui, il retourne s'emmurer dans son *moi* et se remet à mener le colloque de ses émotions intimes.

Désormais, le poète est perdu pour l'art, mais non pour la popularité.

*
* *

Essayons maintenant de dégager l'essentiel distinctif de la moderne poésie flamande et hollandaise.

Ce qui frappe dès l'abord, c'est que les poètes flamands ayant commencé dix ans après leurs confrères de la Hollande, ont rapidement évolué, au point de marcher côte à côte avec leurs voisins du Nord. Cependant, les modernes poètes hollandais forment plusieurs équipes d'individualités très distinctes, tandis que les modernes poètes flamands constituent un groupement presque uni sous le commandement de leur chef Prosper Van Langendonck dont ils vénèrent et partagent la passion de la forme correcte, la foi dans le christianisme.

« *Dixit insipiens in corde suo* : *Non est Deus*, *Corrupti sunt et abominabiles facti sunt in studiis suis* », semble être leur devise. Chez eux donc aucune brebis galeuse ; la Nature, c'est l'œuvre de Dieu ; ils prient et sont d'une humilité touchante. Ils n'osent pas se raisonner ; la beauté les éblouit, mais ils n'osent pas la transposer selon leur émoi intime. De là leurs descriptions à la Rubens, nous allions dire : leur superficiel déclamatoire. Ce sont des réalistes retenus par le frein d'un mysticisme dévotieux. Il y en a même qui confondent christianisme avec catholicisme et proclament l'art pour le catholicisme (1), tout comme Herman Gorter, le Hollandais

(1) Ces poètes catholiques tendancieux ont leur organe dénommé : *De Vlaamsche Arbeid*.

prétend l'art pour le socialisme, pour l'*organisatie*.

Exceptant Karel Van de Woestyne, nous cherchons en vain une individualité tranchante parmi les modernes poètes flamands ; il y a des personnalités, mais si peu nettes qu'en les analysant il faut bien reconnaître leurs éléments composites, voire bâtards.

Or, les modernes poètes hollandais sont distinctifs les uns des autres ; l'on essayerait vainement une classification par groupes ; en outre, ils sont d'une intellectualité transcendante, empreinte de cosmopolitisme, qui atteste leur vendange parmi les œuvres littéraires de toutes les nations.

Faut-il donc conclure à l'infériorité des modernes poètes flamands. Pas du tout. Ils possèdent des qualités particulières : un lyrisme enthousiaste, un sens de la couleur et du pittoresque les apparentant à la lignée des peintres de l'époque rubénienne.

Leur art est monumental, grandiloquent, tandis que la moderne poésie hollandaise est nuancée, impressionniste, dénotant une sensibilité aiguë.

Cependant, entre ces deux poésies des affinités raciques sont manifestes, et rapprochées elles constituent une œuvre harmonieuse dont la poésie flamande forme un cadre magnifique, étonnamment riche de coloris et d'expression plastique.

JEAN LAENEN.

LE DÉSESPOIR DE FAUST

I

Faust quitte la maison claire de Marguerite
Au premier lendemain de son nouvel amour;
A l'Orient très doux, l'aube tremblante hésite,
Se couvre de son voile et sourit tour à tour.

Le matin chaste et blanc dans les lointains d'opale
Ne chante pas encore, et le poing sur son cœur
Faust, qui s'est arrêté devant l'aurore pâle,
Les yeux secs, à voix haute, exhale sa rancœur :

II

« Ainsi donc j'ai cherché, des mois et des années,
Ainsi donc j'ai souffert, peiné, gémi, pleuré,
Sans pouvoir adoucir l'austère Destinée
Qui riait de mes pleurs et de mon cœur leurré ;

Ainsi, le désespoir est monté dans mon être
Très lent, comme une fleur au fond d'un caveau noir,
Pendant les longues nuits, où, pressé de connaître,
J'apprenais seulement qu'on ne peut rien savoir ;

Ainsi le dieu Bonheur, entendant ma folie,
Me répondait tout bas quand je l'entrevoyais :
— Tu n'es plus, ô savant, qu'un vieillard qu'on oublie; —
Et loin de mon regard, le bonheur s'enfuyait!

Ainsi j'ai fait venir les démons à mon aide,
Et j'ai signé le pacte en un geste hardi,
Choisissant — idéal et sublime remède —
La jeunesse et l'amour que m'offrait le Maudit;

Tout cela pour qu'enfin, l'âme non assouvie,
Je m'aperçoive un jour — pauvre être anéanti —
Que pareil à la Mort, et pareil à la Vie,
Et pareil à l'Amour, le démon a menti!

III

Ah! quand je me souviens, aurore chaste et douce,
De mes amours d'enfant très pur, quand je venais
Raconter au silence en marchant sur la mousse,
Les beaux refrains naïfs que mon cœur chantonnait;

Il était au village une enfant rose et blonde
Que je ne savais voir sans penser en mourir;
Je ne lui parlais pas, j'aurais donné le monde
Pour voir sur mes vingt ans ses yeux clairs s'entrouvrir.]

Je n'osais y penser qu'à travers mes prières,
Je disais mon amour aux fleurs, au vent, tout bas...
Et parfois je suivais sur le bord des clairières
Le parfum pur et blanc qui restait sur ses pas.

Je l'adorais de loin comme un astre qui passe,
Et si dans les sentiers sa robe me frôlait,
Il me semblait soudain que, vibrant dans l'espace,
Mon âme se mêlait à son âme, et parlait.

Jamais je n'eus osé dans une peur sans causes,
Penser que je pouvais l'effleurer d'un baiser,
Et quand j'allais poser mes lèvres sur ses roses
C'était tout en tremblant que j'osais les poser.

IV

Tu m'as dit, ô démon : « Va! voilà Marguerite! »
Et j'ai tendu mes bras crispés pour la saisir...
A peine je la vis, qu'en mon âme interdite,
A travers mon amour bondissait mon Désir!

Elle était blanche et belle, et n'avait pas encore
Deviné dans son cœur l'amour mystérieux,
Elle avait le front calme et de grands yeux d'aurore:
— Je n'ai pas vu son âme au travers de ses yeux...

Ah! qu'un remords au moins dans mon être remonte
Je ricane tout bas d'avoir été vainqueur;
Et je tremble, effrayé, de n'avoir plus de honte
Et de sentir ma chair plus forte que mon cœur!

O Maudit! tu pouvais me rendre l'œil limpide,
Le corps solide et dur comme au matin du jour,
Les longs cheveux flottants autour du front sans rides]
Mais tu ne pouvais pas me redonner l'amour!

Tu ne m'as pas rendu la jeunesse passée,
Je ne sais plus vibrer comme en mes jours lointains,
Et maintenant, je dois aller, tête baissée ;
Je n'ose plus te regarder, ô blanc matin!

Ah! ne pouvoir rêver plus jamais d'une femme
Sans qu'un désir honteux monte de votre chair,
Et sans mettre à son front pâli la marque infâme
Que n'effaceraient pas tous les flots de la mer !

Avoir peur de son rêve et peur de sa pensée,
Peur que le rire bas d'un fantôme charnel
Vienne s'y attacher à quelque amour passée,
Peur qu'un reflet boueux vienne ternir le ciel!

Ne plus pouvoir chanter et ne plus pouvoir même
Se taire, s'oublier, regarder le ciel d'or
Ne plus pouvoir aimer sans salir ce qu'on aime!
C'est trop! je veux jeter ma jeunesse à la mort!

Mais non! il me faut vivre encore des années,
Mêlant à ma douleur une âcre volupté,
Et me rouler parmi les fleurs empoisonnées
En riant et pleurant sur ma virginité!

C'est pourquoi je maudis ton pacte et ta puissance!
L'amour qui vient de toi, Démon, n'est pas l'amour.»
— Et Faust s'en va, courbé sur sa désespérance,
Tandis qu'à l'Orient se meurt l'aube du jour.

PIERRE NOTHOMB.

FERVEUR

(Suite.)

Lettre V.

Eh bien, cher, que pensez-vous de cela? Vous en doutiez-vous. Non, n'est-ce pas. Pourtant tout est scrupuleusement exact, rien n'en est niable et je ne sais pas encore, moi qui vous écris, pourquoi cela a si étrangement tourné alors. Craintes? Non pas. Regrets? Soit, mais pourquoi avoir parlé alors? Reste l'hypothèse de l'impulsion non préméditée qui est sans nul doute la bonne. Toute sa vie, sa façon d'être, sa conscience, sa volonté propre, tout dis-je avait sombré dans ce beau soir sans lois, dont les amères délices avaient été légères comme un brouillard de juin et dispersantes comme une tornade pour sa force surprise.

Puis elle s'était retrouvée seule. Seule, non pas, mais entourée, mais cernée, sans espoir d'évasion, par les liens de fer de l'existence de tous les jours. Elle avait compris son erreur. Une circonstance lui permettait de partir sans éveiller l'étonnement. Elle avait fui.

Donc, nous avons continué nos existences. J'ai voyagé, j'ai lu, j'ai appris des tas de choses. Finalement j'ai cru que j'étais devenu fort. *Ainsi parlait Zarathoustra?* Mais naturellement. Ce que j'ai fait de mieux, c'est de connaître des minutes poignantes, des attitudes vraiment grandes, des sensations désintéressées. Vraiment, j'ai vécu des heures bien fières. J'ai foulé les grand'routes, j'ai dormi dans de tristes

auberges des Vosges, j'ai passé des nuits entières à bord de barques normandes ; j'ai goûté, en tout cela, une sorte de bonheur absurde dont, présentement, j'ai faim encore. Puis, j'ai travaillé aussi. Mais cela n'est pas intéressant.

Toujours je pensais à elle et ce soir d'adoration montait autour de moi, marée fervente où j'eusse voulu périr. Elle était mon adversaire, je luttais avec son fantôme. L'échouement de ma vie, c'était elle, croyais-je parfois, car elle avait triomphé du Téméraire. Malgré les extravagances d'une jeunesse qui avait foi dans sa vaillance, je souffrais souvent, avec dédain peut-être, mais sans consolation ni résignation. Vraiment, c'était si ennuyeux, si énervant, cher; je n'en pouvais plus supporter tant.

Ainsi les mois et les mois passaient, rapides et divers, avec la lumière de ma vie pour éclairer leur vol; autant de mois, autant de grands éperviers clairs avec mon plaisir à leur bec dangereux, autant de mouettes criardes, autant d'ombre dans l'argentement d'un ciel marin, autant de feux dans la dune. Mais qu'importe ce jeu d'image?

Une seule fois je revis Danièle dans un espace de deux ans. C'était au bord de la mer, à n'importe quelle plage. Un vent aigu venait du large avec ce double cri des tempètes : un sifflement strident d'abord immédiatement couvert par un irrésistible grondement, comme si des millions de métallurgies éclataient au signal des sirènes de fer.

Peu de temps avant nous était parvenue la pathétique nouvelle de ce naufrage où tant de jeunes hommes héroïques avaient péri.

Je pensais à eux, uniquement, et rien, pas le plus petit tressaillement ne m'annonçait la présence de cette jeune femme dont me séparait seulement un petit tassement d'ombre marine.

A eux seulement pensais-je; je les voyais dans ce déchaînement, sur ce navire qui manquait affreusement sous leurs pieds. L'un d'eux allait de groupe en groupe. « Eh bien vieux, tu ne te sauves pas ! » Une voix disait : « Tu embrasseras ma mère. » Un

officier criait : « Mes enfants, vous direz que nous avons fait tout ce que nous avons pu. »

La vague écrasait un nageur obstiné. Le navire coulait. Ils étaient morts et d'eux, nous n'avions que cet héroïque vision et le pieux amour de notre cœur. Je n'avais connu aucun d'eux. Pourtant il me semblait que celui-là dont la simple phrase : « Eh bien vieux, tu ne te sauves pas, » révélait un si violent désir de dévouement, que celui-là, dis-je, m'avait aimé.

Que ne l'avais-je connu. Peut-être il m'eût enseigné l'amer plaisir du devoir, le charme dangereux du sacrifice qui lui avait coûté si cher. — Mais non. Son héroïsme était beau, mon avidité était belle, toute chose, également, avait un poids, une utilité, une raison.

Ma pensée changea d'objet. La marée montante me touchait. J'étais dans un tourbillon d'embruns. Ici il n'y avait que la mer et que moi, face à face, elle épouvantable et radieuse, moi très attentif. A eette chose bondissante — la mer — aucune époque n'avait pu toucher. Pareille à ce qu'elle était il y a mille ans — et mille fois mille ans, la dévastatrice pantelait à mes pieds. J'étais content. Une torche, j'aurais voulu une torche pour la jeter à la mer! J'étais droit et mince devant elle — elle était devant moi, elle. Comme une fuite dans la brousse elle fuyait dans le noir — comme un vol à ras du sol, elle revenait. Droit et mince, ai-je dit, je restais devant elle, ne pensant plus à rien, planté là, comme un signe de ralliement.

C'est à ce moment que je la vis passer. Son beau visage, sans courroux et sans joie, parut brusquement dans l'ombre, tout près de moi. Je m'effaçai. Elle ne me vit pas.

Un peu après elle, venaient Stein-le-Grand, dont la stature me parut plus redoutable encore, et Claude, qui aurait pu être mon ami, mais que je savais fidèle à mon pire adversaire. Ils passèrent, si différents, mais beaux tous les trois, devant le mince et violent jeune homme, sans se douter qu'auprès d'eux tant de haine et d'amour vivaient avec la vague qu'ils admi-

raient. D'un geste, Stein montra au loin les feux d'un steamer luttant avec la mort nocturne. Claude cria une phrase dont je distinguai seulement ces mots : « ... embarqué, la mort et malgré cela... » Le vent lui arracha violemment le surplus sur les lèvres. Danièle regarda de mon côté. Elle ne me vit pas. Ils disparurent.

Plusieurs années, ouragantes, tranquilles ou nulles étaient devenues successivement ces petites ombres narquoises qui sont nos souvenirs, lorsque les événements nous rapprochèrent.

Les événements, dis-je, les circonstances plutôt, car mes relations étant restées amicales avec Emerson, il arriva cette chose si simple, à laquelle je n'avais jamais songé, c'est qu'en pénétrant un après-midi au salon de celui-ci, j'aperçus Danièle elle-même au milieu de son groupe habituel, causant avec Mme Emerson.

Cette fois elle devait passer, et seule, un temps assez long au château. Il ne vous faudra donc pas une grande perspicacité pour deviner que, *forcément*, nous nous retrouvâmes là même où nous avions osé les premières paroles et que, *forcément*, il fallut réveiller la passion toujours vivante, toujours belle, pareille à une statue ensevelie, que le pic rend à l'amour des hommes.

Elle aussi, comme moi, était restée dominée par un tel souvenir. Elle m'aimait. N'est-ce pas étrange? Je suis hargneux, brusque, insupportable. Je suis fort, hardi, passablement fantasque — voilà tout — et elle m'aimait. Croyez-vous aux affinités, aux prédestinations? Non, n'est-ce pas? Vous ne lirez jamais la raison de mon destin dans les lignes compliquées de ma main, vous ne chercherez pas dans les déterminantes des excuses à ce que j'accomplis. Et pourtant comment expliquer ces jeux du hasard?

Triste, vaincue, si belle, si amèrement belle, elle eut un geste d'abandon désolé. Elle ne détourna pas ses yeux où montaient tant de lumières inconnues, mais, sans nul doute, elle adressa à la vérité qu'elle avait vénérée un adieu mélancolique dont la douleur me fut cachée, puis, se tournant vers moi avec une

sorte de sourire pathétique : « Je ferai ce que vous voulez que nous fassions », dit-elle. Le silence de cette heure brûlait d'une ferveur rapide, continue, où flambaient brusquement les vieilles sagesses comme des meules allumées par vengeance.

Près d'elle,étais-ce moi encore qui parlait avec cette voix divinement rauque, cette voix d'une seule inflexion meurtrie, la seule voix de tous les passionnés. Etais-ce moi? D'où vient que je me sentais torturé d'une joie si religieuse, si éclatante à la fois. Souvent j'y pense à cette heure. Maintenant que le pur tumulte de ma jeunesse est devenu une sourde force cachée, je salue le jeune homme que je fus, comme si je rencontrais un triomphateur d'une race plus belle que la mienne. Hommage à lui, hommage surtout à qui inclina sa tendre miséricorde sur cette âme carnassière, l'illuminant, au seuil de son destin, d'une fugitive, mais radieuse lumière.

Dès lors, vous comprenez sans peine que, l'heure de mes très improbables énergies bien passée, j'allais suivre ma ligne de chance avec une foi parfaite.

Durant cette période, ma vie devint pareille à celle du braconnier qui rampe sous bois ou du partisan qu'on pourchasse. Tout cela dans un calme inquiétant, avec, pour horizon, les grands prés, les vallonnements féconds, les bois. Tout cela me menaçait, de tout cela je m'attendais sans cesse à voir surgir des silhouettes injurieuses ou bondir, le vif message d'un coup de feu. Je tins bon. Cette querelle du destin me plaisait.

Pourtant que n'étiez-vous là pour m'aider. Combien votre foi robuste en l'utilité de toutes choses m'eût été nécessaire, combien secourable votre amitié. J'ai tant souffert avant de comprendre que la sagesse était en moi, bien en moi, nulle part ailleurs.

N'importe. Cela a mieux valu peut-être. Le métal en fusion n'est qu'une boue chaude, mais refroidi, il est la statue héroïque, l'arme géante, l'indestructible armature.

A demain, peut-être.

LAWRENCE.

Lettre VI

Cher, je suis heureux, je suis heureux. Pour qu'il n'y ait pas d'équivoque entre nous, voilà ce que je veux vous affirmer avant de continuer mon récit.

Oh ! Cher, que la vie elle-même est heureuse, bienveillante, sans liens. Jamais je ne serai désespéré, jamais je ne l'ai été. Si je vous l'ai dit, je me suis trompé d'expression, voilà tout, ou je cherchais à vous en imposer. Oui, j'ai souffert, je souffre maintenant par cet illustre jour de juillet, mais depuis longtemps j'ai découvert mon salut dans chaque état, ce qui est tout à fait très bien.

Je vous écris de la terrasse du café qui prend vue sur les boulevards extérieurs, celui-là même où nous allions si souvent ensemble. Il fait un soleil barbare, un soleil blanc, ramenant tout à soi dans son tournoiement de lumières, un soleil de désert et de villes sur les plateaux. En face de ce café, vous vous rappelez cette extraordinaire fontaine qui affecte ridiculement la forme d'un encrier géant? Mais aujourd'hui elle déborde de toute la fraîcheur des eaux primitives, elle a une éternité comique, mais quand même éternelle et toute la ville en feu se presse autour d'elle avec une avidité de troupeau altéré. La vie entière est lasse de sa félicité ; elle a des mains humaines, la vie, des mains pareilles aux miennes et, comme les miennes, semblent prêtes à la caresse ou à l'attaque, à prendre on à rejeter, à retenir, fût-ce des fleuves, à laisser des sources filtrer entre ses doigts.

J'ai préparé une boisson glacée, j'ai cogné le froid mobile de la glace, j'ai mêlé l'eau au sang des alcools, goûtant d'âcres fraîcheurs dans cet été torride. Oh ! cher, ne souriez pas. J'y trouvais un plaisir si exact et si vaste. Ce soleil, ces ombrages, ces lumières mouvantes, les éclatantes couleurs des tramways, les passantes, mon breuvage, moi enfin, véritable personnification du contentement d'exister, combien de richesses, et comme mon patrimoine s'augmentait! Désespérer! Jamais, jamais vous dis-je. Est-il possible que des êtres intelligents méconnaissent l'intérêt de tout ce que j'éprouve? Mais jamais un poète, jamais un con-

quérant, jamais un aventurier, n'est-ce pas. Dire que la vie est belle, ce n'est rien dire. Elle est continuellement de l'attrait, de l'inconnu, de la découverte et voilà pourquoi je l'aime. Soyez tranquille, j'accomplirai mon étape avec force, avec obstination, sans doute avec joie. Puisque je suis une somme de justes matières, j'irai jusqu'au bout, suivant la logique de cet assemblage de forces. Vous savez que je ne puis contempler deux fois de la même façon, qu'un pays ne me lasse jamais, que je recommence tout, tout le temps. Ma vertu est de ne connaître l'habitude, en rien, de la méconnaître si vous préférez.

Ainsi j'acquiers des connaissances nouvelles Je sais la douceur de l'enfance, l'aiguë adolescence, la virile inquiétude de la jeunesse. J'ai marché, j'ai éprouvé, j'ai compris. Des trésors nouveaux m'appartiendront, dont je goûte dès à présent la vivante saveur. Ma vie, toute ma vie sera juste comme une définition. Vous voyez bien, n'est-ce pas, que mon bonheur, cet après-midi, est pareil au bonheur universel.

Mais écoutez encore, puis nous tâcherons de sauter quelques théories. Il y a quelque chose de plus pur que la beauté, de plus saint que le sacrifice, de plus rude que la volonté, c'est de découvrir en tout la ferveur de tout. Cela bouge dans la pierre des statues, cela saigne dans les poèmes, se jette contre la jetée avec la vague, fait grimper les lierres d'or du soir au flanc des Tours, fuir des vols aux cimes des montagnes ; cela bondit sur vous et vous dévaste — c'est la ferveur — c'est ma religion.

Ce n'est pas seulement la beauté qui est ma doctrine et qui me crée mille tortures adorables, ce n'est pas une sérénité figée, c'est la mer (comment dire mieux), et la mer est partout. Croyez-moi, ma propre joie m'a si violemment tenu à la nuque, que j'en ai la cicatrice encore. Je suis fou de ce qui est immédiat, je suis altéré de ce qui est violent, ma ferveur est un ouragan et une rémission, une tragédie et un psaume.

J'aime vivre, je n'aime que me sentir vivre, je vis avec un contentement que trouent parfois les longs

éclairs de mes souvenirs ou le coup de fouet d'un désir nouveau. Un brin de laurier aux dents, ma vie me regarde et rit. Il y a un furieux coup de vent dans sa chevelure.

Tous les instants sont debout près de moi, me tiennent, crient près de ma bouche, voyent par mes yeux, m'étreignent. Comment dirai-je? Tous les instants me fuient brusquement, comme un vol, fuient vers le soleil, font un crochet dans l'éclatante blancheur et se rabattent vers moi en criant. Ainsi font les hirondelles autour des clochers, autour des tourelles, autour des choses élevées, des choses très hautes.

Cher, faites donc un effort pour me bien comprendre, aujourd'hui et toujours; soyez avec moi, de toute votre amitié. Il ne s'agit pas, vous pensez bien, d'aimer un vain mouvement, une activité illusoire, mais seulement de discerner en chaque état ce frémissement d'une seconde qui le rend admirable, tout au moins digne de passion. Comme moi, vous devez avoir connu ces longues admirations durant lesquelles se mettaient à frémir telles mutilées antiques que vous contempliiez; comme moi, vous avez dû sentir bouger une éternité bien définie, une sorte de louve rôdeuse avec des ors, avec du sang aux machoires, quelque chose de souplement animal, d'instinctif, une chair, en quelque sorte, pétrie par les mains chargées des bagues cruelles du soir, dans les strophes des vagabonds immortels et dans les instants les plus purs de votre propre existence. Toute cette humanité est tributaire de Ferveur, à qui grâce soit rendue présentement.

Ah certes j'obéirai à la belle loi qu'elle m'apprend, d'elle j'attendrai tout, rien ne prévaudra contre elle.

Restons-en là. Le jour s'assombrit insensiblement. J'allumerai des lampes tantôt, je fumerai de forts tabacs, je relirai les poètes, je penserai à vous. Exister est la fête la plus pure.

Votre LAWRENCE.

Lettre VII

Ma dernière lettre n'avait pas le moindre rapport avec mon récit et je crois entendre au ton de votre réponse que vous vous êtes persuadé que ma découverte d'infini dans l'or des alcools n'était pas étrangère à mon lyrisme.

Libre à vous de le croire. Plus, croyez-le, cela m'amuse infiniment, car je déteste l'équilibre de votre prudence. La vérité est tout bonnement qu'il fallait que je vous dise, ce jour-là, ce qui leste ma vie. C'était une occasion à ne pas perdre, voilà tout. Mais je reprends.

Cher, vous devez vous souvenir que vous me saluâtes un jour, en ces termes : « Bonjour, Victorieux ». Ce jour-là, nous nous étions rencontrés au sortir d'un chemin creux, plein d'humidité verte et d'un violent parfum de nouvelles feuilles. J'étais guêtré et portais ma carabine de chasse en bandouillère. Tout joyeux de la rencontre, je levai mon feutre et vous, répondant à mon salut, lançâtes votre exclamation. Jamais on ne m'a causé, aussi simplement, un plaisir si vif.

Victorieux? C'était donc visible, ce grand orgueil, ce véritable sentiment de triomphe qui animait alors mes actions les plus simples et cet héroïsme, un peu enfantin sans doute, mais si beau, grandissait donc mes attitudes au point de forcer une sorte d'admiration. Vraiment, j'eus le cœur intraitable d'un victorieux pendant toute cette époque. Chacun de mes actes me causait une joie violente, presque une gaîté farouche, voulue, mais irrésistiblement belle, dont je ne me lassais pas d'admirer l'éloquent mépris pour tout ce qu'il eût convenu de respecter.

Ah! que m'importait tout ce qui, jadis, compromettait la liberté de mon esprit. Il faisait un temps d'une beauté délirante, l'océan de la campagne soulevait, en mon honneur, croyais-je, des tornades de soleil, on m'aimait. Une seule présence, une seule connaissance, m'était nécessaire. Si j'en excepte la secrète entente qui m'unissait déjà à Danièle, rien n'existait de tant d'obligations, sauf goûter librement la beauté des vertiges défendus.

Naturellement, ce furent les imprudences habituelles ; Danièle, du reste, âme hautaine, abhorrant la ruse, ne parvenait qu'à peine à se plier à la prudence. Souvent il me fallut lui démontrer avec une implacable logique les conséquences du moindre de nos actes pour lui interdire d'affronter publiquement la malignité, la colère ou la douleur d'autrui. Frémissante elle cédait.

Ah ! certes, il eût été plus banalement digne de nous martyriser subtilement, elle, en bannissant et ma présence et mon souvenir, moi, en quittant à jamais la terre des délices interdites. Mais comment faire et pourquoi? Sans doute, soutenu par quelque grand principe moral, j'eusse mieux sauvegardé les intérêts de ma conscience. Supposez-moi catholique. J'eusse certainement trouvé beau de respecter une loi sévère, librement acceptée. Adepte convaincu d'une sagesse nouvelle, il m'eût convenu d'affirmer l'excellence de l'Idée devant l'expérience de mes passions. Mais rien, rien qu'une immense faim de vie ardente, à n'importe quel prix. Dès lors, quoi? Ce que vous appelez, si plaisamment le sens du bien et du mal, ce qui, en réalité, doit provenir d'un violent désir de s'estimer soi-même? Inutile d'insister, nous ne nous comprendrions jamais sur ce point.

De plus, la souffrance que j'éprouvais parfois de mes actions n'était pas du tout une sauvegarde, car il me semblait grand de plier mon humeur, mon honneur si vous préférez, à la nouvelle loi. Sans doute (j'aurais mauvaise grâce à le nier) tout cela n'était pas très solide, tout cela tenait plus d'une vantardise désespérée que d'un raisonnement véritable, mais tout cela, reflétant, de plus en plus exactement, une tendance assez générale, ma vie devenait un document, à mon sens précieux, sinon rare, de l'état d'esprit de notre présente jeunesse.

Notez bien que je ne la blâme pas en moi. J'aime sa façon d'agir qui est d'expérimenter avant d'adopter une ligne de conduite. Si elle se trompe, tant pis pour elle — que son erreur lui serve de point de repère éventuel. Pour parler net, c'est du comptant différé — prendre position en tablant sur sa chance.

Vous, vous avez des sagesses toutes prêtes pour chaque conflit. Moi rien. Vous suivez. Je précède. A moi donc, à nous tous le mérite d'une bravoure souriante, très inutile peut-être, donc intéressante, donc élégante.

Quoi qu'il soit de tout ceci, elle vint à moi. Je la vis venir, bougeant à chacun de ses mouvements des clartés et des ombres. Mai hésitait au carrefour des chaussées, où tournoyait, pareil à une éclatante folie de voiles et de pavillons, une abondance d'air mordant. On étouffait vraiment dans cet ouragan de jeunesse ivre de désir, de légèreté de chair, où, rapide, persuasive, étreignante, l'ambiguë douceur printanière mordait les visages et les mains avec des millions de petites dents pointues, molles pourtant, dont l'énervement baisait en mordant.

Ce n'était plus le Brabant natal, ce n'était plus la patrie des vergers, c'était la mer qui, bondissant au-dessus de la fragilité des dunes, poussait devant elle le limon de plusieurs patries, de plusieurs continents, de plusieurs astres Il y avait de la mort dans l'adolescence de ce printemps.

Grande, mesurée d'attitudes, inclinant une tête pensive comme pour mieux saisir le conseil des voix de l'heure présente, elle venait. Près de moi elle dit, en levant la main vers l'espace : « La terre est contente, la terre. » Elle sourit mystérieusement sans achever. Pour moi, pris de cette passion dominatrice qui me commande sans merci, je sentais monter de mon cœur barbare un désir de la prendre contre moi, de l'emporter en courant, comme une prise et du plus aigu de ma sauvagerie, attendre — quoi — défier — qui — mais attendre, mais défier, mais vaincre, enfin vaincre. A travers les temps, intact, droit, rusé, attentif, pareil à un feu dans un campement, j'ai conservé le cœur merveilleusement animal de l'ancêtre, ennemi des grands fauves. Il luit comme ce feu à l'entrée des cavernes. Sa lumière est ma raison. Croyez-moi. Je n'ai ni Lois ni Sagesse, mais seulement des instincts, pour moi, et pour les autres des conventions. Ayant pesé les moralités, je n'ai pu les trouver ni lourdes ni légères, mais seulement sans

poids. Et l'ayant découvert sans motif, à plus forte raison, croyais-je, j'avais le droit de le professer, ce non-principe, quand il en résultait pour moi un immortel profit.

Je raisonne comme un marchand, mais celui qui fait des armes pour les vendre, est un marchand, celui qui fait des couronnes, des mîtres, des bagues, est un marchand, celui enfin qui revient avec un navire gonflé du pont à la cale de narcotiques, d'étoffes, de plantes, est aussi un marchand. Appelez-moi marchand, c'est un beau nom. Je sens se durcir ma pensée comme aux plus mauvais jours (bientôt je la croirai un rocher au soleil). J'ai mal encore comme un blessé qui se croyait guéri et qui retombe sans gémir, mais laissez-moi justifier hâtivement tout ce que je puis, le mieux, le plus vite que je puis.

Puisque mes mains n'ont pas su retenir l'ombre de cet été pour en tresser le jeune laurier de la joie définitive, qu'au moins pour vous, tout revive, tout soit trouvé bon.

Elle vint donc. Sans doute nos attitudes semblèrent déceler encore quelque tristesse. A nous voir, causant avec une douceur fatiguée de tout ce que nous avions vécu d'hésitant, votre perspicacité elle-même se fut trouvée en défaut. Pourtant non. Nos visages étaient trop fiers, vous auriez compris.

Déjà le soir, agréable aux proscrits, gravissait les pentes de la vallée. Une odeur de terre humide montait avec l'ombre; rien qu'une odeur de terre, de terre nue. « Ah pensai-je, qui s'inquiétera du mensonge d'un homme devant la vérité de la terre, d'où vient la lâcheté de mon cœur, aigle saignant encore des vols trop hardis. Terre nue, terre sans arbres, sans blés, sans fleuves, sans hommes, terre morte, terre vivante, conseille-moi. »

Un brouillard montait du sol comme une fumée d'adoration. On entendait le bruit des villages, le heurt des chariots, l'aboi des chiens de fermes. Un disque d'or, lancé par quelque invisible athlète, évadé des siècles de la beauté morte, suivait la route sphérique des étendues; une voix rauque jeta un strident appel... Nous nous séparâmes. Dès lors une

âme nouvelle, une âme inconnue, plus résolue, plus jeune, plus confiante sembla guider la vie de Danièle. Elle avait des mots d'une grâce prompte, des gestes sûrs, de jeunes éclats de gaîté cependant que, d'abord repliée sur elle-même, prête, semblait-il, aux actions d'éclats, ma force s'affirmait insouciante du péril.

Je ne vivais plus que pour nos heures communes, passant des journées entières chez moi dans une parfaite inaction. Ni souci ni crainte ; même la pensée que la mort dénouerait peut-être une telle situation m'enchantait parfois. Volontiers je la voyais m'attendre, héroïquement violente, à la fin d'une journée d'octobre écrasée d'averses. Pour elle j'avais le geste dont je saluais Danièle. Elle-même s'inclinait, belle, lourdement drapée, grande, baignée d'une lumière fauve et éclatante et me rendait mon salut.

Ne souriez pas, enviez-moi, dites-vous que je portais ma sagesse comme une torche, dites-vous que le sang de mes artères, dont le flux excitait mes violences, était une force irrésistible comme la mer et que mes passions alors pouvaient bien m'apparaître une flotte aux voiles éployées, filant à toute vitesse vers un banc d'écueils.

Certes, nul ne sait le moment où il a vécu le plus de sa vie, mais laissez-moi me persuader du moins que nul être vivant n'a d'aussi bonnes raisons de le connaître que moi-même, cet admirable instant.

Et les jours passaient, mesurés et divers. Déjà on fauchait les foins. Charnelle, leur odeur brûlait la plaine, montait au flanc des coteaux, traversait la rivière, envahissait les maisons, dormait sur les carrelages. Foudroyantes et meurtrières les faux bondissaient. Des attelages énormes écrasaient les chemins, emportaient vers les granges les richesses campagnardes. Les blés mûrirent. La faux, emmanchée de court, reprit la tâche. Elle fut héroïque. Un flot d'incendie s'écroula des hauts plateaux, déferla aux flancs des collines, campa au bord des rivières. Les moissons bouillaient au soleil. Les gerbes établirent leur stratégie pacifique, les meules bombèrent le sol, la terre flamande bondit d'allégresse. On annonça que les fruits seraient abondants, délectables, innom-

brables. Les paysans se réjouirent. Le Brabant tout entier eut l'air de revenir d'une guerre victorieuse, d'une éclatante expédition dont il rapportait le riche butin des récoltes. Les greniers débordèrent, en prévision, semblait-il, de sièges fameux à soutenir. La nuit, éclatèrent les coups de fusil des braconniers. Plusieurs d'entre eux accomplirent des exploits dont le village s'enorgueillit. L'un périt. Ses funérailles affectèrent un caractère sauvage. Peu de temps après il fut vengé.

Les hommes, contemplant leur domaine, le jugeaient admirable. Un cri de joie monta des choses, un irrésistible conseil jaillit de la Terre. Le Torrent des saisons nous poussait aux faiblesses dont tout nous enseignait la beauté. Nous cédâmes.

Elle y vint donc, dans la maison au toit bas où bruissait le vol noir des hirondelles, dans cette même maison, cher, où vous vous arrêtâtes, loyal ami qui m'aimiez sans me connaître, dans cette maison que cachaient les peupliers et que les heures heureuses semblaient entourer d'une danse légère, d'un vol d'abeilles, d'un tendre geste de bras nu. Maintenant encore que tant d'années se sont écoulées je vois souvent sourire son visage au-dessus de la haie, je la vois marcher dans l'étroite allée du milieu, heurter la vitre et poussant la porte, entrer avec une soudaine invasion de soleil.

Elle est venue. On entendait crier les grillons dans la chaleur, on voyait le jet blanc des faux dans les blés, on entendait siffler l'alouette vertigineuse, on voyait naître de grands vols de lumière ailée, midi enfin planait comme un aigle quand elle abandonna à mon autorité son salut et sa perte.

Quand elle me quitta, le soir était à ma porte. Serviteur attentif, mendiant miséricordieux, il offrit son ombre à la fugitive passionnée, comme si une telle joie avait besoin d'une telle agonie pour grandir encore. Bientôt la chère apparence qui s'éloignait décrût et disparut. Il n'y eut plus que la route blanche. Quelque chose mourut. Quelque chose naquit.

LAWRENCE.

Lettre VIII

Quelques semaines s'écoulèrent qui furent heureuses. Ce n'était pas encore l'heure des longues réflexions, car le scrupule moderne, ce méticuleux qui ordonne ses violences comme l'intérieur d'une maison de pauvres décents dormait encore sous la persuasive étreinte de l'esprit barbare, ressuscité par nous.

Vraiment je triomphais avec délices, j'étais pareil à un domaine ravagé par la flamme, une gaîté géante me possédait.

A cette époque, chose rare, les circonstances me favorisèrent. Des événements bien particuliers nous laissèrent une liberté pour ainsi dire complète.

Inutile n'est-ce pas de m'expliquer à ce sujet. Vous savez tout cela aussi bien que moi.

Dès lors le bonheur ne quitta plus la maison. L'été l'enveloppait d'atmosphères radieuses au matin. redoutables à midi, bienfaisantes toujours à notre paresse que je jugeais divine. Le passé fut banni ; de même le souci, les regrets, les longues résolutions. Uniquement, nous vécûmes dans le présent, pareil, selon Danièle, à la première île du premier océan.

Mon plaisir de vivre m'apparaissait une vertu, les traits violents de mon visage, le feu de mes yeux, la forme brutale de mes mains, eurent enfin, selon moi, un semblant de raison. La violence de mon caractère me plut à ce point que je résolus, s'il se pouvait, d'en exagérer encore les traits dominants.

Tous deux, tranquilles et fiers, nous démêlâmes la beauté des aspects, nous comprîmes le sage avis des choses qui nous conseillaient de vivre, non en tortu-rateurs de soi-même, mais selon la loi des instincts passionnés. Ce fut la trève, ce fut le port, ce fut le salut.

Nous laissions aller le temps. Unis, sérieux, libres, nous inventions d'adorables lumières aux différents spectacles de la saison. La nuit, parfois, nous surprenait dans sa persuasion d'eaux tranquilles pour, mieux encore que la journée, nous démontrer l'inanité de la douleur. Quelles joies étonnées alors, quel

puéril mais surhumain enjouement nous étreignait en même temps que pénétrait dans ma maison l'odeur des résines et des foins, aux vertus salutaires.

Et les heures passaient, nous retrouvant enlacés, divins et las. Elles venaient tour à tour, vivant notre vie comme nous-mêmes nous vivions leur prompte éternité. Selon l'instant je les aimais comme le soleil, comme l'eau des montagnes, comme l'éclatante terreur des orages, comme l'averse sous bois, cependant que nous contemplions sans nous lasser jamais ce pays sans cesse nouveau, encore que familier. Rappelez-vous le long bleuissement de ces prairies au matin, ces blés solides comme des digues, légers comme le vent, ces coteaux aux courbes tendres, ces vergers, ces routes, ces hameaux aux toits rouges. Rappelez-vous aussi mon jardin où frémissaient, selon le mois, l'agonie de lys, l'humilité des giroflées, l'implacable rêve des pavots, la chair des roses. Quel royaume, quelle retraite!

Dans l'ombre des arbres ma maison semblait plus blanche encore. Le soir venu, les lampes s'allumaient. Radieuses elles éloignaient le souriant envahissement de la nuit, elles indiquaient la familiarité des objets, précisaient la grâce de l'amie.

Des heures passaient. Danièle se confiait. Elle souriait mystérieusement en éloignant d'elle ma tête fatiguée pour me regarder plus profondément. « Si tu voulais partir, pourtant, » disait-elle. Sa voix avait alors je ne sais quelle inflexion meurtrière. « Tu me tuerais, lui dis-je un jour? — Oui, répondait-elle, je ne veux plus vivre sans toi, jamais, jamais, répétait-elle en m'attirant farouchement. » Et croisant ses mains à ma nuque, enfonçant son regard au plus profond d'une conscience indigne, elle m'étreignait avec douleur. Elle reprenait : « Petit fauve à dents pointues, petit lion, carnassier, tout le mal que tu me feras encore » Mais la crainte semblait vite bannie, rien n'en subsistait. Et ce temps est mort, cher, est-ce possible, est-ce croyable!

C'est là que naquit pour ne plus mourir jamais ce que vous avez appelé mon âme barbare de faune. Le sourire, l'instinctive, la belle démence de qui se

livre un seul instinct me posséda. J'appris à vénérer les substances, les matières, les circonstances; à démêler l'excellence du moindre de mes actes. Des joies profondes me possédaient, si, m'asseyant à table devant des mets simples, j'apaisais ma faim tout en contemplant mon clos où les arbres fruitiers, brûlés de soleil, participaient à mon consentement. Avec une joie religieuse je goûtais les vins purs, l'eau qui gardait de la fontaine un goût de menthe aquatique et de pierre, les aliments. Vraiment, mes actes furent religieux. Je souriais, plein de mansuétude. Levant mon verre que le soleil faisait ruisseler d'une pourpre végétale, je disais à Danièle : « Je continue le travail du soleil. Je maintiens l'équilibre de chaque matière. J'ajoute à la substance, la substance. Je me nourris. Parce qu'elle est instinctive, cette chose est belle. J'obéis avec amour à la loi générale qui soutient l'univers, J'augmente ma compréhension de toute chose. Je m'unis au travail du chêne puisant au cœur de la terre les éléments de sa force. J'agis comme l'algue demandant le sang à la mer brûlée de passion et de silence. Je suis en communion avec le pin des sommets qui réclame sa provende à l'avare montagne. A toutes les choses je suis pareil. »

Et Danièle souriait à ma singulière rhétorique en écoutant le frémissement des vols noués et dénoués autour de ma maison.

Que tous ces souvenirs sont présents, comme tout cela est proche, en vérité. Dans la chaleur une pierre à aiguiser heurtait la faux. De longs meuglements montaient des vergers. Le grelot d'une carriole tintait sur la route. Dans l'encadrement de la croisée Danièle érigeait sa svelte beauté de nymphe des forêts et des sources. Parfois une pêche mûre tombait des espaliers. La chambre était fraîche. Le Bonheur l'habitait.

Oui, je l'ai connu le bonheur, puisque j'ai vécu ces instants et d'eux, ne pouvant les sauver eux-mêmes, ni leur atmosphère, ni leur sonorité, ni leur vérité, ai-je du moins gardé l'enseignement et mieux et à jamais la rapide ferveur. Elle (il me faut en parler encore), rien qu'elle, bénie soit-elle, elle

qui emprunte aux statues le vol brisé mais éternel de la beauté antique, avec l'âme interdite, joyeuse, dominatrice des présentes générations; elle, dont l'essence, outre la solitaire blancheur des marbres mutilés, brûle de tels soleils, s'encombre divinement de tels univers, éclate de tels appels que, pour en avoir été le pantelant tabernacle, ma pensée est désormais pour moi le bond radieux d'un jeune astre jaillissant des câbles du néant pour nourrir des humanités.

Aimez-vous enfin cet héroïsme-là? Tout entier je le porte en moi. Il est mon bien. Ma passion est aussi saisissante à mes yeux que l'embrasement doré du soir, que la voix humaine, que le vol terrible des aigles vivants et des années mortes.

Le réveil vint pourtant. Ce furent les angoisses, les craintes, le retour à la vie habituelle. L'été, comme s'il ne pouvait être beau qu'au prix de notre joie, sombra en averses répétées, en longues tornades de vent, en multiples ouragans. Je me retrouvai seul, comme après une mort, attendant sans cesse l'impossible pendant que l'élément saccageait mes parterres.

De rares fois encore la clochette tintait, petit bruit d'eau plus accentué dans la pluie, m'annonçant Danièle. Elle venait, figure de grâce forestière, m'apportant avec l'odeur des pins mouillés, la chère amertume de sa tristesse.

L'automne règna. Il fut âpre, cette année-là. Les orages, beaux comme des fins de mondes, éclatèrent sur la vallée. Mon jardin s'écrasa. Des arbres furent arrachés du sol. Le désordre régna.

Je restais enfermé de longues heures, contemplant la stratégie des nuages devenus ennemis de la terre. Je lisais. L'odeur des fruits mûrs avait envahi ma maison. Je goûtais toutes les saveurs dans leur totalité. Danièle vint encore. L'heure sonnait. Départ. Dehors la douloureuse automne mourait avec obéissance.

Mais cela encore eut une fin. Nous fumes séparés. Notre dernier soir de liberté fut plein d'angoisse. Jusqu'au bout j'affectai le calme, souriant encore

pour qu'elle ne pleurât pas. J'avais ouvert ma fenêtre et l'atmosphère qui pénétrait chez moi était mortelle. Une inquiétude montait de la vallée. Une voix d'homme jetait un long appel aux troupeaux. Près de l'entrée les buis noircissaient dans le vent. Danièle appuyait à moi un front brûlant, des mains fiévreuses, un corps jeune où bondissait un sang violent. Elle accordait à toutes les choses familières qu'elle aimait le regard des longs adieux ; elle semblait discerner un déplorable présage dans le cri du bouvier solitaire, car, s'écartant de moi pour me mieux considérer, elle gémissait tout bas, malgré mes exhortations :

« Tes yeux ne sont plus les mêmes, disait-elle, ils vont mourir, ils vont partir — ils ne croient plus. Toutes les choses que j'ai faites pour toi, ajoutait-elle, les voilà mortes autant que cet été qui nous apprit le bonheur. Non, non, ne cherche pas à me tromper. La mort n'a pas quitté un instant ce toit si cher ni notre vie. Maintenant elle est sur nous. Nous succombons. » Et, faiblissant, elle pleura.

Que pouvais-je répondre ? Je levai la main vers la terre glacée. « Cesse de gémir, disait mon geste. La terre, plus miraculeuse, parce qu'elle va doublement mourir, et dans la nuit et dans l'automne, porte plus que jamais des germes bien heureux. Dans la vallée, plus pure que jadis, la rivière lie et délie ses boucles pâles. Le brouillard que voilà est l'âme immortelle de la matière, seule impérissable. Le bouvier que tu entends est pareil à un roi pacifique. Son peuple énorme se presse à sa voix. Les lampes s'allument. Le cœur de la nuit bat immensément. Quelles choses manquaient à tant de beauté. Un homme dont l'amour fut valeureux, une femme atteinte dans sa foi au bonheur, une image enfin d'adoration consciente. Notre malheur n'est rien puisque tant de beautés naissent de son ombre. » Hélas ! pauvre vantardise, pauvres phrases, pauvre sens ! Danièle rattachait son manteau. La porte ouverte encadrait la sévère ordonnance d'un paysage de mort. J'étais seul. Je ne pus contenir ma douleur. Je m'y abandonnai.

Peu de jours après je dus partir précipitamment

à Londres où m'appelait la défense de pressants intérêts. L'hiver dans cette ville fut noir, abominable, incroyablement cruel. Je souffrais de la profanation de cette divine saison qui, à ce même instant, devait ordonner des fêtes de blancheur dans mon domaine.

Que n'y étais-je, que n'y étions-nous? L'âme dansante du foyer se fut réveillée. On aurait relu les livres les plus chers. Les plus lumineux penseurs nous eussent ainsi fait visite. Parfois vous seriez venu, nous aurions causé. Votre sourde voix chantante eût accentué les grandes choses que vous eussiez dites. Ami, cher ami, Danièle dans ce triste jeu de mon imagination est présente, elle aussi. Elle se penche sur le livre que vous tenez, me regarde, fait une juste remarque. Vous souriez avec une grande bonté indulgente, mon ami, mon cher ami. Par la fenêtre on voit la clarté de la neige, le chemin entre les buis, un pommier, un vallonnement. On n'entend rien, on ne sait rien. On se regarde tendrement, se sachant de la même famille pensive, persuasive, digne d'amour.

Il fait bon, il fait clair, il fait chaud. Vous dites une chose pleine de sens. Je me tais. Danièle sourit en montrant religieusement le bleuissement noir de la neige. Il semble que le rêve marche dans la neige, que le souvenir prend de la neige contre ses lèvres, contre ses yeux, contre son cœur, a de la neige dans le cœur. J'entends des voix. Il neige. La vérité est la bonté, la judicieuse bonté, il ne fait que neiger et nous avons en nous les lumières de l'amitié.

Hélas, j'étais à Londres, écrasé de soucis, de petits ennuis quotidiens, cherchant presque en vain une issue aux tracasseries dont vous n'avez certainement pas perdu le souvenir.

Danièle m'écrivait. Ses lettres, souvent, étaient désespérées, car la tranquillité des libres passions l'avait abandonnée. Elle souffrait, tantôt m'appelant à son aide, tantôt se louant de ma longue absence, qui, disait-elle, la rendait à la juste notion d'un devoir trop longtemps oublié et l'aidait à relever une volonté chancelante.

Pour moi aussi, l'époque valeureuse était finie. Je ne me sentais plus cette âme allègre, ce cœur confiant, cette jeunesse charmée, état dont les deux lettres précédentes n'ont pu vous donner qu'une lointaine idée.

Comme jadis, la violence me lassait; je ne pouvais plus adorer cette force joyeuse, dont le souvenir me poursuivait encore, mais dont je souhaitais à peine le retour. Peut-être n'en étais-je plus digne, peut-être mon destin me poussait vers d'autres contrées.

Telle fut la fin douloureuse de cette année. Le dénouement approchait.

LAWRENCE.

LETTRE IX

Longtemps je vous ai laissé sans lettres. Excusez-moi. Je n'ai nulle envie de reprendre mon récit aujourd'hui, mais il faut que je cause avec vous. Ni triste, ni joyeux, mais très attentif, guettant de tous les côtés, tel je serai. Je saisirai chacune des choses qui passeront à ma portée pour en parler de mon mieux. Vous conclurez et vous vous ennuyerez en conséquence.

Pour l'instant, je ne suis pas du tout ce que vous croyez. Certainement, je suis mieux et pire, mais avec vous je serai ma *sincérité*, ce qui est tout à fait rare, sinon amusant. J'ai marché tous les jours un peu plus vers ma sagesse et m'y voici. J'y resterai à ce cher asile de toutes sortes d'affabilités et d'appréhensions, pour y attendre plusieurs, dont vous, naturellement. Parlons donc de sagesse à la belle démarche. Ce que j'apprécie en elle, ce sont les choses tangibles, dont l'intérêt est relié aux mouvements des atômes, où toutes les lois se découvrent, où rien ne s'invente, contrairement à votre méthode de prophète malin.

Pour moi, j'adorerai le pain, la mer, les arbres, les métaux aussi profondément que le mouvement des astres et que l'industrieux génie des hommes. Je comprends beaucoup de choses, mais dans aucune je n'ai

trouvé le mépris de vivre. Tout m'a paru captivant, nécessaire, plein de raison d'être. Voilà probablement pourquoi vous avez inventé que j'étais panthéiste. Vous êtes si amusant.

Certainement, il n'y a pas de douleurs élémentaires. Il y a des mouvements, des aspects, des rapports, donc une continuelle éternité, donc un sourire, mais en moi il y a eu des tornades de désespoirs qui volontiers se seraient abattues au pied de la croix, comme un ouragan contre un rocher. J'ai traversé mon enfer comme j'ai pu. Après ce long voyage durant lequel je n'ai pas rencontré mon Virgile couronné d'amers lauriers, me voici tout à fait semblable, en apparence au moins, mais pas comme vous croyez. J'ai payé bien cher ma leçon de tragédie, trop cher même pour en perdre jamais la précieuse indication, et rien, vous le savez, n'arrive en pure perte. Souriez donc; je pourrais presque avoir de la lumière aux mains, aux lèvres, à la chevelure, tant j'ai été inondé de grâce.

Voulez-vous m'entendre encore? Voici deux souvenirs, deux plantes mortes que j'ai gardées pour vous. D'abord : J'avais tenu contre moi la beauté de tous les abandons, j'avais connu le vide radieux des grandes passions. Quand je suis parti de là où j'étais, il faisait à peine jour. Je suivais un sentier fortement encaissé où le sable était froid dans le bleuissement d'une petite pluie d'été. Tout fut oublié. Mes mains me faisaient mal de ne rien étreindre. J'étais agile comme l'air. Je riais. J'arrachais des épis. Ils étaient glacés. Le vent s'élevait du Nord. Je n'avais plus aucun poids, une vigueur inconnue me soulevait, je vivais de toutes mes forces.

Une autre heure. J'étais au fond d'un jardin avec un ami. Il devait être sept heures. Le soir tombait sur la route. Comme mon ami parlait, je me suis levé brusquement, je suis parti. Quelqu'un m'avait-il fait signe depuis la maison? Quelle voix avait percé cette atmosphère, quelles mains s'étaient levées, qui me voulaient à cet instant? Du pauvre village flamand, le Dieu du Tabernacle descendait-il vers nous, m'appelait-il? Non, non; quelqu'un, vêtu de blanc, comme

lui, quelqu'un à la marche rapide, issu des labours fumants, me conviait à fouler le sol. Pour rien au monde, je n'aurais pu rester immobile où j'étais. J'ai marché, j'ai suivi le fond de la vallée, je suis entré sous bois, étreignant au passage des branches, des feuilles, des plantes, des choses qui vivaient, qui étaient fraîches, qui avaient de la sève. La chaleur du jour s'était arrêtée à l'orée du bois. Là où j'étais il y avait une fraîcheur violente qui prenait à la gorge.

Qu'est-ce donc? Rien n'est-ce pas? Mais alors, pourquoi cette ferveur a-t-elle subsisté jusqu'à vous, pourquoi venir à vous, si joyeux d'avoir ces deux souvenirs à vous donner aujourd'hui, l'un pour votre main droite, l'autre pour votre cœur. Dites, votre douceur va-t-elle sourire? Moi-même, n'irai-je pas de votre pas, de votre geste, avec vos mots? Où irez-vous, que j'aille ce soir, sans compagnons, mais avec vous, nouvel ami, ancien ami, animation présente de ma pensée? Me voici tout à fait tranquille, tout à fait bien; las, peut-être, mais apte encore à découvrir, dans mon époque, mon continent inconnu.

Vous voyez donc qu'il ne faut pas m'appeler « Lèvres amères », ce qui est le nom qu'elle me donnait, parce que, de tout temps, je l'avais appelée « Absente ». J'avais mille fois raison et le savais si bien.

Mais ayons encore un cri de guerre! Ceci pourra s'appeler le chant de la Toison en feu, n'est-ce pas? Tantôt, sous le soleil écrasant, je me suis couché devant ma porte. J'ai pensé à des choses éclatantes. Je me suis senti la fureur du carnassier pris, qui feint de dormir dans sa cage peinte. Il m'a semblé que mes dents devaient être pointues, que mes yeux allaient luire. Loup-garou? Cela vous fait rire? Cette légende n'est-elle pas très farouche, très belle? Ce soir j'irais donc danser dans la clairière avec d'autres fauves agiles, à crânes plats, à mâchoires énormes? Ce serait un bon amusement pour moi. Finalement, je n'aime pas votre grand front, vos tempes creusées, votre menton trop mince, votre foi dans le triomphe de l'Idée. Les grandes choses naissent de l'instinct, vous devriez en être convaincu autant que moi, les plus

purs chefs-d'œuvre éclatent comme des appels aux armes ; c'est parce qu'on les arrache à l'obscur limon vivant, qu'ils sont éternels. Pensez à la *Lionne blessée*, c'est un bon sujet de méditation.

J'aime les forbans, les héros, les représentants de l'action, de la beauté animale, autant que je me soucie peu de votre pensive sagesse. Vrai, tout m'est égal de ce que vous me dites sur la volonté, l'élévation etc... rien ne me touche qu'éprouver dans tous mes sens aigus le coup de vent de la vie. Oui, vivre, seconde par seconde, dans la seule intention de regarder avec passion toutes les choses que les yeux peuvent contempler, comme si chacune d'elles était la seule qu'on puisse jamais voir et que, d'une seule, il faille tout apprendre. Voilà ma sagesse.

Beaucoup de choses ne sont pas nécessaires, une seule l'est positivement. C'est de reprendre pied sans cesse jusqu'au moment de s'enlizer dans les hautes herbes du fleuve inévitable, et, puisqu'on ne peut vaincre, de rester redoutable au moins jusqu'à la fin.

Mais votre patience doit être à bout. Soit, la leçon est finie. J'entends des voix. Quelqu'un parle de l'orage de ce matin, des robes claires passent dans les allées, disparaissent au fond du jardin, reviennent par le sentier perdu sous les chênes nains. Les avoines luisent encore de pluie, une odeur de pierre vient de la route, là-bas, je vois le dos rond de la montagne de schiste. Vais-je vous dire que la vie est belle? Mais tous les enfants disent cela dans les Revues et ils ajoutent chaque fois qu'il faut la vivre avec héroïsme. Que dire d'autre, sinon qu'elle est ici, la vie, qu'elle saute au-dessus des sources, qu'elle plonge dans la fontaine ses mains égratignées par les ronces, qu'elle secoue le pommier d'où pleuveront les fruits verts, qu'elle s'appuie à moi, qu'elle me regarde, qu'elle est l'âcre odeur de cet après-midi coupé d'averses... Oui, je m'en tiendrai là, car vous comprendrez ce que je veux. Au moins, si la visiteuse foule en ce moment le dos de la montagne dévorée de soleil, elle aura peu de chemin à faire pour me trouver ici, couché dans les hautes herbes, pour me prendre

les mains, pour m'attirer brusquement et me regarder avec violence, de tout près.

Je m'arrête. L'ombre déjà très allongée de la maison (il est six heures) rejoint le bleuissement du verger. La silhouette tassée du village se découpe nettement sur l'ocre d'or du ciel. Une fois de plus, je goûte à même cette heure que Danièle aimait... vais-je désirer plus ?

Au revoir.

LAWRENCE.

LETTRE X

Un long silence encore dont je m'excuse. Cela devient de plus en plus une lourde tâche. Moi qui croyais trouver quelque consolation à ce que j'ai entrepris, je n'y ai véritablement rencontré qu'une stérile amertume. Voulant raconter une série de faits je me suis égaré dans une abondance, parfois saugrenue, de réflexions où vous aurez fini par ne plus rien comprendre. Je n'en dirai guère plus long, pourtant, car je touche à la fin de mon entreprise. Depuis ma dernière lettre j'ai vécu de toutes mes forces, j'ai lutté avec l'ouragan quotidien, tantôt le plus fort, tantôt positivement écrasé, mais toujours ivre du beau trésor de la vie. Maintenant je suis bien sage, bien raisonnable et je porte au visage, comme une cicatrice glorieuse, la marque de mon orgueil — pour tout.

Voici la fin. Après cette période vint, je vous l'ai dit je crois, une désastreuse suite de contretemps, positivement acharnée à nous éloigner l'un de l'autre. Vous vous rendez facilement compte de notre exaspération.

L'hiver et le printemps passés, le château retrouva son animation avec ses hôtes habituels, mais, cette fois, les circonstances ne nous servirent pas. Pour moi, que les longues ruses fatiguent outre mesure, j'aurais sans doute cédé devant la mauvaise volonté du destin; il n'en était pas de même de Danièle. Trop fière pour s'avouer vaincue, trop vaillante pour ne pas lutter jusqu'au bout avec la mauvaise chance,

elle relevait mon courage défaillant, car elle devinait bien que je songeais à partir. Elle me disait : « Jamais vous n'êtes venu à moi, mais toujours, il m'a fallu aller vers vous. Vous êtes resté impénétrable, avec une grande préoccupation dont je ne sais rien et que je redoute. »

« Tel je suis », disais-je avec une sorte de jactance dont elle ne comprenait pas, sans doute, toute l'amertume. « Tel je suis, mêlé à toutes les choses sans pouvoir choisir parmi elles la plus divine pour m'en faire un trophée, sans cesse dévasté par des devoirs nouveaux, en fuite ou embusqué, prêt à poursuivre et à détruire, à vaincre ou à me rendre. Tel je suis. Aucune chose ne peut passer dans ma lumière sans que je la veuille incendier par ma lumière. Pourtant, ne redoutez rien de moi. Vous êtes la plus chère et votre vigilance apparaîtra sans doute aux hommes, s'ils me donnent de la gloire, pareille au plus beau chant d'un poète, sans qu'on puisse cependant oublier le charme moins illustre de ses autres poèmes. »

« Et qui donc possède ce charme moins illustre dont vous parlez sans cesse », disait-elle alors avec violence. Quel est son nom, quel est son visage, quelle terre est la sienne? Ah ! que ne pouvais-je lui crier : « Toute la terre est à elle, elle est présente dans l'ombre qui suit mes pas comme dans la lumière qui est devant ma face. Elle a vos mains et votre voix, elle est votre bien, elle est votre vassale. Elle marche sur la montagne, elle habite la forêt et la plaine. La lumière qui fuit avec le vol de ces colombes est la sienne, la moindre chose et la plus vaste lui sont précieuses — et vous la connaissez bien. »

Mais déjà elle reprenait : « Ne sentez-vous pas combien je souffre, combien je me sens prête aux résolutions irréparables? Vivre ainsi — je ne puis plus. Ou bien soyez comme jadis ou partez sans idée de retour. Pourtant, je vous en prie, venez cette nuit, ici même, avant de prendre aucune décision. Il vous sera facile de franchir les murs... »

« Sagesse est-elle en cela, interrompis-je en riant, êtes-vous sagesse ou mon heure approche-t-elle?... »

Avec force, elle mit sa main sur moi. « Il faut

venir, dit-elle, il faut venir, je veux que vous veniez ou craignez les éclats d'un désespoir que vous n'aurez pas aidé. »

Pour la première fois elle m'apparut redoutable. J'acquiesçai.

Lorsque je me retrouvai seul, je me pris à réfléchir profondément. Qu'allais-je faire, quelle serait l'issue définitive de tout cela? Après avoir si longtemps lassé mon Destin par mon obstination, j'avais l'obscur sentiment qu'il fallait désormais agir rapidement dans un sens précis ou craindre les pires éventualités.

Admettons un éclat, me dis-je alors. Que pourrais-je faire? En me supposant le plus heureux dans un conflit possible, il me resterait à disparaître en emmenant Danièle. Or, l'exaspération de la jeune femme, mon propre énervement, une sorte de pressentiment, tout m'obligeait à envisager cette circonstance comme à peu près certaine.

L'emmener? Une joie violente me secoua un instant, je redevins le triomphateur s'emparant du butin, l'aventurier qui rentre au pays avec, en plus d'une renommée éclatante, des trophées. Pourtant que serait l'avenir? Après avoir détruit l'ordre de sa vie présente, j'aurais à la guider, à la préserver, moi qui n'avais pas de devoirs, moi qui laissais aller ma propre existence comme le vent aux flancs des montagnes. En fait, ce serait l'union pour toute la vie, l'union pondérée, très vive, très belle pour ceux qui possèdent, comme vous, une pensée droite, un cœur inébranlable, une certitude en tout.

Mais moi, moi Lawrence, explorateur de chaque seconde, inventeur de chacun de ses plaisirs en même temps que leur destructeur, sûr de tout prendre et de découvrir les cent visages de son propre visage, moi, si désarmé, mais à la fois si redoutable, surtout si peu certain!

L'emmener, partir ce soir même, laisser la maison vide, abandonner l'ancienne vie, pour trouver peut-être le salut dans un seul état, sous un seul aspect de Ferveur aux éclatants préceptes. Ah je succombai un instant et si elle était venue alors, j'aurais peut-être dit, comme elle l'aurait fait elle-même : « Viens,

ne restons pas ici ». Je me repris. En vérité je ne pouvais pas.

Avec elle, irais-je donc, de l'allure de qui n'attend plus aucune surprise du charme d'exister? Où irions-nous, que ferions-nous durant les longues étapes; dans quel pays? Mon Dieu, plus aucune seconde poignante, plus aucun cri, plus de naufrage, plus de départ pour cette pensée si belle, plus aucun tournoiement sur les hauteurs, plus d'ouragans dans la plaine? Me mentir ainsi, le pouvais-je; pouvais-je croire aux longs desseins réguliers? Mais non, je le savais trop bien qu'il me faudrait encore partir, chercher ailleurs, apprendre ailleurs les mille beaux secrets de la passion vivante. Jamais asservi, portant sans cesse mon mal et m'en faisant mon bien, il me faudrait aller. Certes, la sagesse n'était pas en moi, mais seulement une folie impérieuse à laquelle j'obéissais avec joie. A quoi bon feindre alors? tel j'étais, non pas autrement. Moi aussi, j'avais mes devoirs.

Des devoirs, ah certes, je les sentais me presser d'agir. Augmente, pensais-je, ta somme de mépris pour tout ce qu'on a décrété, aie foi dans la seule apparence, dans les évidences, ennemies des mystères que tu sais n'être pas sacrés, prends ton bien partout où la triste raison l'a caché, vis, contente-toi de vivre. Ainsi tu connaîtras l'Univers.

Ces théories ne sont pas neuves? Peut-être, mais qu'importe si la mise en action en est dangereuse et belle.

Il me faudrait m'éloigner alors? Tout était tellement contre nous, qu'aucune autre solution ne m'était offerte J'entendais la voix trop chère me dire « Soyez comme jadis, ou partez sans idée de retour ». Je revoyais ce regard anxieux sur moi, je pensais à tout ce qui allait périr quand je parlerais.

Pourtant, elle-même pensait comme moi, — ses paroles, ses lettres, son attitude même, tout en faisait foi. En agissant ainsi que j'allais le faire je forcerais sa volonté chancelante, plutôt que je ne la surprendrais, je la rendrais à une existence pondérée, sans doute, mais heureuse; véritablement je la sauverais d'elle et de moi.

En peu de mots, je vous résume ici un débat intérieur, qui fut long, croyez-le, et singulièrement amer. Sans cesse, je me révoltais contre ma propre décision, sans cesse, je découvrais des solutions plus habiles, qui m'eussent au moins gardées une amitié précieuse, à laquelle, semblait-il, il convenait que je sacrifiasse un peu de ma fierté.

Mais j'avais vite fait de découvrir l'inanité de tels accommodements, ennemis des sentiments absolus, et il me fallait bien les repousser. Alors un affreux découragement m'envahit. Ainsi, j'irais enseigner la prudence, la raison égoïste à cette jeune femme qui avait su trouver dans la tristesse affreuse des événements un motif de ne pas céder. A celle qui ne pouvait imaginer que la grâce d'un sentiment pût jamais s'avilir, je parlerais de honte, de mensonge, de devoirs nouveaux. Je déplorerais, notre faiblesse, je ne manquerais pas d'exalter le cri d'alarme d'une vertu dont je m'étais si peu soucié jadis; avec une ironie grandiloquente je dirais la mort de notre orgueil.

D'elle aussi je parlerais, sans aucun doute. Je lui représenterais son départ, son exil, avec, pour seul compagnon, l'homme sans foi, ni certitudes.

Pourrais-je lui cacher (ne l'avait-elle deviné déjà), que le souci d'une diversité éternelle me poussait à tel point, que je ne pouvais répondre de moi, ni dans cette circonstance, ni dans aucune autre?

Ah, dirai-je, si je pouvais fixer mon destin, croyez-moi, je le ferais avec joie pour vous. Mais toute la terre est encore à découvrir, toutes mes forces crient vers l'inconnu, tout mon plaisir est de me trouver et de m'inventer — je ne puis ainsi me frapper moi-même. Véritablement, est-ce qu'on ferme la porte sur l'ouragan? Est-ce qu'il y a des filets pour le vent? Non, non, ils fuient, ils bondissent, ils déchirent. Il n'y a pas de trappes pour eux.

Comme je songeais avec cette horrible sincérité tout ce qui existe au delà de mes connaissances criaient insidieusement dans ma chair : « Hâte-toi, hâte-toi, on t'attend. Cette seconde est peut-être celle où tu allais découvrir ta force. On te guette. Prends

garde. Toute l'ombre est contre toi. Que fais-tu dans cette chambre sans air! Va-t'en voir danser au soleil de beaux océans. Embarque. Goûte sans scrupule le souffle de l'inconnu.

Certes, elle me connaîtrait alors et je perdrais tout espoir de l'abuser encore. Elle saurait ma haine pour les conventions, fussent-elles inondées de lumière; il lui faudrait renoncer en voir le compagnon des divines angoisses, le dévoué au seul serment.

Alors il n'y aurait plus qu'à s'éloigner l'un de l'autre, comme deux ennemis.

Je frissonnai tout à coup... Depuis un moment je parlais tout haut, quoique seul. J'eus l'impression très nette que la jeune femme était devant moi, qu'elle m'avait entendu. Je la vis, dans cette ombre qui se glissait déjà entre les arbres du verger, si touchante dans son malheur, abandonnée, ne comprenant pas, ne voulant pas comprendre.

L'aile divine de la soirée toucha mon visage rusé, un dernier et ineffable appel à la douceur, à la foi, à la pitié monta de toute ces choses qu'elle avait aimées et qui, ce soir, m'apparurent hostiles dans l'ombre; ce paysage même sembla prendre une douloureuse apparence pour me mieux apitoyer, le souvenir des longues heures passées ensemble, l'aspect, en quelque sorte, de ce souvenir et son éloquence poignante, tout conspira un instant contre ma forte résolution.

Rien n'y fit pourtant. Qui triomphe d'autrui sait se vaincre aussi. Ce soir-là je connus mon empire sur moi-même.

Alors je sortis. Je pris la grand'route. Je laissai derrière moi le parc où déjà elle m'attendait et je me dirigeai rapidement vers la ville.

Pensif, courbé, fuyant une ivresse trop implacable, sacrifiant le vertige d'une heure à ma singulière sagesse je quittai pour longtemps mon pays, mon domaine, ma maison. Ainsi mon astuce fut démasquée.

Oui, telle fut la fin de ceci. Jugez cette action comme bon vous semble. Il n'importe pas.

LAWRENCE.

LETTRE XI.

J'ai reçu vos deux lettres où je discerne une affectueuse alarme. Merci. Pourtant rassurez-vous. Il est bien vrai que ce long effort de sincérité — sincère? l'ai-je été seulement — m'a lassé, mais je réagis de mon mieux, car il n'entre pas dans mes intentions de me laisser abattre, pas maintenant du moins. Egalement merci de votre appréciation. Non, certes, la vie n'a rien perdu de son intérêt pour moi et la richesse de mes cinq sens avides m'apporte tous les jours de nouveaux ravissements. J'ai lu votre livre. Plus tard, je vous dirai mieux ce que j'en pense. Je crois bien que votre long poème final est de ceux qui passent inaperçus, encore qu'il contienne, inégal comme il est, une force qu'il n'est pas possible de mépriser. J'ai cru m'y reconnaître, figurez-vous. Moi aussi, j'aurais pu arriver, harassé, un soir de bataille pour être accueilli par la jeune femme et par l'homme tranquille. Avez-vous pensé à moi en l'écrivant? Mais je ne serais pas mort ainsi. Jusqu'au bout j'aurais injurié mes ennemis.

Parlez-moi de vos travaux, parlez-moi de votre vie, ayez foi dans le destin. Vous sortez diminué, me dites-vous, de votre dernière aventure littéraire. Oh! jamais ne dites cela, soyez toujours fier de ce que vous faites. Il faut tout braver, il faut être fin et mauvais dans la lutte, mais jamais humilié.

Claude, que j'ai vu hier par grand hasard, m'a répété tout le bien que vous lui avez dit de moi, à son récent passage chez vous. Comme vous vous trompez. Il n'y a de bien ni à penser ni à dire de moi, mais beaucoup de choses nouvelles à apprendre de mon exemple. Cela suffit bien.

Vous m'avez, je l'avoue, causé une émotion bien amère par cette phrase : « Je ne puis que chérir sa fière personnalité, plaindre, etc... » Aimez-la, plaignez-la. Même croyez-la digne d'être envicé.

Vous me demandez la fin de mon récit. Mais il est fini. Dans ce soir de trahison, cette jeune femme, à la grande stature, qui attend avec angoisse, vainement; d'autre part, ce jeune homme sans foi, ce

menteur qui fuit, vous comprenez, qui fuit le plus bel instant de sa vie, sans rien faire pour différer cette forme de la mort, sont-ce pas là (je suis inexpert) sont-ce pas là les éléments d'un beau dénouement, dite ?

Mais je ne puis terminer ainsi. Donc, je l'ai laissée, outragée à jamais, tandis que moi-même je m'éloignais vivement. A vrai dire je me sentais froidement résolu. A la passion présente je savais que j'avais menti, mais la conscience d'obéir à la plus haute raison, fût-elle infamante, m'absolvait à mes yeux. Certes, l'attitude était vile, l'apparence bien lâche, mais la violence du moment m'ayant poussé, je rendais grâce au hasard qui nous épargnait les amertumes trop faciles à prévoir.

Pour elle, la découverte de ma fuite l'accablerait sans doute d'une douleur assurément poignante; mais son dédain ne tarderait pas à bannir, en même temps que mon image, un sentiment qu'elle jugerait indigne. Je la sauvais de moi-même. Pouvais-je plus ?

J'allais donc, regardant avec une sorte d'avarice dévorante ce pays, plus radieux que jamais, pour celui qui l'allait quitter. La hardiesse la plus pure me possédait. J'allais aux beaux dangers quotidiens comme on court à quelque coup de main glorieux; la souffrance de ma fuite et mon plaisir de marcher à l'inconnu me torturaient et me ravissaient à la fois.

Vivre, me hâter de vivre, tel était le seul devoir. Je sais comment vous qualifiez de tels sentiments, mais un homme libre se moque de votre vertu — et ils forment un peuple les jeunes hommes audacieux qui cachent sous des visages différents une âme identique à celle de Lawrence.

Mais laissons. Jamais vous ne serez de ceux-là, n'est-ce pas puisqu'aussi bien vous ne découvrez dans mes discours que d'adroits paradoxes ou d'incroyables sottises.

Le récit est fini, cette fois, Danièle, vous le savez, continue sa noble existence que plus rien ne trouble. Je ne l'ai plus jamais revue. Je la crois heureuse. Pour les autres, vous savez cela aussi bien que moi.

Moi-même, concentrant une à une mes énergies éparses, je m'apprête à de nouveaux efforts, à de nouveaux combats. Aucune grande chose ne dirige mon existence, mais les mille incidents d'une vie en apparence très ordinaire m'indiquent le chemin de cette beauté profonde que l'on prétend cachée dans ces mêmes grandes choses — sacrifices, passions livresques, idées créatrices — tous ces mauvais jeux qu'ignorent les héros. Sentinelle en danger d'une bande d'émeutiers qui nous donnera peut-être un ordre nouveau, j'attends, je devance, j'ose.

Le récit est fini, dis-je et pourtant,pourtant. . avant de cesser d'en parler à jamais, ce qui est la perdre encore, laissez-moi attarder toute ma vie vers elle, laissez-moi adorer avec une émotion, non pas de victorieux, certes, mais d'homme accablé autant que sauvé par son destin, la suprême image qui m'est restée d'elle.

Puisse-t-elle survivre, puisse la tendre bienveillance d'une terre que nous aimâmes tant tous les deux, l'assurer pour moi d'une détresse soigneusement cachée, mais saignante encore, et trop lourde, en vérité.

Oh! fasse l'avenir qu'elle comprenne la sauvage fermeté de ma volonté présente, que la grâce la touche, qu'elle comprenne enfin que l'attitude ment parfois et que ma cruauté fut le plus pathétique des devoirs. Mais non, tout ce que nous avions ressuscité de violent est bien mort. Notre ferveur (pour employer une dernière fois ce vocable trop beau) dont le départ, croyais-je, datait des premiers matins du monde, dont le frémissement avait vibré aux ailes des pierres éployées en statues, qui avait dansé pieds nus sur les grèves, qui était enfin l'image de toute l'allègre beauté des époques, notre pauvre grand dessein s'était écrasé contre ma propre raison. Brutal et terrible, il avait donné un coup d'ailes vers les terres plus hardies.

D'une telle eucharistie je n'avais pas été jugé digne. Moi aussi j'avais quitté la table du festin, mais mon salaire au moins était immense, car le désespoir n'habitait pas mon cœur.

Oh oui, j'irai, j'agirai comme il convient, je chercherai, je trouverai. Je vivrai, dis-je, cela suffit bien et la mémoire de tout ce que je vous ai raconté, brûlera au-dessus de tous les incendies, implacablement belle.

Au moment de rendre à l'exécrable néant la somme de matières que j'aurai si bien commandée, cette lumière peut être brûlera dans l'ombre dont s'obscurciront mes yeux, possédés présentement par tant d'espace, par tant de plaisir aussi — et sans doute cette tragédie me sera moins amère.

Souhaitez-le moi, ami, cher ami, croyez à mon affection.

LAWRENCE.
1906.

PROSPER ROIDOT.

LES LIVRES

J. Mac-Richard. — DU RIRE AUX LARMES

(Un vol. de 140 pages. Bruxelles, Lebègue.)

Ce que j'ai le plus admiré dans ce livre c'est la carte de visite qui en accompagnait l'envoi. Jolie carte de marchand, avec une réclame pour au moins cinq journaux illustrés et, au verso, une partie du plan de Bruxelles, indiquant l'emplacement exact de la demeure du maitre. Quant au contenu du livre, il m'a fait rire jusqu'à m'en faire pleurer. Ainsi se justifie le titre.

***

Joseph Chot. — A LA FRONTIÈRE. Types du pays du Viroin (avec 7 dessins d'Albert Ghesquière).

(Un vol. de 318 pages. Fr. 3.50. Verviers, Edition artistique.)

J'ai beaucoup goûté ce nouveau livre de M. Joseph Chot. Ses qualités de vie intense, de vision pittoresque et juste classent son auteur parmi les bons écrivains wallons. Ce sont quelques types des Ardennes namuroises, miséreux, pauvres bougres, cognefétus pour la plupart, sans grande portée psychologique, modestes héros d'une terre âpre et stérile, rudes eux-mêmes comme le sol qu'ils habitent, mais bons aussi comme le cœur profond de la terre.

La physionomie de Titi l'Andouille, de Balouche, de Clovis Legrand, de l'Ours-Tonton, du Spirou, du vieux curé Brébant sont brossées de main de maitre. Les personnages sont campés en pleine nature, synthétisant dans leur vie irrégulière les défauts et les qualités de cette belle et forte race wallonne qui vit sa vie joyeuse et aimante et qui veut continuer à la vivre.

***

Grégoire Le Roy. — LA CHANSON DU PAUVRE. Poèmes.

(Paris, *Mercure de France*. Un vol. Fr. 3.50.)

On n'a pas assez parlé du beau volume de poèmes que nous donna récemment sous ce titre le beau poète Grégoire Le Roy. Grégoire Le Roy! presque un ressuscité! Je me rappelle, au temps où je fréquentais encore les petits cénacles, celui notamment de « La Lutte », combien nous aimions les vers de Grégoire Le Roy. Ils paraissaient alors dans la *Jeune Belgique* et nous les lisions dans nos réunions du Ravenstein et nous les savourions en les discutant. Je crois qu'aucun d'entre nous ne connaissait l'auteur, autrement que par ses vers. Nous l'aimions pourtant et nous souhaitions qu'il produisît davantage.

Puis un jour, la *Jeune Belgique* disparut et nous ne vîmes plus de vers de Grégoire Le Roy. J'entends encore Ramaekers tonner contre la paresse des écrivains belges : « Le Roy? Quel dommage tout de même que celui-là aussi ait abandonné les lettres ! »

Heureusement, Ramaekers se trompait. Grégoire Le Roy n'avait pas abandonné les lettres. Il travaillait dans l'ombre et le silence à ces magnifiques poèmes : *La chanson du pauvre*. Chanson triste et douce, musique de simplicité et de pitié.

Le village dit à la nature :

Que nous importent les promesses
Des fleurs où déjà les fruits naissent ?
D'autres que nous les cueilleront.

Que nous importe, en toute chose,
Le faste des soleils d'été?
Nos yeux sont condamnés aux lumières mi-closes
Où se cachent les pauvretés.

Ne retrouve-t-on pas dans ces vers les accents de poignante et douloureuse émotion qui animaient les proses lyriques de Lamennais dans « Une voix de prison » ? Vous souvenez-vous de la complainte au leit-motive : « Et ils étaient tristes » ?

« Gonflés d'une sève féconde, les arbres leur disaient : Voyez ces fleurs, bientôt elles se changeront en fruits qui muriront pour vous.

» Et ils étaient tristes.

. . . . . .

» Ils sont tristes, parce que les fruits ne mûriront pas pour eux; parce que le suc de la vigne ne les réchauffera point en

hiver; parce qu'ils n'auront part ni à la toison de leurs brebis, ni au lait de leurs génisses, ni à la chair de leurs taureaux, parce que d'autres moissonneront les guérets où ils ont semé avec sueur et fatigue; que déjà ils entendent leurs petits enfants tout en pleurs leur dire : J'ai faim, et voient le cœur de celles qui leur ont donné la vie se briser... »

C'est le même souffle chez ces deux poètes, qui ont si bien senti la missive du pauvre, plus violent peut-être chez Lamennais, plus profond chez Grégoire Le Roy.

La pensée de la mort hante le poète. Il la rend d'une manière saisissante :

Ce soir, la mort a, sans raison,
Passé le seuil de ma maison.
J'étais rêveur, au coin du feu
Lisant l'espérance et la vie
Dans les yeux bleus de mon enfant.

La vieille entra
Et vint s'asseoir entre nous deux...
Et je n'avais pas vu qu'une chaise était là.

Et encore, dans la nuit de Noël, tandis que les souvenirs de douleur et de joie sonnent l'hallali de l'amour,

La chasse soudain s'arrête au carrefour !
Tout le monde se range et fait place,
Et fait le signe de la croix...
Et c'est la mort qui passe
Sur ses sabots de bois.

Et encore ces deux vers admirables :

La mort est pour le pauvre une mère divine
Qui berce la douleur de son petit enfant.

Pourtant le pauvre du poète n'est pas un révolté. C'est un tendre, qui supporte sa peine avec un doux fatalisme, avec une résignation toute chrétienne.

Ouvre, dit-il. Voici le coq qui chante !
Et les étoiles vont pâlir !
Ouvre un moment l'auberge à notre vie errante !
Nous allons repartir !
Notre halte ici-bas n'est qu'un repos d'une heure
Et ceux qui passent cette nuit
Jamais ne reviendront frapper à ta demeure,
L'Eternité les suit.

Et plus loin :

Le Seigneur dit à l'ignorant :
Pourquoi fuyez-vous ma parole ?
Pourquoi nier le sens des paraboles ?
Vous vivez comme des enfants.
Voilà que vous mettez les mains sur les oreilles.
Ecoutez ! Entendez-vous ce bruit
Au bruit de l'Océan pareil ?
C'est le murmure de l'Infini.

N'est-il pas vrai qu'il eût été dommage qu'un tel poète abandonnât les lettres, et comprenez-vous maintenant que le livre de Grégoire Le Roy fut dans le camp des poètes et des artistes une lumière joyeuse.

EDOUARD NED.

* * *

Camille Lemonnier. — QUAND J'ÉTAIS HOMME

(*Cahiers d'une femme.*)

(Un vol. in-16. Paris. Louis-Michaud, éditeur.)

L'infatigable doyen de nos lettres, en ce nouveau livre qu'il donne au public, raconte l'histoire d'une orpheline, Andrée Piègre, qui, venue à Paris à la mort des siens pour y gagner sa vie, se trouve en butte à toutes les difficultés qui hérissent la route de ceux qui veulent mériter honnêtement leur pain quotidien. La première partie du roman, d'un réalisme intense, parfois même excessif, mais d'une observation pénétrante, est complètement consacrée au récit de l'existence de la jeune fille, qui s'obstine de lutter et qui, à chaque pas est aux prises non seulement avec les besoins matériels, mais avec les instincts luxurieux ou vicieux des hommes : Ceux qui passent, mais surtout ceux qu'elle doit servir, dont elle dépend, et qui se préoccupent autant de jouir du corps de leurs salariées que d'exploiter leur peine laborieuse et mal rétribuée.

D'autres auteurs ont traité ce sujet avec une moralité tout aussi intense. Mais là où Camille Lemonnier atteint à un degré d'émotion personnelle et de psychologie moins coutumière, c'est dans la deuxième partie de son étude. Lasse d'être en proie aux tentations du vautour viril qui, elle le craint, finira par la déchirer et la meurtrir, Andrée Piègre change de sexe, c'est-à-dire qu'elle adopte des vêtements masculins. Ceux-ci l'affran-

chiront dorénavant de toutes les vexations, de toutes les sollicitations vicieuses et malsaines, de toutes les contraintes charnelles qu'elle a pu déjouer mais qui toutefois finiraient par avoir raison de son énergie trop tendue. Andrée s'est mue en un jeune garçon qui pratique divers métiers et qui, par son intelligence et sa hardiesse parvient non pas à remonter le courant de ce fleuve fangeux qu'est la société livrée aux pires mobiles, mais encore à conquérir une heureuse situation dans le monde. Pourtant, la femme qu'est restée malgré tout André Piègre ne sera tout à fait heureuse, que lorsque ses latents instincts de maternité se seront apaisés dans la caresse passagère d'un semeur inconnu qui lui donne un fils...

Telle est, en peu de mots, le résumé de cette œuvre d'un profond féminisme, véritable réquisitoire contre une législation égoïste qui ne fait presque rien pour mettre en garde la jeune fille contre les dangers d'une organisation sociale lamentable et la laisse sans recours quand elle a été traitreusement vaincue. Il y a dans ce livre de pitié et de réconfort des passages admirablement venus, des théories d'une généreuse envolée, des dialogues d'un naturalisme saisi, des descriptions de milieux parisiens bourgeois ou populaires exprimés par un écrivain qui voit en peintre truculent et énergique Mais les chapitres les plus troublants et les plus simplement dits sont ceux qui narrent le compagnonnage affectueux et sincère du vieux professeur Bertrand, brisé par un tragique désespoir d'amour, et de celui qu'il croit être André Piègre, c'est-à-dire un jeune homme dont l'amitié attentive et désintéressée met dans ses derniers jours le pâle ensoleillement d'un delicieux réconfort. Ces chapitres-là sont vibrants d'une émotion contenue, de cette émotion à laquelle atteint l'imagination féconde et vive du grand romancier quand il décrit avec la chaude sincérité qu'on lui connait les spectables toujours troublants de la vie sous ses aspects les plus douloureux.

SANDER PIERRON.

* * *

Emile Desprechins. — FIFRE ET PIPEAU

(1 volume, Bruxelles.)

Les images dont M. Emile Desprechins historie son rêve subtil ne sont point exemptes de manièrisme et autour de ses

visions les plus émues flotte une atmosphère si artificielle que leur beauté en souffre et s'en trouve amoindrie.

Littérature, littérature que de crimes on commet en ton nom !

Voici un poète charmant, virtuose de l'alexandrin, possédant le sens des secrètes musiques, mais dont le songe se complait exclusivement au rire aigu des flûtes, aux doléances des hautbois et à l'énervante caresse des mandolines.

Tsigane impénitent vous savez mieux que d'autres faire s'attendrir sur la soie des belles épaules, l'aveu dolent de vos accords, mais avec quelles autres délices nous retournons, las de vos valses lentes et de vos pâmoisons, vers ceux, qui moins habiles certes, mais plus humains éveillent de secrètes voix au fond de notre cœur.

* * *

Paul Spaak. — VOYAGES VERS MON PAYS

(1 volume, Arthur Herbert Ltd, Bruges.)

Les strophes liminaires de ce livre, exquises d'émotion et d'harmonie, enveloppent d'un grave sourire les fleurs des jardins pensifs où s'attarde ce poète trop tard révélé, et l'on acclamerait l'œuvre qu'elles préfacent de leur lumière, si Paul Spaak n'avait au cours de ses voyages, témoigné de coupables indulgences pour des poèmes indignes de son talent et qu'il doit déjà renier.

Si, avec la grâce du Verlaine des *Fêtes galantes*, l'adorable sérénité de Van Lerberghe et la véhémente tendresse de Verhaeren, il sut choisir pour la gloire des futures anthologies, les nobles corolles de son rêve inspiré, que penser de ces trop nombreux poèmes dictés par l'ombre de *Severo Torelli* ou par un Hérédia imposteur, qui déparent son œuvre et mettent en péril ses incontestables dons ?

Le labeur tenace et volontaire, l'opiniâtreté de l'ouvrier qui, malgré la forme souvent relâchée, se décèlent dans ce livre, à côté de l'indéniable génie du poète, exigeaient une plus impérieuse sévérité.

Et devant cet incompréhensible daltonisme, on se surprend à refréner sa joie qui néanmoins reste vive et malgré tout s'honore de s'émouvoir aux accents de cette voix recueillie qui célèbre inlassablement la Beauté.

GEORGES MARLOW.

MEMENTO

Nos Éditions. — Paraîtront aux Éditions de La Belgique Artistique et Littéraire :

En octobre :

La Guirlande de Paul André;

Rayons d'Ame de Maria Biermé;

La Mal Vengée de Louis Delattre;

Ferveur de Prosper Roidot.

En novembre :

Eurythmie d'Emile Sigogne;

Le Roman de la Digue d'Eugène Herdies.

On souscrit dès à présent au prix de 3 francs à chacun de ces volumes qui seront mis en vente en librairie au prix de fr. 3.50.

***

Au Théâtre. — Les spectacles de réouverture sont annoncés :

A la Monnaie, le 5 septembre : *Salammbô.*

Au Parc, fin septembre : *Chez les Zoaques.*

Aux Galeries Saint-Hubert, le 21 septembre : *Miquette et sa mère.*

A la Comédie-Nouvelle (ancien Alcazar), le 14 septembre : *La Veine.*

***

Concerts Populaires. — Les quatre concerts de la prochaine saison seront donnés au Théâtre de la Monnaie, sous la direction de M. S. Dupuis, aux dates ci-après : 16-17 novembre; 25-26 janvier; 15-16 février; 21-22 mars.

***

Théâtre d'Art populaire. — Sous la direction de M. Max Gérard, la section dramatique du Foyer Intellectuel de Saint-Gilles organisera cet hiver six représentations du plus haut intérêt et d'une grande portée éducative.

Une de ces représentations sera consacrée au Théâtre classique avec *Le Jeu de l'Amour et du Hasard* de Marivaux;

Une au théâtre moderne à thèse : *Les Tenailles* de P. Hervieu;

Une au théâtre étranger : *Une visite* d'Éd. Braudès;

Trois enfin au théâtre des auteurs belges : la première, qui aura lieu le 12 octobre prochain, avec le *Rabelais* d'Albert Dubois; une deuxième avec *Le Cloître* d'Emile Verhaeren et l'*Innocente* de Paul André. Enfin une troisième qui comportera la création d'une œuvre inédite.

⁂

Salon triennal des Beaux-Arts. — L'ouverture en a eu lieu le 28 août dernier. Le salon, installé dans le Hall du Cinquantenaire, sera accessible tous les jours de 9 à 5 heures (à partir d'octobre de 9 à 4 heures) jusqu'au 10 novembre.

Des cartes permanentes à 2 francs donnent droit d'assister aux auditions musicales des mardis.

La première de celles-ci aura lieu le 3 septembre et sera organisée par le Groupe des Compositeurs belges.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le Tome VIII

ANDRÉ, Paul.

LE PEINTRE WILLEM LINNIG, JUNIOR . . 339

Les Livres :

Conteurs de chez nous 140
Georges Rency : *Jean-Jacques Rousseau* 326
R. Dethier : *Maurice des Ombiaux* 326
M. Gauchez : *Charles Guérin* 326

ANGENOT, Marcel.

LE TIR A L'ARC. 415

BIERMÉ, Maria.

FERNAND KHNOPFF. 96

Les Livres :

Charles Gheude : *La Chanson populaire belge* 331

BONMARIAGE, Sylvain.

BOBETTE, PETITE SŒUR DE LA LUNE. . . 409

BOUCHÉ, Benoît.

L'INSTINCT DE LA VIE ET L'INSTINCT DE LA MORT 361

BOUCHÉ, Ferdinand.

LES CIERGES DE SUZANNE LECOMTE . . . 263

CORNEZ, Paul.

LE THÉATRE POPULAIRE 225

DAXHELET, Arthur.

Les Livres :

Léon Wéry : Le Stylite 143

de LAMINNE, Ernest.

VERS. 371

DELATTRE, Louis.

LA MAL VENGÉE 187, 419

FALDEUR, Georges.

QUELQUES IMAGES 73

HENNEBICQ, José.

CONTES ET VISIONS D'ORIENT 5

LAENEN, Jean,

LA RENAISSANGE POÉTIQUE FLAMANDE . . 14

LE MODERNE MOUVEMENT POÉTIQUE HOLLANDAIS 440

LE ROY, Grégoire.

LES SALONS 160

LIBIOULLE, Armand.

LORD BYRON CHEZ EDMOND PICARD . . . 80

LIBRE ACADÉMIE DE BELGIQUE

LA RÉFORME DES HUMANITÉS CLASSIQUES . 316

MARLOW, Georges.

LE JARDIN D'ASPHODÈLES 256

Les Livres :

Émile Verhaeren : *La Guirlande des Dunes* 155
O. de Vuyst : *Sur l'autre rive* 330
J. Maréchal : *Préludes* 331
L. Wauthy : *Voluptés* 331
E. Selvais : *Fantaisies* 331
Émile Desprechins : *Fifre et Pipeau* 495
Paul Spaak : *Voyages vers mon Pays* 496

NED, Édouard.

Les Livres :

Horace Van Offel : *Les Intellectuels*. 156
Horace Van Offel : *L'oiseau Mécanique* 156
J. Mac-Richard : *Du Rire aux Larmes*. 491
Joseph Chot : *A la Frontière* 491
Grégoire Le Roy : *La Chanson du Pauvre* 492

NOTHOMB, Pierre.

LE DÉSESPOIR DE FAUST. 453

PAULUS-DEMAZY.

DÉMONOLOGIE 25

PIERRON, Sander.

Les Livres :

Jean Laenen : *Cœur damné*. 145
Henri Liebrecht : *Le Masque tombe*. 148
J. de Bosschère : *Sculptures anciennes* 151
J. Berchmans : *Les Peintres du Pays de Liége* 152
R. Lalli : *L'Éclosion* 328
Camille Lemonnier : *Quand j'étais homme* 494

Les Salons :

L'Art Belge au Salon de Venise 164

RENARD, Marius.

LE PAIN DES VIEUX 220

ROIDOT, Prosper.

FERVEUR 303, 457

SÉVERIN, Fernand.

POÈMES 11

SIGOGNE, Émile.

SYNTHÈSE ÉVOLUTIVE 55
PROPOS D'ESTHÉTIQUE 276
PROPOS DE PHILOSOPHIE 375

SOTTIAUX, Jules.

DJAN, POÈTE WALLON 240

SMULDERS, Carl.

LA CORRESPONDANCE DE SYLVAIN DARTOIS (fin) 114

STOFFELS, Constant.

LES DÉRACINÉS POLDÉRIENS 173

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00695 8322